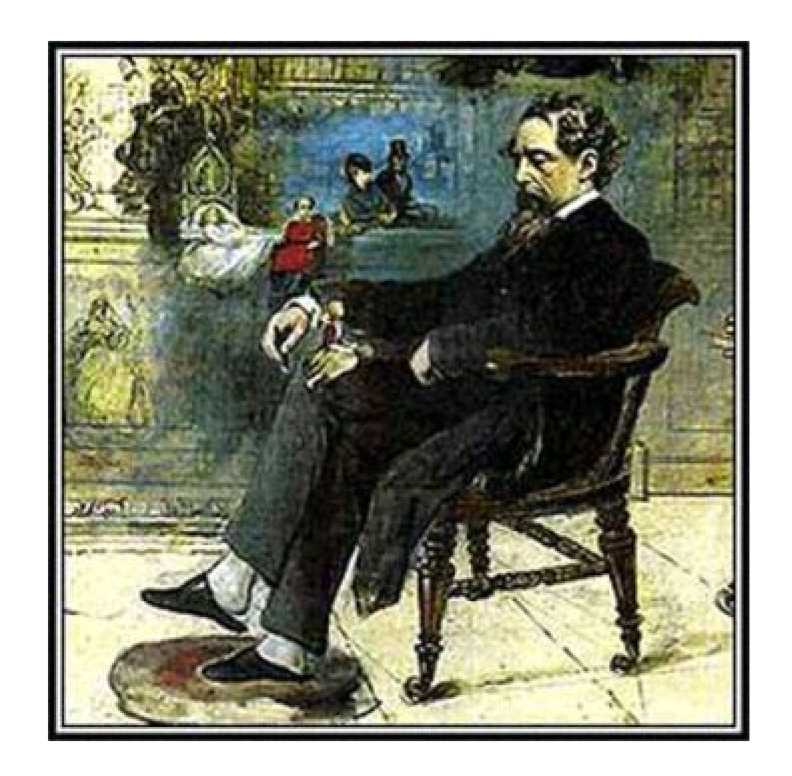
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charles Dickens

OLIVIER TWIST

1837

Traduit sous la direction de P. Lorain par Alfred Girardin

Table des matières

CHAPITRE PREMIER. Du lieu où naquit Olivier Twist, et des circonstances qui accompagnèrent sa naissance. 7

CHAPITRE II. Comment Olivier Twist grandit, et comment il fut élevé. 11

CHAPITRE III. Comment Olivier Twist fut sur la point d'attraper une place qui n'eût pas été une sinécure. 26

CHAPITRE IV. Olivier trouve une place et fait son entrée dans le monde. 39

CHAPITRE V. Olivier fait de nouvelles connaissances, et, la première fois qu'il assiste à un enterrement, il prend une idée défavorable du métier de son maître. 49

CHAPITRE VI. Olivier, poussé à bout par les sarcasmes de Noé, engage une lutte et déconcerte son ennemi. 64

CHAPITRE VII. Olivier persiste dans sa rébellion. 71

CHAPITRE VIII. Olivier va à Londres, et rencontre en route un singulier jeune homme. 80

CHAPITRE IX. Où l'on trouvera de nouveaux détails sur l'agréable vieillard et sur ses élèves, jeunes gens de haute espérance. 91

CHAPITRE X. Olivier fait plus ample connaissance avec ses nouveaux compagnons, et acquiert de l'expérience à ses dépens. La brièveté de ce chapitre n'empêche pas que ce ne soit un chapitre important de l'histoire de notre héros. 100

CHAPITRE XI. Où il est question de M. Fang, commissaire de police, et où l'on trouvera un petit échantillon de sa manière de rendre la justice. 107

CHAPITRE XII. Olivier est mieux soigné qu'il ne l'a jamais été. – Nouveaux détails sur l'aimable vieux juif et ses jeunes élèves. 119

CHAPITRE XIII. Présentation faite au lecteur intelligent de quelques nouvelles connaissances qui ne sont pas étrangères à certaines particularités intéressantes de cette histoire. 131

CHAPITRE XIV. Détails sur le séjour d'Olivier chez M. Brownlow, – Prédiction remarquable d'un certain M. Grimwig sur le petit garçon, quand il partit en commission. 143

CHAPITRE XV. Où l'on verra combien le facétieux juif et miss Nancy étaient attachés à Olivier. 158

CHAPITRE XVI. Ce que devint Olivier Twist, après qu'il eut été réclamé par Nancy. 168

CHAPITRE XVII. Olivier a toujours à souffrir de sa mauvaise fortune, qui amène tout exprès à Londres un grand personnage pour ternir sa réputation. 182

CHAPITRE XVIII. Comment Olivier passait son temps dans la société de ses respectables amis. 196

CHAPITRE XIX. Discussion et adoption d'un plan de campagne. 207

CHAPITRE XX. Olivier est remis entre les mains de M. Guillaume Sikes. 222

CHAPITRE XXI. L'expédition. 234

CHAPITRE XXII. Vol avec effraction. 242

CHAPITRE XXIII. Où l'on verra qu'un bedeau peut avoir des sentiments. – Curieuse conversation de M. Bumble et d'une dame. 252

CHAPITRE XXIV. Détails pénibles, mais courts, dont la connaissance est nécessaire pour l'intelligence de cette histoire. 262

CHAPITRE XXV. Où l'on retrouve M. Fagin et sa bande. ...270

CHAPITRE XXVI. Un personnage mystérieux paraît sur la scène. – Détails importants étroitement liés à la suite de cette histoire....279

CHAPITRE XXVII. Pour réparer une impolitesse criante du premier chapitre, qui avait planté là une dame, sans cérémonie....296

CHAPITRE XXVIII. Olivier revient sur l'eau… Suite de ses aventures....307

CHAPITRE XXIX. Détails d'introduction sur les habitants de la maison où se trouve Olivier. 321

CHAPITRE XXX. Ce que pensent d'Olivier ses nouveaux visiteurs....327

CHAPITRE XXXI. La situation devient critique....336

CHAPITRE XXXII. Heureuse existence que mène Olivier chez ses nouveaux amis. 351

CHAPITRE XXXIII. Où le bonheur d'Olivier et de ses amis éprouve une atteinte soudaine. 363

CHAPITRE XXXIV. Détails préliminaires sur un jeune personnage qui va paraître sur la scène. – Aventure d'Olivier....375

CHAPITRE XXXV. Résultat désagréable de l'aventure d'Olivier, et entretien intéressant de Henry Maylie avec Rose.... 389

CHAPITRE XXXVI. Qui sera très court, et pourra paraître de peu d'importance ici, mais qu'il faut lire néanmoins,

parce qu'il complète le précédent, et sert à l'intelligence d'un chapitre qu'on trouvera en son lieu. 400

CHAPITRE XXXVII. Où le lecteur, s'il se reporte au chapitre XXIII, trouvera une contre-partie qui n'est pas rare dans l'histoire des ménages. 405

CHAPITRE XXXVIII. Récit de l'entrevue nocturne de M. et Mme Bumble avec Monks. 420

CHAPITRE XXXIX. Où le lecteur retrouvera quelques honnêtes personnages avec lesquels il a déjà fait connaissance, et verra le digne complot concerté entre Monks et le juif. 435

CHAPITRE XL. Étrange entrevue, qui fait suite au chapitre précédent. 455

CHAPITRE XLI. Qui montre que les surprises sont comme les malheurs ; elles ne viennent jamais seules. 466

CHAPITRE XLII. Une vieille connaissance d'Olivier donne des preuves surprenantes de génie et devient un personnage public dans la capitale. 480

CHAPITRE XLIII. Où l'on voit le fin Matois dans une mauvaise passe. 496

CHAPITRE XLIV. Le moment vient pour Nancy de tenir la promesse qu'elle a faite à Rose Maylie. – Elle y manque. 511

CHAPITRE XLV. Fagin confie à Noé Claypole une mission secrète. 521

CHAPITRE XLVI. Le rendez-vous. 527

CHAPITRE XLVII. Conséquences fatales. 541

CHAPITRE XLVIII. Fuite de Sikes. 552

CHAPITRE XLIX. Monks et M. Brownlow se rencontrent enfin. – Leur conversation. – Ils sont interrompus par M. Losberne, qui leur apporte des nouvelles importantes...565

CHAPITRE L. Poursuite et évasion. 579

CHAPITRE LI. Plus d'un mystère s'éclaircit. – Proposition de mariage où il n'est question ni de dot ni d'épingles. 595

CHAPITRE LII. La dernière nuit que le juif a encore à vivre.613

CHAPITRE LIII. Et dernier. 625

À propos de cette édition électronique 630

CHAPITRE PREMIER.
Du lieu où naquit Olivier Twist, et des circonstances qui accompagnèrent sa naissance.

Parmi les divers monuments publics qui font l'orgueil d'une ville dont, par prudence, je tairai le nom, et à laquelle je ne veux pas donner un nom imaginaire, il en est un commun à la plupart des villes grandes ou petites : c'est le dépôt de mendicité. Un jour, dont il n'est pas nécessaire de préciser la date, d'autant plus qu'elle n'est d'aucune importance pour le lecteur, naquit dans ce dépôt de mendicité le petit mortel dont on a vu le nom en tête de ce chapitre.

Longtemps après que le chirurgien des pauvres de la paroisse l'eut introduit dans ce monde de douleur, on doutait encore si le pauvre enfant vivrait assez pour porter un nom quelconque : s'il eût succombé, il est plus que probable que ces mémoires n'eussent jamais paru, ou bien, ne contenant que quelques pages, ils auraient eu l'inestimable mérite d'être le modèle de biographie le plus concis et le plus exact qu'aucune époque ou aucun pays ait jamais produit.

Quoique je sois peu disposé à soutenir que ce soit pour un homme une faveur extraordinaire de la fortune, que de naître dans un dépôt de mendicité, je dois pourtant dire que, dans la circonstance actuelle, c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux à Olivier Twist : le fait est qu'on eut beaucoup de peine à décider Olivier à remplir ses fonctions respiratoires, exercice fatigant, mais que l'habitude a rendu nécessaire au bien-être de notre existence ; pendant quelque temps il resta étendu sur un petit matelas de laine grossière, faisant des efforts pour respirer,

balança pour ainsi dire entre la vie et la mort, et penchant davantage vers cette dernière. Si pendant ce court espace de temps Olivier eût été entouré d'aïeules empressées, de tantes inquiètes, de nourrices expérimentées et de médecins d'une profonde sagesse, il eût infailliblement péri en un instant ; mais comme il n'y avait là personne, sauf une pauvre vieille femme, qui n'y voyait guère par suite d'une double ration de bière, et un chirurgien payé à l'année pour cette besogne, Olivier et la nature luttèrent seul à seul. Le résultat fut qu'après quelques efforts, Olivier respira, éternua, et donna avis aux habitants du dépôt, de la nouvelle charge qui allait peser sur la paroisse, en poussant un cri aussi perçant qu'on pouvait l'attendre d'un enfant mâle qui n'était en possession que depuis trois minutes et demie de ce don utile qu'on appelle la voix.

Au moment où Olivier donnait cette première preuve de la force et de la liberté de ses poumons, la petite couverture rapiécée jetée négligemment sur le lit de fer s'agita doucement. La figure pâle d'une jeune femme se souleva péniblement sur l'oreiller, et une voix faible articula avec difficulté ces mots : « Que je vois mon enfant avant de mourir ! »

Le chirurgien était assis devant le feu, se chauffant et se frottant les mains tour à tour. À la voix de la jeune femme il se leva, et s'approchant du lit, il dit avec plus de douceur qu'on n'en eût pu attendre de son ministère :

« Oh ! il ne faut pas encore parler de mourir.

– Oh ! non, que Dieu la bénisse, la pauvre chère femme, dit la garde en remettant bien vite dans sa poche une bouteille dont elle venait de déguster le contenu avec une évidente satisfaction ; quand elle aura vécu aussi longtemps que moi, monsieur, qu'elle aura eu treize enfants et en aura perdu onze, puisque je n'en ai plus que deux qui sont avec moi au dépôt, elle pensera

autrement. Voyons, songez au bonheur d'être mère, avec ce cher petit agneau. »

Il est probable que cette perspective consolante de bonheur maternel ne produisit pas beaucoup d'effet. La malade secoua tristement la tête et tendit les mains vers l'enfant.

Le chirurgien le lui mit dans les bras ; elle appliqua avec tendresse sur le front de l'enfant ses lèvres pâles et froides ; puis elle passa ses mains sur son propre visage, elle jeta autour d'elle un regard égaré, frissonna, retomba sur son lit, et mourut ; on lui frotta la poitrine, les mains, les tempes ; mais le sang était glacé pour toujours : on lui parlait d'espoir et de secours ; mais elle en avait été si longtemps privée, qu'il n'en était plus question.

« C'est fini, madame Thingummy, dit enfin le chirurgien.

– Ah ! pauvre femme, c'est bien vrai, dit la garde en ramassant la bouchon de la bouteille verte, qui était tombé sur le lit tandis qu'elle se baissait pour prendre l'enfant. Pauvre femme !

– Il est inutile de m'envoyer chercher si l'enfant crie, dit le chirurgien d'un air délibéré ; il est probable qu'il ne sera pas bien tranquille. Dans ce cas donnez–lui un peu de gruau. » Il mit son chapeau, et en gagnant la porte il s'arrêta près du lit et ajouta : « C'était une jolie fille, ma foi ; d'où venait-elle ?

– On l'a amenée ici hier soir, répondit la vieille femme, par ordre de l'inspecteur ; on l'a trouvée gisant dans la rue ; elle avait fait un assez long trajet, car ses chaussures étaient en lambeaux ; mais d'où venait-elle, où allait-elle ? nul ne le sait. »

Le chirurgien se pencha sur le corps, et soulevant la main gauche de la défunte : « Toujours la vieille histoire, dit-il en hochant la tête ; elle n'a pas d'alliance… Allons ! bonsoir. »

Le docteur s'en alla dîner, et la garde, ayant encore une fois porté la bouteille à ses lèvres, s'assit sur une chaise basse devant le feu, et se mit à habiller l'enfant.

Quel exemple frappant de l'influence du vêtement offrit alors le petit Olivier Twist ! Enveloppé dans la couverture qui jusqu'alors était son seul vêtement, il pouvait être fils d'un grand seigneur ou d'un mendiant : Il eût été difficile pour l'étranger le plus présomptueux de lui assigner un rang dans la société ; mais quand il fut enveloppé dans la vieille robe de calicot, jaunie à cet usage, il fut marqué et étiqueté, et se trouva, tout d'un coup à sa place : l'enfant de la paroisse, l'orphelin de l'hospice, le souffre-douleur affamé, destiné aux coups et aux mauvais traitements, au mépris de tout le monde, à la pitié de personne.

Olivier criait de toute sa force. S'il eût pu savoir qu'il était orphelin, abandonné à la tendre compassion des marguilliers et des inspecteurs, peut-être eût-il crié encore plus fort.

CHAPITRE II.
Comment Olivier Twist grandit, et comment il fut élevé.

Pendant les huit ou dix mois qui suivirent, Olivier Twist fut victime d'un système continuel de tromperies et de déceptions ; il fut élevé au biberon : les autorités de l'hospice informèrent soigneusement les autorités de la paroisse de l'état chétif du pauvre orphelin affamé. Les autorités de la paroisse s'enquirent avec dignité près des autorités de l'hospice, s'il n'y aurait pas une femme, demeurant actuellement dans l'établissement, qui fût en état de procurer à Olivier Twist la consolation et la nourriture dont il avait besoin ; les autorités de l'hospice répondirent humblement qu'il n'y en avait pas : sur quoi les autorités de la paroisse eurent l'humanité et la magnanimité de décider qu'Olivier serait *affermé*, ou, en d'autres mots, qu'il serait envoyé dans une succursale à trois milles de là, où vingt à trente petits contrevenants à la loi des pauvres passaient la journée à se rouler sur le plancher sans avoir à craindre de trop manger ou d'être trop vêtus, sous la surveillance maternelle d'une vieille femme qui recevait les délinquants à raison de sept pence[1] par tête et par semaine. Sept pence font une somme assez ronde pour l'entretien d'un enfant ; on peut avoir bien des choses pour sept pence ; assez, en vérité, pour lui charger l'estomac et altérer sa santé. La vieille femme était pleine de sagesse et d'expérience ; elle savait ce qui convenait aux enfants, et se rendait parfaitement compte de ce qui lui convenait à elle-même : en conséquence, elle fit servir à son propre usage la plus grande partie du secours hebdomadaire, et réduisit la petite génération

---

[1] Environ 75 centimes.

de la paroisse à un régime encore plus maigre que celui qu'on lui allouait dans la maison de refuge où Olivier était né. Car la bonne dame reculait prudemment les limites extrêmes de l'économie, et se montrait philosophe consommée dans la pratique expérimentale de la vie.

Tout le monde connaît l'histoire de cet autre philosophe expérimental qui avait imaginé une belle théorie pour faire vivre un cheval sans manger, et qui l'appliqua si bien, qu'il réduisit peu à peu la ration de son cheval à un brin de paille ; sans aucun doute, cette bête fut devenue singulièrement agile et fringante si elle n'était pas morte, précisément vingt-quatre heures avant de recevoir pour la première fois une forte ration d'air pur. Malheureusement pour la philosophie expérimentale de la vieille femme chargée d'avoir soin d'Olivier Twist, ce résultat était le plus souvent la conséquence naturelle de son système. Juste au moment où un enfant était venu à bout d'exister avec la plus mince portion de la plus chétive nourriture, il arrivait, huit ou neuf fois sur dix, qu'il avait la méchanceté de tomber malade de froid et de faim, ou de se laisser choir dans le feu par négligence, ou d'étouffer par accident ; alors le malheureux petit être partait pour l'autre monde, où il allait retrouver des parents qu'il n'avait pas connus dans celui-ci. Il y avait parfois une enquête plus intéressante que de coutume, au sujet d'un enfant qu'on aurait étouffé en retournant un lit, ou qui serait tombé dans l'eau bouillante un jour de blanchissage, bien que ce dernier accident fût très rare, car à la ferme il n'était presque jamais question de blanchissage. Alors le jury se mettait en tête de faire quelques questions embarrassantes, ou bien les habitants de la paroisse avaient l'audace de signer une réclamation ; mais ces impertinences étaient vite réprimées par le rapport du chirurgien et le témoignage du bedeau : le premier déclarait qu'il avait ouvert le corps, et qu'il n'y avait rien trouvé, ce qui était en effet très probable, et le second jurait toujours dans le sens des autorités de la paroisse ; ce qui était d'un beau dévouement. De plus, la commission administrative faisait des excursions périodiques

à la ferme, en ayant soin d'y envoyer toujours le bedeau la veille pour annoncer la visite ; les enfants étaient propres et soignés quand ces messieurs venaient : pouvait-on faire davantage ? On peut croire que ce système d'éducation n'était pas fait pour donner aux enfants beaucoup de force ni d'embonpoint. Le jour où il eut neuf ans, Olivier Twist était un enfant pâle et chétif, de petite taille et singulièrement fluet.

Mais il devait à la nature ou à ses parents un esprit vif et droit, qui n'avait pas eu de peine à se développer sans être gêné par la matière, grâce au régime de privations de l'établissement, et c'est peut-être à cela qu'il était même redevable d'avoir pu atteindre le neuvième anniversaire de sa naissance ; quoi qu'il en soit, ce jour-là il avait neuf ans, et il était dans la cave au charbon avec deux de ses petits compagnons, qui, après avoir partagé avec lui une volée de coups, avaient été enfermés pour avoir eu l'audace de se plaindre de ce qu'ils avaient faim. Tout à coup Mme Mann, l'excellente directrice de la maison, fut surprise par l'apparition imprévue du bedeau M. Bumble, qui tâchait d'ouvrir la porte du jardin.

« Bonté divine ! est-ce vous, monsieur Bumble ? dit Mme Mann, mettant la tête à la fenêtre, en simulant une grande joie. Suzanne, faites monter Olivier et les deux petits garnements, et débarbouillez-les bien vite. Mon Dieu, que je suis heureuse de vous voir, monsieur Bumble ! »

M. Bumble était gros et irritable ; aussi, au lieu de répondre poliment à cet accueil affectueux, se mit-il à secouer de toute sa force le petit loquet, et à donner dans la porte un coup de pied, mais un vrai coup de pied de bedeau.

« Là ! est-il possible ? dit Mme Mann courant ouvrir la porte ; pendant ce temps on avait rendu la liberté aux enfants. Comment ai-je pu oublier que la porte était fermée en dedans, à

cause de ces chers enfants ? Veuillez entrer, monsieur, veuillez entrer, je vous prie, monsieur Bumble. »

Quoique cette invitation fût faite avec une courtoisie qui aurait adouci le cœur d'un marguillier, elle ne toucha nullement le bedeau.

« Est-ce que vous trouvez respectueux et convenable, madame Mann, demanda M. Bumble en serrant fortement sa canne, de faire attendre les fonctionnaires de la paroisse à la porte de votre jardin, quand ils viennent remplir leurs fonctions paroissiales et visiter les enfants de la paroisse ? Est-ce que vous oubliez, madame Mann, que vous êtes pour ainsi dire déléguée de la paroisse et stipendiée par elle ?

– Oh non ! monsieur Bumble, répondit Mme Mann bien humblement ; mais j'étais allée dire à un ou deux de ces chers enfants qui vous aiment tant, que c'était vous qui veniez, monsieur Bumble. »

M. Bumble avait une haute idée de son talent oratoire et de son importance ; il avait fait parade de l'un et sauvegardé l'autre : il se calma.

«C'est bon, c'est bon, madame Mann, répondit-il d'un ton plus calme ; c'est possible, c'est possible ; entrons, madame Mann ; je viens pour affaires ; j'ai à vous parler. »

Madame Mann introduisit le bedeau dans une petite pièce, pavée en briques, approcha de lui un siège, et s'empressa de le débarrasser de son tricorne et de sa canne qu'elle posa devant lui sur la table ; M. Bumble essuya son front couvert de sueur, jeta un regard de complaisance sur son tricorne et sourit. Oui, il sourit ; après tout, un bedeau est un homme, et M. Bumble sourit.

« N’allez pas vous fâcher de ce que je vais vous dire, observa Mme Mann avec une douceur engageante. Vous venez de faire une longue course, sans quoi je n’en parlerais pas ; prendriez-vous une petite goutte de quelque chose, monsieur Bumble ?

– Rien, absolument rien, dit M, Bumble en refusant de la main avec dignité, mais avec douceur.

– Vous ne me refuserez pas, dit Mme Mann, qui avait observé le ton et le geste du bedeau ; rien qu’une petite goutte, avec un peu d’eau fraîche et un morceau de sucre. »

M. Bumble toussa.

« Si peu que rien, dit Mme Mann, de sa voix la plus engageante.

– Que voulez-vous me donner ? demanda le bedeau.

– Faut bien que j’en aie un peu à la maison, pour mettre dans la bouillie de ces chers enfants, quand ils sont malades, répondit Mme Mann en ouvrant un petit buffet, d’où elle tira une bouteille et un verre ; c’est du gin.

– Est-ce que vous donnez de la bouillie aux enfants, madame Mann ? demanda Bumble, en suivant de l’œil l’intéressante opération du mélange.

– Ah ! oui, que je leur en donne, dit-elle, quoique *l’arrow-root* coûte bien cher ; mais je ne puis les voir souffrir, c’est plus fort que moi, voyez-vous, monsieur.

– C’est bien, dit M. Bumble, c’est très bien, vous êtes une femme compatissante, madame Mann. (Elle pose le verre sur la table.) Je saisirai la première occasion de dire cela au comité, madame Mann. (Il approche le verre.) Ces enfants ont en vous une mère, madame Mann. (Il agite le gin et l’eau.) Je bois de tout mon cœur à votre santé, madame Mann. (Il en avale la moitié.) Maintenant, causons d’affaires, dit le bedeau, en tirant de sa poche un petit portefeuille de cuir : l’enfant qui a été ondoyé sous le nom d’Olivier Twist a aujourd’hui neuf ans…

– Le cher enfant ! dit Mme Mann en se frottant l’œil gauche avec le coin de son tablier.

– Et, malgré l’offre d’une récompense de dix livres sterling, qu’on a élevée successivement jusqu’à douze ; malgré des efforts incroyables et, si j’ose dire, surnaturels, de la part de la paroisse, dit Bumble, il a été impossible de découvrir qui est le père, pas plus que le nom ou la condition de la mère. »

Mme Mann leva les mains en signe d’étonnement, puis dit après un moment de réflexion : « Mais alors, comment se fait-il qu’il ait un nom ? »

Le bedeau se redressa fièrement : « C’est moi qui l’ai inventé, dit-il.

– Vous ! monsieur Bumble ?

– Moi-même, madame Mann : nous nommons nos enfants trouvés par ordre alphabétique ; le dernier était à la lettre S, je le nommai Swubble ; celui-ci était à la lettre T, je le nommai Twist ; le suivant s’appellera Unwin, un autre Vilkent. J’ai des noms tout prêts d’un bout à l’autre de l’alphabet ; et arrivé au Z, on recommence.

– Vous êtes joliment lettré, monsieur, dit Mme Mann.

– Mais oui, c'est possible, c'est bien possible, madame Mann, » dit le bedeau, évidemment satisfait du compliment. Il finit d'avaler son genièvre et ajouta : « Comme Olivier est maintenant trop grand pour rester ici, le conseil a résolu de le faire revenir au dépôt, et je suis venu moi-même le chercher. Amenez-le-moi tout de suite.

– Vous allez le voir à l'instant, » dit Mme Mann, en quittant la salle.

Olivier, qui, pendant ce temps, avait été débarrassé, autant du moins qu'il était possible de le faire en une fois, de la crasse qui couvrait sa figure et ses mains, fut bientôt introduit par sa bienveillante protectrice.

« Olivier, saluez monsieur, » dit Mme Mann.

Olivier salua à la fois le bedeau sur sa chaise, et le tricorne sur la table.

« Voulez-vous venir avec moi, Olivier ? » dit le bedeau avec majesté ?

Olivier était sur le point de dire qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller avec n'importe qui, lorsque, levant les yeux, il saisit un coup d'œil de Mme Mann, qui s'était placée derrière la chaise du bedeau, lui montrant le poing avec fureur ; il comprit tout de suite ce que cela voulait dire, car ce poing avait été trop souvent imprimé sur son dos pour n'être pas gravé profondément dans sa mémoire.

« Est-ce que Mme Mann ne viendra pas avec moi ? demanda le pauvre Olivier.

– Non, c'est impossible, répondit M. Bumble ; mais elle viendra vous voir de temps en temps. »

Ce n'était pas très consolant pour l'enfant ; mais, tout jeune qu'il était, il eut assez de sens pour feindre un grand chagrin de s'en aller : il n'était pas difficile au pauvre enfant de verser des larmes ; la faim et les coups fraîchement reçus sont très utiles quand on a besoin de pleurer ; et Olivier se mit à pleurer de la manière la plus naturelle.

Mme Mann lui donna mille baisers et, ce qui valait mieux, une tartine de pain et de beurre, pour qu'il n'eût pas l'air trop affamé en arrivant au dépôt. Un morceau de pain à la main, et coiffé de la petite casquette de drap brun des enfants de la paroisse, Olivier fut emmené par M. Bumble hors de cet affreux séjour, où jamais une parole ni un regard d'affection n'avait embelli ses tristes années d'enfance. Et pourtant il éclata en sanglots quand la porte se referma derrière lui ; quelque misérables que fussent les petits compagnons d'infortune qu'il quittait, c'étaient les seuls amis qu'il eût jamais connus, et le sentiment de son isolement dans ce vaste univers se fit jour pour la première fois dans le cœur de l'enfant.

M. Bumble marchait à grand pas, et le petit Olivier, serrant bien fort le parement galonné du bedeau, trottait à côté de lui, et demandait à chaque instant s'ils n'allaient pas bientôt arriver. M. Bumble répondait à ses questions d'une manière brève et dure : il n'éprouvait plus l'influence bienfaisante qu'exerce le genièvre sur certains cœurs, et il était redevenu bedeau.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'Olivier avait franchi le seuil du dépôt de mendicité, et il avait à peine fini de faire disparaître un second morceau de pain, quand M. Bumble, qui

l’avait confié aux soins d’une vieille femme, revint lui dire que c’était jour de conseil et que le conseil le mandait.

Olivier, qui n’avait pas une idée précise de ce que c’était qu’un conseil, fut fort étonné à cette nouvelle, ne sachant pas trop s’il devait rire ou pleurer ; du reste, il n’eut pas le temps de faire de longues réflexions : M. Bumble lui donna un petit coup de canne sur la tête pour le rendre attentif, un autre sur le dos pour le rendre alerte, lui ordonna de le suivre, et le conduisit dans une grande pièce badigeonnée de blanc, où huit ou dix gros messieurs siégeaient autour d’une table, au bout de laquelle un monsieur d’une belle corpulence, au visage rond et rouge, était assis dans un fauteuil plus élevé que les autres.

« Saluez le conseil, » dit Bumble.

Olivier essuya deux ou trois larmes qui roulaient dans ses yeux, et salua la table du conseil.

– Votre nom, petit ? dit le monsieur qui occupait le fauteuil.

Olivier eut peur à la vue de tant de messieurs, et resta interdit. Le bedeau lui appliqua sur le dos un nouveau coup qui le fit pleurer ; aussi répondit-il bien bas et d’une voix tremblante ; sur quoi un monsieur à gilet blanc dit qu’il était un idiot, moyen excellent pour donner un peu d’assurance à l’enfant et le mettre à son aise.

« Écoutez-moi, petit, dit le président ; vous savez que vous êtes orphelin, je suppose ?

– Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda le pauvre Olivier.

– Cet enfant est idiot, j’en étais sûr, dit le monsieur au gilet blanc, d’un ton péremptoire.

– Chut ! dit le monsieur qui avait parlé le premier ; vous savez que vous n'avez ni père ni mère, et que vous êtes élevé aux frais de la paroisse, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, répondit Olivier en pleurant amèrement.

– Pourquoi donc pleurez-vous ? demanda le monsieur au gilet blanc. (C'était en effet bien extraordinaire ; qu'avait donc cet enfant à pleurer ainsi ?)

– J'espère que vous faites vos prières tous les soirs, dit un autre monsieur d'un ton rechigné, et que vous priez en bon chrétien pour ceux qui vous nourrissent et qui ont soin de vous ?

– Oui, monsieur, » balbutia l'enfant.

Le monsieur qui venait de parler avait raison : il eût fallu en effet qu'Olivier fût un bon chrétien et même un chrétien modèle, s'il eut prié pour ceux qui le nourrissaient et qui avaient soin de lui ; mais il ne le faisait pas, parce qu'on ne le lui avait pas enseigné.

« C'est bien, dit le président à mine rubiconde ; vous êtes ici pour votre éducation et pour apprendre un métier utile.

– Aussi, demain matin à six heures vous commencerez à éplucher de l'étoupe, » dit le bourru au gilet blanc.

Faire éplucher de l'étoupe à Olivier, c'était combiner ensemble d'une manière très simple les deux bienfaits qu'on lui accordait ; il reconnut l'un et l'autre par un profond salut à l'instigation du bedeau, puis on l'emmena dans une grande salle de l'hospice, où, sur un lit bien dur, il s'endormit en sanglotant :

preuve éclatante de la douceur des lois de notre heureux pays, qui n'empêchent pas les pauvres de dormir !

Pauvre Olivier ! Endormi dans l'heureuse ignorance de ce qui se passait autour de lui, il ne songeait guère que ce jour-là même le conseil venait de prendre une décision qui devait exercer sur sa destinée ultérieure une influence irrésistible : mais la décision était prise ; et voici quelle elle était.

Les membres du conseil d'administration étaient des hommes pleins de sagesse et d'une philosophie profonde : en fixant leur attention sur le dépôt de mendicité, ils avaient découvert tout à coup ce que des esprits vulgaires n'eussent jamais aperçu, que les pauvres s'y plaisaient ! C'était pour les classes pauvres un séjour plein d'agrément, une taverne où l'on n'avait rien à payer, où l'on avait toute l'année le déjeuner, le dîner, le thé et le souper ; c'était un véritable Élysée de briques et de mortier, où l'on n'avait qu'à jouir sans travailler.

« Oh ! oh ! se dit le conseil d'un air malin ; nous sommes gens à remettre les choses en ordre ; nous allons faire cesser cela tout de suite. » Sur ce ils posèrent en principe que les pauvres auraient le choix (car on ne forçait personne, bien entendu) de mourir de faim lentement s'ils restaient au dépôt, ou tout d'un coup s'ils en sortaient. À cet effet, ils passèrent un marché avec l'administration des eaux pour en obtenir une quantité illimitée, et avec un marchand de blé pour avoir à des périodes déterminées une petite quantité de farine d'avoine : ils accordèrent trois légères rations de gruau clair par jour, un oignon deux fois par semaine, et la moitié d'un petit pain le dimanche. Ils prirent, relativement aux femmes, beaucoup d'autres dispositions sages et humaines, qu'il est inutile de rapporter : ils entreprirent, par pure bonté, de séparer par une espèce de divorce les pauvres gens mariés, ce qui leur épargnait les frais énormes d'un procès devant la cour ecclésiastique ; et, au lieu d'obliger le mari à soutenir sa famille par son travail, ils lui arrachèrent sa

famille et le rendirent célibataire. On ne saurait dire combien de gens dans toutes les classes de la société eussent voulu profiter de ces deux bienfaits ; mais les administrateurs étaient des hommes prévoyants et avaient obvié à cette difficulté : pour jouir de ces bienfaits il fallait vivre au dépôt, et y vivre de gruau ; cela effrayait les gens.

Six mois après l'arrivée d'Olivier Twist, le nouveau système était en pleine vigueur. Dans le début, il fut un peu coûteux ; il fallut payer davantage à l'entrepreneur des pompes funèbres, et rétrécir les vêtements de tous les pauvres, amaigris et réduits à rien après une semaine ou deux de gruau ; mais le nombre des habitants du dépôt de mendicité diminua beaucoup, et les administrateurs étaient dans le ravissement.

L'endroit où mangeaient les enfants était une grande salle pavée, au bout de laquelle était une chaudière d'où le chef du dépôt, couvert d'un tablier et aidé d'une ou deux femmes, tirait le gruau aux heures des repas. Chaque enfant en recevait plein une petite écuelle et jamais davantage, sauf les jours de fête, où il avait en plus deux onces un quart de pain ; les bols n'avaient jamais besoin d'être lavés : les enfants les polissaient avec leurs cuillers jusqu'à ce qu'ils redevinssent luisants ; et, quand ils avaient terminé cette opération, qui n'était jamais longue, car les cuillers étaient presque aussi grandes que les bols, ils restaient en contemplation devant la chaudière avec des yeux si avides qu'ils semblaient la dévorer de leurs regards, et ils se léchaient les doigts pour ne pas perdre quelques petites gouttes de gruau qui avaient pu s'y attacher. Les enfants ont en général un excellent appétit ; Olivier Twist et ses compagnons souffrirent pendant trois mois les tortures d'une lente consomption, et la faim finit par les égarer à ce point qu'un enfant, grand pour son âge et peu habitué à une telle existence (car son père avait tenu une petite échoppe de traiteur), donna à entendre à ses camarades que, s'il n'avait pas une portion de plus de gruau par jour, il craignait de dévorer une nuit l'enfant qui partageait son

lit, et qui était jeune et faible : il avait, en parlant ainsi, l'œil égaré et affamé, et ses compagnons le crurent ; on délibéra. On tira au sort pour savoir qui irait le soir même au souper demander au chef une autre portion ; le sort tomba sur Olivier Twist.

Le soir venu, les enfants prirent leurs places ; le chef de l'établissement, affublé de son costume de cuisinier, était en personne devant la chaudière ; on servit le gruau ; on dit un long *benedictus* sur ce chétif ordinaire. Le gruau disparut ; les enfants se parlaient à l'oreille, faisaient des signes à Olivier, et ses voisins le poussaient du coude. Tout enfant qu'il était, la faim l'avait exaspéré, et l'excès de la misère l'avait rendu insouciant ; il quitta sa place, et, s'avançant l'écuelle et la cuiller à la main, il dit, tout effrayé de sa témérité :

« J'en voudrais encore, monsieur, s'il vous plaît. »

Le chef, homme gras et rebondi, devint pâle ; stupéfait de surprise, il regarda plusieurs fois le petit rebelle ; puis il s'appuya sur la chaudière pour se soutenir ; les vieilles femmes qui l'aidaient étaient saisies d'étonnement, et les enfants de terreur.

« Comment ! dit enfin le chef d'une voix altérée.

– J'en voudrais encore, monsieur, s'il vous plaît, » répondit Olivier.

Le chef dirigea vers la tête d'Olivier un coup de sa cuiller à pot, l'étreignit dans ses bras, et appela à grands cris le bedeau.

Le conseil siégeait en séance solennelle quand M. Bumble tout hors de lui, se précipita dans la salle, et s'adressant au président, lui dit :

« Monsieur Limbkins, je vous demande pardon, monsieur, Olivier Twist en a redemandé. »

Ce fut une stupéfaction générale ; l'horreur était peinte sur tous les visages.

« Il en a redemandé, dit M. Limbkins ? calmez-vous, Bumble, et répondez-moi clairement. Dois-je comprendre qu'il a redemandé de la nourriture, après avoir mangé le souper alloué par le règlement ?

– Oui, monsieur, répondit Bumble.

– Cet enfant-là se fera pendre, dit le monsieur au gilet blanc ; oui, cet enfant-là se fera pendre. »

Personne ne contredit cette prédiction. Une discussion très vive eut lieu ; Olivier fut mis au cachot, et le lendemain matin, un avis affiché à la porte offrait une récompense de cinq livres sterling[2] à quiconque voudrait débarrasser la paroisse d'Olivier Twist ; en d'autres termes, on offrait cinq livres sterling et Olivier Twist à quiconque, homme ou femme, aurait besoin d'un apprenti pour n'importe quel commerce ou quelle besogne.

« De ma vie vivante, je n'ai jamais été plus certain d'une chose, disait le monsieur au gilet blanc en frappant à la porte le lendemain matin et en lisant l'affiche ; de ma vie vivante, je n'ai jamais été plus certain d'une chose ! c'est que cet enfant-là se fera pendre. »

Comme je me propose, dans la suite de ce récit, de montrer si le monsieur au gilet blanc eut raison ou non, je nuirais peut-

---

[2] Cent vingt cinq francs.

être à l'intérêt de ma narration (si toutefois elle en a), en faisant pressentir si la vie d'Olivier Twist eut ou non ce terrible dénoûment.

CHAPITRE III.
Comment Olivier Twist fut sur la point d'attraper une place qui n'eût pas été une sinécure.

Après avoir commis le crime impardonnable de redemander du gruau, Olivier resta pendant huit jours étroitement enfermé dans le cachot où l'avaient envoyé la miséricorde et la sagesse du conseil d'administration. On pouvait supposer, au premier abord, que, s'il eût accueilli avec respect la prédiction du monsieur au gilet blanc, il aurait pu établir, une fois pour toutes, la réputation prophétique de ce sage administrateur, en accrochant un bout de son mouchoir à un clou dans la muraille, et en se suspendant à l'autre. Il n'y avait qu'un obstacle à l'exécution de cet acte : c'est que, par ordre exprès du conseil, signé, paraphé et scellé de tous les membres, les mouchoirs, étant considérés comme objets de luxe, avaient été, à toujours, interdits aux pauvres du dépôt ; l'âge si tendre d'Olivier était un second obstacle aussi sérieux ; il se contenta de pleurer amèrement pendant des journées entières ; et, quand venaient les longues et tristes heures de la nuit, il mettait ses petites mains devant ses yeux pour ne pas voir l'obscurité, et se blottissait dans un coin pour tâcher de dormir ; parfois il s'éveillait en sursaut et tout tremblant ; il se collait contre le mur, comme s'il trouvait, à toucher cette surface dure et froide, une protection contre les ténèbres et la solitude qui l'environnaient.

Il ne faut pas que les ennemis du *Système* s'imaginent que, pendant la durée de son emprisonnement, Olivier fut privé du bienfait de l'exercice, du plaisir de la société, ou des consolations de la religion. Quant à l'exercice, comme le temps était

beau et froid, il avait la permission de se laver tous les matins sous la pompe, dans une cour pavée, en présence de M. Bumble, qui, pour l'empêcher de s'enrhumer, activait chez lui la circulation du sang au moyen de fréquents coups de canne. Quant à la société, on l'amenait tous les deux jours dans le réfectoire des enfants, et on lui administrait une verte correction, pour le bon exemple et l'édification des autres. Bien loin de lui refuser les avantages des consolations religieuses, on le faisait entrer, à coups de pieds, dans la salle, tous les soirs, à l'heure de la prière, et il avait la permission d'écouter, pour sa plus grande consolation, la prière de ses camarades, revue et augmentée par le conseil, dans laquelle ils demandaient d'être bons, vertueux, contents et obéissants, et d'être préservés des fautes et des vices d'Olivier Twist, qu'on présentait ainsi comme exclusivement placé sous le patronage et la protection de Satan, comme un échantillon direct des produits de la manufacture du diable.

Tandis que les affaires d'Olivier prenaient cette tournure favorable et avantageuse, il advint un matin que M. Gamfield, ramoneur de son métier, descendait la grande rue en se creusant la tête pour savoir comment il payerait plusieurs termes de loyer, pour lesquels son propriétaire devenait fort exigeant. Il avait beau supputer et calculer, il ne pouvait arriver au chiffre de cinq livres sterling dont il avait besoin. Dans son désespoir de ne pouvoir parfaire cette somme, il se frappait le front, puis frappait son baudet alternativement, lorsque, en passant devant le dépôt, il jeta les yeux sur l'affiche collée sur la porte.

« Oh, oh ! » dit M. Gamfield à son baudet.

Le baudet était en ce moment tout à fait distrait : il se demandait probablement s'il n'aurait pas à son déjeuner un ou deux trognons de choux pour se régaler, quand il serait débarrassé des deux sacs de suie qu'il traînait sur une petite charrette ; il ne prit pas garde à l'ordre de son maître et continua son chemin.

M. Gamfield adressa au baudet un gros juron, courut après lui, et lui appliqua sur la tête un coup qui eût brisé tout autre crâne que celui d'un baudet ; puis, saisissant la bride, il lui secoua rudement la mâchoire pour le rappeler à l'obéissance ; il lui fit ainsi faire volte-face et lui donna un autre coup sur la tête, de manière à l'étourdir jusqu'à son retour ; ensuite il monta sur le perron pour lire l'affiche.

Le monsieur au gilet blanc était debout devant la porte, les mains derrière le dos, après avoir opiné avec profondeur dans la salle du conseil ; il avait assisté à la petite dispute entre M. Gamfield et le baudet ; il sourit avec satisfaction en voyant le ramoneur s'approcher de l'affiche, car il vit tout de suite que M. Gamfield était bien le maître qui convenait à Olivier. M. Gamfield sourit aussi, en parcourant l'affiche, car c'était justement cinq livres sterling qu'il lui fallait ; et, quant à l'enfant dont il devait se charger, il pensa, d'après le régime du dépôt, qu'il devait être de taille à grimper dans un tuyau de poêle ; il relut l'avis d'un bout à l'autre, syllabe par syllabe ; puis, portant respectueusement la main à sa casquette fourrée, il aborda le monsieur au gilet blanc.

« Il y a ici un enfant que la paroisse veut mettre en apprentissage ? dit M. Gamfield.

– Oui, mon bon homme, dit le monsieur au gilet blanc avec un sourire bienveillant. Que lui voulez-vous ?

– Si la paroisse veut qu'il apprenne un état bien agréable, comme de ramoner les cheminées par exemple, dit M. Gamfield, j'ai besoin d'un apprenti, et je suis disposé à m'en charger.

– Entrez. » dit le monsieur au gilet blanc.

M. Gamfield alla d'abord donner à son âne un coup sur la tête et une rude secousse à la mâchoire, par manière de précaution, pour qu'il ne lui prît pas fantaisie de s'en aller, puis suivit le monsieur au gilet blanc dans la salle où Olivier Twist avait vu le gentleman pour la première fois.

« C'est un état bien sale, dit M. Limbkins, quand Gamfield eut réitéré sa demande.

– On a vu des enfants qui ont été étouffés dans les cheminées, dit un autre monsieur.

– C'est à cause qu'on mouillait la paille avant de l'allumer pour les faire redescendre, dit Gamfield ; il n'y a que de la fumée, pas de flamme. D'ailleurs, la fumée n'est bonne à rien pour faire descendre un enfant ; elle ne fait que l'endormir, et c'est justement ce qu'il veut ; les enfants sont très entêtés, voyez-vous, très paresseux ; il n'y a rien de si bon qu'une belle flamme pétillante pour les faire descendre quatre à quatre ; ça vaut mieux pour eux, voyez-vous, à cause que, s'ils sont pris dans la cheminée, ils se trémoussent mieux pour se tirer d'affaire, quand ils se sentent rôtir la plante des pieds. »

Cet éclaircissement parut amuser beaucoup le monsieur au gilet blanc, mais un coup d'œil plus grave de M. Limbkins mit fin à sa gaieté. Le conseil se mit à délibérer pendant quelques minutes, mais à voix si basse, qu'on n'entendait que ces mots :

« Diminution de dépenses ; soyons économes ; l'occasion de publier un bon rapport. » Encore n'entendait-on ces expressions que parce qu'elles étaient répétées souvent avec énergie.

Enfin cette conversation à voix basse eut un terme, et les membres du conseil ayant repris leurs sièges et leur attitude majestueuse, M. Limbkins dit :

« Nous avons examiné votre demande, et nous ne pouvons l'accueillir.

– Nous la repoussons complètement, dit le monsieur au gilet blanc.

– Sans hésitation, » ajoutèrent les autres membres.

M. Gamfield se trouvait sous le coup de l'accusation frivole d'avoir déjà fait périr trois ou quatre enfants sous le bâton ; il lui vint à l'esprit que le conseil, par un singulier caprice, faisait peut-être entrer en ligne de compte dans sa décision cette circonstance accessoire. S'il en était ainsi, les administrateurs sortaient évidemment de leur manière de faire habituelle ; pourtant, comme Gamfield ne se souciait nullement de raviver ce souvenir, il se mit à tourner sa casquette dans ses doigts, et s'éloigna lentement de la table :

« Ainsi, messieurs, vous ne voulez pas me le donner ? dit-il en s'arrêtant sur la seuil de la porte.

– Non, répondit M. Limbkins ; ou du moins, comme c'est un métier malpropre, nous sommes d'avis que la récompense offerte devrait être diminuée. »

La physionomie de M. Gamfield devint radieuse ; il se rapprocha bien vite de la table et dit :

« Combien voulez-vous me donner, messieurs ? Voyons, ne soyez pas trop durs pour un pauvre homme ; combien me donneriez-vous ?

– Il me semble, que ce serait bien assez de trois livres dix shillings, dit M. Limbkins.

– C'est encore dix shillings de trop, dit le monsieur au gilet blanc.

– Allons, dit Gamfield, mettons quatre livres, messieurs, mettez quatre livres, et vous en êtes à tout jamais débarrassés ! Est-ce dit ?

– Trois livres dix shillings, répéta M. Limbkins avec fermeté.

– Tenez, messieurs, partageons le différend, dit Gamfield avec insistance ; trois livres quinze shillings.

– Pas une obole de plus, répondit M. Limbkins avec la même fermeté.

– Vous êtes pour moi d'une dureté désolante, dit Gamfield avec hésitation.

– Bah ! bah ! sottise ! dit le monsieur au gilet blanc ; ce serait encore une bonne affaire que de le prendre pour rien ; prenez-le, niais que vous êtes ; c'est un enfant comme il vous en faut, il a souvent besoin de correction ; cela lui fera du bien ; et son entretien ne sera guère coûteux, car depuis sa naissance il n'a jamais eu d'indigestion. Ah ! ah ! ah ! »

M. Gamfield jeta un coup d'œil sournois sur les membres du conseil, et, voyant le sourire sur toutes les figures, il se laissa aller à rire aussi lui-même.

L’affaire fut conclue, et M. Bumble reçut l’ordre de mener le jour même Olivier Twist devant le magistrat qui devait signer et approuver le contrat d’apprentissage.

En conséquence de cette détermination, le petit Olivier fut, à sa grande surprise, tiré de sa prison, et on lui fit mettre une chemise blanche. À peine avait-il terminé cette toilette inaccoutumée que M. Bumble lui apporta un bol de gruau, et, comme aux jours de fête, deux onces un quart de pain.

À cette vue, Olivier se mit à pleurer à chaudes larmes, pensant avec assez de vraisemblance que, si on l’engraissait de la sorte, c’est que le conseil avait l’arrière-pensée décidée de le tuer dans quelque vue d’utilité humanitaire.

« N’allez pas vous rendre les yeux rouges, Olivier, mais mangez bien et soyez content, dit M. Bumble d’un air magistral ; vous allez entrer en apprentissage, Olivier.

– En apprentissage, monsieur ! dit l’enfant tout tremblant.

– Oui, Olivier, dit M. Bumble ; les hommes bienfaisants et généreux qui vous tiennent lieu de père, Olivier, puisque vous n’en avez pas, vont vous mettre en apprentissage, vous lancer dans la vie, faire de vous un homme, bien qu’il en coûte à la paroisse trois livres dix shillings. Trois livres dix shillings, Olivier ! soixante-dix shillings ! Cent quarante pièces de six pence ! Et tout cela pour un misérable orphelin, qui n’est aimé de personne ! »

M. Bumble s’arrêta pour reprendre haleine, après avoir prononcé cette allocution d’un ton doctoral ; les larmes inondaient le visage du pauvre enfant et il sanglotait amèrement.

« Allons, dit M. Bumble avec moins d'emphase, car son amour-propre était flatté de l'impression que causait son éloquence ; allons, Olivier, essuyez vos yeux avec les manches de votre veste, et ne pleurez pas dans votre gruau ; c'est agir comme un sot, Olivier. » Sans aucun doute, car il y avait déjà assez d'eau dans le gruau sans cela.

En se rendant chez le magistrat, M. Bumble apprit à Olivier que tout ce qu'il avait à faire, c'était de paraître bien content, et, quand on lui demanderait s'il voulait entrer en apprentissage, de dire qu'il ne demandait pas mieux. Olivier promit d'obtempérer à ces deux injonctions, d'autant plus que M. Bumble lui donna doucement à entendre que, s'il y manquait, on ne pouvait répondre de ce qui lui en adviendrait. Arrivé au bureau du magistrat, il fut enfermé seul dans un petit cabinet, où M. Bumble lui ordonna de l'attendre.

L'enfant y resta une demi-heure, palpitant de crainte, et au bout de ce temps M. Bumble entr'ouvrit la porte, montra sa tête sans tricorne et dit à haute voix :

« Olivier, mon ami, venez trouver le magistrat. » En même temps, lançant à l'enfant un regard menaçant, il ajouta tout bas : « Attention à ce que je t'ai dit, petit vaurien. »

En entendant ces deux manières de parler un peu contradictoires, Olivier regarda ingénument M. Bumble avec de grands yeux ; mais celui-ci prévint toute observation de la part de l'enfant, en l'introduisant tout de suite dans une pièce voisine, dont la porte était ouverte. C'était une grande salle avec une grande fenêtre. Derrière un bureau élevé, siégeaient deux vieux messieurs à tête poudrée, dont l'un lisait un journal, tandis que l'autre, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaille, parcourait un petit parchemin étalé devant lui. Devant le bureau, M. Limbkins était debout d'un côté, et de l'autre M. Gamfield, avec sa figure noire

de suie, tandis que deux ou trois gros gaillards à bottes à revers paradaient dans la salle.

Le vieux monsieur à lunettes s'assoupit peu à peu sur le petit morceau de parchemin, et il y eut une courte pause, après qu'Olivier eut été placé par M. Bumble en face du bureau.

« Voici l'enfant, Votre Honneur, » dit M. Bumble.

Le vieux monsieur qui lisait le journal leva un instant la tête, et éveilla son voisin en le tirant par la manche.

« Ah ! voici l'enfant ? dit le vieux monsieur.

– Oui, monsieur, répondit M. Bumble. Saluez le magistrat, mon ami. »

Olivier s'arma de courage et salua de son mieux. Les yeux fixés sur la perruque poudrée des magistrats, il se demandait s'ils venaient tous au monde avec cette étoupe blanche sur la tête, et si c'était à cela qu'ils étaient redevables d'être magistrats.

« Eh bien ! dit le vieux monsieur, je suppose qu'il a du goût pour l'état de ramoneur ?

– Il en raffole, Votre Honneur, répondit Bumble en pinçant sournoisement Olivier, pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas dire le contraire.

– Il veut être ramoneur, n'est-ce pas ? demanda le vieux monsieur.

– Si demain on voulait lui faire embrasser un autre état, il se sauverait immédiatement, répondit Bumble.

– Et voici l'homme qui doit être son maître ? Vous, monsieur ? Vous le traiterez bien, n'est-ce pas ? Vous le nourrirez, enfin vous en aurez bien soin ? dit le vieux monsieur.

– Quand je dis oui, c'est oui, répondit M. Gamfield d'un air rébarbatif.

– Vous avez le ton brusque, mon ami, mais vous avez l'air d'un honnête homme plein de franchise, dit le vieux monsieur en tournant ses lunettes vers le candidat à la prime de cinq livres sterling, dont l'extérieur hideux respirait la cruauté ; mais le magistrat était presque aveugle et moitié en enfance : aussi ne pouvait-on s'attendre qu'il vit aussi clair que tout le monde.

– Je m'en flatte, monsieur, dit M. Gamfield avec un affreux sourire.

– Je n'en doute pas, mon ami, » répondit le vieux monsieur en affermissant ses lunettes sur son nez et en cherchant des yeux l'encrier.

C'était le moment critique de la destinée d'Olivier. Si l'encrier s'était trouvé à la place où le vieux monsieur le cherchait, il y eût trempé sa plume, il eût signé l'acte d'apprentissage, et Olivier eût été emmené sur l'heure. Mais le hasard voulut que l'encrier fût précisément sous son nez, et qu'il le cherchât des yeux de tous côtés sans l'apercevoir. Pendant cette recherche, il jeta les yeux en face de lui, et son regard rencontra la figure pâle et bouleversée d'Olivier Twist, qui, en dépit des coups d'œil significatifs et des pinçons de Bumble, considérait l'extérieur affreux de son futur maître avec une expression d'horreur et de crainte, trop visible pour échapper même à un magistrat à demi aveugle.

Le vieux monsieur s'arrêta, posa sa plume et regarda M. Limbkins qui prit une prise de tabac, en affectant un air de gaieté et d'indifférence.

« Mon enfant, » dit le vieux monsieur en se penchant sur le bureau.

Olivier tressaillit à cette parole, et on peut excuser son trouble, car ces mots étaient dits d'un ton bienveillant, et un bruit inconnu effraye toujours ; il trembla de tout son corps et fondit en larmes.

« Mon enfant, dit le vieux monsieur, vous avez l'air pâle et épouvanté ; pourquoi cela ?

– Éloignez-vous un peu de lui, bedeau, dit l'autre magistrat en posant son journal et en se penchant vers Olivier d'un air d'intérêt. Voyons, mon enfant, qu'avez-vous ? n'ayez pas peur. »

Olivier tomba à genoux, et, joignant les mains, supplia les magistrats d'ordonner qu'on le ramenât au cachot, disant qu'il aimait mieux mourir de faim, être battu, être tué même, si on voulait, plutôt que d'être remis à cet homme qui le faisait trembler.

« Bien ! dit M. Bumble levant les yeux et les mains de l'air le plus majestueux. Bien, Olivier ! De tous les orphelins rusés et trompeurs que j'aie jamais vus, tu es bien un des plus effrontés.

– Taisez-vous, bedeau, dit le second magistrat, quand M. Bumble eût achevé ce superlatif.

– Je demande pardon à Votre Honneur, dit M. Bumble, qui ne pouvait en croire ses oreilles ; est-ce à moi que s'adresse Votre Honneur ?

– Oui, taisez-vous. »

Bumble demeura stupéfait : ordonner à un bedeau de se taire ! c'était le monde renversé !

Le vieux monsieur à lunettes d'écaille regarda son collègue, et lui fit un mouvement de tête qui témoignait de son approbation.

« Nous refusons notre sanction à cet acte d'apprentissage, dit le magistrat, et en même temps il jeta de côté la feuille de parchemin.

– J'espère, balbutia M. Limbkins, j'espère que, sur le témoignage sans valeur d'un enfant, les magistrats ne suspecteront pas la conduite des autorités.

– Les magistrats ne sont pas appelés à se prononcer sur ce sujet, dit d'un ton bref le vieux monsieur ; reconduisez cet enfant au dépôt et traitez-le bien, il paraît en avoir besoin. »

Le soir même, le monsieur au gilet blanc affirma de la manière la plus nette et la plus formelle qu'Olivier, non seulement se ferait pendre, mais écarteler par-dessus le marché. M. Bumble hocha la tête d'un air sombre et mystérieux et dit qu'il souhaitait que l'enfant tournât bien ; à quoi M. Gamfield répondit qu'il aurait souhaité que l'enfant lui fût confié. Ce souhait semblait en contradiction directe avec celui du bedeau, bien que Bumble et Gamfield fussent d'accord sur beaucoup de points.

Le lendemain matin, le public fut informé de nouveau qu'Olivier Twist était encore à louer, et que quiconque voudrait s'en charger recevrait cinq livres sterling.

CHAPITRE IV.
Olivier trouve une place et fait son entrée dans le monde.

Dans les grandes familles, quand un jeune homme prend des années et qu'on ne peut lui obtenir une place avantageuse par achat, succession, réversibilité ou survivance, on a coutume de l'envoyer sur mer. Le conseil d'administration, pour suivre un exemple si sage et si salutaire, délibéra sur l'opportunité d'embarquer Olivier Twist à bord de quelque bâtiment marchand en destination d'un bon petit port bien malsain. Ce parti semblait aux administrateurs le meilleur que l'on pût suivre ; il était probable en effet que le patron s'amuserait un jour après son dîner à fouetter l'enfant jusqu'à ce que mort s'ensuivit, ou à lui faire sauter la cervelle avec une barre de fer ; on sait que pour les gens de cette classe ce sont là deux passe-temps ordinaires qui ne manquent pas d'agrément. Plus le conseil envisageait la chose à ce point de vue plus il y trouvait d'avantage. La conclusion fut que le seul moyen d'assurer l'avenir d'Olivier était de l'embarquer sans délai.

M. Bumble avait été dépêché pour faire quelques recherches préliminaires, afin de découvrir un capitaine ou autre qui voulût d'un mousse auquel âme qui vive ne s'intéressait ; il revenait au dépôt de mendicité pour rendre compte du résultat de sa mission, quand il rencontra à la porte l'entrepreneur des pompes funèbres de la paroisse, M. Sowerberry en personne.

M. Sowerberry était un homme grand, maigre, fortement charpenté, vêtu d'un habit noir râpé, avec des bas de coton rapiécés de même couleur et des souliers à l'avenant. La nature

n’avait pas donné à sa physionomie une expression souriante ; mais, comme il trouvait dans son métier ample matière à plaisanterie, sa démarche était pour ainsi dire élastique et sa figure enjouée, quand il aborda M. Bumble et lui donna une cordiale poignée de main.

« Je viens de prendre la mesure des deux femmes qui sont mortes la nuit dernière, monsieur Bumble, dit l’entrepreneur.

– Vous ferez fortune, monsieur Sowerberry, dit le bedeau en introduisant le pouce et l’index dans la tabatière que lui présentait l’entrepreneur, laquelle offrait ingénieusement l’image d’un petit cercueil breveté sans garantie du gouvernement. Je vous dis que vous ferez fortune, monsieur Sowerberry, répète M. Bumble en lui donnant amicalement sur l’épaule un léger coup de canne.

– Vous croyez ? dit l’entrepreneur d’un ton qui ne voulait dire ni oui ni non ; les prix fixés par l’administration sont bien minces, monsieur Bumble.

– Et vos cercueils aussi, » répondit le bedeau d’un air qui approchait de la plaisanterie, autant qu’il convenait à un fonctionnaire important.

M. Sowerberry fut ravi, comme il devait l’être, de la finesse de ce mot, et partit d’un long éclat de rire. « C’est vrai, monsieur Bumble, dit-il enfin. Il faut l’avouer, depuis la mise en vigueur du nouveau système de nourriture, les cercueils sont un peu plus étroits et moins profonds que par le passé ; mais il faut bien gagner quelque chose, monsieur Bumble ; le bois sec coûte fort cher, monsieur, et les attaches de fer viennent de Birmingham par le canal.

– Bah ! dit M. Bumble, chaque métier a ses avantages et ses inconvénients, et un beau profit est bien aussi quelque chose.

– Sans doute, répondit l'entrepreneur ; si je ne gagne rien sur chaque article en particulier, je me rattrape sur l'ensemble, voyez-vous. Eh ! eh ! eh !

– Justement, dit-il, Bumble.

– Il faut pourtant dire, continua M. Sowerberry en reprenant le fil de son discours que le bedeau avait interrompu ; il faut pourtant dire, monsieur Bumble, que j'ai contre moi un grand désavantage : c'est que les gens robustes s'en vont les premiers. Je veux dire que les gens qui ont vécu à leur aise, qui ont payé leurs contributions pendant longtemps, sont les premiers à succomber quand ils entrent au dépôt ; et, voyez-vous, monsieur Bumble, trois ou quatre pouces de plus qu'on n'avait calculé font une grande brèche dans les profits, surtout quand on a une famille à soutenir, monsieur. »

Comme Sowerberry disait cela du ton indigné d'un homme qui a lieu de se plaindre, et que M. Bumble sentait que cela pourrait amener quelques réflexions défavorables aux intérêts de la paroisse, ce dernier crut prudent de parler d'autre chose ; et Olivier Twist lui fournit un sujet de conversation.

« Vous ne connaîtriez pas par hasard, dit M. Bumble, quelqu'un qui aurait besoin d'un apprenti ? C'est un enfant de la paroisse qui est en ce moment une grosse charge, une meule de moulin, pour ainsi dire, pendue au cou de la paroisse ! Offres avantageuses, monsieur Sowerberry, offres avantageuses. »

Et en parlant M. Bumble dirigeait sa canne vers l'affiche en question et frappait trois petits coups sur les mots : *cinq livres*

sterling, qui étaient imprimés en majuscules de la plus grande dimension.

– Ma foi ! dit l'entrepreneur en prenant M. Bumble par le pan à garniture dorée de son habit ; voici précisément ce dont je voulais vous parler. Vous savez… Quel joli bouton vous avez là, mon cher monsieur Bumble ! je ne l'avais jamais remarqué.

– Oui, il est assez bien, dit le bedeau en regardant avec orgueil les gros boutons de cuivre qui ornaient son habit ; le sujet est le même que celui du sceau paroissial : le bon Samaritain pansant le voyageur blessé. Le conseil me l'a donné pour mes étrennes, monsieur Sowerberry. La première fois que je l'ai mis, c'était pour assister à l'enquête relative à ce marchand sans ressources, qui mourut la nuit sous une porte cochère.

– Je m'en souviens, dit l'entrepreneur ; le jury déclara qu'il était mort de froid et de faim, n'est-ce pas ? Et le verdict ajoutait, je crois, d'une manière spéciale, dit l'entrepreneur, que si l'officier de secours…

– Bast ! sottise que cela ! dit le bedeau avec humeur ; si le Conseil faisait attention à toutes les niaiseries que débitent ces ignorants de jurés, il aurait fort à faire.

– C'est bien vrai, dit l'entrepreneur.

– Les jurés, dit M. Bumble en serrant fortement sa canne, ce qui était chez lui signe de colère, les jurés sont des êtres sans éducation, des êtres vils et rampants.

– C'est encore vrai, dit l'entrepreneur.

– Ils n’ont pas plus de philosophie et d’économie politique à eux tous que ça, dit le bedeau en faisant claquer ses doigts avec dédain.

– Non, sans doute, reprit Sowerberry.

– Je les méprise, dit le bedeau, dont la figure se colorait de plus en plus.

– Et moi aussi, répondit l’entrepreneur.

– Et je voudrais seulement tenir ces jurés, si indépendants, au dépôt pendant une semaine ou deux ; les règlements de l’administration leur rabattraient bien vite leur caquet.

– Enfin, laissons-les pour ce qu’ils sont, » reprit l’entrepreneur ; et en même temps il souriait d’un air approbateur, pour calmer la colère croissante du bedeau courroucé.

M. Bumble ôta son tricorne, en tira un mouchoir, essuya la sueur que la colère faisait ruisseler sur son front, remit son tricorne ; puis, se tournant vers l’entrepreneur, il dit d’un ton plus calme :

« Eh bien ! et cet enfant ?

– Oh ! vous savez, monsieur Bumble, répondit le fabricant de cercueils ; je paye une forte taxe pour les pauvres.

– Hem ! fit M. Bumble ; eh bien ?

– Eh bien ! reprit M. Sowerberry, je songeais que, si je paye beaucoup pour les pauvres, j’ai le droit de les exploiter aussi de

mon mieux, monsieur Bumble ; ainsi… ainsi je crois que cet enfant fera mon affaire. »

M. Bumble saisit le bras de l'entrepreneur et le fit entrer au dépôt. M. Sowerberry resta en conférence avec les administrateurs pendant cinq minutes, et il fut convenu qu'Olivier entrerait chez lui le soir venu à l'essai, c'est-à-dire que si, au bout de quelque temps, il trouvait que l'enfant lui rapportait plus par son travail qu'il ne lui coûtait pour sa nourriture, il le prendrait pour un nombre d'années déterminé, avec le droit de l'employer à sa fantaisie.

Le petit Olivier fut amené le soir devant les administrateurs et informé qu'il allait entrer immédiatement en qualité d'apprenti chez un fabricant de cercueils, et que, s'il se plaignait de sa position, s'il retombait encore à la charge de la paroisse, on l'embarquerait pour être noyé ou assommé. Il ne manifesta aucune émotion. Ces messieurs déclarèrent tous que c'était un petit garnement sans cœur, et ordonnèrent à M. Bumble de l'emmener sur le champ.

Quoiqu'il soit naturel de penser que les administrateurs, plus que qui que ce soit au monde, devaient éprouver un légitime sentiment d'horreur à la moindre marque d'insensibilité, ils se trompaient cependant complètement dans la circonstance actuelle. Le fait est qu'Olivier, loin de manquer de sensibilité, en avait au contraire une trop forte dose et n'était en train d'arriver à un état de stupidité et d'abrutissement pour le reste de sa vie, que par suite des mauvais traitements qu'il avait endurés. Il apprit sa nouvelle destination sans dire un mot ; mit sous son bras son petit bagage, qui n'était pas lourd à porter, car il tenait dans un morceau de papier d'un demi-pied carré sur trois pouces d'épaisseur, enfonça sa casquette sur ses yeux, et s'accrochant encore une fois au parement de M. Bumble, il fut conduit par ce fonctionnaire à un nouveau lieu de souffrances.

Pendant quelque temps M. Bumble traîna ainsi Olivier après lui sans faire attention à l'enfant : car le bedeau marchait la tête haute, comme il sied à un bedeau. Il faisait du vent ; le petit Olivier était complètement caché par les basques de l'habit, qui en s'entr'ouvrant laissaient voir avec avantage le gilet à revers et la culotte courte du bedeau. Au moment d'arriver, M. Bumble jugea convenable de jeter un coup d'œil sur l'enfant pour voir s'il était présentable, et il le fit de l'air capable et entendu qui convient à un protecteur bienveillant.

« Olivier ! dit M. Bumble.

– Oui, monsieur, répondit l'enfant d'une voix faible et tremblante.

– Ne mettez pas votre casquette sur vos yeux et levez la tête, monsieur. »

Olivier obéit tout de suite, en passant bien vite la main sur ses yeux ; mais une larme y roulait encore quand il regarda son guide, et elle coula sur ses joues tandis que M. Bumble le considérait d'un œil sévère ; cette larme fut suivie d'une autre, et d'une autre encore. L'enfant eut beau vouloir prendre sur lui, ses efforts furent vains ; il lâcha la manche du bedeau, mit ses deux mains sur sa figure, et un torrent de larmes coula à travers ses doigts décharnés.

« Bien ! s'écria M. Bumble s'arrêtant court, et lançant à son petit protégé un regard plein de méchanceté. C'est bien ; de tous les enfants les plus ingrats, les plus vicieux que j'aie jamais vus, vous êtes…

– Non, non, monsieur, s'écria Olivier en sanglotant et en se cramponnant à la main qui tenait la fameuse canne ; non, non,

monsieur ; je veux être bon ; oui, je serai bien sage, monsieur ! je suis si jeune, monsieur, et je suis si… si…

– Si quoi ? demanda M. Bumble étonné.

– Si abandonné, monsieur, si complètement abandonné, s'écria l'enfant. Tout le monde me déteste ; oh ! monsieur, je vous en prie, ne soyez plus fâché contre moi. »

L'enfant en même temps se frappait la poitrine, sanglotait et regardait le bedeau avec angoisse.

Pendant quelques instants, M. Bumble contempla avec étonnement la mine piteuse et désolée d'Olivier ; il toussa trois ou quatre fois, comme un homme enroué, en se plaignant entre ses dents de cette toux importune, et dit à Olivier de s'essuyer les yeux et d'être sage. Puis lui prenant la main, il continua à marcher en silence.

Le fabricant de cercueils venait de fermer les volets de sa boutique, et était en train d'inscrire quelques entrées sur son livre de compte, à la lueur d'une mauvaise chandelle, quand M. Bumble entra.

« Ah ! dit-il en levant les jeux et arrêtant sa plume au milieu d'un mot ; c'est vous, monsieur Bumble ?

– En personne, monsieur Sowerberry, répondit le bedeau, tenez, je vous amène l'enfant. »

Olivier fit un salut.

« Ah ! voici l'enfant en question, dit l'entrepreneur des pompes funèbres en levant la chandelle pour voir à fond Olivier. Madame Sowerberry, voulez-vous venir un instant, ma chère ? »

Mme Sowerberry sortit d'une petite pièce derrière la boutique ; c'était une femme petite, maigre, pincée, une vraie mégère.

« Ma chère, dit M. Sowerberry avec déférence ; voici l'enfant du dépôt, dont je vous ai parlé. »

Olivier salua de nouveau.

« Dieu ! dit la femme, qu'il est maigre !

– En effet, il n'est pas fort, répondit M. Bumble en regardant Olivier sévèrement, comme si c'était sa faute ; Il n'est pas fort, il faut l'avouer ; mais il poussera, madame Sowerberry, il poussera.

– Oui, dit la femme avec humeur, grâce à notre boire et à notre manger. Qu'y a-t-il à gagner avec ces enfants de la paroisse ? Ils coûtent toujours plus qu'ils ne valent. Mais les hommes veulent n'en faire qu'à leur tête ; allons, descends, petit squelette. » À ces mots elle ouvrit une porte, poussa Olivier vers un escalier fort roide qui conduisait à une petite cave, sombre et humide, attenante au bûcher, qu'on nommait la *cuisine*, et où se trouvait une fille malpropre, avec des souliers éculés, et de gros bas bleus en lambeaux. « Charlotte, dit Mme Sowerberry qui avait suivi Olivier, donnez à cet enfant quelques-uns des restes qu'on a mis de côté pour Trip ; il n'est pas revenu à la maison de toute la journée, ainsi il s'en passera. Je suppose que tu ne feras pas le dégoûté, hein, petit ? »

Olivier, dont les yeux s'allumaient à l'idée de manger de la viande et qui mourait d'envie de la dévorer, répondit que non, et un plat de restes grossiers fut placé devant lui.

Je voudrais que quelque philosophe bien nourri, chez qui la bonne chère n'engendre que de la bile, de ces philanthropes au sang glacé, au cœur de fer, eût pu voir Olivier Twist se jeter sur ces restes dont le chien n'avait pas voulu, et contempler l'affreuse avidité avec laquelle il déchirait et avalait les morceaux. Il n'y a qu'une chose que je préférerais à cela ; ce serait de voir ce philosophe faire le même repas, et avec le même plaisir.

« Eh bien ! dit la femme, quand Olivier eut fini son souper, auquel elle avait assisté avec une horreur silencieuse, épouvantée de l'appétit futur de l'enfant ; as-tu fini ? »

Comme il n'y avait plus rien à avaler, Olivier répondit que oui.

« Alors, viens avec moi, » dit-elle. Elle prit une lampe sale et fumeuse et le conduisit au haut de l'escalier. « Ton lit est sous le comptoir. Tu n'as pas peur de coucher au milieu des cercueils, je suppose ? D'ailleurs, qu'importe que cela te convienne ou non ? Tu ne coucheras pas ailleurs. Arrive. Ne vas-tu pas me tenir là toute la nuit ? »

Olivier, sans perdre de temps, suivit docilement sa nouvelle maîtresse.

CHAPITRE V.
Olivier fait de nouvelles connaissances, et, la première fois qu'il assiste à un enterrement, il prend une idée défavorable du métier de son maître.

Laissé seul dans la boutique du fabricant de cercueils, Olivier posa la lampe sur un banc et jeta un regard timide autour de lui, avec un sentiment de terreur dont bien des gens plus âgés que lui peuvent facilement se rendre compte. Un cercueil inachevé, posé sur des tréteaux noirs, occupait le milieu de la boutique et avait une apparence si lugubre, que l'enfant était pris de frisson chaque fois que ses yeux se portaient de ce côté ; il s'attendait presque à voir se dresser lentement la tête d'un horrible fantôme dont l'aspect le ferait mourir de frayeur. Le long de la muraille était disposée une longue rangée de planches de sapin coupées uniformément, qui avaient l'air dans le demi-jour d'autant de spectres à larges épaules, avec les mains dans leurs poches ; des plaques de métal, des copeaux, des clous à tête luisante, des morceaux de drap noir jonchaient le plancher. Derrière le comptoir on voyait figurés en manière d'enjolivement, sur le mur, deux croque-morts, à cravate empesée, debout devant la porte d'une maison, et dans le lointain un corbillard traîné par quatre chevaux noirs. La boutique était fermée et chaude ; l'atmosphère semblait chargée d'une odeur de cercueil ; sous le comptoir, le trou où était jeté le matelas d'Olivier avait l'air d'une fosse.

Il n'y avait pas que ce spectacle lugubre qui impressionnât l'enfant ; il était seul dans ce lieu étrange ; et nous savons tous combien les plus vaillants d'entre nous se trouveraient parfois

affectés dans une telle situation. L'enfant n'avait point d'ami auquel il s'intéressât ou qui s'intéressât à lui ; il n'avait pas à pleurer la mort récente d'une personne aimée ; son cœur n'avait pas à gémir de l'absence d'un visage chéri : et pourtant il était profondément triste ; en se glissant dans sa couche étroite, il eut souhaité d'être dans son cercueil, et de pouvoir dormir pour toujours dans le cimetière, tandis que l'herbe haute se balancerait doucement sur sa tête, et que les tristes sons de la vieille cloche charmeraient son sommeil.

Il fut réveillé le matin par le bruit d'un grand coup de pied lancé du dehors dans la porte de la boutique, et qu'on réitéra vingt-cinq fois avec colère pendant qu'il s'habillait à la hâte ; quand il commença à tirer les verrous, les pieds cessèrent de frapper, et une voix se fit entendre.

« Vas-tu ouvrir la porte ? criait-on.

– Oui, monsieur, tout de suite, répondit Olivier tirant le verrou et faisant tourner la clef dans la serrure.

– Tu es le nouvel apprenti, n'est-ce pas ? dit la voix à travers le trou de la serrure.

– Oui, monsieur, répondit Olivier.

– Quel âge as-tu ?

– Dix ans, monsieur, dit Olivier.

– Alors je vais te secouer, dit la voix ; tu vas voir, méchant bâtard que tu es ! »

Après cette promesse gracieuse, la voix se mit à siffler.

Olivier avait trop souvent éprouvé les effets de semblables promesses pour douter que celui qui parlait, quel qu'il fût, manquât à sa parole. Il tira les verrous d'une main tremblante et ouvrit la porte.

Il regarda un instant dans la rue, à droite, à gauche, pensant que l'inconnu qui lui avait adressé la parole par le trou de la serrure avait fait quelques pas pour se réchauffer ; car il ne voyait personne qu'un gros garçon de l'école de charité, assis sur une borne en face de la maison, occupé à manger une tartine de beurre, qu'il coupait en morceaux de la grandeur de sa bouche, et qu'il avalait avec avidité.

« Pardon, monsieur, dit enfin Olivier, ne voyant aucun autre visiteur ; est-ce vous qui avez frappé ?

– J'ai donné des coups de pied, répondit l'autre.

– Auriez-vous besoin d'un cercueil ?» demanda naïvement Olivier.

Le garçon parut furieux et dit que c'était Olivier qui aurait besoin de s'en procurer un avant peu, s'il se permettait de pareilles plaisanteries avec ses supérieurs.

« Tu ne sais sans doute pas qui je suis, méchant orphelin ? dit-il en descendant de sa borne avec une édifiante gravité.

– Non, monsieur, répondit Olivier.

– Je suis monsieur Noé Claypole, reprit l'autre, et tu es mon subordonné. Allons, ôte les volets, petit gredin. »

En même temps M. Claypole gratifia Olivier d'un coup de pied, et entra dans la boutique d'un air de dignité, qui lui donna beaucoup d'importance, quoiqu'il soit difficile à un garçon, avec une grosse tête, de petits yeux et une physionomie stupide, de paraître majestueux dans n'importe quelle situation ; à plus forte raison quand il joint à ces avantages extérieurs un nez rouge et des tâches de rousseur. Olivier enleva les volets, et, lorsqu'il voulut en porter un dans une petite cour à côté de la maison, où on les mettait pendant le jour, il chancela sous le poids et cassa un carreau ; Noé vint gracieusement à son aide, le consola en l'assurant qu'il le payerait, et daigna lui donner un coup de main. M. Sowerberry descendit bientôt, et presque aussitôt Mme Sowerberry parut ; Olivier paya le carreau, suivant la prédiction de Noé, et suivit celui-ci à la cuisine pour déjeuner.

« Venez près du feu, Noé, dit Charlotte ; j'ai retiré pour vous du déjeuner de monsieur un bon petit morceau de lard. Olivier, ferme la porte derrière M. Noé ; prends les morceaux de pain que j'ai mis sur le couvercle du coffre ; voici ton thé ; va-t'en l'avaler dans un coin et dépêche-toi, car il faut aller garder la boutique, entends-tu ?

– Entends-tu, enfant trouvé ? dit Noé Claypole.

– Quel drôle de corps vous faites, Noé ! dit Charlotte ; ne pouvez-vous laisser cet enfant tranquille ?

– Le laisser tranquille ! dit Noé ; mais il me semble que tout le monde le laisse assez tranquille comme ça. Il n'a ni père ni mère qui se mêle de ses affaires ; tous ses parents le laissent bien faire à sa guise ; hein, Charlotte ? Ah ! ah !

– Farceur que vous êtes ! » dit Charlotte en riant aux éclats.

Noé fit comme elle ; puis ils jetèrent tous deux un coup d'œil dédaigneux sur le pauvre Olivier Twist, qui grelottait assis sur un coffre au fond de la cuisine, et mangeait les restes de pain dur qu'on lui avait spécialement réservés.

Noé était un enfant de charité, mais non du dépôt de mendicité ; il n'était pas enfant trouvé, car il pouvait faire remonter sa généalogie jusqu'à son père et à sa mère, qui demeuraient près de là ; sa mère était blanchisseuse ; son père, ancien soldat, ivrogne et retiré du service avec une jambe de bois et une pension de deux pence et demi par jour. Les garçons de boutique du voisinage avaient eu longtemps l'habitude d'apostropher Noé dans les rues par les surnoms les plus injurieux, et il avait souffert sans mot dire. Mais maintenant que la fortune avait jeté sur son chemin un pauvre orphelin sans nom, que l'être le plus vil pouvait montrer du doigt avec mépris, il se vengeait sur lui avec usure. C'est là un intéressant sujet de réflexion. Nous voyons sous quel beau côté se montre parfois la nature humaine, et avec quelle similitude les mêmes qualités aimables se développent chez le plus noble gentilhomme et chez le plus sale enfant de charité.

Il y avait trois semaines ou un mois qu'Olivier demeurait chez l'entrepreneur de pompes funèbres, et M. et Mme Sowerberry, après avoir fermé la boutique, soupaient dans la petite arrière-boutique, quand M. Sowerberry, après avoir considéré sa femme à plusieurs reprises de l'air le plus respectueux, entama la conversation.

« Ma chère amie… »

Il allait continuer, mais Mme Sowerberry leva les yeux d'une façon si revêche qu'il s'arrêta court.

« Eh bien, quoi ? dit Mme Sowerberry avec humeur.

– Rien, chère amie, rien du tout, dit M. Sowerberry.

– Hein ? niais que vous êtes, dit Mme Sowerberry.

– Du tout, ma chère, dit humblement M. Sowerberry ; je pensais que vous ne vouliez pas m'écouter ; je voulais dire seulement…

– Oh ! gardez pour vous ce que vous aviez à dire, interrompit Mme Sowerberry ; je suis comptée pour rien ; ne me consultez pas, entendez-vous ? Je ne veux pas me mêler de vos secrets. »

À ces mots, elle poussa un éclat de rire affecté qui faisait craindre des suites violentes.

« Mais, ma chère, dit Sowerberry, il me faut votre avis.

– Non, non, que vous importe mon avis ? répliqua la femme d'un air pincé ; demandez conseil à d'autres. »

Et elle réitéra ce rire forcé qui faisait trembler M. Sowerberry. Elle suivait en ceci la politique ordinaire aux femmes, celle qui leur réussit le plus souvent : elle forçait son mari à solliciter comme une faveur la permission de lui dire ce qu'elle était curieuse d'apprendre, et, après une petite querelle qui ne dura pas tout à fait trois quarts d'heure, elle accorda généreusement cette permission.

« C'est seulement au sujet du petit Olivier, dit M. Sowerberry ; il a fort bonne mine, cet enfant.

– Le beau miracle ! il mange assez pour ça, répondit la dame.

– Ses traits ont une expression de tristesse qui lui donne l'air très intéressant, reprit M. Sowerberry. Il ferait un excellent muet[3], ma chère. »

Mme Sowerberry leva la tête en signe d'étonnement ; son mari s'en aperçut et, sans laisser le temps à la bonne dame de placer une observation, il continua :

« Non pas un muet pour accompagner le convoi des grandes personnes, ma chère, mais seulement pour les convois d'enfants ; ce serait une nouveauté d'avoir un muet d'un âge en rapport avec celui du défunt. Soyez sûre que cela ferait un effet superbe. »

Mme Sowerberry, qui montrait un goût exquis dans les questions relatives aux pompes funèbres, fut frappée de la nouveauté de cette idée ; mais comme elle eût compromis sa dignité en approuvant son mari, dans la circonstance actuelle, elle se contenta de lui demander avec beaucoup d'aigreur comment il se faisait que cette idée ne lui fût pas venue à l'esprit depuis longtemps. M. Sowerberry en conclut avec raison que sa proposition était bien accueillie ; il fut décidé sur-le-champ qu'Olivier serait tout d'abord initié aux mystères de la profession, et que, dans ce but, il accompagnerait son maître à la première occasion.

Elle ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain matin, après le déjeuner, M. Bumble entra dans la boutique, et, ap-

---

3 On donne le nom de muets (mates) à des hommes qui se tiennent à la porte d'une maison mortuaire, et qui accompagnent les convois.

puyant sa canne contre le comptoir, tira de sa poche son grand portefeuille de cuir, et y prit un bout de papier qu'il passa à Sowerberry.

« Ah ! dit l'entrepreneur, en le parcourant des yeux d'un air réjoui ; c'est une commande pour un cercueil, hein ?

– Pour un cercueil d'abord, et un enterrement paroissial ensuite, dit M. Bumble en fermant son portefeuille qui était, comme lui, très rebondi.

– Bayton ? dit l'entrepreneur, cessant de lire et regardant M. Bumble ; voilà la première fois que j'entends ce nom-là.

– Des entêtés, monsieur Sowerberry, répondit M. Bumble en hochant la tête ; des entêtés, et des orgueilleux, je le crains.

– Des orgueilleux ? s'écria M. Sowerberry avec un rire moqueur ; pour le coup, c'est trop fort.

– Ça fait pitié, dit le bedeau ; ça fait suer.

– D'accord, répondit le fabricant de cercueils d'un air approbatif.

– Nous n'avons entendu parler d'eux qu'avant-hier soir, dit le bedeau ; et nous n'aurions rien su sur leur compte, si une femme qui loge dans la même maison ne s'était adressée au comité paroissial pour le prier d'envoyer le chirurgien paroissial visiter une femme qui était au plus mal. Il était sorti pour dîner ; mais son aide, qui est un garçon fort habile, leur envoya haut la main une médecine dans une bouteille à cirage.

– Ah ! voila ce qu’on peut appeler de la promptitude, dit l’entrepreneur.

– Sans doute, reprit le bedeau ; mais qu’en est-il résulté ? Savez-vous jusqu’où a été l’ingratitude de ces rebelles, monsieur ? Croiriez-vous que le mari a renvoyé dire que la médecine ne convenait pas au genre de maladie de sa femme et qu’elle ne la prendrait pas ? Entendez-vous cela ? qu’elle ne la prendrait pas ! une médecine excellente, énergique, salutaire, qu’on avait administrée avec succès, pas plus tard qu’il y a huit jours, à deux manœuvres irlandais et à un portefaix ; qu’on lui avait envoyée pour rien, avec la bouteille par-dessus le marché ; et il fait dire qu’elle ne la prendra pas, monsieur !

Comme l’atrocité de cette conduite se présentait dans toute sa force à l’esprit de M. Bumble, il donna, de colère, un grand coup de canne sur le comptoir, et devint pourpre d’indignation.

« Oh ! dit Sowerberry, jamais de ma vie…

– Non, jamais ! s’écria le bedeau ; jamais pareille infamie n’a été commise ; mais maintenant qu’elle est morte, il s’agit de l’enterrer ; voici l’adresse : le plus tôt sera le mieux. »

Et M. Bumble, dans son accès d’emportement, mit son tricorne à l’envers, et s’élança hors de la boutique.

« Tiens ! Olivier, il était si en colère qu’il a oublié de demander de tes nouvelles, dit M. Sowerberry en suivant des yeux le bedeau qui arpentait la rue à grands pas.

– Oui, monsieur, » répondit Olivier, qui s’était prudemment tenu à l’écart pendant l’entretien, et qui tremblait de tout son corps au seul souvenir de la voix de M. Bumble.

Il était pourtant superflu qu'il cherchât à échapper à la vue de M. Bumble : car ce fonctionnaire, sur lequel la prédiction du monsieur au gilet blanc avait fait une vive impression, pensait que, maintenant que l'entrepreneur des pompes funèbres avait pris Olivier à l'essai, il valait mieux éviter d'aborder ce sujet, jusqu'à ce que l'enfant fût engagé pour une période de sept ans, et qu'on fut ainsi définitivement rassuré sur le danger de le voir retomber à la charge de la paroisse.

« Allons, dit M. Sowerberry en mettant son chapeau, plus tôt cette besogne sera terminée et mieux ce sera. Noé, attention à la boutique. Olivier, mets ta casquette et suis-moi. » Olivier obéit et suivit son maître dans l'exercice de sa profession.

Ils marchèrent quelque temps à travers le quartier le plus populeux de la ville, puis descendirent une ruelle étroite plus sale et plus misérable que les autres, et s'arrêtèrent pour chercher de l'œil la maison en question. Des deux côtés de la rue, les maisons étaient hautes et grandes, mais très vieilles, et occupées par les gens de la classe la plus pauvre, comme leur apparence négligée l'aurait suffisamment indiqué, sans qu'il fût besoin de la présence d'un petit nombre d'hommes et de femmes qui, les bras croisés et le corps plié en deux, traversaient de temps à autre furtivement la rue. La plupart de ces habitations avaient sur le devant des boutiques hermétiquement fermées et tombant en ruines : il n'y avait d'habité que les étages supérieurs. D'autres menaçaient de s'écrouler et étaient étayées par de grosses poutres appliquées aux murailles et solidement fixées dans le sol ; mais ces réduits lézardés, semblaient servir de retraite pour la nuit à quelques vagabonds sans asile : car plusieurs des planches grossières qui bouchaient la porte et les fenêtres avaient été arrachées, de manière à laisser une ouverture suffisante pour y passer le corps. Le ruisseau était sale et stagnant. Les rats eux-mêmes, qui çà et là se vautraient dans cette ordure, étaient d'une maigreur affreuse.

Il n'y avait ni marteau ni cordon de sonnette à la porte où s'arrêtèrent Olivier et son maître ; celui-ci se glissa à tâtons dans un passage obscur, dit à Olivier de se tenir sur ses talons et de n'avoir pas peur, monta au premier étage et, trébuchant contre une porte sur le palier, y frappa doucement.

Une jeune fille de treize à quatorze ans vint ouvrir. L'entrepreneur vit tout de suite, à l'aspect de la chambre, que c'était bien là qu'il avait affaire ; il entra, et Olivier le suivit.

Il n'y avait pas de feu dans la chambre ; un homme était accoudé machinalement sur le poêle vide ; une vieille femme était assise près de lui sur un tabouret ; dans un coin se tenaient plusieurs enfants déguenillés, et dans un petit renfoncement, en face de la porte, gisait sur le plancher un objet enveloppé d'une vieille couverture. Olivier frissonna en jetant les yeux de ce coté et se serra involontairement contre son maître ; malgré la couverture, Olivier devina que c'était un cadavre.

L'homme était pâle et décharné ; il avait les yeux injectés, la barbe et les cheveux grisonnants ; la vieille femme était ridée ; elle avait des yeux animés et perçants, et les deux dents qui lui restaient avançaient sur sa lèvre inférieure. Olivier avait peur de les regarder l'un ou l'autre : ils lui rappelaient trop les rats qu'il avait vus si maigres dans la rue.

« Nul ne la touchera, dit l'homme en s'élançant vers l'entrepreneur qui s'approchait du grabat. Arrière, arrière ! vous dis-je, si vous tenez à la vie.

– Sottise ! mon brave homme, dit l'entrepreneur, qui était habitué à voir la misère sous toutes ses formes ; sottise que cela !

– Je vous répète, dit l'homme en serrant les poings et en frappant le plancher avec fureur, je vous répète que je ne veux pas qu'on l'enterre ; elle ne pourrait dormir là. Les vers la tourmenteraient sans trouver rien à manger ; elle est si décharnée ! »

L'entrepreneur ne répondit rien à ce malheureux en délire, mais tirant une ficelle de sa poche, il s'agenouilla un instant à côté du corps.

« Ah ! dit l'homme fondant en larmes et se jetant à genoux aux pieds de la pauvre morte, mettez-vous à genoux, mettez-vous tous à genoux autour d'elle et écoutez-moi. C'est de faim qu'elle est morte ; jusqu'au moment où la fièvre l'a saisie, je ne savais pas combien elle était mal ; mais alors les os lui perçaient la peau ; nous n'avions ni feu ni chandelle ; elle est morte dans les ténèbres, oui dans les ténèbres ; elle n'a pas même pu voir la figure de ses enfants, mais nous l'entendions les appeler dans son agonie. J'ai été dans la rue mendier pour elle, et on m'a mis en prison. À mon retour, elle était mourante ; mon cœur s'est desséché, en voyant qu'ils l'avaient laissée mourir de faim. Je le jure devant Dieu qui en a été témoin, elle est morte de faim ! » Il s'arracha les cheveux, poussa un cri horrible et se roula sur le plancher, l'œil hagard et l'écume sur les lèvres.

Les enfants épouvantés se mirent à pleurer ; mais la vieille femme, qui était restée jusqu'alors immobile et comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, les menaça pour les faire taire ; puis ayant détaché la cravate de l'homme qui gisait sur le plancher, elle s'avança en chancelant vers l'entrepreneur.

« C'était ma fille, dit-elle en faisant un signe de tête du côté du cadavre et en parlant avec l'air effaré d'une idiote, plus hideuse à voir que la mort même. Mon Dieu ! mon Dieu ! dire que je lui ai donné la vie dans le temps que j'étais femme, et que maintenant je suis vivante et joyeuse, tandis qu'elle est là éten-

due, froide et roide. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand j'y pense ! c'est une comédie ! une vraie comédie ! »

Tandis que la pauvre vieille marmottait ces paroles avec un affreux ricanement, l'entrepreneur se disposait à sortir.

« Attendez ! attendez ! dit-elle en forçant sa voix cassée ; l'enterrement est-il pour demain, pour après-demain, ou pour ce soir ? Je l'ai ensevelie et je dois l'accompagner, n'est-ce pas ? Envoyez-moi un grand manteau ; un manteau bien chaud, car le froid, est vif ; nous devrions avoir aussi un gâteau et du vin avant de partir ; mais n'importe ; envoyez-nous du pain ; rien qu'un morceau de pain et un verre d'eau. Nous enverrez-vous du pain, mon ami ? dit-elle vivement en s'attachant à l'habit de M. Sowerberry qui regagnait la porte.

– Oui, oui, sans doute, dit-il, vous aurez quelque chose ; tout ce qu'il vous faudra. »

Il se dégagea de l'étreinte de la vieille femme et, traînant Olivier après lui, il s'élança au dehors.

Le lendemain, la famille ayant reçu dans l'intervalle le secours d'un pain de deux livres et d'un morceau de fromage, apportés par M. Bumble en personne, Olivier et son maître revinrent à cette misérable demeure, où M. Bumble les avait précédés, accompagnés de quatre hommes du dépôt de mendicité, qui devaient servir de porteurs. Un vieux manteau noir couvrait les haillons de la vieille femme et du mari. On vissa le cercueil ; les porteurs le chargèrent sur leurs épaules et le descendirent dans la rue.

« Maintenant, la vieille, tâchez d'allonger le pas, dit tout bas Sowerberry ; nous sommes en retard et il ne faut pas faire at-

tendre le prêtre… Avancez, porteurs, aussi vite que vous voudrez. »

Ceux-ci prirent une allure rapide avec leur léger fardeau, tandis que la vieille femme et l'homme les suivaient de leur mieux. M. Bumble et Sowerberry marchaient en tête d'un pas dégagé, et Olivier, avec ses petites jambes courait à côté du convoi.

Il n'était pourtant pas aussi urgent de se presser que M. Sowerberry le prétendait ; quand ils eurent atteint le coin obscur du cimetière où poussent les orties et où sont les fosses de la paroisse, le prêtre n'était pas encore arrivé, et le clerc, assis au coin du feu dans la sacristie, donna à entendre que probablement il ne viendrait pas avant une heure. En conséquence, on déposa la bière au bord de la fosse ; l'homme et la vieille femme attendirent patiemment dans la boue, sous une pluie froide et pénétrante, tandis que des enfants déguenillés, attirés par la curiosité, jouaient à cache-cache derrière les tombes, ou sautaient à pieds joints par-dessus le cercueil ; Sowerberry et Bumble, amis intimes du clerc, se chauffaient avec lui et lisaient le journal.

Enfin, après plus d'une heure d'attente, M. Bumble, Sowerberry et le clerc se dirigèrent en hâte vers la fosse, et en même temps parut le prêtre, qui mettait son surplis en marchant. M. Bumble gourmanda un ou deux enfants pour sauver les apparences ; et le respectable ecclésiastique, après avoir lu l'office des morts pendant quatre minutes, remit son surplis au clerc et s'en alla.

« Maintenant, Bill, remplis, » dit Sowerberry au fossoyeur. La tâche était facile ; car la fosse était si pleine que le dernier cercueil était à quelques pieds seulement du niveau du sol. Le fossoyeur jeta sur la bière quelques pelletées de terre qu'il foula sous ses pieds, mit sa pelle sur son épaule, et s'éloigna, suivi des

enfants, qui se plaignaient que leur amusement fût si vite terminé.

« Allons, venez, mon brave homme, dit Bumble en frappant doucement sur l'épaule du pauvre malheureux ; on va fermer le cimetière. »

Celui-ci, qui n'avait pas fait un mouvement depuis qu'il était arrivé au bord de la fosse, tressaillit, leva la tête, regarda fixement celui qui lui parlait, fit quelques pas, et tomba évanoui. La vieille folle était trop occupée de la perte de son manteau, que l'entrepreneur lui avait repris, pour faire attention à autre chose ; on fit revenir à lui l'homme évanoui avec une douche d'eau froide ; on le déposa sain et sauf hors du cimetière, et, après avoir fermé à clef la porte, chacun s'en retourna chez soi.

« Eh bien, Olivier, dit Sowerberry en regagnant sa boutique, comment trouves-tu cela ?

– Assez bien, monsieur, je vous remercie, répondit l'enfant en hésitant beaucoup ; pas trop bien, monsieur.

– Bah ! tu t'y feras, Olivier, dit Sowerberry ; ça ne vous fait plus rien du tout, une fois qu'on y est fait, mon garçon. »

Olivier aurait bien voulu savoir s'il avait fallu beaucoup de temps à son maître pour s'y accoutumer ; mais il crut sage de ne pas hasarder cette question, et s'en retourna à la boutique, la tête pleine de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

CHAPITRE VI.
Olivier, poussé à bout par les sarcasmes de Noé, engage une lutte et déconcerte son ennemi.

Au bout d'un mois d'essai, Olivier fut définitivement apprenti ; il y eut précisément alors une bonne saison d'épidémies. En style de commerce, les cercueils étaient en hausse ; et dans l'espace de quelques semaines, Olivier acquit beaucoup d'expérience ; le succès de l'ingénieuse spéculation de M. Sowerberry dépassait son espérance. Les plus vieux habitants ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu la rougeole si intense et si meurtrière pour les enfants ; nombreux furent les convois en tête desquels marchait le petit Olivier avec un chapeau garni d'un crêpe qui lui tombait jusqu'aux genoux, à l'étonnement et à l'admiration de toutes les mères. Olivier accompagnait aussi son maître à presque tous les convois d'adultes, afin d'acquérir l'impassibilité de maintien et l'insensibilité complète qui sont si nécessaires à un croque-mort accompli, et il eut souvent occasion d'observer la belle résignation et la force d'âme avec laquelle les gens courageux savent supporter la perte de leurs proches.

Ainsi, quand on commandait à Sowerberry un convoi pour quelque personne vieille et riche, possédant un grand nombre de neveux et de nièces, lesquels pendant la dernière maladie s'étaient montrés inconsolables, et dont la douleur n'avait pu se contenir en public, on les trouvait chez eux aussi heureux que possible, joyeux et satisfaits, conversant ensemble avec autant de gaieté et de liberté d'esprit que s'ils n'avaient éprouvé aucune perte. Certains maris supportaient avec un calme admirable la perte de leur femme ; les femmes, de leur côté, en portant le

deuil de leur mari, avaient soin de le rendre aussi attrayant que possible ; il était aussi à remarquer que ceux dont la douleur avait le plus éclaté au convoi, se calmaient en rentrant chez eux, et étaient tout à fait remis avant l'heure du thé. Ce spectacle à la fois curieux et consolant excitait l'étonnement d'Olivier.

Je ne puis affirmer avec certitude, en ma qualité de biographe, que l'exemple de ces braves gens ait disposé Olivier à la résignation ; mais il est certain qu'il continua pendant plusieurs mois à supporter patiemment la domination et les mauvais traitements de Noé Claypole, qui le maltraitait plus que jamais depuis que sa jalousie était excitée en voyant le nouveau venu décoré d'un chapeau à crêpe et d'un bâton noir, tandis que lui, son ancien, portait toujours le bonnet en forme de marmite, la culotte de peau, le costume enfin de l'école de charité ; Charlotte le maltraitait aussi pour imiter Noé, et Mme Sowerberry était son ennemie déclarée, parce que son mari était bien disposé pour lui : de sorte qu'ayant à lutter à la fois contre cette ligue et contre le dégoût que lui inspiraient les funérailles, Olivier n'était pas tout à fait aussi à l'aise que le rat de la fable dans son fromage de Hollande.

J'arrive maintenant à un fait très important dans l'histoire d'Olivier ; j'ai à parler d'une action qui peut d'abord paraître presque indifférente, mais qui modifia et changea complètement son avenir.

Olivier et Noé étaient un jour descendus à la cuisine, à l'heure habituelle du dîner, pour se régaler d'un petit morceau de mouton ; une livre et demie de la viande la plus commune. Mais Charlotte était sortie, et, pendant son absence, le sieur Noé Claypole, affamé et vicieux, crut qu'il ne pouvait mieux passer le temps qu'à tourmenter et molester le petit Olivier Twist.

Pour se donner cette innocente distraction, Noé mit les pieds sur la nappe, tira les cheveux d'Olivier, lui pinça les oreil-

les, et lui déclara qu'il n'était qu'un « capon ». Il annonça le projet d'aller le voir pendre un jour ; enfin il n'y eut pas de malices qu'il ne se permît, comme un méchant enfant de charité qu'il était. Mais, comme rien de tout cela ne faisait pleurer Olivier, Noé essaya d'un moyen plus ingénieux ; il fit ce que beaucoup de petits esprits, bien plus célèbres que Noé, font journellement pour être spirituels : il eut recours aux personnalités.

« Petit bâtard ! dit Noé ; comment se porte ta mère ?

– Elle est morte, répondit Olivier. Ne m'en parlez pas, je vous prie. »

L'enfant rougit en disant ces mots. Sa respiration était précipitée, et, à voir la contraction de ses lèvres et de ses narines, M. Claypole crut qu'il allait fondre en larmes ; aussi revint-il à la charge.

« De quoi est-elle morte, ta mère ? dit Noé.

– De désespoir, à ce qu'on m'a dit, répondit Olivier, comme s'il se parlait à lui-même ; et je crois que je comprends ce que c'est que de mourir ainsi !

– Tra déri déra, petit bâtard ! dit Noé en voyant une larme couler sur la joue de l'enfant ; qu'est-ce qui te fait pleurnicher à présent ?

– Ce n'est pas vous, répondit Olivier en essuyant vite la larme qui mouillait sa joue ; ne croyez pas que ce soit vous.

– Ah ! vraiment ! ce n'est pas moi ? dit Noé en ricanant.

– Non, ce n'est pas vous, reprit Olivier d'un ton sec ; tenez, en voilà assez ; n'ajoutez plus un mot sur ma mère ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

– Ce que j'ai de mieux à faire ! s'écria Noé ; en vérité ! ne fais pas l'impudent, méchant orphelin. Il paraît que ta mère était une belle femme, hein ? »

Et ici Noé secoua la tête d'une manière expressive et fronça de toute sa force son petit nez rouge.

« Tu sais bien, orphelin, continua Noé, encouragé par le silence d'Olivier, et d'un ton de feinte compassion (le plus blessant de tous), tu sais bien que tu n'y peux rien, que personne n'y peut rien ; j'en suis bien fâché pour toi ; tu sais sans doute, enfant trouvé, que ta mère était une vraie coureuse.

– Comment dites-vous ? demanda Olivier en levant bien vite la tête.

– Une vraie coureuse, répondit froidement Noé ; et au fait, il vaut mieux qu'elle soit morte, car elle se serait fait enfermer, ou transporter, ou pendre, ce qui est encore plus probable. »

Le visage en feu, Olivier s'élança, renversa chaise et table, saisit Noé à la gorge, le secoua avec une telle rage que ses dents claquaient, et, rassemblant toutes ses forces, il lui appliqua un tel coup qu'il l'étendit à terre.

Un instant auparavant, cet enfant accablé de mauvais traitements était la douceur même ; mais son courage s'était éveillé enfin ; l'outrage fait à la mémoire de sa mère l'avait mis hors de lui ; son cœur battait violemment ; il avait une attitude fière, l'œil vif et animé ; tout en lui était changé, maintenant qu'il

voyait son lâche persécuteur étendu à ses pieds, et il le défiait avec une énergie qu'il ne s'était jamais connue auparavant.

« À l'assassin ! criait Noé ; Charlotte, madame ! l'apprenti m'assassine ; au secours ! au secours ! Olivier est enragé ! Char…lotte ! »

Aux hurlements de Noé, Charlotte répondit par un cri perçant et Mme Sowerberry par un cri plus perçant encore : la première s'élança dans la cuisine par une porte latérale ; la seconde s'arrêta sur l'escalier, afin de s'assurer qu'elle n'exposait pas sa vie en allant plus loin.

« Ah ! petit misérable ! s'écria Charlotte en étreignant Olivier de toute sa force, qui égalait bien celle d'un homme robuste et bien portant ; ah ! petit ingrat ! assassin ! monstre ! »

Et à chaque syllabe Charlotte donnait à Olivier un coup de toute sa force et l'accompagnait d'un cri perçant, pour la plus grande gloire de la société, dont elle prenait en main la cause.

Le poing de Charlotte n'était pas léger ; mais, dans la crainte qu'il ne fût pas suffisant pour calmer la colère d'Olivier, Mme Sowerberry s'aventura dans la cuisine et d'une main saisit l'enfant, tandis que de l'autre elle lui égratignait la figure. Enfin Noé, profitant des avantages de sa position, se releva et donna des coups à Olivier par derrière.

Cet exercice était trop violent pour durer longtemps ; quand ils furent tous trois fatigués de frapper, ils entraînèrent l'enfant qui criait et se débattait, mais n'était nullement intimidé, dans le cellier, où ils l'enfermèrent à clef ; puis Mme Sowerberry tomba épuisée sur une chaise et fondit en larmes.

« Dieu ! voilà qu'elle se pâme ! dit Charlotte. Noé, mon cher, vite un verre d'eau !

– Oh ! Charlotte, dit Mme Sowerberry en parlant de son mieux, malgré son étouffement et la forte dose d'eau froide que Noé lui versait sur la tête et les épaules ; oh ! Charlotte ; quelle chance nous avons eue de n'être pas tous assassinée dans notre lit !

– Ah ! une grande chance, bien vrai, madame, répondit Charlotte. J'espère seulement que ceci apprendra à monsieur à ne plus recevoir de ces êtres terribles, qui sont nés pour le meurtre et le vol, dès le berceau. Pauvre Noé ! il était presque tué quand je suis entrée.

– Pauvre garçon ! dit Mme Sowerberry en jetant un regard de compassion sur l'apprenti.

Noé, qui avait la tête et les épaules de plus qu'Olivier, se frottait les yeux avec la paume des mains tandis qu'on s'apitoyait ainsi sur son sort, et sanglotait de son mieux.

« Qu'allons-nous faire ? s'écria Mme Sowerberry ; mon mari est sorti, il n'y a point d'homme à la maison ; et Olivier va enfoncer la porte à coups de pied avant dix minutes. »

Les violentes secousses que celui-ci imprimait à la porte du cellier rendaient en effet ce résultat probable.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'en sais rien, madame, dit Charlotte… Si nous faisions venir la police ?

– Ou la garde ? ajouta M. Claypole.

– Non, non, dit Mme Sowerberry se souvenant de l’ancien ami d’Olivier. Noé, courez chez M. Bumble et dites-lui de venir tout de suite, de ne pas perdre une minute ; ne cherchez pas votre casquette. Dépêchez-vous ; vous n’avez en chemin qu’à tenir un couteau appliqué sur votre œil, cela fera diminuer l’enflure. »

Noé n’en attendit pas davantage et s’élança dehors au plus vite. Les gens qui étaient dans les rues s’étonnèrent de voir un garçon de l’école de charité courir ainsi à perdre haleine, sans casquette et une lame de couteau sur l’œil.

CHAPITRE VII.
Olivier persiste dans sa rébellion.

Noé Claypole courut à toutes jambes et ne s'arrêta pour reprendre haleine qu'à la porte du dépôt de mendicité. Il attendit une minute environ, afin de recommencer ses sanglots de plus belle, et de donner à sa figure une expression de douleur et de terreur violente ; puis il frappa rudement à la porte, et présenta au vieil indigent qui vint lui ouvrir une physionomie si piteuse que celui-ci, bien qu'habitué à ne voir autour de lui que des visages malheureux, recula d'étonnement.

« Que peut-il être arrivé à ce garçon ? se dit le vieux pauvre.

– Monsieur Bumble ! monsieur Bumble ! » criait Noé, feignant l'épouvante, et avec une telle force, que non seulement il se fit entendre de M. Bumble qui avait l'oreille dure, mais qu'il l'alarma au point de le faire s'élancer dans la cour sans son tricorne ; circonstance remarquable et vraiment curieuse en ce qu'elle montre qu'un bedeau lui-même, sous l'empire d'une émotion soudaine et puissante, peut momentanément perdre la tête et oublier sa dignité personnelle, « Oh ! monsieur Bumble, dit Noé ; c'est Olivier, monsieur, c'est Olivier qui a…

– Comment ? comment ? interrompit M. Bumble avec une expression de joie dans son regard terne. Il ne s'est pas échappé ? il ne s'est pas échappé, n'est-ce pas, Noé ?

– Non, non, monsieur, il ne s'est pas échappé ; mais il est devenu mauvais sujet, répondit Noé. Il a voulu m'assassiner,

monsieur, puis il a essayé de tuer Charlotte et madame. Oh ! que je souffre ! oh ! monsieur, quelles tortures ! »

Et Noé se tordait en tous sens comme une anguille, pour faire croire à M. Bumble que, dans l'attaque violente et féroce d'Olivier Twist, il avait éprouvé quelque grave lésion interne qui lui faisait souffrir des douleurs atroces.

Quand Noé vit l'effet que ses paroles produisaient sur M. Bumble, il voulut l'émouvoir encore davantage en se lamentant sur ses blessures bien plus fort qu'auparavant ; et, quand il vit un monsieur à gilet blanc traverser la cour, il gémit d'une manière plus tragique que jamais, parce qu'il crut de la plus grande importance d'attirer l'attention et d'exciter l'indignation dudit personnage.

L'attention de celui-ci fut en effet bientôt éveillée : car il n'avait pas fait trois pas qu'il se retourna brusquement et demanda pourquoi hurlait ce jeune mâtin, et pourquoi M. Bumble ne lui administrait pas quelques coups pour lui faire mieux articuler ses plaintes.

« C'est un pauvre garçon de l'école de charité, monsieur, répondit M. Bumble, qui a été presque assassiné par le jeune Twist. Il l'a échappé belle.

– Parbleu, j'en étais sûr, s'écria le monsieur au gilet blanc en s'arrêtant tout court ; j'ai eu dès le principe un singulier pressentiment, c'est que ce jeune sauvage finirait à la potence.

– Il a aussi voulu assassiner la domestique, dit M. Bumble, pâle de frayeur.

– Et sa maîtresse aussi, ajouta M. Claypole.

– Et puis son maître, n'est-ce pas, Noé ? dit M. Bumble.

– Non, il était sorti, sans quoi il l'eût tué, répondit Noé ; il disait qu'il voulait le tuer.

– Ah ! il a dit cela, mon garçon ? répliqua le monsieur au gilet blanc.

– Oui, monsieur, répondit Noé, et ma maîtresse demande si M. Bumble pourrait venir tout de suite fouetter Olivier, parce que monsieur est sorti.

– Certainement, mon garçon, » dit le monsieur au gilet blanc, en souriant avec bonté et en passant sa main sur la tête de Noé qui avait au moins trois pouces de plus que lui ; il ajouta : « Tu es un brave garçon, un digne garçon ; voici un penny pour ta peine. Bumble, prenez votre canne, et allez chez Sowerberry. Faites pour le mieux, ne le ménagez pas, Bumble.

– Non, monsieur, certainement non, répondit le bedeau en ajustant un fouet au bout de sa canne.

– Dites à Sowerberry de ne pas l'épargner ; on n'en fera jamais rien si on ne le rosse d'importance, dit le monsieur au gilet blanc.

– J'y veillerai, monsieur, répondit le bedeau ; » et après avoir ajusté son tricorne et sa canne, M. Bumble prit en toute hâte avec Claypole le chemin de la maison de l'entrepreneur de pompes funèbres.

La situation ne s'était pas améliorée. M. Sowerberry n'était pas rentré, et Olivier continuait à donner de vigoureux coups de pied dans la porte du cellier. Mme Sowerberry et Charlotte firent une si étrange peinture de la férocité de l'enfant, que

M. Bumble crut prudent de parlementer avant d'ouvrir la porte. Il commença par y donner un coup de pied, en manière d'exorde ; puis, appliquant sa bouche sur la serrure, il dit d'une voix forte et imposante :

« Olivier !

– Allons, ouvrez-moi la porte ! répondit l'enfant.

– Reconnais-tu la voix qui te parle, Olivier ? dit M. Bumble.

– Oui, répondit-il.

– Et vous n'êtes pas épouvanté, monsieur ? Vous ne tremblez pas à ma voix, monsieur ? dit M. Bumble.

– Non ! » répondit courageusement Olivier.

Une réponse si différente de celle qu'il attendait et à laquelle il était accoutumé fit hésiter M. Bumble, il quitta le trou de la serrure, se redressa, de toute sa hauteur, et considéra l'un après l'autre les trois témoins de cette scène, sans prononcer une parole.

« Voyez-vous, monsieur Bumble, dit Mme Sowerberry, il faut qu'il soit devenu fou. Un enfant, ne fut-il qu'à demi raisonnable, ne se hasarderait jamais à vous parler ainsi.

– Ce n'est pas de la folie, répondit M. Bumble, après quelques instants de profonde réflexion ; c'est la viande.

– Comment ? s'écria Mme Sowerberry.

– Oui, madame, la viande, la viande, reprit Bumble d'un ton magistral ; vous l'avez nourri outre mesure, madame. Vous avez fait naître en lui une âme et un esprit artificiels, déplacés chez quelqu'un de sa condition. Messieurs du Conseil d'administration, qui sont des philosophes pratiques, vous le diront, madame Sowerberry. Qu'ont à faire les pauvres d'une âme et d'un esprit ? C'est bien assez pour nous d'entretenir la vie dans leur corps. Si vous n'aviez donné que du gruau à ce garçon, jamais pareille chose ne fût advenue.

– Mon Dieu ! dit Mme Sowerberry en levant pieusement les yeux vers le plafond de la cuisine ; voilà ce que c'est que d'être généreux ! »

La générosité de Mme Sowerberry pour Olivier avait consisté à lui prodiguer les restes dont personne n'eût voulu. Aussi y avait-il de sa part une grande abnégation à rester sous le coup de l'accusation portée contre elle par Bumble, et dont elle était absolument innocente, de pensée, de parole et d'action.

« Tenez, dit M. Bumble à la dame qui tenait ses yeux baissés vers la terre ; la seule chose à faire maintenant, à mon sens, c'est de le laisser dans le cellier pendant un jour ou deux, jusqu'à ce que la faim l'affaiblisse, et ensuite de le mettre en liberté et de le nourrir de gruau pendant tout son apprentissage ; il sort d'une mauvaise famille, de gens irritables, madame Sowerberry ; la nourrice et le médecin m'ont dit que sa mère était arrivée ici après des difficultés et des fatigues qui auraient tué depuis longtemps une femme bien portante. »

M. Bumble en était là de son discours quand Olivier, qui entendait assez le dialogue pour comprendre qu'on faisait allusion à sa mère, recommença à donner des coups de pied dans la porte, de manière qu'on ne pouvait s'entendre. Sowerberry rentra sur ces entrefaites ; on lui expliqua l'attentat d'Olivier, avec toute l'exagération que les femmes crurent propre à le mettre en

colère ; en un clin d'œil il ouvrit la porte du cellier il en fit sortir par la collet l'apprenti rebelle.

Les vêtements d'Olivier avaient été déchirés dans la lutte ; il avait la figure égratignée et écorchée, les cheveux en désordre sur le front. Sa colère n'était pourtant pas éteinte, et, en sortant de sa prison, loin de paraître intimidé, il lança à Noé un regard menaçant.

« Vous êtes un gentil garçon ! dit Sowerberry en donnant un soufflet à Olivier.

– Il a outragé ma mère, répondit Olivier.

– Eh bien ! quand même… petit misérable, dit Mme Sowerberry ; il n'en a pas dit assez sur elle ; elle méritait encore pis.

– Non, dit l'enfant.

– Si vraiment, dit Mme Sowerberry.

– Vous mentez ! » dit Olivier.

Mme Sowerberry fondit en larmes. Ce torrent de larmes ne laissait à son mari aucune alternative. S'il eût hésité un instant à punir Olivier plus sévèrement, il est clair comme le jour que, d'après les usages reçus dans les querelles de ménage, il eût été une brute, un mari dénaturé, un être méprisable et n'ayant d'humain que le visage, sans compter mille autres agréables épithètes trop nombreuses pour avoir place dans ce chapitre.

Il faut reconnaître qu'autant qu'il dépendait de lui (mais son autorité était fort limitée), il était bien disposé pour l'enfant, soit

parce qu'il y allait de son intérêt, soit parce que sa femme le détestait. Le torrent de larmes de la dame ne lui laissa nulle ressource. En conséquence il administra à Olivier une correction telle, que Mme Sowerberry elle-même s'en montra satisfaite, et que la canne paroissiale de M. Bumble devint inutile. Le reste du jour, Olivier fut enfermé dans l'arrière-cuisine, en compagnie de la pompe et d'un morceau de pain sec ; le soir, Mme Sowerberry, après avoir encore fait plusieurs remarques injurieuses pour la mémoire de sa mère, lui ouvrit la porte, et, au milieu des sarcasmes de Noé et de Charlotte, lui ordonna de gagner son lit.

Abandonné à lui-même dans la boutique morne et silencieuse du croque-mort, Olivier se livra aux réflexions que le traitement qu'il venait d'éprouver devait éveiller dans son cœur d'enfant. Il avait écouté les sarcasmes avec dédain ; il avait supporté les coups sans pousser un cri : car il sentait se développer dans son cœur un sentiment d'orgueil qui l'eût empêché de proférer une plainte, quand même on l'eût brûlé vif : mais, maintenant que personne ne pouvait le voir ou l'entendre, il tomba à genoux sur le plancher et, cachant son visage dans ses mains, il versa de telles larmes qu'il faut souhaiter pour l'honneur de notre nature que Dieu veuille en faire rarement répandre de semblables à des enfants de cet âge !

Olivier resta longtemps immobile dans cette position. La chandelle allait finir de brûler quand il se leva ; il regarda prudemment autour lui, écouta attentivement ; puis il tira doucement les verrous de la porte d'entrée et regarda dans la rue.

La nuit était froide et sombre ; les étoiles paraissaient à l'enfant plus éloignées de la terre qu'il ne les avait jamais vues ; il ne faisait pas de vent ; l'ombre que les arbres projetaient sur le sol était complètement immobile et avait quelque chose de sinistre et de sépulcral. Il referma doucement la porte, et, profitant des dernières lueurs de la chandelle pour réunir dans un mouchoir

le peu d'effets qu'il possédait, il s'assit sur un banc et attendit les premières clartés du matin.

Dès qu'un rayon de lumière pénétra à travers les fentes des volets, Olivier se leva et tira de nouveau les verrous. Il jeta autour de lui un regard timide, hésita quelques instants, puis tira la porte derrière lui : il était dans la rue.

Il regarda à droite et à gauche, incertain du côté par où il fuirait. Il se souvint d'avoir vu les chariots, quand ils sortaient de la ville, gravir péniblement la colline ; il prit la même direction, et arriva à un petit sentier à travers champs, qu'il savait rejoindre bientôt la grande route ; il s'y engagea et se mit à marcher rapidement.

Il se rappela très bien avoir déjà suivi ce sentier, lorsqu'il trottait derrière M. Bumble, pour venir de la *Ferme* au dépôt de mendicité. Le chemin le conduisit tout droit à la chaumière ; son cœur battit violemment à ce souvenir, et il était presque résolu à revenir sur ses pas ; mais il avait déjà fait bien du chemin, et un détour lui ferait perdre beaucoup de temps : d'ailleurs il était si matin, qu'il avait peu à craindre d'être vu ; il continua à avancer.

Il arriva à la ferme ; il n'y avait pas d'apparence que ses petits habitants fussent debout à cette heure matinale : Olivier s'arrêta et jeta à la dérobée un coup d'œil dans le jardin ; un enfant arrachait les mauvaises herbes d'un carré dans un moment où il leva son visage pâle, Olivier reconnut en lui un de ses anciens compagnons. Olivier se sentit joyeux de le revoir avant de s'éloigner ; quoique plus jeune que lui, cet enfant avait été son petit ami, son compagnon de jeu ; ils avaient été tant de fois affamés, battus, enfermés ensemble !

« Chut, Dick ! dit Olivier, comme l'enfant courait à la porte et passait ses petits bras à travers les barreaux pour lui faire accueil ; est-ce qu'on est levé ?

– Non, il n'y a que moi, répondit l'enfant.

– Il ne faut pas dire que tu m'as vu, Dick, reprit Olivier ; je me sauve ; on me bat et on me maltraite, Dick ; je vais chercher fortune, si loin, si loin que je ne sais où. Comme tu es pâle !

– J'ai entendu le médecin dire que j'allais mourir, répondit l'enfant avec un léger sourire ; je suis bien content de te voir, mon cher ami ; mais ne t'arrête pas, ne t'arrête pas.

– Oui, oui ; mais je veux te dire au revoir, reprit Olivier. Je te reverrai, Dick, j'en suis sûr ; et alors tu seras bien portant et heureux.

– Je serai heureux, dit l'enfant, quand je serai mort, et pas avant, le médecin a raison, Olivier ; car je rêve souvent du ciel et des anges, et de douces figures que je ne vois jamais quand je suis éveillé. Embrasse-moi ! ajouta l'enfant en grimpant sur la petite porte et en croisant ses petits bras autour du cou d'Olivier. Adieu, mon cher ami ; que Dieu te bénisse ! »

Cette bénédiction sortait de la bouche d'un enfant, mais c'était la première qu'Olivier eût jamais entendu appeler sur sa tête. Au milieu des épreuves, des souffrances, des vicissitudes de sa vie, il ne l'oublia jamais.

CHAPITRE VIII.
Olivier va à Londres, et rencontre en route un singulier jeune homme.

Arrivé à la barrière, au bout du sentier, Olivier se retrouva sur la grande route. Il était huit heures ; et, bien qu'il fût à peu près à cinq milles de la ville, il courut, et se cacha par moments derrière les haies, jusqu'à midi, dans la crainte d'être poursuivi et rattrapé ; il s'assit alors près d'une borne pour se reposer, et se mit à songer pour la première fois à l'endroit qu'il devait choisir pour tâcher de gagner sa vie.

La borne au pied de laquelle il était assis indiquait en gros caractères qu'elle était posée à soixante-dix milles de Londres ; ce nom fit naître dans l'esprit de l'enfant une nouvelle suite de pensées. S'il allait à Londres, dans l'immense ville, où personne, pas même M. Bumble, ne pourrait le découvrir ! il avait souvent entendu dire aux vieux indigents du dépôt qu'un garçon d'esprit n'était jamais dans le dénuement à Londres, et qu'il y avait dans cette grande ville des moyens d'existence dont les gens élevés à la campagne ne se doutaient pas. C'était bien l'endroit qui convenait à un garçon sans asile, destiné à mourir dans la rue, si on ne venait à son aide. Tout en se laissant aller à ces pensées, il se leva et continua sa route.

Il diminua encore de quatre bons milles la distance qui le séparait de Londres, sans songer à tout ce qu'il devrait souffrir avant d'atteindre le but de son voyage : comme cette réflexion se faisait jour dans son esprit, il ralentit sa marche, et se mit à méditer sur les moyens d'arriver à Londres. Il avait dans son paquet un morceau de pain, une mauvaise chemise, deux paires de

bas, et dans sa poche un penny que lui avait donné Sowerberry après un enterrement où il s'était distingué encore plus que de coutume. C'est fort bon d'avoir une chemise blanche, pensait Olivier, et deux méchantes paires de bas, et un penny ; mais c'est une mince ressource pour faire soixante-cinq milles à pied pendant l'hiver. Olivier avait comme bien des gens, l'esprit prompt et ingénieux à découvrir les difficultés, mais lent et paresseux à découvrir le moyen de les surmonter ; de sorte qu'après avoir bien réfléchi, sans trouver la solution qu'il cherchait, il mit son petit paquet sur l'autre épaule et doubla le pas.

Il fit vingt milles ce jour-là, sans prendre autre chose que son morceau de pain sec et quelques verres d'eau qu'il demanda sur la route, à la porte des chaumières. À la nuit, il entra dans une prairie, se blottit au pied d'une meule de foin et résolut d'y attendre le jour. Il éprouva d'abord un sentiment de crainte en entendant le vent siffler tristement sur la campagne déserte, Il avait froid et faim, et se trouvait plus seul que jamais ; la fatigue de la marche lui procura pourtant un prompt sommeil, et il oublia ses peines.

Le matin, en se levant, il se sentit engourdi par le froid, et il avait si faim qu'il acheta du pain pour un penny au premier village qu'il traversa, il n'avait pas fait plus de douze milles quand la nuit le surprit de nouveau ; ses pieds étaient enflés et ses jambes si faibles qu'elles tremblaient sous lui ; une seconde nuit passée à la belle étoile, par un temps froid et humide, acheva d'épuiser ses forces ; et quand il voulut le matin continuer son voyage, il pouvait à peine se traîner, il attendit au pied d'une côte assez roide qu'une diligence vînt à passer, et il demanda l'aumône aux voyageurs de l'impériale ; il n'y eut presque personne qui fit attention à lui ; ceux qui le remarquèrent, lui dirent d'attendre qu'on fût arrivé au haut de la côte, et de leur montrer ensuite combien de temps il pouvait courir pour un demi-penny. Le pauvre Olivier essaya de suivre la diligence ; mais il ne le put, à cause de son épuisement et de ses pieds tout

meurtris ; alors les voyageurs de l'impériale remirent leur demi-penny dans leur poche, en disant que c'était un petit fainéant, qui ne méritait rien. La diligence s'éloigna, ne laissant derrière elle qu'un nuage de poussière.

Dans quelques villages, de grands poteaux étaient plantés sur la route, et portaient un écriteau annonçant que quiconque mendierait serait mis en prison ; cet avis effrayait beaucoup Olivier, et il s'éloignait au plus vite. Ailleurs, il s'arrêtait devant les cours d'auberge et regardait piteusement ceux qui allaient et venaient, jusqu'à ce que l'hôtesse donnât l'ordre à un des postillons qui flânaient dans la cour de chasser cet étrange garçon qui restait là, sans aucun doute, dans l'intention de dérober quelque chose. S'il mendiait à la porte d'une ferme, il arrivait neuf fois sur dix qu'on le menaçait de lâcher le chien après lui ; s'il mettait le nez dans une boutique, on lui parlait du bedeau de la paroisse, et, à ce nom, il ne savait où se cacher.

Il est certain que, sans le bon cœur, d'un garde-barrière et la charité d'une vieille dame, les souffrances d'Olivier eussent été abrégées comme celles de sa mère, c'est-à-dire qu'il serait mort sur la grande route. Mais le garde-barrière lui donna du pain et du fromage, et la vieille dame, dont le petit-fils avait fait naufrage et errait dans quelque lointaine partie du monde, eut pitié du pauvre orphelin et lui donna le peu qu'elle avait, avec des paroles si douces et si bonnes, et avec des larmes de compassion telles, qu'elles firent sur le cœur d'Olivier plus d'impressions que toutes ses souffrances.

Le matin du septième jour après son départ, il atteignit, clopin-clopant, la petite ville de Barnet. Les volets étaient partout fermés, les rues désertes, et personne ne se rendait encore aux travaux de la journée. Le soleil se levait radieux, mais son éclat ne servait qu'à faire voir au pauvre enfant toute l'horreur de sa misère et de son isolement ; il s'assit, couvert de poussière et les pieds en sang, sur les marches froides d'un perron.

Peu à peu les volets s'ouvrirent, les stores des fenêtres se levèrent, et les passants commencèrent à circuler. Quelques-uns, en petit nombre, s'arrêtaient un instant pour considérer Olivier, ou se détournaient seulement en passant rapidement ; mais personne ne le secourut, personne ne prit la peine de lui demander comment il était venu là : il n'avait pas le cœur de mendier, et il restait assis immobile et silencieux.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était là ; il s'étonnait de voir tant de tavernes, car la moitié des maisons de Barnet sont des tavernes grandes ou petites ; il regardait avec insouciance les voitures publiques qui passaient, et trouvait surprenant qu'elles pussent faire aisément en quelques heures un trajet qu'il avait mis une longue semaine à parcourir avec un courage et une résolution au-dessus de son âge.

Il fut tiré de sa rêverie en remarquant qu'un jeune garçon, qui était passé devant lui quelques instants auparavant sans avoir l'air de le voir, était revenu sur ses pas et s'était placé de l'autre côté de la rue pour l'observer attentivement. Il y fit d'abord peu d'attention ; mais ce garçon resta si longtemps devant lui dans la même attitude, qu'Olivier leva la tête et le considéra avec le même intérêt. Alors celui-ci traversa la rue, et se dirigeant vers Olivier lui dit :

« Eh bien ! camarade, quoi qui se passe ? »

Le garçon qui adressait cette question à notre jeune voyageur était à peu près de même âge que lui ; c'était l'individu le plus original qu'Olivier eût jamais vu : il avait le nez retroussé, le front bas, les traits communs, et l'extérieur le plus sale qu'on pût voir, ce qui ne l'empêchait pas de se donner des airs de monsieur. Il était de petite taille, avec des jambes arquées et de vilains petits yeux effrontés ; son chapeau était posé si légère-

ment sur sa tête, qu'il semblait toujours près de tomber ; et il serait tombé, en effet, sans une brusque secousse que le jeune homme imprimait de temps à autre à sa tête, pour le ramener à sa place primitive. Il portait un habit qui lui descendait jusqu'aux talons ; il avait les manches relevées presque jusqu'au coude, probablement dans le but d'enfoncer ses mains, comme il faisait alors, dans les poches de son pantalon de velours. Enfin, il était aussi fringant, avec ses brodequins à la Blucher, que le fut jamais jeune homme de sa taille, c'est-à-dire de quatre pieds six pouces.

« Eh bien ! camarade, quoi qui se passe ? demanda à Olivier cet étrange interlocuteur.

– J'ai bien faim et je suis bien fatigué, répondit Olivier les larmes aux yeux. J'ai fait un long trajet. Voilà sept jours que je marche.

– Sept jours de marche ! dit le jeune homme ; ah ! j'entends. C'est par ordre du *bec*, hein ? Mais, ajouta-t-il en voyant l'air étonné d'Olivier, je suppose que tu ignores ce que c'est qu'un *bec*, mon camarade ? »

Olivier répondit avec candeur qu'il avait toujours cru que ce mot signifiait la bouche d'un oiseau.

« En voilà un innocent ! s'écria le jeune homme ; un *bec*, c'est un magistrat ; marcher par ordre du *bec*, c'est ne pas aller droit devant soi ; c'est toujours grimper sans jamais redescendre. As-tu été au *moulin* ?

– Quel moulin ? demanda Olivier.

– Quel moulin ! ma foi, au moulin qui va sans eau[4] ; viens avec moi ; tu as besoin d'une pitance, et tu l'auras. La bourse est maigre, mais tant que ça durera, ça durera. Allons, debout sur tes quilles ! arrive. »

Le jeune homme aida Olivier à se lever, le mena dans une petite boutique de marchand de chandelles, où il acheta un peu de jambon et un pain de deux livres ; il eut l'ingénieuse idée de faire un trou dans le pain et d'y mettre le jambon, pour qu'il fût à l'abri de la poussière, et plaçant le tout sous son bras, il entra dans une petite taverne et pénétra avec Olivier dans une salle de derrière. Là, le mystérieux jeune homme fit apporter un pot de bière ; sur l'invitation de son nouvel ami, Olivier se jeta sur le festin et se mit à dévorer à belles dents, tandis que l'étranger le considérait de temps à autre bien attentivement.

« On va donc à Londres ? dit l'étrange garçon quand Olivier eut fini.

– Oui.

– A-t-on un gîte ?

– Non.

– De l'argent ?

– Non. »

L'individu se mit à siffler et enfonça ses mains dans ses poches, autant que le permettaient les larges manches de son habit.

---

[4] Allusion au moulin que font tourner les condamnés.

« Vous habitez Londres ? demanda Olivier.

– Oui, quand je suis chez moi, répondit le garçon. Tu as besoin d'un gîte pour passer la nuit, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Olivier ; je n'ai pas dormi sous un toit depuis que j'ai quitté mon pays.

– Ne te chagrine pas pour si peu, dit le jeune monsieur ; je dois être à Londres ce soir, et j'y connais un respectable vieillard qui te logera pour rien, à condition que tu lui sois présenté par une de ses connaissances ; avec ça que je n'en suis pas de ses connaissances ! » ajouta-t-il en souriant pour montrer que ces dernières paroles étaient dites par ironie ; et en même temps il vida son verre.

Cette offre inespérée d'un gîte était trop séduisante pour être refusée, surtout lorsqu'elle fut suivie de l'assurance que le vieux monsieur procurerait sans aucun doute une bonne place à Olivier dans un bref délai. Ceci amena un entretien amical et confidentiel, dans lequel Olivier découvrit que son ami se nommait Jack Dawkins, et qu'il était le favori et le protégé du vieux monsieur en question.

L'extérieur de M. Dawkins ne parlait pas beaucoup en faveur des avantages que le crédit de son patron procurait à ceux qu'il prenait sous sa protection ; mais comme sa conversation était légère et incohérente, et qu'il avouait que ses amis le connaissaient sons le sobriquet de *rusé matois*, Olivier en conclut que son compagnon étant d'un naturel dissipé et étourdi, les préceptes moraux de son bienfaiteur n'avaient pas eu d'influence sur lui. Dans cette pensée, il résolut de mériter aussi vite que possible l'estime du vieux monsieur et de renoncer à

l'honneur de fréquenter le *matois*, si celui-ci, comme il avait lieu de le croire, était incorrigible.

Jack Dawkins ne voulut pas entrer à Londres avant la nuit, et il était près d'onze heures quand ils arrivèrent à la barrière d'Islington. Ils passèrent par la rue Saint-Jean, descendirent la petite rue qui aboutit au théâtre de Sadlerwell, longèrent Exmouth-Street et Coppice-Row, puis la petite cour près du dépôt de mendicité ; ils traversèrent ensuite le terrain classique qui se nommait jadis Hokley in the Hole ; ils gagnèrent *Little Saffron-Hill* et *Saffron-Hill the Great*, que le rusé matois franchit d'un pas rapide, en recommandant à Olivier de le suivre de près.

Quoique Olivier eût assez à faire pour ne pas perdre de vue son guide, il ne put s'empêcher de jeter en passant quelques regards furtifs des deux côtés de la rue : c'était l'endroit le plus sale et le plus misérable qu'il eût jamais vu. La rue était étroite et humide, et l'air était chargé de miasmes fétides. Il y avait un assez grand nombre de petites boutiques, dont tout l'étalage consistait en un tas d'enfants qui criaient à qui mieux mieux, malgré l'heure avancée de la nuit. Les seuls endroits qui parussent prospérer au milieu de la misère générale, étaient les tavernes, où des Irlandais de la lie du peuple, c'est-à-dire la lie de l'espèce humaine, se querellaient de toutes leurs forces. De petites ruelles et des passages couverts, qui çà et là aboutissaient à la rue principale, laissaient voir quelques chétives maisons, devant lesquelles des hommes et des femmes ivres se vautraient dans la boue ; et parfois on voyait sortir avec précaution de ces repaires des individus à figure sinistre, dont, selon toute apparence, les intentions n'étaient ni louables ni rassurantes.

Olivier se demandait s'il ne ferait pas mieux de se sauver, quand ils atteignirent le bout de la rue. Son guide le prît par le bras, poussa la porte d'une maison proche de Fieldlane, le fit entrer dans une allée et referma la porte derrière lui.

« Qui va là ? cria une voix en réponse à un sifflet du matois.

– Plummy et Slam ! » fut la réponse. C'était sans doute un signal ou un mot d'ordre pour indiquer que tout allait bien.

La faible lueur d'une chandelle éclaira le mur au fond de l'allée, et l'on vit paraître une tête au niveau du sol, derrière la rampe brisée d'un escalier qui menait jadis à une cuisine.

« Vous êtes deux, dit l'homme en haussant la chandelle et en mettent la main au-dessus de ses yeux pour mieux distinguer les objets ; qui est l'autre ?

– Une nouvelle recrue, répondit Jack Dawkins en faisant avancer Olivier.

– D'où vient-il ?

– Du pays des innocents. Fagin est-il en haut ?

– Oui, il assortit les mouchoirs. Montez. »

L'homme disparut, et ils restèrent dans les ténèbres.

Toujours entraîné par son compagnon qui lui serrait fortement la main, Olivier cherchait de l'autre sa route à tâtons. Il gravit difficilement, dans l'obscurité, les degrés en ruine que son guide enjambait avec une prestesse qui montrait qu'il connaissait parfaitement ce chemin ; il poussa la porte d'une chambre de derrière et y introduisit Olivier. Les murs et le plafond étaient noircis par le temps et la malpropreté. Devant le feu, sur une table de sapin, se trouvaient une chandelle fixée dans le goulot d'une bouteille de grès, deux ou trois pots d'étain, un pain, du beurre et une assiette. Des saucisses cuisaient dans une

poêle dont la queue était attachée avec une ficelle au manteau de la cheminée, et auprès se tenait un vieux juif, une fourchette à la main. Son visage était couvert de rides, et ses traits ignobles et repoussants étaient en partie cachés par une épaisse chevelure rousse ; il portait une sale robe de chambre de flanelle, n'avait pas de cravate, et semblait partager son attention entre la poêle et une corde à laquelle pendaient un grand nombre de foulards. Plusieurs méchants lits, faits avec de vieux sacs, étaient disposés l'un près de l'autre sur le plancher. Autour de la table, quatre ou cinq enfants de l'âge du *Matois* fumaient leur pipe et buvaient des liqueurs en se donnant des airs de grands garçons ; ils entourèrent leur camarade, qui dit au juif quelques mots à voix basse ; puis ils se tournèrent en riant vers Olivier, ainsi que le juif qui tenait toujours sa fourchette.

« Je vous présente mon ami Olivier Twist, » dit Jack Dawkins.

Le juif rit en grimaçant. Il fit un profond salut à Olivier, le prit par la main et dit qu'il espérait avoir l'honneur de faire avec lui plus ample connaissance. Alors les petits fumeurs l'entourèrent, lui donnèrent de solides poignées de main, de manière à faire tomber son petit paquet ; l'un d'eux s'empressa de le débarrasser de sa casquette ; un autre eut l'obligeance de fouiller ses poches pour lui épargner, vu son état de fatigue, la peine de les vider avant de se coucher. Les politesses ne se seraient sans doute pas bornées là, sans les coups de fourchette que le juif prodigua généreusement sur la tête et les épaules de ces complaisants petits drôles.

« Nous sommes charmés de te voir, Olivier, dit le juif. Matois, tire du feu les saucisses et approche un baquet pour faire asseoir Olivier. Ah ! tu regardes avec étonnement les mouchoirs ! en voilà une belle collection, hein, mon ami ? Nous venons justement de les préparer pour la lessive. Voilà tout, Olivier, voilà tout ; ah ! ah ! ah ! »

Les derniers mots du juif furent accueillis avec acclamation par ses jeunes élèves, puis on se mit à souper.

Olivier mangea sa part ; ensuite le juif lui versa un verre de grog au genièvre, en lui recommandant de le boire d'un trait, parce qu'un autre convive avait besoin de son verre. Olivier obéit ; bientôt il se sentit porté doucement sur un des sacs et s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE IX.
Où l'on trouvera de nouveaux détails sur l'agréable vieillard et sur ses élèves, jeunes gens de haute espérance.

Le lendemain, la matinée était déjà avancée quand Olivier se réveilla après un sommeil profond et prolongé. Il n'y avait dans la chambre que le vieux juif, qui faisait bouillir du café dans une casserole pour le déjeuner, et sifflait tout bas entre ses dents, en agitant le liquide avec une cuiller de fer. De temps à autre il s'arrêtait pour écouter, dès qu'il entendait en bas le moindre bruit ; et, quand il s'était assuré que tout était tranquille, il continuait à siffler et à remuer le café.

Bien qu'Olivier ne dormît plus, il n'était pas tout à fait éveillé. Il y a un état d'assoupissement, entre le sommeil et la veille, où l'on rêve plus en cinq minutes, les yeux à demi ouverts et sans avoir bien conscience de ce qui se passe, que l'on ne ferait en cinq nuits, les yeux bien fermés et les sens complètement engourdis par un profond sommeil. Dans ces moments-là, l'homme se rend juste assez compte de ce qui se passe dans son esprit pour se faire une faible idée des puissantes facultés de cet esprit, lorsque, affranchi des entraves du corps, il s'élance loin de la terre et se joue du temps et de l'espace.

Olivier était précisément dans un de ces moments. Les yeux à demi fermés, il voyait le juif, il l'entendait siffler tout bas, il reconnaissait le bruit de la cuiller frottant contre le bord de la casserole ; et pourtant, son esprit, pendant ce temps, voyageait dans le passé, et se reportait vers tous ceux qu'il avait connus.

Quand le café fut fait, le juif posa la casserole à terre, et resta quelques instants dans une attitude indécise, comme s'il ne savait à quel parti s'arrêter ; puis il se retourna, regarda Olivier et l'appela par son nom ; celui-ci ne répondit pas et parut complètement endormi. Le juif, rassuré à cet égard, se dirigea sans bruit vers la porte, la ferma, et tira d'une trappe pratiquée dans le plancher, autant que put le voir Olivier, une petite boîte qu'il posa soigneusement sur la table ; ses yeux brillaient tandis qu'il soulevait le couvercle et jetait un coup d'œil à l'intérieur ; il approcha de la table une vieille chaise, s'assit et tira du coffret une magnifique montre d'or étincelante de diamants.

« Ah ! les lurons ! dit le juif en haussant les épaules, et le visage contracté par un affreux sourire ; les braves lurons ! fermes jusqu'au bout ! Incapables de dire au vieux prêtre où était la cachette ! Incapables de vendre le vieux Fagin ! Au fait, dans quel intérêt ? Cela n'eût pas desserré le nœud coulant, ni retardé la bascule d'une minute ; non, non. Fameux gaillards, fameux gaillards ! »

Tout en faisant à voix basse ces réflexions et d'autres semblables, le vieux juif remit la montre dans la boîte ; il en tira encore une demi-douzaine, et les contempla avec le même ravissement, puis des bagues, des broches, des bracelets, des bijoux de toute sorte, si précieux et d'un travail si exquis, qu'Olivier ne connaissait pas même de nom toutes ces belles choses.

Le juif les remit dans le coffret et en tira un dernier bijou, si petit qu'il tenait dans le creux de sa main ; une inscription très fine semblait y être gravée, car le juif le posa sur la table, l'abrita soigneusement avec sa main, et la considéra longtemps et attentivement ; enfin, comme s'il désespérait de déchiffrer ces caractères, il remit le bijou dans la boîte, et se renversant sur sa chaise, il continua ses réflexions.

« Quelle belle chose que la peine capitale ! disait-il à demi-voix, les morts ne se repentent jamais ! les morts ne viennent jamais révéler de fâcheuses histoires ! Ah ! c'est une grande sécurité pour le commerce ! Cinq à la file, accrochés à la même corde ! et pas un lâche, pas un qui ait vendu le vieux Fagin ! »

En disant ces paroles, le juif promenait au hasard autour de lui ses yeux noirs et brillants, qui rencontrèrent la figure d'Olivier. L'enfant le considérait avec une curiosité muette ; en un clin d'œil le vieillard comprit qu'il avait été observé ; il ferma avec bruit le couvercle de la boîte, et saisissant un couteau sur la table, il se leva furieux ; mais il tremblait au point qu'Olivier, malgré sa terreur, pouvait voir vaciller la lame du couteau.

« Qu'est-ce ? dit le juif ; pourquoi m'observer ! Tu ne dormais pas ? Qu'as-tu vu ? Parle vite ! vite ! il y va de ta vie !

– Je n'ai pas pu dormir davantage, monsieur, répondit Olivier avec douceur, et je suis bien fâché de vous avoir dérangé.

– Étais-tu éveillé depuis une heure ? demanda le juif d'un air menaçant et terrible.

– Non, monsieur, non, bien sûr, répondit Olivier.

– En es-tu bien sûr ? s'écria le juif en jetant sur l'enfant un regard sinistre.

– Je dormais, monsieur, répondit vivement Olivier, je dormais, sur ma parole.

– C'est bon ! c'est bon ! mon ami, dit le juif en reprenant brusquement ses manières ordinaires et en jouant avec le couteau avant de le remettre sur la table, comme pour faire croire qu'il ne l'avait pris que par badinage. J'en étais sûr, mon ami ; je

voulais seulement te faire peur. Tu es brave, oui, ma foi, tu es brave, Olivier. » Et le juif se frottait les mains en riant, mais jetait néanmoins sur la boîte un regard inquiet. « As-tu vu quelqu'une de ces jolies choses, mon ami ? dit le juif après un court silence, en posant sa main sur la boîte.

– Oui, monsieur, répondit Olivier.

– Ah ! dit le juif en pâlissant. C'est…, c'est à moi, Olivier… c'est ma petite fortune… tout ce que j'aurai pour vivre dans mes vieux jours : on m'appelle avare, mon ami, seulement avare… rien de plus. »

Olivier pensa que le vieux monsieur devait être en effet d'une avarice sordide, pour vivre dans un endroit si sale, avec tant de montres ; mais il réfléchit que sa tendresse pour le Matois et les autres garçons lui coûtait peut-être beaucoup d'argent ; il regarda le juif d'un air respectueux et lui demanda s'il pouvait se lever.

« Certainement, mon ami, certainement, répondit le vieux monsieur ; tiens, il y a une cruche d'eau dans le coin derrière la porte ; va la chercher et je te donnerai une cuvette pour te laver, mon ami. »

Olivier se leva, traversa la chambra et se baissa pour prendre la cruche ; quand il se retourna, la boîte avait disparu.

Il avait à peine fini de se laver et de remettre tout en ordre, en vidant, par ordre du juif, la cuvette par la fenêtre, lorsque le matois rentra, escorté d'un jeune ami qu'Olivier avait vu la veille au soir occupé à fumer, et qui lui fut présenté sous le nom de Charlot Bates. Puis on se mit à table ; le déjeuner se composait de café et de petits pains chauds, avec du jambon que le Matois avait rapporté dans le fond de son chapeau.

« Eh bien ! dit le juif en s'adressant au Matois et en regardant malicieusement Olivier ; j'espère, mes amis, que vous êtes allés ce matin à l'ouvrage ?

– Roide, répondit le matois.

– Oui, une rude besogne, ajoute Charlot Bates.

– Vous êtes de braves garçons, dit le juif ; qu'est-ce que tu as rapporté, Matois ?

– Deux portefeuilles, répondit le jeune homme.

– Garnis ? demanda le juif avec anxiété.

– Pas mal, répondit le Matois en exhibant deux portefeuilles, l'un vert et l'autre rouge.

– Ils pourraient être plus lourds, dit le juif, après en avoir soigneusement visité l'intérieur, mais ils sont tout neufs et d'un bon travail ; c'est d'un habile ouvrier, n'est-ce pas, Olivier ?

– Certainement, monsieur, » dit Olivier.

Cette réponse fit rire M. Charlot Bates à se tenir les côtes, au grand étonnement d'Olivier, qui ne voyait là rien de risible.

« Et toi, mon ami, qu'est-ce que tu rapportes ? dit Fagin à Charlot Bates.

– Des mouchoirs, répondit maître Bates, et il en tira quatre de sa poche.

– Bien, dit le juif, en les examinant minutieusement, ils sont bons, très bons ; mais tu ne les as pas bien marqués, Charlot. Il faudra ôter les marques avec une aiguille ; nous montrerons à Olivier comment il faut s'y prendre ; n'est-ce pas, Olivier ? Ha ! ha !

– Comme vous voudrez, monsieur, dit Olivier.

– Tu aimerais à faire le mouchoir aussi bien que Charlot Bates, n'est-ce pas, mon ami ? demanda le juif.

– De tout mon cœur, monsieur, si vous voulez m'instruire, » répondit Olivier.

Maître Bates trouva cette réponse si plaisante qu'il poussa un nouvel éclat de rire ; mais comme il était en train d'avaler son café, il faillit suffoquer.

« Il est si innocent ! » dit-il, dès qu'il put parler, comme pour s'excuser auprès de la compagnie de son impolitesse.

Le Matois ne dit rien ; mais il passa la main dans les cheveux d'Olivier, et les lui fit tomber sur les yeux, en ajoutant qu'il serait bientôt au fait. Le vieux monsieur, qui vit le rouge monter au visage de l'enfant, changea la conversation et demanda si l'exécution qui avait eu lieu le matin avait attiré une grande foule. L'étonnement d'Olivier redoubla : car il était évident, d'après la réponse des jeunes garçons, qu'ils y avaient tous deux assisté, et il était étrange qu'ils eussent trouvé le temps de si bien travailler.

Après le déjeuner, le plaisant vieillard et les deux jeunes gens se livrèrent à un jeu curieux et bizarre ; voici en quoi il consistait : le juif mit une tabatière dans une des poches de son pantalon, un carnet dans l'autre, dans son gousset une montre

attachée à une chaîne de sûreté qu'il passa à son cou ; il piqua une épingle de faux diamant dans sa chemise, boutonna son habit jusqu'en haut, et mettant dans ses poches son mouchoir et son étui à lunettes, il se promena de long en large dans la chambre, une canne à la main, tout comme nos vieux messieurs se promènent dans la rue ; tantôt il s'arrêtait devant le feu, et tantôt à la porte, comme s'il contemplait attentivement l'étalage des boutiques. Parfois il jetait autour de lui des regards vigilants comme s'il craignait les voleurs, et tâtait toutes ses poches l'une après l'autre, pour voir s'il n'avait rien perdu, et tout cela d'un air si comique et si naturel qu'Olivier en riait jusqu'aux larmes. Les deux jeunes garçons le suivaient de près ; et, chaque fois qu'il se retournait, ils se dérobaient à sa vue avec tant d'agilité, qu'il était impossible de suivre leurs mouvements. À la fin, le Matois lui marcha sur les pieds, tandis que Charlot le heurtait par derrière, et en un clin d'œil, tabatière, portefeuille, montre, chaîne de sûreté, épingle, mouchoir de poche, tout, jusqu'à l'étui à lunettes, disparut avec une rapidité extraordinaire. Si le vieux monsieur avait senti une main dans une de ses poches, il disait dans laquelle, et alors c'était à recommencer.

Quand on eut joué bien des fois à ce jeu, deux jeunes *dames* vinrent voir les jeunes messieurs ; l'une se nommait Betty et l'autre Nancy ; elles avaient une chevelure épaisse, mais peu soignée, et des chaussures en mauvais état ; elles n'étaient peut-être pas précisément belles ; mais elles étaient hautes en couleur, et avaient le regard résolu et effronté. Comme leurs manières étaient agréables et d'une grande liberté, Olivier pensa qu'elles étaient fort aimables, et sans doute il ne se trompait pas.

La visite dura longtemps : une des jeunes dames se plaignant d'avoir l'estomac glacé, on apporta des liqueurs, et la conversation s'anima de plus en plus. À la fin, Charlot Bates déclara qu'il était temps de jouer du jarret, et Olivier crut que cela voulait dire sortir, en français ; car le Matois, Charlot et les deux

jeunes femmes partirent à l'instant, et le vieux juif eut la générosité de les munir d'argent de poche pour s'amuser dehors.

« C'est un genre de vie qui n'est pas désagréable, n'est-ce pas, mon ami ? dit Fagin. Les voilà sortis pour toute la journée.

– Ont-ils achevé leur travail, monsieur ? demanda Olivier.

– Oui, dit le juif ; à moins qu'ils ne trouvent par hasard quelque chose à faire en route ; alors ils n'y manquent pas, crois-le bien. Prends-les pour modèles, mon ami, prends-les pour modèles, ajouta le juif, en donnant un coup de la pelle au feu sur le foyer pour que ses paroles eussent plus de force ; fais tout ce qu'ils te diront, obéis-leur en tout, et surtout au Matois : ce sera un grand homme, et il te formera si tu prends modèle sur lui. Est-ce que mon mouchoir ne sort pas de ma poche, mon ami ? dit-il en s'arrêtant court.

– Si, monsieur, dit Olivier.

– Tâche de le prendre sans que je m'en aperçoive, comme ils faisaient quand nous jouions ce matin. »

Olivier souleva d'une main le fond de la poche, comme il avait vu faire au matois, et de l'autre tira légèrement le mouchoir.

« Est-ce fait ? demanda le juif.

– Le voici, monsieur, dit Olivier en le lui montrant.

– Tu es un charmant garçon, mon ami, dit le plaisant vieillard en passant sa main sur la tête d'Olivier en signe d'approbation. Je n'ai jamais vu un garçon plus habile ; tiens, voici un

shilling pour la peine ; si tu continues de la sorte, tu deviendras le plus grand homme de l'époque. Maintenant, viens que je t'apprenne à démarquer les mouchoirs. »

Olivier se demandait avec étonnement quel rapport il y avait entre escamoter, par plaisanterie, le mouchoir du vieillard, et la chance de devenir un grand homme : mais il pensa que le juif, vu son âge, devait le savoir mieux que lui ; il s'approcha de la table, et se livra avec ardeur à sa nouvelle étude.

CHAPITRE X.
Olivier fait plus ample connaissance avec ses nouveaux compagnons, et acquiert de l'expérience à ses dépens. La brièveté de ce chapitre n'empêche pas que ce ne soit un chapitre important de l'histoire de notre héros.

Olivier resta plusieurs jours dans la chambre du juif, occupé à démarquer les mouchoirs qui arrivaient en quantité au logis, et à prendre part quelquefois au jeu que nous avons décrit, et qui se renouvelait régulièrement chaque matin entre le juif et les deux jeunes garçons. Au bout de quelque temps, il commença à soupirer après le grand air, et demanda plusieurs fois avec instance au vieux monsieur de lui permettre d'aller travailler dehors avec ses deux compagnons.

Olivier était d'autant plus désireux de travailler activement, qu'il avait pu juger de l'inflexible sévérité du vieux juif. Chaque fois que le Matois ou Charlot Bates rentraient le soir les mains vides, il leur adressait une longue et énergique mercuriale, sur les inconvénients de la paresse et de l'oisiveté, et, pour mieux graver dans leur mémoire la nécessité d'être actifs et laborieux, il les envoyait coucher sans souper. Il alla même une fois jusqu'à les précipiter du haut de l'escalier ; mais il était rare qu'il poussât jusqu'à cette extrémité la ferveur de ses recommandations vertueuses.

Enfin, un beau matin, Olivier obtint la permission qu'il avait si vivement sollicitée ; depuis deux ou trois jours il n'y avait pas eu de mouchoirs à démarquer, et les dîners avaient été chétifs : ces motifs influèrent peut-être sur la décision du vieux juif ;

quoi qu'il en soit, il dit à Olivier qu'il pouvait sortir, et il le plaça sous la garde de Charlot Bates et de son ami le Matois.

Ils partirent tous trois ; le Matois, les manches retroussées et le chapeau sur l'oreille, comme d'habitude ; maître Bates flânant les mains dans les poches, et Olivier entre eux deux, se demandant où ils allaient, et quelle branche d'industrie il allait d'abord apprendre.

Ils marchaient d'un pas si nonchalant, et avec une allure de badauds si désœuvrés, qu'Olivier commençait à croire qu'ils étaient sortis pour tromper le vieux monsieur, et point du tout pour aller à l'ouvrage. Le Matois avait la mauvaise habitude de s'emparer de la casquette des enfants qu'il rencontrait et de la lancer dans la première cour venue ; Charlot Bates, de son côté, semblait n'avoir qu'une notion très imparfaite du droit de propriété ; il escamotait, aux étalages des marchands, des pommes ou des oignons et les entassait dans ses poches, qui étaient d'une si vaste dimension qu'elles semblaient envahir tous ses vêtements. Olivier trouvait ces procédés si coupables qu'il était sur le point de déclarer son intention de s'en retourner comme il pourrait à la maison, quand son attention fut tout à coup attirée d'un autre côté par un changement d'allure très singulier de la part du Matois.

Ils venaient de sortir d'un passage étroit à peu de distance de Clarkenwell, qu'on appelle encore, par un étrange abus de mots, *la place Verte*, quand le Matois s'arrêta court, mit un doigt sur ses lèvres et fit reculer ses compagnons avec la plus grande circonspection.

« Qu'y a-t-il ? demanda Olivier.

– Chut ! fit le Matois ; vois-tu ce vieux pigeon à l'étalage du libraire ?

– Ce vieux monsieur, de l'autre côté de la rue ? dit Olivier. Certainement je le vois.

– On va lui faire son affaire, dit le Matois.

– Fameuse trouvaille ! » ajouta Charlot Bates.

Olivier les considérait l'un après l'autre avec surprise, mais il n'eut pas le temps de les questionner, car ils traversèrent la rue à pas de loup, et allèrent se planter derrière le vieux monsieur qui faisait l'objet de son attention. Olivier les suivit à quelques pas de distance, et, ne sachant s'il devait avancer ou reculer, il resta immobile et ouvrit de grands yeux.

Le vieux monsieur avait l'extérieur le plus respectable, la tête poudrée et des lunettes d'or. Il portait un habit vert bouteille avec un collet de velours noir, un pantalon blanc, et sous le bras une canne de bambou. Il avait pris un livre à l'étalage et le parcourait debout avec autant d'attention que s'il eût été dans son cabinet, assis dans un fauteuil. Il est même probable qu'il s'imaginait y être ; car il était évident, tant il était absorbé, qu'il ne voyait plus ni l'étalage du libraire, ni la rue, ni les jeunes garçons, ni quoi que ce fût sauf son livre qu'il lisait en conscience, tournant le feuillet quand il arrivait au bas d'une page, recommençant sa lecture à la première ligne de la page suivante et continuant ainsi de page en page avec le plus vif intérêt.

Quels ne furent pas l'horreur et l'effroi d'Olivier, placé à quelques pas en arrière, et regardant de tous ses yeux, quand il vit le Matois plonger sa main dans la poche du vieux monsieur, en tirer un mouchoir qu'il passa à Charlot Bates, puis gagner le coin de la rue avec son camarade en fuyant à toutes jambes !

En un instant, tout le mystère des mouchoirs, des montres, des bijoux, et de l'existence même du juif, se dévoila à l'esprit de l'enfant. Il resta un instant immobile, et la terreur faisait bouillonner son sang si fort qu'il se crut dans un brasier ; puis, épouvanté et confus, il prit ses jambes à son cou, et, ne sachant plus ce qu'il faisait, il s'enfuit au plus vite.

Tout cela fut l'affaire d'une minute, et, au moment même où Olivier prenait sa course, le vieux monsieur, cherchant son mouchoir dans sa poche, et ne l'y trouvant plus, se retourna brusquement. Quand il vit l'enfant s'enfuir si vite, il pensa naturellement qu'il était le voleur ; il se mit à courir après Olivier, sans quitter son livre, et à crier de toutes ses forces : « Au voleur ! au voleur ! »

Le vieux monsieur ne fut pas longtemps seul à crier ainsi. Le Matois et maître Bates, pour ne pas attirer sur eux l'attention en courant à toutes jambes, s'étaient mis à l'abri dans la première allée venue, après avoir tourné le coin de la rue. Dès qu'ils entendirent crier au voleur ! et qu'ils virent Olivier s'enfuir, ils devinèrent parfaitement ce qui se passait, sortirent vivement dans la rue, et, en bons citoyens, se joignirent à la poursuite en criant au voleur !

Bien qu'Olivier eût été élevé par des philosophes, il ne connaissait pas leur admirable axiome, que la conservation de soi-même est la première loi de la nature ; s'il l'eût connu, peut-être eût-il été préparé à ce qui arrivait ; mais, dans son ignorance, il fut encore plus effrayé ; aussi courait-il comme le vent, avec le vieux monsieur et les deux garçons à ses trousses.

« Au voleur ! au voleur ! » Il y a quelque chose de magique dans ce cri ; le marchand quitte son comptoir et le charretier sa charrette ; le boucher laisse là son panier, le boulanger sa corbeille, le laitier son seau, le commissionnaire ses paquets, l'écolier ses billes, le paveur sa pioche, et l'enfant sa raquette. Tous

s'élancent pêle-mêle, en désordre, tout d'un trait, criant, hurlant, culbutant les passants au détour des rues, excitant les chiens et effarouchant les poules. Rues, places, passages, tout retentit bientôt du même cri : « Au voleur ! au voleur ! » Cent voix répètent ce cri, et la foule augmente à chaque coin de rue. Elle continue sa course, patauge dans la boue ou fait résonner les trottoirs du bruit de ses pas ; les fenêtres s'ouvrent, on sort des maisons, on se précipite en avant. Tout l'auditoire abandonne Polichinelle au beau milieu de l'action, et se joint à la foule en donnant une nouvelle force à ce cri : « Au voleur ! au voleur ! »

« Au voleur ! au voleur ! » L'homme a dans le cœur la passion enracinée de poursuivre quelque chose. Un malheureux enfant hors d'haleine, haletant de fatigue, à demi mort de frayeur, le visage ruisselant de sueur, redouble d'efforts pour garder l'avance sur ceux qui le poursuivent ; on le suit à la piste, on gagne à chaque instant du terrain sur lui, et, à mesure que ses forces décroissent, les cris redoublent, les huées augmentent ; « Au voleur ! arrêtez-le ! » s'écrie-t-on avec joie ; ah ! sans doute, arrêtez-le pour l'amour de Dieu, ne fût-ce que par pitié !

On l'arrête enfin. Bel exploit, en vérité ! Il est étendu sur le pavé et la foule se presse avec ardeur autour de lui, on se pousse, on lutte les uns contre les autres, pour l'entrevoir :

« Écartez-vous !

– Donnez-lui un peu d'air !

– Sottise ! il n'en vaut pas la peine !

– Où est le monsieur ?

– Le voici.

– Faites place au monsieur.

– Est-ce là le garçon, monsieur ?

– Oui. »

Olivier était étendu à terre, couvert de boue et de poussière, rendant le sang par la bouche, regardant avec des yeux égarés la foule qui l'entourait, quand le vieux monsieur fut introduit au milieu du cercle, et répondit aux questions qu'on lui adressait avec anxiété :

« Oui, dit-il d'un ton bienveillant, je crains bien que ce ne soit lui !

– Il le craint ! murmura la foule ; le brave homme !

– Pauvre garçon ! dit le monsieur, il s'est blessé.

– Non, monsieur, dit un gros lourdaud en s'avançant, c'est moi qui lui ai appliqué un coup de poing, et je me suis joliment coupé la main contre ses dents ; c'est moi qui l'ai arrêté, monsieur. »

En même temps il portait la main à son chapeau, et souriait niaisement, s'attendant à recevoir quelque chose pour sa peine ; mais le vieux monsieur le toisa avec dégoût, et jeta autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait lui-même un moyen de s'évader : il eût probablement essayé de le faire, et occasionné par là une nouvelle poursuite, si un officier de police, la dernière personne d'ordinaire à arriver en pareil cas, n'eût fendu la foule en ce moment et pris Olivier au collet.

« Allons, debout, lui dit-il rudement.

– Ce n'est pas moi, monsieur ; non, bien vrai, bien vrai, ce sont deux autres garçons, disait Olivier en se tordant les mains avec désespoir ; ils sont quelque part par ici.

– Oh non, ils sont bien loin, dit l'agent qui, en croyant se moquer, disait la vérité ; car le Matois et Charlot Bates avaient enfilé la première cour qu'ils avaient rencontrée. Allons, debout !

– Ne lui faites pas de mal, dit le vieux monsieur avec compassion.

– Oh non, on ne lui en fait pas, répondit l'agent ; et comme preuve il déchira jusqu'au milieu du dos le vêtement d'Olivier. Arrive, je te connais ; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire ; veux-tu bien te mettre sur tes jambes, petit scélérat ! »

Olivier, qui pouvait à peine se soutenir, fit un effort pour se relever, et l'agent, d'un pas rapide, l'entraîna par le collet le long des rues : le monsieur les accompagnait et marchait à côté de l'officier de police ; bien des gens dans la foule tâchaient de les dépasser et se retournaient pour regarder Olivier ; les gamins poussaient des cris de joie, et suivaient le cortège.

CHAPITRE XI.
Où il est question de M. Fang, commissaire de police, et où l'on trouvera un petit échantillon de sa manière de rendre la justice.

Le délit avait été commis dans la circonscription et même dans le voisinage immédiat d'un bureau central de police bien connu. La foule n'eut donc pas le plaisir d'escorter longtemps Olivier. À Mutton-Hill, on le fit passer sous une voûte basse, et de là dans une cour malpropre située derrière le sanctuaire de la justice sommaire ; là ils rencontrèrent un homme de haute taille avec une grosse paire de favoris sur la figure et un trousseau de clefs à la main.

« Quoi de nouveau ? demanda celui-ci avec insouciance.

– C'est un jeune filou, répondit l'agent de police qui conduisait Olivier.

– C'est vous qu'on a volé, monsieur ? demanda l'homme aux clefs.

– Oui, répondit le vieux monsieur, mais je ne suis pas sûr que ce soit l'enfant que voici qui m'ait pris mon mouchoir. Je… j'aimerais mieux que l'affaire en restât là.

– Il faut aller devant le magistrat, à cette heure, monsieur, répondit l'homme ; Son Honneur va être libre dans un instant. Par ici, petit gibier de potence. »

Il invitait par là Olivier à entrer dans une petite cellule dont tout en parlant il ouvrait la porte. Olivier fut fouillé, et, après qu'on n'eut rien trouvé sur lui ; on le mit sous les verrous.

Cette cellule ressemblait assez à une cave ; elle était fort obscure et d'une saleté repoussante : car c'était un lundi matin et elle avait été occupée par six ivrognes qui y étaient restés sous clef depuis le samedi soir ; mais ce n'est là qu'un détail. Dans nos postes de police, hommes et femmes sont entassés chaque soir, sous les prétextes les plus frivoles, dans des cachots auprès desquels la prison de Newgate, séjour des plus grands criminels, condamnés comme tels et jugés dignes de mort, est un véritable palais. Si l'on en doute, on n'a qu'à s'y faire mettre pour vérifier la justesse de la comparaison.

Le vieux monsieur parut presque aussi consterné qu'Olivier quand la clef du geôlier tourna dans la serrure, et il jeta les yeux en soupirant sur le livre, cause innocente de tout ce bruit.

« Il y a dans la figure de cet enfant quelque chose qui me touche et m'intéresse, se disait le vieux monsieur en faisant quelques pas à l'écart et en se caressant le menton d'un air pensif avec la couverture du livre. Serait-il innocent ? Il ressemble… voyons donc, dit-il en s'arrêtant brusquement et en regardant en l'air ; mon Dieu ! où ai-je vu une figure comme celle-là ? »

Après quelques minutes de réflexion, le vieux monsieur, toujours pensif, entra dans une petite antichambre qui donnait sur la cour ; il s'assit dans un coin et passa en revue une foule de figures auxquelles il n'avait pas songé depuis bien des années. « Non, se dit-il en hochant la tête ; il faut que ce soit un rêve de mon imagination. »

Il se plongea de nouveau dans ses souvenirs. Toutes ces figures qu'il avait évoquées ; il n'était pas facile de les congédier si

vite ; il revoyait des visages amis et ennemis, d'autres qui lui étaient presque inconnus, des visages de fraîches jeunes filles, maintenant vieilles et fanées ; d'autres qui étaient devenus la proie de la mort, mais que le souvenir, qui triomphe de la mort, lui retraçait dans tout l'éclat de leur beauté d'autrefois ; il les revoyait avec ces yeux si brillants, ces sourires charmants qui font pour ainsi dire rayonner l'âme hors de son enveloppe d'argile ; souvenirs qui nous font rêver à cette beauté qui survit à la mort, plus éclatante que la beauté terrestre ; visages charmants qui nous sont ravis pour aller éclairer d'une douce lumière la route qui mène au ciel.

Mais le vieux monsieur ne put retrouver sur aucune de ces figures les traits d'Olivier. Les souvenirs qu'il avait évoqués lui firent pousser un profond soupir ; mais comme, heureusement pour lui, il était fort distrait, il reprit sa lecture et oublia tout le reste.

Il fut tiré de sa rêverie par le geôlier, qui lui donna un petit coup sur l'épaule et le pria de le suivre. Il ferma aussitôt son livre, et fut introduit dans la salle où siégeait l'imposant et célèbre M. Fang.

Cette salle d'audience donnait sur la rue ; au fond était assis M. Fang derrière une petite balustrade, et près de la porte, sur une petite sellette de bois, se trouvait déjà le pauvre Olivier, tout effrayé de la gravité de cette scène.

M. Fang était de taille moyenne et presque chauve ; le peu de cheveux qui lui restaient lui couvraient le derrière et les côtés de la tête ; l'expression de ses traits était dure, et son teint très coloré. Si en réalité il ne sortait jamais des bornes de la sobriété, il eût pu intenter à sa figure un procès en diffamation et obtenir des dommages-intérêts considérables.

Le vieux monsieur lui fit un salut respectueux, et, s'avançant vers le bureau du magistrat, dit en lui remettant sa carte : « Voici mon nom et mon adresse, monsieur ; » puis il fit deux ou trois pas en arrière en saluant de nouveau, et attendit qu'on lui adressât la parole.

Or il advint que M. Fang se trouvait justement occupé en ce moment à lire un journal du matin, où l'on rendait compte d'un jugement qu'il avait récemment prononcé et où on le recommandait pour la centième fois à l'attention et à la surveillance particulière du secrétaire d'État de l'intérieur. Cette lecture le mit hors de lui et il leva les yeux avec humeur.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Le vieux monsieur, surpris de cette question, montra du doigt sa carte.

« Officier de police ! quel est cet individu ? dit M. Fang en jetant dédaigneusement de côté la carte et le journal.

– Mon nom, dit le vieux monsieur en s'exprimant avec convenance, mon nom, monsieur, est Brownlow ; permettez-moi à mon tour de demander le nom du magistrat, qui, protégé par la loi, insulte gratuitement et sans aucune provocation un homme respectable. »

En même temps M. Brownlow semblait chercher des yeux dans la salle quelqu'un qui répondit à sa question.

« Officier de police ! dit M. Fang ; de quoi cet individu est-il accusé ?

– Il n'est pas accusé du tout, monsieur le magistrat, répondit l'officier ; il comparait comme plaignant contre ce garçon, monsieur le magistrat. »

Celui-ci le savait parfaitement ; mais c'était un bon moyen de tracasser les gens impunément.

« Il comparaît contre ce garçon, n'est-ce pas ? dit Fang en toisant dédaigneusement M. Brownlow de la tête aux pieds. Faites-lui prêter serment.

– Avant de prêter serment, je demande à dire un mot, dit M. Brownlow ; c'est que, si je n'en étais témoin, je n'aurais jamais pu croire…

– Taisez-vous, monsieur, dit M. Fang d'un ton péremptoire.

– Non, monsieur, répondit M. Brownlow.

– Taisez-vous à l'instant, ou je vous fais chasser de l'audience, dit M. Fang. Vous êtes un insolent, un impertinent, d'oser braver un magistrat.

– Comment ! s'écria le vieux monsieur rougissant de colère.

– Faites prêter serment à cet homme ! dit Fang au greffier. Je n'entendrai pas un mot de plus. Faites-lui prêter serment. »

L'indignation de M. Brownlow était à son comble ; mais il réfléchit qu'en s'emportant il pouvait faire du tort à Olivier ; il se contint et consentit à prêter serment sur-le-champ.

« Maintenant, dit M. Fang, de quoi cet enfant est-il accusé ? Qu'avez-vous à dire, monsieur ?

– J'étais à l'étalage d'un libraire… commença M. Brownlow.

– Taisez-vous, monsieur ! dit M. Fang. Agent de police ! où est l'agent de police ? voyons, qu'il prête serment. De quoi s'agit-il, agent ? »

Celui-ci déclara d'un ton humble et soumis, qu'il avait arrêté l'enfant, qu'il l'avait fouillé et n'avait rien trouvé sur lui, et qu'il n'en savait pas davantage.

« Y a-t-il des témoins ? demanda M. Fang.

– Non, monsieur le magistrat, » répondit l'agent de police.

M. Fang garda le silence pendant quelques minutes ; puis, se tournant vers M. Brownlow, dit d'une voix courroucée :

« Voulez-vous, oui ou non, formuler votre plainte contre ce garçon ? Vous avez prêté serment ; si maintenant vous refusez de donner des preuves, je vous punirai pour manque de respect à la magistrature ; je vous punirai, nom de… »

Nom de qui, ou nom de quoi, on l'ignore : car le greffier et le geôlier toussèrent fort en ce moment, et le premier laissa tomber par terre un gros livre ; simple effet de hasard, pour empêcher qu'on n'entendit la fin de la phrase.

Malgré bien des interruptions et des insultes de la part de M. Fang, M. Brownlow essaya de raconter le fait ; il fit observer que, dans la surprise du moment, il n'avait couru après l'enfant que parce qu'il l'avait vu s'enfuir en courant ; il ajouta qu'il espérait que, dans le cas où le magistrat regarderait Olivier non comme voleur, mais comme complice de voleurs, il le traiterait avec autant de douceur que la justice le permettrait.

« D'ailleurs cet entant est blessé, dit-il en terminant ; et je crains bien, ajouta-t-il avec force en regardant Olivier, je crains réellement qu'il ne soit tout à fait malade.

– Oh ! sans doute ; cela va sans dire, dit M. Fang d'un ton railleur. Allons, petit vagabond, pas de malices avec moi ; elles ne prendraient pas. Ton nom ? »

Olivier essaya de répondre, mais la voix lui manqua ; il était pâle comme la mort, et il lui semblait que la salle tournait autour de lui.

« Ton nom, petit vaurien ? dit Fang d'une voix de tonnerre. Officier ! quel est son nom ? »

Ces paroles s'adressaient à un gros bonhomme à gilet rayé, qui se tenait près de la barre ; il se pencha vers Olivier et répéta la question, mais voyant que l'enfant était hors d'état de répondre et sentant que ce silence ne ferait qu'exaspérer le magistrat et rendre la sentence plus sévère, il répondit au hasard :

« Il dit qu'il s'appelle Tom White, monsieur le magistrat.

– Il refuse de parler, n'est-ce pas ? dit Fang ; très bien, très bien. Où demeure-t-il ?

– Où il peut, monsieur le magistrat, répondit encore l'officier de police, comme s'il transmettait la réponse d'Olivier.

– A-t'il des parents ? demanda M. Fang.

– Il dit qu'il les a perdus dès son enfance, monsieur le magistrat, » continua l'officier de la même manière.

L'interrogatoire en était là quand Olivier leva la tête et, jetant autour de lui des regards suppliants, demanda d'une voix éteinte un verre d'eau.

« Sottise et grimaces que tout cela, dit M. Fang ; n'essaye pas de me prendre pour dupe.

– Je crois qu'il est sérieusement malade, monsieur le magistrat, objecta l'officier de police.

– Je sais à quoi m'en tenir là-dessus, dit M. Fang.

– Prenez garde, dit le vieux monsieur à l'agent en levant les mains instinctivement ; il va tomber.

– Écartez-vous, officier de police, s'écria Fang avec brutalité ; qu'il tombe si cela lui fait plaisir. »

Olivier profita de cette obligeante permission et tomba lourdement sur le plancher. Il était sans connaissance. Les gens de service se regardaient l'un l'autre, et pas un n'osa aller au secours de l'enfant.

« Je savais bien qu'il jouait la comédie, dit M. Fang, comme si cet accident en était la preuve ; laissez-le à terre, il en aura bientôt assez.

– Quelle décision allez-vous prendre, monsieur ? demanda le greffier à voix basse.

– Le condamner sommairement à trois mois de prison, répondit M. Fang ; avec travail forcé, bien entendu. Faites évacuer la salle. »

On ouvrait déjà la porte et deux hommes se préparaient à porter dans la cellule Olivier évanoui, quand un individu d'un certain âge, d'un extérieur convenable, quoique pauvre, à voir son habit noir un peu râpé, s'élança dans la salle et s'approcha de la barre.

« Arrêtez ! arrêtez ! ne l'emmenez pas, s'écria le nouveau venu tout hors d'haleine ; pour l'amour de Dieu, attendez un instant ! »

Quoique les hommes de génie qui président aux tribunaux de ce genre exercent une autorité arbitraire et immédiate sur la liberté, la réputation, le caractère et même la vie des sujets de Sa Majesté ; quoique dans cette enceinte il se passe quotidiennement des scènes à arracher des larmes aux anges, le public en est exclu et n'est initié à ces détails que par les journaux. M. Fang ne fut pas peu irrité de voir entrer quelqu'un sans permission et d'une manière si peu respectueuse.

« Qu'est-ce ? quel est cet homme ? mettez-le à la porte, s'écria-t-il. Faites évacuer la salle.

– Je veux parler, disait le nouveau venu ; je ne veux pas sortir. J'ai tout vu. Je suis le libraire. Je demande à prêter serment. On ne peut pas me renvoyer. Il faut que vous m'écoutiez, monsieur Fang. Vous n'oseriez me refuser. »

Cet homme était dans son droit ; il avait l'air résolu et déterminé, et la chose devenait trop sérieuse pour être traitée légèrement.

« Faites prêter serment à cet individu, grommela Fang de mauvaise grâce. Allons, qu'avez-vous à dire ?

– Voici, dit le libraire. J'ai vu trois garçons, celui qui est arrêté et deux autres, qui flânaient de l'autre côté de la rue tandis que monsieur lisait. C'est un des deux autres qui a commis le vol ; je l'ai vu de mes yeux et j'ai vu aussi l'étonnement et la stupéfaction de celui qui est devant vous. »

Tout en parlant, l'honnête libraire reprenait haleine, et il put raconter en détail toutes les circonstances du larcin.

– Pourquoi ne pas être venu plus tôt ? demanda M. Fang près un moment de silence.

– Je n'avais personne pour garder la boutique, répondit le libraire ; tout le monde s'était mis à la poursuite du voleur ; il n'y a que cinq minutes que j'ai trouvé quelqu'un, et je suis venu tout courant.

– La partie civile était en train de lire, n'est-ce pas ? demanda Fang après un autre silence.

– Oui, répondit le témoin, le livre qu'il tient encore à la main.

– Ah ! ah ! ce livre ? dit Fang, l'a t'il payé ?

– Non, pas encore, répondit le libraire en souriant.

– Je n'y ai pas songé, en effet, mon brave homme ! s'écria ingénument le vieux monsieur distrait.

– Voilà un bel accusateur pour venir poursuivre en justice un pauvre enfant, dit Fang en faisant des efforts comiques pour avoir l'air compatissant. Je trouve, monsieur, que vous vous êtes emparé de ce livre d'une manière blâmable, pour ne pas dire

plus, et il est fort heureux pour vous que le libraire ne vous poursuive pas pour ce fait : que ceci vous serve de leçon, monsieur, ou vous tomberiez sous le coup de la loi. Je lève la condamnation prononcée contre l'enfant. Évacuez la salle.

– Morbleu ! s'écria le vieux monsieur donnant cours à sa colère qu'il contenait depuis longtemps. Morbleu ! je veux…

– Évacuez la salle ! cria le magistrat. Officiers de police, m'entendez-vous ? faites évacuer la salle. »

L'ordre fut exécuté et M. Brownlow conduit dehors, tenant son livre d'une main, sa canne de l'autre, et en proie à une colère inexprimable.

Il gagna la cour, et se calma tout à coup. Le petit Olivier Twist était étendu sur le pavé, la chemise ouverte, les tempes baignées d'eau fraîche ; il était pâle comme la mort, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres.

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! dit M. Brownlow en s'abaissant vers Olivier ; qu'on aille chercher une voiture bien vite ! »

On fit avancer une voiture ; Olivier fut étendu avec soin sur un des coussins, et le vieux monsieur prit place sur l'autre.

« Voulez-vous que je vous accompagne ? demanda le libraire.

– Mais certainement, mon ami, dit M. Brownlow. J'allais encore vous oublier. J'ai toujours à vous ce malheureux livre. Montez. Pauvre enfant ! il n'y a pas une minute à perdre. »

Le libraire monta dans la voiture, et on se mit en route.

CHAPITRE XII.
Olivier est mieux soigné qu'il ne l'a jamais été. – Nouveaux détails sur l'aimable vieux juif et ses jeunes élèves.

La voiture descendit Mount-Pleasant et monta Exmouth-Street, prenant ainsi à peu près le même chemin qu'Olivier avait suivi le jour de son arrivée à Londres en compagnie du Matois. Arrivée à Islington devant l'hôtel de l'Ange, elle prit une autre direction, et s'arrêta enfin devant une jolie maison près de Pentonville, dans une rue tranquille et retirée. On prépara sur-le-champ un lit, où M. Brownlow fit coucher son jeune protégé ; on y installa Olivier avec une sollicitude et une bonté parfaites.

Mais pendant plusieurs jours le pauvre Olivier resta insensible à tous les soins de ses nouveaux amis ; bien des fois le soleil se leva et se coucha, et l'enfant restait étendu sur son lit de douleur, en proie à une fièvre dévorante, qui le minait comme l'acide subtil pénètre et ronge le fer le plus dur : faible, pâle, amaigri, il sortit enfin de ce rêve pénible et prolongé. Il se souleva avec peine sur son lit, appuya sa tête sur son bras tremblant, et regarda avec inquiétude autour de lui.

« Où suis-je ? où m'a-t-on mené ? » dit-il.

Épuisé comme il l'était par la fièvre, il prononça ces mots d'une voix faible ; mais ils furent entendus tout de suite : car le rideau du lit fut tiré aussitôt, et une dame âgée, d'une mise simple et décente, se leva d'un fauteuil dans lequel elle tricotait, près du lit.

« Ne parlez pas, mon enfant, dit-elle avec douceur à Olivier ; il faut rester bien tranquille, la maladie vous reprendrait ; vous avez été bien mal, aussi mal qu'il est possible ; recouchez-vous comme un bon petit garçon. »

En même temps, elle replaça tout doucement la tête d'Olivier sur l'oreiller, lui releva les cheveux qui tombaient sur son front, et le regarda d'un air si bienveillant et si tendre, qu'il ne put s'empêcher de placer sa petite main décharnée sur celle de la vieille dame et de l'attirer autour de son cou.

« Mon Dieu ! qu'il est reconnaissant, le pauvre petit ! dit la vieille dame les larmes aux yeux. Pauvre enfant ! quelle émotion éprouverait sa mère si, après l'avoir veillé comme je l'ai fait, elle le revoyait maintenant !

– Peut-être qu'elle me voit, murmura Olivier en joignant les mains, peut-être a-t-elle veillé près de moi, madame ; il me semble qu'elle était là.

– C'est l'effet de la fièvre, mon enfant, dit la vieille d'un ton affectueux.

– C'est probable, répondit Olivier d'un air pensif ; le ciel est si loin, et on y est trop heureux pour venir ici-bas près du lit d'un enfant ; mais si elle a su que j'étais malade, elle a bien dû me plaindre : elle a tant souffert avant de mourir ! Non, elle ne peut pas savoir ce qui m'arrive, ajouta Olivier après un moment de silence : car, si elle m'avait vu battre, elle eût été triste, et dans mes rêves j'ai toujours vu son visage heureux et riant. »

La vieille dame ne répondit rien, mais elle essuya ses yeux, puis ses lunettes, qui étaient posées sur le couvre-pied, donna à Olivier une boisson rafraîchissante, et lui passa affectueusement

la main sur la joue, en lui recommandant d'être bien sage et bien tranquille, sans quoi il retomberait malade.

Olivier ne bougea plus, d'abord parce qu'il avait à cœur d'obéir en toute chose à la bonne vieille dame, et aussi, à dire vrai, parce que les paroles qu'il venait de prononcer avaient épuisé ses forces. Il s'assoupit doucement, et fut réveillé par la lumière d'une bougie, qui, placée près de son lit, lui laissa voir un monsieur tenant à la main une grosse montre d'or ; celui-ci tâta le pouls de l'enfant et déclara qu'il allait beaucoup mieux.

« Vous vous trouvez beaucoup mieux, n'est-ce pas, mon ami ? dit-il à Olivier.

– Oui, monsieur, merci, répondit celui-ci.

– Je savais bien que vous alliez mieux, dit le monsieur. Vous avez faim, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur, répondit Olivier.

– Hem ! dit le docteur. Non, je savais bien que vous n'aviez pas faim. Il n'a pas faim, madame Bedwin, » ajouta-t-il d'un ton sentencieux.

La vieille dame fit un signe de tête respectueux, qui semblait dire qu'elle regardait le docteur comme très habile ; celui-ci semblait avoir de lui-même absolument la même opinion.

« Vous avez sommeil, n'est-ce pas, mon ami ? dit le docteur.

– Non, monsieur, répondit Olivier.

– Vous n’avez pas sommeil ? dit le docteur d’un air satisfait ; et vous n’avez pas soif non plus, hein ?

– Si monsieur, j’ai bien soif, répondit Olivier.

– Voilà justement à quoi je m’attendais, madame Bedwin, dit le docteur. Il est naturel qu’il ait soif, cela est tout simple ; vous pouvez lui donner un peu de thé, et une tranche de pain grillé sans beurre. Ne le tenez pas trop chaudement, madame. Ayez pourtant bien soin qu’il ne se refroidisse pas. Voulez-vous avoir cette bonté ? »

La vieille dame fit une révérence, et le docteur, après avoir goûté la tisane et en avoir hautement apprécié la qualité, sortit comme un homme pressé, et descendit l’escalier en faisant craquer ses bottes sur les degrés, d’un air d’importance.

Olivier s’assoupit de nouveau, et, quand il s’éveilla, il était près de minuit. La vieille dame lui souhaita affectueusement une bonne nuit, et le confia aux soins d’une grosse bonne femme qui venait d’entrer, apportant dans son sac un petit livre de prières et un large bonnet de nuit. Elle plaça l’un sur la table, l’autre sur sa tête, dit à Olivier qu’elle était là pour le veiller, et, s’asseyant près du feu, elle tomba dans un demi-sommeil souvent interrompu par des soubresauts, à la suite desquels elle se frottait le nez et s’endormait de nouveau.

La nuit s’écoula ainsi lentement. Olivier resta quelque temps éveillé, occupé à compter les petits cercles lumineux que la veilleuse projetait au plafond, ou à suivre d’un œil languissant le dessin compliqué du papier qui ornait la muraille.

Ce demi-jour et le profond silence qui régnait dans la chambre avaient quelque chose d’imposant, et faisaient songer à l’enfant que la mort avait plané sur lui, pendant bien des jours

et bien des nuits, et qu'elle pouvait encore revenir sombre et terrible ; il se retourna sur son oreiller, et adressa au ciel une fervente prière.

Peu à peu il éprouva ce sommeil profond et paisible que le soulagement d'une récente souffrance peut seul procurer ; repos si calme et si salutaire que l'on regrette d'en sortir. Qui voudrait, si ce repos était celui de la mort, se réveiller pour endurer encore les peines et les luttes de la vie, et se retrouver en proie aux soucis du présent, aux inquiétudes de l'avenir et surtout aux pénibles souvenirs du passé ?

Il faisait grand jour depuis longtemps quand Olivier ouvrit les yeux ; il éprouva un sentiment de joie et de bonheur : la crise était passée, et il se retrouvait définitivement encore de ce monde.

Au bout de trois jours il put s'étendre sur une chaise longue, bien garnie d'oreillers ; comme il était encore trop faible pour marcher, Mme Bedwin le fit transporter en bas, dans sa propre chambre, l'installa devant le feu, s'assit près de lui, et dans le transport de sa joie, en le voyant hors de danger, se mit à sangloter très fort.

« Ne faites pas attention, mon petit ami, disait la vieille dame ; c'est plus fort que moi ; là, c'est fini ; me voici remise.

– Vous êtes bien bonne pour moi, madame, dit Olivier.

– Ne parlons plus de ça, mon ami, dit la vieille ; ça n'a rien à faire avec votre bouillon, et il est grand temps de le prendre ; le docteur a dit que M. Brownlow viendrait peut-être vous voir ce matin, et il faut qu'il nous trouve en bonne tenue, parce que mieux nous serons, plus il sera content. »

Tout de suite, la vieille dame fit chauffer dans une petite casserole un bol de bouillon, qui eût été assez fort pour suffire au dîner de trois cent cinquante pauvres au moins, au dépôt de mendicité.

« Vous aimez les tableaux, mon enfant ? demanda Mme Bedwin, en voyant Olivier contempler attentivement un portrait accroché à la muraille juste en face de lui.

– Je n'en sais rien, madame, dit Olivier sans quitter des yeux la toile ; j'en ai vu si peu, que je n'en sais rien. Que la figure de cette dame est belle et douce !

– Ah ! mon enfant, dit la vieille dame, les peintres embellissent toujours les femmes, sans quoi ils perdraient toutes leurs pratiques. L'homme qui vient d'inventer un appareil pour saisir la ressemblance exacte aurait dû prévoir qu'il n'aurait pas de succès ; c'est trop sincère, voyez-vous, beaucoup trop, ajouta-t-elle en riant de sa malice.

– Est-ce que cela ressemble à quelqu'un, madame ? demanda Olivier.

– Oui, dit la vieille dame, en cessant un instant de regarder le bouillon ; c'est un portrait.

– De qui, madame ? demanda Olivier avec empressement.

– En vérité, je n'en sais rien, répondit gaiement la vieille dame ; ce n'est pas le portrait de quelqu'un que vous ou moi ayons connu, je suppose. Il semble vous occuper beaucoup, mon enfant.

– Il est si joli, si beau ! répondit Olivier.

– Il ne vous fait pas peur, j'espère, dit la vieille dame, observant avec surprise l'air de respect avec lequel l'enfant contemplait le portrait.

– Oh ! non, non, reprit vivement Olivier, mais ses yeux semblent si tristes, et ils ont l'air fixés sur moi. Le cœur me bat, ajouta Olivier à voix basse, comme si cette dame voulait me parler et ne le pouvait pas.

– Mon Dieu ! s'écria Mme Bedwin en tressaillant ; ne dites pas de ces choses-là, mon ami ; vous êtes faible et nerveux ; c'est l'effet de votre maladie. Laissez-moi tourner votre fauteuil de l'autre côté, que vous ne voyiez plus ce portrait ; tenez, dit-elle en joignant l'action à la parole, vous ne pouvez plus le voir, à présent. »

Olivier le voyait avec les yeux de l'âme aussi distinctement que s'il n'avait pas changé de position, mais il craignit d'importuner la bonne vieille dame ; il lui sourit gentiment quand elle le regarda, et Mme Bedwin, heureuse de le voir plus tranquille, sala son bouillon, dans lequel elle cassa de petits morceaux de pain grillé, avec tout le sérieux que comporte une telle opération. Olivier avala le bouillon avec un empressement remarquable, et il venait à peine de prendre la dernière cuillerée, quand on frappa doucement à la porte.

« Entrez, » dit la vieille dame, et M. Brownlow parut.

Il s'avança aussi lestement que possible ; mais il n'eut pas plutôt relevé ses lunettes sur son front, et croisé ses mains derrière son dos pour contempler longtemps et à son aise Olivier, que son visage se contracta et changea plusieurs fois d'expression. Épuisé par la maladie, Olivier, par respect pour son bienfaiteur, fit un effort inutile pour se lever, et retomba sur son fauteuil ; et le vieux M. Brownlow, qui avait à lui seul plus de cœur

que n'en ont d'ordinaire six vieillards, sentit les larmes jaillir de ses yeux avec une abondance que nous ne chercherons pas à expliquer, parce que nous ne sommes pas assez philosophe.

« Pauvre enfant ! Pauvre enfant ! dit-il en tâchant de s'éclaircir la voix. Je suis enroué ce matin, madame Bedwin ; je crains d'avoir attrapé un rhume.

– Espérons que non, dit celle-ci. Tout votre linge était bien sec, monsieur.

– Ce n'est pas sûr, Bedwin, dit M. Brownlow ; je crois que vous m'avez donné hier à dîner une serviette humide, mais n'en parlons plus. Comment vous trouvez-vous, mon petit ami ?

– Bien heureux, monsieur, répondit Olivier, et bien reconnaissant de toutes vos bontés.

– Cher enfant ! dit M. Brownlow remis de son émotion. Lui avez-vous donné à manger, Bedwin ? Un bouillon, hein ?

– Il vient de prendre un bol d'excellent consommé, répondit Mme Bedwin en se redressant et en appuyant sur le dernier mot, pour montrer qu'entre un bouillon et un consommé il n'y a pas le moindre rapport.

– Bah ! fit M. Brownlow en haussant les épaules, quelques verres de porto lui auraient fait encore plus de bien ; n'est-ce pas, Tom White ?

– Je me nomme Olivier, monsieur, répondit le petit malade d'un air étonné.

– Olivier ? dit M, Brownlow ; Olivier quoi ? Olivier White, hein ?

– Non, monsieur, Olivier Twist.

– Singulier nom, dit le vieux monsieur. Pourquoi avez-vous dit au magistrat que vous vous nommiez White ?

– Je n'ai jamais dit cela, monsieur, » répondit Olivier tout interdit.

Ceci avait si bien l'air d'un mensonge, que M. Brownlow jeta sur l'enfant un coup d'œil un peu sévère ; mais il n'était pas possible de douter de sa parole : le caractère de la vérité était empreint sur tous les traits de son visage.

« C'est sans doute une méprise, dit M. Brownlow. Mais, quoiqu'il n'eût plus de motif pour regarder fixement l'enfant, le souvenir de la ressemblance d'Olivier avec un visage connu lui revint à l'esprit, et si vivement qu'il ne pouvait détacher de lui ses regards.

« J'espère que vous n'êtes pas mécontent de moi, monsieur ? dit Olivier en levant des yeux suppliants.

– Non, non, répondit le vieux monsieur. Bonté divine ! que vois-je ? Bedwin, regardez donc là, et là. »

Et en parlant ainsi il montrait du doigt tour à tour le portrait placé au-dessus de la tête d'Olivier, puis la figure de l'enfant : c'était la copie vivante du portrait ; mêmes yeux, même bouche, mêmes traits. En ce moment la ressemblance était tellement frappante, que toutes les lignes du visage semblaient reproduites avec une précision merveilleuse.

Olivier ignorait la cause de cette exclamation soudaine ; il n’était pas assez fort pour supporter l’émotion qu’elle lui causa, et il s’évanouit.

* * * * *

Quand le Matois et son digne camarade maître Bates, après s’être approprié d’une manière illégale le mouchoir de M. Brownlow, s’étaient joints à la foule qui poursuivait Olivier, comme nous l’avons raconté précédemment, ils avaient obéi à un sentiment louable et méritoire, celui de se sauver eux-mêmes. Comme le respect de la liberté individuelle est un des privilèges dont tout bon Anglais s’enorgueillit le plus, je n’ai pas besoin de faire observer que cette fuite de nos jeunes filous doit les relever dans l’esprit des patriotes sincères. Ce qui montre bien qu’ils agissaient en vrais philosophes, c’est que, dès que l’attention générale fut fixée sur Olivier, ils cessèrent de poursuivre celui-ci, et regagnèrent leur demeure par le plus court chemin ; après avoir parcouru de toute la vitesse de leurs jambes un dédale de passages et de rues étroites, ils s’arrêtèrent d’un commun accord sous une voûte basse et sombre, et, dès qu’il eut repris haleine, maître Bates poussa un cri de joie et, dans les transports de sa gaieté, se tordit à force de rire et finit par se rouler à terre.

« Qu’as-tu à rire de la sorte ? demanda le Matois.

– Ha ! ha ! ha ! hurlait Charlot Bates.

– Pas tant de bruit, observa le Matois en jetant autour de lui un regard inquiet. Veux-tu te faire coffrer, animal ?

– C’est plus fort que moi, dit Charlot, je n’en peux plus. Tu as vu comme il courait, enfilant une rue après l’autre, se heurtant aux poteaux, et comme s’il était de fer aussi bien qu’eux,

reprenant sa course de plus belle ! et moi, avec le mouchoir dans la poche, à crier après lui : Au voleur ! c'est trop fort. »

La vive imagination de maître Bates lui représenta de nouveau cette scène sous un jour si comique qu'il ne put continuer, et retomba à terre, en se tenant les côtes à force de rire.

« Que va dire Fagin ? demanda le Matois, profitant d'un moment où Bates reprenait haleine.

– Quoi ? dit Charlot.

– Oui, quoi ? fit le Matois.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il peut dire ? demanda Charlot en coupant court à son accès de gaieté ; car le ton du Matois était sérieux. Qu'est-ce qu'il peut dire ? »

M. Dawkins, pour toute réponse, se mit à siffler, ôta son chapeau et secoua la tête en se grattant l'oreille.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Charlot.

– Tra déri déra ; bah ! va-t'en voir s'ils viennent, » dit le Matois en ricanant.

C'était une explication, mais peu satisfaisante ; aussi maître Bates renouvela t'il sa question :

« Qu'est-ce que ça signifie ? »

Le Matois ne répondit pas, mais remit son chapeau, releva sous ses bras les longues basques de son habit, se gonfla la joue avec la langue, se pinça le bout du nez à plusieurs reprises, puis

tournant les talons, s'élança dans la cour. Maître Bates le suivit d'un air pensif. Quelques instants après cette conversation, le facétieux vieillard prêtait l'oreille en entendant le bruit de leurs pas dans le vieil escalier. Il était assis près du feu en face d'un pot d'étain, tenant d'une main un cervelas et un petit pain, de l'autre un couteau. Un affreux sourire passa sur son visage blême, quand il se retourna pour écouter, penchant l'oreille vers la porte, et roulant ses yeux farouches sous ses sourcils roux.

« Qu'est-ce que c'est ? dit-il en changeant de visage. Ils ne sont que deux ! leur serait-il arrivé quelque chose ? Attention ! »

Les pas se rapprochèrent et se firent bientôt entendre sur le palier. La porte s'ouvrit lentement ; le Matois et Charlot Bates entrèrent et la fermèrent derrière eux.

CHAPITRE XIII.
Présentation faite au lecteur intelligent de quelques nouvelles connaissances qui ne sont pas étrangères à certaines particularités intéressantes de cette histoire.

« Où est Olivier ? dit le juif avec fureur, en se levant d'un air menaçant ; qu'est-il devenu ? »

Les jeunes filous regardèrent leur maître avec un sentiment de crainte, puis se regardèrent l'un l'autre avec embarras, et ne répondirent pas.

« Qu'est devenu Olivier ? dit le juif en prenant le Matois au collet et en le menaçant avec d'affreuses imprécations. Parle, ou je t'étrangle. »

Fagin disait cela d'un ton si sérieux, que Charlot Bates, qui en tout cas jugeait prudent de se mettre à l'abri, et qui ne voyait rien d'impossible à ce que le juif l'étranglât ensuite à son tour, tomba à genoux, et poussa un cri perçant et prolongé qui tenait du mugissement d'un taureau furieux et des accents d'une trompette marine.

« Parleras-tu ? dit le juif d'une voix de tonnerre, en secouant le Matois d'une telle force, que c'était merveille que l'habit ne lui restât pas dans les mains.

– Il est tombé dans la souricière et voilà tout, dit le Matois d'un air maussade. Ah ça ! allez-vous me laisser tranquille ? »

Et d'un seul élan se dégageant de son habit, il saisit la fourchette à rôtir et visa, au gilet du facétieux vieillard, un coup qui, s'il eût porté, lui eût fait perdre sa gaieté pour un mois ou deux, et peut-être davantage.

Dans cette occurrence, le juif recula avec plus d'agilité qu'on n'eût pu en soupçonner chez un homme si décrépit en apparence, et saisissant le pot d'étain, il se préparait à le jeter à la tête de son adversaire ; mais Charlot Bates attira en ce moment son attention par un hurlement affreux, et ce fut sur lui que le juif jeta le pot plein de bière.

« Eh bien ! qu'est-ce que tout ce tremblement ? murmura tout à coup une grosse voix, qui est-ce qui m'a jeté cela à la figure ? C'est bien heureux que je n'ai reçu que la bière, et non pas le pot, sans quoi j'aurais fait à quelqu'un son affaire. Je n'aurais jamais cru qu'un vieux coquin de juif pût jeter autre chose que de l'eau, et encore pour le plaisir de frauder la compagnie des eaux filtrées. Que se passe-t-il donc, Fagin ? Morbleu, ma cravate est pleine de bière… Vas-tu entrer, animal ? Qu'est-ce que tu fais là dehors ? As-tu honte de ton maître ? Ici ! »

L'homme qui parlait ainsi, d'un ton bourru, était un solide gaillard d'environ trente-cinq ans, portant une redingote noire de velours grossier, une vieille culotte grise, des brodequins lacés et des bas de coton bleu, qui cachaient de grosses jambes massives, de ces jambes auxquelles il sembla toujours manquer quelque chose, quand elles ne portent pas une bonne chaîne. Il avait un chapeau brun, et autour du cou un vieux foulard, avec les bouts éraillés duquel il s'essuyait le visage ; tout en parlant, et, quand il eut fini, il laissa voir une grosse figure commune, avec une barbe qui n'avait pas été rasée depuis trois jours, et des yeux sinistres, dont l'un portait la trace d'un coup récent.

« Ici ! entendez-vous ? » s’écria ce bandit à mine rébarbative.

Un barbet, la tête déchirée en vingt endroits, entra en rampant dans la chambre.

« Vous y mettez le temps, dit l’homme. Vous êtes trop fier pour me reconnaître devant le monde, n’est-ce pas ? Couchez là ! »

Cette injonction fut accompagnée d’un coup de pied qui envoya l’animal à l’autre bout de la chambre. Il semblait, du reste, habitué à ce traitement ; car il se blottit tranquillement dans un coin, sans pousser un cri, fermant et ouvrant ses vilains yeux vingt fois par minute, et paraissant occupé à faire l’inspection de l’appartement.

« Après qui en avez-vous donc ? dit l’homme en s’asseyant d’un air résolu. Vous maltraitez les enfants, vieil avare, vieux ladre, vieux fesse-mathieu. Ça m’étonne qu’ils ne vous assassinent pas ; à leur place, je me payerais ça ; si j’avais été votre apprenti, il y a longtemps que la farce serait jouée, et… Mais non ; je ne pourrais pas seulement vendre votre peau ; vous seriez tout au plus bon à mettre en bouteille pour être montré comme un prodige de laideur, mais je crois qu’on n’en souffle pas d’assez grandes.

– Chut ! chut ! monsieur Sikes, dit le juif tout tremblant ; ne parlez pas si haut.

– Ne m’appelez pas monsieur, répondit le bandit ; c’est signe que vous machinez quelque chose contre moi. Vous savez mon nom, n’est-ce pas ? Je ne le déshonorerai pas quand le moment sera venu.

– C’est bien, c’est bien, Guillaume Sikes, dit le juif avec une humilité abjecte ; vous avez l’air de mauvaise humeur, Guillaume.

– Peut-être bien ; répondit Sikes ; il me semble que vous êtes aussi, vous, passablement hors des gonds, quand vous jetez des pots de bière à la tête des gens, à moins que vous n’y voyiez pas plus de mal qu’à dénoncer et à…

– Êtes-vous fou ? » dit le juif en tirant l’homme par la manche et en montrant du doigt les jeunes garçons.

M. Sikes se contenta de faire le geste d’un homme qui a autour du cou un nœud coulant, et pencha sa tête sur son épaule droite, pantomime muette que le juif parut comprendre parfaitement.

Puis en termes d’argot dont sa conversation était sans cesse émaillée, mais qu’il est inutile de citer parce qu’ils seraient inintelligibles pour le lecteur, il demanda un verre de liqueur.

« Et surtout ayez soin de n’y pas mettre de poison, » ajouta-t-il en posant son chapeau sur la table.

Il disait cela en plaisantant ; mais s’il eût pu voir le juif se mordre les lèvres avec un infernal sourire, en se dirigeant vers le buffet, il eût pensé que la précaution, n’était pas tout à fait inutile, et que le facétieux vieillard pourrait bien céder à l’envie de perfectionner l’industrie du distillateur.

Après avoir avalé deux ou trois verres de liqueur, M. Sikes eut la bonté de faire attention aux jeunes apprentis ; et cette gracieuseté de sa part amena une conversation dans laquelle la cause et les circonstances de l’arrestation d’Olivier furent rap-

portées tout au long, avec les modifications et les embellissements que le Matois crut opportun d'y mêler.

« J'ai peur, dit le juif, qu'il ne parle et ne nous mette tous dans l'embarras.

– C'est assez probable, répondit Sikes avec un malicieux sourire. Vous voilà dans de beaux draps, Fagin.

– Et j'ai peur, voyez-vous, ajouta le juif, sans faire attention à l'interruption, et en regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux, j'ai peur que, si la danse commence pour nous, elle ne commence aussi pour d'autres ; votre affaire pourrait bien être encore plus mauvaise que la mienne, mon cher. »

L'homme tressaillit et se tourna vers le juif d'un air menaçant ; mais celui-ci s'enfonça la tête dans les épaules, et ses yeux errèrent au hasard sur le mur placé en face de lui.

Il y eut un long silence : chacun des membres de cette respectable association semblait absorbé par ses propres réflexions, sans excepter le chien, qui se léchait les babines d'un air sournois, et avait l'air de méditer une attaque contre les jambes de la première personne qu'il rencontrerait dans la rue.

« Il faudrait que quelqu'un s'informât de ce qui s'est passé au bureau de police, » dit M. Sikes, d'un ton beaucoup plus bas que celui qu'il avait pris depuis son arrivée.

Le juif fit un signe de tête d'assentiment.

« S'il n'a pas jasé, et s'il est sous clef, il n'y a rien à craindre jusqu'à ce qu'il soit relâché, dit M. Sikes, et alors on en aura soin. Il faut retrouver sa piste d'une façon ou d'une autre. »

Le juif fit un nouveau signe de tête approbatif.

Cette manière d'agir était évidemment la meilleure, mais malheureusement un grave obstacle s'opposait à ce qu'on l'adoptât ; cet obstacle n'était autre que l'antipathie violente et profondément enracinée du Matois, de Charlot Bates, de Fagin et de M. Guillaume Sikes pour le bureau de police, et la répulsion qu'ils éprouvaient à aller rôder aux alentours sous n'importe quel motif.

Il serait difficile de dire combien de temps ils restèrent sans parler, à se regarder les uns les autres, dans un état d'indécision qui n'avait rien d'agréable ; au reste, il serait superflu de faire aucune supposition à cet égard : car l'arrivée soudaine des deux jeunes femmes qu'Olivier avait vues précédemment fit reprendre le cours de la conversation.

«Voilà bien l'affaire ! dit le juif. Betty ira : n'est-ce pas, ma chère ?

– Où ? demanda la jeune dame.

– Rien qu'au bureau de police, ma chère Betty, » dit le juif d'une voix caressante.

Il faut rendre à la jeune dame cette justice qu'elle ne refusa pas positivement d'y aller, mais qu'elle se borna à déclarer nettement qu'elle aimerait mieux aller au diable ; manière polie et délicate d'éluder la demande, et qui atteste chez la jeune dame ce sentiment exquis des convenances qui nous fait éviter de contrarier notre prochain par un refus direct et formel.

La figure du juif s'assombrit ; il ne s'adressa plus à Betty, qui avait une toilette éclatante, pour ne pas dire splendide, une

robe rouge, des bottines vertes et des papillotes jaunes, mais à sa compagne.

« Et vous, Nancy ? dit-il d'un air engageant ; qu'en dites-vous, ma chère ?

– Que ça ne prend pas avec moi, répondit-elle ; ainsi, Fagin, inutile d'insister.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? fit M. Sikes en la regardant d'un air sombre.

– C'est comme je le dis, Guillaume, répondit tranquillement la dame.

– Bah ! tu es justement la personne qui convient, reprit Sikes ; personne ne te connaît dans le quartier.

– Et comme je ne me soucie pas qu'on m'y connaisse, répondit Nancy avec le même calme, je refuse net, Guillaume.

– Elle ira, Fagin, dit Sikes.

– Non, Fagin, elle n'ira pas, s'écria Nancy.

– Si fait, Fagin, elle ira, » répéta Sikes.

M. Sikes avait raison. À force de menaces, de promesses, de cajoleries, on obtint enfin de Nancy qu'elle se chargerait de la commission. Du reste, elle n'était pas retenue par les mêmes considérations que son aimable compagne : car ayant quitté depuis peu le faubourg éloigné mais élégant de Ratcliffe, pour venir habiter dans les environs de Field-Lane, elle n'avait pas à

craindre, comme Betty, d'être rencontrée par quelqu'une de ses nombreuses connaissances.

En conséquence, après avoir noué autour de sa taille un tablier blanc, et relevé ses papillotes sous un chapeau de paille, articles de toilette tirés de l'inépuisable magasin du juif, Mlle Nancy se prépara à sortir pour s'acquitter de sa mission.

« Un instant, ma chère, dit le juif en lui présentant un petit panier couvert ; tiens ça à la main ; ça te donnera un air plus respectable.

– Donnez-lui aussi une grosse clef, Fagin, dit Sikes ; ça aura l'air encore plus naturel.

– Oui, oui, vous avez raison, dit le juif en passant au doigt de la jeune femme un gros passe-partout ; là, c'est parfait. C'est à merveille, ma chère, ajouta-t-il en se frottant les mains.

– Oh ! mon frère mon pauvre cher petit frère ! s'écria Nancy fondant en larmes, et tenant d'une main crispée son panier et sa clef comme une femme au désespoir, qu'est-il devenu ? qu'en a-t'on fait ? Oh ! je vous en supplie, messieurs, ayez pitié de moi ; dites-moi où est ce cher enfant, messieurs. Je vous en supplie, mes bons messieurs. »

Après avoir prononcé ces mots d'une voix lamentable et déchirant, à la grande réjouissance des assistants, Mlle Nancy se tut, cligna des yeux, salua la compagnie en souriant et disparut.

« Ah ! voilà une fameuse fille, mes amis ! dit le juif en s'adressant aux jeunes filous et en secouant gravement la tête, comme pour les inviter, par cette nouvelle admonition, à suivre l'illustre exemple qu'ils venaient d'avoir sous les yeux.

– Elle fait honneur à son sexe, dit M. Sikes en remplissant son verre et en frappant la table de son énorme poignet. À sa santé ! et puissent les autres lui ressembler ! »

Tandis qu'on se répandait ainsi en éloges sur Nancy, la perle des femmes, celle-ci se rendait au bureau de police, et elle y arrivait bientôt saine et sauve, non sans avoir éprouvé ce sentiment de timidité naturel à une jeune femme qui se trouve dans les rues seule et sans protection.

Elle entra par derrière, donna un petit coup de clef à la porte d'une des cellules, et prêta l'oreille. Elle n'entendit rien ; alors elle toussa et se remit à écouter ; comme on ne lui répondait pas davantage, elle se décida à parler. « Olivier ! murmura-t-elle doucement ; mon petit Olivier ! »

Il n'y avait dans la cellule qu'un misérable va-nu-pieds qui avait été arrêté pour avoir commis le crime de jouer de la flûte sans patente, et qui, une fois son attentat contre la société clairement prouvé, avait été bel et bien condamné par M. Fang à un mois d'emprisonnement dans une maison de correction ; M. Fang avait ajouté cette remarque plaisante et pleine d'à-propos, que, puisqu'il avait de si bons poumons, il lui serait bien plus salutaire de les dépenser à tourner le moulin qu'à souffler dans une flûte. Le prisonnier, tout entier aux regrets que lui inspirait la perte de sa flûte, confisquée au profit de l'état, ne répondit pas à Nancy ; elle passa à la cellule suivante et frappa à la porte.

« Qu'est-ce ? demanda une voix faible, et tremblante.

– Y a-t-il là un petit garçon ? dit Nancy d'un ton larmoyant.

– Non, répondit la voix ; que Dieu l'en préserve !

Celui qui parlait ainsi était un vagabond de soixante-cinq ans, qu'on avait mis en prison pour n'avoir pas joué de la flûte, ou, en d'autres termes, pour avoir mendié dans la rue au lieu de faire quelque chose pour gagner sa vie. Dans la troisième cellule était un autre individu, condamné aussi à l'emprisonnement pour avoir vendu des casseroles sans permis, et pour avoir par conséquent cherché à gagner sa vie au détriment du timbre.

Comme aucun de ces criminels ne répondait au nom d'Olivier, ni ne pouvait en donner des nouvelles, Nancy alla droit à l'agent de police au gilet rayé dont nous avons déjà parlé, et, avec des sanglots et des lamentations dont elle augmentait l'effet en agitant sa clef et son panier, elle réclama son cher petit frère.

« Il n'est pas ici, ma chère, dit l'agent.

– Où est-il ? s'écria Nancy d'un air égaré.

– Le monsieur l'a emmené, répondit l'agent.

– Quel monsieur ? Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quel monsieur ? » cria Nancy.

Pour répondre à ces questions incohérentes, l'agent informa la pauvre sœur éplorée qu'Olivier était tombé évanoui dans le bureau de police, qu'il avait été renvoyé de la plainte parce qu'un témoin avait prouvé que le vol avait été commis par un autre, et qu'il avait été emmené sans connaissance, par le plaignant, à la maison de ce dernier, qui devait être du côté de Pentonville ; car ce nom avait été prononcé en donnant l'adresse au cocher.

La jeune femme, dans un état affreux d'anxiété, regagna la porte en chancelant. Puis tout à coup, prenant sa course, elle revint à la demeure du juif par le chemin le plus détourné.

M. Guillaume Sikes n'eut pas plutôt connu le résultat de la démarche de Nancy, qu'il appela vite son chien, mit son chapeau, et sortit précipitamment sans perdre son temps à dire adieu à la compagnie.

« Il faut que nous sachions où il est, mes amis ; il faut le retrouver, dit le juif avec émotion ; Charlot, tu vas aller partout à la découverte, jusqu'à ce que tu en rapportes des nouvelles. Nancy, ma chère, il faut qu'on me le trouve ; je m'en rapporte à toi, à toi et au Matois, sur la marche à suivre. Attendez, attendez, ajouta-t-il en ouvrant un tiroir d'une main tremblante ; voici de l'argent, mes amis. Je fermerai boutique ce soir ; vous savez toujours bien où me trouver ; ne restez pas ici une minute, pas un instant, mes amis ! »

En parlant ainsi, il les conduisit jusque sur l'escalier puis, fermant soigneusement la porte à double tour et la barricadant derrière eux, il tira de sa cachette le coffret qu'il avait involontairement laissé voir à Olivier, et se mit avec précipitation à cacher sous ses vêtements les montres et les bijoux qu'il contenait.

Un coup à la porte le fit tressaillir au milieu de cette occupation :

« Qui est là ? s'écria-t-il vivement et avec effroi.

– C'est moi ! répondit le Matois à travers le trou de la serrure.

– Eh ! bien ! qu'y a-t-il ? dit le juif avec impatience.

– Nancy demande s’il faut le conduire à l’autre logis, dit le Matois à voix basse.

– Oui, répondit le juif ; n’importe où on le trouvera. Trouvez-le, trouvez-le, voilà l’important. Je saurai bien ensuite ce que j’aurai à faire, n’ayez pas peur. »

Le Matois marmotta quelques mots, et descendit l’escalier quatre à quatre pour rejoindre ses compagnons.

« Jusqu’ici il n’a pas jasé, se dit le juif en reprenant sa besogne. S’il a l’intention de nous livrer chez ses nouveaux amis, il est encore temps de lui couper le sifflet. »

CHAPITRE XIV.
Détails sur le séjour d'Olivier chez M. Brownlow, – Prédiction remarquable d'un certain M. Grimwig sur le petit garçon, quand il partit en commission.

Olivier revint bientôt de l'évanouissement que lui avait causé la brusque exclamation de M. Brownlow : celui-ci et Mme Bedwin évitèrent soigneusement de reparler du tableau, et la conversation ne roula ni sur l'histoire, ni sur l'avenir d'Olivier, mais seulement sur des sujets propres à le distraire sans l'impressionner. Il était encore trop faible pour se lever pour le déjeuner ; mais quand il descendit le lendemain dans la chambre de la femme de charge, son premier mouvement fut de jeter un regard avide sur la muraille, dans l'espoir de revoir la figure de la belle dame ; son attente fut trompée : le portrait avait disparu.

« Ah ! vous voyez, dit la femme de charge en remarquant le coup d'œil d'Olivier, il n'est plus là.

– Je le vois, madame, répondit Olivier en soupirant. Pourquoi l'a-t-on enlevé ?

– On l'a décroché, mon enfant, reprit la vieille dame, parce que M. Brownlow a dit que la vue de ce portrait paraissait vous faire mal, et retarderait peut-être votre guérison.

– Oh ! non, madame, elle ne me faisait pas mal, dit Olivier. Je l'aimais tant !

– Bah ! bah ! dit la vieille dame avec gaieté ; dépêchez-vous de vous bien porter, mon ami, et on le remettra à sa place. Je vous le promets. Maintenant, parlons d'autre chose. »

Olivier ne put obtenir pour le moment d'autres détails sur le portrait en question, et la vieille dame avait été si bonne pour lui pendant sa maladie, qu'il tâcha de n'y plus penser ; il écouta attentivement une foule d'histoires qu'elle lui conta sur une belle et bonne sœur qu'elle avait, laquelle avait épousé un beau et brave homme, avec lequel elle habitait la campagne ; sur son fils, commis d'un négociant dans les Indes, lequel était aussi un brave jeune homme et lui écrivait quatre fois par an de si belles lettres, que les larmes lui venaient aux yeux rien que d'en parler. Quand elle se fut étendue longuement sur les perfections de ses enfants et sur les qualités de feu son excellent mari, qui était mort, le pauvre cher homme, juste depuis vingt-six ans, il fut temps de prendre le thé. Après le thé, elle se mit à montrer le *cribbage*[5] à Olivier, qui l'apprit du premier coup. Ils jouèrent avec le plus grand sérieux, jusqu'à ce qu'il fût temps pour le jeune convalescent de prendre un peu de vin chaud détrempé d'eau et une tranche de pain grillé avant de se mettre au lit.

Ce furent d'heureux jours que ceux de la convalescence d'Olivier ; autour de lui, tout était si tranquille, si propre, si soigné, on avait pour lui tant de bonté et d'attention, qu'après la vie bruyante et agitée qu'il avait menée, il se trouvait dans un vrai paradis. Dès qu'il eut assez de force pour s'habiller, M. Brownlow lui donna des vêtements neufs, une casquette, des souliers. On dit à Olivier qu'il pouvait disposer à sa fantaisie de ses vieux habits ; il les donna à une servante qui avait eu pour lui beaucoup de bonté ; en la priant de les vendre à quelque juif et de garder l'argent pour elle. Elle ne se le fit pas dire deux fois,

---

5 Sorte de jeu de cartes fort usité en Angleterre.

et Olivier, en voyant de la fenêtre du salon le juif rouler ces vêtements, les mettre dans son sac et s'éloigner, éprouva un vif sentiment de joie en songeant qu'il ne les reverrait plus et qu'il n'avait plus à craindre de les remettre. C'étaient, il faut le dire, d'affreux haillons, et Olivier ne s'était jamais vu habillé de neuf.

Huit jours environ après l'incident du portrait, il était un soir en train de causer avec Mme Bedwin, quand M. Brownlow fit dire que, si Olivier Twist était assez bien portant, il désirait le voir dans son cabinet, pour causer un peu avec lui.

« Mon Dieu ! lavez-vous les mains et laissez-moi arranger vos cheveux, dit Mme Bedwin ; Seigneur ! si j'avais su qu'il vous demanderait, je vous aurais mis un col blanc, je vous aurais fait beau comme un astre. »

Olivier obéit aussitôt à la vieille dame, et, bien qu'elle regrettât beaucoup de n'avoir pas seulement le temps de plisser la petite collerette d'Olivier, elle lui trouva la mine si charmante en le contemplant de la tête aux pieds, qu'elle alla jusqu'à dire qu'elle ne croyait pas qu'il eût pu gagner beaucoup à faire toilette.

Olivier alla frapper à la porte du cabinet, et, quand M. Brownlow lui eut dit d'entrer, il se trouva dans une petite pièce garnie de livres, dont la fenêtre donnait sur de jolis jardins. Près de la fenêtre était une table, devant laquelle M. Brownlow était assis, occupé à lire. En voyant Olivier, il posa son livre, et dit à l'enfant d'approcher et de s'asseoir près de la table. Olivier obéit, en s'étonnant qu'on pût trouver des gens pour lire tant de volumes, écrits, selon toute apparence, dans le but de rendre le monde plus savant ; sujet d'étonnement continuel pour des gens plus expérimentés qu'Olivier Twist.

«Voilà bien des livres, n'est-ce pas, mon garçon ? dit M. Brownlow, en observant la curiosité avec laquelle Olivier considérait les rayons qui garnissaient les murs du haut en bas.

– Oui, monsieur, en voilà beaucoup, répondit Olivier ; je n'en ai jamais vu tant.

– Vous les lirez, dit le vieux monsieur avec bonté, et vous y trouverez plus de plaisir qu'à en regarder la reliure ; pas toujours cependant, car il y a des livres dont la couverture fait tout le prix.

– Ce sont peut-être ces gros-là, monsieur, dit Olivier en montrant du doigt de forts in-quarto à reliure dorée.

– Pas toujours, dit le vieux monsieur en souriant et en donnant une petite tape à Olivier. Il y en a qui sont bien lourds, quoique d'un petit format. Aimeriez-vous à devenir savant et à écrire des livres, hein ?

– Je crois, monsieur, que j'aimerais à en lire, répondit Olivier.

– Comment ! fit M. Brownlow ; vous n'aimeriez pas à être auteur ?»

Olivier réfléchit un peu et finit par dire qu'il croyait qu'il valait beaucoup mieux être libraire. Le vieux monsieur rit de tout son cœur et déclara la réponse excellente ; ce qui réjouit Olivier, bien qu'il ne se doutât pas lui-même qu'il eût eu tant d'esprit.

« Eh bien, n'ayez pas peur, dit M. Brownlow en reprenant son sérieux ; nous ne ferons pas de vous un auteur tant qu'il y aura un honnête métier à vous apprendre, ne fût-ce que de gâcher du plâtre.

– Merci, monsieur, » dit Olivier ; et la vivacité de sa réponse fit encore rire le vieux monsieur, qui marmotta entre ses dents quelque chose sur la singularité de l'instinct ; Olivier n'y fit pas grande attention, parce qu'il ne comprit pas.

« Maintenant, dit M. Brownlow en prenant un ton plus bienveillant peut-être que jamais, mais en même temps beaucoup plus sérieux ; maintenant, mon enfant, je vous prie de faire attention à ce que je vais vous dire. Je vous parlerai sans détour, parce que je suis sûr que vous êtes aussi en état de me comprendre que pourraient le faire bien des personnes plus âgées.

– Oh ! monsieur, je vous en conjure, ne me dites pas que vous allez me renvoyer ! s'écria Olivier inquiet du ton sérieux que venait de prendre son protecteur ; ne me mettez pas à la porte pour que j'aille encore courir les rues. Laissez-moi rester ici pour vous servir. Ne me renvoyez pas à l'affreux repaire d'où je sors. Ayez pitié d'un pauvre enfant, monsieur, je vous en prie.

– Mon cher enfant, dit M. Brownlow, ému de la chaleur avec laquelle Olivier implorait son appui, ne craignez pas que je vous abandonne, à moins que vous ne m'y forciez.

– Jamais, monsieur, jamais, interrompit Olivier.

– Je l'espère, reprit le vieux monsieur ; je suis persuadé que vous ne m'y forcerez jamais. Quoique j'aie déjà éprouvé des déceptions de la part de gens auxquels j'ai voulu faire du bien, je suis pourtant très disposé à avoir confiance en vous, et je m'intéresse à vous plus que je ne puis dire. Les personnes qui ont possédé mes plus chères affections sont maintenant dans la tombe ; mais, quoiqu'elles aient emporté avec elles le charme et le bonheur de ma vie, je n'ai pas fait de mon cœur un cercueil, et je ne l'ai pas fermé pour toujours aux plus douces émotions ;

une affliction profonde n'a fait au contraire que les rendre plus fortes ; et cela devait être, car le malheur épure notre cœur. »

Le vieux monsieur, après avoir dit ces paroles à voix basse et comme s'il se parlait à lui-même, garda quelques instants le silence, tandis qu'Olivier, immobile sur sa chaise, osait à peine respirer.

« Si je vous parle ainsi, reprit enfin M. Brownlow d'un ton plus gai, c'est parce que votre cœur est jeune, et, sachant que j'ai éprouvé de violents chagrins, vous éviterez peut-être avec d'autant plus de soin de les renouveler. Vous dites que vous êtes orphelin, sans un ami au monde. Les renseignements que j'ai pu recueillir s'accordent avec votre dire. Racontez-moi votre histoire ; dites-moi d'où vous venez, qui vous a élevé comment vous avez connu les gens avec lesquels je vous ai trouvé. Dites-moi seulement la vérité, et soyez certain que, tant que je vivrai, vous ne serez pas sans ami. »

Pendant quelques instants, les sanglots empêchèrent Olivier de parler ; il allait raconter comment il avait été élevé à la ferme et conduit au dépôt de mendicité par M. Bumble, quand deux coups de marteau, frappés d'une main impatiente, retentirent à la porte de la rue. Un domestique entra et annonça M. Grimwig.

« Monte-t-il ? demanda M. Brownlow.

– Oui, monsieur, répondit le domestique ; il a demandé s'il y avait des *muffins*[6] à la maison, et, comme je lui ai dit que oui, il a répondu qu'il venait prendre le thé. »

M. Brownlow sourit, et, se tournant vers Olivier, il lui dit que M. Grimwig était un de ses vieux amis et qu'il ne fallait pas

---

6 Gateau particulier pour prendre le thé.

prendre garde à ses manières un peu brusques, car au fond c'était un digne homme.

« Faut-il que je descende, monsieur ? demanda Olivier.

– Non, répondit M. Brownlow ; je préfère que vous restiez ici. »

En ce moment entra un vieux monsieur, d'une belle corpulence, s'appuyant sur une grosse canne ; il boitait d'une jambe, portait un habit bleu, un gilet rayé, un pantalon et des guêtres de nankin, et un chapeau à grands bords. De son gilet sortait un petit jabot plissé ; une longue chaîne d'acier, à l'extrémité de laquelle il n'y avait qu'une clef, pendait négligemment de son gousset. Les deux bouts de sa cravate blanche étaient ramassés en un nœud de la grosseur d'une orange ; quant à son maintien, il était si mobile qu'il est impossible de le décrire. Il avait en parlant une manière de tourner brusquement la tête de côté et de regarder du coin de l'œil, qui rappelait à s'y méprendre la pose d'un perroquet. C'est dans cette attitude qu'il fit son entrée dans la chambre ; et, tenant du bout des doigts un petit morceau de peau d'orange, il s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

« Tenez ! voyez un peu : n'est-ce pas étrange et prodigieux que je ne puisse pas entrer chez quelqu'un sans trouver sur l'escalier un de ces morceaux d'orange qui font la fortune des chirurgiens ? C'est une peau d'orange qui m'a déjà rendu boiteux, et je suis sûr que c'est encore une peau d'orange qui causera ma mort. Oui, monsieur, je mourrai d'une peau d'orange ; j'en mangerais ma tête, monsieur ! »

C'était là l'expression favorite de M. Grimwig pour donner plus de poids à ses assertions ; et ce qu'elle avait de bizarre dans sa bouche, c'est que, même en admettant que la science se perfectionne au point de permettre à un individu de manger sa tête

si l’envie lui en prend, la tête de M. Grimwig était d’une dimension à faire désespérer de pouvoir l’avaler en une fois, sans compter qu’elle était poudrée à l’excès.

« Oui, monsieur, j’en mangerais ma tête, répéta M. Grimwig en frappant de sa canne le plancher. Tiens ! qu’est-ce que c’est que ça ? ajouta-t-il en apercevant Olivier, et en reculant de deux pas.

– C’est le jeune Olivier Twist, dont je vous ai parlé, » dit M. Brownlow.

Olivier fit un salut.

« Ce n’est pas au moins le garçon qui a eu la fièvre, j’espère ? dit M. Grimwig en reculant encore. Un instant ! ajouta-t-il brusquement, oubliant, dans la joie de sa découverte, sa crainte de gagner la fièvre : je parie que c’est ce garçon qui a pelé une orange et qui a jeté la peau sur l’escalier. J’en mangerais ma tête et la sienne avec.

– Non, ce n’est pas lui, dit M. Brownlow en riant, il n’a pas eu d’orange. Voyons, posez là votre chapeau et parlez à mon jeune ami.

– Cela me donne terriblement à penser, dit l’irascible vieillard en ôtant ses gants ; il y a toujours plus ou moins de peau d’orange sur le pavé de notre rue, et j’ai la certitude que c’est le garçon du chirurgien du coin qui en met à dessein ; pas plus tard qu’hier soir, un de ces morceaux a fait glisser une jeune femme, qui est tombée contre la grille de mon jardin. Dès qu’elle se releva, je la vis qui regardait l’infernale lanterne rouge qui éclaire l’enseigne du chirurgien ! N’y allez pas ! lui criai-je par la fenêtre ; c’est un assassin ! un dresseur d’embûches. J’en… »

Ici l'irritable vieillard donna un grand coup de canne sur le plancher ; c'était un geste qui chez lui était l'équivalent de son expression favorite. Puis, sans quitter sa canne, il s'assit, et, ouvrant un lorgnon qu'il portait attaché à un large ruban noir, il se mit à considérer Olivier. Celui-ci, se voyant l'objet d'un examen en règle, rougit et salua de nouveau.

« C'est là le garçon en question ? dit enfin M. Grimwig.

– Lui-même, répondit M. Brownlow en faisant à Olivier un signe de tête amical.

– Comment ça va-t-il, mon garçon ? dit M. Grimwig.

– Merci, monsieur, beaucoup mieux, » répondit Olivier ;

M. Brownlow, craignant probablement que son fantasque ami n'ajoutât quelque parole désagréable, dit à Olivier de descendre et d'aller prévenir Mme Bedwin de monter le thé. Olivier, qui n'était pas enchanté des manières du nouveau venu, fut heureux d'avoir une occasion de sortir.

« C'est un charmant garçon, n'est-ce pas ? demanda M. Brownlow.

– Je ne sais pas, répondit M. Grimwig d'un ton bourru.

– Comment cela ?

– Non, je ne sais pas ; pour moi tous les enfants se ressemblent. Je n'en connais que de deux sortes, les fluets et les joufflus.

– Et dans quelle catégorie placez-vous Olivier ?

– Dans les fluets, j'ai un ami dont le fils est un gros joufflu ; on appelle ça un bel enfant, avec une grosse tête ronde, des joues rouges et des yeux brillants. C'est horrible plutôt ; on dirait toujours qu'il va faire craquer ses vêtements sur toutes les coutures ; il a une voix de pilote et un appétit de loup ; je le connais bien, le gredin !

– Allons, dit M. Brownlow, ce n'est pas là le type du jeune Olivier Twist ; ainsi ne vous mettez pas en colère.

– C'est vrai, répondit M. Grimwig, mais il n'en vaut peut-être pas mieux. »

M. Brownlow toussa d'un air impatienté, ce qui parut causer une vive satisfaction à M. Grimwig.

« Oui, répéta-t-il, il n'en vaut peut-être pas mieux. D'où vient-il ? Qu'est-il ? Il a eu la fièvre… eh bien ! après ? il n'y a pas que les honnêtes gens qui aient la fièvre, n'est-ce pas ? Les filous ont aussi quelquefois la fièvre, hein ? J'ai connu un individu qui fut pendu à la Jamaïque pour avoir assassiné son maître ; il avait eu la fièvre plus de six fois : croyez-vous qu'on lui ait fait grâce à cause de ça ? Bast ! sottises que tout ça ! »

Le fait est qu'au fond du cœur M. Grimwig était parfaitement disposé à admettre que la mine d'Olivier prévenait beaucoup en sa faveur ; mais il avait au plus haut point la manie de contredire, et plus que jamais en ce moment, depuis qu'il avait trouvé une peau d'orange sur l'escalier. Résolu à ne se laisser influencer par personne pour juger si un enfant avait l'air intéressant ou non, il avait, dès l'entrée, pris le parti de contredire son ami. Quand M. Brownlow lui avoua qu'il ne pouvait répondre d'une manière satisfaisante à aucune de ses questions, parce

qu'il avait remis à interroger Olivier sur son histoire jusqu'au moment où il serait assez bien rétabli pour supporter cet examen, M. Grimwig prit un air narquois et malin, et demanda avec ironie si la ménagère avait l'habitude de compter l'argenterie le soir, parce que, si un beau jour elle ne trouvait pas une ou deux cuillers de moins, il en mangerait plutôt sa… etc.

M. Brownlow, bien que d'un caractère très vif, supporta tout cela avec beaucoup de gaieté, car il connaissait à fond les bizarreries de son ami.

De son coté, M. Grimwig eut la complaisance de trouver les *muffins* excellents, et tout se passa doucement. Olivier, qui prenait le thé avec les deux amis, commença à se trouver plus à l'aise en présence du terrible vieux monsieur.

« Et à quand le récit complet, détaillé et véridique, de la vie et des aventures d'Olivier Twist ? » demanda M. Grimwig à M. Brownlow après le thé.

En même temps il jetait sur Olivier un regard de côté.

« Demain matin, répondit M. Brownlow, je préfère que cela se passe dans le tête-à-tête. Vous viendrez dans mon cabinet demain matin à dix heures, mon ami.

– Oui, monsieur, dit Olivier. »

Il répondit avec un peu d'hésitation, parce qu'il était intimidé en voyant M. Grimwig le regarder fixement.

« Voulez-vous que je vous dise ? dit tout bas celui-ci à M. Brownlow ; il ne viendra pas demain matin, je l'ai vu hésiter ; vous êtes floué, mon cher ami.

– Je jurerais bien que non, répondit M. Brownlow avec chaleur.

– Si vous ne l'êtes pas, dit M. Grimwig. J'en mangerais… »

Et il frappa de sa canne le plancher.

« Je jurerais sur ma vie que cet enfant est sincère, dit M. Brownlow en donnant un coup sur la table.

– Et moi sur ma tête qu'il est un fripon, répliqua M. Grimwig en frappant aussi du poing sur la table.

– Nous verrons, dit M. Brownlow en réprimant un mouvement de colère.

– Oui, nous verrons, repartit M. Grimwig avec un sourire ironique, nous verrons bien. »

Le hasard voulut qu'en ce moment Mme Bedwin entrât, tenant un petit paquet de livres que M. Brownlow avait achetés le matin, à ce même libraire qui a déjà figuré dans cette histoire ; elle le posa sur la table et se préparait à sortir du cabinet.

« Faites attendre le commis, madame Bedwin, dit M. Brownlow ; il y a quelque chose à reporter.

– Il est déjà parti, monsieur, répondit Mme Bedwin.

– Rappelez-le, dit M. Brownlow ; j'y tiens ; ce libraire n'est pas riche et les livres ne sont pas payés. Il y en a d'ailleurs quelques-uns à reporter. »

On courut à la porte d'entrée ; Olivier arpenta la rue dans un sens, la servante dans l'autre, et Mme Bedwin, restant sur le seuil, appela le commis de toute sa force ; mais il était déjà bien loin, Olivier et la servante revinrent tout essoufflés sans avoir pu le rejoindre.

« Cela me contrarie beaucoup, dit M. Brownlow ; je tenais extrêmement à ce que ces livres fussent rendus ce soir même.

– Renvoyez-les par Olivier, dit M. Grimwig d'un ton moqueur ; il les remettra consciencieusement, à coup sûr.

– Oui monsieur, laissez-moi les reporter, je vous prie, dit Olivier ; je ne ferai que courir. »

Le vieux monsieur allait dire qu'Olivier ne devait sortir sous aucun prétexte ; mais M. Grimwig toussa d'un air si malicieux, que M. Brownlow résolut de charger l'enfant de la commission, et de prouver ainsi à son vieil ami combien ses soupçons, sur ce point du moins, étaient mal fondés.

« Il faut y aller, mon ami, dit-il à Olivier. Les livres sont sur une chaise à côté de ma table. Allez les chercher. »

Olivier, enchanté de se rendre utile, revint bien vite, les livres sous le bras, et attendit, sa casquette à la main, les ordres de M. Brownlow.

« Vous direz, dit celui-ci en regardant fixement M. Grimwig, que vous rapportez ces livres de ma part, et que vous venez payer les quatre guinées et demie que je dois. Voici un billet de cinq guinées ; vous aurez donc dix shillings à me remettre.

– Il ne me faudra pas dix minutes, monsieur, » répondit Olivier avec vivacité.

Il mit le billet dans sa poche, boutonna sa veste jusqu'en haut, plaça avec soin les livres sous son bras, fit un salut respectueux et sortit. Mme Bedwin l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, pour lui indiquer bien exactement le chemin le plus court, le nom du libraire, le nom de la rue, toutes choses qu'Olivier déclara saisir très clairement ; et, après lui avoir répété à plusieurs reprises d'avoir bien soin de ne pas s'enrhumer, la prudente vieille dame le laissa enfin sortir.

« Le cher enfant ! dit elle en le suivant des yeux ; je n'aime pas, je ne sais pourquoi, à le perdre ainsi de vue. »

En ce moment Olivier se retourna et lui fit gaiement un signe d'adieu avant de tourner le coin de la rue ; la vieille dame lui rendit son salut en souriant, ferma la porte et rentra dans sa chambre.

« Voyons, dit M. Brownlow en tirant sa montre et en la posant sur la table, il sera de retour dans vingt minutes, au plus ; d'ici-là il fera nuit.

– Est-ce que vous pensez sérieusement qu'il reviendra ? demanda M. Grimwig.

– En doutez-vous ? » dit M. Brownlow en souriant.

L'esprit de contradiction tourmentait beaucoup en ce moment M. Grimwig, et le sourire confiant de son ami ne fit que l'affermir dans cette disposition.

« Oui, j'en doute, dit-il en donnant un coup de poing sur la table. L'enfant a sur le dos un vêtement neuf, sous le bras des livres de prix, et dans la poche un billet de cinq livres sterling. Il

ira rejoindre ses anciens amis les voleurs, et se moquera de vous. S'il remet les pieds ici, je consens à manger ma tête. »

En parlant ainsi il rapprocha sa chaise de la table, et les deux amis restèrent dans une attente silencieuse, les yeux fixés sur la montre. Il est bon de remarquer, parce que cela montre bien l'importance que nous attachons à nos jugements, que M. Grimwig, bien qu'il ne fût nullement méchant, et qu'il fût désolé au contraire au fond de l'âme de voir son respectable ami dupe d'une supercherie, désirait pourtant de tout son cœur, en ce moment, qu'Olivier ne revînt pas : tant notre pauvre nature est pétrie de contradictions.

La nuit tomba peu à peu, et l'on pouvait à peine distinguer les aiguilles sur le cadran. Les deux messieurs restaient pourtant immobiles et silencieux, les yeux fixés sur la montre.

CHAPITRE XV.
Où l'on verra combien le facétieux juif et miss Nancy étaient attachés à Olivier.

Dans la salle obscure d'une misérable taverne, située dans la partie la plus sale de Little-Saffron-Hill, repaire ténébreux où pendant l'hiver un bec de gaz brûlait tout le jour, et où jamais pendant l'été ne brilla un rayon de soleil, un homme était assis devant un pot d'étain et un petit verre, absorbé dans ses pensées et imprégné d'une forte odeur de liqueur. À son vêtement de velours commun, à sa calotte de velours, à ses brodequins, un agent exercé l'eût reconnu sur-le-champ, malgré le demi-jour, pour M. Guillaume Sikes. À ses pieds était étendu un chien au poil blanc et aux yeux rouges, occupé tour à tour à cligner de l'œil en regardant son maître, et à se lécher le museau, où une plaie large et saignante attestait un combat récent.

« Vas-tu te tenir tranquille, gredin ! » dit M. Sikes en rompant brusquement le silence, Il était peut-être tellement plongé dans ses réflexions, que le seul mouvement des yeux du chien suffisait pour les troubler ; ou bien l'irritation produite en lui par ces réflexions mêmes avait besoin de se traduire en mauvais traitements à l'égard d'une bête inoffensive. Quoi qu'il en soit, Sikes se mit à jurer contre son chien et en même temps lui allongea un coup de pied.

En général, le chien ne cherche pas à se venger des coups qu'il reçoit de son maître ; mais celui de M. Sikes avait, comme son propriétaire, un assez méchant caractère, et, poussé à bout probablement en ce moment par la conviction de son innocence, il se jeta sans cérémonie sur le pied qui l'avait frappé,

enfonça ses dents dans le brodequin, le secoua vivement, puis se sauva en grondant sous un banc, juste à temps pour éviter le pot d'étain que M. Sikes lui lança à la tête.

« Tu voudrais mordre, hein ? dit Sikes, en saisissant d'une main les pincettes et en ouvrant de l'autre, d'un air résolu, un long couteau qu'il tira de sa poche. Ici, gredin ! ici ! m'entends-tu ? »

Le chien entendait fort bien, car M. Sikes criait comme un sourd ; mais il ne semblait pas du tout résigné à se laisser couper le cou ; il resta où il était, grondant plus fort qu'auparavant et saisissant dans ses dents l'extrémité des pincettes, qu'il mordit avec rage.

Cette résistance ne fit qu'accroître la colère de M. Sikes. Il se mit à genoux et commença à attaquer le chien avec fureur. L'animal sautait de côté et d'autre, jappant, grondant, aboyant. L'homme jurait, frappait, blasphémait ; la lutte allait devenir critique pour l'un ou l'autre des combattants, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le chien ne fit qu'un bond dehors, laissant Guillaume Sikes avec son couteau et ses pincettes à la main.

Pour se quereller, il faut être deux, dit un vieux proverbe. M. Sikes, désappointé de la fuite du chien, fit tomber sa colère sur le nouveau venu.

« Pourquoi diable venez-vous vous mettre entre mon chien et moi ? demanda-t-il avec un geste menaçant.

– Je ne savais pas, mon ami, je ne savais pas, » répondit Fagin d'une voix humble.

C'était en effet le juif qui venait d'entrer.

« Vous ne saviez pas, vieux brigand ! s'écria Sikes. Vous n'entendiez donc pas le vacarme ?

– Pas le moins du monde, aussi vrai que je suis en vie, répondit le juif.

– C'est vrai, vous n'entendez rien, répliqua Sikes avec un rire menaçant. Vous vous faufilez partout, sans qu'on vous entende entrer ni sortir. J'aurais voulu, Fagin, que vous fussiez à la place de mon chien, il y a une minute.

– Pourquoi donc ? demanda le juif avec un sourire forcé.

– Parce que le gouvernement, qui protège la vie d'êtres tels que vous, qui ont moins de cœur qu'un roquet, laisse un homme tuer son chien à sa fantaisie, répondit Sikes en fermant son couteau d'une manière très expressive. Voilà pourquoi. »

Le juif se frotta les mains et, s'asseyant devant la table, affecta de rire de la plaisanterie de son ami ; néanmoins, il était visiblement mal à son aise.

« Allez rire ailleurs, dit Sikes en remettant les pincettes en place et en toisant le juif avec dédain ; allez rire ailleurs, mais ne vous avisez pas de me rire au nez, voyez-vous, fût-ce derrière votre bonnet de coton. C'est moi qui vous tiens, Fagin, et du diable si je vous lâche. Tenez, si j'y passe, vous y passerez aussi. Ainsi ménagez-moi.

– Bien, bien, mon cher, dit le juif. Je sais tout cela. Nous…nous avons un intérêt réciproque, Guillaume, un intérêt réciproque.

– Hum ! fit Sikes, comme s'il trouvait que le juif était bien plus intéressé que lui dans la question. Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?

– Tout s'est passé le mieux du monde, répondit Fagin, et voici votre part ; elle est plus forte qu'elle ne devrait être, mon ami ; mais, comme je sais que vous me revaudrez cela une autre fois, et…

– Assez de verbiage, interrompit le voleur avec impatience. Voyons, donnez vite.

– Oui, oui, Guillaume, laissez-moi le temps, laissez-moi le temps, répondit le juif d'un ton caressant. Tenez, voici le magot sain et sauf. »

En disant ces mots, il tira de sa poche un vieux mouchoir, défit un gros nœud à l'un des coins, et laissa voir un petit paquet enveloppé de papier gris, que Sikes lui arracha des mains ; puis il l'ouvrit et se mit à compter les souverains qu'il renfermait.

« Est-ce tout ? demanda Sikes.

– Tout, répondit le juif.

– Vous n'avez pas ouvert le paquet en route et escamoté une ou deux pièces ? ajouta Sikes d'un air défiant. Ne prenez pas votre mine indignée ; cela vous est arrivé plus d'une fois. Remuez le grelot. »

Ceci voulait dire en bon français : « Tirez la sonnette. »

Un autre juif parut, plus jeune que Fagin, mais d'un extérieur presque aussi ignoble et repoussant.

Sikes ne fit que montrer du doigt le pot vide, et le juif, comprenant parfaitement le geste, sortit pour aller le remplir, après avoir échangé un singulier regard avec Fagin, qui leva les yeux un instant, comme s'il s'y attendait, et répondit par un signe de tête presque imperceptible. Sikes ne s'en aperçut pas, occupé qu'il était en ce moment à nouer le cordon de sa chaussure, que le chien avait arraché. Il est probable que, s'il eût observé ce court échange de signes d'intelligence, il n'en eût auguré rien de bon.

« Y a-t-il quelqu'un ici, Barney ? demanda Fagin sans lever les yeux, maintenant que Sikes le regardait.

– Bas une âme, répondit Barney, dont les paroles, qu'elles vinssent du cœur ou non, sortaient invariablement par le nez.

– Personne ? demanda Fagin d'un ton de surprise, qui signifiait peut-être que Barney pouvait dire la vérité sans crainte.

– Bersonne que badeboisselle Dadsy, répondit t'il.

– Nancy ! s'écria Sikes ; où est-elle ? Que la peste m'étouffe, si je n'honore cette fille pour ses dispositions naturelles !

– Elle s'est fait servir une assiette de bœuf bouilli sur le comptoir, ajouta Barney.

– Faites-la venir, dit Sikes en versant un verre de liqueur ; faites-la venir. »

Barney regarda timidement Fagin, comme pour lui demander son autorisation. Voyant que le juif ne disait mot et ne cessait pas d'avoir les yeux fixés à terre, il sortit et rentra presque

aussitôt en introduisant Nancy, vêtue en cuisinière, avec un bonnet, un tablier, un panier, et une grosse clef à la main.

« Tu es sur la trace, n'est-ce pas, Nancy ? demanda Sikes en lui offrant un verre.

– Oui, Guillaume, répondit la jeune dame en vidant le contenu, j'y suis, et assez fatiguée comme ça : le petit drôle a été malade et a gardé le lit, et…

– Ah ! Nancy, ma chère ! » dit Fagin en levant les yeux.

Peut-être le juif, en contractant ses sourcils roux et en fermant à demi ses yeux profondément encaissés dans leur orbite, donna-t-il à entendre à miss Nancy qu'elle était trop en veine de confidences ; ce détail importe peu. Le fait est qu'elle s'arrêta court dans ses explications, et qu'après avoir adressé à M. Sikes plusieurs gracieux sourires, elle changea de conversation. Après dix minutes environ, M. Fagin fut pris d'une quinte de toux ; sur quoi Nancy mit son châle, et déclara qu'il était temps de s'en aller. M. Sikes observa qu'il avait à faire un bout de chemin dans la même direction qu'elle, et manifesta l'intention de l'accompagner. Ils s'en allèrent ensemble, suivis à peu de distance par le chien, qui sortit d'une cour voisine sitôt que son maître fut hors de vue.

Le juif passa la tête hors de la porte au moment où Sikes venait de quitter la salle : il le suivit des yeux tandis qu'il franchissait l'obscur passage, le menaçant du poing, et murmurant d'horribles imprécations ; puis, avec un affreux rire, il revint prendre place devant la table, où il se plongea dans l'intéressante lecture du *Journal des Tribunaux*.

Pendant ce temps Olivier Twist, qui ne se doutait pas qu'il fût si près du facétieux vieillard, se dirigeait vers l'étalage du

libraire. Arrivé à Clerkenwell, il prit, sans y faire attention, une rue qui n'était pas comprise dans son itinéraire. Il l'avait à moitié franchie, quand il s'aperçut de sa méprise ; mais sachant que cette rue devait aussi aboutir au point vers lequel il se dirigeait, il jugea inutile de revenir sur ses pas, et continua à marcher, les livres sous le bras, de toute la vitesse de ses jambes.

Il songeait, tout en marchant, au bonheur de sa nouvelle situation, au plaisir qu'il aurait à voir, ne fût-ce qu'un instant, le pauvre petit Richard, qui peut-être en ce moment, battu et affamé, pleurait amèrement, quand il fut tiré de sa rêverie par une jeune femme qui s'écria très haut :

« Oh ! mon cher frère ! » Et à peine avait-il levé les yeux pour voir ce que cela signifiait, qu'il sentit l'étreinte de deux bras étroitement serrés autour de son cou.

« Laissez-moi, s'écria Olivier en se débattant ; laissez-moi tranquille. Qu'est-ce ? Pourquoi m'arrêtez-vous ? »

Pour toute réponse, la jeune femme qui le tenait embrassé, et qui avait à la main un petit panier et une grosse clef, se mit à pousser des cris et des gémissements.

« Oh ! mon Dieu ! disait-elle ; je t'ai donc retrouvé ; Olivier ! Olivier ! oh ! vilain enfant, de m'avoir jetée dans de pareilles inquiétudes à ton sujet ! Viens chez nous, mon ami, viens. Dieu soit loué ! je t'ai enfin retrouvé ! »

Après ces exclamations incohérentes, la jeune fille recommença ses gémissements de plus belle, avec un accès nerveux si violent, que plusieurs femmes qui étaient là demandèrent à un garçon boucher à la chevelure grasse et luisante, et qui regardait aussi, la scène, s'il ne croyait pas urgent de courir chercher un médecin. À quoi le garçon boucher, qui semblait d'une nature

assez lente, pour ne pas dire indolente, répondit qu'il n'y avait pas d'urgence.

« Oh ! non, non, ce n'est pas la peine, dit la jeune femme en serrant la main d'Olivier ; je vais déjà mieux. Allons tout droit à la maison, cruel enfant ! allons !

– Qu'est-ce qu'il y a donc, madame ? demanda une des femmes.

– Oh ! madame, répondit la jeune fille, il s'est sauvé il y a près d'un mois de chez ses parents, qui sont de bons ouvriers, pour aller courir avec une bande de filous et de mauvais garnements, et sa mère en est presque morte de chagrin.

– Petit misérable ! dit la femme.

– Rentrez chez vous bien vite, petite brute, dit une autre.

– Ce n'est pas moi, répondit Olivier très alarmé ; je ne la connais pas ; je n'ai ni sœur, ni père, ni mère, je suis orphelin, je demeure à Pentonville.

– Oh ! voyez donc, est-il effronté ! dit la jeune femme.

– Comment ! c'est vous, Nancy ! s'écria Olivier, en voyant la figure de la jeune femme qui s'était jusqu'alors tenue derrière lui ; il recula d'étonnement et d'effroi.

– Voyez-vous qu'il me reconnaît ! dit Nancy en s'adressant aux assistants. Il ne peut pas faire autrement Quelqu'un aurait-il la bonté de m'aider à l'emmener chez nous ? sans quoi il fera mourir son père et sa pauvre mère, et me mettra au désespoir.

– Que diable est ceci ? dit un homme en s'élançant hors d'une taverne, avec un chien blanc derrière les talons. Comment ! le petit Olivier ! Veux-tu bien aller retrouver ta pauvre mère, vaurien que tu es ! allons ! vite à la maison !

– Je ne leur appartiens pas. Je ne les connais pas. Au secours ! au secours ! cria Olivier en se débattant contre la vigoureuse étreinte de l'homme.

– Au secours ! répéta celui-ci ; c'est moi qui viens au secours, petit scélérat ! Qu'est-ce que c'est que ces livres-là ? Tu les as volés, n'est-ce pas ? donne-moi ça. »

À ces mots, l'homme arracha les volumes que tenait l'enfant, et le frappa violemment à la tête.

« C'est bien fait ! dit du haut d'un grenier un spectateur de cette scène ; voilà la vraie manière de mettre ces gamins-là à la raison !

– C'est vrai ça, dit un gros lourdaud de charpentier, en regardant d'un air approbateur celui qui venait de parler.

– Ça lui fera du bien, dirent les deux femmes.

– Eh ! c'est évident, reprit l'homme en frappant de nouveau Olivier et en le saisissant au collet. En avant, petit vaurien ! Ici, Turc ! attention au commandement ! »

Affaibli par sa récente maladie, étourdi par les coups et par cette attaque à l'improviste, épouvanté des grondements menaçants du chien et de la brutalité de l'homme, accablé surtout par la conviction où étaient les spectateurs qu'il était réellement un vaurien, que pouvait le pauvre enfant ? Il faisait nuit close, le quartier était désert ; nul secours à attendre. Toute résistance

était inutile. En un instant il fut entraîné dans un labyrinthe de rues sombres et étroites, et avec une rapidité qui rendait complètement inintelligibles les quelques cris qu'il osait pousser. Qu'importait d'ailleurs qu'ils fussent intelligibles, puisque personne n'était là pour s'en inquiéter ?

* * * * *

Les becs de gaz étaient partout allumés ; Mme Badwin attendait avec anxiété à la porte de la maison ; vingt fois la servante avait couru au bout de la rue pour tâcher d'apercevoir Olivier, et les deux vieux messieurs restaient obstinément assis dans le cabinet, au milieu de l'obscurité, et les yeux fixés sur la montre.

CHAPITRE XVI.
Ce que devint Olivier Twist, après qu'il eut été réclamé par Nancy.

Après avoir franchi nombre de rues étroites et de passages détournés, Sikes, Nancy et Olivier arrivèrent à un vaste espace découvert, que des claies et des parcs à troupeaux désignaient pour un marché au bétail. Là, Sikes ralentit le pas, car la jeune fille ne pouvait soutenir plus longtemps l'allure rapide qu'ils avaient prise jusqu'alors ; il se tourna vers Olivier, et lui enjoignit d'un ton brutal de prendre la main de Nancy.

« M'entends-tu ? » gronda-t-il en voyant Olivier hésiter et regarder aux alentours.

Ils étaient dans un endroit sombre, loin de tout passant, et Olivier ne vit que trop clairement qu'il n'y avait pas de résistance possible ; il tendit la main à Nancy qui la lui serra étroitement.

« Donne-moi l'autre, dit Sikes ; ici, Turc ! »

Le chien leva la tête en grondant.

« Tiens, mon brave, ajoute Sikes en mettant la main sur la gorge d'Olivier et en proférant un affreux jurement, s'il souffle un mot, jette toi là-dessus ! tu comprends ? »

Le chien grogna de nouveau, se lécha le museau, et regarda Olivier comme s'il avait envie de lui sauter à la gorge, sans plus tarder.

« Il le ferait comme je le lui dis, mille tonnerres ! dit Sikes en regardant son chien d'un œil féroce et satisfait.

– Maintenant, tu sais ce qui t'attend, jeune homme ; ainsi crie, si l'envie t'en prend ; le chien se chargera bien de te faire taire ; allons, plus vite que ça. »

Turc remua la queue pour remercier son maître de ces paroles caressantes, auxquelles il n'était pas habitué ; puis il poussa un nouveau grognement à l'adresse d'Olivier, et prit les devants.

C'était Smithfield qu'ils traversaient ; c'eût été Grosvenor-Square, qu'Olivier n'en eût pas su davantage. La nuit était sombre et brumeuse. L'éclairage des boutiques se voyait à peine à travers l'épaisseur du brouillard, qui augmentait à chaque instant et enveloppait de ténèbres les rues et les maisons ; l'aspect de ces lieux n'en était que plus étrange pour Olivier, et son anxiété plus grande.

Ils marchaient d'un pas précipité, quand l'horloge d'une église voisine sonna l'heure ; au premier coup, Sikes et Nancy firent halte, et prêtèrent l'oreille.

« Huit heures, Guillaume, dit Nancy.

– À quoi bon me dire ça ? je l'entends bien, n'est-ce pas ? répondit Sikes.

– Et *eux*, je voudrais bien savoir s'ils peuvent l'entendre, dit Nancy.

– Sans doute qu'ils le peuvent, reprit Sikes. Quand on m'a coffré, c'était l'époque de la foire de la Saint-Barthélemy, et il n'y avait pas dans toute la foire une méchante trompette dont je n'entendisse le vacarme ; quand j'étais sous les verrous le soir, le tumulte et le tapage du dehors rendaient si affreux le silence de la damnée vieille prison, que j'étais tenté de me briser la tête contre les ferrures de la porte.

– Pauvres garçons ! dit Nancy, le visage toujours tourné vers le point où l'horloge s'était fait entendre ; quel dommage, Guillaume, de si beaux garçons !

– Voilà bien les femmes, répondit Sikes, elles ne font attention qu'à ça. De si beaux garçons ! Eh bien ! s'ils ne sont pas encore morts, ils n'en valent pas mieux ; ainsi n'en parlons plus. »

Il semblait, en même temps, réprimer un mouvement de jalousie, et serrant plus fort la main d'Olivier, il lui dit d'avancer.

« Une minute, dit la jeune fille ; je ne passerais pas si vite par ici s'il s'agissait pour toi, Guillaume, d'être pendu le lendemain à huit heures ; il aurait beau y avoir de la neige, et je n'aurais pas de châle pour me couvrir, que je ferais le tour de cette place jusqu'à extinction.

– À quoi que ça m'avancerait ? demanda le brutal Sikes ; à moins que tu puisses me passer une lime et vingt aunes de bonne corde, tu ferais cinquante milles, ou tu ne bougerais pas, que ça serait tout de même, pour le bien que ça me ferait. Allons, en route, et ne restons pas là une heure à faire des phrases. »

La jeune fille éclata de rire, rajusta son châle, et ils se remirent à marcher ; mais Olivier sentit trembler la main de Nancy :

il la regarda en passant sous un bec de gaz, et vit qu'elle était pâle comme la mort.

Ils marchèrent, pendant une demi-heure, par des rues sales et peu fréquentées, et les quelques individus qu'ils rencontrèrent avaient tout l'air d'occuper dans la société une position semblable à celle de M. Sikes ; enfin ils s'engagèrent dans une ruelle encore plus sale que les autres, et pleine de boutiques de fripiers. Le chien courut en avant, comme s'il comprenait que la vigilance était maintenant inutile, et s'arrêta à la porte d'une boutique fermée et en apparence inoccupée ; car la maison tombait en ruines, et un écriteau cloué sur la porte, et qui semblait fixé là depuis bien des années, annonçait qu'elle était à louer.

« Tout va bien, dit Sikes, » après avoir jeté autour de lui un regard scrutateur.

Nancy passa la main sous les volets, et Olivier entendit le bruit d'une sonnette. Ils traversèrent la rue et attendirent quelques instants sous une lanterne ; on entendit lever un châssis avec précaution, et presque au même instant la porte s'ouvrit doucement. Sans plus de cérémonie, M. Sikes prit au collet l'enfant saisi de terreur, et tous trois se trouvèrent bientôt dans la maison.

L'allée était complètement sombre, et ils attendirent que la personne qui les avait introduits eût remis en place la chaîne et les barres de fer qui barricadaient la porte.

« Il n'y a personne ? demanda Sikes.

– Non, répondit une voix qu'Olivier crut reconnaître.

– Le vieux est-il là ? ajouta le brigand.

– Oui, répondit la voix, et il avait l'oreille basse en vous attendant. Va-t-il être content de vous voir ! plus que ça de chance ! »

Le style de cette réponse, aussi bien que la voix de celui qui parlait, n'étaient pas inconnus à Olivier ; mais il était impossible, dans l'obscurité, de voir quel était cet interlocuteur.

« Éclaire-nous, dit Sikes ; autrement nous allons nous casser le cou ou marcher sur les pattes du chien, et, alors, gare aux jambes, je ne vous dis que ça.

– Attendez un instant et vous aurez de la lumière, » répondit la voix. On entendit les pas de quelqu'un qui s'éloignait, et au bout d'une minute on vit paraître le sieur Jack Dawkins, autrement dit le rusé Matois, tenant une chandelle fichée dans un bâton fendu.

Le jeune filou ne s'arrêta pas à renouer connaissance avec Olivier autrement que par une grimace, et fit signe aux visiteurs de le suivre au bas de l'escalier ; ils traversèrent une cuisine où l'on ne voyait que les quatre murs, et ouvrant la porte d'une pièce basse et humide, qui donnait sur une petite cour fangeuse. Ils furent accueillis par de grands éclats de rire.

« Oh ! la bonne tête ! s'écria maître Charles Bates, en riant à se tenir les côtes. Le voilà ! ah ! le voilà ! regardez-le donc, Fagin : mais voyez donc la mine qu'il fait ! c'est trop fort ! En voilà une bonne farce ! Je n'en puis plus ; il y a de quoi mourir de rire. Tenez-moi, ou j'étouffe ! »

La gaieté de maître Bates n'eut plus de bornes ; il se laissa tomber tout de son long sur le plancher, agitant convulsivement ses jambes, et pendant cinq minutes il ne put modérer ses

transports. Enfin il se remit sur pied, saisit la chandelle que tenait le Matois, et s'approchant d'Olivier, il l'examina des pieds à la tête, tandis que le juif, ôtant son bonnet, saluait respectueusement et à plusieurs reprises l'enfant abasourdi ; quant au Matois, sournois comme il l'était, et peu enclin à rire dès qu'il avait l'occasion d'exercer ses talents, il fouillait les poches d'Olivier avec un soin minutieux.

« Voyez donc, Fagin, comme il est attifé ! dit Charlot en approchant tellement la lumière du vêtement neuf d'Olivier, qu'il faillit l'enflammer ; regardez-moi ça. Drap numéro un, et quelle coupe de muscadin ! oh ! c'est trop drôle ! Et des livres, encore ; mais, Fagin, c'est un monsieur tout craché.

– Charmé de vous voir en si bon état, mon cher, dit le juif en saluant ironiquement Olivier jusqu'à terre ; le Matois vous donnera un autre vêtement, mon cher, de crainte que vous n'abîmiez votre habit des dimanches. Pourquoi ne pas nous avoir écrit, mon cher, pour nous prévenir de votre arrivée ? nous aurions eu un souper tout chaud à vous offrir. »

À ces mots, maître Bates fut repris d'un fou rire, qui dérida Fagin lui-même et fit sourire le Matois. Mais comme ce dernier tirait à l'instant même, de la poche d'Olivier, le billet de banque de cinq guinées, on ne peut dire si ce fut l'explosion de joie de Bates ou cette découverte qui le fit sourire.

« Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Sikes en s'avançant vers le juif, qui allait empocher le billet. Cela m'appartient, Fagin.

– Non, mon ami, non, dit le juif ; c'est à moi, Guillaume, c'est à moi. Vous aurez les livres.

– Si on ose dire que ce n'est pas à moi, reprit Sikes en mettant son chapeau d'un air résolu, c'est-à-dire à moi et à Nancy, je remmène l'enfant. »

Le juif tressaillit, et Olivier aussi, quoique pour un motif bien différent ; il espérait que la dispute aurait pour effet de le remettre en liberté.

« Voyons, dit Sikes, voulez-vous me donner ça, oui ou non ?

– Ce n'est pas bien, Guillaume ; n'est-ce pas, Nancy, que ce n'est pas bien ? demanda le juif.

– Que ce soit bien ou mal, répliqua Sikes, donnez-moi ça, vous dis-je ! Est-ce que vous vous figurez que Nancy et moi nous n'avons rien de mieux à faire que de perdre notre temps à donner la chasse au premier garçon qui se fera coffrer, à cause de vous ? Donnez-moi ça, vieux ladre, vieille momie, entendez-vous ! »

Tout en faisant ces amicales remontrances, M. Sikes saisit le billet que le juif tenait entre le pouce et l'index, puis regardant froidement Fagin dans le blanc des yeux, il plia le billet en dix et l'enferma dans un nœud qu'il fit à sa cravate.

« Voilà pour notre peine, dit Sikes, et ce n'est pas moitié de ce que ça valait : quant à vous, gardez les livres, si vous aimez la lecture, ou sinon, vendez-les.

– C'est très intéressant, dit Charlot Bates, qui feignait de lire un des volumes en question, en faisant mille grimaces ; beau style ! hein, Olivier ? »

Et, en voyant l'air piteux de celui-ci, maître Bates, qui avait le don de saisir en toutes choses le côté comique, s'abandonna à un nouveau transport de gaieté plus bruyant que le premier.

« Ils appartiennent au vieux monsieur, dit Olivier en se tordant les mains ; au bon et généreux vieux monsieur qui m'a reçu chez lui, qui m'a soigné quand j'étais mourant ; renvoyez-les-lui, je vous en conjure ; renvoyez-lui les livres et l'argent ; gardez-moi ici toute ma vie ; mais je vous en prie, je vous en supplie, renvoyez-les-lui. Il croira que je l'ai volé ! la vieille dame, et tous ceux qui ont été si bons pour moi, croiront que je suis un voleur ; oh ! ayez pitié de moi et renvoyez-les-lui ! »

En parlant ainsi, avec l'énergie que donne une poignante douleur, Olivier tomba à genoux aux pieds du juif, en joignant les mains d'un air suppliant et désespéré.

« Ce garçon a raison, observa Fagin en jetant autour de lui un coup d'œil sournois, et en fronçant tant qu'il pouvait ses affreux sourcils. Tu as raison, Olivier, tu as raison. On croira que tu es un voleur ; ah ! ah ! ajouta-t-il en se frottant les mains ; ça se trouve à merveille, et nous ne pouvions rien souhaiter de mieux.

– Sans doute, répondit Sikes ; j'y ai songé dès que je l'ai vu entrer dans Clerkenwell avec ses livres sous le bras. C'est tout simple, il faut que ce soient des gens confits en dévotion : autrement ils ne l'auraient pas pris chez eux. Ils ne le rechercheront pas, de crainte d'être obligés à des poursuites pour le faire enfermer ; il est en sûreté comme ça. »

Pendant ce dialogue, Olivier regardait tour à tour Fagin et Sikes d'un œil égaré, et comme s'il avait à peine conscience de ce qui se passait autour de lui ; mais aux derniers mots de Guillaume Sikes il se releva subitement, et s'élança, tout effaré, hors

de la chambre, en criant au secours, de manière à réveiller tous les échos de la vieille maison délabrée.

« Ne laisse pas sortir ton chien, Guillaume ! s'écria Nancy en se précipitant vers la porte et en la fermant sur le juif et ses deux élèves, qui s'étaient élancés à la poursuite d'Olivier. Ne laisse pas sortir ton chien ; il mettrait cet enfant en pièces.

– Ce serait bien fait ! dit Sikes en se débattant pour se dégager de l'étreinte de la jeune fille. Lâche-moi, ou je te brise la tête contre le mur.

– Ça m'est égal, Guillaume, ça m'est égal, criait la jeune fille en luttant énergiquement contre cet homme ; l'enfant ne sera pas déchiré par le chien, ou tu me tueras la première.

– Tu vas voir ! dit Sikes en grinçant des dents. Ôte-toi de là, ou ce sera l'affaire d'un instant. »

Le brigand lança la jeune fille à l'autre bout de la chambre… juste au moment où le juif et ses deux élèves rentraient, ramenant Olivier après eux.

« Eh bien ! qu'est-ce ? dit le juif.

– Je crois que cette fille est devenue folle, répondit Sikes d'un air farouche.

« Non, je ne suis pas folle, dit Nancy pâle et haletante. Je ne suis pas folle, Fagin, soyez-en sûr.

– Eh bien alors, taisez-vous ! dit le juif d'un air menaçant.

– Non, je ne me tairai pas, reprit Nancy sur un ton très élevé ; voyons, qu'avez-vous à dire à cela ? »

M. Fagin connaissait assez le caractère et les caprices des femmes pour sentir qu'il n'était pas prudent de prolonger l'entretien. Pour faire diversion, il s'adressa à Olivier :

« Vous vouliez donc vous sauver, mon ami ? lui dit-il en prenant dans l'angle de la cheminée un gros bâton noueux. »

Olivier ne répondit rien : mais il observait les mouvements du juif, et son cœur battait avec force.

« Vous appeliez au secours, vous vouliez faire venir la police, n'est-ce pas ! poursuivit Fagin avec un rire moqueur et en saisissant l'enfant par le bras ; nous vous en ferons passer l'envie, jeune homme ! »

Le juif appliqua un vigoureux coup de bâton sur les épaules d'Olivier, et il levait le bras pour recommencer, quand la jeune fille se jeta sur lui et lui arracha le bâton, qu'elle jeta au feu avec tant de force que des charbons roulèrent jusqu'au milieu de la chambre.

« Je ne souffrirai pas chose pareille, Fagin, s'écria Nancy. Vous avez retrouvé cet enfant ; que voulez-vous de plus ? Tâchez de le laisser tranquille, entendez-vous, ou je vous arrangerai de manière à me faire pendre avant mon tour. »

En proférant ces menaces, la jeune fille frappait du pied le plancher ; pâle de colère, les lèvres serrées, les mains crispées, elle regardait tour à tour le juif et Sikes.

« Allons, Nancy ! dit le juif d'un ton radouci, après un moment de silence, pendant lequel il échangea avec M. Sikes des

regards étonnés et inquiets ; vous êtes… ce soir… plus admirable que jamais ; eh ! eh ! ma chère, vous jouez la comédie à ravir.

– Vraiment ? dit la jeune fille ; prenez garde que je ne me surpasse ; ce serait tant pour vous, Fagin ; ainsi, marchez droit avec moi ; tenez-vous-le pour dit. »

Une femme poussée à bout, surtout une femme aigrie par le malheur et le désespoir, peut arriver à un degré d'irritation que peu d'hommes aiment à provoquer. Le juif comprit qu'il feindrait inutilement de prendre plus longtemps la colère de Nancy pour un caprice passager, et reculant involontairement de quelques pas, il jeta du côté de Sikes un coup d'œil moitié craintif, moitié suppliant, comme pour lui dire que c'était à lui naturellement à continuer le dialogue.

M. Sikes entendit ce muet appel, et, sentant peut-être son orgueil personnel et son influence intéressés à ce que Nancy fut immédiatement réduite à la raison, prononça au moins deux ou trois douzaines de malédictions et des menaces dont la rapidité et la variété faisaient beaucoup d'honneur à la fertilité de son esprit inventif. Comme tout cela ne produisait aucun effet visible sur l'objet de sa colère, il eut recours à des arguments plus frappants.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? » s'écria-t-il en appuyant sa question d'une des imprécations familières à notre pays contre le plus beau de tous les traits qui décorent la figure humaine, imprécation imprudente qui risquerait, si elle était entendue là-haut seulement une fois sur cinquante mille qu'on la répète ici-bas, de faire de la cécité une maladie aussi commune que la rougeole. « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Le diable me brûle ! Ne sais-tu plus qui tu es et ce que tu es ?

– Oh ! que si, que je le sais bien, » répliqua la jeune fille avec un rire nerveux, en balançant sa tête de droite à gauche, et prenant un air d'indifférence qui dissimulait mal son émotion.

– Eh bien alors, tiens-toi tranquille, ajouta Sikes en grondant comme il avait l'habitude de le faire quand il s'adressait à son chien ; ou je te ferai tenir tranquille pour longtemps. »

La jeune fille se remit à rire et avec plus de sans-gêne qu'auparavant ; puis, lançant à Sikes un coup d'œil furtif, elle détourna la tête et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

« Comme ça te va bien, reprit Sikes en la toisant avec mépris, de te donner des airs de bonté et de générosité ! La belle occasion pour cet enfant, comme tu l'appelles, de se faire de toi une amie !

– Oui, je suis son amie ! s'écria la jeune fille avec colère, et maintenant j'aimerais mieux être morte dans la rue, ou avoir pris la place de ceux auprès de qui nous avons passé ce soir, que d'avoir contribué à entraîner ici cet enfant. À partir d'aujourd'hui ce n'est plus qu'un voleur, un fripon, un scélérat ; faut-il pour cela que ce vieux misérable vienne encore le rouer de coups ?

– Allons, allons, Sikes, dit le juif d'un ton de reproche, et en lui montrant les jeunes filous qui écoutaient ce dialogue de toutes leurs oreilles, soyons calme, Guillaume ; il faut faire la paix.

– Faire la paix ! s'écria Nancy exaspérée ; vieux scélérat. Je n'avais pas la moitié de l'âge de cet enfant, que déjà je volais pour vous et voilà douze ans que je fais ce métier-là, et toujours pour vous ! Est-ce vrai ? dîtes ; est-ce vrai ?

– C’est bon, c’est bon, répondit le juif en tâchant de calmer Nancy ; mais ce métier-là est aussi ton gagne-pain : c’est lui qui te fait vivre.

– En effet, reprit-elle avec volubilité ; c’est ma vie, comme les rues sont ma demeure, malgré le froid, la pluie et la boue. Et c’est vous, misérable ! qui m’avez menée là, et qui m’y retiendrez nuit et jour jusqu’à ce que je meure !

– Il t’arrivera pis que cela ! interrompit le juif piqué de ces reproches ; pis que cela, entends-tu, si tu dis encore un mot. »

Elle se tut ; mais dans sa colère elle s’arrachait les cheveux et déchirait ses vêtements. Elle se précipita sur le juif et lui eût probablement laissé des marques de sa vengeance, si Sikes ne fût intervenu à temps en la prenant par les mains ; elle fit quelques vains efforts pour se dégager, et tomba évanouie.

« J’aime autant cela, dit Sikes en la posant à terre dans un coin de la chambre. Elle a une force étonnante dans les bras, quand elle est montée comme ça. »

Le juif s’essuya le front et sourit : il se sentait soulagé en voyant enfin cette scène terminée ; mais ni lui, ni Sikes, ni le chien, ni les jeunes voleurs, ne semblèrent y voir autre chose qu’un incident ordinaire et inhérent au métier.

« C’est le diable que d’avoir affaire aux femmes, dit le juif en remettant le bâton à sa place ; mais elles sont bien fines, et nous n’arriverions à rien sans elles. Charlot, mène coucher Olivier.

– Je suppose qu’il ne mettra pas demain ses beaux habits n’est-ce pas, Fagin ? demanda Charlot Bates en riant.

– N’aie pas peur, » répondit le juif en riant aussi.

Maître Bates, charmé probablement de cette commission, prit la chandelle et conduisit Olivier dans une cuisine voisine, où il y avait deux ou trois lits semblables à celui où Olivier avait dormi jadis. Là, le sieur Bates, après avoir ri de tout son cœur, rendit à Olivier les affreux haillons dont celui-ci avait été si heureux d'être débarrassé chez M. Brownlow. Le hasard avait voulu que Fagin les reconnût entre les mains du juif qui les avait achetés, et cette circonstance l'avait mis sur la trace d'Olivier.

« Ôte tes beaux habits, dit Charlot ; je les donnerai à Fagin, qui en aura soin. Ah ! la bonne farce ! »

Le pauvre Olivier obéit, bien à contre-cœur ; maître Bates roula les vêtements neufs, les mit sous son bras et sortit ; il ferma la porte à clef, et laissa Olivier dans les ténèbres.

Les éclats de rire de Charlot et la voix de miss Betsy, qui survint à propos pour jeter de l'eau froide à la figure de son amie évanouie et la faire revenir à elle, auraient suffi pour empêcher de dormir bien des gens plus heureux qu'Olivier ; mais il était souffrant et épuisé de fatigue, et bientôt il s'endormit profondément.

CHAPITRE XVII.
Olivier a toujours à souffrir de sa mauvaise fortune, qui amène tout exprès à Londres un grand personnage pour ternir sa réputation.

Il est d'usage au théâtre, dans tout bon mélodrame bien sanglant, de présenter tour à tour des scènes tragiques et des scènes comiques entrelardées. On nous montre, gisant sur un grabat, le héros accablé sous le poids de ses chaînes et de ses malheurs ; puis, à la scène suivante, son écuyer fidèle, ignorant le sort de son maître, vient égayer l'auditoire par une chanson bouffonne. Nous voyons avec émotion l'héroïne à la merci d'un baron cruel et superbe, exposée à perdre l'honneur ou la vie et tirant son poignard pour sauver l'un au prix de l'autre ; et, au moment où l'intérêt est le plus vivement excité, on entend un coup de sifflet, et nous voilà transportés tout d'un coup dans la grande salle d'un château, où un vieux sénéchal, à la chevelure grise, chante un air joyeux. Ses vassaux font chorus avec lui ; ils n'ont pas autre chose à faire, et s'en vont tous de compagnie, toujours joyeux, toujours chantant.

Ces changements de scène nous paraissent ridicules ; ils ne sont pourtant pas aussi invraisemblables que nous pourrions le croire au premier abord. La vie n'offre-t-elle pas sans cesse des contrastes de ce genre, ici des fêtes et là un lit de mort ; tantôt le deuil et la tristesse, et tantôt la joie et le plaisir. Mais alors nous sommes nous-mêmes acteurs, au lieu d'être témoins passifs des événements, et cela fait une grande différence. Ces transitions brusques, ces élans subits de colère ou de douleur, qui ne nous étonnent point sur la scène du monde, nous semblent ridicules

et déplacés, dès que nous sommes réduits au rôle de simples spectateurs.

Les soudains changements de scène, de temps et de lieu, ne sont pas seulement sanctionnés dans les livres par un long usage ; ils sont encore considérés par beaucoup de gens comme étant le grand art de la composition. Il y a même certains critiques qui n'estiment le talent d'un auteur qu'en raison des difficultés qu'il amoncelle autour de ses personnages à la fin de chaque chapitre. Ce court préambule paraîtra peut-être inutile. En tout cas, on doit y voir de la part de l'historien une manière délicate de prévenir ses lecteurs qu'il va les ramener à la ville natale d'Olivier, et qu'il a de bonnes raisons de leur faire faire ce voyage.

Un matin, de très bonne heure, M. Bumble sortit, la tête haute, du dépôt de mendicité, et se mit à monter la grande rue d'un pas majestueux. Il était dans l'éclat et la splendeur de sa dignité de bedeau. Les rayons du soleil levant se jouaient sur son tricorne et sur son habit, et il tenait sa canne de l'air résolu que donnent la santé et la puissance. M. Bumble avait toujours la tête haute, mais ce jour-là plus haute encore que d'habitude. Il y avait dans son regard quelque chose de profond, et dans sa démarche une fierté qui annonçait que de graves réflexions, trop importantes pour être communiquées à personne, traversaient sa cervelle de bedeau.

M. Bumble ne s'arrêta pas en route à causer avec les petits marchands ou autres qui lui adressaient respectueusement la parole, à peine répondait-il à leurs saluts par un geste rapide. Il garda cette allure imposante jusqu'à ce qu'il eût gagné la Ferme, où Mme Mann veillait, avec un soin paroissial sur son petit troupeau d'enfants pauvres.

« Au diable le bedeau ! dit Mme Mann en entendant M. Bumble secouer avec impatience la porte du jardin. C'est

sans doute lui qui nous arrive si matin !… Ah ! monsieur Bumble, j'étais bien sûre que c'était vous ! quel plaisir vous me faites ! Entrez donc, monsieur, je vous prie. »

Les premiers mots s'adressaient à Susanne, et les exclamations de joie à M. Bumble, tandis que la bonne femme ouvrait la porte du jardin et faisait entrer le bedeau avec empressement et respect.

« Madame Mann, dit M. Bumble en se laissant tomber lentement dans un fauteuil, au lieu de s'asseoir brusquement comme un manant ; bonjour, madame Mann.

– Je vous souhaite le bonjour, monsieur, répondit Mme Mann d'un air souriant. J'espère que vous vous portez bien, monsieur ?

– Comme ça, madame Mann, répondit M. Bumble. Une vie *paroissiale* n'est pas un lit de roses.

– Ah ! monsieur Bumble, à qui le dites-vous ? » répondit celle-ci.

Si les pauvres enfants du dépôt l'eussent entendue parler ainsi, ils eussent tous fait chorus avec elle.

« La vie *paroissiale*, madame, continua M. Bumble en donnant un coup de canne sur la table, est une vie fatigante, agitée, tourmentée ; mais on sait bien que c'est la destinée de tous les fonctionnaires publics d'être toujours en butte aux persécutions. »

Mme Mann, sans trop comprendre ce que le bedeau voulait dire par là, leva toujours les mains au ciel d'un air de compassion et soupira.

« Ah ! vous avez raison de soupirer, madame Mann ! » dit le bedeau.

Voyant qu'elle avait bien fait, celle-ci poussa un nouveau soupir, à la grande satisfaction du fonctionnaire qui, réprimant un gracieux sourire, regarda son tricorne avec un grand sérieux et dit :

« Madame Mann, je pars demain pour Londres.

– Comment, monsieur Bumble ! dit celle-ci en reculant de deux pas.

– Oui, madame, pour Londres, reprit l'inflexible bedeau, je prends la diligence, et j'emmène avec moi deux pauvres du dépôt, On est en instance pour les placer ailleurs, et le conseil d'administration m'a chargé, moi, entendez-vous, madame Mann, de suivre l'affaire devant les assises de Clerkenwell. Et je me demande, ajouta-t-il en se redressant, si les assises de Clerkenwell n'auront pas du fil à retordre avant d'en finir avec moi.

– Oh ! monsieur, ne soyez pas trop sévère à leur égard, dit Mme Mann d'un ton doucereux.

– Ce sera la faute des assises de Clerkenwell, répondit M. Bumble ; et, si elles ne s'en tirent pas à leur honneur, les assises de Clerkenwell ne pourront s'en prendre qu'à elles-mêmes.

M. Bumble prononça ces mots d'un air si résolu et même si menaçant que Mme Mann parut effrayée.

« Et vous prenez la diligence ? dit-elle enfin. Je croyais que d'habitude on expédiait les pauvres en charrette ?

– Oui, madame Mann, lorsqu'ils sont malades, dit le bedeau ; nous les mettons en charrette découverte, quand il pleut : c'est pour les empêcher de s'enrhumer.

– Oh ! dit Mme Mann.

– Quant à ces deux-ci, la concurrence s'en charge et les prend à bon marché, dit M. Bumble. Ils sont dans un piteux état, et nous avons calculé que les frais de transport coûteraient deux livres sterling de moins que les frais d'enterrement… à condition pourtant que nous puissions les colloquer dans une autre paroisse. J'espère que nous en viendrons à bout, à moins qu'ils n'aillent s'aviser de mourir en route, pour nous faire enrager. Ha ! ha ! »

M. Bumble se mit à rire ; mais ses yeux rencontrèrent son tricorne et il reprit son air grave.

« N'oublions pas les affaires, madame, dit le bedeau ; voici l'allocation mensuelle que vous accorde la paroisse. »

M. Bumble tira de son portefeuille quelques pièces d'argent roulées dans du papier, et demanda un reçu que Mme Mann écrivit aussitôt.

« C'est un vrai griffonnage, dit-elle ; mais c'est en règle tout de même. Merci, monsieur Bumble ; bien obligée, monsieur. »

Celui-ci répondit par un léger signe de tête aux révérences de Mme Mann, et demanda des nouvelles des enfants.

« Les chers petits trésors ! dit Mme Mann d'une voix émue ; ils se portent à merveille, sauf deux qui sont morts la semaine dernière, et le petit Richard qui est malade.

– Est-ce qu'il ne va pas mieux ? » demanda le bedeau.

Mme Mann hocha la tête.

« C'est un enfant qui a de mauvaises dispositions, une nature vicieuse, un caractère rebelle, ajouta M. Bumble d'un air courroucé. Où est-il ?

– Je vais vous l'amener à l'instant, monsieur, répondit Mme Mann. Richard ! Richard ! arrivez vite. »

Elle trouva bientôt l'enfant, lui fit mettre la figure sous la pompe, et l'essuya avec sa robe ; puis il comparut devant l'imposant M. Bumble.

Il était pâle et maigre ; il avait les joues creuses, et de grands yeux brillants. Le misérable uniforme de la paroisse, cette livrée de la misère, flottait sur son corps débile, et ses petits membres étaient rabougris comme ceux d'un vieillard.

Tel était le pauvre enfant qui tremblait sous le regard de M. Bumble, sans oser lever les yeux, et craignait d'entendre la voix du bedeau.

« Voulez-vous bien regarder monsieur, entêté que vous êtes ? » dit Mme Mann.

L'enfant leva timidement la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de M. Bumble.

« Eh ! bien, enfant de paroisse, qu'y a-t-il pour votre service ? demanda M. Bumble en prenant, fort à propos, un ton goguenard.

– Rien, monsieur, répondit celui-ci d'une voix tremblante.

– Je le crois bien, dit Mme Mann après avoir ri de tout son cœur de la saillie du bedeau. Vous n'avez besoin de rien, je pense.

– Je voudrais bien… balbutia l'enfant.

– Comment ! interrompit la femme ; vous allez dire que vous avez besoin de quelque chose, petit misérable ?

– Un instant, madame Mann, un instant ! dit le bedeau en levant la main d'un air d'autorité. Que demandez-vous, monsieur ?

– Je voudrais bien, balbutia l'enfant, que quelqu'un consentit à m'écrire quelques mots sur un morceau de papier, à le plier, à le cacheter et à le garder quand je serai sous terre.

– Que veut dire par là cet enfant ? s'écria M. Bumble sur lequel le ton suppliant et l'air souffreteux de Richard avaient fait quelque impression, tout endurci qu'il était à de tels spectacles. Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

– Je voudrais, reprit l'enfant, laisser quelques mots d'amitié au pauvre Olivier Twist, et lui faire savoir combien j'ai pleuré en songeant qu'il errait à l'aventure, pendant les nuits sombres, sans personne qui vînt à son aide… Et je voudrais aussi lui dire, ajouta l'enfant d'un ton suppliant en joignant ses petites mains, que je suis content de mourir jeune ; car peut-être, si je vivais longtemps, ma petite sœur, qui est au ciel, m'oublierait ou ne me reconnaîtrait plus : il vaut bien mieux que nous nous retrouvions bientôt là-haut. »

M. Bumble, très étonné, considéra le petit orateur des pieds à la tête, et s'adressant à Mme Mann :

« Ils sont tous taillés sur le même modèle, dit-il ; cet effronté d'Olivier les a tous démoralisés.

– Qui eût pu s'en douter, monsieur ? dit Mme Mann, en levant les mains au ciel, et en regardant Richard de travers. Je n'ai jamais vu un petit misérable si endurci !

– Emmenez-le, madame ! dit M. Bumble d'un ton d'autorité ; je serai forcé de rendre compte de cela au conseil d'administration, madame Mann.

– J'espère que ces messieurs comprendront qu'il n'y a pas là de ma faute ? dit Mme Mann en pleurnichant.

– Soyez tranquille, madame, ils seront exactement mis au courant de l'affaire, dit M. Bumble avec emphase. Tenez, emmenez cet enfant ; sa présence me fait mal. »

Richard fut emmené sur-le-champ et mis sous clef dans la cave au charbon ; quelques instants après, M. Bumble sortit pour aller faire ses préparatifs de voyage.

Le lendemain matin, à six heures, M. Bumble, après avoir changé son tricorne contre un chapeau rond, et s'être bien enveloppé d'une grande redingote bleue, garnie d'un capuchon, prit place sur l'impériale de la diligence, en compagnie de deux criminels dont l'administration voulait se défaire. Il arriva à Londres sans autre désagrément que la détestable tenue des deux pauvres, lesquels s'obstinaient à grelotter, et à se plaindre du froid, de manière à faire dire à M. Bumble qu'ils lui donnaient le frisson, et qu'il était gelé malgré sa grande redingote.

Après s'être débarrassé pour la nuit de ces êtres désagréables, le bedeau s'installa à l'hôtel où s'était arrêtée la diligence, et dîna modestement de quelques tranches de bœuf rôti, à la sauce aux huîtres, qu'il arrosa d'une bouteille de porter. Puis il approcha sa chaise du feu, posa sur la cheminée un verre de grog, et, après quelques réflexions morales sur la tendance coupable qu'ont les hommes à murmurer et à se plaindre, il se disposa à lire le journal tout à son aise.

Le premier article qui lui tomba sous les yeux était l'avis suivant :

Cinq guinées de récompense.

Un jeune garçon, nommé Olivier Twist, a disparu, jeudi soir, de son domicile à Pentonville, et depuis lors on ne sait ce qu'il est devenu : la récompense ci-dessus sera accordée à quiconque fournira des renseignements qui puissent faire retrouver ledit Olivier Twist, ou qui jettent quelque lumière sur son histoire, que l'auteur du présent avis a le plus grand intérêt à connaître.

Venaient ensuite le signalement exact d'Olivier, avec les plus minutieux détails sur son costume et sur toute sa personne, et enfin, le nom et l'adresse de M. Brownlow.

Le bedeau ouvrit de grands yeux, lut et relut trois fois cet avis lentement et attentivement ; cinq minutes après, il se dirigeait vers Pentonville, sans avoir seulement pris le temps d'avaler son grog.

« M. Brownlow est-il chez lui ? » demanda-t-il à la servante qui vint lui ouvrir.

À cette question, celle-ci fit la réponse ordinaire et évasive : Je n'en sais rien ; de la part de qui venez-vous ? »

M. Bumble n'eut pas plutôt prononcé le nom d'Olivier et expliqué le motif de sa visite, que Mme Bedwin, qui écoutait de la porte de la salle, se précipita hors d'haleine dans l'allée.

« Entrez, entrez, dit-elle ; je savais bien que nous aurions de ses nouvelles, le pauvre enfant ! j'en étais sûre ! je l'avais bien dit ! »

Tout en parlant ainsi, la bonne vieille dame rentra dans la salle avec précipitation, se jeta sur un sofa et fondit en larmes ; tandis que la servante, qui n'était pas aussi impressionnable, courait prévenir M. Brownlow et revenait prier M. Bumble de la suivre.

Elle l'introduisit dans le petit cabinet où se trouvaient M. Brownlow et son ami M. Grimwig, assis à une table avec des verres devant eux.

« Un bedeau ! s'écria ce dernier en voyant entrer M. Bumble ; c'est un bedeau de paroisse ! j'en mangerais ma tête.

– Ayez la bonté de ne pas nous interrompre en ce moment, dit M. Brownlow. Veuillez vous asseoir, » ajouta-t-il en s'adressant à M. Bumble.

Celui-ci obéit, très étonné des manières originales de M. Grimwig ; M. Brownlow plaça la lampe de manière à voir en plein la figure de bedeau, et dit avec un peu d'impatience :

« Vous avez sans doute là, monsieur, l'avis que j'ai fait insérer dans les journaux.

– Oui, monsieur, dit M. Bumble.

– Et vous êtes bedeau de profession, n'est-ce pas ! demanda M. Grimwig.

– Je suis bedeau de paroisse, messieurs, répondit M. Bumble avec orgueil.

– C'est cela, observa M. Grimwig à l'oreille de son ami ; j'en étais sûr, sa grande redingote sent la paroisse ; c'est un bedeau tout craché. »

M. Brownlow fit un léger signe de tête pour imposer silence à son ami, et continua :

« Savez-vous ce qu'est devenu ce pauvre enfant ?

– Pas plus que vous, répondit M. Bumble.

– Eh bien ! que savez-vous sur son compte ? demanda le vieux monsieur. Parlez, mon ami, si vous savez quelque chose ; que savez-vous de lui ?

– Vous n'avez probablement rien de bon à en dire ?» observa M. Grimwig d'un air moqueur, en considérant attentivement la contenance du bedeau.

M. Bumble ne se le fit pas dire deux fois et hocha la tête d'un air profond.

« Voyez-vous ! » dit M. Grimwig en regardant son ami d'un air triomphant.

M. Brownlow considérait avec appréhension la mine rengorgée du bedeau, et lui demanda d'exposer, aussi brièvement que possible, tout ce qu'il savait sur le compte d'Olivier.

M. Bumble posa son chapeau à terre, déboutonna sa redingote, se croisa les bras, rejeta sa tête en arrière, et, après quelques moments de réflexion, commença son récit.

Il serait superflu de rapporter ici les propres paroles du bedeau, qui mit bien vingt minutes à discourir. En résumé, il dit qu'Olivier était un enfant trouvé, né de parents obscurs et pervers ; que depuis sa naissance il n'avait montré qu'hypocrisie, ingratitude et méchanceté ; qu'il avait terminé son court séjour dans sa ville natale en essayant d'assassiner lâchement un garçon inoffensif, et qu'il s'était sauvé la nuit de la maison de son maître. À l'appui de ses assertions, M. Bumble étala sur la table les papiers qu'il avait apportés avec lui ; puis, se croisant les bras de nouveau, il attendit les observations de M. Brownlow.

« Je crains bien que tout cela ne soit que trop vrai, dit le vieux monsieur avec tristesse, après avoir examiné les papiers. Voici cinq guinées pour vos renseignements ; mais, j'aurais volontiers donné le triple de cette somme pour qu'ils fussent favorables à l'enfant. »

Il est vraisemblable que, si M. Bumble eût su cela plus tôt, il aurait donné à sa petite histoire une tout autre couleur. Mais maintenant, il était trop tard ; il fit un profond salut, empocha les cinq guinées et sortit.

Pendant quelques minutes M. Brownlow se promena en long et en large dans la chambre, d'un air si attristé par le récit du bedeau, que M. Grimwig renonça à le contrarier plus longtemps. Enfin il s'arrêta et agita violemment la sonnette.

« Madame Bedwin, dit M. Brownlow en voyant entrer la femme de charge, cet enfant, cet Olivier, est un imposteur.

– C'est impossible, monsieur, tout à fait impossible, dit la vieille dame avec énergie.

– Je vous répète que c'est un imposteur, reprit le vieux monsieur avec rudesse. Que signifie votre : « C'est impossible ? » Nous venons d'apprendre toute son histoire depuis sa naissance, et il n'a jamais été qu'un méchant petit garnement.

– On ne me fera jamais croire cela, monsieur, répondit la vieille dame avec fermeté.

– Vous autres vieilles femmes, vous ne croyez qu'aux charlatans et aux contes à dormir debout, murmura M. Grimwig. Il y a longtemps que je savais à quoi m'en tenir. Pourquoi ne m'avoir pas consulté dès le principe ? Vous l'auriez fait, je suppose, s'il n'avait pas eu la fièvre. Mais cela le rendait intéressant, n'est-ce pas ? Intéressant ! quelle pitié !

– Monsieur, répliqua Mme Bedwin indignée, c'était un enfant aimant, doux et reconnaissant ; je connais bien les enfants peut-être, depuis quarante ans que j'en vois, et les gens qui ne peuvent en dire autant feraient mieux de se taire ; c'est mon opinion. »

Ceci allait tout droit à l'adresse de M. Grimwig, qui était resté garçon ; mais il se contenta de répondre par un sourire, et la vieille dame allait probablement continuer sa harangue, quand M. Brownlow lui imposa silence.

« Taisez-vous ! dit-il, en feignant une irritation qu'il était loin de ressentir ; que je n'entende jamais le nom de cet enfant ! C'est pour vous dire cela que j'ai sonné. Jamais, entendez-vous,

jamais, sous aucun prétexte. Vous pouvez vous retirer, madame Bedwin, Souvenez-vous que je veux être obéi. »

Il y eut ce soir là des cœurs bien tristes chez M. Brownlow. Quant à Olivier, il était en proie à la plus vive douleur, en pensant à ses bons amis de Pentonville ; heureusement pour lui, il ignorait ce que leur avait conté le bedeau ; car il en serait mort de désespoir.

CHAPITRE XVIII.
Comment Olivier passait son temps dans la société de ses respectables amis.

Le lendemain vers midi, après que le Matois et maître Bates furent sortis pour vaquer à leurs occupations ordinaires, M. Fagin saisit l'occasion de faire à Olivier un long sermon sur l'affreux péché d'ingratitude, et lui montra clairement qu'il s'en était rendu coupable au premier chef, d'abord en s'éloignant volontairement de la société de ses amis, qu'il avait plongés dans l'inquiétude, et ensuite en essayant de leur échapper de nouveau, après qu'ils avaient pris tant de peine et dépensé tant d'argent pour le retrouver. M. Fagin insista surtout sur l'hospitalité qu'il avait donnée à Olivier, et sur l'amitié qu'il lui avait témoignée ; il lui fit sentir que, sans cette assistance, il serait probablement mort de faim ; puis il lui raconta l'effrayante histoire d'un jeune garçon qu'il avait secouru par charité, dans des circonstances semblables, mais qui s'était montré indigne de sa confiance, avait manifesté le désir d'entrer en relations avec la police, et avait malheureusement fini par se faire pendre un beau matin à Old-Bailey. Le juif ne chercha pas à dissimuler la part qu'il avait prise à cette catastrophe ; mais il déplora, les larmes aux yeux, la cruelle nécessité à laquelle l'avait réduit le jeune homme en question, lequel, par sa mauvaise tête et sa conduite perfide, avait rendu ce fâcheux dénoûment indispensable à la sécurité de lui Fagin et de ses intimes amis.

Le juif finit sa harangue par la description peu flatteuse des désagréments de la potence, et, d'un ton affable et poli, déclara qu'il avait l'espoir de n'être jamais forcé de soumettre Olivier Twist à cette fâcheuse opération.

En écoutant M. Fagin, le petit Olivier tremblait de tous ses membres, bien qu'il ne comprit qu'imparfaitement les sinistres menaces contenues dans ces paroles. Il savait par expérience que la justice pouvait confondre l'innocent avec le coupable, quand par hasard elle les trouvait de compagnie ; en se rappelant la nature ordinaire des altercations de Fagin avec M. Sikes, il fut porté à croire que déjà le juif avait plus d'une fois mis à exécution son plan pour réprimer les indiscrétions et faire disparaître les personnes trop communicatives. Il avait déjà saisi certaines allusions à quelque ancienne machination de ce genre. Il leva timidement les yeux, et rencontra le regard scrutateur du juif ; il comprit que sa pâleur et son effroi n'avaient pas échappé au vieux scélérat, qui semblait même y prendre plaisir.

Un affreux sourire passa sur le visage de Fagin ; il donna à Olivier une petite tape sur la tête, et lui dit que, s'il était bien tranquille et se mettait à la besogne, ils deviendraient une paire d'amis ; puis il prit son chapeau, endossa une vieille redingote rapiécée, et sortit en fermant derrière lui la porte à double tour.

Pendant toute cette journée et pendant les jours suivants, Olivier resta seul, depuis le matin de bonne heure jusqu'à minuit.

Abandonné pendant de longues heures à ses pensées, il se reportait sans cesse vers ses bons amis de Pentonville, et songeait avec amertume à la fâcheuse opinion qu'ils devaient avoir de lui. Au bout d'une semaine, le juif ne ferma plus à clef la porte de la chambre, et Olivier eut la liberté de rôder dans la maison.

C'était un triste séjour. Les pièces du haut étaient garnies de grands panneaux de boiserie, avec de larges portes, et des corniches qui, bien que noircies par le temps et couvertes de pous-

sière, laissaient apercevoir des sculptures variées. Olivier en conclut que jadis, longtemps avant la naissance du juif, cette maison avait appartenu à des gens d'une classe plus élevée, et que peut-être, tout affreuse et délabrée qu'elle était maintenant, elle avait été alors une demeure joyeuse et élégante. Des araignées avaient tendu leurs toiles à tous les angles des murs et le long des plafonds ; quelquefois, tandis qu'Olivier arpentait doucement la chambre, une souris se mettait à trotter sur le plancher, et se sauvait épouvantée dans son trou : c'étaient là les seuls êtres vivants qu'il put voir ou entendre ; souvent, quand la nuit tombait, et qu'il était fatigué d'errer de chambre en chambre, il allait se blottir dans un coin de l'allée qui donnait sur la rue, pour être aussi près que possible de la société des vivants, et il restait là, l'oreille tendue, à compter les heures jusqu'au retour du juif et de ses élèves.

Dans toutes les chambres, les volets vermoulus des fenêtres étaient soigneusement fermés, et les barreaux qui les retenaient étaient fortement vissés dans le bois ; le jour ne pénétrait que par quelques trous ronds : ce qui donnait aux appartements un aspect encore plus sinistre, et les peuplait d'ombres bizarres. Il y avait, il est vrai, dans un grenier du fond, une fenêtre sans volets, et garnie de barreaux rouillés ; souvent Olivier venait s'y installer pendant des heures entières, et regardait au loin d'un air pensif ; mais il ne pouvait voir qu'une masse confuse de toits et de cheminées noires ; quelquefois, pourtant, une vieille tête grise se montrait aux combles d'une maison éloignée ; mais elle disparaissait aussitôt. D'ailleurs, comme la fenêtre de l'observatoire d'Olivier était condamnée, et que les carreaux étaient obscurcis par une épaisse couche de poussière et de suie, il pouvait à peine distinguer au travers les objets extérieurs ; mais, quant à essayer de se faire voir ou entendre, autant eût valu pour lui être niché dans la boule qui surmonte la cathédrale de Saint-Paul.

Un jour que le Matois et maître Bates devaient passer la soirée dehors, le premier de ces jeunes filous se mit en tête d'ap-

porter à sa toilette plus de soin que de coutume ; il n'avait pas souvent, il faut le dire, de faiblesse de ce genre ; en conséquence, il daigna ordonner à Olivier de lui venir en aide.

Celui-ci était trop enchanté de se rendre utile, trop heureux aussi de voir des visages humains quelque désagréables qu'ils fussent, et trop désireux de se concilier l'affection de ceux qui l'entouraient, quand il pouvait le faire honnêtement, pour hésiter un instant à se plier à la volonté du Matois ; celui-ci s'assit sur la table, et Olivier, mettant un genou en terre, se mit à cirer les bottes de M. Dawkins, ce que ce dernier appelait *se faire vernir les trotteuses*.

Soit que le Matois éprouvât ce sentiment de liberté et d'indépendance que ressent tout animal raisonnable, quand il est assis nonchalamment sur une table, fumant sa pipe, balançant mollement une jambe, tout en faisant cirer ses bottes qu'il n'a pas eu la peine d'ôter et qu'il n'aura pas l'ennui de remettre ; soit que la bonté du tabac éveillât sa sensibilité, ou, que la bonne qualité de la bière influât sur son humeur, il s'abandonna à un élan d'enthousiasme qui contrastait singulièrement avec son caractère habituel ; d'un air pensif il abaissa ses regards sur Olivier, puis, levant la tête, il dit avec un soupir, moitié à part et moitié à maître Bates :

« Quel dommage qu'il ne soit pas du métier !

– Ah ! oui, dit Charlot Bates ; il refuse son bonheur. »

Le Matois poussa encore un soupir et reprit sa pipe. Charlot en fit autant, et tous deux fumèrent en silence pendant quelques instants.

« Je parie que tu ne sais seulement pas ce que c'est que le métier ? dit le Matois d'un air de pitié.

– Je crois que si, répondit Olivier en levant vivement la tête ! cela veut dire vol… C’est ce que vous faites, n’est-ce pas ? demanda-t-il en se reprenant.

– Oui, répondit le Matois, et j’aurais honte de faire autre chose. » En même temps il mit son chapeau sur l’oreille d’un air tapageur, et regarda maître Bates comme pour l’inviter à dire le contraire, s’il l’osait. « Oui, c’est mon métier ; et c’est celui de Charlot, et de Fagin, et de Sikes, et de Nancy, et de Betty, de nous tous tant que nous sommes, à commencer par Fagin et à finir par le chien, qui ferme la marche.

– Et qui est le moins disposé à trahir, ajouta Charlot Bates.

– Ce n’est pas lui, dit le Matois, qui s’aviserait d’aboyer au banc des témoins et d’aller se compromettre ; on pourrait bien l’y attacher et le laisser quinze jours sans manger, qu’il ne bougerait pas.

– Il s’en garderait bien ; il n’y a pas de danger, observa Charlot.

– C’est un drôle de chien, poursuivit le Matois ; quand il est en société, comme il regarde d’un air menaçant quiconque se met à rire ou à chanter ! Avec ça qu’il ne grogne pas quand il entend jouer du violon, et qu’il ne déteste pas les chiens de toute autre espèce ! Non, il se gêne !

– C’est, ma foi, un parfait chrétien, » dit Charlot.

Maître Bates voulait seulement dire par là que c’était un chien doué de toutes les qualités, et ne songeait pas que cette remarque offrait un autre sens également juste : car il y a bien

des hommes et des femmes qui se donnent pour de parfaits chrétiens, et qui ne ressemblent pas mal au chien de M. Sikes.

« C'est bon, c'est bon, dit le Matois en revenant au sujet de la conversation ; ceci n'a rien à faire avec le jeune nigaud ici présent.

– C'est vrai, dit Charlot. Olivier, pourquoi ne te mets-tu pas au service de Fagin ?

– Ta fortune serait faite, ajouta le Matois en riant.

– Tu vivrais de tes rentes, et tu ferais le monsieur, comme c'est mon intention, à Pâques ou à la Trinité.

– Cela ne me plaît pas, répondit timidement Olivier ; je voudrais bien qu'on me permît de m'en aller. J'aimerais mieux m'en aller.

– Et Fagin aime mieux que tu restes, » répliqua Charlot.

Olivier ne le savait que trop ; mais, jugeant dangereux de s'expliquer plus clairement, il soupira et se remit à cirer les bottes du Matois.

« Allons donc ! s'écria celui-ci ; tu n'as donc pas de cœur, pas d'amour-propre ? Est-ce que tu voudrais vivre aux dépens de tes amis ?

– Oh ! fi donc ! dit maître Bates en tirant deux ou trois foulards de sa poche et en les jetant dans une armoire, ce serait ignoble.

– Quant à moi, je ne pourrais pas vivre comme ça, dit le Matois de l'air du plus profond dédain.

– Ça n'empêche pas que vous abandonnez vos amis, dit Olivier avec un léger sourire, et que vous les laissez punir à votre place.

– Quant à cela, répondit le Matois, c'était par pure considération pour Fagin, parce que les mouchards savent que nous travaillons avec lui ; et, si nous n'avions pas déguerpi, il aurait pu lui en cuire. C'était là le seul motif, n'est-ce pas Charlot ? »

Maître Bates fit un signe d'assentiment, et allait répondre, quand tout à coup le souvenir de la fuite d'Olivier lui revint à l'esprit et le fit pouffer de rire ; il avala la fumée de sa pipe, et resta cinq minutes au moins à tousser et à frapper du pied.

« Tiens, regarde-moi ça, dit le Matois en tirant de sa poche une poignée de shillings et de pence, voila ce qui s'appelle mener une jolie existence ! Et à quel jeu gagne-t-on tout cela ? Il ne tient qu'à toi de l'apprendre. Le trésor où j'ai pris cet argent n'est pas encore à sec, va. Et tu ne veux pas en avoir autant, idiot que tu es !

– C'est bien laid, n'est-ce pas, Olivier ? demanda Charlot. Il finira par se faire accrocher, n'est-ce pas ?

– Je ne comprends pas, répondit Olivier.

– Voici à peu près ce que c'est, » dit Charlot. En même temps il saisit un bout de sa cravate, et, le tenant en l'air, il pencha sa tête sur son épaule, et fit craquer ses dents d'une manière singulière, montrant, par cette pantomime expressive, que se faire accrocher ou se faire pendre était une seule et même chose. « Tu comprends maintenant, dit Charlot ; mais vois donc, Jack,

comme il me regarde d'un air ébahi… Je n'ai jamais vu pareille innocence ! il me fera mourir à force de rire, c'est sûr. »

Et maître Bates, après avoir ri aux larmes, reprit sa pipe et se remit à fumer.

« Tu n'as pas été bien éduqué, Olivier, dit le Matois en regardant ses bottes avec satisfaction, quand Olivier les eut rendues bien luisantes ; Fagin fera quelque chose de toi pourtant, ou tu serais le premier qui ne répondrait pas par ses progrès à l'habileté de sa direction ; tu ferais mieux de te mettre tout de suite à la besogne, car tu en viendras toujours là un jour ou l'autre, sans même t'en douter, et en attendant tu perds ton temps. »

Maître Bates appuya cet avis de force réflexions morales de son cru ; ensuite son ami M. Dawkins et lui entamèrent un long dialogue sur les mille agréments de la vie qu'ils menaient ; ils insinuèrent, à plusieurs reprises, à Olivier, que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de mériter au plus vite la bienveillance de Fagin, en s'y prenant comme eux-mêmes l'avaient fait.

« Et mets-toi bien dans la cervelle, dit le Matois en entendant le juif ouvrir la porte, que si tu n'escamotes pas des toquantes…

– À quoi bon lui parler ainsi ? remarqua maître Bates ; il ne comprend seulement pas ce que cela veut dire.

– Si tu n'escamotes pas des montres et des foulards, reprit le Matois en se servant d'expressions à la portée d'Olivier, d'autres le feront ; tant pis pour ceux qui se les laissent prendre, et tant pis pour toi aussi ; il n'en revient pas un sou de plus à personne, excepté à celui qui met la main dessus ; et tu as autant de droit que celui-là à t'en emparer.

– Sans doute, sans doute, dit le juif qui était entré sans qu'Olivier l'aperçût ; c'est tout simple, mon ami, tu peux en croire le Matois sur parole ; ah ! ah ! en voilà un qui entend à merveille le catéchisme de sa profession ! »

Tout en donnant ainsi son assentiment aux beaux raisonnements du Matois, le vieux juif se frottait les mains d'un air de satisfaction, et s'applaudissait des talents de son élève.

La conversation en resta là, car le Juif était rentré en compagnie de miss Betty et d'un monsieur qu'Olivier n'avait pas encore vu, mais que le Matois salua du nom de Tom Chitling.

M. Chitling était plus âgé que le Matois et comptait environ dix-huit printemps ; mais il avait, à l'égard de son jeune confrère, un ton de déférence qui semblait indiquer qu'il se reconnaissait un peu inférieur à lui en génie et en habileté dans l'exercice de sa profession. Il avait de petits yeux qu'il clignait sans cesse, et la figure gravée de petite vérole. Une casquette de loutre, une veste de gros drap brun, un méchant pantalon de futaine et un tablier, composaient tout son costume ; à dire vrai, sa garde-robe n'était plus présentable ; mais il s'excusa près de la compagnie en disant qu'il avait fini son temps depuis une heure à peine, et qu'ayant toujours porté le costume réglementaire, depuis six semaines, il n'avait pas eu le loisir de s'occuper de ses effets. M. Chitling ajouta, d'un ton très courroucé, qu'on avait adopté là-bas un nouveau système de fumigation pour les vêtements, système infernal et inconstitutionnel, qui les brûlait sans qu'on eût aucun recours contre une telle injustice ; il s'éleva aussi avec force contre l'usage adopté de couper les cheveux des gens, et déclara cette mesure absolument illégale ; enfin il termina ses observations en affirmant que, pendant quarante-deux mortelles journées de travail forcé, il n'avait pas avalé une goutte de n'importe quoi, et qu'il consentait à être empalé, s'il n'avait pas le gosier aussi sec qu'un four à chaux.

« Olivier, demanda le juif, tandis que les jeunes filous mettaient sur la table une bouteille d'eau-de-vie, d'où penses-tu qu'arrive monsieur ?

– Je… ne sais pas, monsieur, répondit l'enfant.

– Qu'est-ce que c'est que celui-là ? demanda Tom Chitling en jetant sur Olivier un regard de dédain.

– Un de mes jeunes amis, mon cher, répliqua le juif.

– Eh bien ! il a de la chance, dit le jeune homme en regardant Fagin d'un air d'intelligence ; ne t'inquiète pas de savoir d'où je viens, mon garçon. Tu prendras assez vite le même chemin, j'en gagerais bien un écu. »

Les jeunes voleurs rirent de cette saillie, et, après quelques plaisanteries sur le même sujet, ils échangèrent avec Fagin quelques mots à voix basse, et quittèrent la chambre.

Après avoir causé un instant tête à tête, le nouveau venu et Fagin allèrent s'asseoir auprès du feu. Le juif dit à Olivier de venir prendre place près de lui, et fit tomber la conversation sur les sujets les plus propres à intéresser ses auditeurs. Il s'étendit sur les grands avantages du métier, sur l'habileté du Matois, la bonne humeur de Charlot Bates et la libéralité de lui, Fagin. Quand il eut épuisé tous ces sujets, comme M. Chitling tombait de fatigue (effet ordinaire d'un séjour de quelques semaines à la maison de correction), miss Betty se retira, et la société se sépara pour aller dormir.

À partir de ce jour, Olivier ne resta presque jamais seul ; il fut continuellement en rapport avec les deux jeunes filous, qui jouaient chaque matin avec le juif à leur jeu favori ; était-ce

pour les rendre plus adroits, ou pour former peu à peu Olivier ? à cela M. Fagin eût pu répondre mieux que personne. Parfois le vieux scélérat leur contait des histoires d'escroquerie de sa jeunesse, d'une manière si plaisante et si originale, qu'Olivier ne pouvait s'empêcher de rire de tout son cœur, et de montrer qu'en dépit de la délicatesse de ses sentiments, il prenait plaisir à ces récits.

En un mot, le vieux misérable tenait l'enfant dans ses filets ; après l'avoir amené, par la solitude et la tristesse, à préférer une société quelconque à l'isolement dans cet affreux séjour, sans autre passe-temps que ses tristes pensées, il versait peu à peu dans son cœur le poison sur lequel il comptait pour le corrompre et le souiller à tout jamais.

CHAPITRE XIX.
Discussion et adoption d'un plan de campagne.

Par une nuit sombre, pluvieuse et froide, le juif, après avoir boutonné jusqu'au haut sa grande redingote, et relevé le collet sur ses oreilles de manière à cacher le bas de sa figure, sortit de son affreuse tanière. Il s'arrêta un instant sur le seuil, tandis que, derrière lui, on fermait soigneusement la porte à clef et qu'on poussait les verrous ; il prêta l'oreille pour s'assurer que ses élèves s'acquittaient bien de ces mesures de prudence, et, quand il n'entendit plus le bruit de leurs pas, il s'éloigna au plus vite.

La maison où l'on avait conduit Olivier était dans le voisinage de Whitechapel. Arrivé au coin de la rue, le juif s'arrêta de nouveau, jeta autour de lui un regard défiant, puis passa de l'autre côté, et se dirigea vers Spitalfields.

Une boue épaisse couvrait le pavé ; les rues étaient plongées dans le brouillard ; la pluie tombait lentement, l'air était froid, le sol glissant : c'était, en un mot, une nuit faite exprès pour un promeneur tel que le juif. Tandis qu'il cheminait à pas de loup, rasant les murailles ou se dissimulant sous l'auvent des boutiques, l'affreux vieillard ressemblait à un hideux reptile sorti de la fange et des ténèbres, et rampant dans l'ombre, à la recherche d'une nourriture immonde.

Il parcourut un grand nombre de rues étroites et tortueuses, jusqu'à ce qu'il eût atteint Bethnal-Green ; puis, tournant tout à

coup à gauche, il s’engagea dans un dédale de petites rues sales, comme on en trouve tant dans ce quartier populeux de Londres.

Le juif semblait du reste trop bien connaître les lieux qu’il traversait, pour éprouver la moindre difficulté à s’orienter, malgré l’obscurité, au milieu de ce labyrinthe ; il parcourut à grands pas nombre de passages et d’allées, et s’engagea enfin dans une rue mal éclairée par un unique réverbère, placé à l’autre bout. Il frappa à la porte d’une maison, et, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec la personne qui vint lui ouvrir, il monta l’escalier.

Au moment où il toucha le loquet de la porte, un chien gronda, et on entendit une voix d’homme demander : « Qui va là ? »

– C’est moi, Guillaume, rien que moi, dit le juif en jetant un coup d’œil dans la chambre.

– Entrez, dit Sikes, Couche là, vilaine bête ! Tu ne reconnais donc plus le diable, quand il a sa grande redingote. »

L’accoutrement de Fagin avait sans doute induit le chien en erreur : car, dès que le juif eut déboutonné sa redingote et l’eut posée sur le dos d’une chaise, l’animal regagna son coin en remuant la queue, montrant par là qu’il était aussi satisfait que possible.

« Eh bien ! dit Sikes.

– Eh bien, mon ami ? répondit le juif. Ah ! bonjour Nancy. »

Le juif s’adressa à la jeune fille avec un certain embarras, et comme s’il doutait de l’accueil qu’elle lui ferait ; car c’était la première fois qu’il la voyait depuis qu’elle avait pris parti pour

Olivier. Mais ses doutes, s'il en avait, furent bientôt dissipés par la conduite de Nancy à son égard ; elle retira ses pieds du garde-feu, recula sa chaise, et dit à Fagin d'avancer la sienne ; car la nuit était glaciale.

« Il fait bien froid, Nancy, ma bonne, dit le juif en chauffant ses mains ridées ; il y a de quoi vous glacer jusqu'aux os, ajouta-t-il en portant la main à son côté gauche.

– Il faudrait un fameux froid pour vous pénétrer jusqu'au cœur, dit M. Sikes. Nancy, donne-lui quelque chose à boire. Dépêche-toi, mille tonnerres ! Il y a de quoi tomber malade, rien qu'à voir grelotter cette vieille carcasse, cet affreux spectre qui a l'air d'être sorti tout à l'heure de son tombeau. »

Nancy se hâta de prendre une bouteille dans une armoire qui en contenait un grand nombre, de formes diverses et probablement pleines de toute sorte de liqueurs. Sikes remplit un verre d'eau-de-vie, et invita le juif à le vider.

« Assez comme cela, Guillaume, merci, dit le juif en posant le verre après y avoir seulement touché du bout des lèvres.

– Comment ! est-ce que vous avez peur que nous ne vous fassions votre affaire ? demanda Sikes en regardant fixement le juif. Fi donc ! »

M. Sikes, de l'air le plus méprisant, prit le verre, et jeta dans les cendres la liqueur qu'il contenait, puis le remplit pour lui-même, et le vida d'un trait.

Pendant ce temps, le juif promenait ses regards autour de la chambre, non par curiosité, car il la connaissait depuis longtemps, mais avec cette expression inquiète et soupçonneuse qui lui était naturelle. Elle était pauvrement meublée, et les objets

contenus dans l'armoire indiquaient seuls qu'elle n'était pas occupée par un ouvrier. Rien ne pouvait éveiller de soupçons, sauf deux ou trois gros gourdins placés dans un coin, et un casse-tête accroché au-dessus de la cheminée.

« Allons, dit Sikes en faisant claquer ses lèvres, maintenant, je suis à vous.

– Pour causer d'affaires, hein ? demanda le juif.

– Oui, pour causer d'affaires, répondit Sikes. Ainsi, dites ce que vous avez à dire.

– Au sujet de cette maison à Chertsey, Guillaume, dit le juif en rapprochant sa chaise et en parlant très bas.

– Oui ; eh bien, quoi ? demanda Sikes.

– Ah ! vous savez bien ce que je veux dire, mon cher, reprit le juif. N'est-ce pas, Nancy, qu'il sait bien ce que je veux dire ?

– Non, il n'en sait rien, dit ironiquement M. Sikes, ou il ne veut pas le savoir, ce qui est tout comme ; parlez, et appelez les choses par leur nom. Allez-vous rester longtemps à cligner de l'œil, à barguigner et à parler par énigmes, comme si ce n'était pas vous qui avez eu la première pensée de ce vol ? expliquez-vous, que diable !

– Paix, paix, Guillaume ! dit le juif, qui avait essayé inutilement de modérer l'indignation de M. Sikes ; on pourrait nous entendre, mon cher, on pourrait nous entendre.

– Eh bien ! qu'on nous entende ! répliqua Sikes ; que m'importe ? »

Il comprit pourtant que cela importait, car il baissa le ton en prononçant ces mots et redevint plus calme.

« Allons, allons, dit le juif d'un air doucereux, c'était seulement par prudence… rien de plus. Maintenant, mon cher, parlons de cette maison de Chertsey ; quand fait-on le coup, hein ! Guillaume ? Tant d'argenterie, mes amis, tant d'argenterie ! ajouta-t-il en se frottant les mains et en écartant ses sourcils, comme s'il avait déjà le trésor.

– Il n'y a rien à faire, dit froidement Sikes.

– Rien à faire ! répète le juif en se laissant tomber sur le dos de sa chaise.

– Non, rien, reprit Sikes. Du moins, ce n'est pas une affaire bâclée, comme nous l'espérions.

– Alors, c'est qu'on s'y est mal pris, dit le juif pâle de colère. Ne me dites plus rien.

– Si fait, reprit Sikes. Qui êtes-vous donc pour refuser de m'écouter ? Je vous dis qu'il y a quinze jours que Tobie Crackit rôde autour de la maison, et il n'a pas pu faire broncher un domestique.

– Voulez-vous dire par là, Guillaume, interrompit le juif en s'adoucissant à mesure que son compagnon s'animait, que les deux valets n'ont pu être gagnés ni l'un ni l'autre ?

– Oui, voilà la chose, répondit Sikes. Il y a vingt ans qu'ils sont au service de la vieille dame, et on leur donnerait cinq cents livres sterling qu'ils ne voudraient entendre à rien.

– Mais mon cher, observa le juif, et les femmes ? Est-ce qu'on n'a rien pu faire de ce côté ?

– Absolument rien, répondit Sikes.

– Pas même par le moyen du séduisant Tobie Crackit ? dit le juif d'un air d'incrédulité. Vous savez bien ce que c'est que les femmes, Guillaume.

– Eh bien non, le séduisant Tobie Crackit en personne en a été pour ses frais, répondit Sikes ; il dit qu'il a eu beau porter tout le temps de faux favoris et un gilet jaune serin, c'était comme s'il chantait.

– Il aurait dû se mettre des moustaches et porter un pantalon d'uniforme, dit le juif après quelques instants de réflexion.

– Il n'y a pas manqué, reprit Sikes, et ça n'a pas fait plus d'effet. »

À ces mots, le juif parut déconcerté, et, après avoir rêvé quelques minutes, le menton dans la poitrine, il leva la tête et dit que, si le rapport du séduisant Tobie Crackit était exact, il était à craindre que l'affaire ne tombât dans l'eau.

« Et pourtant, ajoutait le vieillard en posant ses mains sur ses genoux, c'est une chose déplorable, mon cher, que de perdre tant de richesses que nous croyions déjà tenir.

– C'est vrai, dit M. Sikes, c'est avoir du guignon ! »

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel le juif resta plongé dans une profonde rêverie ; ses traits contractés avaient une

expression vraiment diabolique. De temps à autre Sikes l'observait du coin de l'œil, et Nancy, craignant sans doute d'irriter le brigand, restait immobile, les yeux fixés au fond de la cheminée, comme si elle n'avait pas entendu un mot de la conversation.

« Fagin, dit Sikes, rompant tout à coup le silence, me reviendra-t-il cinquante souverains hors part, si nous en venons à bout du dehors ?

– Oui, dit le juif, comme s'il sortait subitement d'un rêve prolongé.

– Est-ce dit ? demanda Sikes.

– Oui, oui, mon cher, » reprit le juif en serrant la main de Sikes.

Ses yeux étincelaient, et tous les muscles de son visage trahissaient l'émotion que lui causait cette demande.

« Dans ce cas, dit Sikes, en repoussant la main du juif avec dédain, ça se fera quand vous voudrez. L'avant-dernière nuit, nous avons escaladé, Tobie et moi, le mur du jardin, et sondé les volets et les battants de la porte. La maison est barricadée la nuit comme une prison ; mais il y a un endroit que nous pouvons briser sans bruit.

– Où donc, Guillaume ? demanda le juif avec empressement.

– Vous savez, dit tout bas Sikes, quand on a traversé la pelouse…

– Oui, oui, dit le juif, en avançant la tête et en ouvrant de grands yeux.

– Hum ! fit Sikes, s'arrêtant court sur un léger signe de tête de la jeune fille, qui lui faisait remarquer l'expression de figure du juif. Que vous importe de savoir où c'est ? Vous ne pouvez rien faire sans moi, je le sais ; mais il est bon d'être toujours sur ses gardes quand on a affaire à vous.

– Comme vous voudrez, mon cher, comme vous voudrez, répondit le juif en se mordant les lèvres. Et il n'y a besoin de personne autre que de vous et de Tobie ?

– Non, dit Sikes : il ne faut que nous deux, avec un vilebrequin et un enfant ; le premier, nous l'avons : à vous de nous trouver le second.

– Un enfant ! s'écria le juif ; oh ! alors, il faut s'introduire par un panneau, hein ?

– Encore une fois, que vous importe ? répliqua Sikes, il me faut un enfant, et qui ne soit pas gros. Dieu ! ajouta-t-il après un instant de réflexion ; si j'avais seulement le petit garçon de Ned, le ramoneur !… il l'empêchait tout exprès de grandir, et le louait à l'occasion ; mais le père s'est fait pincer, et alors la société des jeunes délinquants arrive, enlève l'enfant à un métier où il gagnait de l'argent, lui fait apprendre à lire et à écrire, et avec le temps en fait un apprenti ; et voilà comme ils procèdent, dit M. Sikes dont ce souvenir excitait la colère, voilà comme ils se mêlent de tout ; et, s'ils avalent assez d'argent (mais Dieu merci ils n'en sont pas encore là), il ne nous resterait pas six enfants par an pour notre métier.

– C’est vrai, observa le juif, qui, tandis que Sikes parlait, était resté absorbé dans ses pensées, et n’avait saisi que les derniers mots ; Guillaume !

– Eh bien ? » demanda Sikes.

Le juif fit un signe de tête en montrant Nancy, qui restait immobile devant le feu : il donnait ainsi à entendre à Sikes qu’il devrait éloigner la jeune fille : celui-ci haussa les épaules avec impatience, mais se rendit pourtant au désir du juif, et demanda à Nancy d’aller lui chercher un pot de bière.

« Tu n’en veux pas, dit Nancy en se croisant les bras et en restant tranquillement à sa place.

– Je te dis que si, répondit Sikes.

– Allons donc ! reprit celle-ci avec sang-froid. Continuez, Fagin. Je sais ce qu’il va dire, Guillaume ; il n’a pas besoin de faire attention à moi. »

Le juif hésitait encore, et Sikes les regarda l’un et l’autre avec quelque surprise.

« En quoi cette fille peut-elle vous gêner, Fagin ? demanda-t-il enfin ; il y a assez longtemps que vous la connaissez pour vous fier à elle, ou alors, à tous les diables ! Elle n’est pas femme à jaser ; n’est-ce pas, Nancy ?

– Je pense bien que non, répondit la jeune fille en approchant sa chaise de la table, sur laquelle elle posa ses deux coudes.

– Non, non, ma chère, je n’en doute pas, dit le juif ; mais… »

Et il s'arrêta encore.

« Mais quoi ? demanda Sikes.

– Je ne savais pas si elle ne serait pas encore peut-être aussi mal disposée que l'autre soir, » répondit le juif.

Nancy partit d'un grand éclat de rire, et, avalant un verre d'eau-de-vie, secoua la tête d'un air de défi, et se mit à pousser des exclamations incohérentes : « Allez toujours votre chemin ! Ne parlez jamais de vous rendre ! » et autres semblables, ce qui parut rassurer complètement les deux hommes. Le juif hocha la tête avec satisfaction et se rassit ; M. Sikes en fit autant.

« Maintenant, Fagin, dit Nancy en riant, contez à Guillaume vos projets sur Olivier.

– Ah ! ma chère, tu es une fine mouche, tu es bien la fille la plus maligne que je connaisse ! dit le juif en lui donnant une petite tape sur le cou. C'était justement d'Olivier que je voulais parler. Ha ! ha !

– Pour quoi faire ? demanda Sikes.

– C'est l'enfant qu'il vous faut, mon cher, répondit le juif à voix basse, en posant son doigt sur son nez et en faisant une affreuse grimace.

– Lui ? s'écria Sikes.

– Prends-le, Guillaume ! dit Nancy. À ta place, je n'hésiterais pas ; il n'est peut-être pas aussi futé que d'autres ; mais

qu'est-ce que ça fait, s'il s'agit seulement de t'ouvrir une porte ? Sois sûr qu'on peut compter sur lui, Guillaume.

– C'est vrai, reprit Fagin ; il est en bon train depuis quelques semaines, et il est temps qu'il commence à gagner sa vie. D'ailleurs, les autres sont trop gros.

– Ce n'est pas l'embarras, il est justement de la taille qu'il me faut, dit M. Sikes après réflexion.

– Et il fera tout ce que vous voudrez, mon cher, interrompit le juif ; il ne pourra faire autrement, pourvu toutefois que vous lui fassiez assez peur.

– Lui faire peur ! répéta Sikes ; il aura peur pour tout de bon, sachez-le bien. S'il s'avise de broncher, une fois à la besogne, s'il fait un faux pas, vous ne le reverrez pas vivant, Fagin, songez-y avant de me l'envoyer. Tenez-vous-le pour dit, ajoute le brigand en brandissant une lourde pince qu'il venait de prendre sous le lit.

– J'ai songé à tout cela, dit le juif avec énergie ; j'ai l'œil sur lui, mes amis ; je l'ai observé de près, de très près ; qu'il comprenne une bonne fois qu'il est des nôtres ; qu'il soit convaincu qu'il a volé, et il est à nous… à nous pour la vie ! Oh ! cela ne pouvait pas se trouver plus à propos ! »

Le vieillard croisa ses bras sur sa poitrine, enfonça sa tête dans ses épaules, et tressaillit de joie.

« À nous ! dit Sikes. À vous, vous voulez dire.

– Peut-être, mon cher, dit le juif en poussant un cri de joie. À moi, si vous voulez, Guillaume.

– Ah çà ! comment se fait-il, dit Sikes en toisant son agréable ami d'un air refrogné, comment se fait-il que vous vous inquiétiez tant de ce blanc-bec, quand vous savez qu'il y en a chaque soir cinquante comme lui qui flânent aux alentours de Common Garden parmi lesquels vous n'avez qu'à choisir ?

– Parce qu'ils ne sont bons à rien, mon cher, répondit le juif un peu embarrassé ; ils ne valent pas la peine qu'on les prenne ; quand ils se font pincer, leur physionomie seule dépose contre eux, et je les perds tous. Au contraire, en tirant bon parti de cet enfant, je puis faire avec lui, mes amis, plus qu'avec vingt autres. D'ailleurs, s'il parvenait encore à nous fausser compagnie, il nous tient : il est donc indispensable qu'il soit des nôtres. Qu'il participe à un seul vol, il n'en faut pas davantage pour que je le tienne à ma merci, et c'est tout ce que je veux. Cela vaut bien mieux que d'être obligé de se défaire de ce pauvre petit garnement ; d'abord nous y perdrions, et puis nous pourrions courir quelque danger.

– À quand l'expédition ? demanda Nancy au moment où M. Sikes allait se récrier avec violence, et exprimer le profond dégoût que lui inspiraient les semblants d'humanité de Fagin.

– Ah ! c'est vrai, dit le juif ; à quand l'expédition, Guillaume ?

– Dans la nuit d'après-demain, répondit Sikes d'une voix sombre ; c'est convenu avec Tobie, à moins que je ne lui donne contre-ordre.

– Bon, dit le juif ; il n'y a pas de lune.

– Non, répliqua Sikes.

– Et tout est disposé pour emporter le magot ? » demanda Fagin.

Sikes fit un signe de tête affirmatif.

« Et avez-vous songé…

– Oh ! tout est prévu, repartit Sikes ; assez de détails comme ça. Il vaudra mieux amener l'enfant ici demain soir ; je plierai bagage au point du jour. Ainsi taisez-vous, et préparez le creuset : c'est tout ce que vous avez à faire. »

Après une discussion à laquelle les trois personnages prirent part, il fut décidé que le lendemain, à la nuit close, Nancy irait chez le juif et ramènerait Olivier. Fagin observa adroitement que, si l'enfant montrait de la répugnance pour l'entreprise, il suivrait plutôt Nancy que tout autre, puisqu'elle s'était interposée récemment en sa faveur. On stipula formellement que le pauvre Olivier serait abandonné, sans réserve, aux soins et à la garde de M. Guillaume Sikes ; et de plus que ledit Sikes en agirait avec lui comme il l'entendrait, sans être responsable, auprès du juif, de ce qui pourrait arriver de fâcheux à l'enfant, ni de tout châtiment qu'il jugerait nécessaire de lui infliger, à condition, bien entendu, que les assertions de M. Sikes, à son retour, seraient confirmés, dans tous les détails importants, par le témoignage du séduisant Tobie Crackit.

Quand on fut d'accord sur tous les points, M. Sikes se mit à boire de l'eau-de-vie à plein verre et à brandir sa pince d'une manière peu rassurante, en chantant à tue-tête, ou en proférant d'affreuses imprécations. Enfin, dans un accès d'enthousiasme pour son métier, il voulut examiner sa boite à outils ; il ne l'eut pas plutôt ouverte, pour expliquer l'usage et l'emploi des divers instruments d'effraction qu'elle contenait, et vanter le mérite de

leur fabrication, qu'il tomba sur le plancher, et s'endormit à l'endroit où il était tombé.

« Bonsoir, Nancy, dit le juif, en s'affublant de sa grande redingote.

– Bonsoir. »

Leurs yeux se rencontrèrent, et Fagin lança à la jeune fille un regard pénétrant et scrutateur. Elle ne broncha pas ; le juif allongea sournoisement en passant un coup de pied à l'ivrogne étendu sur le plancher, et descendit l'escalier à tâtons.

« Toujours la même chose, marmottait le juif entre ses dents en prenant le chemin de sa demeure. Ce qu'il y a de pis chez ces femmes, c'est qu'un rien leur rappelle un sentiment oublié depuis longtemps ; mais ce qu'il y a de bon, c'est que cela ne dure pas. Ha ! ha ! l'homme contre l'enfant, pour un sac d'or ! »

Tout en trompant l'ennui de la route par ces agréables réflexions, M. Fagin regagna son obscure tanière, où le Matois était encore sur pied, attendant avec impatience le retour de son maître.

« Olivier est-il couché ? j'ai à lui parler, fut la première phrase du juif en descendant l'escalier.

– Il y a longtemps, répondit le Matois en ouvrant une porte. Le voici. »

L'enfant, profondément endormi, reposait sur un matelas grossier étendu sur le plancher. L'inquiétude, la tristesse, l'ennui de la captivité, l'avaient rendu pâle comme la mort, non telle qu'elle se montre à nous sous le linceul et dans le cercueil, mais

telle qu'elle s'offre à nos yeux au moment où la vie vient de s'éteindre ; quand une âme jeune et pure vient de s'envoler vers le ciel, et que l'air grossier de ce monde n'a pas encore eu le temps de souffler sur cette poussière qu'elle animait et qu'elle sanctifiait.

« Pas maintenant, dit le juif en s'éloignant sans bruit. Demain, demain. »

CHAPITRE XX.
Olivier est remis entre les mains de M. Guillaume Sikes.

Le matin, à son réveil, Olivier ne fut pas peu surpris de trouver au pied de son lit, au lieu de ses vieilles chaussures, une paire de souliers neufs, garnis de bonnes grosses semelles. Cette découverte le réjouit d'abord, dans l'espérance que c'était peut-être le prélude de sa mise en liberté ; mais cet espoir s'évanouit bientôt. Au moment du déjeuner, comme il se trouvait seul avec le juif, celui-ci lui dit, d'un ton et d'un air qui ne firent qu'augmenter ses craintes, que le soir même on viendrait le prendre pour le mener à la demeure de Guillaume Sikes.

« C'est pour… pour y rester, monsieur ? demanda Olivier avec anxiété.

– Non, non, mon ami, pas pour y rester, répondit le juif ; nous ne voudrions pas te perdre. N'aie pas peur, Olivier, tu nous reviendras. Ha ! ha ! nous n'aurions pas la cruauté de te renvoyer, mon cher ; oh ! que non. »

Le vieillard, tout en raillant ainsi Olivier, était accroupi devant le feu, occupé à faire griller une tranche de pain ; il se mit à rire pour montrer qu'il savait parfaitement que l'enfant serait charmé de s'échapper, s'il le pouvait.

« Je suppose, reprit-il en le regardant fixement, je suppose que tu voudrais savoir pourquoi tu vas chez Guillaume, hein ? »

Olivier rougit involontairement en voyant que le vieux scélérat avait lu dans sa pensée, mais il répondit sans hésiter :

« C'est vrai ; je voudrais le savoir.

– Tu ne te doutes pas de ce que ce peut être ? demanda Fagin en éludant la question.

– Non, en vérité, monsieur, répondit Olivier.

– Bah ! dit le juif, en se retournant d'un air désappointé après avoir scruté attentivement la figure de l'enfant. Dans ce cas, attends que Guillaume te mette au courant. »

Le juif parut très contrarié de voir qu'Olivier ne témoignait pas plus de curiosité à ce sujet ; mais, à vrai dire, celui-ci, bien qu'il fût dévoré d'inquiétude, était si troublé par le regard scrutateur de Fagin et par ses propres pensées, qu'il ne put en demander davantage en ce moment. L'occasion ne se présenta plus ; le juif resta morne et silencieux jusqu'au soir, et, à la nuit close, se prépara à sortir.

« Tu peux allumer une chandelle, dit le juif en en posant une sur la table ; et voici un livre pour te distraire jusqu'à ce qu'on vienne te chercher. Bonsoir.

– Bonsoir, monsieur, » répondit doucement Olivier.

Le juif se dirigea vers la porte, en regardant l'enfant du coin de l'œil ; puis il s'arrêta brusquement et l'appela par son nom.

Olivier leva la tête ; le juif, lui montrant du doigt la chandelle, lui fit signe de l'allumer. Il obéit ; et, comme il posait le

flambeau sur la table, il vit que le juif, les sourcils froncés, l'examinait attentivement du fond de la chambre.

« Prends garde, Olivier ! prends garde à toi ! dit le vieillard avec un geste qui en disait plus que des paroles ; c'est un butor capable de tout, pour peu qu'on l'irrite. Quoi qu'il arrive, ne dis rien, et fais tout ce qu'il voudra. Réfléchis bien à ce que je te dis là ! »

Il appuya beaucoup sur ces derniers mots ; un horrible sourire passa sur son visage ; il fit un signe de tête et sortit.

Olivier, resté seul, mit sa tête dans ses mains, et réfléchit avec angoisse aux paroles qu'il venait d'entendre : plus il pensait à la recommandation du juif, et plus il se perdait en conjectures sur le sens et la portée de cet avis. Si l'on avait à son égard des intentions criminelles, ne pouvait-on pas les mettre à exécution tout aussi bien chez Fagin que chez Sikes ? Tout considéré, il s'arrêta à l'idée qu'on l'avait choisi pour remplir chez ce dernier quelques fonctions domestiques, jusqu'à ce qu'il se fût procuré un garçon qui lui convînt davantage ; il était trop habitué à souffrir, et il avait trop souffert chez le juif, pour regretter un changement, quel qu'il fût. Il resta quelques minutes plongé dans ces pensées, puis moucha la chandelle en soupirant, et, ouvrant le livre que Fagin lui avait laissé, se mit à le parcourir.

D'abord il le feuilleta d'un air distrait ; mais il tomba bientôt sur un passage qui attira son attention, et il finit par être complètement absorbé dans sa lecture. C'était l'histoire de la vie et du jugement des grands criminels ; le livre avait tant servi que les pages en étaient souillées et noircies. Il y lut le récit de crimes horribles, à faire dresser les cheveux sur la tête, d'assassinats commis secrètement sur des chemins détournés, des histoires de cadavres jetés dans des fossés ou dans des puits qui, tout profonds qu'ils étaient, n'avaient pu les cacher pour toujours : au bout de quelques années on les avait retrouvés, et, en

les voyant, les assassins avaient perdu la tête, confessé leur crime, et demandé à grands cris que le gibet mît fin à leurs tourments. Plus loin, c'était l'histoire d'hommes qui s'étaient familiarisés peu à peu avec l'idée du crime, et avaient fini par commettre des horreurs à faire frissonner. Ces affreux tableaux étaient tracés avec tant de vérité, que les pages du livre prirent aux yeux d'Olivier une couleur de sang, et qu'il crut entendre les gémissements étouffés des victimes.

La terreur de l'enfant devint telle qu'il ferma le livre et le jeta loin de lui ; il tomba à genoux, et demanda à Dieu avec ferveur de le garder pur de tels forfaits, et de lui envoyer plutôt la mort que de permettre qu'il devînt criminel. Peu à peu il se calma, et, d'une voix faible et tremblante, il conjura le ciel de lui venir en aide au milieu des dangers qui le menaçaient, d'avoir pitié d'un pauvre enfant abandonné qui n'avait jamais connu l'affection d'un parent ni d'un ami, et de le secourir en ce moment où, désespéré et sans appui, il se trouvait seul au milieu d'hommes pervers et criminels.

Sa prière terminée, il était encore à genoux, la tête cachée dans ses mains, quand un léger bruit le fit tressaillir.

« Qu'est-ce ? s'écria-t-il en se relevant et en apercevant quelqu'un debout près de la porte, qui est là ?

– C'est moi, moi seule, » répondit une voix tremblante.

Olivier leva la chandelle au-dessus de sa tête, et regarda du côté de la porte : c'était Nancy.

« Baisse cette chandelle, dit la jeune fille en détournant la tête, elle me fait mal aux yeux. »

Olivier vit qu'elle était très pâle, et lui demanda affectueusement si elle était malade. Elle se laissa tomber sur une chaise, en lui tournant le dos, et se tordit les mains ; mais elle ne répondit pas.

« Dieu me pardonne ! dit-elle après un silence ; je n'aurais jamais cru cela.

– Vous est-il arrivé quelque chose ? demanda Olivier ; puis-je vous être utile ? Je suis prêt, parlez. »

Elle s'agita sur sa chaise, porta la main à sa gorge, poussa un sourd gémissement, et fit des efforts pour respirer.

« Nancy ! s'écria Olivier très inquiet ; qu'avez-vous ? »

La jeune fille frappa des mains sur ses genoux, et des pieds sur le plancher, puis s'arrêta tout à coup, s'enveloppa dans son châle et grelotta de froid.

Olivier attisa le feu ; elle rapprocha sa chaise du foyer et resta quelques instants sans parler ; enfin elle leva la tête et regarda autour d'elle.

« Je ne sais ce qui me prend de temps à autre, dit-elle, en se donnant une contenance et en réparant le désordre de sa toilette ; c'est l'effet de cette chambre sale et humide, je crois. Maintenant, mon petit Olivier, es-tu prêt ?

– Est-ce que je m'en vais avec vous ? demanda Olivier.

– Oui, répondit-elle ; je viens de la part de Guillaume ; il faut que tu viennes avec moi.

– Pour quoi faire ? dit Olivier, en reculant de deux pas.

– Pour quoi faire ? répéta la jeune fille en regardant l'enfant ; mais, dès qu'elle rencontra le regard d'Olivier, elle baissa les yeux. Oh ! pour rien de mal.

– J'en doute, dit Olivier, qui l'observait attentivement.

– Comme tu voudras, repartit la jeune fille avec un rire affecté. Pour rien de bien, alors. »

Olivier put voir qu'il avait quelque influence sur la sensibilité de Nancy, et il eut un instant la pensée de faire appel à sa commisération ; mais il songea tout à coup qu'il était à peine onze heures, qu'il y avait encore du monde dans les rues, et qu'il trouverait sans doute quelqu'un qui ajouterait foi à ses paroles. Dès que cette réflexion se fut présentée à son esprit, il s'avança vers la porte, et dit bien vite qu'il était prêt à partir.

Ni cette réflexion ni le projet de l'enfant n'échappèrent à Nancy. Tandis qu'il parlait, elle le regardait attentivement, et elle lui lança un coup d'œil qui indiquait assez qu'elle devinait parfaitement ce qui se passait en lui.

« Chut ! dit-elle en se penchant vers Olivier, et en montrant du doigt la porte, tandis qu'elle regardait autour d'elle avec précaution. Tu ne peux pas te sauver. J'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, mais il n'y a pas eu moyen. Tu es cerné de tous côtés, et, si jamais tu dois parvenir à t'échapper, sois sûr que ce n'est pas en ce moment. »

Frappé du ton énergique de la jeune fille, Olivier la regarda avec étonnement. Évidemment elle parlait sérieusement. Elle était pâle et agitée, et tremblait de tous ses membres.

« Je t'ai déjà fait éviter des mauvais traitements, dit-elle, et je t'en ferai éviter encore ; c'est pour cela que je suis ici : car, si d'autres que moi étaient venus te chercher, ils t'auraient mené plus durement. J'ai promis que tu serais sage et tranquille ; s'il en est autrement, tu ne feras que te nuire et à moi aussi, et peut-être seras-tu cause de ma mort. Tiens ! regarde : voilà ce que j'ai déjà enduré pour toi, aussi vrai que Dieu nous voit. »

En même temps, elle montrait à Olivier son cou et ses bras couverts de meurtrissures.

Elle continua, en parlant très vite :

« N'oublie pas cela, et ne cherche pas en ce moment à m'attirer de nouvelles souffrances ; je ne demanderais pas mieux que de te venir en aide, mais c'est au-dessus de mon pouvoir. On n'a pas l'intention de te faire du mal, et, quoi qu'on exige de toi, tu n'en es pas responsable. Tais-toi ! chaque mot que tu prononces me fait mal. Donne-moi la main. Vite ! vite ! »

Elle saisit la main qu'Olivier lui tendit machinalement, souffla la lumière, et entraîna l'enfant au haut de l'escalier. La porte s'ouvrit aussitôt, tirée par une personne cachée dans l'obscurité, et se referma immédiatement derrière eux. Un fiacre les attendait ; Nancy y fit monter bien vite Olivier, se plaça près de lui et baissa les stores. Le cocher ne demanda pas où l'on allait, et en moins d'une seconde le cheval partit comme un trait.

Nancy serrait toujours la main d'Olivier et lui réitérait à voix basse ses avis et ses recommandations. Tout cela fut l'affaire d'un instant ; et il avait à peine eu le temps de songer où il était, et à ce qui lui était arrivé, que la voiture s'arrêta à la porte de la maison où le juif s'était rendu la veille au soir.

Olivier jeta un coup d'œil rapide sur la rue déserte, et fut au moment de crier au secours ! Mais la jeune fille lui parlait à l'oreille, et le suppliait si instamment de ne pas la compromettre, qu'il n'eut pas le cœur de crier. Tandis qu'il hésitait, il n'était déjà plus temps ; il était dans la maison, et la porte se refermait derrière lui.

« Par ici ! dit Nancy en lâchant la main d'Olivier. Guillaume !

– On y va ! répondit Sikes en se montrant au haut de l'escalier, une chandelle à la main. Oh ! tout va bien. Montez ! »

Pour un individu de la trempe de M. Sikes, c'étaient là des paroles de satisfaction, et un accueil singulièrement cordial, Nancy parut y être très sensible, et le salua amicalement.

« J'ai fait sortir Turc avec Tom, observa Sikes en les éclairant ; il nous aurait gênés.

– C'est juste, répliqua Nancy.

– Eh bien ! tu as amené le chevreau ? dit Sikes en fermant la porte, dès qu'ils furent entrés dans la chambre.

– Le voici, répondit Nancy.

– S'est-il tenu tranquille ? demanda Sikes.

– Comme un agneau, dit Nancy.

– C'est bon à savoir, dit Sikes en regardant Olivier d'un air farouche. Tant mieux pour ta petite carcasse ; car autrement elle

s’en serait ressentie. Arrive ici, marmot, et écoute-moi bien : autant vaut que je te prêche une fois pour toutes. »

En s’adressant ainsi à son nouveau protégé, M. Sikes lui ôtait sa casquette, et la jetait dans un coin ; puis, prenant Olivier par l’épaule, il s’assit près de la table, et fit tenir l’enfant droit devant lui.

« D’abord, connais-tu ça ? » demanda Sikes en prenant sur la table un pistolet de poche.

Olivier répondit affirmativement.

« Dans ce cas, attention ! continua Sikes, Voici de la poudre, voici une balle, et un lambeau de vieux chapeau pour servir de bourre. »

Olivier murmura à voix basse qu’il connaissait l’usage de ces divers objets, et M. Sikes se mit à charger le pistolet avec beaucoup de soin.

« Maintenant le voici chargé, dit-il quand il eut fini.

– Oui, je vois bien, monsieur, dit Olivier tout tremblant.

– Eh bien ! dit le brigand, en serrant étroitement le poignet d’Olivier, et en lui appliquant le canon du pistolet si près de la tempe que l’enfant ne put réprimer un cri : si tu as le malheur, quand tu sortiras avec moi, de dire un seul mot avant que je t’adresse la parole, je te loge une balle dans la tête, sans autre préambule. Ainsi, si tu veux te passer la fantaisie de parler sans permission, dis d’abord tes prières. »

Pour donner encore plus de force à ses paroles, M, Sikes proféra un affreux jurement et continua :

« Autant que je puis le savoir, si on t'expédiait, personne au monde ne viendrait savoir de tes nouvelles : ainsi je n'aurais pas besoin de me casser la tête à te donner toutes ces explications, si ce n'était pour ton bien. Tu m'entends, hein ?

– Cela signifie tout simplement, dit Nancy en appuyant sur chaque mot pour éveiller l'attention d'Olivier, que, s'il te contrecarre le moins du monde dans l'affaire que tu as en vue, tu le mettras hors d'état de jaser en lui brûlant la cervelle, et que tu courras la chance de te faire pendre pour cela, de même que tu exposes à chaque instant ta vie pour faire ton métier.

– C'est cela ! observa M. Sikes d'un air d'approbation. Les femmes savent toujours dire les choses en peu de mots, excepté quand elles ont la tête montée… car alors, elles n'en finissent plus. Maintenant qu'il est au fait, il s'agit de souper, de faire un somme avant de partir. »

Aussitôt Nancy mit la nappe, et, après s'être absentée quelques instants, rentra avec un pot de bière et un plat de têtes de mouton, lequel fournit à M. Sikes l'occasion de faire quelques plaisanteries. Cet honnête homme, stimulé peut-être par la perspective d'une expédition immédiate, se laissa aller à un accès de gaieté et de bonne humeur. Par exemple, il trouva plaisant d'avaler toute la bière d'un seul trait, et il ne jura guère plus d'une centaine de fois pendant le repas.

Le souper fini (on comprend aisément qu'Olivier n'avait pas eu grand appétit), M. Sikes avala deux verres d'eau-de-vie et se jeta sur son lit, en ordonnant à Nancy avec mille imprécations pour le cas où elle y manquerait, de l'éveiller à cinq heures précises. Il enjoignit à Olivier de s'étendre tout habillé sur un mate-

las à terre. La jeune fille attisa le feu et s'assit devant la cheminée, pour être prête à les éveiller à l'heure dite.

Olivier resta longtemps sans dormir : il pensait que peut-être Nancy chercherait l'occasion de lui donner à voix basse quelque nouvel avis ; mais elle resta immobile devant le feu. Épuisé de fatigue et d'inquiétude, l'enfant finit par s'endormir profondément.

Quand il s'éveilla, la théière était sur la table, et Sikes était occupé à mettre différents objets dans la poche de sa grande redingote, posée sur le dos d'une chaise, tandis que Nancy se donnait beaucoup de mouvement pour préparer le déjeuner. Il ne faisait pas jour ; la chandelle brûlait encore, et tout était sombre au dehors : une pluie violente battait contre les vitres, et le ciel semblait noir et couvert de nuages.

« Allons ! allons ! grommela Sikes, tandis qu'Olivier se levait : cinq heures et demie ! Dépêche-toi, ou tu n'auras pas le temps de déjeuner ; il faut se mettre en route ! »

Olivier ne fut pas long à faire sa toilette ; il mangea un peu et dit qu'il était prêt.

Nancy, le regardant à peine, lui jeta un mouchoir pour se garantir le cou, et Sikes lui donna un grand collet d'étoffe grossière pour se couvrir les épaules. Ainsi accoutré, l'enfant donna la main au brigand, qui s'arrêta un instant pour lui montrer, avec un geste menaçant, qu'il avait le pistolet dans la poche de côté de sa redingote ; puis il serra étroitement la main d'Olivier dans la sienne, dit adieu à Nancy, et sortit.

Comme ils franchissaient le seuil, Olivier tourna la tête un instant dans l'espoir de rencontrer le regard de Nancy ; mais

elle avait repris sa place devant le feu, et se tenait complètement immobile.

CHAPITRE XXI.
L'expédition.

Ce fut par une triste matinée qu'ils se mirent en route ; le vent soufflait avec violence, et la pluie tombait à torrents ; des nuages sombres et épais voilaient le ciel ; la nuit avait été très pluvieuse, car de larges flaques d'eau couvraient çà et là les rues, et les ruisseaux débordaient. Une faible lueur annonçait l'approche du jour, mais elle ajoutait à la tristesse de la scène plus qu'elle ne la dissipait ; cette pâle lumière ne faisait qu'affaiblir l'éclat des réverbères, sans éclairer davantage les toits humides et les rues solitaires ; il ne semblait pas que personne fût encore debout dans ce quartier ; toutes les fenêtres étaient soigneusement fermées, et les rues qu'ils traversaient étaient désertes et silencieuses.

Tandis qu'ils gagnaient Bethnal-Green, le jour parut tout à fait. Déjà nombre de réverbères étaient éteints ; quelques chariots se dirigeaient lentement vers Londres : de temps à autre une diligence couverte de boue brûlait le pavé, et le postillon, par manière d'avertissement, donnait, en passant, un coup de fouet au pesant charretier qui, en ne prenant pas la droite de la chaussée, l'avait exposé à arriver une demi-minute trop tard. Les tavernes, intérieurement éclairées au gaz, étaient déjà ouvertes. Peu à peu d'autres boutiques s'ouvrirent aussi, et on rencontra quelques passants : des bandes d'ouvriers se rendant à leur travail ; des hommes et des femmes portant sur la tête des paniers de poisson ; de petites charrettes de légumes traînées par des ânes ; des voitures à bras pleines de viande ; des laitières avec leurs seaux ; enfin une file continuelle de gens se dirigeant avec des marchandises de toute sorte vers les faubourgs à l'est de la capitale. À mesure qu'ils approchaient de la Cité, le

bruit et le mouvement ne firent que s'accroître, et, quand ils enfilèrent les rues situées entre Shoreditch et Smithfield, ils se trouvèrent au milieu d'un vrai tumulte ; il faisait grand jour, autant du moins qu'il peut faire jour à Londres en hiver, et la moitié de la population vaquait déjà aux affaires de la matinée.

Après avoir quitté Sun-Street et Crown-Street, et traversé Finsbury-Square, M. Sikes prit par Chiswell-Street, Barbican et Long-Lane, et atteignit Smithfield, d'où s'élevait un vacarme qui remplit Olivier de surprise.

C'était jour de marché ; on avait de la boue jusqu'aux chevilles ; une épaisse vapeur se dégageait du corps des bestiaux, et se confondait avec le brouillard dans lequel disparaissaient les cheminées. Tous les parcs, au milieu de cette vaste enceinte, étaient pleins de moutons ; on avait même ajouté un grand nombre de parcs provisoires, et une multitude de bœufs et de bestiaux de toute sorte étaient attachés, en files interminables, à des poteaux le long du ruisseau ; paysans, bouchers, marchands ambulants, enfants, voleurs, flâneurs, vagabonds de toute sorte, mêlés et confondus, formaient une masse confuse.

Le sifflement des bouviers, l'aboiement des chiens, le beuglement des bœufs, le bêlement des moutons, le grognement des porcs ; les cris des marchands ambulants, les exclamations, les jurements, les querelles, le son des cloches et les éclats de voix qui partaient de chaque taverne, le bruit de gens qui vont et viennent, qui se poussent, se battent, crient et hurlent ; le brouhaha du marché, le mouvement de tant d'hommes à la figure sale et repoussante, à la barbe inculte, se démenant en tout sens, se coudoyant et se heurtant, tout contribuait à vous assourdir : il y avait vraiment de quoi être ahuri.

M. Sikes, traînant Olivier après lui, se frayait violemment passage au plus épais de la foule, et faisait peu attention à ce tumulte, qui était pour l'enfant chose nouvelle et surprenante.

Deux ou trois fois, il fit un signe de tête à des amis qu'il rencontra ; mais chaque fois il refusa de boire avec eux le coup du matin, et continua à avancer aussi vite que possible, jusqu'à ce qu'il fût sorti du marché et qu'il eût gagné Hosier-Lane et Holburn.

« Allons, jeune homme ! dit-il d'un ton bourru en regardant l'horloge de l'église de Saint-André ; il est près de sept heures ! il faut tricoter des jambes. Ne va pas rester en arrière au moins, paresseux ! »

Disant cela, M. Sikes secoua brusquement le bras d'Olivier, et celui-ci hâtant le pas, ou plutôt se mettant à trotter, régla sa marche de son mieux sur les grandes enjambées du brigand.

Ils gardèrent cette allure rapide jusqu'au delà de Hyde-Park, sur la route de Kensington. Sikes ralentit le pas et attendit qu'une charrette vide qui venait derrière eux les eût rejoints ; voyant écrit sur la plaque : *Hounslow*, il demanda au charretier, avec toute la politesse dont il était capable, s'il voulait bien le laisser monter jusqu'à Isleworth.

« Montez, dit l'homme. C'est à vous, ce petit garçon ?

– Oui, répondit Sikes, en regardant Olivier de travers et en portant la main à la poche où était le pistolet.

– Ton père marche un peu trop vite pour toi, n'est-ce pas, mon garçon ? demanda le charretier en voyant Olivier hors d'haleine.

– Pas le moins du monde, répondit Sikes, il y est habitué. Allons, donne-moi la main, Édouard ; monte vite ! »

En même temps il fit monter l'enfant dans la charrette ; le charretier lui montra du doigt un tas de sacs, sur lesquels il lui dit de se coucher pour se reposer.

En voyant se succéder sur la route les bornes posées à chaque mille, Olivier se demandait avec étonnement où son compagnon avait dessein de le mener. Déjà ils avaient laissé derrière eux Kensington, Hammersmith, Chiswick, Kew-Bridge, Brentfort, et ils allaient toujours, comme s'ils ne faisaient que de se mettre en route. Enfin, ils arrivèrent à une auberge ayant pour enseigne : *la diligence à quatre chevaux* ; un peu plus loin, la route était coupée par un chemin transversal. La charrette s'arrêta.

Sikes descendit avec précipitation, sans lâcher la main d'Olivier ; puis il aida celui-ci à descendre, en lui lançant un regard furieux, et en portant la main, d'une manière significative, sur la poche au pistolet.

« Au revoir, mon garçon ! dit l'homme.

– Il est honteux, répondit Sikes en secouant vivement le bras de l'enfant ; il est honteux, ce petit nigaud ! n'y faites pas attention.

– Non certes, reprit l'autre en montant dans sa charrette. Tenez, voilà le temps qui se met au beau. »

Il fouetta son cheval et s'éloigna. Sikes attendit qu'il fût hors de vue ; alors il dit à Olivier qu'il pouvait regarder autour de lui s'il voulait, et ils continuèrent leur route.

À peu de distance de l'auberge ils tournèrent à gauche, puis à droite, et marchèrent longtemps droit devant eux. De beaux jardins, d'élégantes maisons de campagne, bordaient la route.

Ils ne s'arrêtèrent que pour prendre un peu de bière, et arrivèrent enfin à une ville où Olivier vit écrit en grosses lettres sur un mur : *Hampton*. Ils rôdèrent dans les champs pendant quelques heures ; ils revinrent enfin dans la ville, entrèrent dans une vieille auberge dont l'enseigne était effacée, et se firent servir à dîner dans la cuisine, au coin du feu.

C'était une espèce de salle basse, avec une grosse poutre au milieu du plafond, et devant la cheminée des bancs à dossier élevé, sur lesquels étaient assis plusieurs hommes en blouse, occupés à boire et à fumer ; ils regardèrent à peine Sikes, et nullement Olivier. Sikes de son côté ne fit pas attention à eux, alla se placer dans un coin avec son jeune compagnon, et ne fut guère importuné par la compagnie.

On leur servit de la viande froide. Après le dîner, M. Sikes fuma trois ou quatre pipes, et resta si longtemps à table qu'Olivier commença à croire qu'ils n'iraient pas plus loin. Fatigué par une si longue marche, et étourdi par la fumée du tabac, il s'assoupit, et bientôt s'endormit profondément.

Il faisait tout à fait nuit quand Sikes le réveilla brusquement. En ouvrant les yeux, il vit son compagnon en conférence intime avec un paysan, avec lequel il buvait une pinte d'ale.

« Comme cela, vous allez au Bas-Halliford, n'est-ce pas ? demanda Sikes.

– Oui, répondit l'homme, qui semblait un peu échauffé par la boisson ; ça ne sera pas long. Mon cheval n'est pas chargé pour retourner, comme il l'était ce matin pour venir, et il fera la route en moins de rien, et bien content ! C'est une fameuse bête.

– Pourrez-vous me conduire jusque-là, moi et mon garçon ? demanda Sikes en versant à boire à son nouvel ami.

– Oui, si vous partez tout de suite, répondit l'homme. Vous allez à Halliford ?

– Je vais jusqu'à Shepperton, dit Sikes.

– Je suis votre homme jusqu'à ma destination, reprit l'autre. Tout est payé, Rebecca ?

– Oui, monsieur a payé, répondit celle-ci.

– Dites donc ! fit le paysan du ton sérieux d'un homme qui a bu un coup de trop ; ça ne peut pas se passer comme ça, entendez-vous ?

– Pourquoi ? dit Sikes ; vous nous rendez service ; vous m'épargnez le désagrément de rester ici en plan ; est-ce que cela ne vaut pas une pinte ou deux ? »

L'étranger pesa mûrement la valeur de cet argument, puis donna une poignée de main à Sikes en déclarant qu'il était un digne homme. À quoi celui-ci répondit que c'était une plaisanterie ; on eût pu le croire en effet, si le paysan eût été de sang-froid.

Après avoir encore échangé quelques politesses, ils souhaitèrent le bonsoir à la compagnie, et sortirent, tandis que la servante rangeait les pots et les verres, et venait, les mains pleines, se planter devant la porte pour les voir partir.

Le cheval, à la santé duquel on avait bu, était devant la porte, attelé à la charrette. Olivier et Sikes y montèrent sans plus de cérémonie, et le paysan, après s'être répandu de nouveau en éloges sur son cheval, et avoir défié l'aubergiste d'en trouver un pareil, monta à son tour. Le garçon d'auberge prit le

cheval par la bride, le mena jusqu'au milieu de la route ; mais à peine eut-il lâché la bête qu'elle se mit à faire un mauvais usage de sa liberté, à s'élancer de l'autre coté de la route et à se cabrer ; puis elle partit au galop, et disparut comme un trait.

La nuit était très sombre ; un épais brouillard s'élevait de la rivière et des marais d'alentour, et se répandait sur les champs. Le froid était perçant. Tout était sombre et d'un aspect sinistre ; les voyageurs n'échangèrent pas une parole, car le conducteur s'était assoupi, et Sikes n'avait nulle envie d'engager la conversation ; Olivier, blotti dans un coin, dévoré d'inquiétude et de crainte, croyait voir dans les arbres, dont les branches se balançaient tristement, autant de fantômes grimaçant au milieu de cette nature désolée.

Comme ils passaient devant l'église de Sunbury, l'horloge sonna sept heures. Une lumière brillait à la fenêtre de la maison du péage, et la lueur se projetait sur la route, juste assez pour laisser entrevoir un if qui ombrageait des tombes. À peu de distance on entendait le bruit monotone d'une chute d'eau, et le feuillage du vieil arbre s'agitait doucement sous le souffle du vent de la nuit. On eût dit une musique monotone pour le repos des morts.

Après avoir traversé Sunbury, ils se retrouvèrent sur la route solitaire. Deux ou trois milles plus loin, la charrette s'arrêta. Sikes en descendit, prit Olivier par la main, et ils se remirent à marcher.

À Shepperton, ils ne s'arrêtèrent nulle part, comme l'eût désiré l'enfant épuisé de fatigue ; mais ils continuèrent leur route par de mauvais chemins, au milieu de la boue et des ténèbres, jusqu'à ce qu'ils aperçurent les lumières d'un bourg voisin. En regardant attentivement devant lui, Olivier vit que la rivière coulait à leurs pieds et qu'ils arrivaient près d'un pont.

Au moment où ils allaient s'engager sur ce pont, Sikes tourna brusquement à gauche, et descendit au bord de l'eau. « La rivière ! pensa Olivier, à demi-mort de frayeur. Il m'a amené dans ce lieu désert pour se défaire de moi ! »

Il allait se jeter à terre, et tenter un suprême effort pour sauver sa vie, quand il vit qu'ils s'arrêtaient devant une maison isolée et en ruines. Il y avait une fenêtre de chaque côté de la porte délabrée, et un seul étage au-dessus ; nulle apparence de lumière : la maison était sombre, dégradée, et, selon toute apparence, inhabitée.

Sikes, tenant toujours la main d'Olivier, se dirigea doucement vers la porte, et poussa le loquet ; la porte céda, et ils entrèrent tous deux.

CHAPITRE XXII.
Vol avec effraction.

« Qui va là ? dit une grosse voix, dès qu'ils eurent mis le pied dans la maison.

– Pas tant de bruit, dit Sikes en poussant les verrous de la porte. De la lumière, Tobie.

– Ah ! ah ! c'est toi, camarade, reprit la même voix. De la lumière, Barney ! Montre le chemin à monsieur ; et tâche d'abord de t'éveiller, si c'est possible. »

Celui qui parlait lança probablement un tire-bottes, ou quelque objet semblable, à la personne à laquelle il s'adressait, pour l'arracher au sommeil : car on entendit le bruit d'un morceau de bois tombant avec force, puis le grognement d'un homme à demi éveillé.

« Est-ce que tu n'entends pas ? dit la même voix. Guillaume Sikes est dans le couloir, sans personne pour le recevoir ; et tu es là à dormir, comme si tu avais bu du laudanum ! As-tu les yeux ouverts, ou faut-il que je te lance à la tête le chandelier de fer pour t'éveiller tout à fait ? »

À ces mots, on entendit un bruit de savates sur le plancher ; puis une chandelle, à peine allumée, se montra à une porte à droite, et enfin on vit se dessiner la forme d'un individu que nous avons déjà représenté comme affligé d'une voix nasillarde, et employé en qualité de garçon à la taverne de Saffron-Hill.

« Bonsieur Sikes ! s'écria Barney avec une joie réelle ou feinte. Endrez, bonsieur, endrez.

– Allons ! en avant, dit Sikes en faisant passer Olivier devant lui ; plus vite ! ou je te marche sur les talons. »

Tout en jurant contre la lenteur de l'enfant, M. Sikes le poussa vers la porte, et ils entrèrent dans une chambre basse, sombre et enfumée, garnie de deux ou trois chaises cassées, d'une table, et d'un vieux canapé vermoulu, sur lequel un individu, les pieds beaucoup plus haut que la tête, et fumant une longue pipe de terre, était étendu tout de son long. Il portait un habit marron, coupé à la dernière mode, et garni de gros boutons brillants, une cravate orange, un gilet à revers de couleur voyante, et un pantalon gris ; M. Crackit (car c'était lui) avait peu de cheveux ; mais le peu qu'il en avait était d'une teinte rousse, et frisé en longs tire-bouchons, dans lesquels il passait de temps à autre ses doigts malpropres, ornés de grosses bagues communes. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne, et il semblait avoir les jambes assez faibles ; ce qui ne l'empêchait pas d'admirer ses bottes, qu'il contemplait avec une visible satisfaction.

« Guillaume, mon brave, dit-il en tournant la tête vers la porte, je suis enchanté de te voir ; je craignais presque que tu n'eusses renoncé à l'expédition, et dans ce cas je me serais risqué seul… Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il poussa cette exclamation de surprise en apercevant Olivier ; il se mit sur son séant et demanda ce que cela voulait dire.

« C'est l'enfant, répondit Sikes en approchant sa chaise du feu.

– Un des abrentis de bonsieur Fagid, s'écria Barney en riant.

– De Fagin ? dit Tobie, en considérant Olivier ; ça fera un garçon sans pareil pour dévaliser les poches des vieilles dames à l'église ; il a une touche à faire fortune.

– Assez… assez là-dessus, » interrompit Sikes avec impatience ; et, se penchant vers son ami, il lui dit à l'oreille quelques mots qui firent rire M. Crackit de tout son cœur ; en même temps celui-ci toisait Olivier d'un air très étonné.

« Maintenant, dit Sikes en se rasseyant, si vous pouvez nous donner à boire et à manger en attendant, ça ne nous fera pas de mal ; à moi, du moins, ce qu'il y a de sûr. Assieds-toi près du feu, petit, et repose-toi : car tu auras encore à sortir avec nous cette nuit, mais pas pour aller loin. »

Olivier regarda timidement Sikes d'un air surpris, mais ne dit mot : il approcha un siège du feu, mit dans ses mains sa tête brûlante, et resta immobile, sachant à peine où il était et ce qui se passait autour de lui.

« Allons, dit Tobie, tandis que le jeune juif posait sur la table une bouteille et quelques provisions, au succès de l'entreprise ! »

Il se leva pour faire honneur au toast, posa soigneusement sa pipe dans un coin, s'approcha de la table, remplit un verre d'eau-de-vie et le vida d'un trait, M. Sikes en fit autant.

« Un coup pour l'enfant, dit Tobie en remplissant un verre à demi. Avale ça, ingénu !

– Vraiment, dit Olivier en regardant Tobie d'un air piteux ; vraiment, je ne…

– Avale ça, répéta Tobie. Est-ce que tu crois que je ne sais pas ce qu'il te faut ? Dis-lui de boire, Guillaume.

– Il ferait mieux de se dépêcher, dit Sikes en portant la main à sa poche. Morbleu, il est, à lui tout seul, plus difficile à mener qu'une bande de Matois : bois vite, petit drôle ! »

Effrayé par les gestes menaçants des deux hommes, Olivier avala d'un trait la liqueur contenue dans le verre, et fut pris aussitôt d'une toux violente, ce qui amusa beaucoup Tobie Crackit et Barney, et fit sourire jusqu'au farouche M. Sikes.

Cela fait, quand M. Sikes eut assouvi sa faim (Olivier ne put manger qu'un petit morceau de pain qu'on le força d'avaler), les deux hommes se renversèrent sur leurs chaises pour sommeiller quelques instants. Olivier resta assis près du feu, et Barney, enveloppé dans une couverture, s'étendit sur le plancher, près du foyer.

Ils s'endormirent ou firent semblant : nul ne bougea que Barney, qui se releva une ou deux fois pour jeter du charbon sur le feu. Olivier était tombé dans un profond assoupissement, et s'imaginait qu'il parcourait encore de sombres ruelles, ou qu'il errait la nuit dans le cimetière ; ou bien il se retraçait quelqu'une des scènes de la veille, quand il fut réveillé par Tobie Crackit, qui se leva brusquement en déclarant qu'il était une heure et demie.

En un instant, les deux autres dormeurs furent sur pied, et tous s'occupèrent activement de faire leurs préparatifs. Sikes et son compagnon s'enveloppèrent le cou de grosses cravates et endossèrent leurs redingotes, tandis que Barney, ouvrant une

armoire, en tirait divers objets dont il garnissait leurs poches à la hâte.

« Donne-moi les *tapageurs*, Barney, dit Tobie Crackit.

– Les voici, répondit Barney en lui présentant une paire de pistolets. Vous les avez chargés vous-même.

– Bon ! reprit Tobie en les mettant dans sa poche. Et les *persuadeurs* ?

– Je les ai, dit Sikes.

– Et les fausses clefs, les vilebrequins, les lanternes sourdes, rien n'est oublié ? demanda Tobie, en attachant une petite pince à une bride placée sous la doublure de sa redingote.

– Tout est en règle, reprit son compagnon. Donne-nous les gourdins, Barney ; il ne nous manque plus que ça. »

À ces mots, il prit des mains de Barney un gros bâton ; Tobie en fit autant.

« En avant ! » dit Sikes en tendant la main à Olivier.

Celui-ci, abattu par la fatigue de la marche, étourdi par le grand air et la liqueur qu'il avait été contraint d'avaler, posa machinalement sa main dans celle que Sikes lui tendait.

« Prends-lui l'autre main, Tobie, dit Sikes. Donne un coup d'œil au dehors, Barney. »

Celui-ci alla à la porte et revint annoncer que tout était tranquille. Les deux voleurs sortirent, avec Olivier entre eux

deux ; et Barney, après avoir soigneusement fermé la porte derrière eux, s'enroula de nouveau dans sa couverture, et se remit à dormir.

L'obscurité était profonde, le brouillard beaucoup plus épais qu'au commencement de la nuit, et l'atmosphère si humide que, bien qu'il ne plût pas, les cheveux et les sourcils d'Olivier se raidirent en quelques minutes, imprégnés qu'ils étaient d'une humidité glaciale. Ils franchirent le pont et se dirigèrent vers les lumières qu'il avait aperçues précédemment ; ils n'en étaient pas loin, et, comme ils marchaient d'un pas rapide, ils atteignirent bientôt Chertsey.

« Traversons le village, dit Sikes à voix basse ; il n'y aura pas un chat dans la rue pour nous voir. »

Tobie ne fit aucune objection, et ils enfilèrent précipitamment la grand'rue du village, complètement déserte à cette heure avancée de la nuit. Une faible lueur se montrait par intervalles à la fenêtre d'une chambre à coucher, et parfois l'aboiement des chiens venait troubler le silence de la nuit ; mais il n'y avait personne dehors : comme ils sortaient du village, deux heures sonnèrent à l'horloge de l'église.

Ils hâtèrent le pas et quittèrent la route pour prendre un chemin à gauche. Après avoir fait à peu près un quart de mille, ils s'arrêtèrent devant une habitation isolée, dont le jardin était clos de murs : sans même reprendre haleine, Tobie Crackit escalada la muraille en un clin d'œil.

« Passe-moi l'enfant, » dit-il à Sikes.

Avant qu'Olivier eût eu le temps de faire un mouvement, il se sentit saisir sous les bras, et, une seconde après, il était avec

Tobie sur le gazon, de l'autre côté du mur. Sikes les rejoignit bientôt, et ils se dirigèrent à pas de loup vers la maison.

Ce fut alors que, pour la première fois, Olivier, éperdu de douleur et d'effroi, comprit que l'effraction, le vol et peut-être le meurtre, étaient le but de l'expédition : il se tordit les mains et laissa échapper involontairement un cri d'horreur. Un nuage passa devant ses yeux, une sueur froide couvrit son visage, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba à genoux.

« Debout ! murmura Sikes tremblant de colère et tirant le pistolet de sa poche ; debout ! ou je te fais sauter la cervelle.

– Oh ! pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller ! dit Olivier ; laissez-moi me sauver bien loin et mourir au milieu des champs ; je n'approcherai jamais de Londres : jamais ! jamais ! Oh ! je vous en conjure, ayez pitié de moi, et ne faites pas de moi un voleur : par tous les anges du paradis, ayez pitié de moi ! »

L'homme auquel s'adressait cette instante prière proféra un affreux jurement, et déjà il avait armé le pistolet quand Tobie le lui arracha, mit sa main sur la bouche de l'enfant, et l'entraîna vers la maison.

« Silence ! dit-il ; tout ça ne rime à rien. Dis encore un mot, et je te casse la tête avec mon gourdin ; ça ne fait pas de bruit, et l'effet est le même.

– Tiens, Guillaume, fais sauter le volet : il en a assez comme ça, sois-en sûr. J'en ai vu de plus âgés que lui, qui, par une nuit si froide, n'étaient pas plus hardis. »

Tout en jurant contre Fagin, qui avait eu l'idée d'adjoindre Olivier à l'expédition, Sikes introduisit un levier sous le volet et appuya vigoureusement, mais sans faire de bruit ; Tobie lui

donna un coup de main, et bientôt le volet céda et tourna sur ses gonds.

C'était une petite fenêtre placée derrière la maison, à cinq pieds environ au-dessus du sol, et donnant dans un cellier au fond de l'allée. L'ouverture était si étroite que les maîtres de la maison avaient cru inutile de la garnir de barreaux ; un enfant de la taille d'Olivier pouvait néanmoins y passer. M. Sikes fit sauter le verrou qui retenait le carreau et l'ouvrit, comme il avait fait du volet.

« Maintenant, petit vaurien, attention à ce que je vais te dire, murmura-t-il à voix basse, en tirant de sa poche une lanterne sourde, dont il dirigea la lueur sur le visage d'Olivier ; je vais te faire passer par cette fenêtre ; tu vas prendre la lanterne, monter doucement les marches qui sont là en face, traverser le vestibule, et nous ouvrir la porte d'entrée.

– Il y a en haut de la porte un verrou auquel tu ne pourras pas atteindre, observa Tobie ; tu monteras sur une chaise : il y en a trois dans le vestibule, aux armes de la vieille dame, une licorne bleue et une fourche d'or.

– Tais-toi, si c'est possible, dit Sikes d'un air menaçant : la porte de la chambre est ouverte, n'est-ce pas ?

– Toute grande, répondit Tobie, après avoir jeté un coup d'œil par la lucarne pour s'en assurer : ce qu'il y a de bon, c'est qu'on la laisse toujours entrouverte pour que le chien, qui a sa niche quelque part par ici, puisse rôder à son aise quand il ne dort pas. Ah ! ah ! Barney nous en a bel et bien débarrassé ce soir. »

Bien que M. Crackit rît tout bas et prononçât ces mots d'une voix à peine intelligible, Sikes lui ordonna impérieusement de se

taire et de se mettre à l'œuvre : Tobie obéit et posa sa lanterne à terre ; puis il se planta contre le mur, sous la petite fenêtre, les mains appuyées sur ses genoux, de manière à ce que son dos servit d'échelle. Aussitôt Sikes grimpa sur lui, fit passer doucement Olivier par la fenêtre, et sans le lâcher, lui fit prendre pied à l'intérieur.

« Prends cette lanterne, lui dit-il en jetant un coup d'œil dans la chambre. Tu vois l'escalier en face ?

– Oui. » murmura Olivier, plus mort que vif.

Sikes lui désigna la porte d'entrée avec le canon du pistolet, et l'avertit de songer qu'il serait tout le temps à portée de l'arme, et que, s'il bronchait, il tomberait mort à l'instant.

« C'est l'affaire d'une minute, dit Sikes toujours à voix basse ; je vais te lâcher ; marche droit : attention !

– Qu'est-ce ? chuchota Crackit. Ils écoutèrent attentivement.

– Rien, dit Sikes en lâchant Olivier ; allons ! à l'œuvre ! »

Dans le peu de temps qu'il avait eu pour rassembler ses idées, l'enfant avait pris la ferme résolution, dût-il lui en coûter la vie, de gagner l'escalier et de donner l'alarme. Plein de cette idée, il se dirigea vers les degrés, mais à pas de loup.

« Ici ! s'écria tout à coup Sikes à haute voix. Ici ! ici ! »

Cette exclamation soudaine, au milieu d'un silence de mort et d'un cri perçant qui la suivit presque aussitôt, effrayèrent Oli-

vier au point qu'il laissa tomber sa lanterne et ne sut plus s'il devait avancer ou reculer.

Un second cri se fit entendre ; une lumière brilla au haut de l'escalier ; deux hommes terrifiés se montrèrent à demi vêtus sur le palier… l'enfant vit une lueur subite… de la fumée… entendit une détonation… et le bruit d'un craquement dont il ne se rendit pas compte… puis il chancela et tomba à la renverse.

Sikes avait disparu un instant ; mais il s'était relevé, et, avant que la fumée fut dissipée, il avait saisi l'enfant au collet. Il déchargea son pistolet sur les deux hommes, qui déjà battaient en retraite, et enleva Olivier.

« Serre-moi plus fort, lui disait Sikes en lui faisant franchir la fenêtre. Donne-moi un châle, Tobie. Ils l'ont atteint. Vite ! Damnation ! comme cet enfant saigne ! »

Le bruit d'une cloche agitée vivement vint se mêler au fracas des armes à feu et aux cris des gens de la maison. Olivier sentit qu'on l'emportait d'un pas rapide par un chemin raboteux. Peu à peu le bruit se perdit dans le lointain ; un froid mortel le saisit, et il s'évanouit.

CHAPITRE XXIII.
Où l'on verra qu'un bedeau peut avoir des sentiments. – Curieuse conversation de M. Bumble et d'une dame.

La nuit était glaciale ; une épaisse couche de neige durcie couvrait la terre ; le vent qui soufflait avec violence en faisait tourbillonner les monceaux accumulés au coin des rues ou le long des maisons. C'était une de ces soirées sombres et froides, où les gens bien logés et bien nourris se pressent autour d'un bon feu et s'applaudissent de n'être pas dehors ; où les malheureux sans abri et sans pain s'endorment pour ne plus s'éveiller ; où plus d'un paria de nos cités, consumé par la faim, ferme l'œil sur le pavé de nos rues pour ne plus le rouvrir que dans un monde qu'il ne peut pas trouver pire, quels qu'aient été ses crimes dans celui-ci.

Telle était la situation au dehors, quand Mme Corney, la matrone du dépôt de mendicité où nous avons déjà fait pénétrer le lecteur, vint s'installer dans sa petite chambre devant un bon feu, et se mit à considérer avec complaisance une petite table ronde sur laquelle était posé un plateau garni de tous les objets nécessaires à la plus agréable collation que puisse faire une matrone. En effet, Mme Corney était sur le point de se réconforter avec une tasse de thé ; elle regardait la table, puis le foyer où l'eau chantait doucement dans une petite bouilloire, et elle prenait de plus en plus un air satisfait ; elle en vint, en vérité, jusqu'à sourire à ce spectacle.

« Vraiment, dit-elle en posant son coude sur la table, il n'est personne ici-bas qui n'ait à bénir la Providence, si on voulait seulement songer aux dons qu'elle nous fait. Hélas ! »

Mme Corney hocha la tête d'un air pensif, comme si elle déplorait l'aveuglement des pauvres qui méconnaissaient ces dons ; puis introduisant une cuiller d'argent (qui lui appartenait en propre) dans une petite boîte à thé, elle continua ses préparatifs.

Qu'il faut peu de chose pour troubler la sérénité de notre âme ! La bouilloire, étant fort petite et bientôt remplie, déborda tandis que Mme Corney se livrait à ses réflexions morales, et quelques gouttes d'eau chaude tombèrent sur la main de la matrone.

« Peste soit de la bouilloire ! dit-elle en la posant bien vite sur la cheminée. Quelle sotte invention que ces bouilloires qui ne contiennent qu'une ou deux tasses ! À qui peuvent-elles servir, sinon à une pauvre créature délaissée comme moi, hélas ! »

À ces mots, la matrone se laissa tomber dans son fauteuil, remit son coude sur la table, et songea à son existence solitaire. La petite bouilloire à une tasse avait réveillé en elle le souvenir de feu M. Corney, qu'elle avait enterré vingt-cinq ans auparavant, et elle tomba dans une profonde mélancolie.

« Je n'en aurai jamais d'autre ! dit-elle d'un ton rechigné ; je n'en aurai jamais… de semblable. »

On ne saurait dire si l'exclamation de Mme Corney s'adressait à son mari ou à sa bouilloire ; peut-être était-ce à cette dernière, car elle la regarda au même instant et la mit sur la table. Comme elle approchait la tasse de ses lèvres, on frappa doucement à la porte.

« Entrez ! dit-elle avec humeur ; c'est encore quelque vieille femme qui meurt, je suppose : elles meurent toujours quand je suis à table ; entrez vite et fermez la porte, que le froid ne pénètre pas dans la chambre. Eh bien, qu'est-ce ?

– Rien, madame, rien, répondit une voix d'homme.

– Bonté divine ! dit la matrone d'une voix beaucoup plus, douce ; est-ce vous, monsieur Bumble ?

– À votre service, madame, dit M. Bumble, qui était resté dehors à s'essuyer les pieds sur le paillasson et à secouer la neige qui couvrait son habit, mais qui maintenant faisait son entrée, tenant d'une main son tricorne et de l'autre un paquet. Dois-je fermer la porte, madame ? »

La dame hésita modestement à répondre, dans la crainte qu'il n'y eût quelque inconvenance à s'entretenir à huis clos avec M. Bumble. Celui-ci profita de cette hésitation, et, comme il était gelé, il ferma la porte sans attendre davantage l'autorisation.

« Quel affreux temps, monsieur Bumble ! dit la matrone.

– Affreux, en vérité, madame, répondit le bedeau ; c'est un temps antiparoissial. Croiriez-vous, madame Corney, que nous avons distribué dans cette journée de bénédiction vingt-cinq pains de quatre livres et un fromage et demi ?... Eh bien ! ces mendiants-là ne sont pas contents.

– La belle merveille ! est-ce qu'ils sont jamais contents ? dit la matrone en savourant son thé.

– Ah ! c'est bien, vrai, madame, reprit M. Bumble. Tenez, il y a un individu auquel, en considération de sa nombreuse famille, on a octroyé un pain de quatre livres et une livre de fromage, bon poids ; croyez-vous qu'il en soit reconnaissant ? pas pour deux liards. Savez-vous ce qu'il a fait, madame ? il a demandé un peu de charbon, ne fût ce, disait-il, que plein un mouchoir. Du charbon ! mais pourquoi faire, en vérité ? il voulait donc faire griller son fromage pour venir ensuite en redemander ! Ces gueux d'indigents n'en font pas d'autres : donnez-leur aujourd'hui du charbon plein un tablier, ils reviendront en demander autant deux jours après ; ils sont effrontés comme des singes. »

La matrone octroya son approbation à cette belle comparaison, et le bedeau continua :

« On ne saurait croire jusqu'où va leur insolence ; pas plus tard qu'avant-hier, un homme… vous avez été mariée, madame, je puis donc entrer avec vous dans ces détails, un homme, à peine vêtu (Mme Corney baissa les yeux) de quelques haillons en lambeaux, se présente à la porte de notre surveillant, qui avait justement du monde à dîner, et dit qu'il faut qu'on lui donne des secours. Comme il refusait de s'en aller, et que sa tenue scandalisait la compagnie, notre surveillant lui fit donner une livre de pommes de terre et une demi-pinte de gruau. « Mon Dieu ! dit ce monstre d'ingratitude, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ? autant me donner des bésicles. – C'est bon, dit notre surveillant en lui reprenant les provisions, vous n'aurez rien du tout. – Il me faudra donc mourir sur le pavé ? dit le vagabond. – Oh ! que non, vous n'en mourrez pas, » dit le surveillant.

– Ah ! ah ! c'est excellent, interrompit la matrone. C'était, pour sûr, M. Grannet. Et après ?

– Après, madame, reprit le bedeau, il est parti et il est mort dans la rue. En voilà un entêté !

– Cela passe toute croyance, observa la matrone avec dignité ; mais ne vous semble-t-il pas, monsieur Bumble, que les secours donnés hors du dépôt de mendicité n'ont aucun bon résultat ? Vous êtes homme d'expérience et vous pouvez en juger.

– Madame Corney, dit le bedeau en souriant comme un homme qui a conscience de sa supériorité, les secours distribués hors du dépôt, s'ils sont donnés avec discernement, vous entendez, madame, avec discernement, sont la sauvegarde des paroisses. Le principe fondamental de l'assistance en dehors du dépôt, c'est de fournir aux pauvres justement ce dont ils n'ont que faire, et alors, de guerre lasse, ils cessent leurs importunités.

– Certes, s'écria Mme Corney, voilà une idée lumineuse !

– Oui. Entre nous soit dit, c'est là le grand principe de la chose, reprit M. Bumble ; c'est en vertu de ce principe qu'on vient en aide à des familles malades, en leur faisant une distribution de fromage, comme le disent les impudents journalistes qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Ce principe, madame Corney, est maintenant en vigueur dans le royaume. Cependant, ajouta-t-il en ouvrant le paquet qu'il tenait à la main, ce sont des secrets administratifs, et sur lesquels on doit avoir bouche close, sauf entre fonctionnaires paroissiaux, comme nous, par exemple. Voici le porto que l'administration destine à l'infirmerie ; il est d'une qualité excellente, naturel, pur de tout mélange, en bouteille d'aujourd'hui, clair comme de l'eau de roche, et sans aucun dépôt. »

Après avoir approché une des deux bouteilles de la lumière, et l'avoir agitée pour montrer la bonne qualité du vin,

M. Bumble les porta toutes les deux sur la commode, plia le mouchoir qui les enveloppait, le mit dans sa poche, et prit son chapeau comme pour s'en aller.

« Vous allez avoir bien froid, monsieur Bumble, dit la matrone.

– Il fait un vent à vous couper la figure, » répondit celui-ci en relevant le collet de son habit.

Mme Corney regarda la petite bouilloire, puis le bedeau qui se dirigeait vers la porte ; et, comme celui-ci toussait et qu'il allait lui souhaiter une bonne nuit, elle lui demanda timidement… s'il voulait accepter une tasse de thé.

Aussitôt M. Bumble rabattit son collet, posa son chapeau et sa canne sur une chaise, et approcha une autre chaise de la table ; il s'assit lentement, tout en regardant la dame, qui baissa les yeux : M. Bumble toussa de nouveau et sourit légèrement.

Mme Corney se leva pour prendre dans l'armoire une tasse et une soucoupe. Comme elle se rasseyait, ses yeux rencontrèrent encore ceux du galant bedeau ; elle rougit et se mit à préparer le thé. M. Bumble toussa encore, et plus fort qu'auparavant.

« L'aimez-vous sucré, monsieur Bumble ? demanda la matrone en prenant le sucrier.

– Oui, madame, très sucré, » répondit M. Bumble, les yeux toujours braqués sur Mme Corney. Si jamais bedeau eut l'air tendre, ce fut M. Bumble en ce moment. On versa le thé.

M. Bumble mit un mouchoir sur ses genoux, pour que les miettes de pain n'altérassent pas l'éclat de sa culotte courte, et se mit à boire et à manger ; parfois, au milieu de cet exercice, il

poussait un profond soupir qui ne lui faisait pas perdre un coup de dent, et qui semblait, au contraire, destiné à lui faciliter les fonctions digestives.

« Vous avez une chatte, madame, à ce que je vois, dit M. Bumble en apercevant une grosse chatte entourée de ses petits, qui se chauffait devant le feu… et des petits aussi, si je ne me trompe.

– Je les aime tant, monsieur Bumble ! répondit la matrone. Vous ne pouvez vous en faire une idée. Ils sont si heureux, si agiles, si divertissants ! c'est une vraie société pour moi.

– Ce sont de charmants animaux, dit M. Bumble d'un ton approbateur, et qui s'attachent à la maison.

– Oh oui ! fit Mme Corney avec enthousiasme ; ils aiment leur chez eux, que c'est un plaisir.

– Madame Corney, dit lentement le bedeau en battant la mesure avec sa cuiller, j'ose dire, madame, que si un chat, ou tout autre animal qui pourrait vivre avec vous, ne s'attachait pas à la maison, il faudrait nécessairement que ce fût un âne.

– Oh ! monsieur Bumble ! fit la matrone.

– Il est inutile de déguiser la vérité, reprit M. Bumble en balançant sa cuiller, d'un air à la fois digne et tendre qui donnait plus de poids à ses paroles ; une bête qui se montrerait si ingrate, je la noierais de ma main avec plaisir.

– Alors, vous êtes un cruel, dit vivement la matrone en allongeant le bras pour prendre la tasse du bedeau. Il faut que vous ayez le cœur bien dur.

– Le cœur dur, madame, dit M. Bumble, le cœur dur ! »

Il tendit sa tasse à Mme Corney, et saisit le moment où elle la prenait pour lui serrer le petit doigt ; puis posant sa main sur son gilet galonné, il poussa un profond soupir et éloigna, si peu que rien, sa chaise du feu.

La table était ronde, et, comme Mme Corney et M. Bumble étaient assis devant le feu, vis-à-vis l'un de l'autre et assez rapprochés, on comprend que M. Bumble, en s'éloignant de la cheminée, ajoutait à la distance qui le séparait de Mme Corney. Cette façon d'agir excitera sans doute l'admiration du lecteur, qui y verra un acte d'héroïsme de la part de M. Bumble ; l'heure, le lieu, l'occasion, auraient pu l'engager à conter fleurettes, bien que les propos légers qui conviennent dans la bouche d'un étourdi semblent fort au-dessous de la dignité d'un magistrat, d'un membre du Parlement, d'un ministre d'État, d'un lord-maire, et, à plus forte raison, indignes de la gravité d'un bedeau, qui (nul ne l'ignore) doit être de tous les fonctionnaires le plus sévère et le plus inflexible.

Quelles que fussent les intentions de M. Bumble (et sans nul doute elles étaient excellentes), le malheur voulut que la table fut ronde, comme nous l'avons observé. Dès lors, M, Bumble, en éloignant peu à peu sa chaise, diminua insensiblement la distance qui le séparait de la matrone, et, à force de faire voyager sa chaise autour de la table, il arriva à la placer contre celle de Mme Corney ; les deux chaises finirent par se toucher, et là M. Bumble s'arrêta.

Dans cette situation, si la matrone reculait sa chaise vers la droite, elle se mettait dans la cheminée ; si elle faisait un mouvement vers la gauche, elle tombait dans les bras de M. Bumble. Cette alternative n'échappa point à sa perspicacité, et, en femme bien avisée, elle ne bougea pas et offrit à M. Bumble une seconde tasse de thé.

« Le cœur dur ! répéta le bedeau en regardant la matrone : et vous, madame Corney, avez-vous le cœur dur ?

– Dieu ! s'écria-t-elle, quelle singulière question de la part d'un célibataire ! Qu'est-ce que cela peut vous faire, monsieur Bumble ? »

Celui-ci, sans répondre, vida sa tasse, avala une rôtie, s'essuya les lèvres, et… embrassa bravement la matrone.

« Monsieur Bumble, dit tout bas la discrète dame, car l'effroi lui ôtait presque la parole, Monsieur Bumble, Je vais crier ! »

Celui-ci ne répondit pas, et, avec lenteur et dignité, passa son bras autour de la taille de la matrone.

Comme la dame avait manifesté l'intention de crier, elle allait sans doute, à cette nouvelle hardiesse, exécuter sa menace, quand on frappa vivement à la porte ; en un clin d'œil, M. Bumble s'élança agilement vers les bouteilles, et se mit à les épousseter activement, tandis que la matrone demandait sèchement : « Qui est là ? » Il est à remarquer, et c'est un exemple curieux de l'efficacité d'une surprise soudaine pour atténuer les effets d'une grande frayeur, que sa voix avait repris tout d'un coup sa rudesse habituelle.

« Madame, dit une vieille mendiante décharnée en montrant sa tête à la porte, la vieille Sally est en train de s'en aller.

– Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse ? demanda la matrone avec humeur ; est-ce que je peux l'empêcher de mourir ?

– Non, non, madame, répondit la vieille, nul ne le peut ; il n'y a plus de remède. J'ai vu mourir bien du monde, des enfants et des hommes dans la force de l'âge, et je sais bien quand la mort arrive. Mais elle est agitée ; quand les accès lui laissent un moment de repos, et elle n'en a guère, car son agonie est très pénible, elle dit qu'elle a quelque chose à vous dire, qu'il faut absolument que vous sachiez. Elle ne mourra pas tranquille si elle ne vous voit pas, madame. »

La digne Mme Corney marmotta mille invectives contre les vieilles femmes qui ne pourraient seulement pas mourir sans importuner leurs supérieurs ; de propos délibéré, elle jeta sur ses épaules un grand châle dans lequel elle s'enveloppa soigneusement, pria M. Bumble d'attendre son retour, et, enjoignant à la vieille messagère de marcher vite et de ne pas la tenir toute la nuit sur pied dans les escaliers, elle sortit de très mauvaise grâce, et se dirigea en grondant vers la chambre de la mourante.

Resté seul, M. Bumble tint une étrange conduite. Il ouvrit l'armoire, compta les cuillers à thé, soupesa la pince à sucre, examina attentivement une grande cuiller d'argent pour s'assurer de la bonté du métal ; après avoir satisfait sa curiosité sur tous ces points, il mit son tricorne sens devant derrière, et fit plusieurs fois le tour de la table en dansant gravement sur la pointe des pieds. Après s'être livré à ce bizarre exercice, il ôta son tricorne, et s'étendit devant le feu en tournant le dos à la cheminée, de l'air d'un homme qui serait occupé à dresser exactement l'inventaire du mobilier.

CHAPITRE XXIV.
Détails pénibles, mais courts, dont la connaissance est nécessaire pour l'intelligence de cette histoire.

C'était une vraie messagère de mort qui était venue jeter le trouble dans le paisible intérieur de la matrone. Elle était courbée par l'âge ; un tremblement continuel agitait ses membres, et sa figure, contractée par des mouvements convulsifs, ressemblait plutôt à une caricature qu'à un visage humain.

Hélas ! qu'il y a peu de visages dont la beauté conserve son charme ! Les soucis, les chagrins, les souffrances, altèrent les traits en même temps qu'ils changent le cœur ; et ce n'est que lorsque les passions sommeillent et qu'elles ont perdu leur puissance pour toujours, que le nuage se dissipe et rend au front sa sérénité céleste. Tel est souvent l'effet de la mort : froid et glacé, le visage retrouve cette expression sereine et paisible qu'il avait un matin de la vie. L'homme redevient alors si calme, si paisible, que ceux qui l'ont connu dans son heureuse enfance s'agenouillent près du cercueil, pleins de respect pour l'ange qu'ils croient voir sur la terre.

La vieille femme gravit l'escalier en chancelant, et chemina clopin-clopant le long des corridors, tout en marmottant quelques paroles inintelligibles, en réponse aux reproches que lui adressait sa compagne. À la fin, elle fut forcée de s'arrêter pour reprendre haleine, et remit la lumière à la matrone, qui se dirigea rapidement vers la chambre où gisait la mourante.

C'était un vrai grenier, à peine éclairé par une méchante lampe. Une autre vieille femme veillait près du lit, tandis que l'apprenti du pharmacien de la paroisse, debout devant la cheminée, se taillait un cure-dents.

« Quelle nuit glaciale, madame Corney ! dit le jeune homme en voyant entrer la matrone.

– Glaciale en vérité, monsieur, répondit la dame de sa voix la plus bienveillante, et en faisant une révérence.

– Vous devriez exiger de vos fournisseurs du charbon de meilleure qualité, dit l'apprenti en attisant le feu avec les pincettes rouillées ; celui-ci ne convient nullement par un temps pareil.

– Il est du choix de l'administration, répondit la matrone. Elle devrait bien au moins nous chauffer convenablement ; nos fonctions sont déjà bien assez pénibles. »

Ici la conversation fut interrompue par un gémissement de la mourante.

« Oh ! dit le jeune homme en regardant du côté du lit, comme si ce cri lui eût rappelé qu'il y avait là une malade. C'est la fin, madame Corney.

– Croyez-vous ? demanda celle-ci.

– Je serais surpris que cela durât encore quelques heures, dit l'apprenti en taillant la pointe de son cure-dents. Elle a tout le système détraqué. Dites-moi, la vieille, est-ce qu'elle dort ? »

La garde se pencha sur le lit pour s'en assurer et fit signe que oui.

« Elle s'en ira peut-être bien comme cela, si vous ne faites pas de bruit, dit le jeune homme. Posez la lumière à terre ; elle ne la verra pas. »

La vieille obéit, en secouant la tête comme pour faire entendre que la malade ne mourrait pas si tranquillement ; puis elle reprit sa place près de l'autre vieille qui venait de rentrer. La matrone, d'un air d'impatience, s'enveloppa dans son châle, et s'assit au pied du lit.

L'apprenti pharmacien, après avoir taillé son cure-dents, s'installa devant le feu ; mais au bout de dix minutes l'ennui le prit, il souhaita bien du plaisir à Mme Corney, et sortit sur la pointe du pied.

Les deux vieilles femmes, après être restées quelque temps immobiles, s'éloignèrent du lit et vinrent s'accroupir devant le feu, à la chaleur duquel elles exposèrent leurs mains décharnées. La flamme projetait une lueur sinistre sur leurs visages blêmes, et mettait en lumière leur affreuse laideur ; elles se mirent à causer à voix basse.

« À-t-elle encore dit quelque chose tandis que j'étais dehors ? demanda la ménagère.

– Pas un mot, répondit l'autre ; elle s'est mise à se tordre les bras ; mais je lui ai tenu les mains, et elle s'est bientôt calmée ; elle est à bout de forces, et je n'ai pas eu de peine à la faire tenir tranquille. J'ai encore pas mal de vigueur, voyez-vous, toute vieille que je suis, malgré le régime du dépôt.

– A-t-elle bu le vin chaud que le médecin lui avait ordonné ? demanda la vieille.

– J’ai essayé de le lui faire avaler, répondit-elle, mais elle avait les dents si serrées, et elle mordait si fort le verre, que c’est à peine si j’ai pu lui faire lâcher prise. Pour lors, c’est moi qui l’ai bu, et cela m’a fait du bien. »

Après avoir regardé autour d’elles avec précaution pour s’assurer qu’on ne les écoutait pas, les deux vieilles se tapirent encore plus près du feu et continuèrent leur bavardage.

« Je me souviens d’un temps, dit la première, où elle n’aurait pas manqué d’en faire autant, et même qu’ensuite elle en aurait bien ri.

– Sans doute, reprit l’autre ; elle était joviale. En a-t-elle enseveli des cadavres ! Et blancs comme de la cire. Que de fois je l’ai aidée dans cette besogne ! »

Tout en parlant, la vieille tira de sa poche une méchante tabatière d’étain, offrit une prise à sa compagne, et s’en adjugea une à elle-même. En ce moment, la matrone qui avait impatiemment attendu jusque-là que la mourante sortit de son état de stupeur, s’approcha aussi du feu et leur demanda d’une voix aigre combien de temps il lui faudrait encore rester là à attendre.

« Pas longtemps, notre maîtresse, répondit la seconda femme en levant les yeux ; il n’y en a pas une de nous que la mort ait envie de faire attendre longtemps. Patience ! patience ! Elle arrivera assez vite pour nous toutes tant que nous sommes.

– Taisez-vous, vieille radoteuse ! dit la matrone d’un ton sévère. Dites-moi, Marthe, a-t-elle déjà été dans cet état ?

– Souvent, répondit la femme.

– Mais c'est bien la dernière fois, ajouta l'autre, c'est-à-dire qu'elle ne s'éveillera plus qu'une seule fois ; et soyez sûre, notre maîtresse, que ça ne sera pas long.

– Long ou court, dit la matrone avec mauvaise humeur, elle ne me trouvera pas là à son réveil, et ayez soin, entendez-vous, de ne pas venir me déranger une autre fois pour rien. Il n'entre pas dans mes fonctions de voir mourir toutes les vieilles femmes de la maison ; ainsi, que cela ne vous arrive plus ; c'est trop fort, en vérité. Souvenez-vous de ce que je vous dis là, vieilles bourriques ; si vous vous avisez encore de me faire aller, j'aurai soin de vous, je vous le jure ! »

Elle allait s'élancer dehors, quand un cri des deux vieilles fit qu'elle tourna la tête. La mourante s'était levée sur son séant et lui tendait les bras.

« Qu'est-ce ? s'écria-t-elle d'une voix sépulcrale.

– Paix ! paix ! dit une des femmes en se penchant sur le lit. Couchez-vous, couchez-vous !

– Je ne me recoucherai que morte ! dit la malade en se débattant. Il faut que je lui parle ! Approchez-vous… plus près encore, que je vous parle à l'oreille. »

Elle saisit le bras de la matrone et la fit asseoir sur une chaise près du lit. Elle allait parler, quand elle aperçut les deux vieilles debout près d'elle, le corps penché, dans l'attitude de femmes qui écoutent de toutes leurs oreilles.

« Renvoyez-les, dit la mourante d'une voix épuisée. Vite ! vite ! »

Les deux vieilles se mirent à se lamenter à qui mieux mieux, à dire que la pauvre malade était si bas qu'elle ne reconnaissait plus même ses meilleures amies, et à se répandre en protestations qu'elles ne la quitteraient pas ; mais la matrone les fit sortir, ferma la porte et revint près du lit Une fois dehors, les deux vieilles changèrent de note et crièrent par le trou de la serrure que la vieille Sally était ivre ; ce qui, en effet, n'était pas absolument impossible : car, outre une faible dose d'opium ordonnée par le pharmacien, elle avait à lutter contre les effets d'un grog, que les vieilles femmes, par bonté d'âme, lui avaient administré de leur autorité privée.

« Maintenant écoutez-moi, dit la mourante à haute voix, comme si elle faisait un grand effort pour retrouver un peu de force… Dans cette même chambre… dans ce même lit… j'ai jadis veillé une belle jeune femme, qui avait été amenée au dépôt, les pieds déchirés par les fatigues d'une longue marche, et toute souillée de sang et de poussière. Elle mit au monde un enfant, et mourut. Laissez-moi réfléchir… que je me souvienne en quelle année c'était.

– Peu importe l'année, dit l'impatiente matrone… où voulez-vous en venir ?

– Ah oui, murmura la malade en retombant dans sa somnolence ; où voulais-je en venir… Je sais ! s'écria-t-elle en se redressant tout à coup convulsivement. » Sa figure s'anima, et les yeux lui sortaient de la tête. « Je l'ai volée ; oui, je l'ai volée ! Elle n'était pas encore froide. Je vous dis qu'elle n'était pas encore froide quand je l'ai volée.

– Volé quoi ? parles, pour l'amour de Dieu ! s'écria la matrone en faisant un geste comme pour appeler du secours.

– La chose ! répondit la mourante en mettant sa main sur la bouche de la matrone, la seule chose qu'elle possédât. Elle n'avait ni vêtements pour se garantir du froid, ni pain à manger ; et elle avait gardé cela sur son cœur : c'était de l'or, vous dis-je ! du vrai or qui aurait pu servir à lui sauver la vie.

– De l'or ! répéta la matrone en se penchant vivement vers la mourante qui retomba épuisée sur le lit… Continuez, continuez… eh bien ! et puis ? Qui était cette jeune mère ? Quand était-ce ?

– Elle m'avait chargé de le garder précieusement, reprit la vieille en poussant un cri plaintif. Elle me l'avait confié parce qu'elle n'avait que moi près d'elle. Du moment que je l'ai vu à son cou… je l'avais déjà volé d'intention ; et la mort de l'enfant… c'est peut-être moi qui en suis cause ! On l'aurait mieux traité, si l'on avait tout su !

– Su quoi ? demanda l'autre ; parlez !

– Cet enfant ressemblait tant à sa mère, reprit la mourante, sans tenir compte de la question qui lui était adressée, que je ne pouvais le regarder sans songer à sa pauvre mère ! pauvre femme ! si jeune ! si douce ! Attendez, je n'ai pas fini. Je n'ai pas tout dit, n'est-ce pas ?

– Non, non, dit la matrone, en prêtant l'oreille pour saisir les paroles que la mourante prononçait d'une voix à peine intelligible. Dépêchez-vous, ou il sera trop tard !

– La mère, dit la femme en faisant un effort encore plus violent que les autres, la mère, quand elle se sentit mourir, me dit à

l'oreille que, si son enfant vivait si on pouvait l'élever, un jour viendrait peut-être où il pourrait entendre sans rougir prononcer le nom de sa pauvre mère. « Oh mon Dieu ! disait-elle en joignant ses mains amaigries, que ce soit un garçon ou une fille, suscitez-lui quelques amis dans ce monde de misère, et ayez pitié d'un pauvre enfant abandonné, seul sur terre. »

– Le nom de l'enfant ? demanda la matrone.

– On l'appelait Olivier, répondit la femme d'une voix éteinte. L'or que j'ai volé était…

– Oui, oui, après ? » dit l'autre.

Elle se pencha vivement vers la mourante pour entendre sa réponse, mais recula bientôt instinctivement en la voyant se soulever encore une fois, lentement et péniblement, serrer la couverture dans ses mains crispées, murmurer quelques sons inarticulés, et retomber sans vie sur le lit.

* * * * *

« Roide morte ! dit une des vieilles femmes en se précipitant dans la chambre dès que la porte fut ouverte.

– Et tout ça pour ne rien dire, » répondit la matrone en s'éloignant d'un air d'insouciance.

Les deux sorcières étaient probablement trop occupées des devoirs funèbres qu'elles avaient à remplir, pour faire aucune réponse, et elles restèrent seules près du cadavre.

CHAPITRE XXV.
Où l'on retrouve M. Fagin et sa bande.

Tandis que ces événements se passaient au dépôt de mendicité, M. Fagin était dans son repaire (le même où la jeune fille était venue prendre Olivier). Là, penché devant la cheminée qui fumait, il avait sur ses genoux un soufflet dont il venait sans doute de se servir pour activer le feu ; mais il était tombé dans une rêverie profonde, et, les bras croisés, le menton incliné sur la poitrine, il considérait d'un air distrait les chenets rouillés.

Derrière lui, le rusé Matois, maître Charles Bates et M. Chitling étaient assis devant une table et très attentifs à une partie de whist ; le Matois faisait le mort contre M. Bates et M. Chitling. Sa physionomie, toujours intelligente, était encore plus intéressante à contempler que d'habitude, à cause de l'attention scrupuleuse qu'il portait au jeu, et du soin qu'il mettait à saisir l'occasion de jeter de temps à autre un rapide coup d'œil sur les cartes de M. Chitling, en ayant la sagesse de régler son jeu d'après les observations qu'il avait pu faire sur celui de son voisin. Comme il faisait froid, il avait son chapeau sur la tête, habitude qui, du reste, lui était familière : il avait entre les dents une pipe de terre, qu'il n'ôtait que lorsqu'il voulait se rafraîchir en buvant à même dans un grand pot plein de gin et d'eau, et posé sur la table pour l'agrément de la société.

Monsieur Bates, lui aussi, était attentif à son jeu ; mais, comme il était d'une nature plus remuante que son digne ami, il avait plus souvent recours au pot de gin, et se permettait nombre de plaisanteries et de remarques déplacées, tout à fait indignes d'un joueur de whist sérieux. Le Matois, se prévalant de

l’étroite amitié qui les unissait, se permit plus d’une fois de faire à son compagnon de graves remontrances à ce sujet ; remontrances que maître Bates recevait le mieux du monde, en se bornant à prier son ami d’aller se faire lenlaire ou d’aller se fourrer la tête dans un sac. L’à-propos de ces réponses et d’autres semblables, aussi spirituelles que bien tournées, excitait vivement l’admiration de M. Chitling. Il est à remarquer que ce dernier et son partner perdirent toujours invariablement ; cette circonstance, loin d’exciter l’humeur de maître Bates, semblait au contraire l’amuser au dernier point ; à la fin de chaque coup il riait encore plus fort que de coutume, et déclarait que de sa vie il n’avait pris tant de plaisir au jeu.

« Nous perdons la partie double, dit M. Chitling, en faisant une longue figure et en tirant une demi-couronne de son gousset ; je n’ai jamais vu une chance comme la vôtre, Jack ; vous gagnez à tout coup ; nous avons beau avoir de belles cartes, Charlot et moi, nous ne pouvons rien en faire. »

Cette remarque, ou peut-être le ton bourru dont elle fut faite, amusa tellement Charlot Bates, que ses éclats de rire tirèrent le juif de sa rêverie, et qu’il demanda de quoi il s’agissait.

« De quoi, Fagin ! s’écria Charlot ; je voudrais que vous eussiez vu la partie ; Tom Chitling n’a pas fait un point, et j’étais son partner contre le Matois et le Mort.

– Ah ! ah ! dit le juif avec un sourire qui montrait assez qu’il en comprenait sans peine la raison ; frottez-vous à eux, Tom, frottez-vous encore à eux.

– Merci, j’en ai assez comme cela, Fagin, répondit M. Chitling ; j’en ai mon comptant. Le Matois a une chance contre laquelle il n’y a rien à faire.

– Ah ! ah ! mon cher, repartit le juif, il faut se lever bien matin pour gagner le Matois.

– Matin ! dit Charlot Bates ; il faut chausser ses bottes la veille, se mettre un télescope sur chaque œil et une lorgnette par derrière, si l'on veut le gagner. »

M. Dawkins reçut ces beaux compliments avec beaucoup de modestie et offrit de tirer la figure qu'on lui demanderait dans les cartes à point nommé, à un shilling le coup. Comme personne n'accepta le défi, et que sa pipe était finie, il s'amusa à dessiner sur la table un plan de Newgate avec le morceau de craie dont il s'était servi pour marquer les points ; tout en dessinant, il sifflait comme un serpent.

« Vous êtes ennuyeux comme la pluie, Tom ! dit-il après un long silence, en s'adressant à M. Chitling ; à quoi pensez-vous qu'il pense, Fagin !

– Comment le saurais-je ? répondit le juif en posant le soufflet. À ce qu'il a perdu, peut-être, ou bien à la maison de campagne qu'il vient de quitter. Ah ! ah ! est-ce cela ? mon cher.

– Pas le moins du monde, reprit le Matois sans laisser à M. Chitling le temps de répondre ; qu'en dis-tu, Charlot ?

– Je dis, moi, fit maître Bates en riant, qu'il était singulièrement tendre avec Betsy ; tenez ! voyez comme il rougit ! Dieu ! c'est-il possible ! en voilà un joyeux luron ! Tom Chitling amoureux ! Fagin, Fagin, c'te tête ! »

M. Bates, suffoquant à force de rire, à l'idée que M. Chitling fût victime d'une passion tendre, se renversa si vivement sur sa chaise qu'il perdit l'équilibre et tomba tout de son long sur le plancher, sans que cet accident diminuât en rien ses éclats de

rire, qui recommencèrent de plus belle quand il se fut remis sur pied.

« Ne faites pas attention à ce qu'ils disent, mon cher, dit le Juif en lançant un coup d'œil à M. Dawkins et en donnant à M. Bates une tape avec le soufflet ; Betsy est une jolie fille : attachez-vous à elle, Tom, attachez-vous à elle.

– Je n'ai qu'une chose à dire, Fagin, répondit M. Chitling en rougissant beaucoup ; c'est que cela ne regarde personne ici.

– Sans doute, dit le juif ; Charlot est un bavard ; ne faites pas attention à ce qu'il dit ; Betsy est une jolie fille ; faites tout ce qu'elle vous dira, Tom, et vous ferez fortune.

– La preuve que je fais tout ce qu'elle veut, répondit M. Chitling, c'est que c'est en suivant ses conseils que je me suis fait pincer ; mais ç'a été pour vous une bonne affaire, n'est-ce pas Fagin ? Et puis, qu'est-ce que six semaines à rester sous clef, il faut toujours en passer par là un jour où l'autre ; mieux vaut encore que ce soit l'hiver, quand vous avez moins l'occasion de faire une bonne petite promenade au dehors, hein, Fagin ?

– Ah ! sans doute, mon cher, dit le juif. Et ça vous serait bien égal d'y retourner, n'est-ce pas, Tom, demanda le Matois en faisant un signe au juif et à Charlot, pourvu que tout allât bien avec Betsy ?

– Eh bien, oui, ça me serait égal, répondit Tom avec colère ; je voudrais bien savoir qui est-ce qui pourrait en dire autant, hein, Fagin ?

– Personne, mon cher, dit le juif, pas un d'eux, Tom ; il n'y a que vous, soyez-en sûr.

– J'aurais pu me tirer d'affaire si j'avais voulu jaser sur elle, pas vrai, Fagin ? continua le pauvre dupe en colère ; je n'avais qu'un mot à dire, hein, Fagin ?

– Sans doute, mon cher, répondit le juif.

– Mais je n'ai pas bavardé, hein, Fagin ? demanda Tom, qui accumulait question sur question avec volubilité.

– Non, non, assurément, répondit le juif ; vous avez le cœur trop bien placé pour faire de ces choses-là : beaucoup trop, mon cher.

– Peut-être bien, répondit Tom en regardant autour de lui ; et si j'ai du cœur, il n'y a pas de quoi rire, hein, Fagin ? »

Le juif, s'apercevant que la moutarde montait au nez de M. Chitling, s'empressa de lui affirmer que personne ne se moquait de lui, et, comme preuve de ce qu'il avançait, il en appela au témoignage de maître Bates, le principal agresseur mais malheureusement, au moment où Charlot ouvrait la bouche pour déclarer qu'il n'avait jamais été moins disposé à rire, il partit d'un tel éclat que M. Chitling, se croyant insulté, s'élança sans plus de cérémonie sur le rieur et lui lança un coup de poing que celui-ci eut l'adresse d'éviter, mais qui atteignit le facétieux vieillard en pleine poitrine, le fit chanceler et l'envoya contre la muraille, où il resta quelques instants à reprendre haleine, tandis que M. Chitling faisait la plus piteuse mine du monde.

« Attention ! dit tout à coup le Matois, j'ai entendu le grelot. »

Il prit la chandelle et gravit sans bruit l'escalier. La sonnette, agitée par une main impatiente, se fit entendre de nou-

veau. Bientôt le Matois rentra et, d'un air mystérieux, dit au juif quelques mots à l'oreille.

« Comment ! dit Fagin, il est seul ? »

Le Matois fit signe que oui, et, mettant sa main devant la chandelle, il donna à entendre à Charlot Bates qu'il était temps de mettre un terme à ses élans de gaieté. Après avoir rempli ce devoir d'ami, il regarda fixement le juif et attendit ses ordres.

Le vieillard resta quelques instants à se mordre les doigts d'un air pensif. L'agitation de son visage annonçait qu'il craignait quelque mauvaise nouvelle. Enfin, il leva la tête.

« Où est-il ? » demanda-t-il.

Le Matois montra du doigt le plafond et fit mine de s'éloigner.

« Oui, dit le juif comme répondant à une question sous-entendue : fais-le descendre. Chut ! paix, Charlot ! doucement, Tom ! filez sans bruit. »

Charlot Bates et son récent antagoniste obéirent sur-le-champ à cette injonction de se retirer. Tout était silencieux quand le Matois descendit l'escalier, une chandelle à la main, suivi d'un homme en blouse, qui, après avoir jeté un regard effaré autour de la chambre, ôta une grosse cravate qui lui cachait le bas du visage, et laissa voir les traits du flambant Tobie Crackit, mais pâle, défiguré, la barbe longue et la chevelure en désordre.

« Comment ça va-t-il, Fagin ? dit le beau Tobie, en faisant un signe de tête au juif. Tiens ! Matois, mets ce cache-nez dans mon castor, que je sache où le trouver en m'en allant. Bien ! tu feras un fameux lapin, toi, et tu enfonceras les anciens. »

Tout en parlant, il releva sa blouse, mit les mains dans ses poches, approcha une chaise du feu et posa ses pieds sur les chenets.

« Voyez, Fagin, dit-il en montrant tristement ses bottes crottées, pas une goutte de cirage depuis… vous savez quand… Mais ne me regardez donc pas ainsi ! tout viendra, en son temps ; je ne peux pas causer d'affaires avant d'avoir bu et mangé ; ainsi donnez-moi de quoi me soutenir, et laissez-moi me faire une bosse tout tranquillement, pour la première fois depuis trois jours. »

Le juif fit signe au Matois de poser les vivres sur la table ; puis s'asseyant en face du voleur, il attendit qu'il lui plût d'entamer la conversation.

À en juger d'après les apparences, Tobie n'était pas près d'en venir là. Le juif se contenta d'observer patiemment sa physionomie, dans l'espoir d'y découvrir quelle nouvelle il apportait : ce fut en vain. Il avait l'air fatigué et abattu, mais son visage était aussi calme que d'habitude, et, malgré le désordre de sa tenue, le flambant Tobie Crackit avait l'air content de sa personne. Le juif, au comble de l'impatience, l'épiait à chaque bouchée, et parcourait la chambre en long et en large, dans un état d'agitation dont il n'était pas maître. Rien n'y fit. Tobie continua à manger sans faire attention à quoi que ce fût, jusqu'à ce qu'il fut hors d'état de manger davantage ; alors il fit sortir le Matois, ferma la porte, se versa un grog et se mit en mesure de commencer son récit.

« Pour commencer par le commencement, Fagin… dit Tobie.

– Oui, oui, » interrompit le juif en rapprochant sa chaise.

M. Crackit fit une pause pour avaler son grog, et déclara que le gin était excellent ; puis posant ses pieds sur le devant de la cheminée, de manière à mettre ses bottes au niveau de ses yeux, il reprit tranquillement :

« Pour commencer par le commencement, comment va Guillaume ?

– Comment ? s'écria le juif en se levant brusquement.

– Vous n'en avez donc pas de nouvelles ? dit Tobie en pâlissant.

– Des nouvelles ! repartit le juif en frappant du pied avec fureur… Où sont-ils ! Sikes et l'enfant. Où sont-ils ? que sont-ils devenus ? où sont-ils cachés ? pourquoi ne sont-ils pas ici ?

– L'affaire a raté, dit timidement Tobie.

– Je le sais, répondit le juif en tirant de sa poche un journal. Et après ?

– On a fait feu et atteint l'enfant ; nous avons battu en retraite à travers champs, l'enfant entre nous deux… à vol d'oiseau, franchissant haies et fossés. On nous donnait la chasse. Miséricorde ! tout le pays était sur pied et les chiens à nos trousses.

– L'enfant ? dit le juif d'une voix étouffée.

– Guillaume l'avait pris sur son dos et filait comme le vent. Nous nous arrêtâmes pour le mettre entre nous deux ; il avait la tête pendante et il était glacé. Ceux qui nous poursuivaient

étaient sur nos talons. Chacun pour soi, quand il y va de la potence ; nous leur avons faussé compagnie et laissé le marmot étendu dans un fossé : mort ou vif, je n'en sais rien. »

Le juif n'écouta pas un mot de plus ; il poussa un affreux hurlement, s'arracha les cheveux et ne fit qu'un bond dans la rue.

CHAPITRE XXVI.
Un personnage mystérieux paraît sur la scène. – Détails importants étroitement liés à la suite de cette histoire.

Le vieillard avait gagné le coin de la rue avant de se remettre de l'émotion que lui avaient causée les nouvelles apportées par Tobie Crackit. Non seulement il n'avait pas ralenti son allure ordinaire ; mais il hâtait le pas encore plus que d'habitude, de l'air d'un homme effaré et en proie à une violente agitation ; une voiture lancée au galop faillit le renverser, et les cris des passants, à la vue du danger qu'il courait, lui firent gagner le trottoir. Après avoir évité autant que possible les grandes rues, et cheminé par des ruelles ou des passages obscurs, il atteignit enfin Snow-Hill. Là il se mit à marcher encore plus vite qu'auparavant, et ne ralentit sa course qu'après s'être engagé dans une cour, où, comme s'il se trouvait enfin dans son élément, il reprit son pas ordinaire et parut respirer plus à l'aise.

Au point de jonction entre Snow-Hill et Holborn-Hill, à main droite en sortant de la Cité, se trouve un passage étroit et sale qui mène à Saffron-Hill. Là, dans de misérables échoppes, vous pouvez voir d'énormes paquets de foulards d'occasion, de toute grandeur et de toute nuance. C'est là qu'habitent les receleurs qui les achètent des voleurs. Des centaines de ces foulards, fixés à des chevilles, pendent aux fenêtres ou au-dessus des portes ; à l'intérieur il y en a d'empilés par centaines sur des tablettes. Ce passage, ou plutôt cette colonie commerciale, a une existence qui lui est propre, son barbier, son café, sa taverne, sa boutique de friture. C'est pour tous les filous de bas étage un véritable marché, visité de grand matin ou le soir, entre chien et

loup, par des marchands silencieux, qui traitent leurs affaires dans d'obscures arrière-boutiques, et s'en vont à la dérobée comme ils sont venus. Là le marchand d'habits, le rapiéceur de savates, le marchand de chiffons, étalent leur marchandise comme une enseigne pour le filou, et des tas d'os et de ferrailles, des lambeaux d'étoffes de laine ou de toile, pourrissent ou se rouillent dans des caves humides et noires.

C'était dans ce passage que le juif venait d'entrer ; il était bien connu des sales habitants du lieu, car tous ceux qui étaient en vedette sur le pas de la porte, vendeurs ou acheteurs, le saluaient familièrement d'un signe de tête quand il passait. Il répondit de la même manière à leur salut, mais ne s'arrêta qu'au bout du passage, pour adresser la parole à un brocanteur de petite stature, assis, autant du moins qu'il pouvait y entrer, dans un fauteuil d'enfant, et fumant sa pipe devant sa boutique.

« En vérité, monsieur Fagin, rien que de vous voir il y a de quoi guérir d'une ophtalmie, répondit le respectable négociant au juif qui lui demandait des nouvelles de sa santé.

– Le voisinage était un peu trop chaud, Lively, dit Fagin en relevant ses sourcils et en se croisant les bras.

– C'est vrai ! j'ai déjà entendu des gens s'en plaindre à plusieurs reprises, répondit le brocanteur, mais cela se refroidit bien vite ; ne trouvez-vous pas ? »

Fagin fit un signe de tête affirmatif, et étendant la main dans la direction de Saffron-Hill :

« Y a-t-il quelqu'un là-bas ce soir ? demanda-t-il.

– Aux Trois-Boîteux ? » demanda l'homme.

Le juif fit signe que oui.

« Attendez, poursuivit le marchand en cherchant dans sa tête ; ils sont bien une demi-douzaine, à ma connaissance ; je ne crois pas que votre ami soit du nombre.

– Sikes n'y est pas, je suppose ? demanda le juif d'un air désappointé.

– *Non est ventus*, il n'est pas venu, comme disent les gens de loi, répondit le petit homme en secouant la tête et en prenant un air singulièrement rusé. Avez-vous quelque chose ce soir qui puisse faire mon affaire ?

– Rien ce soir, dit le juif en s'éloignant.

– Allez-vous aux Trois-Boîteux, Fagin ? dit le petit homme en le rappelant ; attendez, j'ai envie d'aller y faire un tour avec vous ! »

Le juif tourna la tête et lui fit signe de la main qu'il préférait être seul ; et d'ailleurs, comme le petit homme ne pouvait pas aisément sortir de sa chaise, l'enseigne des Trois-Boîteux fut pour cette fois privée de l'avantage de la présence de M. Lively ; dans le temps qu'il lui fallut pour se lever, le juif avait disparu. M. Lively, après s'être dressé inutilement sur la pointe des pieds dans l'espoir de l'apercevoir encore, s'enfonça de nouveau dans sa petite chaise, et après avoir échangé avec une dame, dans la boutique en face, un signe de tête qui exprimait le doute et la défiance, il reprit sa pipe et se remit gravement à fumer.

Les Trois-Boîteux, ou plutôt les Boiteux, enseigne bien connue de tous les habitués du lieu, était cette même taverne où M. Sikes et son chien ont déjà figuré. Fagin fit un signe rapide à un homme assis au comptoir, monta l'escalier, ouvrit une porte,

se glissa doucement dans la salle, et jeta un regard inquiet autour de lui, en mettant sa main au-dessus de ses yeux, comme s'il cherchait quelqu'un.

La salle était éclairée par deux becs de gaz dont la lueur ne pouvait être aperçue du dehors, grâce aux volets bien fermés et aux rideaux d'un rouge passé soigneusement tirés devant la fenêtre. Le plafond était noirci, pour que la fumée des lampes n'en altérât pas la couleur.

La salle était pleine d'un nuage de tabac si épais, qu'en entrant on ne pouvait presque rien distinguer ; par degrés cependant, quand la porte, en s'ouvrant, laissait échapper un peu de fumée, on découvrait un bizarre assemblage de têtes, aussi confus que les sons qui venaient frapper l'oreille ; l'œil s'accoutumait peu à peu à ce spectacle, et finissait par distinguer une nombreuse société d'hommes et de femmes, entassés autour d'une longue table, à l'extrémité de laquelle siégeait un président, tenant à la main un marteau, insigne de ses fonctions. Dans un coin, devant un méchant piano, était assis une espèce d'artiste, au nez violet, et dont la figure était soigneusement empaquetée à cause d'une fluxion.

Au moment où Fagin se glissait doucement dans la salle, l'artiste, promenant ses doigts sur le clavier en manière de prélude, occasionna une rumeur générale. Tout le monde demandait une chanson ; quand le vacarme fut apaisé, une jeune femme vint divertir le public en chantant une ballade en quatre couplets, entre chacun desquels l'accompagnateur reprenait le refrain en jouant de toute sa force. Quand ce fut fini, le président fit un signe d'approbation ; puis des artistes, placés à sa droite et à sa gauche, entamèrent un duo qu'ils chantèrent aux grands applaudissements de la compagnie.

Il était curieux d'observer quelques-unes des figures qui se détachaient de ce groupe. Il y avait d'abord le président, qui

n'était autre que le maître de céans, homme à mine rébarbative et de formes athlétiques, qui, tandis qu'on chantait, roulait ses yeux en tous sens, et qui, tout en ayant l'air de se laisser aller au plaisir de la musique, avait l'œil sur tout ce qu'on faisait, et prêtait l'oreille à tout ce qui se disait, et, en vérité, il avait l'œil perçant et l'oreille fine. Près de lui étaient les chanteurs, recevant avec indifférence les compliments qu'on leur adressait, et avalant successivement une douzaine de grogs, que leur passaient leurs plus véhéments admirateurs. Dans l'assistance, les figures portaient l'empreinte des vices les plus abjects, et attiraient l'attention à force d'être repoussantes. La ruse, la férocité, l'ivresse à tous les degrés, s'y montraient sous l'aspect le plus hideux. Des femmes, des jeunes filles à la fleur de l'âge, mais flétries par le vice, souillées de débauches et de crimes, formaient la partie la plus triste et la plus sombre de cet affreux tableau.

Fagin, que rien de tout cela ne pouvait émouvoir, passait rapidement en revue toutes les figures, mais, à ce qu'il paraît, sans rencontrer celle qu'il cherchait. Il parvint enfin à attirer sur lui l'œil de l'individu qui présidait, lui fit de la main un léger signe, et sortit de la salle à pas de loup comme il y était entré.

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Fagin ? demanda l'homme, qui était sorti sur-le-champ derrière le juif. Ne voulez-vous pas nous tenir compagnie ? Tout le monde en serait ravi, bien sûr. »

Le juif secoua la tête d'un air d'impatience et dit à voix basse :

« Est-il ici ?

– Non, répondit l'homme.

– Et pas de nouvelles de Barney ? demanda Fagin.

– Aucune, répondit le maître du cabaret des Trois-Boîteux, car c'était lui-même. Il ne bougera pas jusqu'à ce que tout soit apaisé. Soyez sûr qu'on est sur leur piste, et que, s'il se montrait, il serait coffré bien vite. Tout va bien pour Barney ; autrement j'aurais entendu parler de lui : je jurerais que Barney est en train de se tirer d'affaire le mieux du monde. Il n'est pas gêné, allez.

– Viendra-t-il ce soir ? demanda le juif en insistant tout particulièrement sur le mot *il*.

– Monks, n'est-ce pas ? demanda le cabaretier avec hésitation.

– Chut ! fit le juif. Oui.

– Sans doute, répondit l'homme en tirant une montre d'or de son gousset. Je croyais même qu'il viendrait plus tôt ; si vous voulez attendre dix minutes, il sera…

– Non, non, se hâta de dire le juif, comme si, malgré son désir de voir la personne en question, il éprouvait quelque soulagement à ne pas la rencontrer. Dites-lui que je suis venu pour le voir, et qu'il vienne chez moi ce soir. Non, plutôt demain : puisqu'il n'est pas ici, il sera bien temps demain.

– C'est bien ! dit l'homme ; il n'y a rien de plus à dire ?

– Pas un mot pour l'instant, dit le juif en descendant l'escalier.

– À propos, dit l'autre à voix basse, en se penchant sur la rampe, quel bon moment ce serait pour faire une vente ! Phi-

lippe Barker est là, et tellement ivre qu'un enfant pourrait le mettre dedans.

– Ah ! ah ! dit le juif en levant la tête, mais ce n'est pas le moment d'en finir avec Barker ; il a encore quelque chose à faire avant que nous lui réglions son compte ; ainsi allez rejoindre la compagnie, mon cher, et dites-leur de mener joyeuse vie, tandis qu'ils sont en vie ; ha ! ha ! »

Le cabaretier se mit aussi à rire, et alla rejoindre ses hôtes. Le juif ne fut pas plus tôt seul que sa physionomie reprit son expression inquiète et agitée. Après un instant de réflexion, il prit un cabriolet et se fit conduire du côté de Bethnal-Green. Il descendit à un quart de mille environ de la demeure de M. Sikes, et fit à pied le reste du trajet.

« Maintenant, murmura-t-il en frappant à la porte, à nous deux, ma fille, et, si l'on trame ici quelque complot ténébreux, je saurai bien vous faire jaser, toute futée que vous êtes. »

On dit à Fagin que Nancy était dans sa chambre ; il gravit sans bruit l'escalier et entra sans frapper ; la jeune fille était seule, la tête appuyée sur la table, les cheveux épars.

« Elle a bu, pensa le juif, ou peut-être a-t-elle du chagrin. »

Tout en faisant cette réflexion, le vieux juif se retourna pour fermer la porte, et le bruit réveilla la jeune fille. Elle le regarda dans le blanc des yeux, lui demanda s'il y avait du nouveau, et écouta le récit qu'il lui fit des aventures de Tobie Crackit ; quand il eut fini, elle reprit sa première attitude, la tête sur la table, et ne dit pas un mot. Elle poussa le chandelier avec impatience, et une fois ou deux, en changeant de position avec un mouvement saccadé et nerveux, elle frotta ses pieds sur le plancher ; mais ce fut tout.

Pendant ce silence, le juif promenait autour de la chambre des regards inquiets, comme pour s'assurer que Sikes n'était pas revenu en cachette ; satisfait sans doute de son examen, il toussa deux ou trois fois et essaya à plusieurs reprises d'engager la conversation ; mais la jeune fille ne fit pas plus attention à lui que s'il n'y était pas. Il finit par faire une dernière tentative, et, se frottant les mains, il lui dit du ton le plus caressant :

« Où penses-tu que Guillaume puisse être maintenant, ma chère ? »

La jeune fille murmura d'une voix plaintive et à peine intelligible qu'elle n'en savait rien ; elle avait l'air de sangloter.

« Et l'enfant ? dit le juif, fixant les yeux sur elle pour lire dans l'expression de son visage. Pauvre petit être ! abandonné dans un fossé ! Nancy ! qu'est-ce que tu dis de ça ?

– L'enfant ! dit-elle en levant vivement la tête, l'enfant est mieux où il est que parmi nous ; et, pourvu qu'il n'en résulte rien de fâcheux pour Guillaume, je souhaite qu'il soit mort dans le fossé, et que ses pauvres os y blanchissent.

– Comment ! s'écria le juif stupéfait.

– Oui, c'est comme cela, reprit la jeune fille en le regardant fixement. Je serais heureuse de ne plus le voir et de savoir que ses épreuves sont terminées. Je ne puis supporter de l'avoir autour de moi ; sa vue seule me fait prendre en haine et moi-même, et vous tous.

– Fi ! dit le juif avec dédain ; tu es ivre, ma fille.

– Moi ! dit-elle avec amertume ; ce n'est pas votre faute si je ne le suis pas ; vous ne demanderiez pas mieux que de me voir toujours en cet état, excepté peut-être en ce moment. Il paraît que l'humeur où vous me trouvez n'est pas de votre goût, n'est-ce pas ?

– Non ! répliqua le juif avec colère ; elle n'est pas de mon goût du tout.

– Eh bien ! que voulez-vous y faire ? répondit la jeune fille en riant.

– Ce que je veux y faire ! s'écria le juif, exaspéré de l'obstination inattendue de son interlocutrice, et des désagréments de la soirée ; tu vas voir ce que je veux y faire ; écoute-moi, carogne ! Écoute-moi bien, moi qui n'ai que trois mots à dire pour étrangler Sikes aussi sûrement que si je tenais en ce moment son cou de taureau entre mes mains. S'il revient, et qu'il ne ramène pas l'enfant, s'il l'a laissé échapper, s'il ne me le rend pas mort ou vif, assassine-le toi-même si tu veux lui épargner la potence, et cela dès qu'il aura mis le pied dans cette chambre, ou, crois-moi, il sera trop tard.

– Qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria involontairement la jeune fille.

– Ce que tout cela veut dire ? continua Fagin en fureur, voici… Quand cet enfant peut me valoir des centaines de livres sterling, dois-je perdre une chance si heureuse, un profit assuré, par la faute d'une bande d'ivrognes à qui je pourrais couper le sifflet, et me mettre à la merci d'un brigand à qui il ne manque que la volonté, mais qui a le pouvoir de… de… »

Le vieillard était hors d'haleine et balbutiait ; tout à coup son accès de colère s'apaisa, et son maintien changea complè-

tement. Lui, qui, un instant auparavant, était là se tordant les mains, respirant à peine, les yeux hagards, le visage pâle de fureur, se laissa tomber sur une chaise et, s'affaissant sur lui-même, trembla de crainte de s'être trahi. Après un court silence, il se hasarda à jeter les yeux sur sa compagne, et parut un peu rassuré en la voyant dans la même attitude insouciante où il l'avait trouvée en entrant.

« Nancy, ma chère ! grommela le juif, en reprenant sa voix ordinaire : as-tu fait attention à ce que je t'ai dit ?

– Ne me fatiguez pas, Fagin ! répondit la jeune fille en levant nonchalamment la tête ; si Guillaume n'a pas réussi cette fois-ci, il réussira un autre jour ; il a fait pour vous plus d'un bon coup, et il en fera bien d'autres quand il le pourra. À l'impossible nul n'est tenu ; ainsi, n'en parlons plus.

– Et cet enfant, ma chère ? dit le juif, se frottant les mains avec une vivacité nerveuse.

– L'enfant doit courir les mêmes chances que les autres, interrompit Nancy ; d'ailleurs, je le répète, j'espère qu'il est mort et à l'abri de tous les maux… Pourvu toutefois qu'il n'arrive rien à Guillaume ! Mais puisque Tobie s'en est tiré, il est assez probable qu'il a échappé aussi ! car il en vaut bien deux comme Tobie.

– Et pour ce que je vous disais, ma chère ?… demanda le juif, en fixant sur la jeune fille un œil scrutateur.

– Il faudra me le répéter, si c'est quelque chose que vous voulez que je fasse, répondit Nancy ; et encore, dans ce cas, vous feriez mieux d'attendre à demain : vous m'avez réveillée un instant, mais je sens que je redeviens stupide. »

Fagin lui fit encore plusieurs questions pour s'assurer qu'elle n'avait pas fait son profit de ses imprudentes insinuations ; mais elle y répondit si naturellement, et resta si impassible sous les regards investigateurs du juif, que celui-ci fut pleinement affermi dans l'opinion qu'il avait eue dès l'abord, que la jeune fille avait abusé des spiritueux. En effet, Nancy n'était pas exempte d'un défaut très commun chez les élèves du juif, et auquel, dès l'enfance, on les poussait plus qu'on ne les en détournait. Le désordre de sa tenue, et une forte odeur de genièvre répandue dans la chambre, venaient à l'appui de cette supposition ; et quand, après un instant d'énergie, elle fut retombée dans sa torpeur, tantôt versant des larmes, tantôt s'écriant : « Enfin, il ne faut jamais désespérer ! » en proférant des paroles incohérentes, M. Fagin, qui avait beaucoup d'expérience dans ces matières, vit, à sa grande satisfaction, qu'elle était à cent lieues de ce qu'il avait craint.

Rassuré par cette découverte et ayant atteint le double but qu'il se proposait, d'informer la jeune fille des nouvelles qu'il venait d'apprendre et de s'assurer de ses propres yeux que Sikes n'était pas de retour, M. Fagin reprit le chemin de sa demeure, laissant Nancy assoupie, la tête appuyée sur la table.

Il était environ une heure du matin ; la nuit était sombre, le froid piquant ; rien n'invitait le juif à s'amuser en route : la bise, qui desséchait les rues, semblait en avoir balayé les passants aussi bien que la poussière et la boue ; il n'y avait presque personne dehors, et le peu de gens attardés dans les rues regagnaient en hâte leur logis ; le vent soufflait précisément dans la figure du juif, qui s'en allait fendant l'air en tremblant et grelottant à chaque nouveau coup de vent.

Arrivé au coin de la rue qu'il habitait, il fouillait déjà dans sa poche pour en tirer la clef de sa maison, quand un individu sortit de dessous un auvent obscur, traversa la rue et se glissa jusqu'à lui sans être aperçu.

« Fagin ! murmura une voix à son oreille.

– Ah ! dit le juif en se retournant vivement, est-ce…

– Oui ! interrompit brusquement l'étranger. Voilà deux heures que je suis là à me morfondre ; où diable étiez-vous donc ?

– À vos affaires, mon cher, répondit le juif en regardant son compagnon avec embarras, et en ralentissant le pas. À vos affaires, toute la soirée.

– Bah ! vraiment ! dit l'étranger avec ironie. Eh bien ! quel résultat ?

– Rien de bon, dit le juif.

– Rien de mauvais ? j'espère, » dit l'étranger en s'arrêtant court, et en jetant sur son compagnon un regard inquiet.

Le juif secoua la tête et allait répondre, quand l'étranger, l'interrompant, se dirigea vers la maison devant laquelle ils étaient arrivés tout en causant, et lui fit observer qu'il valait mieux s'entretenir à couvert ; qu'il était gelé d'avoir fait si longtemps le pied de grue, et que le vent lui coupait la figure.

Fagin semblait assez disposé à s'excuser de recevoir un visiteur à cette heure indue, et marmotta qu'il n'avait pas de feu ; mais son compagnon réitéra sa demande d'une manière si péremptoire, que l'autre ouvrit la porte et pria l'étranger de la fermer doucement, tandis que lui-même allumerait une chandelle.

« Il fait noir ici comme dans un four, dit l'homme en faisant quelques pas à tâtons ; dépêchez-vous. Je n'aime pas ces ténèbres.

– Fermez la porte, dit Fagin à voix basse du bout de l'allée. Comme il parlait, elle se ferma avec grand bruit.

« Ce n'est pas moi qui l'ai poussée, dit l'inconnu, en cherchant à se diriger dans l'obscurité ; c'est le vent, ou bien elle s'est fermée toute seule ; il n'y a pas de milieu. Dépêchez-vous de m'éclairer, ou je me casserai la tête quelque part dans cette maudite caverne. »

Fagin descendit sans bruit l'escalier de la cuisine, et revint bientôt avec une chandelle allumée, après s'être assuré que Tobie Crackit dormait profondément dans la salle basse, et les jeunes filous dans la pièce de devant. Il fit signe à l'inconnu de le suivre, et le précéda en haut de l'escalier.

« Nous pouvons nous dire ici le peu que nous avons à nous dire, mon cher, dit le juif en poussant une porte qui donnait sur le palier ; comme il y a des trous aux volets, et que nous ne laissons jamais apercevoir de lumière aux voisins, nous laisserons la chandelle sur l'escalier. Par ici ! »

Le juif se baissa, posa la chandelle sur la dernière marche, juste en face de la porte, et entra le premier dans la chambre, où il n'y avait pas d'autre meuble qu'un fauteuil cassé, et derrière la porte, un vieux canapé qui n'était seulement pas recouvert. L'étranger s'y jeta de l'air d'un homme épuisé de fatigue, et le juif ayant approché son fauteuil, ils se trouvèrent assis en face l'un de l'autre. L'obscurité n'était pas complète, car la porte était entr'ouverte, et la chandelle, posée sur l'escalier, projetait une faible lueur sur le mur au fond de la chambre.

Ils causèrent quelque temps à voix basse ; bien qu'on n'eût pu saisir dans leur conversation que quelques mots par-ci par-là, un témoin, ce serait facilement aperçu que Fagin avait l'air de se défendre contre certaines observations de l'étranger, et que celui-ci était en proie à une violente irritation. Il y avait à peu près un quart d'heure qu'ils causaient ainsi, quand Monks (nom par lequel le juif avait plusieurs fois désigné l'inconnu durant l'entretien), dit en élevant un peu la voix :

« Je vous répète que cela a été mené en dépit du bon sens. Pourquoi ne pas l'avoir gardé ici avec les autres ? Pourquoi n'en avoir pas fait tout de suite un méchant petit filou ?

– Mais écoutez-moi donc ! s'écria le juif en haussant les épaules.

– Allez-vous me conter que vous ne l'auriez pas pu, si vous l'aviez voulu ? demanda Monks d'un ton bourru. N'en êtes-vous pas venu à bout vingt fois avec d'autres garçons ? Si vous aviez eu un an de patience, tout au plus, n'auriez-vous pas pu le faire condamner et déporter bel et bien, peut-être pour la vie ?

– À qui cela eût-il profité ? mon cher, demanda humblement le juif.

– À moi, répondit Monks.

– Mais pas à moi, dit le juif d'un air soumis ; il pouvait me devenir utile. Quand il y a deux parties intéressées dans une affaire, il est de toute justice que l'on consulte l'intérêt de l'une et de l'autre ; n'est-ce pas vrai, mon bon ami ?

– Et après ? demanda Monks d'un air boudeur.

– J'ai vu qu'il n'était pas facile de le mettre à la besogne, reprit le Juif ; il n'était pas du tout comme les autres enfants qui se trouvent dans la même position.

– Non, malédiction ! murmura Monks ; autrement il y a longtemps qu'il serait voleur.

– Je n'avais pas de prise sur lui pour le convertir, continua le juif en observant avec inquiétude la mine de son compagnon, il n'avait jamais mis la main dans le sac ; je n'avais nul moyen de l'effrayer, comme nous faisons toujours dans les commencements ; autrement nous perdons notre peine. Que pouvais-je faire ? L'envoyer en course avec le Matois et Charlot : nous en avons eu assez comme cela la première fois, mon cher ; j'en ai assez tremblé pour nous tous.

– Ce n'est pas ma faute, observa Monks.

– Non, non, mon ami, reprit le juif ; et je ne m'en plains pas, parce que, si cela n'était pas arrivé, vous n'auriez jamais eu occasion de faire attention à cet enfant, et vous n'en seriez pas venu à découvrir que c'était lui que vous cherchiez. C'est pour vous que je l'ai rattrapé au moyen de Nancy, et maintenant c'est elle qui commence à prendre parti pour lui.

– Eh bien ! étranglez-la, cette fille, dit Monks avec impatience.

– Ce n'est pas le moment, mon cher, répondit le juif en souriant, et d'ailleurs ce genre d'affaire n'est pas de notre ressort, autrement je l'aurais fait un de ces jours avec plaisir ; mais je connais bien ces filles-là, allez, Monks. L'enfant n'aura pas plutôt commencé à prendre cœur au métier qu'elle ne s'en souciera pas plus que d'un morceau de bois. Vous voulez qu'il soit voleur ; s'il est vivant, je puis vous promettre de le dresser, et si…

si… dit le juif en s’approchant tout près de Monks… ce n’est pas probable ; mais enfin, pour mettre les choses au pire… s’il était mort…

– Ce ne serait pas ma faute, interrompit Monks d’un air d’épouvante, en serrant d’une main tremblante le bras du juif. Songez-y bien, Fagin, je n’y serais pour rien. Tout, sauf la mort, vous ai-je dit dès le début ; je ne veux pas verser de sang, ça se découvre toujours, et d’ailleurs on a toujours un fantôme près de soi ; s’il a été tué, ce n’est pas ma faute, entendez-vous ? Maudit soit cet infernal repaire ! qu’est-ce que c’est que ça ?

– Quoi donc ? s’écria le juif en saisissant à bras-le-corps le poltron qui venait de se jeter à ses pieds. Où ? qu’est-ce ?

– Là bas ! répondit l’autre en indiquant de l’œil le mur en face. L’ombre… J’ai vu l’ombre d’une femme, avec un manteau et un chapeau, passer comme un trait le long de la boiserie. »

Le juif lâcha Monks, et ils s’élancèrent précipitamment hors de la chambre. La chandelle, agitée par le courant d’air, était toujours à l’endroit où on l’avait posée et leur permit de voir l’escalier vide et leur visage pâle d’effroi. Ils écoutèrent attentivement, mais un profond silence régnait dans toute la maison.

« Vous l’avez rêvé ! dit le juif en prenant la lumière et en se tournant vers son compagnon.

– Je jurerais que je l’ai vue ! répondit Monks tremblant de tous ses membres ; elle se penchait en avant quand je l’ai aperçue, et quand j’ai parlé elle a disparu. »

Le juif regarda avec dédain le visage blême de Monks, en lui disant de le suivre s’il voulait, et monta l’escalier. Ils visitèrent toutes les chambres ; elles étaient toutes froides, nues et vides ;

ils descendirent dans l'allée, puis dans la cave ; l'humidité suintait le long des murs verdâtres ; les traces de limaces et de colimaçons brillaient à la lumière ; mais partout un silence de mort.

« Êtes-vous rassuré maintenant ? dit le juif quand ils eurent regagné l'allée ; sauf nous deux, il n'y a pas une âme dans la maison, excepté Tobie et les garçons, et ils sont en lieu sûr ; voyez plutôt ! »

À l'appui de ces paroles, le juif tira deux clefs de sa poche, et ajouta que, pour prévenir toute allée et venue indiscrète pendant l'entretien, il avait mis son monde sous clef.

Tant de preuves réunies calmèrent l'effroi de M. Monks ; ses affirmations étaient devenues de moins en moins positives, à mesure qu'ils avançaient dans leurs recherches sans rien découvrir ; il finit par rire de sa terreur, et déclara que c'était apparemment une illusion de son imagination ; il refusa pourtant de renouer la conversation, et se souvint tout à coup qu'il était deux heures du matin. En conséquence, nos deux aimables personnages prirent congé l'un de l'autre.

CHAPITRE XXVII.
Pour réparer une impolitesse criante du premier chapitre, qui avait planté là une dame, sans cérémonie.

Comme il ne serait nullement convenable à un humble auteur de faire attendre, selon son bon plaisir, un personnage aussi élevé que l'est un bedeau, le dos au feu et les pans de son habit relevés sous ses bras, et qu'il serait encore plus malséant et plus indigne de la galanterie d'un écrivain qui sait vivre, de traiter avec la même négligence une dame sur laquelle le bedeau avait laissé tomber un regard affectueux et tendre, et à l'oreille de laquelle il avait murmuré de ces douces paroles, qui, venant d'un tel personnage, eussent agréablement ému le cœur d'une jeune fille ou d'une femme de n'importe quelle condition, l'historien consciencieux qui écrit ses lignes, fidèle à ses sentiments de respect et de vénération pour ceux qui exercent ici-bas une grande et importante autorité, se hâte de faire amende honorable, de leur rendre le respect que leur position réclame, et de les traiter avec tous les égards que leur rang élevé et par conséquent leurs grandes qualités réclament impérieusement de lui. Dans ce but, il avait eu l'intention de taire ici une dissertation sur le droit divin des bedeaux, et de démontrer qu'un bedeau ne saurait mal faire, le tout pour le plaisir et l'utilité du lecteur consciencieux ; mais il est malheureusement forcé, faute de temps et de place, d'ajourner ce projet pour une meilleure occasion. Dès qu'elle s'offrira, il sera en mesure de démontrer qu'un bedeau, dans la plénitude de ses fonctions, c'est-à-dire un bedeau paroissial, attaché à un dépôt de mendicité paroissial et à une église paroissiale, est, en vertu de ses fonctions, doué de toutes les qualités, disons mieux, de toutes les perfections de la

nature humaine et que les bedeaux attachés aux administrations, aux cours de justice ou aux succursales, sont à cent lieues de ces perfections : les bedeaux des succursales occupent, il est vrai, le second rang, mais il y a un abîme entre le second et le premier.

M. Bumble avait donc compté et recompté les cuillers à thé, pesé et repesé la pince à sucre, examiné scrupuleusement le pot au lait, et procédé à l'inspection minutieuse du mobilier, jusqu'à s'assurer de la manière dont les chaises étaient rembourrées. Il avait bien renouvelé cet examen cinq ou six fois avant de songer que Mme Corney allait rentrer. Une idée en amène une autre ; et, comme nul bruit n'indiquait le retour de Mme Corney, M. Bumble s'imagina qu'il ne pouvait mieux faire pour passer le temps que de satisfaire complètement sa curiosité, et de jeter un rapide coup d'œil dans la commode de Mme Corney.

Il approcha d'abord son oreille du trou de la serrure pour s'assurer que personne ne venait, puis, commençant par le bas, il procéda à la visite de trois longs tiroirs, bien garnis d'effets en bon état, soigneusement recouverts d'une couche de journaux, parsemés de lavande sèche. À cette vue, M. Bumble parut enchanté ; il arriva, dans le cours de ses recherches, au tiroir du haut, à main droite, où était la clef, et aperçut une petite boîte bien fermée ; il la secoua, et elle fit entendre un son métallique fort agréable ; cela fait, M. Bumble regagna lentement la cheminée, reprit sa première attitude, et dit d'un air grave et résolu : « Mon parti est pris ! » Après cette exclamation remarquable, il se mit à balancer sa tête comme un homme content de lui, et à contempler ses jambes, de profil, d'un air satisfait.

Il était encore en train de s'admirer quand Mme Corney entra précipitamment dans la chambre, se jeta, hors d'haleine, sur une chaise près du feu, et mit une main sur ses yeux, l'autre sur son cœur, comme une femme qui étouffe.

« Madame Corney, dit M. Bumble en se penchant sur la matrone ; qu'y a-t-il, madame ? Vous serait-il arrivé quelque chose, madame ? Répondez-moi, je vous en conjure. Je suis sur, sur des…» M. Bumble, dans son trouble, ne trouva pas de suite le mot « charbons » ; aussi dit-il : « Je suis sur des bouteilles cassées.

– Oh ! monsieur Bumble, dit la dame, j'ai été si bouleversée.

– Bouleversée ! madame, s'écria M. Bumble… Qui aurait eu l'audace de ?… Je comprends ! ajouta-t-il en reprenant son air majestueux ; ce sont ces horreurs de pauvresses !

– C'est affreux d'y penser ! dit la dame en frissonnant.

– Alors n'y pensez plus, madame, répondit M. Bumble.

– Je n'en puis plus, dit la dame en pleurnichant.

– Alors, prenez quelque chose, madame, dit M. Bumble de sa voix la plus douce. Un peu de vin ?

– Pour rien au monde ! répondit Mme Corney. Impossible… Oh ! le rayon du haut, à droite. Oh ! »

En même temps la bonne dame montrait du doigt l'armoire et retombait dans ses spasmes. M. Bumble s'élança vers l'armoire, prit une bouteille verte sur le rayon indiqué, remplit une tasse à thé de la liqueur qu'elle contenait, et l'approcha des lèvres de la dame.

« Je suis mieux à présent, » dit Mme Corney en retombant dans son fauteuil, après avoir vidé la tasse à moitié.

M. Bumble leva pieusement les yeux au plafond en signe d'actions de grâce, puis les reporta sur la tasse et se mit à flairer la liqueur.

« C'est de la menthe poivrée, dit Mme Corney d'une voix faible en souriant agréablement au bedeau. Goûtez-la : il y a un peu… un peu d'autre chose avec. »

M. Bumble goûta le breuvage d'un air indécis, fit claquer ses lèvres, le goûta de nouveau et vida la tasse.

« C'est très réconfortant, dit Mme Corney.

– Très réconfortant, en effet, madame, dit le bedeau ; puis il approcha sa chaise de celle de la matrone, et lui demanda d'une voix tendre ce qui lui était arrivé de fâcheux.

– Rien, répondit Mme Corney : c'est que je suis une créature si impressionnable, si sensible, si faible !

– Oh non ! pas faible, madame, répliqua M. Bumble en rapprochant encore sa chaise : est-ce que vous êtes une faible créature, madame Corney ?

– Nous sommes tous de faibles créatures, dit Mme Corney, émettant un principe général.

– C'est bien vrai, » dit le bedeau.

Pendant une ou deux minutes on garda le silence de part et d'autre, et au bout de ce temps M. Bumble avait donné raison au principe, en ramenant son bras gauche, du dos de la chaise de la matrone, où il l'avait d'abord posé, autour de la taille de la dame, qu'il enlaça peu à peu.

« Nous sommes tous de faibles créatures, » dit M. Bumble.

Mme Corney soupira.

« Ne soupirez pas, madame Corney, dit M. Bumble.

– C'est plus fort que moi, dit Mme Corney, et elle poussa un nouveau soupir.

– Cette chambre est très confortable, madame, dit M. Bumble en promenant ses regards autour de lui, Une autre chambre ajoutée à celle-ci ferait un appartement complet.

– Ce serait trop pour une seule personne, murmura la dame.

– Oui, mais pas trop pour deux, reprit M. Bumble d'une voix tendre : qu'en dites-vous, madame Corney ? »

À ces mots au bedeau, Mme Corney baissa la tête, et le bedeau baissa aussi la sienne pour voir la figure de Mme Corney.

Celle-ci, avec beaucoup de présence d'esprit, détourna la tête et dégagea sa main pour chercher son mouchoir, puis la remit insensiblement dans celle de M. Bumble.

« L'administration vous fournit le charbon, n'est-ce pas ? demanda le bedeau en serrant affectueusement la main de Mme Corney.

– Et la chandelle, répondit Mme Corney en rendant légèrement la pression.

– Le charbon, la chandelle et le logement, dit M. Bumble. Oh ! madame Corney, vous êtes un ange. »

La dame ne put tenir contre cet élan de tendresse. Elle tomba dans les bras de M. Bumble, et celui-ci, dans son émotion, déposa un baiser passionné sur le chaste nez de la matrone.

« Quelle perfection paroissiale ! s'écria M. Bumble avec transport. Vous savez, mon adorée, que M. Stout va plus mal ce soir.

– Oui, répondit timidement Mme Corney.

– Il ne passera pas la semaine, à ce que dit le médecin, poursuivit M. Bumble. Il est à la tête de cette maison ; sa mort amènera une vacance, et il faudra pourvoir à la vacance. Oh ! madame Corney ! quelle perspective ! quelle occasion pour unir deux cœurs et ne faire qu'un ménage ! »

Mme Corney sanglota.

« Dites le petit mot ! continua M. Bumble en se penchant vers cette beauté timide. Prononcez-le seulement, ce tout petit mot, ma charmante Corney !

– Ou….i…., soupira la matrone.

– Un autre encore, continua le bedeau. Surmontez votre émotion pour me répondre encore un mot seulement… À quand la chose ? »

Deux fois Mme Corney essaya de parler, et deux fois la voix lui manqua. Enfin, rappelant tout son courage, elle jeta ses bras autour du cou de M. Bumble, en lui disant : « Aussitôt que vous

voudrez, car il est impossible de vous résister, mon cher petit canard. »

Les affaires étant ainsi réglées à l'amiable et à la satisfaction des deux parties contractantes, on ratifia solennellement la convention en vidant une nouvelle tasse de menthe poivrée, qui ne pouvait pas venir plus à propos dans l'état d'agitation et d'émotion où se trouvait la dame. Tout en versant la liqueur, elle informa M. Bumble de la mort de la vieille femme.

« Très bien, dit le bedeau en savourant sa menthe poivrée ; je vais passer, en m'en allant, chez Sowerberry, pour qu'il envoie le cercueil demain matin. Est-ce que c'est cela qui vous a fait peur, mon amour ?

– Pas précisément, mon ami, répondit évasivement la matrone.

– Il faut pourtant que ce soit quelque chose, mon amour, dit M. Bumble en insistant ; ne voulez-vous pas le dire à votre Bumble ?

– Pas maintenant, répondit-elle ; un de ces jours, quand nous serons mariés, mon ami.

– Quand nous serons mariés ! s'écria M. Bumble. Est-ce que par hasard un de ces mendiants-là aurait eu l'impudence de…

– Non, non, cher ami, se hâta de dire la matrone.

– Si je le croyais, continua M. Bumble, si je pouvais supposer que l'un de ces misérables eût eu l'audace de jeter un regard effronté sur cet aimable visage…

– Ils n’auraient pas osé, mon amour, dit la dame.

– Et ils font bien, dit M. Bumble en montrant le poing. Je voudrais bien voir qu’un individu, paroissial ou extra paroissial, se permît une pareille liberté ! j’ose dire qu’il ne la prendrait pas deux fois. »

Si des gestes violents n’avaient pas embelli ces paroles, la dame aurait pu les trouver médiocrement flatteuses pour ses charmes ; mais, comme M. Bumble proférait cette menace d’un air belliqueux, elle fut vivement touchée de cette preuve de dévouement, et déclara avec admiration que c’était un vrai tourtereau.

Le tourtereau releva le collet de son habit, mit son tricorne, échangea avec sa future moitié un long et tendre baiser, et sortit pour aller affronter une seconde fois la bise glaciale du soir. À peine s’arrêta-t-il quelques instants dans la salle des indigents pour les brutaliser un peu, afin de bien s’assurer qu’il avait toute la rudesse nécessaire pour s’acquitter comme il faut des fonctions de directeur d’un dépôt de mendicité. Sûr de posséder cette aptitude, M. Bumble sortit du dépôt le cœur léger, et, tout occupé de la brillante perspective d’un avancement prochain, il n’eut point d’autre pensée le long du chemin, jusqu’à la boutique de l’entrepreneur de pompes funèbres.

M. et Mme Sowerberry étaient allés prendre le thé en ville, et, comme le sieur Noé Claypole n’était jamais enclin à se donner plus de mouvement qu’il n’en fallait pour bien remplir ses fonctions digestives, la boutique n’était pas encore fermée, quoique l’heure ordinaire de clôture fût déjà passée. M. Bumble frappa à plusieurs reprises, de sa canne sur le comptoir ; mais personne ne vint ; il aperçut une légère lueur derrière la porte vitrée de l’arrière-boutique, et se décida à aller voir ce qui se passait par là ; et, quand il vit ce qui se passait par là, il ne fut pas peu ébahi.

La nappe était mise pour le souper, et sur la table il y avait du pain, du beurre, des assiettes, des verres, un cruchon de porter et une bouteille de vin. Au bout de la table, M. Noé Claypole se prélassait mollement dans un fauteuil, les jambes pendantes sur un des bras de fauteuil, un couteau dans une main, une longue tartine de beurre dans l'autre. À côté de lui était Charlotte, occupée à ouvrir des huîtres que M. Claypole lui faisait l'amitié d'avaler avec un empressement remarquable. Son nez plus rouge qu'à l'ordinaire et un certain clignotement de l'œil droit annonçaient qu'il était un peu lancé, et ce qui confirmait ces symptômes, c'était l'avidité avec laquelle il faisait disparaître les huîtres, dont il appréciait, sans nul doute, les propriétés rafraîchissantes, dans les cas d'inflammation interne.

« Tenez, Noé, dit Charlotte, en voici une belle, bien grasse. Goûtez-moi ça… Encore celle-là pour finir.

– Quelle délicieuse chose qu'une huître ! observa M. Claypole après l'avoir avalée ; quel dommage qu'on ne puisse en manger beaucoup sans se faire mal ! n'est-ce pas, Charlotte ?

– C'est une vraie cruauté, dit Charlotte.

– C'est bien vrai, continua M. Claypole. Est-ce que vous n'aimez pas les huîtres ?

– Pas beaucoup, répondit Charlotte. J'aime mieux vous voir les manger, cher Noé, que de les manger moi-même.

– Tiens ! dit Noé après réflexion, c'est vraiment bizarre !

– Encore une, dit Charlotte ; en voici une avec une barbe si belle et si délicate !

– Pas une seule de plus, dit Noé ; c'est impossible et je le regrette bien. Venez ici, Charlotte, que je vous embrasse.

– Comment ! dit M. Bumble en s'élançant dans la chambre. Répétez cela, monsieur. »

Charlotte poussa un cri et se cacha la figure dans son tablier, tandis que M. Claypole, sans bouger autrement que pour mettre ses pieds à terre, considérait le bedeau de l'air d'un ivrogne épouvanté.

« Répétez cela, misérable, effronté que vous êtes ! dit M. Bumble. Comment osez-vous tenir un pareil propos, monsieur ? Et comment osez-vous l'encourager, coquine ? L'embrasser ! s'écria M. Bumble au comble de l'indignation. Fi donc !

– Je n'avais pas l'intention de le faire, dit Noé, les larmes aux yeux ! c'est elle qui veut toujours m'embrasser bon gré mal gré.

– Oh ! Noé ! s'écria Charlotte d'un ton de reproche.

– Si vraiment, vous savez bien que si, répliqua Noé : c'est elle qui vient me prendre le menton, monsieur Bumble, et me fait un tas de caresses.

– Silence ! dit sévèrement le bedeau ; descendez à la cuisine, mademoiselle ! Et vous, Noé, fermez la boutique, et pas un mot de plus ; quand votre maître rentrera, dites-lui que M. Bumble est venu le prévenir d'envoyer demain après déjeuner un cercueil pour une vieille femme ; entendez-vous, monsieur ? Un baiser ! ajouta-t-il en levant les mains ; la perversité, l'immoralité des basses classes est affreuse dans cette circonscription paroissiale. Si le parlement ne prend pas en considération ces abominables déportements, le pays est perdu, et les an-

ciennes mœurs des villageois disparaîtront pour jamais ! » Là-dessus le bedeau sortit de la boutique d'un air sombre et majestueux.

Et maintenant que nous l'avons suivi presque jusqu'à sa porte, et que nous avons fait tous les préparatifs nécessaires pour les funérailles de la vieille pauvresse, nous allons nous informer du sort du jeune Olivier Twist, et savoir s'il est toujours gisant dans le fossé où Tobie Crackit l'a laissé.

CHAPITRE XXVIII.
Olivier revient sur l'eau… Suite de ses aventures.

« Que le diable vous étrangle ! murmura Sikes en grinçant des dents ; je voudrais bien vous tenir, les uns ou les autres, je vous ferais hurler encore plus fort. »

En proférant ces imprécations avec toute la fureur que comportait sa nature féroce, il posa sur son genou l'enfant blessé, et tourna un instant la tête pour voir s'il apercevait ceux qui le poursuivaient.

Il n'y avait pas moyen, au milieu du brouillard et des ténèbres ; mais de tous côtés retentissaient les cris des hommes, les aboiements des chiens, les tintements de la cloche d'alarme.

« Arrête, poltron ! s'écria le brigand en couchant en joue Tobie Crackit, qui, mettant à profit ses longues jambes, avait déjà pris les devants ; arrête ! »

Tobie s'arrêta court ; car il n'était pas sûr d'être hors de la portée du pistolet, et Sikes n'était pas en train de plaisanter.

« Viens donner la main à l'enfant, cria Sikes en faisant un geste furieux à son complice ; ici, vite ! »

Tobie fit mine de revenir sur ses pas, mais en grommelant tout bas, d'une voix essoufflée, et de l'air le moins empressé.

« Plus vite que ça, s'écria Sikes en posant l'enfant dans un fossé sans eau qui se trouvait là, et en tirant un pistolet de sa poche. Ne va pas faire la bête avec moi. »

En ce moment le bruit devint de plus en plus fort, et Sikes, en jetant les yeux autour de lui, put entrevoir que ceux qui lui donnaient la chasse avaient déjà escaladé la barrière du champ où il se trouvait, et lancé deux chiens à ses trousses.

« Sauve qui peut, Guillaume, dit Tobie ; laisse là l'enfant, et montre-leur les talons. » En même temps M. Crackit, préférant la chance d'être tué par son ami à la certitude d'être pris par ses ennemis, tourna casaque et s'enfuit à toutes jambes.

Sikes, grinçant des dents, lança un coup d'œil rapide autour de lui, jeta sur Olivier inanimé le collet dans lequel il l'avait enveloppé à la hâte, s'avança, en courant le long de la haie, comme pour détourner l'attention de ceux qui le poursuivaient de l'endroit où gisait l'enfant, s'arrêta une seconde devant une autre haie qui joignait la première à angle droit, déchargea son pistolet en l'air et s'enfuit.

« Holà ! holà ! cria dans le lointain une voix tremblante, Pincher, Neptune, ici, ici ! »

Les chiens, qui ne semblaient pas prendre plus de goût à ce jeu que leurs maîtres, obéirent au premier ordre ; et trois hommes, qui s'étaient avancés à quelque distance dans le champ en question, s'arrêtèrent pour délibérer.

« Mon avis, ou pour mieux dire mon ordre, dit le plus gros des trois, est que nous retournions tout de suite à la maison.

– Tout ce qui convient à M. Giles me convient aussi, répondit un petit homme à la mine rebondie, qui était très pâle, et

aussi très poli, comme le sont presque toujours les gens qui ont peur.

– Je ne serais pas assez malhonnête pour vous contredire, messieurs, dit le troisième, qui avait rappelé les chiens ; M. Giles sait ce qu'il fait.

– Sans doute, reprit le petit homme, et ce n'est pas à nous à aller à l'encontre de ce que dit M. Giles ; non, non, je connais ma position, Dieu merci, je connais ma position. »

À dire vrai, le petit homme semblait se rendre très bien compte de sa position, et savoir parfaitement qu'elle n'était nullement enviable, car la peur lui faisait claquer les dents.

« Vous avez peur, Brittles, dit M. Giles.

– Non, dit Brittles.

– Si, dit Giles.

– C'est faux, monsieur Giles, dit Brittles.

– C'est vous qui mentez, Brittles, » dit M. Giles.

C'était l'observation moqueuse de M. Giles qui lui avait attiré ces reparties un peu vives, et, si M. Giles s'était moqué de Brittles, c'est qu'il était indigné de ce qu'on rejetait sur lui seul, sous forme de compliment, la responsabilité de la retraite, le troisième individu mit fin à la discussion par une observation très philosophique :

« Tenez ! messieurs, si vous voulez que je vous le dise, nous avons tous peur.

– Parlez pour vous, monsieur, dit M. Giles, qui était le plus pâle des trois.

– C'est aussi ce que je fais, répondit-il ; rien de plus simple, de plus naturel, que d'avoir peur dans de telles circonstances ; pour moi, j'ai peur.

– Et moi aussi, dit Brittles ; mais on ne vient pas dire cela à un homme, de but en blanc. »

Ces aveux pleins de franchise apaisèrent M. Giles, qui reconnut qu'il avait peur comme les autres. Alors tous trois firent volte-face et se mirent à fuir, avec une unanimité touchante, jusqu'à ce que M. Giles, qui avait la respiration courte, et qui était gêné dans sa course par une fourche dont il s'était armé, demandât poliment un moment de halte pour s'excuser de ses vivacités de langage.

« C'est une chose étonnante, dit-il, après avoir fait agréer ses explications, que ce qu'un homme est capable de faire quand il est monté ; j'aurais commis un meurtre, j'en suis sûr, si nous avions attrapé un de ces gredins. »

Comme les deux autres étaient du même avis, et qu'ils étaient maintenant, ainsi que M. Giles, tout à fait calmés, ils se mirent à chercher quelle cause avait pu amener un changement si soudain dans leur tempérament.

« Je sais ce que c'est, dit M. Giles, c'est la barrière.

– Cela ne m'étonnerait pas, s'écria Brittles, s'arrêtant tout de suite à cette idée.

– Soyez sûr, dit Giles, que c'est la barrière qui a mis un frein à notre ardeur ; j'ai senti la mienne m'abandonner tout à coup au moment où j'escaladais la barrière. »

Par une coïncidence digne de remarque, les deux autres avaient éprouvé la même sensation désagréable, juste au même moment. Il fut donc évident pour tous trois que c'était la barrière, d'autant plus qu'il n'y avait nul doute à avoir sur le moment précis où ce changement s'était produit en eux : car tous trois se souvenaient que c'était en escaladant la barrière qu'ils avaient aperçu les voleurs.

Ce dialogue avait lieu entre les deux hommes qui avaient surpris les brigands, et un chaudronnier ambulant, qui avait couché sous un hangar, et qu'on avait réveillé ainsi que ses deux chiens barbets pour prendre part à la poursuite. M. Giles remplissait à la fois les fonctions de sommelier et d'intendant près de la vieille dame, propriétaire de l'habitation, et Brittles était pour tout faire ; comme il était entré tout enfant dans la maison, on le traitait toujours comme un jeune garçon qui promettait, bien qu'il eût quelque chose comme trente ans passés.

Ils causaient donc, comme nous l'avons vu pour se donner du courage ; mais ils marchaient serrés les uns entre les autres, et jetaient autour d'eux un regard inquiet, pour peu que le vent agitât les branches ; ils se portèrent avec précipitation vers un arbre au pied duquel ils avaient laissé leur lanterne, qu'ils enlevèrent dans la crainte que la lueur n'indiquât aux voleurs le point vers lequel il fallait faire feu. Puis ils continuèrent à se diriger vers la maison, plutôt courant que marchant, et, longtemps après qu'il ne fut plus possible de les distinguer, on entrevoyait encore leur ombre mobile s'agiter et danser dans le lointain, assez semblable à une vapeur qui s'élève d'un sol humide et détrempé.

L'air devint plus froid à mesure que le jour avança lentement, et le brouillard couvrit la terre comme d'un épais nuage de fumée. L'herbe était trempée, les sentiers et les bas-fonds n'étaient que boue et que fange, et un vent de pluie malsain faisait entendre son triste sifflement. Olivier était toujours immobile et privé de sentiment, à l'endroit où Sikes l'avait laissé.

Le jour se leva lentement ; une pâle lueur éclaira le ciel, marquant plutôt la fin de la nuit que le commencement du jour. Les objets qui, dans l'obscurité, semblaient effrayants et terribles, devenaient de plus en plus distincts et reprenaient peu à peu leur aspect habituel. La pluie tombait fine et serrée, et battait les buissons dégarnis de feuilles ; mais Olivier ne la sentait pas, et restait gisant, sans connaissance et loin de tout secours, sur sa couche d'argile.

Enfin, un faible cri de douleur rompit ce long silence, et en le poussant l'enfant s'éveilla. Son bras gauche, grossièrement enroulé dans un châle, pendait sans force à son côté, et la bande était couverte de sang. Il était si faible qu'il eut de la peine à se mettre sur son séant, et, quand il en fut venu à bout, il regarda languissamment autour de lui pour chercher du secours, et la douleur lui arracha des gémissements. Tremblant de froid et d'épuisement, il fit un effort pour se lever ; mais le frisson le saisit de la tête aux pieds, et il retomba à terre.

Après être revenu quelques instants à l'état de stupeur dans lequel il avait été si longtemps plongé, Olivier, sentant un affreux malaise, présage d'une mort certaine s'il restait où il était, se remit sur pied et essaya de marcher. Il avait la tête embarrassée, et il chancelait comme un homme ivre ; il parvint néanmoins à se tenir sur ses pieds, et, la tête pendante sur la poitrine, il s'avança d'un pas incertain, sans savoir où il allait.

Une foule d'idées bizarres et confuses se croisaient dans son esprit ; il lui semblait qu'il marchait encore entre Sikes et Crac-

kit, qui se disputaient violemment, et que leurs paroles frappaient son oreille ; si, dans son délire, il faisait un violent effort pour s'empêcher de tomber, il se trouvait tout à coup qu'il était en conversation réglée avec eux ; puis il était seul avec Sikes, arpentant le terrain comme il l'avait fait la veille, et il croyait sentir encore l'étreinte du brigand chaque fois que quelqu'un passait à côté d'eux. Tout à coup il tressaillait au bruit d'une détonation d'arme à feu, et il entendait de grands cris ; des lumières brillaient devant ses yeux ; tout était bruit et tumulte, et il lui semblait qu'il était enchaîné par une main invisible ; à ces visions rapides venait se joindre un sentiment vague et pénible de souffrance qui le tourmentait sans relâche.

Il s'avança ainsi en chancelant, se frayant machinalement passage entre les barrières et les haies qui se trouvaient sur son chemin, et enfin il arriva à une route ; là, la pluie commença à tomber si fort qu'il revint à lui.

Il regarda tout à l'entour et vit à peu de distance une maison, jusqu'à laquelle il pourrait peut-être se traîner. En voyant son état on aurait sans doute pitié de lui, et dans le cas contraire, mieux valait encore, pensait-il, mourir près d'un toit habité par des êtres humains, que dans la solitude des champs, à la belle étoile. Il réunit tout ce qui lui restait de force pour cette dernière tentative, et s'avança d'un pas incertain.

En approchant de cette maison, il lui sembla vaguement qu'il l'avait déjà vue ; il ne se souvenait d'aucun détail, mais la forme et l'aspect de cette maison ne lui étaient pas inconnus.

Ce mur de jardin ! sur la pelouse, de l'autre côté, il était tombé à genoux la nuit dernière, et avait imploré la merci des deux brigands ; c'était bien là la maison qu'ils avaient essayé de dévaliser.

En reconnaissant où il était, Olivier éprouva une telle crainte, qu'il oublia, un instant les tortures que sa blessure lui faisait éprouver, et ne songea qu'à fuir. Fuir ! il pouvait à peine se tenir debout ; et quand même il aurait eu toute l'agilité de la jeunesse, où pouvait-il fuir ? Il poussa la porte du jardin ; elle n'était pas fermée à clef et roula sur ses gonds ; il franchit péniblement la pelouse, gravit les marches du perron, frappa doucement à la porte, et les forces lui manquant tout à fait, il s'affaissa contre un des piliers de la porte d'entrée.

En ce moment, M, Giles, Brittles et le chaudronnier étaient dans la cuisine, et se remettaient des fatigues et des terreurs de la nuit avec du thé et des friandises ; non qu'il fût dans les habitudes de M. Giles de laisser prendre trop de familiarité aux domestiques inférieurs, envers lesquels il était plutôt enclin à se comporter avec une bienveillance hautaine, de manière à ne pas leur laisser oublier la supériorité de sa position sociale ; mais devant la mort, les incendies, les attaques à main armée, tous les hommes sont égaux. M. Giles était donc assis à la cuisine, les jambes croisées devant le feu, le bras gauche appuyé sur la table, tandis qu'il gesticulait du bras droit et faisait de l'attaque nocturne un récit détaillé et minutieux, que tous les auditeurs, et surtout la cuisinière et la femme de chambre, écoutaient avidement.

« Il était à peu près deux heures et demie, dit M. Giles, je ne jurerais pas pourtant qu'il ne fût pas plutôt près de trois heures quand je m'éveillai, et me tournant dans mon lit, comme ceci (ici M. Giles se retourna sur sa chaise en attirant à lui le bout de la nappe, pour simuler les draps), il me sembla que j'entendais un certain bruit. »

À cet endroit du récit, la cuisinière pâlit et demanda à la femme de chambre d'aller fermer la porte ; la femme de chambre s'adressa à Brittles, et celui-ci au chaudronnier, qui fit semblant de ne pas entendre.

« Il me sembla que j'entendais un certain bruit, continua M. Giles. « C'est une illusion, » que je me dis d'abord, et j'allais me remettre à dormir quand j'entendis le bruit recommencer, et d'une manière distincte.

– Quel genre de bruits ? demanda la cuisinière.

– Une espèce de bruit sourd, répondit M. Giles en promenant ses regards sur l'assistance.

– Ou plutôt le bruit d'une râpe à muscade sur une barre de fer, observa Brittles.

– Peut-être bien, au moment où vous, vous l'avez entendu, monsieur, reprit M, Giles ; mais au moment dont je parle c'était un bruit sourd ; je rejetai mes couvertures (et en même temps M. Giles repoussa la nappe), je m'assis sur mon lit, et j'écoutai. »

La cuisinière et la femme de chambre s'écrièrent en même temps : « Dieu de Dieu ! » et rapprochèrent leurs chaises l'une contre l'autre.

« Alors j'entendis le bruit, à n'en pouvoir douter, reprit M. Giles. « On est en train, que je me dis, de forcer une porte ou une fenêtre ; que faut-il faire ? Je vais aller prévenir ce pauvre Brittles pour l'empêcher de se laisser assassiner dans son lit ; autrement, que je me dis, on lui couperait bel et bien la gorge d'une oreille à l'autre, sans qu'il s'en aperçoive. »

Ici tous les yeux se dirigèrent sur Brittles, qui avait les siens fixés sur le narrateur, et le considérait la bouche ouverte, de l'air le plus épouvanté.

« Je repousse mes draps, dit Giles, en regardant fixement la cuisinière et la femme de chambre, je saute doucement à bas du lit, je mets une paire de…

– Il y a des dames, monsieur Giles, murmura le chaudronnier.

– De souliers, monsieur, dit Giles en se tournant vers lui et en appuyant sur le mot : je m'empare du pistolet chargé qui est toujours sur l'escalier près du panier à argenterie, et je me dirige à pas de loup vers sa chambre. « Brittles, que je lui dis après l'avoir éveillé, n'ayez pas peur ! »

– C'est tout à fait exact, observa Brittles à demi-voix.

« Nous sommes des hommes morts, à ce que je crois, Brittles, que je lui dis ; mais n'ayez aucune inquiétude. »

– A-t-il eu bien peur ? demanda la cuisinière.

– Pas le moins du monde, répondit M. Giles ; il a été aussi ferme… tenez, presque aussi ferme que moi.

– Moi, je serais morte sur le coup, c'est sûr, observa la femme de chambre.

– C'est que vous n'êtes qu'une femme, répliqua Brittles, qui reprenait un peu d'assurance.

– Brittles a raison, dit M. Giles en approuvant d'un signe de tête ce qu'il venait de dire. De la part d'une femme, on ne doit pas attendre autre chose ; mais nous, qui sommes des hommes, nous prenons une lanterne sourde qui était sur la cheminée de

Brittles, et nous descendons l'escalier à tâtons, dans l'obscurité, comme ceci. »

M. Giles s'était levé et avait fait deux ou trois pas les yeux fermés pour joindre le geste au récit, quand tout à coup il tressaillit vivement, ainsi que toute la compagnie, et regagna vite sa chaise. La cuisinière et la femme de chambre poussèrent un cri.

« On a frappé à la porte, dit M. Giles en affectant une parfaite sérénité. Allez ouvrir, quelqu'un. »

Personne ne bougea.

« Il est assez singulier qu'on vienne frapper à la porte si matin, dit M. Giles en considérant les visages pâles de ceux qui l'entouraient et en pâlissant lui-même ; mais il faut ouvrir la porte : entendez-vous, quelqu'un ? »

M. Giles, tout en parlant, regardait Brittles ; mais ce jeune homme, étant naturellement modeste, ne se considéra probablement pas comme quelqu'un, et se persuada que cette injonction ne le regardait pas ; en tout cas, il ne répondit rien. M. Giles fit signe au chaudronnier, mais celui-ci s'était tout à coup endormi. Quant aux femmes, il ne fallait pas y songer.

« Si Brittles préfère ouvrir la porte en présence de témoins, dit M. Giles après un court silence, je suis prêt à l'accompagner.

– Et moi aussi, » dit le chaudronnier, se réveillant aussi vite qu'il s'était endormi.

Brittles capitula à ces conditions, et la société, quelque peu rassurée après avoir découvert, en ouvrant les volets, qu'il faisait grand jour, monta l'escalier, les chiens formant l'avant-garde, et les deux femmes l'arrière-garde, parce qu'elles avaient

peur de rester seules en bas. Sur le conseil de M. Giles, tout le monde parlait très haut, afin de montrer qu'on était en nombre, s'il y avait à la porte quelque malintentionné ; une autre idée lumineuse traversa l'esprit du rusé M. Giles ; ce fut de pincer la queue des chiens dans le vestibule pour les faire aboyer à tue-tête.

Ces précautions prises, M. Giles prit le bras du chaudronnier (pour empêcher celui-ci de se sauver, dit-il en plaisantant), et donna l'ordre d'ouvrir la porte. Brittles obéit, et tous, se serrant les uns contre les autres, ne virent d'autre objet formidable que le pauvre petit Olivier Twist, épuisé et sans voix, qui entrouvrit péniblement les yeux et implora du regard leur pitié.

« Un jeune garçon ! s'écria M. Giles en repoussant énergiquement le chaudronnier en arrière ; qu'est-ce… tiens !… Brittles… regardez donc… ne le reconnaissez-vous pas ? »

Brittles qui, en ouvrant la porte, avait eu soin de se tenir derrière, n'eut pas plus tôt vu Olivier qu'il poussa un cri perçant. M. Giles, saisissant l'enfant par une jambe et un bras (heureusement ce n'était pas son bras cassé), le porta dans le vestibule et le déposa sur les dalles.

« Nous le tenons ! cria Giles du bas de l'escalier ; voici un des voleurs, madame ! nous tenons un voleur ! mademoiselle, … blessé, mademoiselle. C'est moi qui ai tiré sur lui, madame, et Brittles tenait la chandelle.

– Dans une lanterne, mademoiselle, » cria Brittles en mettant une main près de sa bouche pour donner plus de portée à sa voix.

Les deux servantes montèrent l'escalier en courant, pour porter en haut la nouvelle que M. Giles avait capturé un voleur,

et le chaudronnier tâcha de faire revenir Olivier de son évanouissement, de crainte qu'il ne mourût avant d'être pendu. Au milieu de ce bruit et de ce mouvement, on entendit une douce voix de femme, et tout s'apaisa à l'instant.

« Giles ! dit la voix du haut de l'escalier.

– Me voici, mademoiselle, répondit celui-ci. N'ayez pas peur, mademoiselle, je n'ai pas trop de mal ; il n'a pas fait une résistance désespérée ; il a vu bien vite qu'il avait trouvé son maître.

– Chut ! reprit la jeune dame. Vous effrayez ma tante autant et plus que les voleurs. Est-ce que le pauvre homme est dangereusement blessé ?

– Blessé mortellement, mademoiselle, répondit Giles d'un air de satisfaction.

– Je crois bien qu'il va passer, mademoiselle, cria Brittles ; ne voulez-vous pas venir le voir dans le cas où…

– Chut ! je vous prie, reprit la jeune dame. Attendez un instant que j'aille parler à ma tante. »

Avec autant de douceur et de grâce dans sa démarche que dans sa voix, la jeune demoiselle s'éloigna et revint bientôt pour ordonner de transporter avec soin le blessé dans la chambre de M. Giles, et dire à Brittles de seller le poney, et de se rendre tout de suite à Chertsey, pour faire venir en toute hâte un constable et un médecin.

« Ne voulez-vous pas le voir, mademoiselle ? demanda M. Giles avec autant d'orgueil que, si Olivier était quelque oiseau d'un plumage rare, abattu d'un coup de fusil qui faisait

honneur à son adresse ; pas seulement un petit coup d'œil, mademoiselle ?

– Non, pas pour tout un monde, répondit la jeune fille : le pauvre garçon ! Oh ! traitez-le avec bonté, Giles, ne fût-ce que pour l'amour de moi. »

Le vieux domestique la regarda s'éloigner avec autant d'orgueil et d'admiration que si c'eût été sa propre fille ; puis se penchant sur Olivier, il aida à le transporter en haut de l'escalier, avec le soin et la sollicitude d'une femme.

CHAPITRE XXIX.
Détails d'introduction sur les habitants de la maison où se trouve Olivier.

Dans une belle salle à manger, meublée à l'ancienne mode et avec le confort d'autrefois plutôt que d'après les lois de l'élégance moderne, deux dames assises à une table bien servie étaient en train de déjeuner. M. Giles, en grande tenue et vêtu tout de noir, était occupé à les servir. Il était debout à égale distance du buffet et de la table, se redressant de toute sa hauteur, la tête rejetée en arrière et légèrement penchée, la jambe gauche en avant, une main dans son gilet, l'autre pendante et tenant une assiette. Dans cette attitude, il avait l'air d'un homme bien pénétré du sentiment de son mérite et de son importance.

Des deux dames, l'une était déjà avancée en âge, et pourtant aussi droite que le dossier élevé de sa chaise de chêne. Sa mise, extrêmement soignée, offrait le mélange des anciennes modes avec quelques légères concessions au goût moderne, destinées à faire agréablement ressortir le style ancien plutôt qu'à en atténuer l'effet. Pleine de dignité dans son maintien, elle avait les mains jointes et posées sur la table, et fixait attentivement sur sa jeune compagne des yeux dont les années n'avaient presque pas affaibli l'éclat.

Celle-ci était dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, et si jamais les anges, pour exécuter les volontés de Dieu, revêtent une forme mortelle, on peut supposer sans impiété qu'ils empruntent des traits semblables aux siens.

Elle n'avait pas plus de dix-sept ans ; sa taille était si svelte et si gracieuse, ses traits si beaux et si purs, l'expression de son visage si douée et si suave, qu'il ne semblait pas que la terre fût son élément, ni les autres femmes ses semblables. L'intelligence qui brillait dans ses yeux bleus et éclairait sa noble tête, paraissait au-dessus de son âge et même de ce monde. La douceur et la gaieté se reflétaient tour à tour sur son visage ; le sourire, le joyeux sourire du bonheur, s'y peignait aussi ; et à tous ces charmes elle joignait un cœur animé des sentiments les plus purs et les plus affectueux dont notre nature soit capable.

Tandis que la vieille dame la contemplait, elle leva les yeux par hasard, rejeta gracieusement en arrière ses cheveux tressés sur son front, et il y avait dans son regard une telle expression d'affection et de tendresse naïve, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

La vieille dame sourit ; mais son cœur était plein, et tout en souriant elle laissa échapper une larme.

« Voilà plus d'une heure que Brittles est parti, n'est-ce pas ? demanda-t-elle après un moment de silence.

– Une heure douze minutes, madame, répondit M. Giles en consultant une montre d'argent suspendue à un ruban noir.

– Il ne se presse jamais, remarqua la vieille dame.

– Brittles a toujours été un garçon lent, madame, répondit le domestique ; ce qui signifiait que, Brittles ne s'étant jamais pressé depuis plus de trente ans, il y avait peu d'apparence qu'il devînt jamais expéditif.

– Loin de se corriger, il empire, à ce qu'il me semble, dit la dame.

– Il est tout à fait inexcusable s'il s'arrête pour jouer avec les autres petits garçons, » dit la jeune fille en riant.

M. Giles réfléchissait sans doute s'il devait se permettre un sourire respectueux, quand une voiture s'arrêta à la porte du jardin. Un gros monsieur en descendit précipitamment, entra sans se faire annoncer, et s'élança dans la salle à manger, où il faillit culbuter M. Giles et la table par-dessus le marché.

« Vit-on jamais chose pareille, s'écria-t-il, ma chère madame Maylie ? Est-il possible !... Et la nuit, encore ! Jamais je n'ai rien vu de pareil ! »

Tout en faisant ce compliment de condoléance, le gros monsieur tendit la main aux dames, s'assit près d'elles et s'informa de leur santé.

« Il y avait de quoi mourir, dit-il... oui... mourir de frayeur. Pourquoi ne pas m'avoir envoyé chercher ? Mon domestique serait arrivé en un instant, et moi et mon aide... ou n'importe qui... nous nous serions fait un plaisir, en vérité, dans cette circonstance... si inattendue... et la nuit, encore ! »

Le docteur paraissait surtout ému à l'idée que les voleurs étaient venus à l'improviste, et de nuit, comme si ces messieurs avaient l'habitude de vaquer à leurs affaires en plein jour, et d'annoncer leur visite en écrivant un mot, deux ou trois jours à l'avance.

« Et vous, mademoiselle Rose, dit le docteur en s'adressant à la jeune fille, vous avez dû...

– Oh ! beaucoup, en vérité, dit Rose en l'interrompant ; mais il y a là-haut un pauvre malheureux que ma tante désire que vous voyiez.

– Certainement, répondit le docteur ; c'est vous, Giles, à ce qu'il paraît, qui l'avez mis en cet état. »

M. Giles, qui rangeait en ce moment les tasses d'un air agité, devint très rouge, et dit qu'en effet c'était lui qui avait eu cet honneur.

« Cet honneur ? dit le médecin. Au fait, je ne sais pas trop : peut-être est-il aussi honorable de tirer à bout portant sur un voleur dans une cuisine que de toucher son adversaire à quinze pas. Figurez-vous, Giles, qu'il a tiré en l'air et que vous vous êtes battu en duel. »

M. Giles, qui voyait dans cette manière légère de traiter la chose une injuste atteinte à sa gloire, répondit respectueusement qu'il ne lui appartenait pas de juger la question, mais qu'elle n'avait toujours pas tourné d'une manière plaisante pour son adversaire.

« Eh ! c'est vrai ! dit le docteur. Où est-il ? montrez-moi le chemin. J'aurai l'honneur de vous revoir en descendant, madame. Ah ! voici la petite fenêtre par laquelle il est entré. Je n'aurais jamais cru qu'on pût passer par là. » Tout en continuant ses réflexions, il monta l'escalier derrière M. Giles.

Il faut savoir que M. Losberne, chirurgien du voisinage, connu dans tout le pays sous le nom de docteur, devait son embonpoint à sa bonne humeur plus qu'à la bonne chère ; c'était un vieux garçon plein de cœur et d'originalité, et tel qu'on n'eût pas trouvé son pareil à vingt lieues à la ronde.

Il resta en haut beaucoup plus longtemps que lui et les dames ne s'y attendaient. On alla chercher dans sa voiture une grande boîte. La sonnette de la chambre à coucher se fit entendre à plusieurs reprises ; les domestiques montèrent et descendirent vingt fois l'escalier ; on put en conclure qu'il se passait quelque chose de grave. Enfin, il revint ; aux questions empressées qu'on lui adressa au sujet du malade, il prit un air très mystérieux et ferma la porte avec soin.

« C'est une chose bien extraordinaire, madame Maylie, dit-il en s'appuyant contre la porte pour la tenir fermée.

– Il n'est pas en danger, j'espère ? dit la vieille dame.

– Cela n'aurait rien d'étonnant, répondit le docteur. J'espère pourtant que non. Avez-vous vu ce voleur ?

– Non, répondit Mme Maylie. Vous n'avez aucun détail sur lui ?

– Aucun.

– Je vous demande pardon, madame, interrompit M. Giles ; mais j'allais vous en donner quand le docteur Losberne est entré. »

Le fait est que M. Giles n'avait pu dans le premier moment se décider à avouer qu'il avait tiré sur un enfant. Sa bravoure lui avait valu tant d'éloges que rien au monde n'eût pu l'empêcher de différer un peu l'explication, afin de jouir avec délices, au moins pendant quelques instants, de sa réputation de valeur et d'intrépidité.

« Rose voulait voir cet homme, dit Mme Maylie, mais je m'y suis refusée.

– Hum ! fit le docteur. Il n'a rien de bien effrayant. Refuseriez-vous de le voir en ma présence ?

– Nullement, répondit la vieille dame, s'il y a nécessité.

– Je pense en effet que c'est nécessaire, dit le docteur, et je suis sûr que vous regretteriez vivement d'avoir tardé à le voir ; il est maintenant très tranquille. Mademoiselle Rose, voulez-vous me permettre ? Il n'y a pas l'ombre d'un danger, je vous le jure. »

CHAPITRE XXX.
Ce que pensent d'Olivier ses nouveaux visiteurs.

Après avoir réitéré à ces dames l'assurance qu'elles seraient agréablement surprises à la vue de criminel, le docteur prit le bras de la jeune demoiselle, offrit la main à Mme Maylie, et les conduisit, avec beaucoup de cérémonie, au haut de l'escalier.

« Maintenant, dit-il à voix basse en tournant doucement la clef dans la serrure, vous allez me dire ce que vous en pensez. Quoique sa barbe ne soit pas fraîchement rasée, il n'en a pas l'air plus féroce. Attendez… laissez-moi voir si vous pouvez entrer. »

Le docteur entra le premier, jeta un coup d'œil dans la chambre et fit signe aux dames d'avancer : puis il ferma la porte derrière elles, et écarta doucement les rideaux du lit. Sur ce lit, au lieu du scélérat à mine repoussante qu'elles s'attendaient à voir, était étendu un pauvre enfant, épuisé de fatigue et de souffrance, et plongé dans un profond sommeil. Il avait un bras en écharpe, replié sur la poitrine, et il appuyait sur l'autre sa tête à demi cachée par une longue chevelure qui flottait sur l'oreiller.

L'honnête docteur, tenant le rideau soulevé, resta une minute environ à regarder en silence le pauvre blessé. Tandis qu'il l'examinait, la jeune fille se glissa doucement près de lui, s'assit à côté du lit et écarta les cheveux qui couvraient la figure d'Olivier ; en se penchant sur lui, elle laissa tomber des larmes sur son front.

L'enfant tressaillit et sourit dans son sommeil, comme si ces marques de pitié et de compassion l'eussent fait rêver d'amour et d'affection qu'il n'avait jamais connus ; de même que les sons d'une musique harmonieuse, le murmure de l'eau dans le silence des bois, le parfum d'une fleur, ou même l'emploi d'un mot qui nous est familier, rappellent parfois à notre imagination le vague souvenir de scènes sans réalité dans notre vie ; souvenir qui se dissipe comme un souffle, et qui semble se rattacher à une existence plus heureuse et passée depuis longtemps : car l'esprit humain est impuissant à le reproduire et à le fixer.

« Qu'est-ce à dire ? s'écria la vieille dame. Il est impossible que ce pauvre enfant ait été complice des voleurs.

– Le vice, dit le docteur avec un soupir en laissant retomber le rideau, le vice fait sa demeure dans bien des temples : qui sait s'il ne se cache pas sous cet extérieur séduisant ?

– Mais il est si jeune ! se hâta de dire Rose.

– Ma chère demoiselle, continua le chirurgien en secouant tristement la tête, le crime est comme la mort : il n'est pas seulement le partage de la vieillesse et de la décrépitude ; la jeunesse et la beauté sont trop souvent les victimes qu'il choisit de préférence.

– Mais, monsieur, ce n'est pas possible, dit Rose ; vous ne pouvez pas croire que cet enfant si délicat se soit associé volontairement à des scélérats. »

Le chirurgien hocha la tête de manière à montrer qu'il ne voyait à cela rien d'impossible ; puis il fit observer que la conversation pourrait troubler le sommeil du blessé, et conduisit les dames dans une chambre voisine.

« Mais quand même il serait coupable, continua Rose, songez combien il est jeune ; songez que peut-être il n'a jamais connu l'amour d'une mère, le bien-être du foyer domestique ; que les mauvais traitements, les coups, la faim, l'ont peut-être entraîné à s'associer à des hommes qui l'ont forcé au crime. Ma tante, ma bonne tante, je vous en conjure, pensez à tout cela avant de laisser mener en prison ce pauvre enfant blessé, ce serait d'ailleurs renoncer pour lui à tout espoir de devenir meilleur. Vous qui m'aimez tant ; qui par votre bonté et votre affection m'avez tenu lieu de mère, et préservée de l'abandon où j'aurais pu tomber comme ce pauvre enfant ; je vous en prie, ayez pitié de lui quand il en est temps encore.

– Chère enfant ! dit la vieille dame en pressant sur son cœur la jeune fille qui fondait en larmes ; crois-tu que je voudrais faire tomber un cheveu de sa tête ?

– Oh ! non, répondit Rose avec vivacité ; pas vous, ma tante !

– Non, dit Mme Maylie d'une voix émue. Mes jours sont sur leur déclin ; puisse Dieu avoir pitié de moi comme j'ai pitié des autres ! Que puis-je faire pour le sauver, monsieur ?

– Laissez-moi réfléchir, madame, dit le docteur ; laissez-moi réfléchir. »

M. Losberne se mit à se promener de long en large dans la chambre, les mains dans les poches, s'arrêtant parfois et fronçant le sourcil. Après s'être écrié à plusieurs reprises : « J'y suis ! » puis : « Non ! ce n'est pas cela, » et avoir recommencé autant de fois à se promener et à froncer le sourcil, il s'arrêta définitivement et parla en ces termes :

« Je pense que, si vous m'accordez l'autorisation pleine et entière de malmener Giles et ce gamin de Brittles, je viendrai à bout d'arranger l'affaire. C'est un vieux serviteur dévoué, je le sais ; mais, vous pourrez compenser cela de mille manières et récompenser autrement son adresse au pistolet. Vous ne vous y opposez pas ?

– Non, répondit Mme Maylie, s'il n'y a pas d'autre moyen de sauver l'enfant.

– Il n'y en a pas d'autre, dit le docteur ; pas d'autre, croyez-moi sur parole.

– Ma tante vous remet ses pleins pouvoirs, dit Rose en souriant malgré ses larmes ; mais, je vous en prie, ne traitez durement ces pauvres gens qu'autant que cela sera rigoureusement nécessaire.

– Vous avez l'air de croire, répondit le docteur, que tout le monde, excepté vous, est porté aujourd'hui à la dureté ; je souhaite seulement que, lorsqu'un jeune homme digne de votre choix fera appel à votre compassion, il vous trouve dans ces dispositions tendres et bienveillantes ; je regrette, en vérité, de n'être plus jeune et de perdre une si belle occasion de les mettre à l'épreuve.

– Vous êtes aussi enfant que Brittles, dit Rose en rougissant.

– Bah ! dit le docteur en riant, ce n'est pas difficile ; mais revenons à notre blessé : il nous reste à stipuler une importante condition. Il s'éveillera dans une heure environ, je le prévois ; et quoique j'aie dit en bas à cet imbécile de constable que l'enfant ne peut ni remuer ni parler sans danger pour sa vie, je pense que nous pourrons causer avec lui sans inconvénient. Maintenant, je pose une condition ; c'est que je l'examinerai en votre

présence et que si, d'après ses réponses, nous jugeons qu'il est tout à fait perverti (ce qui n'est que trop probable), nous l'abandonnerons à sa destinée, et je ne me mêlerai plus de rien, quoi qu'il arrive.

– Oh ! non, ma tante, dit Rose d'un ton suppliant.

– Oh si, ma tante, dit le docteur. Est-ce convenu ?

– Il ne peut pas être endurci dans le vice, dit Rose, c'est impossible.

– Fort bien, répliqua le docteur ; alors, raison de plus pour accepter ma proposition. »

Finalement, le traité fut conclu, et les parties contractantes s'assirent en attendant avec quelque impatience le réveil d'Olivier.

La patience des dames fut mise à une épreuve plus longue qu'elles ne pensaient, d'après les prévisions de M. Losberne. Plusieurs heures s'écoulèrent, et Olivier dormait toujours profondément. Il était déjà tard, quand le bon docteur vint leur annoncer que l'enfant était assez éveillé pour qu'on pût lui parler.

« Il est très souffrant, dit-il, et affaibli par la perte de sang, résultat de sa blessure ; mais il paraît si préoccupé du désir de révéler quelque chose, que je préfère condescendre à ce désir plutôt que d'insister, comme je l'aurais fait sans cela, pour qu'il se tienne tranquille jusqu'à demain matin. »

L'entretien fut long : Olivier raconta toute son histoire ; son état de souffrance et de faiblesse le força souvent d'interrompre son récit. Il y avait quelque chose de solennel à entendre, dans cette chambre sombre, la faible voix de cet enfant blessé, ra-

contant la longue suite de malheurs et de souffrances que des hommes cruels lui avaient fait endurer. Oh ! si nous songions, quand nous accablons nos semblables, aux fatales erreurs de la justice humaine, aux iniquités qui crient vengeance au ciel, et attirent tôt ou tard le châtiment sur nos têtes ; si nous pouvions entendre la voix de tant de victimes, s'élevant du fond des tombeaux ; voix plaintive que nulle puissance ne peut forcer au silence, le monde offrirait-il chaque jour tant d'exemples d'injustice et de violence, tant de misère et de cruautés ?

Ce soir-là, ce fut la main d'une femme qui soigna Olivier. La beauté et la vertu veillèrent sur son sommeil ; il se sentit calme et heureux : il serait mort sans se plaindre.

Dès que ce touchant entretien fut terminé et qu'Olivier se disposa à se rendormir, le docteur s'essaya les yeux et descendit pour s'attaquer à M. Giles ; ne trouvant personne dans l'appartement, il réfléchit qu'il valait peut-être mieux commencer les hostilités en pleine cuisine, et que cela ferait plus d'effet : en conséquence il se dirigea vers la cuisine, véritable chambre délibérante de la gent domestique. Il y trouva réunis les servantes, M. Brittles, M. Giles, le chaudronnier, qui, en récompense de ses services, avait été invité à se régaler, et le constable. Ce dernier avait un gros bâton, une grosse tête, de gros traits, de grosses bottes, et paraissait avoir bu une dose de bière en rapport avec sa grosseur.

Les événements de la nuit faisaient encore le sujet de la conversation ; M, Giles parlait avec complaisance de la présence d'esprit dont il avait fait preuve, et M. Brittles, un pot de bière à la main, appuyait toutes les paroles de son chef quand le docteur entra.

« Ne vous dérangez pas, dit-il en faisant un signe de la main.

– Merci, monsieur, dit M. Giles. Madame m'a ordonné de donner de la bière, et comme je n'étais nullement disposé à rester seul dans ma chambre, je suis venu me mêler ici à la compagnie. »

Brittles et toute l'assistance témoignèrent par un murmure approbateur du gré que l'on savait à M. Giles de sa condescendance ; et celui-ci, promenant autour de lui un regard protecteur, avait l'air de dire que, tant que la société se conduirait comme il faut, il ne la quitterait pas.

« Comment va le blessé, ce soir ? demanda Giles.

– Pas trop bien, répondit le docteur. Je crains que vous ne vous soyez embarqué là dans une fâcheuse affaire, monsieur Giles.

– J'espère bien, monsieur, qu'il ne mourra pas, dit Giles tout tremblant. Si je le croyais, je ne m'en consolerais jamais. Je ne voudrais pas, pour toute l'argenterie du monde, être cause de la mort d'un enfant.

– Ce n'est pas là la question, dit le docteur d'un air mystérieux. Êtes-vous protestant, monsieur Giles ?

– Sans doute, monsieur, balbutia M. Giles, qui était devenu très pâle.

– Et vous ? demanda le docteur en s'adressant à Brittles d'un ton sévère.

– Mon Dieu ! monsieur, répondit Brittles en se redressant vivement, je suis comme M. Giles.

– Eh bien ! alors, répondez-moi tous deux, reprit le docteur d'une voix courroucée. Pouvez-vous affirmer sous serment que l'enfant qui est là-haut est bien celui qui a passé la nuit dernière par la petite fenêtre ? Voyons, répondez ! je vous écoute. »

Le docteur, dont la douceur de caractère était universellement connue, fit cette demande d'un ton si irrité, que Giles et Brittles, étourdis par la bière et la chaleur de la conversation, se regardèrent l'un l'autre, ébahis et stupéfaits.

« Constable, faites attention à leur réponse, reprit le docteur. Avant peu on verra ce qui en résultera. »

Le constable se donna l'air le plus magistral qu'il put, et saisit le bâton, insigne de ses fonctions.

« Remarquez que c'est une simple question d'identité, dit le docteur.

– Comme vous dites, monsieur, répondit le constable en toussant très fort : car, dans sa précipitation à finir de boire sa bière, il avait failli s'étrangler.

– Voici une maison que l'on force, dit le docteur… Troublés par cette attaque, deux hommes entrevoient un enfant dans l'obscurité, et à travers la fumée de la poudre. Le lendemain un enfant se présente dans cette même maison, et parce qu'il a le bras en écharpe, ces hommes se saisissent de lui avec violence. En agissant ainsi, ils mettent sa vie en grand danger, et ils jurent ensuite que c'est le voleur. Maintenant, reste à savoir si les faits leur donnent raison, et, dans le cas contraire, dans quelle situation ils se mettent.

– Voilà bien la loi, ou je ne m'y connais pas, dit le constable en faisant un signe de tête respectueux.

– Je vous le demande encore, s'écria le docteur d'une voix de tonnerre : pouvez-vous affirmer solennellement, par serment, l'identité de l'enfant ? »

Brittles et Giles se regardaient d'un air indécis. Le constable mit la main derrière son oreille pour mieux saisir leur réponse. Les deux servantes et le chaudronnier se penchèrent en avant pour écouter, et le docteur promenait autour de lui un regard pénétrant, quand on entendit sonner à la porte, et en même temps le bruit d'une voiture.

« Voici la police ! s'écria Brittles, soulagé par cet incident imprévu.

– Quelle police ? dit le docteur, troublé à son tour.

– Les agents de Bow-Street, ajouta Brittles en prenant une chandelle. M. Giles et moi nous les avons fait prévenir ce matin.

– Comment ! s'écria le docteur.

– Oui, monsieur, dit Brittles, j'ai envoyé un mot par la diligence, et je m'étonnais qu'ils ne fussent pas encore ici.

– Ah ! vous avez écrit ? Au diable les diligences ! » dit le docteur en s'en allant.

CHAPITRE XXXI.
La situation devient critique.

« Qui est là ? demanda Brittles en entr'ouvrant la porte sans ôter la chaîne, et en mettant la main devant la chandelle pour mieux voir.

– Ouvrez, répondit une voix ; ce sont les officiers de police de Bow-Street qu'on a mandés ce matin. »

Rassuré par ces paroles, Brittles ouvrit la porte toute grande, et se trouva en face d'un homme d'un port majestueux, vêtu d'une longue redingote, lequel entra sans mot dire, et alla s'essuyer les pieds sur le paillasson avec autant de sans-gêne que s'il fut entré chez lui.

« Envoyez tout de suite quelqu'un pour aider mon collègue, n'est-ce pas, jeune homme ? dit l'agent de police. Il garde la voiture : avez-vous une remise où on puisse la mettre pour quelques minutes ? »

Brittles répondit affirmativement et montra du doigt la remise. L'homme retourna sur ses pas, et aida son camarade à remiser la voiture, tandis que Brittles les éclairait et les contemplait avec admiration ; cela fait, ils se dirigèrent vers la maison ; on les introduisit dans une salle où ils se débarrassèrent de leur grande redingote et de leur chapeau, et se montrèrent pour ce qu'ils étaient. Celui qui avait frappé à la porte était un homme robuste, de taille moyenne, de cinquante ans environ ; il avait les cheveux noirs et luisants, des favoris, la figure ronde et les

yeux perçants. L'autre était roux, trapu, d'un extérieur peu agréable, avec un nez retroussé et un regard sinistre.

« Dites à votre maître que Blathers et Duff sont ici, dit le premier en se passant la main dans les cheveux et en posant sur la table une paire de menottes… Ah ! bonjour, mon bourgeois. Puis-je vous dire deux mots en particulier ? »

Ces paroles s'adressaient à M. Losberne, qui parut en ce moment. Il fit signe à Brittles de sortir, fit entrer les deux dames, et ferma la porte.

« Voici la maîtresse de la maison, dit-il en se tournant vers Mme Maylie. »

M. Blathers salua ; on le pria de s'asseoir ; il prit une chaise, posa son chapeau sur le plancher, et fit signe à Duff d'en faire autant. Ce dernier, qui ne paraissait pas aussi habitué à fréquenter la bonne société, ou qui n'était pas aussi à son aise devant elle, s'assit tout d'une pièce, et, pour se donner une contenance, se fourra dans la bouche la pomme de sa canne.

« Maintenant parlons du crime, dit Blathers. Quelles en sont les circonstances ? »

M. Losberne, qui désirait gagner du temps, raconta l'affaire tout au long et dans les plus minutieux détails, tandis que MM. Blathers et Duff semblaient parfaitement saisir la chose, et échangeaient parfois un signe d'intelligence.

« Je ne puis rien affirmer avant l'inspection des lieux, dit Blathers ; mais j'ai dans l'idée, et en cela je ne crois pas trop m'avancer, que ce n'est pas un *pègre* qui a fait le coup. Qu'en dites-vous, Duff ?

– Non, certainement, répondit Duff.

– Pour faire comprendre à ces dames le mot de *pègre*, je suppose que vous entendez par là que le voleur n'est pas de la campagne, dit M. Losberne en souriant.

– Justement, mon bourgeois, répondit Blathers. Vous n'avez pas d'autres détails à nous donner ?

– Aucun, dit le docteur.

– Qu'est-ce donc que ce jeune garçon dont parlent les domestiques ? demanda Blathers.

– Sottise que cela ! dit le docteur. Un domestique effrayé s'est mis dans la tête que cet enfant était pour quelque chose dans la tentative d'effraction ; mais c'est absurde.

– C'est bien facile à dire, remarqua Duff.

– Ce qu'il dit là est plein de sens, observa Blathers, en approuvant d'un signe de tête le mot de son camarade, et en jouant négligemment avec ses menottes comme on ferait avec des castagnettes. Qui est cet enfant ? quels renseignements donne-t-il sur lui-même ? d'où vient-il ? Il n'est pas tombé du ciel, n'est-ce pas, mon bourgeois ?

– Non, assurément, répondit le docteur, en lançant aux dames un coup d'œil expressif ; je connais toute son histoire, mais nous en reparlerons plus tard ; vous tenez, je suppose, à voir d'abord l'endroit par lequel les voleurs ont tenté de pénétrer.

– Certainement, répondit M. Blathers ; il nous faut d'abord examiner les localités, puis interroger les domestiques. C'est la manière de procéder habituelle. »

On apporta des lumières, et MM. Blathers et Duff, accompagnés du constable, de Brittles, de Giles, en un mot de toute la maison, se rendirent au petit cellier, au bout du passage, visitèrent la fenêtre en dedans, puis faisant le tour par la pelouse, la visitèrent en dehors : ils prirent une chandelle pour examiner le volet, une lanterne pour suivre les traces des pas, une fourche pour fouiller les buissons. Cela fait, au milieu du silence religieux de tous les assistants, ils rentrèrent, et MM. Giles et Brittles furent requis de donner une représentation du rôle qu'ils avaient joué dans les événements de la veille ; ils s'en acquittèrent au moins six fois de suite ; ils ne furent d'abord en désaccord que sur un seul point important, et à la fin sur une douzaine seulement. Ensuite Blathers et Duff firent sortir tout le monde, et délibérèrent longuement ensemble avec tant de mystère et de solennité, qu'une consultation de grands médecins sur un cas difficile ne serait qu'un jeu d'enfants, comparée à cette délibération.

Pendant ce colloque, le docteur se promenait de long en large dans la pièce voisine, extrêmement agité, tandis que Mme Maylie et Rose se regardaient avec inquiétude.

« Sur ma parole, dit M. Losberne, en s'arrêtant tout à coup après avoir parcouru la salle à grands pas, je ne sais vraiment que faire.

– Il me semble, dit Rose, que l'histoire de ce pauvre enfant, contée fidèlement à ces hommes, suffirait pour éloigner de lui les soupçons.

– J’en doute, ma chère demoiselle, dit le docteur en secouant la tête. Je ne crois pas que cela pût suffire pour le rendre innocent aux yeux de ces hommes, ni même aux yeux de fonctionnaires d’un ordre plus élevé. « Après tout, diraient-ils, qu’est-ce que cet enfant ? Un vagabond. » D’ailleurs, à ne juger son histoire que d’après les considérations et les probabilités ordinaires, elle est bien invraisemblable.

– Vous y ajoutez foi, cependant, se hâta de dire Rose.

– Moi, je l’accepte, tout étrange qu’elle est, continua le docteur ; et peut-être, en agissant ainsi, fais-je preuve de sottise : mais je ne crois pas qu’elle eût la même valeur aux yeux d’un agent de police exercé.

– Pourquoi donc ? demanda Rose ?

– Pourquoi ? ma belle enfant, répondit le docteur ; parce que cette histoire, examinée à leur point de vue, a plus d’un côté louche ; il ne peut prouver que ce qui est contre lui et rien de se qui est en sa faveur. Or, ces gens-là veulent toujours savoir les si et les pourquoi, et n’admettent rien sans preuves. De son propre aveu, vous voyez que, depuis quelque temps, il vit avec des voleurs ; il a été arrêté et mené devant un commissaire de police, sous la prévention d’avoir volé un mouchoir dans la poche d’un monsieur ; il a été enlevé de force de la demeure de ce monsieur, et entraîné dans un lieu qu’il ne peut indiquer et dont il ignore complètement la situation. Puis, il est amené à Chertsey par des hommes qui semblent tenir à lui singulièrement, et qui, de gré ou de force, le font passer par une fenêtre pour dévaliser une maison ; et juste au moment où il veut donner l’alarme, ce qui eût été la seule preuve de son innocence, il reçoit un coup de pistolet, comme si tout conspirait à l’empêcher, de faire une bonne action. Tout cela ne vous frappe-t-il pas ?

– C’est assez singulier, j’en conviens, dit Rose en riant de la vivacité du docteur ; mais enfin je ne vois rien là qui prouve la culpabilité de ce pauvre enfant.

– Non, sans doute, répondit le docteur. Voilà bien les femmes ! leurs beaux yeux ne voient jamais, soit en bien, soit en mal, qu’un côté de la question, et toujours celui qui s’est présenté le premier à leur esprit. »

Après avoir formulé cette maxime, le docteur, les mains dans ses poches, se remit à arpenter la chambre de long en large.

« Plus j’y réfléchis, dit-il, et plus je suis convaincu que mettre ces hommes au courant de l’histoire de l’enfant ne ferait qu’embrouiller tout et aggraver la difficulté. Je suis sûr qu’ils n’y croiraient pas, et, même en admettant que l’enfant ne fût pas condamné, la publicité donnée aux soupçons qui pèseraient sur lui serait un obstacle à vos intentions généreuses à son égard, et à votre désir de le tirer de la misère.

– Mon dieu, cher docteur, comment allons nous faire ? dit Rose. Pourquoi faut-il qu’on ait appelé ces gens-là ?

– C’est bien vrai ! s’écria Mme Maylie. Je voudrais pour tout au monde les voir loin d’ici.

– Il n’y a qu’un moyen, dit enfin M. Losberne en s’asseyant d’un air découragé ; c’est de payer d’audace. Le but que nous nous proposons est louable, c’est là notre excuse. L’enfant a beaucoup de fièvre et est hors d’état de soutenir une conversation, c’est toujours cela de gagné ; faisons de notre mieux, et, si nous ne réussissons pas, du moins ce ne sera pas notre faute… Entrez !

– Eh bien, mon bourgeois, dit Blathers en entrant dans la chambre avec son collègue et en fermant soigneusement la porte avant d'ajouter un mot, ce n'était pas un coup monté.

– Que diable appelez-vous un coup monté ? demanda le docteur avec impatience.

– Nous disons qu'il y a coup monté, mesdames, dit Blathers en se tournant vers Mme Maylie et Rose, comme s'il avait compassion de leur ignorance, tandis qu'il méprisait celle du docteur ; nous disons qu'il y a coup monté, quand les domestiques en sont.

– Personne ne les a soupçonnés ; dit Mme Maylie.

– C'est possible, madame, répondit Blathers ; mais ils auraient pu tout de même y être pour quelque chose.

– D'autant plus qu'on avait confiance en eux, ajouta Duff.

– Nous pensons, continua Blathers, que le coup part de Londres ; car il était combiné dans le grand genre.

– Oui, pas mal comme ça, remarqua Duff à voix basse.

– Ils étaient deux, ajouta Blathers, et ils avaient avec eux un enfant, c'est évident, rien qu'à voir la fenêtre ; voilà tout ce qu'on peut dire pour le moment. Maintenant nous allons, s'il vous plaît, visiter tout de suite le garçon qui est là-haut.

– Ils prendront bien d'abord quelque, chose, madame Maylie ? dit le docteur d'un air enchanté, comme si une inspiration soudaine lui traversait l'esprit.

– Oh ! certainement, dit Rose avec empressement ; tout de suite si vous voulez.

– Volontiers, mademoiselle ; dit Blathers en passant sa manche sur ses lèvres ; on a soif à faire cette besogne-là. N'importe quoi, mademoiselle ; ne vous dérangez pas pour nous.

– Que voulez-vous prendre ? demanda le docteur en suivant la jeune fille au buffet.

– Une goutte de liqueur, mon bourgeois, si ça vous est égal, répondit Blathers. Il ne faisait pas chaud sur la route, voyez-vous, madame, et je trouve qu'il n'y a rien comme un petit verre pour vous réchauffer le tempérament. »

C'est à Mme Maylie qu'il faisait cette confidence pleine d'intérêt ; celle-ci l'accueillit avec grâce, et le docteur profita du moment pour s'esquiver.

« Ah ! mesdames, dit M. Blathers en prenant son verre à pleine main et en le portant à sa bouche, j'en ai terriblement vu dans ma vie, de ces affaires-là.

– Blathers, vous souvenez-vous de ce vol avec effraction, commis à Edmonton ? dit M. Duff, venant en aide à la mémoire de son collègue.

– Tenez, c'était un vol dans le genre de celui d'hier, reprit Blathers ; c'est Conkey Chickweed qui avait fait le coup, n'est-ce pas ?

– Vous le mettez toujours sur son compte, répondit Duff ; mais c'était la famille Pet, j'en suis sûr, et Conkey y était comme moi.

– Allons donc ! repartit M. Blathers, je le sais bien, peut-être. Vous rappelez-vous le temps où Conkey fut volé ? Quel vacarme cela fit ! c'était pis qu'un roman.

– Qu'était-ce donc ? demanda Rose, désireuse de mettre en belle humeur ces désagréables visiteurs.

– C'est un vol comme on n'en avait jamais vu, mademoiselle, dit Blathers. Ledit Conkey Chickweed…

– Conkey veut dire long nez, madame, interrompit Duff.

– Mais madame le sait bien, n'est-ce pas ? demanda M. Blathers. Vous m'interrompez toujours, Duff. Ce Conkey Chickweed tenait une taverne sur la route de Battlebridge, où beaucoup de jeunes lords venaient voir des combats de coqs, etc. Moi qui y allais souvent, je puis vous assurer qu'il entendait joliment son affaire. Voilà qu'une nuit on lui vola trois cent vingt-sept guinées, dans un sac de toile ; elles lui furent dérobées dans sa chambre à coucher, à la fin de la nuit, par un homme de six pieds avec un emplâtre sur l'œil, qui s'était caché sous son lit et qui, le vol commis, sauta par la fenêtre, laquelle était au premier étage. Il se sauva au plus vite ; mais Conkey était alerte, il s'éveilla au bruit, sauta en bas de son lit, fit feu sur le voleur et éveilla tout le voisinage. Voilà tout le monde debout en un instant ; on cherche partout, et on trouve que Conkey a blessé son voleur, car il y avait des traces de sang jusqu'à un mur de clôture assez éloigné, et puis plus rien. La perte du magot ruina Chickweed, et son nom figura sur la Gazette parmi ceux des banqueroutiers. On fit une souscription pour venir en aide à ce pauvre homme, auquel cet événement avait fait tourner la tête, et qui pendant trois ou quatre jours courut les rues en s'arrachant les cheveux, et dans un désespoir tel, que bien des gens craignaient qu'il n'en finît avec la vie. Un jour, il arrive tout effaré au bureau de police, il a un entretien particulier avec le magistrat, lequel, après bien des paroles, sonne, mande Jac-

ques Spyers (ce Spyers était un agent actif), et lui dit d'aller aider M. Chickweed à se saisir du voleur. « Croiriez-vous, Spyers, dit Chickweed, que je l'ai vu hier matin passer devant ma porte ? – Et pourquoi ne l'avez-vous pas pris au collet ? dit Spyers. – J'étais si saisi, que je crois qu'on aurait pu m'assommer avec un cure-dent, répondit le pauvre homme ; mais, nous le tenons, car je l'ai encore vu passer le soir entre dix et onze heures. »

« Sur-le-champ, Spyers se munit d'une chemise blanche et d'un peigne, pour le cas où il serait absent deux ou trois jours ; il part, il va se poster à une des fenêtres de la taverne, derrière un petit rideau rouge, le chapeau sur la tête, et prêt à s'élancer en un clin d'œil sur le voleur. Il était là, le soir, sur le tard, à fumer sa pipe, quand tout à coup Chickweed s'écrie : «Le voila ! au voleur ! à l'assassin ! » Jacques Spyers se précipite dehors et voit Chickweed courir à toutes jambes en criant à tue-tête. Il le suit, la foule s'amasse, tout le monde crie : « Au voleur ! » et Chickweed de courir toujours en criant comme un possédé. Spyers le perd de vue un instant au détour d'une rue ; il le rejoint, voit un groupe, s'y jette en s'écriant : « Où est le voleur ? – Morbleu ! dit Chickweed, il m'a encore échappé. »

« Une chose digne de remarque, c'est qu'on ne put le trouver nulle part, et on s'en revint à la taverne. Le lendemain matin, Spyers se remet à son poste, derrière le rideau, guettant au passage l'homme de six pieds, avec un emplâtre noir sur l'œil ; à force de regarder il en eut la vue trouble, et au moment où il se frottait les yeux, voilà Chickweed qui recommence à crier : «Au voleur !» et qui part à toutes jambes : Spyers s'élance derrière lui, fait deux fois plus de chemin que la veille, et du voleur point de nouvelles. Une fois ou deux encore, pareille scène se renouvela. Dans le voisinage, les uns disaient que c'était le diable qui avait volé Chickweed et qui venait ensuite lui faire des tours ; les autres que le pauvre Chickweed était devenu fou de chagrin.

– Et Jacques Spyers, que dit-il ? demanda le docteur, qui était rentré dès le commencement du récit.

– Pendant longtemps, reprit Blathers, Jacques Spyers ne dit rien de tout, mais il était aux écoutes sans faire semblant de rien, preuve qu'il entendait son métier. Mais un beau matin, il s'approcha du comptoir et ouvrant sa tabatière : « Chickweed, dit-il, j'ai découvert le voleur. – Vous l'avez découvert ? répond Chickweed, oh ! mon cher Spyers, que je sois vengé et je mourrai content ; où est-il, le brigand ? – Tenez, dit Spyers en lui offrant une prise, assez joué comme ça ! c'est vous même qui vous êtes volé. »

« C'était vrai, et il s'était procuré de la sorte une grosse somme, et on n'aurait jamais découvert la ruse, s'il avait mis moins d'empressement à sauver les apparences.

« C'est un peu fort, hein ? dit M. Blathers en posant son verre et en agitant les menottes.

– C'est très drôle, en effet, observa le docteur ; maintenant, si vous voulez, montons en haut.

– À vos ordres, monsieur, » répondit M. Blathers.

Et les deux officiers de police, précédés de Giles qui les éclairait, montèrent derrière M. Losberne à la chambre d'Olivier.

Olivier avait dormi ; mais il paraissait plus mal, et sa fièvre avait redoublé. Aidé par le docteur, il parvint à s'asseoir sur son lit et se mit à regarder les nouveaux venus, sans rien comprendre à ce qui se faisait autour de lui, et sans avoir l'air de se souvenir de ce qui s'était passé, ni de l'endroit où il se trouvait.

« Voici, dit M. Losberne en parlant doucement, quoique avec une certaine véhémence, voici ce jeune garçon, qui ayant été blessé par mégarde d'un coup de fusil en passant sur la propriété de monsieur… comment s'appelle-t-il déjà ? là derrière… est venu ici ce matin demander du secours, et a été sur-le-champ empoigné et maltraité par cet ingénieux personnage qui nous éclaire, lequel a mis par là en grand danger la vie de cet enfant, comme je puis le certifier en vertu de ma profession. »

MM. Blathers et Duff regardèrent M. Giles, que l'on signalait ainsi à leur attention Dans son embarras, M. Giles détourna les yeux vers Olivier, puis vers M. Losberne, d'un air irrésolu et effrayé.

« Vous n'ayez pas l'intention de le nier, je suppose ? dit le docteur en recouchant doucement Olivier.

– J'ai fait tout pour… pour le mieux, monsieur, répondit Giles ; je croyais fermement que c'était le jeune garçon en question : autrement, je me serais bien gardé de le maltraiter ; je ne suis pas d'humeur cruelle, monsieur.

– Quel garçon pensiez-vous que c'était ? demanda M. Duff.

– L'enfant d'un des voleurs, répondit Giles ; ils en avaient un avec eux, cela n'est pas douteux.

– Et quelle est votre opinion à présent ? demanda Blathers.

– À présent ? mon opinion ? dit Giles en regardant l'agent de police d'un air effaré.

– Pensez-vous que ce soit l'enfant que voici, imbécile ? reprit M. Blathers avec impatience.

– Je ne sais pas ; vrai, je ne sais pas, dit Giles tout décontenancé ; je n'en jurerais pas.

– Mais enfin quelle est votre opinion ? demanda M. Blathers.

– Je ne sais que penser, répondit le pauvre Giles, je ne crois pas que ce soit l'enfant ; je suis presque certain que ce n'est pas lui ; vous savez bien que ce ne peut pas être lui.

– Est-ce que cet homme a bu ? demanda Blathers en se tournant vers le docteur.

– Quel imbécile vous faites ! » dit Duff à Giles avec un profond dédain.

Pendant ce court dialogue, M. Losberne avait tâté le pouls du malade ; puis il quitta la chaise qu'il occupait près du lit et observa que, si les agents de police avaient quelque doute à ce sujet, il leur conviendrait peut-être de passer dans la pièce voisine et d'interroger Brittles.

Ils acceptèrent la proposition, passèrent dans une autre chambre, et firent comparaître devant eux M. Brittles : celui-ci, par ses réponses, ne fit qu'embrouiller l'affaire ; il entassa contradictions sur contradictions ; il déclara qu'il ne pourrait reconnaître l'enfant, quand même il l'aurait sous les yeux en ce moment ; qu'il avait cru que c'était Olivier, parce que M. Giles l'avait dit ; mais que M. Giles, cinq minutes auparavant, avait avoué dans la cuisine qu'il avait bien peur d'avoir été un peu trop vite en besogne.

Entre autres conjectures ingénieuses, on agite la question de savoir si M. Giles avait réellement blessé quelqu'un : on examina le second pistolet, et il se trouva qu'il n'était chargé qu'à

poudre et bourré de papier gris. Cette découverte fit une grande impression surtout le monde, sauf sur le docteur, qui avait retiré la balle dix minutes auparavant ; mais elle ne fit sur personne autant d'impression que sur M. Giles, qui, après avoir été pendant plusieurs heures tourmenté de la crainte d'avoir blessé un de ses semblables, s'attacha avec ardeur à l'idée que le pistolet n'était pas chargé. Enfin, les agents de police, sans s'inquiéter beaucoup d'Olivier, laissèrent dans la maison le constable de Chertsey, et s'en allèrent coucher en ville, après avoir promis de revenir le lendemain matin.

Le lendemain matin, le bruit se répandit que deux hommes et un enfant, sur lesquels planaient des soupçons, avaient été arrêtés à Kingston ; MM. Blathers et Duff s'y rendirent sur-le-champ. Après examen, on découvrit que les soupçons ne s'appuyaient que sur un seul fait, savoir : qu'on avait trouvé ces individus endormis au pied d'une meule de foin ; c'est là un crime sans doute, mais qui n'entraîne que l'emprisonnement, et que la loi anglaise, loi miséricordieuse et tutélaire, ne considère pas comme suffisant pour établir, à défaut d'autre preuve, qu'un ou plusieurs dormeurs à la belle étoile aient commis un vol avec effraction, et aient encouru en conséquence la peine de mort. MM. Blathers et Duff, durent s'en retourner comme ils étaient venus.

Enfin, après de nouvelles recherches et de longs entretiens, il fut convenu que Mme Maylie et M. Losberne répondraient d'Olivier s'il était recherché par la justice, et un magistrat du voisinage reçut leur caution. Blathers et Duff, après avoir été gratifiés de quelques guinées, revinrent à Londres, sans être du même avis relativement à leur expédition. Tout considéré, Duff inclina à croire que la tentative d'effraction avait été commise par la bande de Pet ; Blathers, au contraire, en attribuait le mérite au célèbre Conkey Chickweed.

Peu à peu, Olivier se rétablit : les soins réunis de Mme Maylie, de Rose et de l'excellent M. Losberne, lui rendirent la santé. Si le ciel écoute les ferventes prières que lui adressent les cœurs pénétrés de reconnaissance (et quelles prières méritent mieux d'être écoutées ?) les bénédictions que l'orphelin appela sur ses protecteurs durent descendre dans leur âme, et y répandre la paix et le bonheur.

CHAPITRE XXXII.
Heureuse existence que mène Olivier chez ses nouveaux amis.

Les souffrances d'Olivier furent longues et cruelles ; outre la douleur que lui causait son bras cassé, il avait gagné, par suite du froid et de l'humidité, une fièvre violente qui ne le quitta pas pendant plusieurs semaines, et qui mina sa frêle constitution ; enfin il commença à se rétablir lentement, et il put dire, en mêlant des larmes à ses paroles, combien il était profondément touché de la bonté des deux excellentes dames, et avec quelle ardeur il souhaitait, dès qu'il aurait recouvré la santé et les forces, pouvoir faire quelque chose pour leur témoigner sa reconnaissance ; quelque chose qui leur fit voir combien l'amour et la gratitude remplissaient son cœur ; quelque chose enfin, si peu que ce fût, qui leur prouvât que leur généreuse bonté n'avait pas été perdue, mais que le pauvre enfant que leur charité avait arraché à la misère, à la mort, souhaitait ardemment les servir de tout son cœur et de toute son âme.

« Pauvre petit ! disait Rose, un jour qu'Olivier avait essayé d'articuler des paroles de reconnaissance qui s'échappaient de ses lèvres pâles ; vous aurez bien des occasions de nous servir, si vous voulez ; nous allons à la campagne, et ma tante a l'intention de vous emmener avec nous. La tranquillité du séjour, la pureté de l'air, le charme et la beauté du printemps, vous rendront la santé en quelques jours, et nous nous occuperons de cent manières quand vous serez en état de supporter la fatigue.

– La fatigue ! dit Olivier : oh ! chère dame, si je pouvais seulement travailler pour vous ; si je pouvais seulement vous faire

plaisir en arrosant vos fleurs, en soignant vos oiseaux, que ne donnerais-je pas pour cela ?

– Vous ne donnerez rien du tout, dit Mlle Maylie en souriant : car, je viens de vous le dire, nous vous occuperons de cent manières ; et, si vous prenez pour nous contenter seulement la moitié de la peine que vous dites, vous me rendrez très heureuse.

– Heureuse, madame ! dit Olivier ; que vous êtes bonne de me parler ainsi !

– Vous me rendrez plus heureuse que je ne puis dire, répondit la jeune fille. Penser que ma bonne tante a pu arracher quelqu'un à l'affreuse misère dont vous nous avez parlé, c'est déjà pour moi un grand bonheur ; mais savoir que l'objet de sa bonté et de sa compassion est sincèrement reconnaissant et dévoué, cela me rendrait plus heureuse encore que vous ne pouvez l'imaginer. Me comprenez-vous ? demanda-t-elle en remarquant la mine pensive d'Olivier.

– Oh ! oui, madame, répondit vivement Olivier ; mais je songeais que je suis ingrat en ce moment.

– Envers qui ? demanda la jeune dame.

– Envers le bon monsieur et l'excellente dame qui ont pris si grand soin de moi, répondit Olivier : s'ils savaient combien je suis heureux, cela leur ferait plaisir, j'en suis sûr.

– Je n'en doute pas, reprit la bienfaitrice d'Olivier, et M. Losberne a déjà eu la bonté de nous promettre que, dès que vous irez assez bien pour supporter le trajet, il vous mènera les voir.

– Quel bonheur ! dit Olivier, dont la figure brillait de joie ; que je serais heureux de revoir leurs bonnes figures ! »

Au bout de peu de temps, Olivier fut assez bien rétabli pour supporter la fatigue de ce déplacement, et un matin, M. Losberne et lui montèrent dans une petite voiture qui appartenait à Mme Maylie. Arrivé à Chertsey-Bridge, Olivier devint très pâle et poussa un cri.

« Que peut avoir ce garçon ? dit le docteur du ton brusque qui lui était habituel ; voyez-vous quelque chose ? entendez-vous quelque chose, sentez-vous quelque chose, hein ?

– Monsieur, dit Olivier en passant la main par la portière, cette maison !

– Oui ; eh bien ! qu'y a-t-il ? Arrêtez, cocher. Qu'est-ce que cette maison, mon garçon »

– Les voleurs… la maison où ils l'ont mené, dit tout bas Olivier.

– C'est donc le diable, dit le docteur ; ohé ! qu'on m'ouvre la portière. »

Mais, avant que le cocher eût eu le temps de descendre de son siège, le docteur s'était précipité hors de la voiture, et s'élançant vers la masure abandonnée, il se mit à frapper à grands coups de pied dans la porte comme un furieux.

« Ohé ! dit un affreux petit bossu en ouvrant la porte si soudainement que, le docteur, encore emporté par son élan impétueux, faillit tomber dans l'allée ; qu'est-ce-qu'il y a ?

– Ce qu'il y a ! s'écria l'autre en le prenant au collet sans réfléchir un instant ; il y a bien des choses, et d'abord c'est un vol qu'il y a.

– Prenez garde qu'il n'y ait encore autre chose, un meurtre par exemple, répondit froidement le bossu, si vous ne me lâchez pas, entendez-vous ?

– Je vous entends, dit le docteur en secouant vivement son prisonnier ; où est… peste soit du brigand, comment s'appelle-t-il ?… Sikes, … c'est cela ; où est Sikes, votre chef ? »

Le bossu prit un air stupéfait d'étonnement et d'indignation ; il se dégagea adroitement de l'étreinte du docteur, proféra une série d'affreux jurements, et se retira dans la maison. Avant qu'il eût eu le temps de fermer la porte, le docteur était entré derrière lui et avait pénétré dans une chambre, sans dire un seul mot ; il regarda avec inquiétude autour de lui ; pas un meuble, pas un indice, pas un être animé ou inanimé, rien enfin qui se rapportât à la description faite par Olivier.

« Maintenant, dit le bossu, qui ne l'avait pas un instant perdu de vue, quelle est votre intention en pénétrant ainsi de force dans ma maison ? est-ce que vous voulez me voler ou m'assassiner ? qu'est-ce que vous voulez ?

– Avez-vous jamais vu quelqu'un venir voler en voiture à deux chevaux, affreux vampire que vous êtes ? dit l'irritable docteur.

– Que voulez-vous alors ? demanda le bossu d'une voix aigre. Tenez ! vous ferez bien de sortir promptement, et de ne pas m'échauffer la bile. Le diable soit de vous !

– Je sortirai quand cela me conviendra, dit M. Losberne en regardant dans l'autre chambre, qui ne ressemblait pas plus que la première à la description qu'Olivier en avait faite. Je vous retrouverai quelque jour, mon ami.

– Quand vous voudrez, dit le bossu d'un ton goguenard ; si jamais vous avez besoin de moi, je suis ici. Je ne suis pas resté ici tout seul comme un loup pendant vingt-cinq ans, pour que ce soit vous qui me fassiez peur. Vous me le payerez ; vous me le payerez. »

Et là-dessus l'affreux petit démon se mit à pousser des cris sauvages et à trépigner de rage sur le plancher.

« Je joue là un personnage assez ridicule, se dit à lui-même le docteur. Il faut que l'enfant se soit trompé... Tenez, mettez ceci dans votre poche, et renfermez-vous de nouveau chez vous. » En même temps il donna une pièce d'argent au bossu et regagna la voiture.

L'homme le suivit jusqu'à la portière, en proférant mille imprécations ; mais au moment où M. Losberne se tournait vers le cocher pour lui parler, le bossu jeta un coup d'œil dans la voiture, et lança à Olivier un regard si féroce, si furieux, que pendant des mois entiers, éveillé ou endormi, celui-ci ne put l'oublier. Il continua ses jurements et ses imprécations jusqu'à ce que le cocher fût remonté sur son siège ; et quand nos voyageurs furent en route, ils purent encore le voir à quelque distance derrière eux, frappant la terre du pied et s'arrachant les cheveux dans un transport de folie furieuse, réelle ou simulée.

« Je suis un âne, dit le docteur après un long silence. Saviez-vous cela, Olivier ?

– Non, monsieur.

– Alors ne l'oubliez pas une autre fois… Un âne, répéta le docteur après un nouveau silence de quelques minutes. Quand même cette maison eût été ce que je pensais, et que ces bandits s'y fussent trouvés, que pouvais-je faire à moi tout seul ? Et si j'avais eu du secours, je ne vois pas qu'il pût en résulter pour moi autre chose que de la confusion, pour avoir si mal mené l'affaire ; mais c'est égal, ç'aurait été une bonne leçon ! ça m'aurait appris à me jeter toujours dans quelque difficulté, en suivant mon premier mouvement, et cela aurait dû me donner à réfléchir. »

Le fait est que l'excellent docteur n'avait jamais manqué de suivre en tout son premier mouvement, et ce qui prouve en faveur de la bonté de son premier mouvement, c'est que, loin de s'être attiré par là des difficultés et des désagréments, M. Losberne y avait gagné le respect et l'estime de tous ceux qui le connaissaient. À dire vrai, il fut de mauvaise humeur pendant une minute ou deux en se voyant déçu dans son espoir d'avoir une preuve évidente de la véracité du récit d'Olivier, et cela dès la première et unique fois où il avait l'occasion d'en obtenir une ; mais bientôt il reprit son assiette ordinaire, et trouvant que les réponses d'Olivier à ses questions étaient toujours aussi nettes et aussi précises, et faites d'un air aussi sincère que jamais, il résolut de s'y fier complètement dorénavant.

Comme Olivier connaissait le nom de la rue où demeurait M. Brownlow, ils purent diriger le cocher dans ce sens ; quand la voiture eut tourné le coin de la rue, le cœur de l'enfant battit avec une violence qui le suffoquait.

« Maintenant, mon garçon, quelle maison est-ce ? demanda M. Losberne.

– Celle-là ! celle-là ! répondit Olivier en passant vivement la main hors de la portière, la maison blanche ! oh ! dépêchez-vous ! je vous en prie ; il me semble que je vais mourir, tant je tremble.

– Allons, allons ! dit le bon docteur en lui frappant sur l'épaule : vous allez les revoir dans un instant, et ils seront ravis de vous retrouver sain et sauf.

– Oh ! je l'espère bien ! dit Olivier ; Ils ont été si bons, si parfaits pour moi, monsieur ! »

La voiture continua à rouler ; elle s'arrêta ; mais non, ce n'était pas là la maison ; c'est à l'autre porte : la voiture s'arrêta de nouveau ; Olivier regarda aux fenêtres, et des larmes de joie coulaient de ses yeux.

Hélas ! la maison blanche était vide, et il y avait un écriteau à la fenêtre : *À louer*.

« Frappez à la porte voisine, dit M. Losberne en mettant le bras d'Olivier sous le sien : savez-vous ce qu'est devenu M. Brownlow, qui demeurait à côté ? »

La servante l'ignorait ; mais elle alla s'en informer. Elle revint et dit que M. Brownlow avait tout vendu et était parti, il y avait six semaines, pour les Indes Orientales ; Olivier se tordit les mains et faillit tomber à la renverse.

« La gouvernante est-elle partie aussi ? demanda M. Losberne après un instant de silence.

– Oui, monsieur, répondit la servante : le vieux monsieur, la gouvernante et un autre monsieur, un ami de M. Brownlow, sont tous partis ensemble.

– Alors retournez à la maison, dit M. Losberne au cocher, et ne vous amusez pas à faire rafraîchir vos chevaux avant que nous soyons sortis de ce maudit Londres.

– Et le libraire, monsieur ! dit Olivier. Je connais le chemin ; voyez-le, monsieur, je vous en prie ; allez le voir !

– Mon pauvre garçon, dit le docteur, voilà assez de désappointements pour un jour : assez pour vous et pour moi. Si nous allons chez le libraire, nous apprendrons sans doute qu'il est mort, ou qu'il a eu le feu dans sa maison, ou qu'il a pris la fuite. Non ; droit à la maison. »

Et conformément au premier mouvement du docteur, on retourna à la maison.

Cette amère déception causa à Olivier un vif chagrin, même au milieu de son bonheur ; car bien des fois pendant sa maladie il s'était plu à penser à tout ce que M. Brownlow et Mme Bedwin lui diraient, et au plaisir qu'il aurait à leur raconter combien il avait passé de longs jours et de longues nuits à se rappeler ce qu'ils avaient fait pour lui et à déplorer la cruelle séparation qu'il avait subie. L'espoir d'arriver un jour à s'expliquer avec eux, et à leur conter comment il avait été enlevé, l'avait fortifié et soutenu dans ses récentes épreuves ; et maintenant la pensée qu'ils étaient partis si loin, et qu'ils avaient emporté de lui l'opinion qu'il n'était qu'un imposteur et un filou, sans qu'il dût avoir peut-être jamais l'occasion de les détromper, cette pensée était pour lui poignante et insupportable.

Cependant cette circonstance n'altéra en rien les bons sentiments de ses bienfaitrices à son égard. Au bout d'une autre quinzaine, quand le temps fut devenu beau et chaud, que les arbres commencèrent à déployer leurs jeunes feuilles, et les

fleurs l'éclat de leurs nuances, elles se préparèrent à quitter pour quelques mois leur résidence de Chertsey : après avoir envoyé chez un banquier l'argenterie qui avait si vivement excité la cupidité du juif, et laissé Giles et un autre domestique à la garde de la maison, elles partirent pour la campagne, et emmenèrent Olivier avec elles.

Qui pourrait décrire le plaisir, le bonheur, la paix de l'âme et la douce tranquillité que l'enfant convalescent éprouva au sein de cet air embaumé, au milieu des collines verdoyantes et des bois touffus de cette résidence champêtre ? Qui peut dire combien ces scènes paisibles et tranquilles se gravent profondément dans l'âme de ceux qui sont accoutumés à mener une vie misérable et recluse au milieu du bruit des villes, et combien la fraîcheur de ce spectacle pénètre leurs cœurs abattus ? Des hommes qui avaient habité pendant toute une vie de labeur des rues étroites et populeuses, et qui n'avaient jamais souhaité d'en sortir ; des hommes pour lesquels l'habitude était devenue une seconde nature, et qui en étaient presque venus à aimer chaque brique, chaque pierre qui formait l'étroite limite de leurs promenades journalières ; des hommes sur lesquels la mort étendait déjà sa main, se sont enfin trouvés émus, rien qu'en entrevoyant le radieux spectacle de la nature : entraînés loin du théâtre de leurs anciens plaisirs et de leurs anciennes souffrances, ils ont paru passer tout à coup à une nouvelle existence, et se traînant chaque jour jusqu'à quelque site riant et couvert de verdure, ils ont senti s'éveiller en eux tant de souvenirs, en contemplant seulement le ciel, les coteaux, la plaine et le cristal des eaux ; qu'un avant-goût de ciel a charmé leur déclin, et qu'ils sont descendus dans la tombe aussi paisiblement que le soleil, dont ils contemplaient le coucher de leur fenêtre solitaire, quelques heures auparavant, disparaissait à l'horizon devant leurs yeux affaiblis.

Les souvenirs que les paisibles scènes champêtres éveillent dans l'esprit ne sont pas de ce monde, et n'ont rien de commun

avec les pensées ou les espérances terrestres. Leur douce influence peut nous porter à tresser de fraîches guirlandes pour orner la tombe de ceux que nous avons aimés ; elle peut purifier nos sentiments et éteindre en nous toute inimitié et toute haine ; mais surtout elle ravive, dans l'âme même la moins méditative, la vague souvenance qu'on a déjà éprouvé de telles sensations bien loin dans le passé, et en même temps elle nous donne l'idée solennelle d'un lointain avenir, d'où l'orgueil et les passions de monde sont à jamais exilés.

Le lieu de leur résidence était ravissant, et Olivier, qui avait vécu jusqu'alors parmi des êtres dégradés, au milieu du bruit et des querelles, crut entrer là dans une nouvelle existence.

La rose et le chèvrefeuille grimpaient le long des murs du cottage, le lierre s'enroulait autour du tronc des arbres, et les fleurs embaumaient l'air de parfums délicieux ; tout auprès était un petit cimetière, non pas garni de grandes tombes de pierre, mais de petits tertres couverts de mousse et de gazon, sous lesquels dormaient en paix les vieillards du village. Olivier allait souvent s'y promener, et, en songeant à la misérable sépulture où reposait sa mère, il s'asseyait parfois et sanglotait sans être vu ; mais quand il levait les yeux vers le vaste ciel au-dessus de sa tête, il ne songeait plus qu'elle gisait sous terre, et pleurait sur elle tristement, mais sans amertume.

Ce fut un temps heureux ; ses jours étaient paisibles et sereins, et les nuits n'amenaient avec elles ni crainte ni souci ; il n'avait plus à languir dans une triste prison, ni à s'associer avec des misérables ; nulle autre pensée que des pensées riantes. Chaque matin il se rendait chez un vieux monsieur aux cheveux blanchis, qui habitait près de la petite église et qui le perfectionnait dans l'écriture et la lecture, lui parlant avec tant de bonté et prenant tant de soin de lui, qu'Olivier n'avait pas de cesse qu'il ne l'eût satisfait. Puis il se promenait avec Mme Maylie et Rose, et les écoutait causer de livres, ou s'asseyait près d'elles, dans

quelque endroit bien ombragé où la jeune fille faisait la lecture ; il restait volontiers à l'entendre, jusqu'à ce que la nuit ne permît plus de distinguer les lettres.

Il préparait ensuite sa leçon du lendemain, et il travaillait avec ardeur jusqu'à la nuit tombante dans une petite chambre qui donnait sur le jardin ; alors les dames faisaient une nouvelle promenade et il les accompagnait, prêtant l'oreille avec plaisir à tout ce qu'elles disaient, heureux si elles désiraient une fleur qu'il pût grimper leur cueillir, ou si elles avaient oublié quelque chose qu'il pût courir leur chercher ; quand il faisait tout à fait nuit, et qu'on était rentré, la jeune demoiselle se mettait au piano, jouait quelque air sentimental, ou chantait d'une voix douée et pure quelque vieille chanson que sa tante aimait à entendre. Dans ces moments-là on n'allumait pas les bougies ; Olivier, assis près d'une fenêtre, écoutait cette harmonieuse musique, et des larmes de bonheur coulaient sur ses joues.

Et les dimanches ! jamais il n'en avait eu de pareils. Quels heureux jours ! D'ailleurs il n'avait plus que des jours heureux. On allait le matin à la petite église, tout entourée d'arbres dont les branches venaient caresser les fenêtres de l'édifice ; les oiseaux chantaient alentour et l'air embaumé répandait partout ses parfums. Les pauvres gens du village étaient si propres et s'agenouillaient si pieusement pour prier, qu'il semblait que ce fût un plaisir et non un devoir ennuyeux qui les réunit en ce lieu ; et, quoique le chant fut assez rustique, il semblait plus harmonieux, au moins aux oreilles d'Olivier, que tous ceux qu'il avait jusqu'alors entendus à l'église. On se promenait ensuite comme d'habitude ; on visitait les paysans dans leurs petites maisons, brillantes de propreté. Le soir, Olivier lisait un ou deux chapitres de la Bible, qu'il avait étudiés toute la semaine, et, en accomplissant ce devoir, il était plus fier et plus heureux que s'il eût été le ministre lui-même. Le matin, il était sur pied à six heures ; il allait courir les champs et longer les haies pour cueillir des bouquets de fleurs sauvages, dont il revenait chargé à la

maison, et qu'il disposait et arrangeait de son mieux pour orner la table au déjeuner ; il rapportait aussi du séneçon pour les oiseaux de miss Maylie, et il en décorait leur cage avec un goût exquis ; quand il avait bien soigné les oiseaux, il avait d'ordinaire quelque commission charitable à faire dans le village, ou, s'il n'y en avait pas, il pouvait toujours s'occuper au jardin et soigner les fleurs, toutes choses qu'il avait apprises de l'instituteur du village, qui était un parfait jardinier ; il s'appliquait de tout cœur à cette besogne, jusqu'à ce que miss Rose descendit au jardin ; elle lui adressait mille compliments pour tout ce qu'il avait fait, et il se trouvait amplement récompensé par son gracieux sourire.

Trois mois s'écoulèrent ainsi ; trois mois qui, dans la vie des hommes les plus heureux et les plus favorisés du ciel, eussent été trois mois d'un bonheur sans mélange, mais qui pour Olivier, après une enfance si agitée et si orageuse, étaient la félicité suprême : avec la plus pure, la plus aimable générosité d'une part, et la reconnaissance la plus sincère, la plus vive, la plus dévouée de l'autre, il n'est pas étonnant qu'au bout de ce court espace de temps Olivier fût dans l'intimité complète de la vieille dame et de sa nièce, et que l'affection sans bornes que leur avait vouée son cœur jeune et sensible fût pour elles un sujet d'orgueil et un motif de l'aimer : c'était sa récompense.

CHAPITRE XXXIII.
Où le bonheur d'Olivier et de ses amis éprouve une atteinte soudaine.

Le printemps passa vite, et l'été commença. Si, jusque-là, la campagne avait été belle, elle était maintenant dans tout son éclat et étalait toutes ses richesses. Les grands arbres, qui avaient longtemps paru nus et dépouillés, avaient retrouvé toute leur vigueur, et déployaient leurs verts rameaux, offrant sous leur ombre d'agréables retraites, d'où la vue s'étendait sur le paysage doré par le soleil ; la terre avait revêtu son manteau de verdure, et exhalait au loin les plus doux parfums. On était au plus beau moment de l'année rajeunie ; tout respirait la joie.

On continuait à mener une existence paisible au petit cottage, et la même sérénité d'humeur régnait parmi ses habitants. Depuis longtemps Olivier avait retrouvé la force et la santé ; mais, qu'il fût malade ou bien portant, il n'y avait nulle différence dans son affection dévouée pour ceux qui l'entouraient. (il y a beaucoup de gens qui ne pourraient pas en dire autant.) Il était toujours aussi doux, aussi attaché, aussi affectueux que lorsque les souffrances avaient miné ses forces, et aussi attentif à tout ce qui pouvait faire plaisir à ses bienfaitrices.

Par une belle soirée, ils avaient fait une promenade plus longue que d'ordinaire ; la journée avait été d'une chaleur exceptionnelle, la lune brillait dans son plein, et une brise légère s'était levée, plus fraîche que d'habitude. Rose avait été pleine d'entrain, et ils avaient prolongé leur promenade, en causant joyeusement, beaucoup au-delà des limites habituelles. Mme Maylie était fatiguée ; ils revinrent lentement à la maison.

La jeune demoiselle ôta son chapeau, et se mit au piano comme à l'ordinaire ; après avoir promené d'un air distrait ses doigts sur le clavier pendant quelques instants, elle entama un air lent et solennel. Tout en le jouant, on l'entendait soupirer comme si elle pleurait.

« Ma chère Rose ! » dit la vieille dame.

Rose ne répondit rien, mais se mit à jouer un peu plus vite, comme si la voix de sa tante l'eût arrachée à quelque pensée pénible.

« Rose, mon amour ! dit Mme Maylie en se levant précipitamment et en se penchant vers la jeune fille. Qu'est-ce que tu as ? ton visage est baigné de larmes, ma chère enfant. Qu'est-ce qui te fait souffrir ?

– Rien, ma tante, rien, répondit la jeune fille ; je ne sais ce que j'ai, je ne pourrais le dire, mais je me sens mal à l'aise ce soir, et…

– Serais-tu malade, mon amour ? interrompit Mme Maylie.

– Oh ! non, je ne suis pas malade ! répondit Rose en tressaillant, comme si un frisson mortel la saisissait tout à coup. Je vais aller mieux tout à l'heure. Fermez la fenêtre, je vous prie. »

Olivier s'empressa d'accéder à son désir ; et la jeune fille, faisant effort pour retrouver sa gaieté, se mit à jouer un air plus gai : mais ses doigts s'arrêtèrent sans force sur le piano ; elle mit sa figure dans ses mains, se jeta sur un canapé, et laissa un libre cours aux larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

« Mon enfant ! dit la vieille dame en la serrant dans ses bras ; je ne t'ai jamais vue ainsi.

– J'aurais voulu ne pas vous causer d'inquiétude, dit Rose ; mais j'ai eu beau faire, je n'ai pu en venir à bout. Je crains d'être malade, ma tante. »

Elle l'était en effet. Dès qu'on eut apporté de la lumière, on vit que, dans le peu de temps qui s'était écoulé depuis leur retour à la maison, l'éclat de son teint avait disparu, et qu'elle était pâle comme un marbre. Sa physionomie n'avait rien perdu de sa beauté mais elle était cependant altérée, et ses yeux si doux avaient pris une expression de vague inquiétude qu'ils n'avaient jamais eue. Un instant après, elle devint pourpre, et ses beaux yeux bleus étaient égarés ; puis cette rougeur disparut, comme l'ombre projetée par un nuage qui passe, et elle redevint d'une pâleur mortelle.

Olivier, qui observait la vieille dame avec inquiétude, remarqua qu'elle était alarmée de ces symptômes, et il le fut aussi ; mais voyant qu'elle affectait de les considérer comme légers, il essaya de faire de même ; ils y réussirent si bien, que, lorsque Rose se fut laissé persuader par sa tante de se mettre au lit, elle avait repris confiance et semblait même aller beaucoup mieux, car elle les assura qu'elle était certaine de se réveiller le lendemain matin en parfaite santé.

« J'espère, madame, dit Olivier, quand Mme Maylie revint, qu'il n'y a rien là de sérieux ? Mlle Maylie ne semble pas bien ce soir, mais… »

La vieille dame l'engagea à ne rien dire, et, s'asseyant au fond de la chambre, garda quelque temps le silence ; enfin, elle lui dit d'une voix tremblante :

« Je ne l'espère pas, Olivier. J'ai été si heureuse avec elle pendant plusieurs années ! trop heureuse peut-être, et il se peut

que le moment soit venu où je dois éprouver quelque malheur ; mais j'espère que ce ne sera pas celui-là.

– Quel malheur, madame ? demanda Olivier.

– Le coup terrible, dit la vieille dame d'une voix à peine articulée, de perdre la chère enfant qui est depuis si longtemps toute ma consolation et tout mon bonheur.

– Oh ! que Dieu nous en préserve ! s'écria vivement Olivier.

– Ainsi soit-il, mon enfant, dit la vieille dame en joignant les mains.

– Sans doute il n'y a pas à craindre un malheur si terrible ! dit Olivier. Il y a deux heures, elle était bien portante.

– Elle est très mal maintenant, répondit Mme Maylie ; et elle n'est pas encore au pis, j'en suis sûre. Oh ! Rose, ma chère Rose ! que deviendrais-je sans elle ? »

La pauvre dame se laissa aller à ces pensées désespérantes, et fut en proie à une si violente douleur, qu'Olivier, maîtrisant sa propre émotion, se hasarda à lui faire des remontrances et à la supplier ardemment, pour l'amour de la chère malade elle-même, de se montrer plus calme.

« Et considérez, madame, dit Olivier, dont les larmes jaillissaient en dépit de tous ses efforts pour les retenir ; considérez combien, elle est jeune et bonne, quel plaisir, quelles consolations elle répand autour d'elle. Je suis sûr… je suis certain…tout à fait certain… pour vous, qui êtes si bonne aussi… pour elle… pour tous ceux dont elle fait le bonheur, qu'elle ne mourra pas. Dieu ne permettra pas qu'elle meure si jeune.

– Chut ! dit Mme Maylie en posant la main sur la tête d'Olivier ; vous raisonnez comme un enfant, mon pauvre garçon ; et, quoique ce que vous dites soit naturel dans votre bouche, vous avez tort. Mais vous me rappelez mes devoirs ; je les avais oubliés un instant, Olivier, et j'espère que cela me sera pardonné : car je suis vieille et j'ai vu assez de maladies et de morts pour savoir quelle douleur éprouvent ceux qui survivent ; j'en ai vu assez pour savoir que ce ne sont pas toujours les plus jeunes et les meilleurs qui sont conservés à l'amour de ceux qui les chérissent. Mais cela même doit être pour nous une consolation plutôt qu'un chagrin : car le ciel est juste, et de telles pertes nous montrent, à n'en pouvoir douter, qu'il y a un monde bien plus beau que celui-ci, et que la route qui nous y mène est courte. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais je l'aime, et Dieu seul sait avec quelle tendresse ! »

Olivier fut surpris de voir que Mme Maylie, en prononçant ces mots, triompha tout d'un coup de sa douleur, cessa de pleurer et reprit son attitude calme et ferme. Il fut encore plus étonné de voir qu'elle persévéra dans cette fermeté, et qu'au milieu des soucis et des soins qui suivirent, Mme Maylie fut toujours prête à tout et maîtresse d'elle-même, remplissant tous les devoirs de sa position avec empressement, et même, à en juger par son extérieur, avec une espèce de gaieté. Mais il était jeune et il ignorait de quoi sont capables les âmes fortes dans de telles circonstances ; comment d'ailleurs aurait-il pu savoir, quand ceux qui possèdent cette force d'âme l'ignorent souvent eux-mêmes ?

La nuit qui suivit ne fit qu'accroître les inquiétudes, et, le lendemain matin, les pressentiments de Mme Maylie ne furent que trop justifiés. Rose était dans la première période d'une fièvre lente et dangereuse.

« Il faut de l'activité, Olivier ; nous ne devons pas nous laisser aller à une douleur stérile, dit Mme Maylie en mettant un doigt sur ses lèvres et en regardant fixement l'enfant. J'ai besoin

de faire parvenir en toute hâte cette lettre à M. Losberne ; il faut la porter au village, qui n'est pas à plus de quatre mille d'ici, en prenant la traverse, et de là, l'envoyer, par un exprès à cheval droit à Chertsey. Vous trouverez à l'auberge des gens qui se chargeront d'en fournir un, et je sais que je puis compter sur vous pour vous assurer du départ du messager. »

Olivier ne répondit rien, mais montra par son empressement qu'il voudrait déjà être parti.

« Voici une autre lettre, dit Mme Maylie en réfléchissant un instant ; mais je ne suis pas décidée si je dois l'envoyer maintenant ou attendre, pour l'envoyer, que nous soyons fixés sur l'état de Rose : je ne la ferais partir que si je craignais une catastrophe.

– C'est aussi pour Chertsey, madame ? demanda Olivier, impatient d'exécuter la commission et tendant une main tremblante pour prendre la lettre.

– Non, » répondit la vieille dame, en la lui donnant machinalement.

Olivier lut l'adresse, et vit qu'elle était adressée à Henri Maylie, esquire, au château d'un lord ; mais il ne put découvrir chez qui.

« La porterai-je, madame ? demanda Olivier, en regardant Mme Maylie d'un air d'impatience.

– Non, dit-elle en la lui reprenant ; je préfère attendre à demain matin. »

Elle donna sa bourse à Olivier, et il partit à toutes jambes.

Il courut à travers champs, ou le long des petits sentiers qui les séparaient, tantôt cachés par les blés murs qui les bordaient de chaque côté, et tantôt débouchant dans la plaine, où faucheurs et moissonneurs étaient à l'œuvre ; il ne s'arrêta point, sinon pour reprendre haleine de temps à autre pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'il eût atteint, tout en sueur et couvert de poussière, la place du marché du village.

Là, il fit une halte et chercha des yeux l'auberge. Il vit une maison de banque peinte en blanc, une brasserie peinte en rouge, une maison de ville peinte en jaune, et à un des coins de la place une grande maison à volets verts, ayant pour enseigne : *Au grand Saint-Georges*, vers laquelle il se dirigea rapidement dès qu'il l'eut aperçue.

Olivier s'adressa à un postillon qui flânait devant la porte, lequel, après avoir entendu ce dont il s'agissait, le renvoya au palefrenier, lequel, après avoir entendu le même récit, le renvoya à l'aubergiste, qui était un grand gaillard portant une cravate bleue, un chapeau blanc, une culotte de gros drap et des bottes à revers, et qui s'appuyait contre la pompe près de la porte de l'écurie, avec un cure-dents d'argent dans les dents.

Celui-ci se rendit sans se presser à son comptoir pour écrire le reçu, ce qui prit pas mal de temps ; et, quand le reçu fut prêt et acquitté, il fallut seller le cheval, donner au messager le temps de s'équiper, ce qui prit encore dix bonnes minutes. Pendant ce temps Olivier était si dévoré d'impatience et d'inquiétude, qu'il aurait voulu sauter sur le cheval et partir à toute bride jusqu'au relais suivant. Enfin tout fut prêt, et le petit billet ayant été remis au messager, avec force recommandations de le porter en toute hâte, celui-ci donna de l'éperon à son cheval, partit au galop, et fut en quelques minutes bien loin du village.

C'était quelque chose que d'être assuré qu'on était allé chercher du secours, et qu'il n'y avait pas eu de temps perdu : Oli-

vier, le cœur plus léger, sortait de la cour de l'auberge et allait franchir la porte, quand il heurta par hasard un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau, qui entrait juste au même instant dans l'auberge.

« Ah ! dit l'homme en fixant ses regards sur Olivier et en reculant brusquement, que diable est ceci ?

– Je vous demande pardon, monsieur, dit Olivier ; j'étais pressé de retourner à la maison, et je ne vous ai pas vu venir.

– Damnation ! dit l'homme à voix basse en considérant l'enfant avec de grands yeux sinistres. Qui l'eût crû ? on le réduirait en cendres, qu'il sortirait encore du tombeau pour se trouver sur mon chemin !

– J'en suis bien fâché, monsieur, balbutia Olivier, intimidé par le regard farouche de l'étranger ; j'espère que je ne vous ai point fait de mal ?

– Malédiction ! murmura l'homme en proie à une horrible fureur et grinçant des dents ; si j'avais eu seulement le courage de dire un mot, j'en aurais été débarrassé en une nuit. Mort et damnation sur toi, petit misérable ! que fais-tu ici ? »

En prononçant ces paroles incohérentes, l'homme se tordait les poings et grinçait des dents ; il s'avança vers Olivier comme pour lui assener un coup violent, mais il tomba lourdement à terre, en proie à des convulsions et écumant de rage. Olivier contempla un instant les affreuses contorsions de ce fou (car il le supposait tel), et s'élança dans la maison pour demander du secours. Quand il l'eut vu transporter dans l'auberge, il reprit le chemin de la maison, courant de toute sa force pour rattraper le temps perdu, et songeant avec un mélange d'étonnement et de

crainte, à l'étrange physionomie de l'individu qu'il venait de quitter.

Cet incident n'occupa pourtant pas longtemps son esprit. Quand il arriva au cottage, il y trouva de quoi absorber entièrement ses pensées, et chasser loin de son souvenir toute préoccupation personnelle.

L'état de Rose Maylie s'était promptement aggravé, et avant minuit elle eut le délire ; un médecin de l'endroit ne la quittait pas. À la première inspection de la malade, il avait pris Mme Maylie à part, pour lui déclarer que la maladie était d'une nature très grave. Il faudrait presque un miracle, avait-il ajouté, pour qu'elle guérît.

Que de fois, pendant cette nuit, Olivier se leva de son lit pour se glisser sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier, et prêter l'oreille au moindre bruit qui partait de la chambre de la malade ! Que de fois il trembla de tous ses membres, et sentit une sueur froide couler sur son front, quand un soudain bruit de pas venait lui faire craindre qu'il ne fût arrivé un malheur trop affreux pour qu'il eût le courage d'y réfléchir ! La ferveur de toutes les prières qu'il avait jamais faites n'était rien en comparaison des vœux suppliants qu'il adressait au ciel pour obtenir la vie et la santé de l'aimable jeune fille prête à s'abîmer dans la mort.

L'attente, la cruelle et terrible attente où nous sommes, quand, immobiles près d'un lit, nous voyons la vie d'une personne que nous aimons tendrement, compromise et prête à s'éteindre ; les désolantes pensées qui assiègent alors notre esprit, qui font battre violemment notre cœur, et arrêtent notre respiration, tant elles évoquent devant nous de terribles images ; le désir fiévreux de faire quelque chose pour soulager des souffrances, pour écarter un danger contre lequel tous nos efforts sont impuissants ; l'abattement, la prostration que produit en nous le triste sentiment de cette impuissance : il n'y a pas de

pareilles tortures ! Et quelles réflexions ou quels efforts peuvent les alléger dans ces moments de fièvre et de désespoir ?

Le jour parut, et tout dans le petit cottage était triste et silencieux : on se parlait à voix basse ; des visages inquiets se montraient à la porte de temps à autre, et femmes et enfants s'éloignaient tout en pleurs. Pendant cette mortelle journée et encore après la chute du jour, Olivier arpenta lentement le jardin en long et en large, levant les yeux à chaque instant vers la chambre de la malade, et frissonnant à la pensée de voir disparaître la lumière qui éclairait la fenêtre, si la mort s'abattait sur cette maison. À une heure avancée de la nuit, arriva M. Losberne.

« C'est cruel, dit le bon docteur ; si jeune, si tendrement aimée… mais il y a bien peu d'espoir. »

Le lendemain matin, le soleil se leva radieux, aussi radieux que s'il n'éclairait ni malheurs ni souffrances ; et, tandis qu'autour d'elle la verdure et les fleurs brillaient de tout leur éclat, que tout respirait la vie, la santé, la joie, la bonheur, la belle jeune fille dépérissait rapidement. Olivier se traîna jusqu'au vieux cimetière, et, s'asseyant sur un des tertres verdoyants, il pleura sur elle en silence.

La nature était si belle et si paisible ; le paysage doré par le soleil avait tant d'éclat et de charme ; il y avait dans le chant des oiseaux une harmonie si joyeuse tant de liberté dans le vol rapide du ramier ; partout enfin tant de vie et de gaieté, que, lorsque l'enfant leva ses yeux rouges de larmes et regarda autour de lui, il lui vint instinctivement la pensée que ce n'était pas là un temps pour mourir ; que Rose ne mourrait certainement pas, quand tout dans la nature était si gai et si riant ; que le tombeau convenait à l'hiver et à ses frimes, non à l'été et à ses parfums. Il était presque tenté de croire que le linceul n'enveloppait que les

gens vieux et infirmes, et ne cachait jamais sous ses plis funèbres la beauté jeune et gracieuse.

Un tintement de la cloche de l'église l'interrompit tristement dans ses naïves réflexions ; puis, un autre tintement : c'était le glas des funérailles. Une troupe d'humbles villageois franchit la porte du cimetière ; ils portaient des rubans blancs, car la morte était une jeune fille ; ils se découvrirent près d'une fosse, et parmi ceux qui pleuraient il y avait une mère… une mère qui ne l'était plus ! Et pourtant le soleil brillait radieux, et les oiseaux continuaient de chanter.

Olivier revint à la maison en songeant à toutes les bontés que la jeune malade avait eues pour lui, et en faisant des vœux pour avoir encore l'occasion de lui montrer, à maintes reprises, combien il avait pour elle d'attachement et de reconnaissance. Il n'avait rien à se reprocher en fait de négligence ou d'oubli à son égard, car il s'était dévoué à son service ; et pourtant mille petites circonstances lui revenaient à l'esprit, dans lesquelles il se figurait qu'il aurait pu montrer plus de zèle et d'empressement, et il regrettait de ne l'avoir pas fait. Nous devrions toujours veiller sur notre conduite à l'égard de ceux qui nous entourent : car chaque mort rappelle à ceux qui survivent qu'ils ont omis tant de choses et fait si peu, qu'ils ont commis tant d'oublis, tant de négligences, que ce souvenir est un des plus amers qui puissent nous poursuivre. Il n'y a pas de remords plus poignant que celui qui est inutile ; et, si nous voulons éviter ses atteintes, souvenons-nous de faire le bien quand il en est temps encore.

Quand il rentra à la maison, Mme Maylie était assise dans le petit salon. Olivier frémit en la voyant là, car elle n'avait pas quitté un instant le chevet de sa nièce, et il tremblait en se demandant quel changement avait pu l'en éloigner. Il apprit que Rose était plongée dans un profond sommeil dont elle ne se réveillerait que pour se rétablir et vivre, ou pour leur dire un dernier adieu et mourir.

Il s'assit, l'oreille aux aguets, et n'osant pas ouvrir la bouche, pendant plusieurs heures ; on servit le dîner, auquel ni Mme Maylie ni lui ne touchèrent ; d'un œil distrait et qui montrait que leur pensée était ailleurs, ils suivaient le soleil qui s'abaissait peu à peu à l'horizon, et qui finit par projeter sur le ciel et sur la terre ces teintes éclatantes qui annoncent son coucher ; leur oreille attentive au moindre bruit reconnut le pas d'une personne qui s'approchait, et ils s'élancèrent tous deux instinctivement vers la porte, quand M. Losberne entra.

« Quelles nouvelles ? dit la vieille dame. Parlez vite ! Je ne puis vivre dans ses transes. Tout plutôt que l'incertitude ! oh ! parlez, au nom du ciel !

– Calmez-vous, dit le docteur en la soutenant dans ses bras ; soyez calme, chère madame, je vous en prie.

– Laissez-moi y aller, au nom du ciel ! dit Mme Maylie d'une voix mourante ; ma chère enfant ! elle est morte ! elle est perdue !

– Non ! dit vivement le docteur ; Dieu est bon et miséricordieux, et elle vivra pour faire encore votre bonheur. »

Mme Maylie tomba à genoux et essaya de joindre les mains ; mais l'énergie qui l'avait soutenue si longtemps remonta au ciel avec sa première action de grâces, et elle tomba évanouie dans les bras amis tendus pour la recevoir.

CHAPITRE XXXIV.
Détails préliminaires sur un jeune personnage qui va paraître sur la scène. – Aventure d'Olivier.

C'était trop de bonheur en un instant. Olivier resta stupéfait, saisi, à cette nouvelle inattendue ; il ne pouvait ni parler ni pleurer ; il était à peine en état de comprendre ce qui venait de se passer ; il se promena longtemps à l'air pur du soir. Enfin il put fondre en larmes, se rendre compte de l'heureux changement qui s'était produit, et sentir qu'il était délivré désormais de l'insupportable angoisse dont le poids écrasait son cœur.

Il était presque nuit close quand il reprit le chemin de la maison, chargé de fleurs qu'il avait cueillies avec un soin particulier pour parer la chambre de la malade. Comme il arpentait la route d'un pas léger, il entendit derrière lui le bruit d'une voiture qui s'approchait rapidement : il se retourna et vit une chaise de poste lancée à toute vitesse ; comme les chevaux étaient au galop et que le chemin était étroit, il se rangea contre une porte pour les laisser passer.

Quelque vite que la chaise de poste passât devant lui ; Olivier entrevit un individu en bonnet de coton dont la figure ne lui sembla pas inconnue, mais qu'il n'eut pas le temps de reconnaître. Un instant après, le bonnet de coton se pencha à la portière, et une voix de stentor cria au postillon de s'arrêter, ce qu'il fit dès qu'il put retenir ses chevaux, et la même voix appela Olivier par son nom.

« Ici ! cria la voix : maître Olivier, quelles nouvelles ? miss Rose… maître Olivier.

– Est-ce vous, Giles ? » s'écria Olivier en courant rejoindre la chaise de poste.

Giles exhiba de nouveau son bonnet de coton, et il allait répondre quand il fut brusquement tiré en arrière par un jeune homme qui occupait l'autre coin de la chaise et qui demanda vivement quelles étaient les nouvelles.

« En un mot, dit-il, mieux ou plus mal !

– Mieux… beaucoup mieux, s'empressa de répondre Olivier.

– Le ciel soit loué ! s'écria le jeune homme. Vous en êtes sûr ?

– Tout à fait, monsieur, répondit Olivier. Le mieux s'est déclaré il y a quelques heures à peine, et M. Losberne dit que tout danger est passé. »

Le jeune homme n'ajouta pas un mot, ouvrit la portière, sauta hors de la voiture et, saisissant Olivier par le bras, l'attira près de lui.

« C'est tout à fait certain ? il n'y a pas d'erreur possible de ta part, mon garçon, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Ne me trompe pas en me donnant une espérance qui ne se réaliserait pas.

– Je ne le ferais pas pour tout au monde, monsieur, répondit Olivier ; vous pouvez m'en croire : M. Losberne a dit en pro-

pres termes qu'elle vivrait encore bien des années pour notre bonheur à tous ; je l'ai entendu de mes oreilles. »

Des larmes roulaient dans les yeux d'Olivier en rappelant la scène qui avait causé tant de bonheur ; le jeune homme détourna la tête et garda quelques instants le silence.

Plus d'une fois, Olivier crut l'entendre sangloter ; mais il craignit de l'importuner par de nouvelles paroles (car il devinait bien ce qu'il éprouvait), et il garda le silence en feignant de s'occuper de son bouquet.

Pendant ce temps, M. Giles, toujours avec son bonnet de coton, s'était mis sur le marchepied de la voiture, les coudes sur les genoux, et s'essuyait les yeux avec un mouchoir de coton bleu à pois blancs. L'émotion de ce digne serviteur n'était pas feinte, à en juger d'après la rougeur de ses yeux quand il regarda le jeune homme, qui s'était tourné vers lui pour lui parler.

« Je crois, Giles, qu'il vaut mieux que vous restiez dans la chaise de poste jusque chez ma mère, dit-il ; moi, je préfère marcher un peu et me remettre avant de la voir. Vous direz que j'arrive.

– Je vous demande pardon, monsieur Henry, dit Giles en s'époussetant avec son mouchoir ; mais, si vous vouliez charger le postillon de la commission, je vous en serais très obligé. Il ne serait pas convenable que les servantes me vissent en cet état : je n'aurais plus à l'avenir aucune autorité sur elles.

– Bien, dit Henry Maylie en souriant. Faites comme vous voudrez. Laissez-le aller devant, si vous aimez mieux venir à pied avec nous. Seulement, quittez ce bonnet de coton, ou on nous prendrait pour une mascarade. »

M. Giles se souvint de son étrange tenue, ôta son bonnet de coton, le mit dans sa poche et se coiffa d'un chapeau qu'il prit dans la voiture. Cela fait, le postillon partit en avant, et Giles, M. Maylie et Olivier, suivirent à pied, sans se presser.

Tout en marchant, Olivier jetait de temps à autre un regard curieux sur le nouveau venu. Il semblait avoir environ vingt-cinq ans et était de moyenne taille ; sa physionomie était belle et ouverte, et sa tenue singulièrement aisée et prévenante. Malgré la différence qui sépare la jeunesse de l'âge mûr, il ressemblait d'une manière si frappante à la vieille dame, qu'Olivier n'aurait pas eu de peine à deviner leur parenté, quand même le jeune homme n'aurait pas déjà parlé d'elle comme de sa mère.

Mme Maylie était impatiente de voir son fils quand il arriva au cottage, et l'entrevue n'eut pas lieu sans grande émotion de part et d'autre.

« Oh ! ma mère ! dit tout bas le jeune homme. Pourquoi ne m'avoir pas écrit plus tôt ?

– J'ai écrit, répondit Mme Maylie ; mais, réflexion faite, j'ai pris le parti de ne pas faire partir la lettre avant de connaître l'opinion de M. Losberne.

– Mais, dit le jeune homme, pourquoi s'exposer à une telle alternative ? Si Rose était… Je ne puis achever la phrase. Si cette maladie s'était terminée autrement, auriez-vous jamais pu vous pardonner ce retard, et moi, aurais-je jamais eu un instant de bonheur ?

– Si un tel malheur était arrivé, Henry, dit Mme Maylie, je crois que votre bonheur aurait été détruit peut-être, et que votre arrivée ici un jour plus tôt ou un jour plus tard aurait été de bien peu d'importance.

– Pourquoi ce peut-être, ma mère ? reprit le jeune homme ; pourquoi ne pas dire franchement que cela est vrai ? car c'est la vérité, vous le savez, ma mère ; vous ne pouvez pas l'ignorer.

– Je sais qu'elle mérite bien l'amour le plus vif et le plus pur que puisse offrir le cœur d'un homme, dit Mme Maylie ; je sais que sa nature affectueuse et dévouée réclame en retour une affection peu ordinaire, une affection profonde et durable : si je n'avais cette conviction, si je ne savais de plus que l'inconstance de quelqu'un qu'elle aimerait lui briserait le cœur, je ne trouverais pas ma tâche si difficile à accomplir, et il n'y aurait plus tant de lutte dans mon âme pour suivre, dans ma conduite, ce qui me semble la ligne rigoureuse du devoir.

– Vous me jugez mal, ma mère, dit Henry. Me croyez-vous assez enfant pour ne pas me connaître moi-même, et pour me tromper sur les mouvements de mon cœur ?

– Je crois, mon cher enfant, répondit Mme Maylie en lui mettant la main sur l'épaule, que la jeunesse éprouve des mouvements généreux qui ne durent pas, et qu'il n'est pas rare de voir des jeunes gens dont l'ardeur ne résiste pas à la possession de ce qu'ils avaient le plus désiré. Et surtout je crois, ajouta-t-elle en regardant son fils, que si un jeune homme enthousiaste, ardent et ambitieux, épouse une femme dont le nom porte une tache, non par la faute de cette femme, mais enfin une tache que le vulgaire grossier peut reprocher au père comme à ses enfants, et qu'il lui reprochera d'autant plus qu'il aura plus de succès dans le monde, pour s'en venger par des ricanements injurieux, je crois qu'il peut arriver que cet homme, quelque bon et généreux qu'il soit naturellement, se repente un jour des liens qu'il aura formés dans sa jeunesse, et que sa femme ait le chagrin, le supplice de s'apercevoir qu'il s'en repent.

– Ma mère, dit le jeune homme avec impatience, cet homme-là ne serait qu'un égoïste brutal, indigne du nom d'homme, indigne surtout de la femme dont vous parlez.

– Vous pensez comme cela maintenant, Henry, répondit sa mère.

– Et je penserai toujours de même. Les tortures que j'ai éprouvées pendant ces deux derniers jours m'arrachent l'aveu sincère d'une passion qui, vous le savez bien, n'est pas née d'hier et n'a pas été conçue légèrement ; Rose, cette douce et charmante fille, possède mon cœur aussi complètement que jamais femme ait possédé le cœur d'un homme. Je n'ai pas une pensée, pas un projet, pas une espérance dont elle ne soit le but ; si vous vous opposez à mes vœux, autant prendre mon bonheur à deux mains pour le déchirer en morceaux et le jeter au vent ... Ayez meilleure opinion de moi, ma mère, et ne regardez pas avec indifférence la félicité de votre fils, dont vous semblez tenir si peu de compte.

– Henry, dit Mme Maylie, c'est parce que je sais ce que valent les cœurs ardents et dévoués, que je voudrais leur épargner toute blessure ; mais nous avons assez et peut-être trop causé de tout cela pour l'instant.

– Que Rose elle-même décide de tout, interrompit Henry ; vous ne pousserez pas l'amour de votre opinion jusqu'à me susciter des obstacles près d'elle ?

– Non, dit Mme Maylie ; mais je désire que vous réfléchissiez.

– C'est tout réfléchi, répondit-il vivement. Voilà bien des années, ma mère, que je n'ai pas fait autre chose, depuis que je suis capable de réfléchir sérieusement. Mes sentiments sont

inébranlables et le seront toujours ; pourquoi en différer l'aveu par des retards dont je souffre et qui ne peuvent servir de rien ? Non ! avant mon départ il faudra que Rose m'entende.

– Elle vous entendra, dit Mme Maylie.

– Il y a, dans le ton dont vous me dites cela, ma mère, quelque chose qui semblerait faire croire qu'elle m'écoutera froidement, dit le jeune homme d'un air inquiet.

– Non pas froidement, reprit la vieille dame ; loin de là.

– Comment ! s'écria le jeune homme ; aurait-elle une autre inclination ?

– Non certes, dit la mère ; car vous avez déjà, ou je me trompe fort, une trop grande part dans son affection. Voici ce que je voulais dire, reprit la vieille dame en arrêtant son fils qui allait parler : avant de vous attacher tout entier à cette idée ; avant de vous laisser aller à un espoir sans réserve, réfléchissez quelques instants, mon cher enfant, à l'honneur de Rose, et jugez quelle influence la connaissance de sa naissance mystérieuse peut exercer sur sa décision, nous étant dévouée, comme elle l'est, de toute l'ardeur de son noble cœur, et avec cet esprit d'abnégation complet qui a toujours été, dans les circonstances petites ou grandes, le fond même de son caractère.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je vous laisse le soin de le deviner, répondit Mme Maylie. Il faut que j'aille retrouver Rose. Que Dieu vous protège !

– Je vous reverrai ce soir, dit vivement le jeune homme.

– Par instants, dit la dame ; quand je pourrai quitter Rose.

– Vous lui direz que je suis ici ? dit Henry.

– Sans doute, répondit Mme Maylie.

– Et vous lui direz toutes mes angoisses, tout ce que j'ai souffert, et combien je désire ardemment de la voir… Vous ne me refuserez pas cela, ma mère ?

– Non, dit la vieille dame ; elle le saura. »

Et, serrant affectueusement la main de son fils, elle sortit promptement.

M. Losberne et Olivier étaient restés à l'autre bout de la chambre pendant cette rapide conversation. Le docteur tendit la main à Henry Maylie et ils échangèrent de cordiales salutations ; puis, pour répondre aux questions multipliées de son jeune ami, M. Losberne entra dans des détails précis sur la situation de la malade, et confirma les bonnes nouvelles déjà données par Olivier, ce que M. Giles, tout en feignant de s'occuper des bagages, écoutait de toutes ses oreilles.

« Avez-vous encore eu quelque beau coup de fusil, Giles ? demanda le docteur quand il eut fini.

– Non, monsieur, répondit Giles en rougissant jusqu'au blanc des yeux ; rien d'extraordinaire.

– Vous n'avez pas mis la main sur quelques voleurs ni constaté l'identité de quelques brigands ? dit malicieusement le docteur.

– Non, monsieur, répondit très gravement M. Giles.

– Tant pis, dit le docteur ; car vous vous en acquittez à merveille. Comment va Brittles ?

– Le petit va très bien, monsieur, dit M. Giles en reprenant son ton habituel de protection pour son subordonné, et il vous fait ses respectueux compliments.

– Bon dit le docteur ; votre présence me fait souvenir, monsieur Giles, que, la veille du jour où j'ai été appelé ici si brusquement, je me suis acquitté, sur la demande de votre bonne maîtresse, d'une petite commission qui ne vous fera pas de peine. Venez que je vous dise deux mots. »

M. Giles suivit le docteur au bout de la chambre d'un air important, mais un peu étonné, et eut l'honneur d'un court entretien à voix basse avec lui ; après quoi, il fit saluts sur saluts, et se retira d'un pas encore plus majestueux que d'ordinaire. Le sujet de cet entretien ne fut pas divulgué au salon, mais à la cuisine on en fut instruit sur l'heure ; M. Giles y alla tout droit, se fit servir de l'ale et annonça, d'un air superbe et majestueux, que sa maîtresse avait daigné, en considération de sa vaillante conduite lors de la tentative d'effraction, déposer à la caisse d'épargne la somme de vingt-cinq livres sterling à son profit. Les deux servantes levèrent les yeux et les mains au ciel, en disant que M. Giles n'allait pas manquer maintenant de faire le fier ; à quoi M. Giles répondit en tirant son jabot : « Mais non, mais non, bien au contraire ; si vous remarquiez que je fusse le moins du monde hautain avec mes inférieurs, je vous serai obligé de m'en prévenir ! » Il fit encore beaucoup d'observations non moins honorables pour ses sentiments d'humilité, et qui furent reçues également avec autant d'enthousiasme et d'applaudissement, car elles étaient après tout aussi originales et aussi intéressantes que toutes les observations communément relatées dans la vie des grands hommes.

Chez Mme Maylie, le reste de la soirée se passa joyeusement, car le docteur était en verve, et, quoique Henry fût d'abord soucieux et fatigué, il ne put résister à la bonne humeur du digne M. Losberne, qui se livra à mille saillies empruntées en partie aux souvenirs de sa longue pratique ; il avait des mots si drôles qu'Olivier, qui ne s'était jamais vu à pareille fête, ne pouvait s'empêcher d'en rire de tout son cœur, à la grande satisfaction du docteur qui riait lui-même aux éclats, et la contagion de rire gagna même Henry Maylie. Ils passèrent donc la soirée aussi gaiement qu'il était possible dans la circonstance, et il était tard quand ils se séparèrent, joyeux et sans inquiétude, pour se livrer au repos dont ils avaient grand besoin, après les angoisses récentes et la cruelle incertitude auxquelles ils venaient d'être en proie.

Le lendemain matin, Olivier se leva le cœur léger et vaqua à ses occupations habituelles avec une satisfaction et un plaisir qu'il ne connaissait plus depuis plusieurs jours. Les oiseaux chantaient encore, perchés sur leur nid, et les plus jolies fleurs des champs qu'on pût voir, cueillies par ses mains empressées, composaient un nouveau bouquet dont l'éclat et le parfum devaient charmer Rose. La tristesse qui avait semblé s'attacher à chaque objet depuis plusieurs jours, tant que l'enfant avait été lui-même triste et inquiet, s'était dissipée comme par enchantement. Il lui semblait maintenant que la rosée brillait avec plus d'éclat sur les feuilles, que le vent les agitait avec une harmonie plus douce, que le ciel lui-même était plus bleu et plus pur : telle est l'influence qu'exercent les pensées qui nous occupent sur l'aspect du monde extérieur ; les hommes qui, en contemplant la nature et leurs semblables, s'écrient que tout n'est que ténèbres et tristesse, n'ont pas tout à fait tort ; mais ce sombre coloris dont ils revêtent les objets n'est que le reflet de leurs yeux et de leurs cœurs également faussés par la jaunisse qui altère leurs couleurs naturelles : les véritables nuances sont délicates et veulent être vues d'un œil plus sain et plus net.

Il faut remarquer, et Olivier n'y manqua pas, que ses promenades matinales ne furent plus solitaires. Henry Maylie, du premier jour où il vit Olivier rentrer avec son gros bouquet, se prit d'une telle passion pour les fleurs et les disposa avec tant de goût, qu'il laissa loin derrière lui son jeune compagnon. Mais si, à cet égard, Olivier ne méritait que le second rang, c'était lui à son tour qui savait le mieux où les trouver, et chaque matin ils couraient les champs tous deux et rapportaient les plus belles fleurs. La fenêtre de la chambre de la jeune malade était maintenant ouverte, car elle aimait à sentir l'air pur de l'été, dont les bouffées rafraîchissantes ranimaient ses forces, et, sur le rebord de la fenêtre, il y avait toujours, dans un petit vase plein d'eau, un bouquet particulier dont les fleurs étaient soigneusement renouvelées chaque matin. Olivier ne put s'empêcher d'observer qu'on ne jetait jamais les fleurs fanées, après qu'elles étaient exactement remplacées par des fleurs plus fraîches, et que, chaque fois que le docteur entrait dans le jardin, il dirigeait invariablement ses yeux sur le vase de fleurs et secouait la tête d'un air expressif avant de commencer sa promenade du matin. Au milieu de ces observations, le temps allait son train et Rose revenait rapidement à la santé.

Olivier ne trouvait pas le temps long, bien que la jeune demoiselle ne quittât pas encore la chambre et qu'il n'y eût plus de promenades du soir, sauf quelques courtes excursions de temps à autre avec M. Maylie ; il profitait avec un redoublement de zèle des leçons du bon vieillard qui l'instruisait, et il travaillait si bien qu'il était lui-même surpris de la promptitude de ses progrès. Ce fut au milieu de ces occupations qu'il fut terrifié par un incident imprévu.

La petite chambre où il avait l'habitude de se tenir pour étudier donnait sur le parterre, derrière la maison. C'était bien une chambre de cottage, avec une fenêtre à volets, autour de laquelle grimpaient des touffes de jasmin et de chèvrefeuille

d'où s'exhalaient les plus suaves parfums ; elle donnait sur un jardin qui communiquait lui-même par un échalier avec un petit clos.

Au delà on apercevait une belle prairie, puis un bois ; il n'y avait pas d'autre habitation de ce côté, et la vue s'étendait au loin.

Par une belle soirée, au moment où les premières ombres du crépuscule descendaient sur la terre, Olivier était assis à cette fenêtre, et plongé dans l'étude ; il était resté quelque temps penché sur son livre, et, comme la journée avait été très chaude, on ne sera pas étonné d'apprendre que peu à peu il s'était assoupi.

Il y a un certain sommeil qui s'empare quelquefois de nous à la dérobée, et durant lequel, bien que notre corps soit inerte, notre âme ne perd pas le sentiment des objets qui nous environnent, et conserve la faculté de voyager où il lui plaît. Si l'on doit donner le nom de sommeil à cette pesanteur accablante, à cette prostration des forces, à cette incapacité où nous sommes de commander à nos pensées ou à nos mouvements, c'est bien un sommeil aussi, sans doute ; cependant nous avons conscience alors de ce qui se passe autour de nous, et, même quand nous rêvons, des paroles réellement prononcées, des bruits réels qui se font entendre autour de nous, viennent se mêler à nos visions avec un à-propos étonnant, et le réel et l'imagination se confondent si bien ensemble qu'il nous est presque impossible ensuite de faire la part de l'un et de l'autre. Ce n'est même pas là le phénomène le plus frappant de cette torpeur momentanée. Il n'est pas douteux que, bien que les sens de la vue et du toucher soient alors paralysés, nos rêves et les scènes bizarres qui s'offrent à notre imagination subissent l'influence, l'influence matérielle de la présence silencieuse de quelque objet extérieur qui n'était pas à nos côtés au moment où nous avons fermé les yeux,

et que nous étions loin de croire dans notre voisinage avant de nous endormir.

Olivier savait parfaitement qu'il était dans sa petite chambre, que ses livres étaient posés devant lui sur la table, et que le vent du soir soufflait doucement au milieu des plantes grimpantes autour de sa fenêtre ; et pourtant il était assoupi. Tout à coup la scène change, il croit respirer une atmosphère lourde et violée ; il se sent avec terreur enfermé de nouveau dans la maison du juif ; il voit l'affreux vieillard accroupi à sa place habituelle, le montrant du doigt, et causant à voix basse avec un autre individu, assis à ses côtés, et qui tourne le dos à l'enfant.

Il croit entendre le juif dire ces mots : « Chut ! mon ami ; c'est bien lui, il n'y a pas de doute, allons nous-en.

– Lui ! répondait l'autre ; est-ce que je pourrais m'y méprendre ? Mille diables auraient beau prendre sa figure, s'il était au milieu d'eux, il y a quelque chose qui me le ferait reconnaître à l'instant ; il serait enterré à cinquante pieds sous terre, sans aucun signe sur sa tombe, que je saurais bien dire que c'est lui qui est enterré là. N'ayez pas peur. »

Les paroles de cet homme respiraient une si affreuse haine, que la crainte réveilla Olivier, qui se leva en sursaut.

Dieu ! comme tout son sang reflua vers son cœur, et lui ôta la voix et la force de faire un mouvement !... Là, là, à la fenêtre, tout près de lui, si près qu'il aurait presque pu le toucher, était le juif explorant la chambre de son œil de serpent, et fascinant l'enfant ; et à côté de lui, pâle de rage ou de crainte, ou des deux à la fois, était l'individu aux traits menaçants qui l'avait accosté dans la cour de l'auberge.

Il ne les vit qu'un instant, rapide comme la pensée, comme l'éclair, et ils disparurent. Mais ils l'avaient reconnu. Et lui aussi il ne les avait que trop reconnus ; leur physionomie était aussi profondément gravée dans sa mémoire, que si elle eût été sculptée dans le marbre, et mise sous ses yeux depuis sa naissance. Il resta un instant pétrifié ; puis, sautant dans le jardin, il se mit à crier : « Au secours ! » de toutes ses forces.

CHAPITRE XXXV.
Résultat désagréable de l'aventure d'Olivier, et entretien intéressant de Henry Maylie avec Rose.

Quand les gens de la maison, attirés par les cris d'Olivier, furent accourus à l'endroit d'où ils partaient, ils le trouvèrent pâle et bouleversé, indiquant du doigt les prairies derrière la maison, et pouvant à peine articuler ces mots : « Le juif ! le juif ! »

M. Giles ne put se rendre compte de ce que ce cri signifiait ; mais Henri Maylie, qui avait l'entendement un peu plus prompt et qui avait appris de sa mère l'histoire d'Olivier, comprit tout de suite ce que cela voulait dire.

« Quelle direction a-t-il prise ? demanda-t-il en s'armant d'un lourd bâton qu'il trouva dans un coin.

– Celle-là, répondit Olivier, en montrant du doigt le chemin que ces hommes avaient pris. Je viens de les perdre de vue à l'instant.

– Alors, ils sont dans le fossé ! dit Henry ; suivez-moi, et tenez-vous aussi près de moi que possible. »

Tout en parlant, il escalada la haie, et prit sa course avec tant de rapidité que les autres eurent beaucoup de peine à le suivre.

Giles le suivait de son mieux et Olivier aussi. Au bout d'une ou deux minutes, M. Losberne, qui rentrait après avoir fait un tour au dehors, escalada la haie derrière eux, et déployant plus d'agilité qu'on n'eût pu en soupçonner chez lui, se mit à courir dans la même direction, avec une vitesse assez remarquable, en criant à tue-tête pour demander ce qu'il y avait.

Ils prirent donc tous leur course, sans s'arrêter une seule fois pour reprendre haleine, jusqu'à ce que Henry, arrivé à un angle du champ indiqué par Olivier, se mit à fouiller soigneusement le fossé et la haie voisine ; ce qui laissa le temps aux autres de le rejoindre et permit à Olivier de faire part à M. Losberne des circonstances qui avaient occasionné cette poursuite acharnée.

Les recherches furent vaines : ils ne trouvèrent même pas de récentes empreintes de pas. Ils étaient parvenus au sommet d'une petite colline d'où l'on dominait la plaine en tous sens, à trois ou quatre milles à la ronde ; on apercevait le village sur la gauche dans un ravin ; mais pour l'atteindre, en suivant la direction indiquée par Olivier, les fugitifs auraient eu à faire un trajet en plaine, qu'ils ne pouvaient avoir effectué en si peu de temps. Un bois épais bordait la prairie de l'autre côté, mais ils ne pouvaient pas s'y être mis à couvert pour la même raison.

« Il faut que vous l'ayez rêvé, Olivier ! dit Henry Maylie en le prenant à part.

– Oh ! certes non, monsieur, répondit Olivier en frissonnant au souvenir de la mine du vieux misérable ; je l'ai trop bien vu pour en douter, je les ai vus tous deux comme je vous vois là.

– Qui était l'autre ? demandèrent à la fois Henry et M. Losberne.

– Le même homme qui m'a abordé si brusquement à l'auberge, dit Olivier ; nous avions les yeux fixés l'un sur l'autre, et je jurerais bien que c'était lui.

– Et ils ont pris ce chemin ? demanda Henry ; en êtes-vous certain ?

– Comme je le suis qu'ils étaient à la fenêtre, répondit Olivier, en montrant du doigt la haie qui séparait le jardin de la prairie ; le grand l'a franchie juste en cet endroit, et le juif a fait quelques pas à droite en courant et s'est glissé par cette ouverture. »

Les deux messieurs examinaient l'expression de franchise qui se peignait sur la figure d'Olivier tandis qu'il parlait ainsi ; ils échangèrent un regard, et parurent satisfaits de la précision des détails qu'il leur donnait ; il n'y avait pourtant nulle part la moindre trace des fugitifs. L'herbe était haute, elle n'était foulée nulle part, sauf aux endroits par où avait eu lieu la poursuite ; le bord des fossés était argileux et détrempé, et nulle part on n'apercevait d'empreintes de pas ni le plus léger indice qui pût révéler qu'un pied humain eût foulé ce sol depuis plusieurs heures.

« Voilà qui est étrange ! dit Henry.

– Étrange en vérité, répéta le docteur ; Blathers et Duff en personne y perdraient leur latin. »

Malgré le résultat infructueux de leurs recherches, ils les continuèrent jusqu'à ce que la nuit rendît tout nouvel effort inutile, et, même alors, ils n'y renoncèrent qu'à regret. Giles avait été dépêché dans les divers cabarets du village, muni de tous les détails que put donner Olivier sur l'extérieur et la mise des deux étrangers ; le juif surtout était assez facile à reconnaître, en sup-

posant qu'on le trouvât à boire ou à flâner quelque part ; mais Giles revint sans fournir aucun renseignement qui pût dissiper ou éclaircir ce mystère.

Le lendemain, nouvelles recherches, nouvelles informations, mais sans plus de succès. Le surlendemain, Olivier et M. Maylie se rendirent au marché de la ville voisine, dans l'espoir de voir ou d'apprendre quelque chose relativement aux deux individus ; cette démarche fut également infructueuse. Au bout de quelques jours on commença à oublier l'affaire, comme il arrive le plus souvent quand la curiosité, n'étant alimentée par aucun incident nouveau, vient à s'éteindre d'elle-même.

Pendant ce temps Rose se rétablissait rapidement ; elle avait quitté la chambre ; elle pouvait sortir, et, en partageant de nouveau la vie de la famille, elle avait ramené la joie dans tous les cœurs.

Mais, bien que cet heureux changement eût une influence visible sur le petit cercle qui l'entourait, bien que les conversations joyeuses et les rires se fissent de nouveau entendre dans le cottage, il y avait parfois une contrainte singulière chez quelques-uns de ses hôtes, chez Rose même, et qui ne put échapper à Olivier. Mme Maylie et son fils restaient souvent enfermés pendant des heures entières, et plus d'une fois on put s'apercevoir que Rose avait pleuré. Quand M. Losberne eut fixé le jour de son départ pour Chertsey, ces symptômes augmentèrent, et il devint évident qu'il se passait quelque chose qui troublait la tranquillité de la jeune demoiselle et de quelque autre encore.

Enfin, un matin que Rose était seule dans la salle à manger, Henry Maylie entra, et lui demanda, avec quelque hésitation, la permission de l'entretenir quelques instants.

« Rose, il suffira de deux ou trois mots, dit le jeune homme en approchant sa chaise de la sienne : ce que j'ai à vous dire, vous le savez déjà ; les plus chères espérances de mon cœur ne vous sont pas inconnues, quoique vous ne me les ayez pas encore entendu exprimer. »

Rose était devenue très pâle en le voyant entrer, mais ce pouvait être l'effet de sa récente maladie. Elle se contenta de le saluer ; puis, se penchant vers des fleurs qui se trouvaient à sa portée, alla attendre en silence qu'il continuât :

« Je crois... dit Henri, que... je devrais déjà être parti.

– Oui, répondit Rose ; pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais je voudrais que vous fussiez parti.

– J'ai été amené ici par la plus douloureuse, la plus affreuse de toutes les craintes, dit le jeune homme, la crainte de perdre l'être unique sur lequel j'ai concentré tous mes désirs, toutes mes espérances ; vous étiez mourante, en suspens entre le ciel et la terre. Et nous savons que, lorsque la maladie s'attaque à des personnes jeunes, belles et bonnes, leur âme sans tache se tourne d'elle-même vers le brillant séjour de l'éternel repos ; nous ne savons que trop que ce qu'il y a de plus beau et de meilleur ici-bas est souvent moissonné dans sa fleur. »

Des larmes roulaient dans les yeux de la charmante jeune fille en entendant ces paroles, et, quand l'une d'elles tomba sur la fleur sur laquelle elle était penchée, et brilla dans son calice qu'elle embellissait encore, il sembla qu'il y avait une parenté entre ces larmes, rosée d'un cœur jeune et pur, et les plus charmantes créations de la nature.

« Un ange, continua le jeune homme d'un ton passionné, une créature aussi belle et aussi céleste qu'un des anges du ciel,

ballottée entre la vie et la mort ; oh ! qui pouvait espérer, quand ce monde lointain, sa vraie patrie, s'ouvrait déjà à ses yeux, qu'elle reviendrait partager les douleurs et les maux de celui-ci ? Savoir, Rose, que vous alliez passer et disparaître, comme une ombre vaine, sans aucun espoir de vous conserver à ceux qui souffrent ici-bas ; sentir que vous apparteniez à cette sphère éclatante vers laquelle tant d'êtres privilégiés ont pris dès l'enfance ou dès la jeunesse leur vol matinal, et pourtant prier le ciel, au milieu de ces pensées consolantes, de vous rendre à ceux qui vous aiment : ce sont là des tortures trop cruelles pour les forces humaines ; voila ce que j'ai enduré nuit et jour, et avec la crainte inexprimable et le regret égoïste que vous ne vinssiez à mourir sans savoir au moins avec quelle adoration je vous aimais ; il y avait là de quoi perdre la raison. Vous avez échappé à la mort, de jour en jour et presque d'heure en heure les forces vous sont revenues, et, ranimant le peu de vie qui vous restait encore, vous ont rendu la santé. Je vous ai vue passer de la mort à la vie ; ne me dites pas que vous voudriez que je n'eusse pas été là, car cette épreuve m'a rendu meilleur.

– Ce n'est pas cela que je voulais dire, répondit Rose en pleurant ; je voudrais seulement que maintenant vous fussiez parti, pour continuer à poursuivre un but grand et noble… un but digne de vous.

– Il n'y a pas de but plus digne de moi et plus digne de la nature la plus élevée qui existe, que de lutter pour mériter un cœur comme le votre, dit le jeune homme en lui prenant la main. Rose, ma chère Rose, il y a des années, bien des années que je vous aime, et que j'espère arriver à la réputation pour revenir tout fier près de vous et vous dire que je ne l'ai cherchée que pour la partager avec vous ; je me demandais dans mes rêves comment je vous rappellerais à cet heureux moment, les mille gages d'attachement que je vous ai donnés dès l'enfance, et réclamerais ensuite votre main, comme pour exécuter nos conventions muettes dès longtemps arrêtées entre nous. Ce

moment n’est pas arrivé ; mais, sans avoir encore conquis de réputation, sans avoir réalisé les rêves ambitieux de ma jeunesse, je viens vous offrir le cœur qui vous appartient depuis si longtemps et mettre mon sort entre vos mains.

– Votre conduite a toujours été noble et généreuse, dit Rose, en maîtrisant l’émotion qui l’agitait, et comme vous êtes convaincu que je ne suis ni insensible ni ingrate, écoutez ma réponse.

– Il faut que je tâche de vous mériter, voilà votre réponse, n’est-ce-pas, ma chère Rose ?

– Il faut que vous tâchiez, répondit Rose, de m’oublier, non pas comme votre amie depuis longtemps chèrement attachée à vous, Henry, cela me ferait trop cruellement souffrir ; mais comme objet de votre amour. Voyez le monde, songez combien il renferme de cœurs que vous seriez aussi glorieux de conquérir. Changez seulement la nature de votre attachement, et je serai la plus sincère, la plus dévouée, la plus fidèle de vos amies. »

Il y eut un instant de silence pendant lequel Rose, qui avait mis une main sur la figure, donna libre cours à ses larmes ; Henry lui tenait toujours l’autre main.

« Et vos raisons, Rose, dit-il enfin à voix basse, vos raisons pour prendre un tel parti ? Puis-je vous les demander ?

– Vous avez le droit de les connaître, répondit Rose, vous ne pouvez rien dire qui ébranle ma résolution. C’est un devoir dont il faut que je m’acquitte, je le dois aux autres et à moi-même.

– À vous-même ?

– Oui, Henry ; Je me dois à moi-même, moi sans fortune et sans amis, avec une tache sur mon nom, de ne pas donner au monde lieu de croire que j'ai bassement profité de votre premier entraînement, pour entraver par mon mariage les hautes espérances de votre destinée. Je dois à vous et à vos parents de vous empêcher, dans l'élan de votre générosité, de vous créer cet obstacle à vos succès dans le monde.

– Si vos inclinations sont d'accord avec ce que vous appelez votre devoir… commença Henry.

– Elles ne le sont pas, répondit Rose en rougissant.

– Alors vous partagez mon amour ? dit Henry. Dites-le moi seulement, Rose ; un seul mot pour adoucir l'amertume de ce cruel désappointement.

– Si j'avais pu le faire sans nuire à celui que j'aimais, répondit Rose, j'aurais…

– Reçu cette déclaration d'une manière toute différente, dit vivement Henry ; ne me le cachez pas au moins, Rose.

– Peut-être, dit Rose. Voyons ! ajouta-t-elle en dégageant la main, pourquoi prolonger ce pénible entretien ? bien pénible pour moi surtout, malgré le bonheur durable dont il me laissera le souvenir : car ce sera pour moi un bonheur que de savoir la place honorable que j'ai tenue dans votre cœur, et chacun de vos triomphes dans la vie ne fera qu'accroître ma fermeté et mon courage. Adieu, Henry ! car nous ne nous rencontrerons plus comme nous nous sommes rencontrés aujourd'hui ; soyons longtemps et heureusement unis par d'autres liens que ceux que cette conversation suppose, et puissent les prières ferventes d'un cœur droit et aimant faire descendre sur vous toutes les bénédictions, les faveurs du ciel !

– Encore un mot, Rose, dit Henry. Dites-moi vous-même vos raisons ; laissez-moi les entendre de votre propre bouche.

– L'avenir qui vous est ouvert est brillant, répondit Rose avec fermeté ; vous pouvez prétendre à tous les honneurs auxquels on peut atteindre dans la vie publique, avec de grands talents et de puissants protecteurs ; mais ces protecteurs sont fiers, et je ne fréquenterai jamais ceux qui tiendraient en mépris la mère qui m'a donné la vie, pas plus que je ne veux attirer de disgrâces ou d'avanies au fils de celle qui m'a si bien tenu lieu de mère. En un mot, dit la jeune fille en détournant la tête, car elle sentait son courage l'abandonner, il y a sur mon nom une de ces taches que le monde fait rejaillir sur des têtes innocentes ; je ne veux la faire partager à personne ; nul autre que moi n'en aura le reproche.

– Un mot encore, Rose, ma chère Rose ! un seul mot dit Henry en se jetant à ses pieds ; si je n'avais pas été dans une position que le monde appelle heureuse, si une existence paisible et obscure m'eût été réservée, si j'avais été pauvre, faible, sans amis, m'auriez-vous éloigné de vous ? Est-ce la perspective des richesses et des honneurs qui m'attendent peut-être, qui fait naître en vous ces scrupules sur votre naissance ?

– Ne me forcez pas de répondre à cela, répliqua Rose ; là n'est pas la question ; ce serait mal à vous d'insister.

– Si votre réponse est telle que j'ose presque l'espérer, répondit Henry, elle fera luire sur ma vie un rayon de bonheur. Est-ce donc si peu de chose que de faire tant de bien, avec quelques mots seulement, à quelqu'un qui vous aime par-dessus tout ? oh Rose ! au nom de mon ardente et durable affection, par tout ce que j'ai souffert pour vous, par tout ce que vous me

condamnez à souffrir, je vous en conjure, répondez seulement à cette question.

– Eh bien ! si votre destinée eût été différente, dit Rose ; si vous aviez été même un peu, mais non pas tant, au-dessus de moi ; si j'avais pu me flatter d'être pour vous un soutien, un appui dans une position paisible et retirée, mais non au milieu des pompes et des splendeurs du monde, je ne me serais pas condamnée à cette épreuve. J'ai tout lieu d'être heureuse, très heureuse, maintenant ; mais alors, Henry, j'avoue que j'aurais été plus heureuse encore. »

Les souvenirs, les espérances d'autrefois qu'elle avait si longtemps caressées, se pressaient dans l'esprit de Rose en faisant cet aveu ; elle fondit en larmes, comme il arrive toujours quand on voit s'évanouir une vieille espérance, et les larmes la soulagèrent.

« Je ne puis triompher de cette faiblesse, et elle ne fait que m'affermir dans ma résolution, dit Rose en lui tendant la main. Maintenant, il faut décidément nous quitter.

– Je vous demande une promesse, dit Henri. Une fois, une seule fois encore, dans un an ou peut-être beaucoup plus tôt, laissez-moi traiter encore avec vous ce sujet ; ce sera pour la dernière fois.

– Vous n'insisterez pas pour me faire changer de résolution, répondit Rose avec un mélancolique sourire ; ce serait peine perdue.

– Non, dit Henry ; vous me la répéterez si vous voulez, vous me la répéterez d'une manière définitive. Je mettrai à vos pieds ma position et ma fortune, et, si vous persévérez dans votre ré-

solution présente, je ne chercherai ni par paroles, ni par actions, à vous faire changer.

– Soit, répondit Rose ; ce ne sera qu'une douloureuse épreuve de plus, et d'ici là je tâcherai de me préparer à la supporter mieux. »

Elle lui tendit encore la main ; mais le jeune homme la serra dans ses bras ; déposa un baiser sur son beau front, et sortit vivement.

CHAPITRE XXXVI.
Qui sera très court, et pourra paraître de peu d'importance ici, mais qu'il faut lire néanmoins, parce qu'il complète le précédent, et sert à l'intelligence d'un chapitre qu'on trouvera en son lieu.

« Ainsi, vous êtes décidé à être mon compagnon de voyage ce matin ? dit le docteur quand Henry Maylie entra dans la salle à manger ; d'ailleurs, vous n'avez jamais la même idée une heure de suite.

– Vous ne me direz pas cela un de ces jours, dit Henry, qui rougit sans raison apparente.

– J'espère que j'aurai de bons motifs pour ne plus vous en faire le reproche, répondit M. Losberne, mais j'avoue que je ne m'y attends guère. Pas plus tard qu'hier matin, vous aviez formé le projet de rester ici, et d'accompagner, en bon fils, votre mère aux bains de mer. À midi, vous m'annoncez que vous allez me faire l'honneur de m'accompagner jusqu'à Chertsey, en vous rendant à Londres, et le soir vous me pressez mystérieusement de partir avant que les dames soient levées ; il en est résulté que le petit Olivier est là, cloué à son déjeuner, au lieu de courir les prairies à la recherche de toutes les merveilles botaniques auxquelles il fait une cour assidue. Cela n'est pas bien, n'est-ce pas, Olivier ?

– J’aurais été bien fâché, monsieur, de ne pas être ici au moment de votre départ et de celui de M. Maylie, répondit Olivier.

– Voilà un gentil garçon, dit le docteur. – Vous viendrez me voir à votre retour, nous parlerons sérieusement, Henry. Est-ce que vous avez eu quelque communication avec les gros bonnets qui vous ait déterminé tout à coup à partir ?

– Les gros bonnets, répliqua Henri, et sans doute vous n’oubliez pas dans cette dénomination mon oncle, le plus important de tous, n’ont eu aucune communication avec moi depuis que je suis venu ici, et nous sommes, à une époque de l’année où il n’est pas vraisemblable que rien au monde ait pu leur faire désirer mon retour immédiat auprès d’eux.

– Pourquoi donc ? dit le docteur ; vous êtes un drôle de corps, mais cela n’empêche pas qu’ils doivent désirer de vous faire entrer au Parlement aux élections d’avant Noël, et cette mobilité d’humeur, ces brusques revirements qui vous distinguent, ne sont pas une mauvaise préparation à la vie politique. Il y a du bon là dedans, et il est toujours utile d’être bien préparé, que le prix de la course soit une place, une coupe ou une grosse somme. »

Henri Maylie aurait pu ajouter à ce court dialogue une ou deux remarques qui n’auraient pas peu changé la manière de voir du docteur ; mais il se contenta de dire : « Nous verrons, » et n’insista pas. La chaise de poste fut bientôt amenée devant la porte ; Giles vint s’occuper des bagages, et le bon docteur sortit précipitamment pour aller veiller aux préparatifs du départ.

« Olivier, dit Henry Maylie à voix basse, j’ai un mot à vous dire.»

Olivier s'approcha de l'embrasure de la fenêtre où M. Maylie lui faisait signe de venir, et fut très surpris de la tristesse mêlée d'agitation qui régnait dans tout son air.

« Vous êtes maintenant en état de bien écrire, dit Henry en lui mettant la main sur le bras.

– Je l'espère, monsieur, répondit Olivier.

– Je ne reviendrai pas ici de quelque temps peut-être. Je désire que vous m'écriviez, une fois tous les quinze jours, le lundi, à la direction des postes, à Londres. Le ferez-vous ? dit M. Maylie.

– Oh ! certainement, monsieur, je le ferai et j'en serai fier, s'écria Olivier, charmé de la commission.

– Je désire avoir des nouvelles de ma mère et de miss Maylie, dit le jeune homme, et vous pouvez remplir vos pages de détails sur les promenades que vous faites, sur vos conversations, et me dire si elle… si ces dames semblent heureuses et en bonne santé. Vous me comprenez ?

– Parfaitement, monsieur, répondit Olivier.

– Je préfère que vous ne leur en parliez pas, dit Henry en appuyant sur ses paroles, parce que ma mère voudrait peut-être prendre la peine de m'écrire plus souvent, ce qui est pour elle une fatigue ; que ce soit donc un secret entre vous et moi, et souvenez-vous de ne me laissez rien ignorer. Je compte sur vous. »

Olivier, tout fier de l'importance de son rôle, promit d'être discret et explicite dans ses communications, et M. Maylie lui

dit adieu en l’assurant chaudement de son intérêt et de sa protection.

Le docteur était dans la chaise de poste ; Giles, qui devait rester à la campagne, avait la main à la portière pour la tenir ouverte ; les servantes, regardaient du jardin. Henry lança un rapide regard vers la fenêtre qui l’intéressait, et sauta dans la voiture.

« En route ! dit-il ; vite, au triple galop ; brûlez le pavé : il me faut ça.

– Holà ! » dit le docteur en baissant précipitamment la glace de devant et en criant au postillon : « Moi, je ne tiens pas tout à fait à brûler le pavé ; entendez-vous ? Il ne faut pas ça. »

La voiture partit bruyamment et disparut bientôt sur la route dans un nuage de poussière ; tantôt on la perdait complètement de vue, et tantôt on l’apercevait encore, selon les accidents de terrain ou les obstacles rencontrés sur la route. Ce ne fut que lorsque le nuage de poussière fut complètement hors de vue, que ceux qui la suivaient des yeux se dispersèrent.

Mais il y avait quelqu’un qui regardait encore et restait les yeux fixés sur le point où la voiture avait disparu. Derrière le rideau blanc qui l’avait dérobée à la vue d’Henry quand il avait levé les yeux vers la fenêtre, Rose était assise immobile.

« Il semble heureux, dit-elle enfin ; j’ai craint quelque temps qu’il n’en fût autrement. Je m’étais trompée. Je suis contente, très contente. »

La joie fait couler les larmes aussi bien que la douleur, mais celles qui baignaient la figure de Rose, tandis qu’elle était assise

pensive à sa fenêtre, les yeux toujours fixés dans la même direction, semblaient des larmes de douleur plutôt que de joie.

CHAPITRE XXXVII.
Où le lecteur, s'il se reporte au chapitre XXIII, trouvera une contre-partie qui n'est pas rare dans l'histoire des ménages.

M. Bumble était assis dans le cabinet du dépôt de mendicité, les yeux fixés sur le foyer vide, qui ne rendait, vu la saison, d'autre clarté que celle qui était produite par quelques pâles rayons de soleil, réfléchis à la surface froide et luisante de la cheminée d'acier poli. Une cage à mouches en papier pendait au plafond, vers lequel M. Bumble lançait de temps à autre un regard préoccupé ; en voyant les insectes voltiger avec insouciance autour du brillant réseau, il poussa un profond soupir et son visage s'assombrit. Il était en train de réfléchir, et peut-être la vue des mouches prises au piège lui rappelait-elle quelque pénible circonstance de sa vie.

L'air sombre de M. Bumble n'était pas la seule chose qui eût contribué à faire naître une douce tristesse dans le cœur du spectateur. Il y avait encore d'autres indices tirés de l'extérieur même du personnage, qui annonçaient qu'un grand changement s'était opéré dans sa position. Qu'étaient devenus l'habit galonné et le fameux tricorne ? Il portait encore, il est vrai, une culotte courte et des bas de coton noir, mais ce n'était plus ça ; son habit avait de grandes basques, c'est vrai, et ressemblait à cet égard à l'ancien habit : mais, sauf cela, quelle différence ! L'imposant tricorne était remplacé par un modeste chapeau rond ; M. Bumble n'était plus bedeau.

Il y a des positions sociales qui, indépendamment des avantages plus solides qu'elles offrent, tirent encore une valeur par-

ticulière du costume qui leur est affectée. Un maréchal a son uniforme, un évêque son tablier de soie, un conseiller sa robe de taffetas, un bedeau son tricorne. Ôtez à l'évêque son tablier, ou au bedeau son tricorne et son habit galonné, qu'est-ce qu'ils deviennent ? Des hommes, rien que des hommes. La dignité, et même parfois la sainteté, sont des questions de costume, bien plus que certaines gens ne se l'imaginent.

M. Bumble avait épousé Mme Corney et était directeur du dépôt de mendicité ; un autre bedeau était entré en fonction et avait hérité du tricorne, de l'habit galonné et de la canne, tous trois ensemble.

« Dire qu'il y aura demain deux mois de cela ! dit M. Bumble avec un soupir. Il me semble qu'il y a un siècle. »

Ces paroles de M. Bumble auraient pu signifier qu'il avait parcouru, dans le court espace de huit semaines, toute une existence de félicité ; mais ce soupir… ce soupir voulait dire bien des choses.

« Je me suis vendu, dit M. Bumble en suivant le cours de ses réflexions, pour six cuillers à thé, une pince à sucre, un pot au lait, quelques meubles d'occasion, et vingt livres sterling en monnaie sonnante. C'est, en vérité, bien bon marché, affreusement bon marché !

– Bon marché ! s'écria une voix aigre à l'oreille de M. Bumble ; c'est encore plus que vous ne valez, et je vous ai payé assez cher, Dieu le sait ! »

M. Bumble tourna la tête et rencontra le visage de son intéressante moitié, laquelle, n'ayant entendu que les derniers mots de M. Bumble, avait à tout hasard risqué la repartie, qui ne manquait pas d'à-propos.

« Madame Bumble ? dit M. Bumble d'un ton à la fois sentimental et sévère.

– Eh bien ? dit la dame.

– Ayez la bonté de me regarder, dit M. Bumble en la toisant de la tête aux pieds. Si elle soutient un regard comme celui-là, se disait M. Bumble, elle peut soutenir n'importe quoi ; c'est un regard que je n'ai jamais vu manquer son effet sur les pauvres, et s'il le manque sur elle, c'en est fait de mon autorité. »

Peut-être un regard ordinaire suffit-il pour intimider les pauvres qui, vu la légèreté de leur nourriture, ne sont jamais bien vaillants ; peut-être aussi l'ex-madame Corney était-elle particulièrement à l'épreuve des regards d'aigle. Je n'ai pas d'avis là-dessus ; mais ce qui est certain, c'est que la matrone ne fut nullement démontée par le sourcil froncé de M. Bumble ; qu'au contraire elle le vit de l'air le plus dédaigneux, et partit même d'un éclat de rire qui avait l'air franc et naturel.

À ce rire inattendu, M. Bumble n'en crut d'abord pas ses oreilles, puis il en resta stupéfait. Il retomba dans sa rêverie, et il n'en sortit que lorsqu'il en fut tiré de nouveau par la voix de sa moitié.

« Est-ce que vous allez rester là à ronfler toute la journée ? demanda Mme Bumble.

– Je resterai là, madame, aussi longtemps que je le jugerai convenable, répliqua M. Bumble ; Je ne ronflais pas, mais je ronflerai, je bâillerai, j'éternuerai, je rirai, je parlerai comme il me plaira, parce que telle est ma prérogative.

– Votre prérogative ! dit Mme Bumble avec un dédain inexprimable.

– J'ai dit le mot, madame. La prérogative de l'homme est de commander.

– Quelle est, au nom du ciel, la prérogative de la femme ? s'écria la veuve Corney.

– C'est d'obéir, madame, dit M. Bumble de sa voix de tonnerre. Feu votre malheureux époux aurait dû vous l'apprendre ; il serait peut-être encore de ce monde ; je le voudrais bien, pour ma part, le pauvre homme ! »

Mme Bumble, jugeant rapidement que l'instant décisif était venu, et qu'un coup frappé en ce moment pour assurer la domination à l'un ou à l'autre serait nécessairement concluant et définitif, n'eut pas plutôt entendu cette allusion à feu son premier mari, qu'elle se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant que M. Bumble était un brutal, un sans cœur, et versa un torrent de larmes.

Mais les larmes n'étaient pas choses à aller au cœur de M. Bumble ; ce cœur était imperméable. Comme les chapeaux de castor à l'épreuve de l'eau, que la pluie ne fait qu'embellir, il était à l'épreuve des larmes, et elles ne faisaient qu'accroître sa vigueur, et son énergie ; il n'y voyait qu'un signe de faiblesse, et la reconnaissance de sa propre supériorité, ce qui faisait un sensible plaisir.

Il regarda sa chère moitié d'un air très satisfait, et la pria, d'une façon engageante, de pleurer tout son soûl, cet exercice étant considéré par la faculté comme infiniment salutaire.

« Cela vous ouvre les poumons, vous lave la figure, vous exerce les yeux, vous adoucit même le caractère, dit M. Bumble ; ainsi, pleurez à votre aise. »

En se livrant à cette plaisanterie, M. Bumble décrochait son chapeau, le plantait de côté sur la tête d'un air tapageur, comme un homme fier d'avoir assuré sa domination d'une manière convenable, mettait ses mains dans ses poches et se dandinait vers la porte d'un air fanfaron.

L'ex-madame Corney avait eu recours aux larmes, parce qu'elles sont d'un usage plus commode que les voies de fait ; mais elle était tout à fait résolue à recourir à ce dernier mode de procéder, et M. Bumble ne tarda pas à en faire l'expérience.

Le premier indice qu'il en eut fut un bruit sourd, suivi aussitôt de la chute de son chapeau, qui vola à l'autre bout de la chambre ; l'habile matrone, lui ayant ainsi découvert la tête, le prit d'une main à la gorge, et de l'autre fit pleuvoir sur lui une grêle de coups portés avec une vigueur et une adresse remarquables ; cela fait, elle varia un peu ses distractions en lui égratignant la figure et en lui arrachant les cheveux ; enfin, après l'avoir châtié autant qu'elle crut que le méritait l'offense, elle le poussa sur une chaise qui se trouvait là fort à propos, et le mit au défi d'oser encore parler de sa prérogative.

« Debout ! dit-elle bientôt d'un ton d'autorité ; filez vite, si vous ne voulez pas que je ne parte à des extrémités. »

M. Bumble se leva d'un air piteux, en se demandant ce que sa femme entendait par se porter à des extrémités ; il ramassa son chapeau et se dirigea vers la porte.

« Vous en allez-vous ? demanda Mme Bumble.

– Certainement, ma chère, certainement, répondit M. Bumble en hâtant le pas vers la porte. Je n'avais pas l'intention de… je m'en vais, ma chère… vous êtes si violente que vraiment je … »

En ce moment, Mme Bumble avança vivement de quelques pas pour remettre à sa place le tapis qui avait été dérangé dans la lutte ; aussitôt M. Bumble s'élança hors de la chambre sans finir sa phrase, et laissa l'ex-veuve Corney maîtresse du champ de bataille.

M. Bumble était bien étonné et bien battu. Il avait une tendance naturelle à faire le matamore, prenait grand plaisir à exercer mille petites cruautés, et, par conséquent, est-il nécessaire de le dire ? il était lâche. Cette observation n'est point faite pour jeter un blâme sur son caractère : bien des personnages officiels, que l'on entoure de respect et d'admiration, sont sujet à des faiblesses de ce genre. Si nous faisons cette remarque, c'est donc plutôt en sa faveur qu'autrement, et dans le but de mieux faire comprendre au lecteur combien il avait d'aptitude pour ses fonctions.

Mais il n'était pas au bout de ses humiliations : après avoir fait un tour dans le dépôt de mendicité et avoir songé, pour la première fois de sa vie, que les lois des pauvres étaient trop rigoureuses, et que les hommes qui abandonnent leurs femmes et les laissent à la charge de la paroisse ne devraient être, en bonne justice, exposés à aucune pénalité, mais plutôt récompensés comme des êtres méritoires, qui n'avaient que trop longtemps souffert, M. Bumble se dirigea vers une salle où quelques pauvresses étaient d'ordinaire occupées à laver le linge du dépôt, et d'où partait le bruit d'une conversation animée.

« Hum ! fit M. Bumble en reprenant son air imposant, ces femmes du moins continueront à respecter la prérogative, holà ! holà ! qu'est-ce que ce vacarme, coquines ? »

À ces mots, M. Bumble ouvrit la porte et entra d'un air menaçant et courroucé, qui se changea bientôt en un maintien humble et rampant, quand il reconnut, à sa grande surprise, madame son épouse au milieu du groupe.

« Ma chère, dit-il, je ne savais pas que vous étiez là.

– Vous ne saviez pas que j'étais là ? répéta Mme Bumble. Que venez-vous faire ici ?

– Je trouvais qu'on causait un peu trop pour travailler convenablement, ma chère, répondit M. Bumble en jetant un regard distrait sur quelques vieilles femmes occupées à la lessive, et qui se communiquaient leur étonnement en voyant l'air humble du directeur du dépôt.

– Vous trouviez qu'on causait trop ? dit Mme Bumble. Est-ce que cela vous regarde ?

– Mais, ma chère… dit M. Bumble d'un ton soumis.

– Est-ce que cela vous regarde ? demanda de nouveau Mme Bumble.

– C'est vrai, ma chère ; vous êtes ici la maîtresse, dit M. Bumble ; mais je pensais que vous n'étiez peut-être pas là.

– Tenez, M. Bumble, répondit la dame, nous n'avons que faire de vous ; vous aimez beaucoup trop à mettre votre nez dans ce qui ne vous regarde pas ; tout le monde ici se moque de vous dès que vous avez le dos tourné, et vous vous faites traiter d'imbécile à toute heure du jour. Allons, sortez ! »

M. Bumble, voyant avec un chagrin cuisant les pauvresses ricaner à qui mieux mieux, hésita un instant. Mme Bumble, dont l'impatience n'admettait aucun délai, saisit une tasse pleine d'eau de savon, et, lui montrant la porte, lui enjoignit de sortir à l'instant, sous peine de recevoir le liquide sur sa majestueuse personne.

Que pouvait faire M. Bumble ? Il jeta autour de lui un regard abattu et sortit ; comme il franchissait la porte, les rires contenus des pauvresses éclatèrent bruyamment : il ne lui manquait plus que cela ! il était déshonoré à leurs yeux ; il avait perdu son rang aux yeux même des pauvres ; il était tombé du sommet des sublimes fonctions de bedeau jusqu'au fond de l'abîme humiliant du rôle de poule mouillée.

« Tout cela en deux mois ! se dit M. Bumble plein de pensées lugubres ; deux mois !… Il n'y a que deux mois, j'étais non seulement mon maître, mais celui de quiconque touchait de près ou de loin au dépôt paroissial ; et maintenant… ! »

C'était trop. M. Bumble donna un soufflet à l'enfant qui lui ouvrit la porte (car, tout en rêvant, il était arrivé à la porte d'entrée), et s'achemina vers la rue d'un air distrait.

Il suivit une rue, puis une autre, jusqu'à ce que l'exercice eût calmé la première explosion de son chagrin ; l'émotion l'avait altéré. Il passa devant nombre de cabarets, et s'arrêta enfin devant un dont la salle, comme il s'en assura par un rapide coup d'œil jeté à l'intérieur, était déserte, ou du moins n'était occupée que par un consommateur solitaire. La pluie commençait à tomber à verse ; il se décida à entrer, demanda, en passant devant le comptoir, qu'on lui servit à boire, et pénétra dans la salle qu'il avait vue de la rue.

L'individu qui s'y trouvait était brun, de haute taille et enveloppé dans un grand manteau ; il avait l'air d'un étranger, et, à en juger d'après son air fatigué et la poussière qui couvrait ses vêtements, il venait de faire un assez long trajet. Il regarda entrer M. Bumble, mais daigna à peine répondre à son salut par un léger signe de tête.

En supposant que l'étranger se fût montré encore plus sans gêne, M. Bumble avait de la dignité pour deux ; il avala son grog en silence et se mit à lire le journal d'un air sérieux et imposant.

Il arriva pourtant… comme il arrive souvent quand on trouve un compagnon dans de telles circonstances, que M. Bumble se sentait poussé, de moment en moment, à jeter un coup d'œil à la dérobée sur l'étranger ; mais chaque fois qu'il le faisait, il détournait les yeux avec une certaine confusion en trouvant ceux de l'étranger braqués sur lui. Ce qui ajoutait encore à la gauche timidité de M. Bumble, c'était l'expression remarquable du regard de cet individu ; il avait l'œil vif et perçant, mais soupçonneux et défiant, et on ne pouvait le regarder sans une certaine répulsion.

Après que leurs yeux se furent rencontrés plusieurs fois de cette manière, l'étranger, d'une voix brève et dure, rompit le silence :

« Cherchiez-vous après moi, dit-il, quand vous êtes venu regarder par la fenêtre ?

– Pas que je sache ; à moins que vous ne soyez M… »

Ici, M. Bumble s'arrêta court, car il était curieux de connaître le nom de son interlocuteur, et il crut, dans son impatience, que celui-ci allait achever la phrase.

« Je vois que non, dit l'étranger avec un peu d'ironie ; autrement, vous auriez su mon nom ; vous ne le savez pas, et je vous engage à ne pas chercher à le savoir.

– Je ne vous voulais pas de mal, jeune homme, observa M. Bumble de son ton majestueux.

– Et vous ne m'en avez fait aucun, » dit l'étranger.

Un autre silence succéda à ce court dialogue, et ce fut encore l'étranger qui reprit la parole.

« Je crois vous avoir déjà vu, dit-il ; vous aviez alors un autre costume, et je n'ai fait que vous croiser dans la rue, mais je pourrais vous reconnaître ; vous étiez bedeau, n'est-ce-pas ?

– Oui, dit M. Bumble un peu surpris ; bedeau paroissial.

– C'est cela, reprit l'autre en secouant la tête ; c'est dans ces fonctions que je vous ai vu. Que faites-vous à présent ?

– Je suis directeur du dépôt de mendicité, répondit M. Bumble avec lenteur et en appuyant sur ses paroles, pour réprimer le ton de familiarité que semblait vouloir prendre l'inconnu. Directeur du dépôt de mendicité, jeune homme.

– Vous êtes aussi soigneux de vos intérêts que vous l'avez toujours été, je n'en doute pas ? reprit l'étranger en regardant M. Bumble dans le blanc des yeux. Ne vous gênez pas pour répondre librement, mon brave homme. Je vous connais assez bien, comme vous voyez.

– Je suppose, répondit M. Bumble en mettant sa main au-dessus de ses yeux et en considérant l'étranger de la tête aux

pieds avec une inquiétude visible, je suppose qu'un homme marié n'est pas plus fâché qu'un célibataire de gagner honnêtement un penny quand il le peut. Les fonctionnaires paroissiaux ne sont pas tellement bien payés qu'ils soient en état de refuser un petit gain supplémentaire quand ils peuvent le faire d'une manière civile et convenable. »

L'étranger sourit et fit un nouveau signe de tête comme pour dire : « Vous voyez bien que je ne me trompais pas. » Il sonna.

« Remplissez ce verre, dit-il au garçon en lui tendant le verre vide de M. Bumble. Quelque chose de fort et de chaud, c'est votre goût, je suppose ?

– Pas trop fort, répondit M. Bumble avec une petite toux délicate.

– Vous comprenez ce que cela veut dire, garçon ? » dit sèchement l'étranger.

Le garçon sourit, disparut et revint bientôt avec un verre plein et fumant ; à la première gorgée, la force de la liqueur fit venir les larmes aux yeux de M. Bumble.

« Maintenant, écoutez-moi, dit l'étranger après avoir fermé la porte et la fenêtre. Je suis venu ici aujourd'hui dans l'espoir de vous découvrir, et, par une de ces chances que le diable envoie parfois à ceux qu'il aime, vous êtes venu dans cette salle juste au moment où je pensais à vous. J'ai besoin d'obtenir de vous un renseignement, et je ne vous demande pas de me le fournir pour rien, quelque peu important qu'il soit. Prenez cela pour commencer. »

En même temps, il passa deux souverains à son compagnon, de l’autre côté de la table, en ayant soin que le son de l’or ne fut pas entendu du dehors ; et, quand M. Bumble les eut scrupuleusement examinés pour s’assurer qu’ils étaient de bon aloi, et les eût mis d’un air très satisfait dans la poche de son gilet il continua :

« Rappelez vos souvenirs… Voyons…, il y a eu douze ans l’hiver dernier…

– C’est un long espace de temps, dit M. Bumble. Bon !… J’y suis.

– Le lieu de la scène est le dépôt de mendicité.

– Bon !

– C’était la nuit.

– Oui.

– Quant au lieu de la scène, c’était l’affreux trou où de misérables filles venaient donner la vie et la santé qui leur étaient souvent refusées à elles-mêmes… donner naissance enfin à des enfants criards, destinés à être à la charge de la paroisse, et, le plus souvent, cacher leur honte dans le tombeau !

– Vous voulez parler, je suppose, de la salle d’accouchement ? dit M. Bumble, qui ne suivait pas bien la description animée de l’étranger.

– Oui, dit celui-ci. Un garçon y naquit.

– Bien des garçons, observa M. Bumble en hochant la tête, comme trouvant le renseignement bien vague.

– Au diable tous ces petits drôles ! dit l'étranger avec impatience. Je parle d'un enfant délicat et pâle, qui a été apprenti près d'ici, chez un fabricant de cercueils (je voudrais qu'il y eût fait son propre cercueil et qu'il s'y fût blotti à tout jamais), et qui s'est enfui ensuite à Londres, à ce qu'on suppose.

– Eh ! vous parlez d'Olivier… du petit Twist ? dit M. Bumble. Je m'en souviens ; il n'y avait pas un petit gredin plus entêté…

– Ce n'est pas de lui que je veux que vous me parliez. J'en ai assez entendu parler, dit l'étranger en coupant la parole à M. Bumble au beau milieu de sa tirade sur les vices du pauvre Olivier. C'est d'une femme, de la vieille sorcière qui a soigné la mère. Qu'est-elle devenue ?

– Ce qu'elle est devenue ? dit M. Bumble que le grog avait rendu facétieux. Ce serait difficile à dire, ami. Les sages-femmes n'ont rien à faire là où elle est allée. Je suppose qu'elle est hors de service.

– Que voulez-vous dire ? demanda l'étranger d'un air sombre.

– Qu'elle est morte l'hiver dernier, » répliqua M. Bumble.

L'individu le regarda fixement quand il eut reçu de lui ce renseignement, et, bien que ses yeux ne changeassent pas de direction, son regard semblait peu à peu s'égarer et il parut absorbé dans ses réflexions. Pendant quelques instants, il aurait été difficile de dire s'il était soulagé ou désappointé à cette nouvelle ; mais enfin il respira plus librement et, détournant les

yeux, il finit par dire que cela n'avait pas au fond grande importance, et il se leva comme pour sortir.

M. Bumble était assez malin et vit tout de suite que l'occasion s'offrait de tirer un parti lucratif d'un secret que possédait sa chère moitié ; il se rappela la soirée où était morte la vieille Sally ; il avait de bonnes raisons pour se souvenir de ce jour, puisque c'était à cette occasion qu'il avait offert sa main à Mme Corney ; et, bien que la dame ne lui eût jamais confié ce dont elle avait été l'unique témoin, il en savait assez pour comprendre que cela avait trait à quelque circonstance qui s'était passée dans le service de la vieille femme, comme garde-malade du dépôt, auprès de la jeune mère d'Olivier Twist. Il réunit promptement ses souvenirs et informa l'étranger, d'un air de mystère, qu'il y avait une femme qui était restée enfermée avec la vieille mégère quelques instants avant sa mort, et qu'il avait lieu de croire qu'elle pourrait jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches.

« Comment pourrai-je la trouver ? dit l'étranger pris à l'improviste, et montrant clairement que ses craintes, quelles qu'elles fussent, s'étaient tout à coup réveillées à ces paroles.

– Seulement par mon entremise, reprit M. Bumble.

– Quand ? dit vivement l'étranger.

– Demain, répondit M. Bumble.

– À neuf heures du soir, dit l'inconnu, en tirant de sa poche un chiffon de papier sur lequel il écrivit l'adresse d'une maison obscure, située au bord de l'eau, en caractères qui trahissaient son agitation. À neuf heures du soir, amenez-la moi ; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret, car il y va de votre intérêt. »

À ces mots, il se dirigea vers la porte après avoir payé les grogs ; il prit congé de M. Bumble, lui disant en quelques mots qu'ils ne suivaient pas le même chemin, et s'éloigna sans cérémonie, après avoir insisté de nouveau sur l'heure du rendez-vous pour le lendemain soir.

En jetant les yeux sur l'adresse, le fonctionnaire paroissial remarqua qu'elle n'indiquait aucun nom… L'étranger n'était pas loin ; il courut après lui pour le lui demander.

« Qu'est-ce ? dit l'individu en se retournant vivement quand Bumble lui toucha le bras. Vous me suivez !

– Un mot seulement, dit celui-ci en montrant le chiffon de papier ; quel nom demanderai-je ?

– Monks. » répondit l'étranger, et il se dépêcha de s'éloigner à grands pas.

CHAPITRE XXXVIII.
Récit de l'entrevue nocturne de M. et Mme Bumble avec Monks.

Par une lourde et étouffante soirée d'été, quand les nuages, qui avaient été menaçants toute la journée, laissaient déjà tomber de grosses gouttes de pluie et semblaient présager un violent orage, M. et Mme Bumble quittaient la grande rue de la ville et se dirigeaient vers un petit massif de maisons en ruine, situées à un mille et demi environ et bâties sur un sol marécageux et malsain, au bord de la rivière.

Ils étaient l'un et l'autre affublés de vieux vêtements usés, peut-être dans le double but de se garantir de la pluie et d'éviter d'attirer l'attention ; le mari portait une lanterne qui n'était pas encore allumée, il est vrai, et marchait le premier, pour procurer sans doute à sa femme, vu la boue qui couvrait le chemin, l'avantage de poser le pied dans les larges empreintes de ses pas. Ils marchaient dans un profond silence ; de temps à autre, M. Bumble ralentissait sa marche et tournait la tête comme pour s'assurer que sa moitié le suivait ; puis, en voyant qu'elle était sur ses talons, il reprenait son pas allongé et s'avançait rapidement vers le but de leur expédition.

Ce quartier était loin d'avoir une réputation douteuse ; sa réputation était faite, au contraire, depuis longtemps. On savait à merveille qu'il n'était habité que par des bandits dangereux, qui, tout en faisant semblant de vivre de leur travail, avaient pour principale ressource le vol et le crime ; c'était un assemblage de méchantes baraques, bâties grossièrement les unes en brique, les autres avec de vieux bois de bateau rongé des vers, et

placées pour la plupart à quelques pieds du bord de la rivière. Ses bateaux avariés étaient amarrés à un petit mur qui séparait la rivière du marais ; çà et là, une rame ou un bout de câble semblaient annoncer au premier abord que les habitants de ces misérables huttes se livraient à quelque occupation sur la rivière ; mais, en voyant que ces divers objets, ainsi exposés aux regards, étaient usés et hors de service, le passant n'avait pas de peine à supposer qu'ils n'étaient là que pour sauver les apparences, et non pour être employés à un service actif.

Au cœur de cet amas de huttes, et tout au bord de la rivière, au-dessus de laquelle surplombaient les étages supérieurs, s'élevait un vaste bâtiment, autrefois occupé par une manufacture, où probablement les habitants des demeures environnantes trouvaient jadis du travail ; mais depuis longtemps ce bâtiment était en ruine. Les rats, les vers, l'humidité en avaient rongé et dégradé les fondations, et une notable partie de l'édifice s'était déjà écroulée dans l'eau, tandis que l'autre, chancelante et penchée sur la rivière, semblait n'attendre qu'une occasion favorable pour s'écrouler de même et aller rejoindre sa camarade au fond de l'eau.

Ce fut devant ce bâtiment en ruine que le digne couple s'arrêta, au moment où le tonnerre commençait à gronder dans le lointain, et la pluie à tomber avec force.

« Ce doit être quelque part par ici, dit Bumble en consultant un chiffon de papier qu'il tenait à la main.

– Holà ! » fit une voix en l'air.

Bumble leva la tête dans la direction du bruit, et aperçut au second étage le buste d'un individu à une lucarne.

« Attendez un moment, dit la voix ; je suis à vous à l'instant. »

La tête disparut et la lucarne se referma.

« Est-ce là l'homme en question ? » demanda Mme Bumble.

M. Bumble fit un signe de tête affirmatif.

« Alors, dit la matrone, attention à ce que je vous ai dit, ayez soin de parler le moins que vous pourrez, sans quoi vous vous trahirez tout de suite. »

M. Bumble, qui avait considéré la masure d'un air épouvanté, allait peut-être exprimer quelque doute sur la sécurité qu'il pouvait y avoir à s'aventurer plus loin dans cette affaire, quand Monks parut, ouvrit une petite porte près de l'endroit où ils étaient, et leur fit signe d'entrer.

« Ah ça, dit-il avec impatience en frappant du pied… Allez-vous me faire rester là ? »

La femme, qui avait d'abord hésité, entra hardiment sans se faire prier davantage, et M. Bumble, soit de honte, soit de peur de rester seul en arrière, la suivit, mais de l'air d'un homme fort mal à l'aise, et sans rien conserver de cette dignité majestueuse qu'il portait partout avec lui.

« Pourquoi diable restiez-vous ainsi à piétiner là dans la boue ? dit Monk en tournant la tête et en s'adressant à Bumble, après avoir fermé la porte à clef derrière eux.

– Nous… nous prenions le frais, balbutia Bumble en regardant d'un air d'effroi.

– Vous preniez le frais ! repartit Monks. Allez ! allez ! toute la pluie qui est jamais tombée, ou qui tombera jamais, serait impuissante à rafraîchir la flamme d'enfer qu'un homme seul peut porter avec soi : prendre le frais ! ce n'est pas ça qui vous rafraîchira, n'ayez pas peur. »

Après cette agréable apostrophe, Monks se tourna vers la matrone, et fixa sur elle un regard si menaçant que celle-ci, qui n'était pas facile à intimider, finit par ne pouvoir la soutenir et baissa les yeux.

« C'est là la femme en question, n'est-ce pas ? demanda Monks.

– Oui, c'est la femme dont je vous ai parlé, répondit M. Bumble, attentif aux recommandations de son épouse.

– Vous croyez peut-être que les femmes ne peuvent jamais garder un secret, dit la matrone, interrompant son mari et renvoyant à Monks son regard scrutateur.

– Je sais qu'il en est un qu'elles garderont toujours jusqu'à ce qu'on le découvre, dit Monks avec dédain.

– Et quel est-il ? demanda la matrone sur le même ton.

– Celui de la perte de leur réputation, répondit Monks ; par la même raison, si une femme possède un secret qui puisse la faire pendre ou déporter, n'ayez pas peur qu'elle en parle à qui que ce soit : me comprenez-vous, madame ?

– Non, répondit la matrone en rougissant légèrement.

– Oh ! sans doute, dit Monks avec ironie ; comment pourriez-vous comprendre ? »

Il regarda ses deux visiteurs d'un air moitié menaçant, moitié sardonique, leur fit de nouveau signe de le suivre, et traversa d'un pas rapide une salle longue et basse ; il allait gravir un escalier fort roide ou plutôt une échelle qui menait à l'étage supérieur, quand la lueur éblouissante d'un éclair brilla tout à coup, et fut suivie d'un violent coup de tonnerre qui ébranla toute la masure sur sa base.

« Entendez-vous ? dit-il en reculant ; entendez-vous ces roulements et ces éclats qui semblent répétés par l'écho de mille cavernes, où les démons se cachent de peur ? Au diable ce bruit de tonnerre ! je l'ai en horreur. »

Il garda quelques instants le silence ; puis écartant tout à coup ses mains dont il s'était caché la figure, il se montra, à la grande stupéfaction de M. Bumble, pâle comme la mort, et les traits tout bouleversés.

« Ces accès-là me prennent de temps à autre, dit Monks remarquant l'air alarmé de Bumble, et quelquefois c'est le tonnerre qui en est cause ; ne faites pas attention à moi, c'est fini pour cette fois. »

Tout en parlant, il monta le premier à l'échelle, s'empressa de fermer le volet de la fenêtre de la chambre où il venait d'entrer, et abaissa une lanterne suspendue à une poulie, dont la corde passait dans une des lourdes poutres du plafond, et qui jetait une lumière douteuse sur une vieille table et trois chaises placées au-dessous.

« Maintenant, dit Monks quand ils se furent assis tous trois, plus tôt nous en viendrons à notre affaire et mieux cela vaudra ; la femme sait de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? »

La question était adressée à Bumble ; mais sa femme prévint sa réponse en déclarant qu'elle était parfaitement au courant de l'affaire.

« Il m'a dit que vous étiez avec cette vieille sorcière la nuit qu'elle est morte, et qu'elle vous a dit quelque chose…

– Sur la mère de l'enfant que vous avez nommé ? répondit la matrone en l'interrompant ; c'est vrai.

– Voici ma première question : de quelle nature était cette communication ? dit Monks.

– Ce n'est que la seconde, répliqua la femme d'un ton décidé ; il s'agit d'abord de savoir combien vaut cette communication.

– Qui diable pourrait dire ce qu'elle vaut, sans savoir de quel genre elle est ? demanda Monks.

– Nul mieux que vous, j'en suis convaincue, répondit Mme Bumble, qui ne manquait pas de vivacité, comme son conjoint eût pu l'attester avec les preuves à l'appui.

– Hum ! fit Monks d'un air significatif et curieux ! il y a peut-être là de l'argent à gagner, hein ? Peut-être, répondit-il avec réserve quelque chose qu'on lui a pris, dit vivement Monks, quelque chose qu'elle portait… quelque chose…

– Assez, interrompit Mme Bumble ; cela suffît pour que je sois sûre que vous êtes bien l'homme à qui je devais m'adresser. »

M. Bumble, avec qui sa digne moitié n'était jamais entrée dans aucun détail sur ce secret, écoutait ce dialogue, le cou tendu, en ouvrant de grands yeux, qu'il fixait tour à tour sur sa femme et sur Monks, sans chercher à dissimuler son étonnement qui s'accrut encore, s'il est possible, quand ce dernier demanda quelle somme elle exigeait pour révéler ce secret.

« Combien vaut-il pour vous ? demanda la femme, toujours maîtresse d'elle-même.

– Peut-être rien, peut être vingt livres sterling, répondit Monks ; parlez si vous voulez que je le sache.

– Ajoutez cinq livres sterling de plus ; donnez-moi vingt-cinq guinées, dit la femme, et je vous dirai tout ce que je sais… mais pas auparavant.

– Vingt-cinq livres sterling ! s'écria Monks en se reculant.

« Je vous ai parlé clair et net, répondit Mme Bumble ; ce n'est pas une si grosse somme.

– Pas une si grosse somme ! dit Monks avec impatience ; pour un méchant secret qui ne me servira peut-être de rien quand je le saurai, et qui est resté enseveli dans l'oubli pendant plus de douze ans.

– Ce sont choses qui sont de garde, et, comme le bon vin, elles doublent souvent de valeur avec le temps, répandit la matrone, du même ton indifférent et résolu qu'elle avait déjà pris.

– Et si je paye pour rien ? demanda Monks avec hésitation.

– Vous pourrez aisément reprendre votre argent, dit la matrone ; je ne suis qu'une femme, seule ici, et sans protection.

– Vous n'êtes ni seule, ma chère, ni sans protection, observa M. Bumble d'une voix que la peur rendait tremblante. Je suis là, moi, ma chère. Et d'ailleurs, ajouta M. Bumble, dont les dents claquaient en parlant, M. Monks est un homme trop comme il faut pour se porter à aucune violence sur des personnes paroissiales. M. Monks sait que je ne suis plus un jeune homme, ma chère, et que je suis un peu monté en graine, pour ainsi dire ; mais il sait… je ne doute pas que M. Monks ne le sache… que je suis un fonctionnaire très résolu, et d'une force peu commune, quand une fois je suis monté. Il faut seulement que je me monte, voilà tout. »

M. Bumble, en parlant ainsi, fit le geste de brandir sa lanterne d'un air déterminé, et montra bien, à l'expression bouleversée de son visage, qu'il s'en fallait, et de beaucoup, qu'il fût monté de manière à faire une démonstration belliqueuse, à moins que ce ne fût contre les pauvres ou autres gens sans défense.

« Vous n'êtes qu'un sot, dit Mme Bumble, et vous feriez mieux de tenir votre langue.

– Il aurait mieux fait de se la couper avant de venir, s'il ne sait pas parler plus bas, dit Monks. Comme cela, c'est votre mari ?

– Lui, mon mari ! balbutia la matrone en éludant la question.

– Je m'en doutais quand vous êtes entrée, répondit Monks en remarquant le regard de travers que la dame lançait à son époux. Tant mieux ; j'hésite moins à traiter avec deux personnes, quand je sais qu'elles n'ont qu'une seule volonté ; et pour vous montrer que je ne plaisante pas… tenez. »

Il fouilla dans sa poche, en tira un sac de toile grossière, étala vingt-cinq souverains sur la table, et les poussa du côté de la femme.

« Maintenant, dit-il, serrez-les ; et, quand ce maudit coup de tonnerre, que je sens prêt à éclater sur la maison, sera passé, contez-moi votre histoire. »

Le tonnerre se fit entendre, en effet, de beaucoup plus près, et presque sur leurs têtes ; quand ses roulements eurent cessé, Monks releva le front, et se pencha en avant pour écouter ce que la femme allait dire. Leurs trois figures se touchaient presque, les deux hommes se courbant sur la table pour mieux entendre, et la femme se penchant aussi pour pouvoir parler plus bas. La lueur blafarde de la lanterne suspendue au plafond les éclairait en plein, et faisait ressortir la pâleur et l'inquiétude de leur physionomie. Tout autour d'eux était plongé dans l'obscurité ; on les eût pris pour trois fantômes.

« Quand cette femme, que nous appelions la, vieille Sally, mourut, dit la matrone, j'étais seule avec elle.

– N'y avait-il personne avec vous ? demanda Monks d'une voix sourde ; il n'y avait pas quelque vieille malade ou quelque idiote dans un autre lit ? personne enfin qui pût entendre ou comprendre quelque chose ?

– Pas une âme, répondit la femme ; nous étions seules ; il n'y avait que moi toute seule près d'elle au moment où la mort est venue la prendre.

– Bon, dit Monks en la regardant attentivement, continuez.

– Elle me parla, reprit la matrone, d'une jeune femme qui était accouchée d'un fils, quelques années auparavant, non seulement dans la même chambre, mais dans le même lit où elle allait elle-même mourir.

– Ah ! dit Monks, dont les lèvres tremblèrent ; damnation ! comme tout se découvre à la fin !

– L'enfant était celui dont vous lui avez dit le nom hier soir, ajouta la matrone en désignant négligemment son mari ; cette garde avait volé la mère.

– De son vivant ? demanda Monks.

– Après sa mort, répondit la femme avec une sorte de frisson ; elle prit sur son cadavre ce que la mère l'avait suppliée, à son dernier soupir, de garder pour son enfant.

– Elle l'a vendu ! s'écria Monks d'un air désespéré ; l'a-t-elle vendu ? où ? quand ? à qui ? combien y a-t-il de temps ?

– Au moment où elle me disait à grand'peine qu'elle avait commis ce vol, dit la matrone, elle retomba sur son lit et expira.

– Sans rien ajouter ? dit Monks d'une voix étouffée par la fureur ; c'est un mensonge, je n'en serai pas dupe ; elle a dit autre chose ; je vous tuerai tous deux s'il le faut, mais je le saurai.

– Elle n’a pas prononcé un mot de plus, dit la femme, qui ne semblait pas s’émouvoir de la violence de l’étranger, tandis que M. Bumble était loin de se montrer rassuré ; mais sa main s’accrocha vivement à ma robe et, quand je vis qu’elle était morte et que je me débarrassai de cette main, je m’aperçus qu’elle tenait serré un chiffon de papier.

– Qui contenait… ? interrompit Monks.

– Il ne contenait rien du tout, répondit la femme ; c’était une reconnaissance du mont-de-piété !

– De quoi ? demanda Monks.

– Je vous le dirai plus tard, dit la femme. Je suppose qu’elle avait gardé quelque temps ce bijou, dans l’espoir d’en tirer meilleur parti, puis qu’elle l’avait engagé, et qu’elle avait renouvelé la reconnaissance d’année en année pour empêcher la déchéance et le retirer s’il en était besoin. Mais l’occasion ne se présenta pas comme je vous le dis, elle mourut tenant à la main ce morceau de papier sale et usé ; le renouvellement devait avoir lieu deux jours après ; je pensai que ce bijou aurait peut-être un jour une certaine importance et je le dégageai.

– Où est-il maintenant ? demanda aussitôt Monks.

– Le voici, répondit la femme. Et, comme si elle était heureuse de s’en débarrasser, elle jeta vivement sur la table un petit sac de peau, à peine assez grand pour contenir une montre ; Monks s’en saisit, et l’ouvrit d’une main tremblante. Il contenait un petit médaillon d’or avec deux mèches de cheveux, et un anneau de mariage.

« Il y a le mot « Agnès » gravé en dedans, dit la femme ; le nom de famille manque ; puis il y a une date, qui se rapporte à un an environ avant la naissance de l'enfant.

– Est-ce tout ? dit Monks après avoir attentivement examiné le contenu du petit sac.

– Tout, » répondit la femme.

M. Bumble respira, heureux de voir que l'histoire touchait à sa fin, et qu'il n'était pas question de rendre les vingt-cinq livres sterling.

« Voilà tout ce que je sais de cette histoire, dit sa femme en s'adressant à Monks après un court silence, et je ne veux rien en savoir de plus, c'est plus sûr. Mais puis-je vous faire deux questions ?

– Faites, dit Monks un peu surpris ; reste à savoir si j'y répondrai ou non, c'est une autre question.

– Cela fait par conséquent trois questions, hasarda M. Bumble essayant de faire le plaisant.

– Est-ce là ce que vous vous attendiez à obtenir de moi ? demanda la matrone.

– Oui, répondit Monks, et l'autre question ?

– Que comptez-vous en faire ? Pourriez-vous vous en servir contre moi ?

– Jamais, répondit Monks, ni contre moi non plus, tenez. Regardez, mais ne faites pas un pas, ou c'en serait fait de vous. »

À ces mots, il roula la table dans un coin de la chambre, et poussant un anneau de fer fixé au plancher, il ouvrit une large trappe juste aux pieds de M. Bumble, qui recula de quelques pas avec précipitation.

« Regardez au fond, dit Monks, en faisant descendre la lanterne dans le gouffre ; n'ayez pas peur ; j'aurais pu vous y précipiter à mon aise, quand vous étiez assis dessus, si cela m'eût convenu. »

La matrone, ainsi encouragée, s'approcha du bord, et M. Bumble lui-même, poussé par la curiosité, se hasarda à en faire autant. Le courant rapide, grossi par la pluie, bouillonnait au fond du gouffre, et tout autre bruit s'effaçait à côté du fracas de l'eau se brisant contre les fondations verdâtres et couvertes de limon. Il y avait eu là jadis un moulin, et le courant écumant autour des débris de la vieille roue semblait s'élancer avec une nouvelle force, débarrassé maintenant des obstacles qui avaient vainement essayé de ralentir sa course impétueuse.

« Si l'on jetait là au fond le corps d'un homme, où serait-il demain matin ? dit Monks en promenant la lanterne en tout sens au fond du sombre puits.

– À deux milles d'ici, et haché en morceaux, » répondit Bumble, reculant d'effroi à cette pensée.

Monks tira de son sein le petit paquet qu'il y avait caché précipitamment, l'attacha solidement à un morceau de plomb qui avait appartenu à une poulie et qui traînait sur le plancher, et le jeta dans le gouffre : il y tomba tout droit, fit entendre un léger bruit dans l'eau, et fut entraîné.

Tous trois se regardèrent et semblèrent respirer plus librement.

« Tenez ! dit Monks en fermant la trappe, si jamais la mer rend les morts qui sont dans son sein, comme les livres le disent, elle gardera du moins l'or et l'argent, et, par conséquent, cette bagatelle avec. Nous n'avons rien de plus à nous dire, et nous pouvons rompre cet agréable entretien.

– De tout mon cœur, observa M. Bumble avec beaucoup d'empressement.

– Vous n'irez pas jaser, n'est-ce pas ? dit Monks d'un air menaçant. Quant à votre femme, je suis sûr d'elle.

– Comptez sur moi, jeune homme, répondit M. Bumble avec une extrême politesse, en se dirigeant, avec force révérences, du côté de l'échelle ; dans l'intérêt de tout le monde, jeune homme ; dans le mien aussi, vous sentez, monsieur Monks.

– Je suis heureux pour vous de vous entendre parler ainsi, observa Monks. Allumez votre lanterne et détalez au plus vite. »

Heureusement que la conversation finit là, sans quoi M. Bumble, qui s'était baissé en saluant jusqu'à six pouces de l'échelle, serait infailliblement tombé la tête la première à l'étage inférieur. Il alluma sa lanterne à celle de Monks, et, sans chercher à prolonger le moins du monde la conversation, il descendit en silence, suivi de sa femme : Monks se mit en route le dernier, après s'être arrêté sur les degrés pour s'assurer qu'il n'entendait pas d'autre bruit que celui de la pluie qui tombait à torrents, et de l'eau qui se brisait contre les pierres des fondations.

Ils traversèrent le rez-de-chaussée lentement et avec précaution, car Monks tressaillait rien qu'à voir son ombre, et M. Bumble, tenant sa lanterne à un pied du sol, marchait non seulement avec une prudence remarquable, mais encore d'un pas singulièrement léger pour un homme de sa corpulence. Il croyait voir partout quelque trappe secrète. Monks ouvrit doucement la porte par laquelle ils étaient entrés, échangea avec eux un léger signe de tête, et le digne couple se mit en route au milieu de la boue et des ténèbres.

Ils ne furent pas plutôt sortis que Monks, qui semblait avoir une invincible répugnance pour la solitude, appela un jeune garçon qui était resté caché quelque part en bas, le fit passer devant lui, la lanterne à la main, et regagna la chambre qu'il venait de quitter.

CHAPITRE XXXIX.
Où le lecteur retrouvera quelques honnêtes personnages avec lesquels il a déjà fait connaissance, et verra le digne complot concerté entre Monks et le juif.

Deux heures environ avant l'entrevue racontée dans le chapitre précédent, M. Williams Sikes, qui venait de faire un somme, s'éveillait et demandait quelle heure il était.

La chambre de M. Sikes n'était plus une de celles qu'il avait occupées avant l'expédition de Chertsey, bien qu'elle fut dans le même quartier, et à peu de distance de son ancien logement. C'était une petite chambre mal meublée, où le jour ne pénétrait que par une lucarne pratiquée dans la toiture, et qui donnait sur une ruelle étroite et sale. Tout annonçait que depuis peu ce digne homme avait eu des revers. Peu ou point de meubles, absence totale de confort, disparition du linge et d'autres menus objets ; tout annonçait une situation extrêmement misérable, et la mine amaigrie et décharnée de M. Sikes lui-même aurait pleinement confirmé ces symptômes au besoin.

Le brigand était étendu sur le lit, enveloppé de sa grande redingote blanche en guise de robe de chambre ; sa pâleur cadavéreuse, son bonnet de nuit souillé, sa barbe de huit jours, ne contribuaient pas à l'embellir. Le chien s'était planté près du lit, tantôt regardant son maître d'un air pensif, tantôt dressant les oreilles et poussant un grondement sourd au moindre bruit dans la rue ou dans la maison. Près de la lucarne était assise une femme activement occupée à raccommoder un vieux gilet qui faisait partie du costume ordinaire du brigand ; elle était si pâle

et si exténuée par les veillées et les privations, qu'il était difficile de la reconnaître pour cette même Nancy qui a déjà figuré dans cette histoire, autrement qu'à la voix quand elle répondit à la question de M. Sikes.

« Sept heures viennent de sonner, dit-elle. Comment te trouves-tu ce soir, Guillaume ?

– Faible comme un enfant, répondit M, Sikes en jurant ; viens ici ; donne-moi la main, que je sorte de ce maudit lit, n'importe comment. »

La maladie n'avait pas adouci le caractère de M. Sikes : car, lorsque la jeune fille l'eut aidé à se lever et à gagner une chaise, il marmotta quelques imprécations sur sa maladresse, et la frappa.

« Tu pleurniches ? dit-il ; allons, ne reste pas là à larmoyer ; si tu n'as rien de mieux à faire, finis-en vite ; entends-tu ?

– Je t'entends, répondit la jeune fille en détournant la tête et en s'efforçant de rire ; quelle fantaisie t'es-tu donc mis en tête ?

– Oh ! tu changes de gamme, dit Sikes en voyant une larme s'arrêter tremblante dans l'œil de Nancy, et tu fais bien.

– Est-ce que tu veux dire par là que tu as envie de me maltraiter ce soir, Guillaume ? dit-elle en lui posant la main sur l'épaule.

– Pourquoi pas ? dit M. Bikes.

– Il y a tant de nuits, dit-elle d'un ton de tendresse féminine qui donnait même à la voix une certaine douceur ; il y a tant de nuits que je te veille, que je te soigne comme un enfant, et voici la première fois que je te vois revenir à toi ; tu ne m'aurais pas traitée comme tu viens de le faire, si tu y avais songé, n'est-ce pas ? Allons, allons, avoue que tu ne l'aurais pas fait.

– Eh bien, non, répondit M. Sikes, je ne l'aurais pas fait. Bon ! le diable m'emporte ! Voilà cette fille qui pleurniche encore !

– Ce n'est rien, dit-elle en se jetant sur une chaise ; n'aie pas l'air d'y faire attention, et ce sera bientôt passé.

– Qu'est-ce qui sera bientôt passé ? demanda M. Sikes de son ton bourru ; quelle sottise te passe encore par la tête ? Allons, debout, donne-toi du mouvement, et ne m'impatiente plus avec tes bêtises de femme. »

En toute autre circonstance, cette apostrophe et le ton dont elle était prononcée auraient atteint leur but ; mais la jeune fille, qui était réellement exténuée et à bout de forces, renversa sa tête sur le dos de la chaise et s'évanouit avant que M. Sikes eût eu le temps de proférer les jurements dont il avait coutume, en pareille occasion, d'appuyer ses menaces. Ne sachant pas que faire en une telle occurrence, il eut d'abord recours à quelques blasphèmes, et, voyant ce mode de traitement absolument sans influence, il appela au secours.

« Que se passe-t-il donc, mon ami ? dit le juif en ouvrant la porte.

– Occupez-vous un peu de cette fille dit Sikes avec impatience, au lieu de rester là à bavarder et à faire des mines. »

Fagin poussa un cri de surprise et s'empressa de secourir Nancy, tandis que John Dawkins (autrement dit le fin Matois), qui était entré derrière son respectable ami, déposait à terre un paquet dont il était chargé, et, saisissant une bouteille des mains de maître Charles Bates qui était sur ses talons, la débouchait en un clin d'œil avec ses dents, pour verser une partie du contenu dans la bouche de la pauvre fille évanouie, après avoir toutefois, crainte d'erreur, goûté lui-même la liqueur.

« Donne-lui de l'air avec le soufflet, Charlot, dit M. Dawkins ; et vous, Fagin, frappez-lui dans les mains, tandis que Guillaume va desserrer ses jupons. »

Ces divers secours, administrés avec une grande énergie, particulièrement l'exercice du soufflet, que maître Bates, chargé de l'exécution, semblait considérer comme une farce très amusante ne tardèrent pas à produire l'effet qu'on en attendait. La jeune fille revint à elle peu à peu, se traîna vers une chaise placée près du lit, et se cacha la figure sur l'oreiller, laissant M. Sikes interpeller les nouveaux venus, surpris qu'il était de leur arrivée inattendue.

« Eh bien ! quel mauvais vent vous a poussé ici ? demanda-t-il à Fagin.

– Ce n'est pas un mauvais vent, mon cher, répondit le juif : car les mauvais vents n'amènent rien de bon, et moi, je vous ai apporté quelque chose qui vous réjouira la vue. Matois, mon ami, ouvrez le paquet et donnez à Guillaume ces bagatelles pour lesquelles nous avons dépensé tout notre argent ce matin. »

Le Matois obéit aussitôt ; il ouvrit le paquet qui était assez gros, et enveloppé d'une vieille nappe ; puis il passa un à un les objets qu'il contenait à Charles Bates, qui les posait sur la table, en vantant à mesure leur rareté et leur excellence.

« En voilà un pâté de lapin, Guillaume ! s'écria-t-il en découvrant un énorme pâté ; des bêtes si délicates avec des membres si tendres, que les os mêmes fondent dans la bouche et qu'il n'y a que faire de les ôter ; une demi-livre de thé vert, si bon et si fort que, rien que de le jeter dans l'eau bouillante, il y a de quoi faire sauter le couvercle de la théière ; une livre et demie de cassonade qui n'a pas coûté de peine aux moricauds des îles pour le faire si bon que ça, non, c'est le chat ; deux petits pains de ménage si appétissants ; un fromage de Glocester premier choix, et, pour couronner le tout, quelque chose de si succulent, que vous n'avez jamais rien goûté de pareil. »

En même temps, à la fin de son panégyrique, Bates tirait d'une de ses larges poches une grande bouteille de vin soigneusement bouchée, tandis que M. Dawkins remplissait un verre de la liqueur qu'il avait apportée, et que le convalescent Sikes le vidait d'un trait sans la moindre hésitation.

« Ah ! dit le juif en se frottant les mains avec satisfaction ; ça va bien aller à présent, Guillaume, ça va bien aller.

– Ça va bien aller ! s'écria M. Sikes ; j'aurais eu le temps d'aller, en attendant, vingt fois dans l'autre monde, avant que vous fissiez rien pour me venir en aide. Qu'est-ce que cela signifie, vieux fourbe que vous êtes, de laisser un homme dans cet état pendant trois semaines et plus ?

– L'entendez-vous ? dit le juif à ses élèves en haussant les épaules ; et nous qui lui apportons toutes ces belles choses !

– Ce n'est pas de cela que je me plains, reprit M. Sikes un peu radouci en jetant les yeux sur la table ; mais quelle excuse pouvez-vous invoquer pour m'avoir laissé ainsi malade et man-

quant de tout, et n'avoir pas fait plus attention à moi qu'à ce chien que voilà ? Éloigne-le, Charlot.

– Je n'ai jamais vu un chien aussi malin que celui-là, dit maître Bates en exécutant l'ordre de Sikes ; il vous flaire les vivres comme une vieille femme au marché. Il aurait fait fortune sur la scène, ce chien-là, et ressuscité le mélodrame par-dessus le marché.

– Pas tant de bruit, dit Sikes, comme le chien se retirait sous le lit en grondant avec colère : eh bien ! vieux misérable, qu'avez-vous à dire pour vous excuser ?

– J'ai été absent de Londres pendant plus d'une semaine, mon cher, répondit le juif.

– Et pendant l'autre quinzaine ? demanda Sikes ; pourquoi pendant quinze grands jours m'avez-vous abandonné sur mon grabat, comme un rat malade dans son trou ?

– Je n'ai pas pu faire autrement, Guillaume, répondit le juif ; je ne veux pas entrer dans de plus longs détails devant témoins ; mais je n'ai pas pu faire autrement, sur mon honneur.

– Sur votre quoi ? gronda Sikes d'un air de profond dégoût ; tenez, jeunes gens, coupez-moi une tranche de pâté, pour m'ôter ce goût-là de la bouche ; je sens que ça m'étoufferait.

– Ne vous faites pas de bile, mon cher, dit le juif d'un ton de soumission, je ne vous ai jamais oublié, Guillaume ; pas un instant, entendez-vous ?

– Oh ! sans doute, vous avez pensé a moi, répondit Sikes avec un sourire amer ; pendant que j'étais là sur mon lit avec le frisson et la fièvre, vous n'avez pas cessé de combiner des plans ;

et Guillaume devait faire ceci, et cela, et encore autre chose, dès qu'il serait sur pied, et tout cela pour rien ; sans cette fille, je serais trépassé.

– Eh bien ! Guillaume, dit le juif en saisissant vivement cette phrase au passage ; sans cette fille, dites-vous ? Mais qui vous a fourni les moyens de l'avoir ainsi sous la main ? n'est-ce pas moi ?

– Pour ce qui est de cela, c'est bien la vérité ! dit Nancy en se rapprochant vivement. Allons ! en voilà assez ! finissons là ! »

L'intervention de Nancy fit prendre un autre tour à la conversation. Les jeunes gens, sur un léger signe du juif, se mirent à la faire boire, mais elle n'usa que modérément des liquides. Fagin, se laissant aller à une gaieté peu ordinaire, remit M. Sikes de meilleure humeur, en affectant de regarder ses menaces comme d'amusantes plaisanteries, et en riant de tout son cœur d'une ou deux grosses bouffonneries que celui-ci, après être retourné souvent à la bouteille, voulut bien faire par complaisance.

« Tout ceci est bel et bon, dit M. Sikes ; mais il faut que vous me donniez de l'argent ce soir.

– Je n'ai pas un sou sur moi, répondit le Juif.

– Alors vous avez le magot chez vous, répliqua Sikes, et il me faut ma part.

– Le magot ! dit le juif en levant les mains ; il n'y a pas tant que vous…

– Je ne sais pas combien vous avez, dit M. Sikes, et peut-être que vous ne le savez pas vous-même, car il vous faudrait

pas mal de temps pour tout compter ; mais il me faut de l'argent ce soir, et une somme ronde.

– Bon, bon, dit le juif en soupirant ; je vais envoyer tout de suite le Matois.

– Pas du tout, répondit M. Sikes ; le Matois est beaucoup trop matois : il oublierait de venir, il se perdrait en route, il tomberait dans quelque trappe tout exprès pour ne pas avoir seulement besoin d'inventer une excuse, si vous le chargiez de la commission. C'est Nancy qui va aller chercher l'argent dans votre tanière, pour plus de sûreté, et je ferai un somme en attendant. »

Après bien des discussions et des pourparlers, le juif réduisit la somme demandée de cinq livres sterling à trois livres quatre shillings six pence, en jurant ses grands dieux qu'il ne lui resterait plus que dix-huit pence. M. Sikes fit la remarque que, s'il était impossible d'obtenir davantage, il fallait bien se contenter du chiffre accordé, et Nancy se prépara à accompagner le juif jusque chez lui, tandis que le Matois et maître Bates serraient les vivres dans l'armoire. Le juif prit congé de son ami dévoué, et revint au logis avec Nancy et les jeunes gens, tandis que M. Sikes s'étendait sur son lit et se disposait à faire un somme en attendant le retour de la jeune femme.

En arrivant à la demeure du juif, on trouva Tobie Crackit et M. Chitling en train de faire leur quinzième partie de cartes, que M. Chitling perdit, comme on peut le penser, avec sa quinzième et dernière pièce de six pence, au grand amusement de ses jeunes amis. M. Crackit, probablement un peu honteux d'être surpris à s'humaniser avec un individu si au-dessous de lui pour la position et les facultés intellectuelles, bâilla, demanda des nouvelles de M. Sikes, et mit son chapeau pour s'en aller.

« Il n’est venu personne, Tobie ? demanda le juif.

– Pas une âme, répondit M. Crackit en relevant son collet ; il y avait de quoi s’ennuyer à périr. Vous devriez me faire un beau cadeau, Fagin, pour me récompenser de garder la maison si longtemps. Je suis gros comme un juré, et j’aurais été dormir sur les deux oreilles, si je n’avais pas eu la bonté de rester pour distraire ce jeune novice. Je crève d’ennui, ma parole d’honneur. »

En même temps, M. Tobie Crackit, après toutes ces jérémiades, ramassa les enjeux, mit son gain dans la poche de son gilet d’un air dédaigneux, comme si cette menue monnaie était indigne d’un homme de son rang, et sortit avec une démarche si élégante et si distinguée, que M. Chitling, après avoir contemplé avec admiration ses jambes et ses bottes, jusqu’à ce qu’il les eût perdues de vue, déclara à la compagnie qu’il trouvait que ce n’était pas cher de faire sa connaissance à raison de quinze pièces de six pence l’entrevue, et qu’il ne se souciait pas plus de ce qu’il avait perdu que d’une chiquenaude.

« Quel drôle de corps vous faites, Tom ! dit maître Bates, que cette déclaration amusait beaucoup.

– Pas du tout, répondit M. Chitling ; n’est-ce pas, Fagin ?

– Vous êtes un charmant garçon, mon cher, dit le juif en lui frappant doucement sur l’épaule et en clignant de l’œil à ses autres élèves.

– Et M. Crackit est une fameuse lame, n’est-ce pas, Fagin ? demanda Tom.

– Sans doute, mon cher, répondit le juif.

– Et c'est une belle affaire que d'avoir fait sa connaissance, n'est-ce pas, Fagin ? poursuivit Tom.

– C'est évident, répondit le juif ; laissez-les dire. Ne voyez-vous pas qu'ils sont jaloux de ce qu'il ne se familiarise pas avec eux comme avec vous ?

– Ah ! dit Tom d'un air triomphant, voilà ce que c'est. Il m'a nettoyé, par exemple ; mais je puis aller réparer mes pertes quand je voudrai, n'est-ce pas, Fagin ?

– Sans doute, dit le juif, et le plus tôt sera le mieux, Tom. Je vous conseille d'y aller tout de suite et vivement. Matois, Charlot, vous devriez déjà être en campagne ; il est près de dix heures, et vous n'avez encore rien fait. »

Les jeunes garçons obéirent aussitôt, firent un signe de tête à Nancy, mirent leurs chapeaux et sortirent, non sans dépenser en route beaucoup d'esprit aux dépens de M. Chitling. Il n'y avait pourtant rien d'extraordinaire dans sa conduite. Combien de jeunes messieurs du bon ton payent plus cher que M. Chitling pour se faire voir en bonne société, et combien d'élégants, qui forment cette bonne société, établissent leur réputation tout à fait sur le même pied que le fringant Tobie Crackit !

– Maintenant, Nancy, dit le juif dès qu'ils furent sortis, je vais vous compter la somme. Voici la clef d'un petit coffre où je serre le peu que me rapportent les jeunes gens ; je ne mets jamais mon argent sous clef, car je n'en ai pas, ma chère ; ah ! ah ! je voudrais bien en avoir à mettre sous clef. C'est un pauvre métier, Nancy, et bien ingrat ; mais j'aime à voir cette jeunesse autour de moi, et je passe par-dessus tout ça… Chut ! dit-il en cachant vivement la clef dans son sein ; qu'est-ce ? Écoutez ! »

La jeune fille, qui était assise devant la table, les bras croisés, ne parut nullement s'occuper de l'arrivée d'un nouveau venu, ni s'inquiéter de savoir qui ce pouvait être, jusqu'à ce que le son d'une voix d'homme frappât ses oreilles. À l'instant elle ôta son chapeau et son châle avec la rapidité de l'éclair, et les jeta sur la table. Quand le juif se retourna, elle se plaignit de la chaleur, d'un air de nonchalance qui contrastait singulièrement avec l'extrême promptitude du geste qu'elle venait de faire, et qui avait échappé à Fagin.

« Bah ! dit tout bas le juif, comme s'il était contrarié d'être dérangé, c'est l'homme que j'attendais plus tôt… Il descend l'escalier ; pas un mot de l'argent tant qu'il sera là, Nancy. Il ne restera pas longtemps : pas plus de dix minutes, ma chère. »

Le juif mit son doigt décharné sur ses lèvres et s'en alla vers la porte, la chandelle à la main, tandis qu'on entendait les pas d'un homme sur l'escalier ; le visiteur entra rapidement dans la chambre, et se trouva près de la jeune fille avant d'avoir remarqué sa présence.

C'était Monks.

« C'est une de mes élèves, dit le juif en voyant que Monks reculait à la vue d'une figure étrangère. Ne bougez pas, Nancy. »

Celle-ci se rapprocha de la table, regarda Monks d'un air insouciant et détourna les yeux ; mais quand il se tourna vers le juif, elle lui lança un autre regard si perçant, si résolu, que, si un témoin eût pu voir ce changement de physionomie, il eût eu de la peine à croire que les deux regards vinssent de la même personne.

« Vous avez des nouvelles ? demanda le juif.

– Importantes, répondit Monks.

– Et… et bonnes ? demanda le juif en hésitant, comme s'il craignait de contrarier son interlocuteur par trop de vivacité.

– Pas mauvaises, répondit Monks en souriant ; j'ai bien manœuvré, cette fois… Je voudrais vous dire deux mots. »

La jeune fille se tenait contre la table et n'avait pas du tout l'air de vouloir quitter la chambre, quoiqu'elle vit bien que Monks la montrait du doigt au juif. Celui-ci, craignant peut-être qu'elle ne vînt à réclamer son argent, s'il cherchait à se débarrasser d'elle, fit signe à Monks de monter l'escalier et sortit avec lui. Nancy put entendre l'homme dire en montant les degrés :

« N'allons pas au moins dans cet infernal trou où vous m'avez déjà mené. »

Le juif se mit à rire, répondit quelques mots que la jeune fille ne put entendre, et, au craquement des marches dans l'escalier, elle comprit qu'il conduisait son compagnon au second étage.

Avant que le bruit de leurs pas eût cessé de se faire entendre, la jeune fille avait ôté ses souliers, ramené sa robe sur sa tête et, s'y cachant les bras, se tenait derrière la porte, écoutant avec une curiosité qui ne lui permettait pas même de respirer. Au moment où le bruit cessa, elle se glissa hors de la chambre, gravit l'escalier sans bruit, avec une incroyable légèreté, et disparut dans l'obscurité.

La chambre resta déserte pendant un quart d'heure environ ; la jeune fille redescendit du même pas aérien, et presque au même instant, on entendit descendre aussi les deux hommes ; Monks regagna aussitôt la rue, et le juif remonta pour

chercher l'argent. Quand il rentra, Nancy mettait son châle et son chapeau et se préparait à sortir.

« Dieu ! Nancy, s'écria le juif en reculant d'un pas après avoir posé la chandelle sur la table, que vous êtes pâle !

– Pâle ? répéta-t-elle en mettant ses mains au-dessus de ses yeux comme pour regarder fixement le juif.

– Affreusement pâle, dit Fagin. Qu'est-ce que vous avez donc fait là, toute seule ?

– Rien, que je sache, répondit-elle négligemment ; c'est peut-être d'être restée immobile à cette place pendant si longtemps. Allons, voyons ! que je m'en aille : ça n'est pas dommage. »

Le juif lui compta la somme, en poussant un soupir à chaque pièce d'argent qu'il lui mettait dans la main, et ils se séparèrent après avoir échangé le bonsoir.

Quand Nancy fut dans la rue, elle s'assit sur le pas d'une porte et parut pendant quelques instants complètement égarée et incapable de poursuivre sa route. Tout à coup elle se leva, et, s'élançant dans une direction tout opposée à celle du logement de Sikes, elle hâta le pas et finit par courir à toutes jambes ; épuisée de fatigue, elle s'arrêta pour reprendre haleine ; puis, comme si elle rentrait tout à coup en elle-même et déplorait l'impuissance où elle était de faire quelque chose qui la préoccupait, elle se tordit les mains et fondit en larmes.

Les larmes la soulagèrent peut-être, ou bien elle se résigna en sentant combien sa situation était désespérée ; elle revint sur ses pas, se mit à courir presque aussi vite dans la direction opposée, soit pour rattraper le temps perdu, soit pour faire trêve

aux pensées qui l'obsédaient, et atteignit bientôt la demeure où le brigand l'attendait.

Si son extérieur trahissait quelque agitation, M. Sikes n'en fit pas la remarque en la voyant ; il lui demanda seulement si elle avait rapporté l'argent, et, sur sa réponse affirmative, il poussa un certain grognement de satisfaction, laissa tomber sa tête sur l'oreiller et continua son somme, que l'arrivée de Nancy avait interrompu.

Heureusement pour elle, Sikes, une fois en possession de l'argent, employa toute la journée du lendemain à boire et à manger, ce qui contribua singulièrement à lui adoucir le caractère ; aussi n'eut-il ni le temps ni l'envie de faire la moindre remarque sur le trouble et la distraction de sa compagne. Nancy, pourtant, avait l'air inquiet et agité d'une personne qui va risquer un de ces coups hardis et périlleux auxquels on ne se résout qu'après une lutte violente. Le juif, avec son œil de lynx, aurait facilement reconnu ces symptômes et s'en serait alarmé ; mais Sikes n'était pas un finaud comme lui, et il ne montra d'autres soupçons que ceux qui tenaient à sa rude et grossière méfiance avec tout le monde. Il était d'ailleurs, contre son ordinaire, de bonne humeur ce jour-là, comme nous l'avons dit ; il ne vit donc rien de singulier dans ses manières et s'occupa si peu de Nancy, que le trouble de celle-ci eût pu être mille fois plus visible sans éveiller son attention.

À mesure que le jour baissait, l'agitation de Nancy augmentait ; quand la nuit fut venue, elle s'assit, attendant que le brigand aviné se fût endormi ; ses joues étaient si pâles, son œil si ardent, que Sikes lui-même s'en étonna.

Sikes, affaibli par la fièvre, était étendu dans son lit et buvait son grog pour se calmer ; c'était la troisième ou quatrième fois qu'il tendait son verre à Nancy, quand il fut frappé du changement qui s'était opéré en elle.

« Le diable m'emporte, dit-il en se soulevant sur son bras pour regarder en face la jeune fille, on dirait un revenant. Qu'as-tu ?

– Ce que j'ai ? répondit-elle. Rien. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

– Qu'est-ce que c'est que ces bêtises-là ? fit Sikes en la secouant rudement par le bras. Hein ? qu'est-ce que ça veut dire ? À quoi penses-tu ? Allons ! Allons !

– À bien des choses, Guillaume, répondit la jeune fille toute frissonnante et se cachant le visage dans ses mains. Mais bah ! qu'est-ce que ça fait ? »

Ces mots furent prononcés d'un ton de gaieté feinte qui produisit sur Sikes une impression plus profonde que ne l'avaient fait les traits décomposés de la jeune fille.

« Écoute un peu, dit Sikes ; si tu n'as pas la fièvre, il se passe quelque chose de drôle dans l'air ; oui, quelque chose de mauvais. Tu n'irais pas par hasard… ? Ah bien oui ! n'y a pas de danger que tu fasses ça.

– Que je fasse quoi ?

– Non, non, dit Sikes en la regardant fixement et en se partant à lui-même. N'y a pas de fille qui ait le cœur plus solide, ou il y a déjà trois mois que je lui aurais coupé le sifflet. C'est la fièvre qui la tient ! voilà la chose. »

Cette idée qu'elle avait la fièvre le rassura, et il avala d'un seul trait son verre ; puis, avec force jurons, il demanda sa médecine. La jeune fille s'élança avec promptitude et versa, en se

détournant, la potion dans une tasse dont elle lui fit vider elle-même le contenu.

« Maintenant, dit le voleur, viens t'asseoir là, à côté de moi, et fais-moi une autre mine que ça, ou je t'arrangerai de façon que tu auras de la peine à te reconnaître dans la glace. »

Nancy obéit. Sikes lui serra la main dans la sienne et retomba sur son oreiller, les yeux fixés sur elle. Il les ferma, les rouvrit, les referma et les rouvrit de nouveau. Le brigand se retournait mal à l'aise ; Il sommeillait deux ou trois minutes et s'éveillait avec un regard de terreur ; puis il resta les yeux fixes, et, encore sur son séant, il tomba tout à coup dans un lourd et profond sommeil. Sa main lâcha celle de Nancy, son bras retomba languissamment ; il avait l'air d'un homme tombé dans une profonde catalepsie.

« Le laudanum a enfin produit son effet, murmura la jeune fille en quittant le chevet du lit. Peut-être est-il déjà trop tard. »

Elle mit en toute hâte son chapeau et son châle, non sans jeter de temps en temps un regard de crainte autour d'elle. En dépit de la liqueur soporifique, elle semblait s'attendre à tous moments à sentir sur son épaule la lourde main de Sikes. Enfin, elle se baissa doucement sur le lit, embrassa le voleur et, ouvrant sans bruit la porte de la chambre qu'elle referma avec la même précaution, elle sortit de la maison en courant.

Un veilleur de nuit criait neuf heures et demie au bout d'un sombre passage qu'elle avait à traverser pour gagner la grand'rue.

« La demie est-elle sonnée depuis longtemps ? demanda la jeune fille.

– L'heure va sonner dans un quart d'heure, dit l'homme en levant sa lanterne sur le visage de Nancy.

– Et il me faut au moins une heure pour y arriver, » murmura Nancy en disparaissant avec la rapidité de l'éclair.

On fermait déjà les boutiques dans les petites rues qu'elle suivait pour se rendre de Spitalfields dans le West-End. L'horloge, en sonnant dix heures, accrut son impatience. Elle glissait sur le trottoir, coudoyant les passants de droite et de gauche, se heurtant contre la tête des chevaux, et traversait, sans s'inquiéter, des rues encombrées où une foule de gens attendaient avec impatience le moment de traverser comme elle.

« C'est une folle ! » disait-on en se retournant pour la regarder courir sur la chaussée.

Quand elle fut arrivée dans le beau quartier de la ville, les rues étaient en comparaison plus désertes, et sa course rapide sembla exciter plus de curiosité parmi les flâneurs au milieu desquels elle passait. Quelques-uns hâtaient le pas pour voir où elle se rendait si vite ; d'autres, qui avaient pris l'avance sur elle, se retournaient pour la regarder, étonnés de la voir marcher toujours aussi vite ; mais ils s'éloignaient l'un après l'autre. Quand elle eut atteint le lieu de sa destination, elle se trouvait tout à fait seule.

Elle s'arrêta devant un hôtel situé dans une de ces rues paisibles et bien habitées qui avoisinent Hyde-Park. Au moment où la brillante clarté du gaz qui éclairait la porte lui fit reconnaître la maison, onze heures sonnaient. Elle avait ralenti son pas un peu auparavant, d'un air irrésolu et ne sachant trop si elle devait avancer ; mais l'heure la décida et elle s'arrêta dans le vestibule. La loge du concierge était vide ; elle regarda autour d'elle avec incertitude et se dirigea du côté de l'escalier.

« Eh bien ! jeune fille, dit une femme de chambre à la mise coquette, ouvrant une porte derrière elle et la regardant, qui demandez-vous ?

– Une dame qui reste dans la maison.

– Une dame ! répliqua l'autre d'un air dédaigneux. Quelle dame, s'il vous plaît ?

– Mlle Maylie, » dit Nancy.

La domestique qui, pendant ce temps, l'avait toisée des pieds à la tête, ne répondit que par un regard de vertueux dédain ; elle appela un laquais pour lui répondre. Nancy fit à celui-ci la même question.

« Qui dois-je annoncer ? demanda le laquais.

– Mon nom est inutile.

– Ni le motif qui vous amène ?

– Non plus. Il faut que je voie cette dame.

– Allons, dit le domestique en la poussant vers la porte, finissons-en ; décampez, s'il vous plaît.

– En ce cas, il faudra que vous me portiez dehors, dit la jeune fille avec colère, et ce sera une besogne dont deux d'entre vous ne viendraient pas à bout, je vous en réponds. N'y a-t-il personne ici, dit-elle en regardant autour d'elle, qui veuille consentir à faire cette commission pour une pauvre malheureuse comme moi ? »

Cet appel produisit de l'effet sur un bon gros cuisinier qui, au milieu de quelques autres domestiques, regardait ce qui se passait ; il s'avança pour s'interposer.

« Faites sa commission, Joseph, voyons, dit-il.

– À quoi bon ? répliqua l'autre. Ne croyez-vous pas que mademoiselle va recevoir une créature comme ça, hein ? »

Cette allusion à la moralité douteuse de Nancy fit pousser à quatre servantes, témoins de la scène, des exclamations de pudeur révoltée.

« Une créature comme ça, disaient-elles, mais c'est la honte de notre sexe ; ça n'est bon qu'à être jeté sans pitié au chenil.

– Faites de moi ce que vous voudrez, dit la jeune fille en se retournant vers les domestiques, mais rendez-moi d'abord le service que je vous demande. Pour l'amour de Dieu, faites-le ! »

Le sensible cuisinier joignit ses instances à celles de Nancy, et le laquais qui avait paru le premier consentit à faire la commission.

« Que dirai-je ? fit-il, un pied sur la première marche de l'escalier.

– Vous direz qu'une jeune fille demande instamment à parler à Mlle Maylie en particulier, dit Nancy ; que si mademoiselle consent à entendre seulement un seul mot de ce qu'on a à lui dire, elle pourra après écouter le reste ou faire jeter la jeune fille à la porte comme une menteuse.

– Diable ! dit le laquais, comme vous y allez !

– Montez toujours, dit la jeune fille avec fermeté, que je sache la réponse. »

Le domestique monta rapidement l'escalier, et Nancy attendit, toute pâle et respirant à peine. Elle écouta, les lèvres tremblantes et d'un air de profond mépris, les propos outrageants des chastes servantes qui ne se gênaient pas dans leurs discours, surtout quand le domestique revint annoncer qu'elle pouvait monter.

« Ce n'est pas la peine d'être une honnête femme en ce monde, dit la première servante.

– Il parait que le cuivre vaut mieux que l'or qui a passé au feu. » dit la seconde.

La troisième se contenta de dire : « Ce que c'est que les grandes dames ! » Et la quatrième fit entendre un « fi donc ! » répété à l'unisson par le chœur des chastes Dianes, qui gardèrent ensuite le silence.

Sans s'occuper de tout cela, Nancy, le cœur plein de choses plus sérieuses, suivit toute tremblante le domestique, qui l'introduisit dans une petite antichambre éclairée par une lampe suspendue au plafond ; et là, s'étant retiré, il la laissa seule.

CHAPITRE XL.
Étrange entrevue, qui fait suite au chapitre précédent.

La jeune fille avait traîné son existence dans les rues, dans les bouges et les repaires les plus dégoûtants de Londres ; mais il lui restait encore cependant quelque chose des sentiments de la femme. Quand elle entendit un pas léger s'approcher de la porte opposée à celle par laquelle elle était entrée, quand elle pensa au contraste frappant dont la petite chambre allait être témoin, elle se sentit accablée sous le poids de sa propre honte et recula ; elle semblait ne pouvoir supporter la présence de la personne qu'elle avait désiré voir.

Mais l'orgueil entra en lutte avec ces bons sentiments ! l'orgueil, vice inhérent aux êtres les plus bas et les plus dégradés aussi bien qu'aux natures les plus nobles et les plus élevées. L'infâme compagne des brigands et des scélérats, le rebut de leurs cloaques impurs, la complice de tous ces habitués des prisons et des bagnes, cette femme qui vivait à l'ombre du gibet, cette créature avilie avait encore trop de fierté pour laisser percer un sentiment d'émotion qu'elle regardait comme une faiblesse. Et pourtant, ce sentiment était le seul lien qui la rattachât encore à son sexe, dont sa vie de débauche avait effacé le caractère dès sa plus tendre enfance.

Elle releva assez les yeux pour s'apercevoir que la figure qui était devant elle était celle d'une gracieuse et belle jeune fille ; puis elle les baissa aussitôt, et secouant la tête en affectant la plus grande insouciance, elle dit :

« Il est bien difficile de pénétrer jusqu'à vous, mademoiselle. Si je m'étais fâchée, si j'étais partie comme beaucoup d'autres l'auraient fait, vous en auriez eu du regret un jour et pour cause.

– Je suis désolée qu'on vous ait mal reçue, répliqua Rose. N'y pensez plus. Mais dites-moi ce qui vous amène ; c'est bien à moi que vous vouliez parler ? »

Le ton bienveillant qui accompagna cette réponse, la voix douce et les manières affables de la jeune fille, qui ne trahissaient ni fierté ni mécontentement, frappèrent Nancy de surprise, et elle fondit en larmes.

« Oh ! mademoiselle, mademoiselle, dit-elle en se cachant avec désespoir la figure dans les mains, s'il y en avait plus comme vous, il y en aurait moins comme moi. Oh ! oui, bien sûr !

– Asseyez-vous, dit Rose avec empressement, vous me faites de la peine. Si vous êtes pauvre et malheureuse, ce sera pour moi un véritable bonheur que de venir à votre aide de tout mon pouvoir, croyez-le bien, et asseyez-vous, je vous en prie.

– Non, laissez-moi debout, mademoiselle, dit-elle en pleurant encore, et ne me parlez pas avec tant de bonté avant de me connaître… Il se fait tard… Cette porte… est-elle fermée ?

– Oui, dit Rose, qui recula de quelques pas, comme pour être plus à portée de demander du secours à l'occasion. Pourquoi cette question ?

– Parce que, dit la jeune fille, je vais mettre ma vie et celle de bien d'autres entre vos mains. C'est moi qui ai reconduit de

force le petit Olivier chez le vieux Fagin, le juif, le soir que l'enfant a quitté Pentonville.

– Vous ? dit Rose Maylie.

– Moi-même. Je suis la misérable créature dont vous avez entendu parler. C'est moi qui vis au milieu des brigands ; jamais, aussi loin que vont mes souvenirs, je n'ai eu d'autre existence ! Jamais je n'ai entendu de plus douces paroles que celles qu'ils m'ont adressées ! Que Dieu ait pitié de moi ! Ne cherchez pas à cacher l'horreur que je vous inspire, mademoiselle. Je suis plus jeune que je ne le parais, mais ce n'est pas la première fois que je fais peur ! Les pauvresses mêmes reculent quand je passe près d'elles dans la rue.

– Quelles affreuses choses me dites-vous là ! dit Rose, en s'éloignant involontairement de cette étrange femme.

– Ô chère demoiselle ! s'écria la jeune fille, remerciez le ciel à genoux de ce qu'il vous a donné des amis pour surveiller et soigner votre enfance ! Remerciez-le bien de ne vous avoir pas exposée au froid, à la faim, à une vie de désordre et de débauche, et à quelque, chose de pire encore, comme cela m'est arrivé à moi, depuis le berceau. Oui, depuis le berceau, je peux bien le dire. Le ruisseau d'une allée, voilà mon berceau, et probablement ce sera aussi mon lit de mort.

– Vous m'affligez dit Rose d'une voix émue et saccadée ; mon cœur se serre, rien qu'à vous entendre.

– Soyez bénie pour votre bonté ; si vous saviez ce que je suis parfois, vous me plaindriez bien davantage. Mais je me suis échappée d'entre les mains de ceux qui ne manqueraient pas de me tuer, s'ils me savaient ici ; je me suis échappée pour vous

révéler ce que je leur ai entendu dire. Connaissez-vous un homme appelé Monks ?

– Non, dit Rose.

– Il vous connaît, lui ; il savait que vous étiez ici, car c'est en lui entendant donner votre adresse que j'ai pu arriver jusqu'à vous.

– Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom-là.

– C'est qu'alors il a changé de nom chez nous, reprit la jeune fille ; je m'en étais déjà plus que doutée. Il y a quelque temps (peu de jours après qu'on eut introduit Olivier dans votre maison cette fameuse nuit du vol) j'ai entendu une convocation entre cet homme, dont je me méfiais déjà, et Fagin ; un soir qu'ils étaient ensemble, j'ai découvert que Monks… donc, comme nous l'appelons, mais que vous…

– Oui, oui, dit Rose, je sais… après…

– Que Monks l'avait vu par hasard le jour où nous l'avons perdu pour la première fois, et qu'il l'avait aussitôt reconnu pour l'enfant qu'il cherchait. Pourquoi le cherchait-il, c'est ce que je ne me suis pas expliqué. Il a conclu avec Fagin un marché, par suite duquel celui-ci avait droit à une certaine somme dans le cas où il rattraperait Olivier ; et la somme devait être plus forte, s'il en faisait un voleur. Monks en demandant cela avait un dessein à lui.

– Et quelle était son intention ? demanda Rose.

– C'est ce que j'espérais savoir, dit la jeune fille, lorsqu'il aperçut mon ombre sur la muraille, et, à ma place, je vous jure qu'il n'y en aurait pas en beaucoup qui auraient pu se sauver

comme je l'ai fait. Enfin, j'ai pu m'échapper ; mais je ne l'ai plus revu qu'hier soir.

– Et qu'arriva-t-il alors ?

– Eh bien, voilà, mademoiselle. Hier soir donc, il est revenu, comme l'autre jour ; ils sont encore montés tous les deux dans la chambre d'en haut. Par exemple, je me suis bien arrangée de manière à n'être pas trahie par mon ombre, et j'ai écouté à la porte. Voici les premiers mots que j'ai entendu dire à vue : « Ainsi les seuls témoignages qui prouvent l'identité de l'enfant sont au fond de la rivière, et la vieille sorcière qui les a reçus des mains de la mère est, Dieu merci, en train de pourrir dans son cercueil. » Et là-dessus, ils se sont mis à rire et à dire qu'ils avaient fait un fameux coup. Monks en parlant de l'enfant avait un air furieux ; il disait que, bien qu'il fût parvenu sans risque à se rendre maître de l'argent du petit diable, il aurait été encore plus tranquille, s'il l'avait eu autrement. « Ô la bonne plaisanterie, dit-il, si nous pouvions donner un démenti aux espérances orgueilleuses qui ont dicté le testament du père, en promenant le petit drôle dans toutes les prisons de Londres, en le faisant pendre même pour quelque crime capital ! ça ne vous serait pourtant pas difficile, Fagin, et vous en retirerez un bon profit encore. »

– Qu'est-ce que tout cela ? dit Rose.

– La vérité, mademoiselle, quoiqu'elle sorte de ma bouche, répliqua la jeune fille. Puis, il ajouta, en proférant des jurons qui auraient bien surpris vos oreilles, mais auxquels les miennes ne sont que trop accoutumées, que, s'il pouvait assouvir sa haine par la mort de l'enfant sans risquer sa peau, il n'hésiterait pas ; mais que, puisque la chose était impossible, il le surveillerait de près, et que s'il avait le malheur de vouloir tirer avantage de sa naissance et de son histoire, il saurait bien lui mettre des bâtons dans les roues. « Bref, Fagin, dit-il, tout juif que vous êtes, vous

n’avez pas encore de votre vie tendu de piége comme celui dans lequel je vais prendre mon jeune frère Olivier. »

– Son frère ! s’écria Rose.

– Voilà ses propres paroles, dit Nancy, qui promenait autour d’elle des regards inquiets, depuis le commencement de la conversation, car elle croyait toujours voir Sikes à coté d’elle. Ce n’est pas tout, quand il s’est mis à parler de vous et de l’autre dame, il a ajouté qu’on dirait que le ciel ou plutôt le diable conspirait contre lui, puisque Olivier était tombé entre vos mains ; ensuite il est parti d’un éclat de rire en disant qu’à quelque chose malheur est bon : car, pour savoir qui est ce petit épagneul à deux pattes qu’elle a avec elle, elle donnerait (c’est de vous qu’il parlait) je ne sais combien de mille livres sterling si elle les avait.

– Vous ne croyez pas qu’il ait parlé sérieusement, n’est-ce pas ? dit Rose en pâlissant.

– Jamais on n’a parlé plus sérieusement qu’il ne le fit, répliqua la jeune fille en secouant la tête. Il parle très sérieusement quand il déteste. J’en connais qui font pis que lui, et cependant je préférerais les entendre douze fois plutôt que lui une. Il commence à se faire tard, et je veux revenir à la maison avant qu’on se doute de mon escapade. Il faut que je m’en aille au plus vite.

– Mais que puis-je faire ? dit Rose. Sans vous, comment profiter de l’avis que vous venez de me donner ? Vous en aller ! mais vous voulez donc retourner au milieu de ces bandits que vous m’avez dépeints sous des couleurs si terribles ? Attendez. À côté, dans la chambre voisine, il y a un monsieur que je puis faire venir à l’instant même : répétez-lui ce que vous venez de

me dire, et, avant une demi-heure, on vous conduira dans un endroit où vous serez en sûreté.

– Non, dit la jeune fille, je veux partir. Il faut que je m'en retourne, parce que… Mais comment dire de semblables choses à une demoiselle vertueuse comme vous ? Parce que, au nombre de ces hommes dont je vous ai parlé, il y en a un… le plus terrible de tous, que je ne puis quitter ; je ne l'abandonnerais jamais, dût-on me promettre de m'arracher à l'existence que je mène maintenant.

– Votre intervention en faveur de ce cher enfant, dit Rose ; votre démarche dans cette maison où vous vous êtes risquée pour me dire ce que vous avez entendu ; votre attitude qui me fait croire à la sincérité de vos paroles ; votre repentir ; enfin le sentiment que vous avez de votre honte, tout me porte à espérer qu'il y a encore de la ressource chez vous. Oh ! je vous en supplie, dit avec force la jeune fille en joignant les mains, tandis que ses larmes arrosaient son visage, ne soyez pas sourde aux supplications d'une personne de votre sexe, la première, oui…, la première, je pense, qui ait jusqu'ici fait résonner à vos oreilles des paroles de sympathie et de commisération. Écoutez ma voix, et laissez-moi vous sauver pour un meilleur avenir.

– Mademoiselle, s'écria Nancy en tombant à genoux, vous êtes un ange de douceur ; c'est la première fois que j'entends d'aussi bonnes paroles. Hélas ! que ne les ai-je entendues il y a quelques années ! elles m'auraient détournée du vice et du malheur ; mais maintenant il est trop tard, il est trop tard !

– Il n'est jamais trop tard, dit Rose, pour le repentir et l'expiation.

– Oh ! si, s'écria la jeune fille en proie aux tortures de sa conscience, il est trop tard ! Je ne puis le quitter maintenant ! Je ne veux point causer sa mort !

– Comment pourriez-vous la causer ? demanda Rose.

– Rien ne pourrait le sauver, dit Nancy, si je disais à d'autres ce que je vous ai raconté ; si je les faisais prendre, sa mort serait certaine ! C'est le plus déterminé… et il a commis de telles atrocités !

– Est-il possible, s'écria Rose, que pour un tel homme vous renonciez à l'espérance d'une vie meilleure et à la certitude d'une délivrance immédiate ? C'est de la folie !

– Je ne sais ce que c'est, répondit la jeune fille ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en est ainsi, et je ne suis pas la seule comme cela, il y en a des centaines aussi misérables, aussi dégradées que moi. Il faut que je m'en retourne. Je ne sais si Dieu veut me punir du mal que j'ai fait… mais quelque chose m'attire vers cet homme, malgré les souffrances et les mauvais traitements qu'il me fait endurer ; et, quand même je devrais mourir de sa main, j'irais encore le rejoindre.

– Que faire ? dit Rose. Je ne dois pourtant pas vous laisser partir ainsi.

– Si, mademoiselle ; vous le devez et vous me laisserez partir, répondit la jeune fille en se relevant. Vous ne me retiendrez pas, car je me suis fiée à votre bonté sans exiger de serment, comme j'aurais pu le faire.

– Quel usage voulez-vous que je fasse alors de vos révélations ? dit Rose. Il faut pénétrer ce mystère ; autrement, com-

ment le secret que vous m'avez confié pourrait-il être utile à Olivier, que vous voulez servir ?

– Vous devez avoir quelqu'un à mettre dans la confidence, un ami qui pourra vous conseiller ?

– Mais où pourrai-je vous revoir au besoin ? demanda Rose. Je ne veux pas savoir où demeurent ces affreuses gens… mais dites-moi quand et où je pourrai vous revoir.

– Eh bien, fit la jeune fille, voulez-vous me promettre de garder fidèlement mon secret et de venir seule ou accompagnée de votre confident à la condition qu'on ne me surveillera pas, qu'on ne me suivra pas ?

– Je vous le jure, répondit Rose.

– Tous les dimanches soir, dit la jeune fille sans hésiter, de onze heures à minuit, je me promènerai sur le pont de Londres, si je vis encore !

– Attendez encore un instant, interrompit Rose en voyant la jeune fille se hâter de gagner la porte. Songez encore une fois à votre position et à l'occasion qui se présente à vous d'en sortir. Vous avez droit à toutes mes sympathies, non seulement parce que vous êtes venue de vous-même me faire cette confidence, mais encore parce que vous êtes une femme presque irrévocablement perdue. Voulez-vous rejoindre cette bande de voleurs, et surtout cet homme, quand un mot, un seul mot peut vous sauver ? Quel est donc le charme irrésistible qui vous attire dans cette société-là pour vous attacher à une vie d'opprobre et de misère ? Quoi ! je ne trouverai pas dans votre cœur la moindre fibre sensible ! Je ne trouverai rien qui puisse vous arracher à cette terrible fascination !

– Quand de jeunes demoiselles aussi belles, aussi bonnes que vous, donnent leur cœur, reprit avec fermeté Nancy, l'amour peut les entraîner loin. Oui, il peut vous entraîner vous-même, qui avez une demeure, des amis, des admirateurs, tout ce qui peut séduire. Quand des femmes comme moi, qui n'ont d'autre asile assuré qu'un cercueil, d'autre ami dans la maladie ou la mort que les servantes d'un hospice ; quand ces femmes-là ont livré leur cœur impur à un homme ; que cet homme leur tient lieu de parents, de demeure, d'amis ; que cet amour a jeté une lueur sur leur misérable existence, qui peut espérer les guérir ? Plaignez-nous, mademoiselle… plaignez-nous d'être encore femmes par ce sentiment ; plaignez-nous, car un arrêt terrible a changé en tourments et en souffrances ce qui devait faire notre consolation et notre orgueil.

– Voyons, dit Rose après un moment de silence, vous accepterez toujours bien quelque peu d'argent qui puisse vous permettre de vivre honnêtement… au moins jusqu'à ce que nous nous revoyions ?

– Non, pas un penny, répliqua la jeune fille en lui disant adieu de la main.

– Ne repoussez pas ce que je veux faire pour vous secourir, dit Rose avec un geste bienveillant. Je voudrais vous être utile.

– La meilleure manière de m'être utile, dit Nancy en se tordant les mains, serait de m'arracher la vie d'un seul coup. J'ai, ce soir, senti plus cruellement que jamais toute mon infamie, et ce serait déjà quelque chose que de ne pas mourir dans le même enfer où j'ai passé ma vie. Que le ciel vous bénisse, bonne demoiselle, et vous envoie autant de bonheur que je me suis attiré de honte ! »

En disant ces mots, la malheureuse sanglotait. Elle sortit, laissant Rose accablée par cette étrange entrevue ; elle se croyait le jouet d'un rêve ; elle retomba sur une chaise et chercha à rassembler ses pensées confuses.

CHAPITRE XLI.
Qui montre que les surprises sont comme les malheurs ; elles ne viennent jamais seules.

Rose, il faut l'avouer, était dans une situation singulièrement difficile. En même temps qu'elle éprouvait le plus vif désir de percer le voile qui enveloppait l'histoire d'Olivier, elle ne pouvait s'empêcher de tenir religieusement cachée la confidence que cette misérable femme avec laquelle elle venait de s'entretenir, avait remise à sa foi de jeune fille candide et innocente. Les paroles de cette femme, ses manières, avaient d'ailleurs touché le cœur de Rose Maylie ; le désir qu'elle avait de ramener au repentir et à l'espérance cette malheureuse créature, se confondait dans son cœur avec l'amour qu'elle avait voué au jeune Olivier, et ce désir n'était ni moins ardent ni moins sincère.

On avait résolu de ne rester que trois jours à Londres avant de se mettre en route pour aller passer quelques semaines dans un port de mer éloigné. On était encore au premier jour : minuit allait sonner. Quelle détermination prendre dans un délai de vingt-quatre heures ? D'un autre côté, comment ajourner le voyage sans éveiller le soupçon ?

M. Losberne était avec Rose et sa tante, et devait rester encore les deux jours suivants ; mais Rose connaissait trop bien le caractère emporté de cet excellent ami ; elle ne pouvait se dissimuler avec quelle colère il apprendrait les détails de l'enlèvement d'Olivier ; et puis, comment lui confier ce secret, sans avoir personne pour la seconder dans ses prières en faveur de la pauvre femme ? c'étaient autant de raisons pour prendre aussi les précautions les plus minutieuses avant de rien confier à

Mme Maylie, qui n'aurait pas manqué d'en conférer aussitôt avec le bon docteur. Quant à consulter un homme de loi, lors même qu'elle aurait su la marche à suivre, c'était un moyen auquel il ne fallait pas songer, pour les mêmes raisons. Un moment, l'idée lui vint de s'en ouvrir à Henry ; mais cette pensée réveilla le souvenir de leur dernière entrevue ; elle ne crut pas de sa dignité de le rappeler, puisque (et à cette pensée ses yeux se mouillèrent de larmes) il pouvait avoir appris à l'oublier et à vivre plus heureux sans elle.

Agitée par toutes ces réflexions et rejetant chaque expédient à mesure qu'il s'offrait à son esprit. Rose passa la nuit sans dormir, en proie à mille inquiétudes. Le lendemain, après avoir bien réfléchi, et ne sachant plus que faire, elle se détermina à consulter Henry.

« S'il lui est pénible de revenir ici, pensait-elle, ce sera encore bien plus pénible pour moi de l'y voir. Mais reviendra-t-il ? peut-être que non. Qui sait s'il ne se contentera pas d'écrire ? ou bien, en supposant qu'il vienne lui-même, s'il n'évitera pas de me rencontrer, comme il l'a fait quand il est parti ? Je ne l'aurais jamais cru, mais cela a peut-être mieux valu pour tous les deux. »

En ce moment, Rose laissa tomber sa plume et se détourna, comme si elle eût craint de laisser voir ses larmes à la feuille même qui allait se faire le messager fidèle de son secret.

Déjà plusieurs fois elle avait pris et déposé sa plume, fait et refait dans sa tête la première ligne de sa lettre sans en écrire un seul mot, quand Olivier, qui s'était promené dans les rues, escorté de M. Giles, entra en courant dans la chambre et tout essoufflé. Son agitation semblait présager un nouveau sujet d'alarme.

« Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? pourquoi cet air bouleversé ? demanda Rose en s'avançant à sa rencontre.

– Je ne sais ; mais il me semble que j'étouffe, répliqua Olivier. Bon Dieu ! quand je pense que je vais enfin le revoir et que vous aurez la preuve certaine que tout ce que je vous ai dit était la vérité !

– Je n'ai jamais cru que vous m'ayez dit autre chose que la vérité, dit Rose, cherchant à le calmer. Mais encore qu'y a-t-il ? de qui voulez-vous parler ?

– Ah ! le monsieur ! vous savez… dit Olivier, articulant à peine les mots ; vous savez bien le monsieur qui a été si bon pour moi, M. Brownlow, dont nous avons si souvent parlé…

– Où l'avez-vous vu ?

– Il descendait de voiture, reprit Olivier en répandant des larmes de bonheur, et il entrait dans une maison. Je n'ai pas pu lui parler… je n'ai pas pu lui parler, parce qu'il ne me voyait pas, et que je tremblais si fort, si fort que je ne me sentais pas la force d'aller jusqu'à lui. Mais Giles a demandé pour moi si c'était bien là qu'il restait ; on a répondu que oui. Tenez, dit Olivier en ouvrant un chiffon de papier, voici son adresse… J'y cours tout de suite. Ô mon Dieu ! mon Dieu quand je vais être devant lui, et que j'entendrai encore sa voix, qu'est-ce que je vais devenir ? »

Rose, tout abasourdie de ces paroles et de ces exclamations de joie incohérentes, lut sur l'adresse, *Craven-Street* dans le *Strand*, et se promit aussitôt de mettre cette découverte à profit.

« Allons, vite, dit-elle, qu'on aille chercher un fiacre, et préparez-vous à m'accompagner ; je suis à vous dans une minute. Je

vais seulement avertir ma tante que nous sortons pour une heure, et soyez prêt le plus vite possible. »

Olivier ne se le fit pas dire deux fois, et en moins de cinq minutes, Rose et lui étaient sur le chemin de Craven-Street. Quand ils furent arrivés, Rose laissa Olivier dans la voiture, sous prétexte de préparer le vieillard à le recevoir ; puis envoyant sa carte par le domestique, elle demanda à voir M. Brownlow pour affaires urgentes. Le domestique revint bientôt lui dire de monter. Rose le suivit à l'étage supérieur, où elle fut présentée à un monsieur âgé, d'un abord agréable, et portant un habit vert-bouteille. À une petite distance, était assis un autre vieillard portant guêtres et culotte de nankin. Il n'avait pas l'abord très agréable, celui-là ; ses deux mains étaient appuyées sur une grosse canne, et son menton sur ses deux mains.

« Ah ! mon Dieu ! je vous demande pardon, mademoiselle, dit le monsieur en habit vert-bouteille, qui se leva promptement en la saluant avec la plus grande politesse… je croyais avoir affaire à quelque importun qui… je vous en prie, excusez-moi. Asseyez-vous donc, s'il vous plaît.

– M. Brownlow, je présume, monsieur, dit Rose en promenant son regard du pantalon de nankin à l'habit vert-bouteille.

– C'est en effet mon nom ; monsieur est mon ami. M. Grimwig. Grimwig, voulez-vous avoir la bonté de nous laisser quelques minutes ?

– Je crois, interrompit miss Maylie, que, dans l'état actuel des choses, monsieur peut sans inconvénient assister à notre entrevue. Si je suis bien informée, il connaît l'affaire dont je désire vous entretenir. »

M. Brownlow inclina la tête. Quant à M. Grimwig, il se leva roide comme sa canne, fit un salut, et retomba non moins roide sur sa chaise.

« Je vais certainement vous surprendre, dit Rose, naturellement embarrassée ; mais vous avez déjà montré beaucoup de bienveillance et de bonté pour un jeune enfant que j'affectionne, et je suis certaine d'exciter votre intérêt en vous donnant de ses nouvelles.

– Ah bah ! dit M. Brownlow.

– Je veux parler d'Olivier Twist, répliqua Rose. Vous avez su comment… »

À peine Rose eut-elle laissé échapper de ses lèvres le nom d'Olivier Twist, que M. Grimwig, qui avait fait semblant de se plonger dans la lecture d'un in-folio, placé sur la table, le referma avec grand bruit et retomba sur le dos de sa chaise, ne laissant voir sur son visage d'autre expression que celle de la plus grande stupéfaction. Pendant longtemps, il demeura l'œil fixe ; puis, comme s'il eût rougi de trahir une si grande émotion, il fit un effort pour ainsi dire convulsif pour se renfoncer dans sa première attitude ; alors il regarda fixement devant lui, et fit entendre un long et sourd sifflement qui, au lieu de se répandre dans l'espace, alla mourir dans les profondeurs les plus secrètes de son estomac.

M. Brownlow ne fut pas moins surpris, mais son étonnement ne se trahit pas d'une manière aussi excentrique. Il rapprocha sa chaise de miss Maylie et lui dit :

« Je vous en prie, ma chère demoiselle, laissez de côté cette bonté, cette bienveillance dont vous parlez, et que toute autre personne ignore. Si vous avez à donner des preuves qui puissent

modifier l'opinion défavorable que j'ai eue du pauvre enfant, au nom du ciel ! donnez-les-moi bien vite.

– C'est un mauvais drôle, j'en mangerais ma tête que c'est un mauvais drôle, grommela entre ses dents M. Grimwig, impassible comme un ventriloque.

– C'est une âme noble et généreuse dit Rose en rougissant, et Celui qui a jugé à propos de lui envoyer des épreuves au-dessus de son âge a mis dans son cœur des sentiments qui feraient honneur à bien des gens qui ont six fois son âge.

– Je n'ai que soixante et un ans, s'il vous plaît, dit M. Grimwig, toujours impassible. Et comme, à moins que le diable ne s'en mêle, votre Olivier n'a pas moins de douze ans, je ne vois pas à qui peut s'appliquer votre observation.

– Ne faites pas attention à mon ami, miss Maylie, dit M. Brownlow ; il ne pense pas ce qu'il dit.

– Si vraiment, grogna M. Grimwig.

– Non, il ne le pense pas, dit M. Brownlow en se levant avec impatience.

– J'en mangerais ma tête qu'il le pense, grommela encore M. Grimwig.

– Il mériterait bien, alors, qu'on la lui cassât, sa tête, dit M. Brownlow.

– Ah ! pour le coup, il serait bien curieux de voir ça, » répondit M. Grimwig en frappant le plancher de sa canne.

Arrivés à ce point, les deux vieux amis prirent chacun de leur côté une prise de tabac ; après quoi ils se donnèrent une poignée de main, suivant leur coutume invariable.

« Maintenant, miss Maylie, dit M. Brownlow, revenons au sujet qui intéresse si fort votre bon cœur. Veuillez me raconter ce que vous savez du pauvre enfant. Permettez-moi, toutefois, de vous dire auparavant que j'avais épuisé tous les moyens de le découvrir, et que, depuis mon absence de ce pays, l'idée qu'il m'en avait imposé et qu'il avait été poussé par ses complices à me voler, s'est considérablement modifiée. »

Rose, qui avait eu le temps de rassembler ses pensées, raconta simplement et en quelques mots tout ce qui était arrivé à Olivier, depuis qu'il avait quitté la maison de M. Brownlow. Elle se réserva toutefois en particulier à ce gentleman les révélations de Nancy, et elle termina en l'assurant que le seul chagrin de l'enfant, depuis plusieurs mois, avait été de ne pouvoir rencontrer son ancien bienfaiteur et ami.

« Dieu soit loué ! dit le vieux gentleman ; c'est un grand bonheur pour moi, vraiment un grand bonheur. Mais vous ne m'avez pas encore dit où il est maintenant, miss Maylie. Pardonnez-moi ce reproche ; mais pourquoi ne l'avoir pas amené ?

– Il attend à la porte, dans une voiture, répondit Rose.

– À ma porte ! » s'écria le vieux gentleman.

Et le voilà s'élançant hors de la chambre, dégringolant l'escalier ; en un instant, il était sur le marchepied, et bientôt dans la voiture.

Quand la porte de la chambre se fut refermée derrière lui, M. Grimwig releva la tête et, se renversant sur le dos de sa

chaise, fit avec l'un des pieds trois tours sur lui-même, aidé de la table et de sa canne. Après avoir exécuté cette évolution il se leva, fit clopin-clopant une douzaine de fois la tour de la chambre et, s'arrêtant tout d'un coup devant Rose, il l'embrassa sans plus de façon.

« Chut ! dit-il en voyant la demoiselle se lever toute alarmée de cet étrange procédé, n'ayez donc pas peur, petite. Je suis assez vieux pour être votre grand-père. Vous êtes une gentille demoiselle. Je vous aime. Mais les voici. »

En effet, juste au moment où, par une habile conversion de gauche à droite, il se replantait sur sa chaise, M. Brownlow revint accompagné d'Olivier, auquel M. Grimwig fit un gracieux accueil. Quand Rose Maylie n'aurait pas eu d'autre récompense de ses soins et de sa sollicitude pour le jeune Olivier que le bonheur qu'elle éprouva en ce moment, elle se serait crue bien payée de ses peines.

« Mais, au fait, il y a encore quelqu'un qui ne doit pas être oublié, fit M. Brownlow qui tira la sonnette. Envoyez dire à Mme Bedwin de venir, s'il vous plaît. »

La vieille femme de charge se rendit en toute hâte à cet appel, et, ayant fait une révérence, à la porte, elle attendit des ordres.

« Eh bien ! vous devenez donc tous les jours de plus en plus aveugle, Bedwin ? dit M. Brownlow d'un ton brusque.

– Oui, monsieur, répondit la vieille. À mon âge, la vue ne s'améliore pas.

– Ce n'est pas nouveau, ce que vous nous dites là, répliqua M. Brownlow. Et bien ! mettez vos lunettes ; je veux voir si vous devinerez pourquoi je vous ai fait venir. »

La vieille se mit à fouiller quelque temps dans sa poche pour trouver ses lunettes ; mais Olivier, dans son impatience, ne put attendre la fin de cette nouvelle épreuve, et, obéissant à sa première impulsion, il s'élança dans ses bras.

« Dieu me pardonne ! s'écria la vieille en l'embrassant, c'est mon bon petit enfant !

– Ma bonne et vieille amie ! s'écria Olivier.

– Je savais bien qu'il reviendrait, dit la vieille en le tenant dans ses bras. Comme il a bonne mine ! Ne dirait-on pas, à le voir si bien vêtu, que c'est un petit monsieur ? Où donc êtes-vous allé pendant tout ce temps-là ? C'est toujours la même douceur de physionomie, mais moins pâle ! la même bonté dans les yeux, mais moins tristes ! Je ne les ai jamais oubliés, ses yeux, ni sa bonne figure, ni son aimable sourire : tous les jours je me le figurais, ce cher petit, à côté de mes autres enfants qui sont morts ! J'étais encore jeune alors ! »

Pendant ce temps-là, tantôt elle s'éloignait d'Olivier pour mesurer de combien il avait grandi, tantôt elle le serrait contre son sein, lui passant avec amour les mains dans les cheveux, riant et pleurant tour à tour, penchée sur son épaule.

M. Brownlow, laissant Mme Bedwin et Olivier causer à loisir, passa dans une autre pièce, et là il apprit de Rose tous les détails relatifs à son entrevue avec Nancy, détails qui lui causèrent une grande surprise en même temps qu'une grande inquiétude. Rose expliqua pourquoi, au premier abord, elle n'avait pas voulu confier le secret à M. Losberne ; M. Brownlow jugea

qu'elle avait agi avec prudence, et résolut sur-le-champ d'avoir un entretien sérieux avec le digne docteur à ce sujet. Voulant mettre ce dessein à exécution le plus tôt possible, il décida qu'il se rendrait à l'hôtel pendant la matinée et que Mme Maylie serait informée avec précaution de tout ce qui se serait passé. Ces préliminaires arrangés, Rose et Olivier retournèrent à la maison.

Rose ne s'était nullement exagéré la colère probable du bon docteur ; car l'histoire de Nancy venait à peine de lui être exposée, qu'il proféra des menaces terribles et des imprécations. Il jura qu'elle ne risquait rien et qu'il l'abandonnerait aux recherches combinées de MM. Blathers et Duff ; puis il mit son chapeau pour aller chercher immédiatement l'assistance de ces dignes personnages. Il est probable que, dans sa première explosion, il aurait mis son projet à exécution, sans réfléchir un seul instant aux conséquences, s'il n'avait pas été retenu, d'abord par le poignet de M. Brownlow, aussi fort et aussi irascible que lui, et, en second lieu, par une série d'arguments et de raisonnements destinés à lut faire abandonner une pareille folie.

« Alors, que diable voulez-vous que nous fassions ? dit l'impétueux docteur quand ils eurent rejoint les deux dames. À moins que nous n'employions notre temps à voter des remerciements à cette bande de voleurs et de voleuses et à les prier de vouloir bien accepter chacun cent livres sterling ou tout ce que vous voudrez, comme une petite marque de notre estime et une très faible preuve de notre reconnaissance pour leur bienveillance à l'égard d'Olivier !

– Non, non, je ne dis pas cela, répliqua M. Brownlow en riant ; mais il nous faut agir avec douceur et prudence.

– Avec douceur et prudence ! s'écria le docteur. Moi, je vous enverrais tous ces gens-là à…

– Envoyez-les où vous voudrez, interrompit M. Brownlow ; il n'en est pas moins vrai qu'il faut se demander si, en les envoyant où vous dites, nous atteindrons notre but.

– Quel but ? demanda le docteur.

– Connaîtrons-nous les parents d'Olivier ? Pourra-t-il recouvrer l'héritage dont il a été frustré, en admettant que cette histoire soit authentique ?

– Ah ! c'est juste ! dit M. Losberne en se rafraîchissant le front avec son mouchoir de poche. Je n'y pensais déjà plus.

– Vous voyez ! continua M. Brownlow. Mettons cette pauvre fille complètement de côté, si vous voulez, et supposons qu'il nous soit possible, sans la compromettre, de traduire tous ces scélérats en justice ; eh bien ! après, à quoi cela nous servira-t-il ?

– À en faire pendre toujours quelques-uns, selon toute probabilité, dit le docteur, et à faire déporter les autres.

– Très bien ! répliqua M. Brownlow en souriant ; mais avec le temps ils y réussiront bien sans nous, et, en attendant, si nous les prévenons, il me semble que nous ferons là les don Quichotte, en opposition directe avec nos intérêts, ou, ce qui revient au même, avec ceux d'Olivier.

– Comment cela ? demanda le docteur.

– Il est certain que nous aurons toutes les peines du monde à approfondir ce mystère tant que nous n'aurons pas démasqué ce Monks. Or, nous n'y pouvons parvenir que par stratagème, et en l'attrapant un beau jour, lorsqu'il ne sera pas au milieu de ces

gens-là. Car, supposons qu'on l'arrête, nous n'avons pas de preuves contre lui ; il n'a même pas participé (du moins à notre connaissance et d'après l'examen des faits) au moindre brigandage commis par cette bande. S'il n'est pas acquitté, il est probable qu'il sera puni tout au plus de l'emprisonnement comme vagabond, et que, plus tard, il persistera dans son silence ; de manière qu'il vaudrait autant pour nous qu'il fût sourd, muet, aveugle, et même idiot.

– Eh bien ! dit vivement le docteur, j'en reviens alors à vous demander si vous croyez raisonnablement qu'on soit lié par la promesse faite à la jeune fille. Cette promesse, je l'avoue, a été faite dans les meilleures et les plus loyales intentions ; mais en réalité…

– Je vous en prie, ma chère demoiselle, dit M. Brownlow en voyant que Rose s'apprêtait à répondre, ne discutons point là-dessus ; votre promesse sera tenue. Je ne crois pas que cela puisse en rien déranger nos combinaisons. Mais, avant de régler nos démarches, il sera nécessaire de voir la jeune fille, pour savoir d'elle si elle veut nous faire connaître ce Monks, à la condition, bien entendu, que nous traiterons directement avec lui sans l'entremise de la police. Dans le cas où elle ne voudrait pas ou ne pourrait pas nous donner ces renseignements, nous lui demanderons de nous dire quels endroits il fréquente, quel est son signalement, de façon que nous puissions le reconnaître ; or, nous ne pourrons la voir avant dimanche soir, et c'est aujourd'hui mardi. Je suis d'avis que, jusque-là, nous restions complètement tranquilles, et que nous gardions le silence là-dessus, même devant Olivier. »

Quoique ce délai de cinq grands jours fît faire la grimace à M. Losberne, il fut forcé d'admettre qu'il n'y avait pas de meilleur parti à prendre, et, comme Rose et Mme Maylie étaient complètement de l'avis de M. Brownlow, la proposition de ce dernier fut adoptée à l'unanimité.

« Je voudrais bien, dit M. Brownlow, prendre conseil de mon ami Grimwig. C'est un homme bizarre, mais singulièrement retors, qui pourrait nous être très utile. Je dois dire qu'il a étudié le droit et que, s'il a quitté le barreau, c'est seulement parce qu'il s'est dégoûté de n'avoir eu en vingt ans qu'un client et un procès. Si c'est un titre ou non à votre recommandation, je vous en laisse juge.

« Je n'ai pas d'objection à faire, dit le docteur, pourvu que vous me permettiez de consulter aussi mon ami.

– Eh bien, répliqua M. Brownlow, il faut aller aux voix. Quel est-il cet ami ?

– Le fils de madame et le vieil ami de mademoiselle, » dit le docteur en montrant Mme Maylie et en jetant à la nièce un regard expressif.

Rose devint pourpre, mais elle ne fit entendre aucune objection ; peut-être avait-elle le sentiment de son impuissante minorité. Henry Maylie et M. Grimwig furent déclarés membres du comité.

« Bien entendu, dit Mme Maylie, que nous ne bougerons pas de Londres tant qu'il restera quelque espérance de réussir dans nos recherches. Je n'épargnerai ni la peine ni l'argent pour atteindre le but que nous nous proposons, et, dussions-nous rester ici un an, je ne le regretterai pas, tant que vous m'assurerez que tout espoir n'est pas perdu.

– Bien ! reprit M. Brownlow. Maintenant que je vois sur tous les visages qui m'entourent l'envie de me demander d'abord pourquoi il m'a été impossible d'éclaircir le mystère, et ensuite pourquoi j'ai quitté si subitement le royaume, je de-

mande à poser comme condition qu'on ne m'adressera aucune question jusqu'au moment où je jugerai convenable de m'expliquer en racontant ma propre histoire. Croyez-moi, j'ai de bonnes raisons pour agir ainsi, autrement je pourrais éveiller des espérances impossibles à réaliser, ou augmenter les difficultés et les désappointements déjà si nombreux. Allons ! on vient d'annoncer que le souper est servi, et Olivier, qui est tout seul dans la chambre voisine, va s'imaginer que nous nous sommes ennuyés de sa société et que nous tramons quelque noir complot pour l'abandonner encore. »

En disant ces mots, le vieillard offrit son bras à Mme Maylie et la conduisit dans la salle à manger. M. Losberne les suivit avec Rose, et la séance fut levée.

CHAPITRE XLII.
Une vieille connaissance d'Olivier donne des preuves surprenantes de génie et devient un personnage public dans la capitale.

Le soir même où, obéissant à la voix de son cœur, Nancy, après avoir endormi Sikes, se rendait chez Rose Maylie, deux personnes s'avançaient vers Londres par la grande route du Nord. La suite de notre histoire exige que nous leur accordions quelque attention.

C'étaient un homme et une femme, ou plutôt le mâle et la femelle ; car le premier était un de ces êtres longs, efflanqués, maigres et osseux, auxquels il est difficile de donner un âge. Quand ils sont enfants, on les prendrait pour des hommes faits qui n'ont pas pu prendre leur croissance, et, quand ils sont hommes, on dirait des enfants un peu grands pour leur âge. La femme était jeune, mais solide et robuste, à en juger par l'énorme paquet attaché sur son dos. Son compagnon n'en avait pas si lourd à porter ; son bagage consistait en un petit paquet enveloppé dans un mauvais mouchoir et suspendu sur son épaule au bout d'un bâton. Grâce à ce léger fardeau, et aussi à la longueur démesurée de ses jambes, il prenait facilement sur sa compagne une avance de plusieurs pas, et, se retournant de temps à autre avec un mouvement d'impatience, il semblait lui reprocher sa lenteur et l'inviter à hâter sa marche.

Ils suivaient ainsi la route poudreuse, sans s'occuper des objets qui se présentaient à leur vue, et ne se dérangeaient que pour faire place aux chaises de poste venant de la ville. Quand

ils eurent pris Highgate, le voyageur s'arrêta et cria d'un ton brusque à sa compagne :

« Eh bien ! allons donc ! ça ne va pas ? Quelle fainéante tu fais, Charlotte !

– C'est que j'ai une fière charge, aussi ! dit la femme en avançant épuisée de fatigue.

– Une fière charge ! qu'est-ce que tu nous chantes ? tu n'es donc bonne à rien ? répondit le voyageur en changeant d'épaule son petit paquet. Quoi ! te voilà encore arrêtée… Dites-moi un peu s'il n'y a pas de quoi perdre patience.

– Est-ce encore loin ? demanda la femme en s'appuyant contre un banc, la figure ruisselante de sueur.

– Encore loin ? tiens ! voilà où tu en es, dit le grand efflanqué en lui montrant du doigt une masse étendue devant lui, vois-tu là, cette illumination ? Eh bien, c'est l'éclairage de Londres !

– Il y a encore deux bons milles au moins, dit la femme d'un air accablé.

– Qu'il y en ait deux ou vingt, qu'est-ce que ça fait ? dit Noé Claypole (car c'était lui). Allons ! avance, ou je t'avertis que tu recevras un bon coup de pied. »

Comme la colère rendait encore plus rouge le nez de Noé, et que, tout en parlant, il avait traversé la rue, prêt à exécuter sa menace, la femme se leva sans rien dire et le suivit péniblement.

« Où penses-tu passer la nuit, Noé ? demanda-t-elle après avoir fait une centaine de pas.

– Est-ce que je sais, répliqua l'autre, que la marche avait rendu irascible.

– Près d'ici, j'espère, dit Charlotte.

– Non, saperlote ! non, ça n'est pas près d'ici, répondit Claypole. Ne te mets pas ça dans la tête.

– Pourquoi ça ?

– Parce que si je dis que je ne le veux pas, ça doit suffire ; et je n'entends pas qu'on vienne m'ennuyer de *pourquoi* et de *parce que*, dit M. Claypole en se redressant.

– N'y a pas besoin de se fâcher ! dit sa compagne.

– C'est ça qui serait du propre, vraiment, d'aller s'arrêter à la première auberge en dehors de la ville ! ça fait que M. Sowerberry, s'il nous poursuit, n'aurait qu'à mettre son vieux nez à la porte pour nous voir fourrer dans une charrette et ramener chez lui avec des menottes, dit Noé Claypole d'un ton goguenard. Non pas, non pas !… je vais m'enfoncer dans les rues les plus sombres, et je ne m'arrêterai qu'après avoir mis la main sur le trou le plus caché que je puisse rencontrer. Quelle chance pour toi, ma chère, que j'aie de la tête ! Si nous n'avions pas pris d'abord une autre route pour rejoindre ensuite celle-ci à travers champs, il y a déjà huit jours que tu serais coffrée ; je ne te dis que ça, imbécile.

– Je sais bien que je ne suis pas aussi fine que toi, répliqua Charlotte ; mais c'est pas une raison pour me mettre tout sur le

dos, et me dire que c'est moi qu'on aurait coffrée. Si on m'avait coffrée, on t'aurait coffré aussi, toi, c'est sûr.

– C'est toi qui as pris l'argent de la cassette, tu le sais bien ? fit M. Claypole.

– Je l'ai pris pour toi, Noé, répondit Charlotte.

– Est-ce que je l'ai gardé ? demanda Claypole.

– Non, tu t'es fié à moi, et tu me l'as donné à porter, comme un bon garçon que tu es, » dit la femme en lui caressant le menton et passant son bras sous le sien.

Claypole, en effet, avait laissé l'argent à Charlotte ; mais comme il n'avait pas l'habitude de se fier follement et à l'aveuglette en qui que ce fût, il faut ajouter, pour lui rendre justice, qu'en confiant cet argent à Charlotte, il avait eu un but : il voulait, en cas d'arrestation, qu'on trouvât sur elle le larcin, afin de pouvoir prouver son innocence et de se ménager une porte de derrière. Il se garda bien, comme on le pense, d'expliquer ses intentions à ce sujet, et ils continuèrent ensemble leur chemin en très bons termes.

Conformément à son système de prudence, Claypole alla tout d'une traite jusqu'à Islington, à l'auberge de l'Ange. Il jugea avec raison, en voyant cet encombrement de passants et de voitures, qu'il commençait à être dans le vrai Londres. Ne s'arrêtant que juste le temps qu'il fallait pour voir quelles étaient les rues les plus populeuses, et par conséquent celles qu'il devait le plus éviter, il traversa Saint-John's Road et s'enfonça bientôt entre Gray's Inn Lane et Smithfield dans les rues tortueuses et sales, qui font de ce quartier le plus hideux repaire qui ait jusqu'ici défié les progrès de la civilisation dans la ville de Londres.

Noé Claypole enfila ces ruelles, traînant Charlotte derrière lui : tantôt il s'arrêtait, les pieds dans le ruisseau, pour embrasser d'un seul coup d'œil la physionomie de quelque mauvais bouchon ; tantôt il se glissait le long de la muraille, comme si la maison lui paraissait encore trop fréquentée pour lui. Enfin, il s'arrêta devant une taverne de plus chétive apparence et beaucoup plus dégoûtante que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors. Il traversa la rue pour bien l'examiner du côté opposé, et annonça gracieusement à sa compagne son intention d'y passer la nuit.

« Allons ! donne-moi le paquet, dit Noé défaisant les bretelles, et le repassant des épaules de Charlotte sur les siennes, et surtout ne parle pas que je ne te le dise. Voyons, quel est le nom de cette maison-là ? Aux t-r-oi-s, aux trois quoi ?

– Aux Trois Boiteux, dit Charlotte.

– Aux Trois Boiteux, répéta Noé ; très jolie enseigne, ma foi ! Allons, maintenant, suis mes talons de près, et entrons. »

Après avoir donné ces ordres, il poussa de son épaule la porte criarde, et entra suivi de Charlotte.

Il n'y avait au comptoir qu'un petit juif, qui, appuyé sur ses deux coudes, était en train de lire un sale journal. Il regarda Noé fixement ; celui-ci en fit autant.

Si Noé avait porté son vêtement de garçon de charité, les grands yeux que lui faisait le juif auraient eu un motif ; mais non : il avait laissé de côté l'habit et la plaque ; il portait une blouse : il n'y avait donc pas de raison apparente pour éveiller ainsi l'attention dans une taverne.

« Est-ce ici les Trois Boiteux ? demanda Noé.

– Oui, c'est l'enseigne de la maison, répliqua le juif.

– Nous avons rencontré sur le chemin en venant de la campagne quelqu'un qui nous a recommandé cet endroit-ci, » dit Noé, et il fit signe de l'œil à Charlotte, peut-être autant pour lui faire remarquer la ruse adroite dont il était inventeur, que pour l'avertir d'écouter tout ça sans montrer de surprise. « Nous désirons passer la nuit ici.

– Je ne suis pas bien sûr que ça se buisse, dit Barney, qui était garçon dans cette maison. Je vais le debander.

– Eh bien ! en attendant, dites-nous toujours où est la salle, et servez-nous un morceau de viande froide avec un verre de bière, hein ! »

Barney les introduisit dans une petite salle sur le derrière, et leur servit la viande demandée ; puis, étant venu leur dire qu'on pouvait les loger cette nuit, il laissa déjeuner l'aimable couple en tête-à-tête.

Cette salle se trouvait derrière le comptoir et quelques pas plus bas. Un petit rideau cachait un judas vitré pratiqué dans le mur, à cinq pieds environ du plancher ; de manière que les gens de la maison pouvaient, en tirant un peu le rideau, regarder ce qu'on faisait dans la salle, sans courir le risque d'être vus, car la lucarne se trouvait dans un angle obscur et tout près d'une grosse poutre, derrière laquelle l'observateur se cachait facilement. Non seulement on pouvait voir, mais encore on pouvait, en appliquant l'oreille à la cloison, entendre fort distinctement le sujet des conversations. Le maître de la maison tenait son œil braqué au carreau depuis cinq minutes, et Barney venait de rendre réponse aux voyageurs, quand Fagin, en tournée d'affai-

res, entra dans la boutique pour demander des nouvelles de quelques-uns de ses jeunes élèves.

« Chut, dit Barney, il y a deux édrangers dans la betide chambre à côté.

– Des étrangers ? répéta le vieillard à voix basse.

– Et fameusement gogasses, allez ! ajouta Barney. Ils arribent de la gambagne, mais ils sont dans votre genre, ou je me drombe bien ! »

Fagin parut recevoir ces détails avec grand intérêt. Il monta sur un tabouret, appliqua avec précaution son œil à la lucarne, et de ce poste caché, il put voir M. Claypole, se servant un morceau de bœuf froid et un verre de bière ; il mangeait et buvait à son aise, ne donnant à Charlotte, qui les recevait sans se plaindre, que des doses infinitésimales, suivant le système homéopathique.

« Ah ! ah ! dit tout bas le juif en regardant Barney, l'air de ce gaillard-là me revient. Il pourrait nous être utile ; il s'entend déjà joliment à vous mener la fille. Motus ! sois muet comme une carpe, mon vieux, que j'entende ce qu'ils disent. »

Le juif appliqua de nouveau son œil à la lucarne et collant son oreille à la cloison, écouta attentivement : ses traits exprimaient une curiosité maligne ; on l'eût pris pour un vieux sorcier.

« Aussi, désormais je veux faire le monsieur, dit Claypole en allongeant ses jambes et en continuant une phrase dont Fagin n'avait pas entendu le commencement. Non, au diable les cercueils, Charlotte ! je veux faire le monsieur, et, si tu veux, toi, tu feras la dame.

– Ça me plairait assez, Noé, répliqua Charlotte ; mais on ne trouve pas des cassettes à vider tous les jours ni des maîtres à planter là.

– Laissons les cassettes, dit Claypole ; il y a bien d'autres choses à vider que des cassettes !

– Et quoi donc ? demanda sa compagne.

– Parbleu ! dit Claypole que la bière échauffait, et les poches donc ! et les ridicules ! et les maisons ! et les malles-poste ! et les banques !

– Mais c'est trop d'ouvrage pour toi seul, mon petit, dit Charlotte.

– Ah ! je verrai à faire connaissance avec les amateurs, répliqua Noé. Ils sauront bien nous employer de façon ou d'autre. À toi seule, tu vaux cinquante femmes. Je n'ai jamais vu une créature plus maligne et plus rusée que toi quand je te laisse faire.

– Oh ! que c'est gentil de t'entendre parler comme ça ! s'écria Charlotte en déposant un baiser sur la laide figure de son compagnon.

– Allons ! ça suffit ! Sois pas trop tendre, de peur de me fâcher, dit Noé en se dégageant de son étreinte avec dignité. Je voudrais être le chef de quelque bande, la mener un peu tambour battant et vous surveiller ça sans qu'ils s'en doutent. Ça me conviendrait assez, s'il y avait quelque chose à gagner. Si nous pouvions seulement faire la connaissance de quelques messieurs de ce genre ça vaudrait bien ce billet de vingt livres que tu

as chipé, d’autant que nous ne savons pas trop comment nous en défaire. »

Après cette déclaration de son opinion, Claypole regarda dans le pot à bière d’un air malin, secoua le contenu, fit un petit signe d’amitié à Charlotte et avala une gorgée du liquide qui parut le rafraîchir beaucoup. Il songeait à en avaler une autre, quand la porte s’ouvrit subitement : un étranger entra.

Cet étranger était Fagin. Sa mine était souriante, et, en entrant, il fit le plus gracieux salut. S’étant assis à une table voisine des deux voyageurs, il demanda à Barney de lui servir à boire.

« Une belle soirée, monsieur ! mais un peu froide pour la saison, dit Fagin en se frottant les mains. Vous arrivez de la campagne, à ce que je vois, monsieur ?

– À quoi le voyez-vous ? dit Noé.

– Nous n’avons pas à Londres tant de poussière que cela, répliqua le juif en montrant du doigt les souliers de Noé, puis ceux de sa compagne et ensuite les deux paquets.

– Vous êtes diablement malin ! dit Noé. Ah ! ah ! entends-tu ça, Charlotte ?

– Il faut bien l’être ici, mon cher ! dit le juif en baissant la voix. C’est comme je vous le dis, da ! »

Le juif, en faisant cette remarque, se donna avec l’index de la main droite une petite tape sur le nez ; Noé essaya d’imiter le même geste ; mais, vu l’insuffisance de son nez, il ne réussit pas complètement. Toutefois, Fagin vit dans cette tentative l’intention d’exprimer qu’il était tout à fait de son avis, et fit circuler très poliment la liqueur que Barney venait de lui servir.

« C'est un peu soigné, ça, dit Claypole en faisant claquer ses lèvres.

– Mais c'est cher ! fit le juif. Celui qui veut en boire tous les jours doit vider, sans se fatiguer, des cassettes, des poches, des ridicules, des maisons, des malles-poste et même des banques.

À ces mots, évidemment extraits de ses propres remarques, Claypole, les traits bouleversés et couverts d'une pâleur mortelle, regarda avec effroi le juif et Charlotte.

« Ne craignez rien, l'ami, dit Fagin en rapprochant sa chaise de la sienne. Ah ! ah ! c'est de la chance que ce soit moi seul qui vous aie entendu. Oui, c'est vraiment de la chance !

– Ce n'est pas moi qui l'ai pris, balbutia Noé ; et cette fois il n'allongeait plus ses jambes comme un gentleman indépendant, mais il les rentrait sous sa chaise le plus possible. C'est elle qui a pris le billet. Tu l'as encore, hein, Charlotte ?... Tu sais bien que tu l'as.

– Peu importe qui a pris l'argent ou qui l'a gardé, l'ami ! répliqua Fagin lançant toutefois un œil de lynx sur la jeune fille et sur les deux paquets. Je travaille là dedans aussi et je ne vous en aime que mieux.

– Vous travaillez dans quoi ? demanda Claypole qui reprenait un peu d'assurance.

– Je travaille dans ce genre d'affaires, et les gens de la maison aussi, dit Fagin. Vous avez mis le doigt sur ce qu'il vous fallait, et vous êtes ici aussi en sûreté que possible. Il n'y a pas d'endroit plus sûr à Londres que les Trois Boiteux... surtout quand je prends mes mesures pour ça... Vous me revenez, vous

et la jeune personne ; aussi, vous n'avez rien à craindre, c'est entendu ; soyez sans inquiétude. »

Si l'esprit de Claypole fut plus à l'aise après ces paroles, son corps ne le fut certainement pas. Le pauvre garçon se tournait, se retournait, prenait les positions les plus étranges et regardait tout le temps son nouvel ami d'un air de défiance et de crainte.

« J'ajouterai de plus, dit le juif après avoir rassuré Charlotte en lui faisant de petits signes d'amitié et d'encouragement, que j'ai un ami qui pourra, je le pense, satisfaire votre désir et vous lancer dans le bon chemin. Vous choisirez naturellement le genre qui vous ira le mieux pour commencer, et mon ami vous mettra au courant des autres.

– On dirait que vous parlez sérieusement ? fit Noé.

– Pourquoi plaisanterais-je ? dit le juif en haussant les épaules. Allons ! venez un moment dehors, que je vous parle en particulier.

– Ce n'est pas la peine de nous déranger, dit Noé en allongeant tout doucement ses jambes. Pendant que nous causerons, elle portera les paquets là haut. Charlotte, occupe-toi de ces paquets. »

Cet ordre, donné avec la plus grande dignité, fut exécuté sans le moindre murmure, et Charlotte emporta, comme elle put, les paquets pendant que Noé tenait la porte ouverte et la regardait s'éloigner.

« Je l'ai pas mal formée comme ça ; qu'en dites-vous, monsieur ? demanda-t-il en reprenant sa place du ton d'un homme qui a apprivoisé quelque bête sauvage.

– C’est parfait ! dit Fagin en lui donnant un petit coup sur l’épaule. Vous êtes un génie, mon cher.

– Sans ça, je ne serais pas ici, dit Noé. Mais voyons, si nous perdons notre temps, elle va revenir.

– Eh bien ! dit le juif, qu’en pensez-vous ? Si mon ami vous plaît, pourriez-vous mieux faire que de vous associer à lui ?

– Sa partie est-elle bonne ?… Voilà le point important, dit Noé en clignant de l’œil.

– C’est tout à fait le haut de l’échelle… Il a des associés nombreux et occupe des employés extrêmement distingués dans le genre.

– Des employés citadins ? demanda Claypole.

– Pas un seul campagnard. Et je ne pense pas que, même sur ma recommandation, il consentît à vous prendre s’il ne manquait de collaborateurs pour l’instant, répondit le juif.

– Faudra-t-il débourser ? dit Noé en frappant sur son gousset.

– Cela ne se peut guère autrement, répliqua Fagin d’un ton bref.

– C’est que vingt livres sterling… c’est une somme !…

– Pas quand c’est un billet dont vous ne pourriez vous défaire, reprit Fagin. Le numéro et la date sont pris, je suppose… Le payement aura été arrêté à la banque. Ah ! il n’en donnera

pas grand' chose. Il faudra qu'il le passe à l'étranger, car il n'en tirerait pas pour la peine sur la place.

– Quand pourrais-je le voir ? demanda Noé d'un ton irrésolu.

– Demain matin, dit le juif.

– Où ?

– Ici.

– Hum ! fit Noé. Quels sont les gages !

– Vie de gentleman, la table et le logement, le tabac et l'eau-de-vie sans frais ; moitié de vos gains et moitié de ceux de la jeune fille, » répondit Fagin.

Il est douteux que Noé Claypole, dont la rapacité n'était pas petite, eût accédé à ces offres, quelque avantageuses qu'elles fussent, s'il avait été tout à fait libre ; mais il réfléchit que, s'il refusait, son nouvel ami pourrait fort bien le dénoncer à la justice sur-le-champ (des choses plus surprenantes s'étaient déjà vues) ; aussi ses traits se détendirent-ils peu à peu et il dit au juif que l'affaire lui convenait.

« Mais, voyez-vous, ajouta-t-il, comme Charlotte abattra de la besogne, j'aimerais assez à en avoir personnellement une un peu facile.

– Un petit travail de fantaisie ? dit Fagin.

– Oui, quelque chose comme ça, répliqua Noé. Qu'est-ce que vous croyez qui pourrait me convenir pour le moment ?

Voyons ! quelque chose qui ne soit pas trop fatigant ni trop dangereux : voilà ce qu'il me faudrait.

– Je vous ai entendu dire que vous espionneriez bien les autres, hein ? dit le juif. Mon ami a besoin d'un homme habile dans cette partie-là.

– Oui, j'ai parlé de cela, et ça me serait égal de temps en temps, répondit Claypole avec hésitation. Mais ça ne rapporterait rien, ça.

– C'est vrai, dit le juif en réfléchissant ou en feignant de réfléchir, ça ne rapporte rien.

– Que pourrais-je faire alors ? dit Noé le regardant avec inquiétude. Des petits coups en dessous où la besogne serait assurée et où on serait à peu près aussi tranquille que chez soi.

– Que dites-vous des vieilles dames ? demanda le juif. Il y a à gagner avec elles, on leur arrache leurs sacs et leurs petits paquets, on tourne le coin de la rue, et on file.

– Oui, mais ça crie joliment, et ça vous égratigne, j'en ai peur, répliqua Noé, en secouant la tête. Il me semble que ça ne me conviendrait pas encore. Est-ce qu'il n'y aurait pas autre chose à faire ?

– Attendez, dit le juif, en posant sa main sur le genou de Noé. Il y a encore les crapauds.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Claypole.

– Les crapauds, mon ami, dit le juif, c'est les petits enfants qui vont faire les commissions de leur mère qui leur donne pour

ça un shilling, ou un « sixpence », et l'affaire c'est de leur enlever l'argent. Ils le tiennent toujours à la main ; on les fait tomber dans le ruisseau et on s'en va tranquillement, comme s'il ne s'agissait que d'un enfant qui s'est fait mal en tombant.

– Ha ! ha ! cria Claypole, en levant ses jambes en l'air pour témoigner sa jubilation. Dieu de Dieu ! voilà justement mon affaire.

– Certainement, voilà votre affaire ! tenez, un endroit où on peut faire son beurre, c'est à Camden-town, à Battle-Bridge et dans ces environs-là ; les enfants sont toujours en commission par là ; et vous pourrez en flanquer dans le ruisseau tant que vous voudrez, ah ! ah ! ah ! »

Et là-dessus Fagin donna un bon coup de poing à Claypole et ils se mirent à rire tous les deux de bon cœur.

« Eh ! bien, ça va, dit Noé un peu calmé, quand Charlotte fut rentrée. À quelle heure demain ?

– À dix heures, cela vous convient-il ? et comme Claypole faisait un signe de tête affirmatif, le juif ajouta : qui annoncerai-je à mon ami ?

– M. Bolter, répliqua Noé, qui s'était attendu à cette question ; M. Maurice Bolter ; voici Mme Bolter.

– Madame Bolter, votre humble serviteur, dit Fagin, en lui faisant un salut grotesque. J'espère avoir l'honneur de vous connaître mieux avant peu.

– Entends-tu ce que dit monsieur, Charlotte, dit Claypole, d'une voix vibrante.

– Oui, mon cher Noé, reprit Mme Bolter, en lui tendant la main.

– Elle m'appelle Noé, voyez-vous, c'est un mot d'amitié, dit M. Maurice Bolter, ci-devant Claypole, en se tournant vers le juif. Vous comprenez la chose ?

– Oh ! oui, je comprends… parfaitement, répondit Fagin, et cette fois il disait vrai, bonsoir, bonsoir. »

Lorsqu'ils eurent échangé une foule de bonsoirs et de compliments, M. Fagin s'en alla. Noé Claypole, réclamant l'attention de sa femme, lui expliqua les arrangements qu'il avait pris, d'un air de hauteur et de supériorité qui convenait non seulement au sexe fort, mais encore au gentleman fier du rôle important que lui attribuait sa nouvelle dignité, en lui donnant pour fonctions spéciales de flanquer les crapauds par terre dans la ville de Londres et la banlieue.

CHAPITRE XLIII.
Où l’on voit le fin Matois dans une mauvaise passe.

« Ainsi, c’était vous qui étiez votre ami, n’est-ce pas ? dit Claypole, autrement Bolter, quand en vertu du traité passé entre eux, il se fut rendu le lendemain à la maison du juif. Par Dieu ! je m’en étais bien douté hier soir !

– Tout homme est son propre ami, mon cher, dit Fagin, de son regard le plus insinuant. On n’en a jamais de meilleur que soi-même !

– Excepté quelquefois pourtant, répliqua Maurice Bolter, prenant des airs d’homme du monde, il y a des gens qui n’ont pas de plus grands ennemis qu’eux-mêmes, vous savez.

– Ne croyez pas ça, dit le juif. Quand un homme est son ennemi, c’est parce qu’il est beaucoup trop son ami. Ce n’est pas parce qu’il s’occupe plus des autres que de lui-même. Plus souvent ! ça ne se voit pas dans ce monde !

– Si ça est, ça ne devrait pas être, toujours, dit Bolter.

– Cela tombe sous le sens, reprit le juif. Quelques sorciers prétendent que *trois* est le nombre cabalistique, d’autres opinent pour le nombre *sept*. Ce n’est ni l’un, ni l’autre, mon cher, c’est le nombre *un*.

– Ah ! ah ! cria Bolter, vive le numéro un !

– Dans une petite république comme la nôtre, mon cher, dit le juif qui jugeait nécessaire de lui donner les explications au préalable, nous avons un numéro un qui s'applique à tout le monde, c'est-à-dire que vous ne pouvez vous regarder comme numéro un, sans me regarder de même et sans en faire autant pour le reste de notre jeunesse.

– Ah diable ! fit Bolter.

– Vous comprenez, continua le juif sans prendre garde à l'interruption, que nous sommes tellement liés, tellement unis par nos intérêts, qu'il n'en peut être autrement. Par exemple vous, numéro un, c'est votre intérêt de prendre garde à vous.

– Sans doute, fit Bolter, sur ce point vous avez raison.

– Eh ! bien, vous ne pouvez prendre garde à vous, numéro un, sans prendre aussi garde à moi, numéro un.

– Numéro deux, vous voulez dire, reprit Bolter qui était un égoïste fini.

– Non pas, répliqua le juif, je suis autant pour vous, que vous êtes pour vous-même.

– Vraiment, dit Bolter, vous êtes un brave homme et je vous aime beaucoup, je ne dis pas non ; mais nous ne sommes pas si liés que ça ensemble.

– Donnez-vous seulement la peine de réfléchir, dit le juif, en haussant les épaules et en étendant les mains. Vous avez fait une petite chose fort gentille et qui vous a acquis mon estime ; mais cette petite chose-là pourrait très bien vous faire mettre

autour du cou certaine cravate facile à serrer et fort difficile à dénouer… la corde en un mot. »

Bolter porta involontairement la main à sa cravate, comme s'il la sentait trop serrée et il fit entendre du geste plutôt que de la parole qu'il comprenait parfaitement.

« Le gibet, mon cher, le gibet, continua Fagin, est un affreux poteau, au bout duquel se trouve un petit piton qui a mis fin à la carrière de plus d'un brave camarade qui travaillait sur le pavé du roi. Or, vous tenir dans la bonne route à une distance respectueuse de cet objet-là, c'est votre numéro un.

– Sans doute, fit Bolter ; mais pourquoi parler de tout cela ?

– Seulement pour vous faire bien comprendre ce que je veux vous dire, dit le juif en fronçant le sourcil. Si vous vivez sans danger, c'est à moi que vous le devrez, comme moi, pour mener à bien nos petites affaires, c'est sur vous que je compterai. Le premier point est votre numéro un ; le second est le mien. Plus vous estimerez votre numéro un, plus vous soignerez le mien ; voilà justement ce que je vous disais en commençant : c'est le numéro un qui nous a sauvé tous, et sans lui nous périssons ensemble.

– C'est vrai, tout de même, dit Bolter d'un air pensif. Quel vieux renard vous faites ! »

M. Fagin vit, avec plaisir, que cet hommage rendu à ses moyens, n'était pas un compliment banal, mais l'expression de l'effet magique que son esprit artificieux avait produit sur le nouveau conscrit. Il sentit qu'il était de la plus haute importance de l'entretenir dans cet état de respectueuse admiration.

Pour atteindre ce but désirable, il lui fit mousser la grandeur et l'étendue de ses opérations commerciales, mêlant la vérité au mensonge suivant son intérêt ; il arrangea tout cela avec tant d'art, que le respect de M. Bolter s'accrut à vue d'œil, respect il faut le dire, tempéré par une crainte salutaire qui ne pouvait manquer de servir les projets de son patron.

« C'est cette confiance mutuelle que nous avons l'un dans l'autre, voyez-vous, qui me console des grosses pertes que je fais. Mon bras droit, par exemple, m'a été enlevé hier matin.

– Il n'est pas mort, peut-être ! s'écria M. Bolter.

– Oh ! non, non, répliqua Fagin, ça ne va pas jusque-là, Dieu merci !

– Je supposais que… que…

– On l'avait réclamé. En effet, c'est ce qui est arrivé, on l'a réclamé.

– Est-ce qu'on en était pressé ? demanda M. Bolter.

– Oh ! pressé, n'est pas le mot, mais il était accusé d'avoir mis la main dans une poche, et on a trouvé sur lui une tabatière d'argent, et figurez-vous, mon cher, que c'était sa tabatière, sa propre tabatière, car il prise beaucoup, c'est sa passion. On l'a assigné pour aujourd'hui, car on croit connaître le possesseur de cette tabatière. Ah ! celui-là, voyez-vous il valait cinquante tabatières en or, et j'en donnerais bien ce prix-là pour le ravoir. Je voudrais que vous l'eussiez connu !

« Ah ! mais, j'espère bien le connaître aussi ! n'est-ce pas ?

– J'en doute fort, répliqua le juif, en poussant un soupir. Si on n'a pas de nouvelles preuves, on ne sera qu'une prévention simple, et il nous reviendra dans six semaines ou à peu près ; sinon, ils l'enverront au pré. Ils connaissent son talent, voyez-vous ; ils en feront un pensionnaire à vie ni plus ni moins.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? au pré, pensionnaire, qu'est-ce que c'est que tout cela ? À quoi ça vous sert-il de dire des choses que je ne peux pas comprendre ? »

Fagin allait lui traduire ces expressions mystérieuses en langue vulgaire, et lui apprendre que cet assemblage de mots voulait dire : déportation à perpétuité. Mais tout à coup la conversation fut interrompue par l'entrée de Bates qui avait les mains dont les poches de son pantalon et une figure déconfite, qui aurait presque donné envie de rire.

« C'est fini, Fagin, dit Charlot, après une présentation réciproque avec Bolter.

– Que veux-tu dire ? demanda le juif, dont les lèvres tremblaient.

– On a trouvé le monsieur de la tabatière : deux ou trois témoins de plus sont venus déposer pour lui et le matois a été enregistré pour la traversée. Vous n'avez plus qu'à me commander des habits de deuil et un crêpe à mon chapeau pour aller le voir avant qu'il s'embarque. Dire que Jack Dawkins, le fin Jack, le malin des malins, là… n'y a pas à dire… pour une mauvaise tabatière de deux sous et demi… Je n'aurais jamais cru qu'on lui fit faire ce voyage à moins d'une montre avec sa chaîne et ses breloques, et encore ! oh ! pourquoi n'a-t-il pas volé la fortune d'un vieux grippe-sou, il serait parti comme un monsieur, et non pas comme un filou vulgaire, sans honneur et sans gloire. »

Après cette oraison funèbre si douloureuse et si pathétique sur le sort de son ami infortuné, Bates alla s'asseoir sur une chaise, de l'air le plus triste et le plus abattu du monde.

– Qu'est-ce que tu veux dire, toi, par sans honneur et sans gloire, s'écria Fagin en lançant un regard de colère à son élève. Est-ce qu'il n'était pas toujours le *preux* chez nous ? Est-ce qu'il y en a parmi nous qui lui aille seulement à la hauteur de la cheville ? hein ?

– Oh ! non ! ça, pas un ! répondit Bates, dont le ton de voix témoignait de son regret, bien sûr qu'il n'y en a pas un !

– Eh bien ! alors, qu'est-ce que tu veux dire ? répondit le juif en colère ; qu'est-ce que tu viens nous pleurnicher ?

– C'est à cause qu'il n'est pas sur le journal, dit Bates en s'échauffant, en dépit de son vénérable ami, et à cause que ça ne sera pas connu, et que personne ne saura seulement la moitié de ce qu'il vaut. Comment figurera-t-il sur le calendrier de Newgate ? Peut-être qu'il n'y sera pas du tout, seulement ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! en voilà un coup de battoir !

– Ha ! ha ! s'écria le juif, étendant la main et se tournant du côté de M. Bolter avec un éclat de rire qui ébranla tout son être ; hein ! voyez-vous comme ils sont fiers de leur profession ? Hein ! que c'est beau, ça ! »

M. Bolter, d'un signe de tête, sembla partager son enthousiasme, et le juif, après avoir contemplé pendant quelques instants le chagrin de Charlot Bates avec une satisfaction visible, s'approcha de lui, et, lui tapant sur l'épaule :

– Ne te fais pas de bile comme ça, Charlot, dit-il d'un ton consolateur ; ça se saura, va, bien sûr que ça se saura ! Tout le

monde saura que c'était un fameux drille ! Il le fera bien voir lui-même, et ne déshonorera pas ses vieux maîtres ! et puis, à cet âge-là ! quel honneur ! Charlot ! si jeune encore, aller déjà au pré !

– Ça, c'est vrai ; c'est un honneur, dit Charlot un peu consolé.

– Il ne manquera de rien, continua le juif ; il sera là dans son bocal, comme un petit monsieur ; il aura sa bière tous les jours, et son argent dans sa poche pour jouer à pile ou face, s'il ne peut pas le dépenser.

– Vraiment, il ne manquera de rien ? s'écria Bates.

– Oh ! cela va sans dire ! je veux qu'il ait tout ce qu'il lui faut : répliqua le juif, et d'abord nous lui aurons un avocat, Charlot ; un qui aura de la blague, et il pourra aussi, s'il veut faire lui-même son speech, que nous verrons avec son nom dans tous les journaux. « Le fin Matois : Éclats de rire dans l'auditoire » ; et puis « les jurés ont de la peine à se tenir les côtes. » Eh ! eh ! Charlot !

– Ah ! ah ! ça sera drôle tout de même ! Comme il va vous les mystifier tous ! Hein ?

– S'il les mystifiera ! je le crois un peu, mon neveu !

– Ah çà ! ça ne manquera pas. Ils peuvent compter là-dessus, répéta Charlot en se frottant les mains.

– Il me semble que je le vois déjà, s'écria le juif en fixant ses yeux sur son élève.

– Et moi, donc ! Ha ! ha ! ha ! Moi aussi, je le vois d'ici, dit Charlot Bates. C'est pourtant, ma parole d'honneur, vrai, que je vois tout ça comme si j'y étais. Ah ! la bonne farce ! Toutes ses vieilles perruques qui essayent d'avoir un air grave, et Jack Dawkins qui leur parle, ma foi, tout à son aise et sans se gêner, comme si c'était le fils du président qui fit un speech après dîner. Ha ! ha ! ha ! »

Le fait est que le juif avait si bien échauffé l'imagination excentrique de son jeune ami, que celui-ci, après avoir plaint d'abord le fin Matois comme une victime du sort, le regardait maintenant comme l'acteur principal de la pièce la plus amusante et la plus comique, impatient de voir arriver le moment où son vieux camarade pourrait déployer toutes ses capacités.

« Il faudrait tâcher d'avoir de ses nouvelles aujourd'hui, de façon ou d'autre, dit Fagin. Comment faire ?

– Si j'y allais ? demanda Bates.

– Non pas ; pour tout au monde, il ne faut pas que tu y ailles ! Est-ce que tu es fou, voyons ! tu irais, grosse bête que tu es, te fourrer juste à l'endroit où… Non, Charlot, non. C'est bien assez d'en perdre un à la fois.

– Vous n'avez sans doute pas l'idée d'y aller, vous ? dit Charlot en lui lançant un coup d'œil malin.

– Ça ne ferait pas du tout l'affaire ! répondit Fagin en secouant la tête.

– Eh bien ! alors, pourquoi n'envoyez-vous pas ce conscrit ? demanda Bates en mettant la main sur l'épaule de Noé. Personne ne le connaît, lui.

– Au fait, s'il le veut bien…, dit le juif.

– S'il le veut bien ? interrompit Charlot. Pourquoi ne le voudrait-il pas ?

– Je ne sais pas, dit Fagin en se tournant vers Bolter ; je ne sais réellement pas…

– Ah ! c'est-à-dire que vous le savez bien, répliqua Noé en reculant vers la porte et remuant la tête d'un air inquiet. Non, non, pas de ça ! ce n'est pas de mon département, ça ; vous le savez bien !

– Quel département qu'il a donc pris, Fagin ? demanda Bates en toisant le corps efflanqué de Noé des pieds à la tête d'un air de profond dédain. Il est chargé, sans doute, de filer, quand les choses tournent mal, et de gober sa bonne part des régalades, quand ça va bien. C'est-y ça sa partie ?

– Ça ne vous regarde pas, répliqua Bolter. Ne prenez pas de ces libertés-là avec vos supérieurs, moutard, ou il pourrait vous en cuire ! »

Maître Bates partit d'un tel éclat de rire à cette terrible menace, que Fagin fut obligé d'attendre quelque temps avant de pouvoir s'interposer et représenter à Bolter qu'il n'y avait pas le moindre danger à visiter le bureau de police, d'autant plus que sa petite affaire n'était pas connue, et qu'on n'avait pas encore son signalement. Du diable si on irait s'imaginer qu'il fût allé là chercher un asile ! En prenant un déguisement convenable, il serait aussi en sûreté dans le bureau de police que partout ailleurs, puisque, de tous les endroits de la ville, celui-ci serait le dernier où on pût supposer qu'il allât de son plein gré.

Ces représentations, et surtout la crainte que lui inspirait le juif, persuadèrent Bolter, qui consentit à la fin d'assez mauvaise grâce à se charger de cette expédition. D'après les conseils de Fagin, il changea son costume pour celui d'un charretier, c'est-à-dire qu'il prit une blouse, une culotte de velours et des guêtres de peau, car le juif avait boutique montée. On lui donna aussi un chapeau de feutre bien garni de bulletins des barrières de péage, et on lui mit le fouet en main. Ainsi équipé, il devait entrer dans le bureau de police comme un paysan venant du marché de Covent-Garden, qui voulait satisfaire sa curiosité. Comme il était gauche, embarrassé et maigre, Fagin n'avait pas peur qu'il ne jouât pas son rôle dans la perfection.

Ces arrangements terminés, on lui donna tous les renseignements qui pouvaient lui faire reconnaître le Matois ; puis maître Bates le conduisit à travers des passages sombres et tortueux, tout près de Bowstreet. Il lui dépeignit le lieu où se trouvait le bureau de police et n'épargna pas les explications ; il lui dit d'aller tout droit dans le passage, que, dans la cour, il entrerait par la porte qui se trouvait à droite au haut des marches, et, qu'arrivé là, il ôterait son chapeau. Après quoi, Charlot lui recommanda de s'en aller seul et de faire vite, lui promettant de l'attendre en cet endroit.

Noé Claypole ou Maurice Bolter, comme il plaira au lecteur, suivit en tous points les instructions qu'il avait reçues. Grâce à Bates, qui connaissait à fond la localité, elles étaient si exactes, qu'il se trouva dans la salle d'audience sans avoir fait une seule question, ni rencontré le moindre obstacle. Il se sentit bientôt bousculé au milieu d'une foule de personnes composée principalement de femmes ; tout ce monde-là était entassé dans une chambre sale et dégoûtante, au fond de laquelle s'élevait une estrade, entourée d'une grille ; là se trouvait sur la gauche et contre le mur le banc des prévenus ; au milieu une tribune pour les témoins, et à droite, le bureau des magistrats. Ceux-ci étaient séparés du public par une cloison qui les dérobait aux

regards ; laissant au vulgaire le soin de deviner, s'il est possible, la majesté cachée de la cour sur son lit de justice.

Sur le banc des accusés, il n'y avait, pour le moment, que deux femmes : elles faisaient des signes de tête à leurs amis, qui y répondaient d'un air aimable. Le greffier lisait une déposition à deux officiers de police et à un homme assez simplement mis qui avait les deux coudes sur la table. Le geôlier était debout près de la balustrade, se tapant le nez nonchalamment avec une grosse clef qu'il avait à la main, et ne s'arrêtant dans cet exercice que pour rétablir le silence parmi les spectateurs, qui parlaient trop haut, ou pour dire sévèrement à une femme : « Emportez donc votre enfant, » lorsque la gravité des juges pouvait être compromise par les cris d'un marmot chétif que sa mère tenait à moitié suffoqué dans son châle. La pièce sentait le renfermé à faire mal au cœur ; les murailles étaient sales et le plafond tout noir. Il y avait sur le manteau de la cheminée un vieux buste enfumé, et au-dessus du banc des prévenus, une pendule couverte de poussière : c'était la seule chose qui parût marcher comme il faut ; car la dépravation ou la pauvreté, ou peut-être les deux ensemble avaient pétrifié les êtres animés renfermés dans cette enceinte, leur donnant la même teinte de momie et le même ton d'écume graisseuse qu'aux objets inanimés ensevelis sous cette couche d'ordure antique.

Noé chercha de tous côtés le Matois ; mais, quoiqu'il y eût là plusieurs femmes qui auraient très bien pu passer pour la mère ou la femme de ce charmant jeune homme, ou des hommes qui auraient pu passer pour son père à s'y tromper, il n'y avait personne qui répondit au signalement de M. Dawkins. Il attendit quelques instants dans un grand embarras et dans une grande incertitude jusqu'au moment où les femmes qui venaient d'être condamnées quittèrent la salle en faisant leurs grands airs. Elles furent aussitôt remplacées par un autre prévenu, qu'il reconnut du premier coup pour être l'objet de sa visite.

C'était, en effet, Dawkins qui venait de faire tranquillement son entrée dans la salle, ses manches d'habit retroussées comme à l'ordinaire, sa main gauche dans son gousset et son chapeau à la main droite. Il marchait devant le geôlier avec une tournure impayable. Lorsqu'il eut pris place au banc des prévenus, il demanda à haute et intelligible voix pourquoi on s'était permis de le placer dans cette situation humiliante.

« Voulez-vous vous taire ? dit le geôlier.

– Je suis citoyen anglais, n'est-ce pas ? répondit le Matois. Où sont mes privilèges ?

– N'ayez pas peur, vous les aurez bientôt, vos privilèges, et bien assaisonnés encore.

– Nous verrons un peu ce que le ministre de l'intérieur répondra à Cadet Bonbec si ça ne me les rend pas, mes privilèges. Eh bien ! voyons, de quoi qu'y s'agit ? Je vous serais bien obligé, messieurs les juges, de dépêcher cette petite affaire et de ne pas me tenir comme ça le bec dans l'eau, à lire votre journal. J'ai un rendez-vous avec un monsieur dans la Cité, et comme je suis homme de parole et très exact quand il s'agit d'affaire, il s'en ira, c'est sûr, si je ne suis pas arrivé à l'heure ; et puis je ne vous demanderai pas des dommages et intérêts pour le tort que vous m'aurez fait ; non, c'est le chat ! »

En ce moment, le Matois demanda le nom des deux vieux grigous assis sur le banc, là-bas. Ces paroles firent rire l'auditoire d'aussi bon cœur qu'aurait pu le faire maître Bates, s'il avait entendu la question.

« Silence donc, là ! cria le geôlier.

– De quoi s'agit-il ? demanda l'un des juges.

– D’un vol, monsieur le président.

– Ce garçon a-t-il déjà comparu devant le tribunal ?

– Il aurait dû comparaître bien des fois, reprit le geôlier. On l’a vu dans bien d’autres endroits, si on ne l’a pas vu ici. Pour moi, je le connais bien, allez, monsieur le président.

– Ah ! vous me connaissez, vous ? s’écria le Matois prenant note de la parole du geôlier. C’est bon ! C’est de la calomnie, rien que ça. »

Et l’auditoire de rire et le geôlier de crier toujours : « Silence donc, là ! »

« Eh bien ! maintenant, où sont les témoins ? demanda le greffier.

– Ah ! c’est juste ! où sont-ils donc les témoins, que je les voie ? »

Sa curiosité fut bientôt satisfaite : en ce moment s’avança un policeman qui avait vu le prisonnier mettre sa main dans la poche d’un individu au milieu de la foule et en retirer un mouchoir ; l’ayant trouvé trop vieux, il l’avait remis dans la poche du légitime possesseur, après s’en être servi pour son usage. En conséquence de ce fait, il avait arrêté le Matois aussitôt qu’il s’était trouvé près de lui. En le fouillant, on le trouva nanti d’une tabatière en argent portant sur le couvercle le nom de son propriétaire ; celui-ci, découvert grâce à l’Almanach des vingt-cinq mille adresses, jura à l’audience que la tabatière lui appartenait et qu’il l’avait perdue la veille, dans la foule. Il avait remarqué un jeune homme qui cherchait à s’échapper, et ce jeune homme était le prisonnier qu’il avait devant lui.

« Prévenu, avez-vous quelques questions à adresser au témoin ? demanda le président.

– Plus souvent que je m'abaisserai à engager une conversation avec lui ! répondit le fin Matois.

– Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

– Le président vous demande si vous avez quelque chose à dire pour votre défense, dit le geôlier en poussant du coude le Matois, qui gardait le silence.

– Ah ! pardon ! dit le Matois semblant se réveiller ; c'est-il à moi que vous parlez, mon garçon ?

– Je n'ai jamais vu un vagabond pareil, monsieur le président, dit le geôlier en ricanant. N'avez-vous rien à dire, encore une fois, blanc-bec ?

– Non, je n'ai rien à dire ici, car nous ne sommes pas dans la boutique à la justice ; sans compter que mon avocat est en train de déjeuner avec le vice-président de la Chambre des communes ; mais autre part, c'est différent ! j'aurai quelque chose à dire, et lui aussi, et nous aurons là nos amis, qui sont nombreux et très respectables. Nous leur ferons voir, à ces bavards-là, qu'ils auraient mieux fait de ne pas venir au monde. Pourquoi leurs domestiques ne les ont-ils pas pendus à leurs portemanteaux, au lieu de les laisser venir ici pour m'ennuyer. Je…

– Reconduisez cet homme en prison, dit le greffier ; le tribunal le déclare en état d'arrestation.

– Allons, marchons ! dit le geôlier.

– C'est bon ! c'est bon ! on y va, reprit le fin Matois en brossant son chapeau avec la paume de sa main. Ah ! dit-il en s'adressant aux magistrats, ça ne vous servira de rien de faire les effrayés comme ça… Je ne vous ferai pas grâce d'un fétu. Pas de ça ! Ah ! mes petits bijoux, je vous le ferai payer cher ; je ne voudrais pas être à votre place pour quelque chose ; vous auriez beau tomber à mes genoux pour me demander de m'en aller en liberté que je refuserais. Allons ! vous, emmenez-moi en prison, et dépêchez-vous ! »

En disant ces mots, le fin Matois se laissa appréhender au collet, répétant avec menaces, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la cour, qu'il en ferait une affaire parlementaire ; il accompagna ces paroles d'une grimace à l'adresse du geôlier, en riant aux éclats et en se rengorgeant.

Lorsqu'il eut vu mettre le prisonnier en cellule, Noé revint au galop à l'endroit où il avait quitté maître Bates. Après avoir attendu quelque temps au lieu du rendez-vous, il l'aperçut au fond d'une petite cachette où il s'était retiré, pour s'assurer de là que personne de suspect ne suivait son nouvel ami.

Ils se hâtèrent de revenir tous les deux pour rapporter à Fagin l'émouvante nouvelle que le Matois faisait honneur à son éducation et qu'il était en train de fonder glorieusement sa réputation.

CHAPITRE XLIV.
Le moment vient pour Nancy de tenir la promesse qu'elle a faite à Rose Maylie. – Elle y manque.

Quelque habituée qu'elle fût à la ruse et à la dissimulation, Nancy ne put cacher entièrement l'effet que produisait sur son esprit la pensée de la démarche qu'elle avait faite. Elle se souvenait que le perfide juif et le brutal Sikes lui avaient confié des projets qu'ils avaient cachés à tout autre, persuadés qu'elle méritait toute leur confiance et qu'elle était à l'abri de tout soupçon ; sans doute ces projets étaient méprisables, ceux qui les formaient étaient des êtres infâmes, et Nancy n'avait dans le cœur que de la haine contre le juif, qui l'avait entraînée peu à peu dans un abîme sans issue de crimes et de misères ; et pourtant, il y avait des instants où elle se sentait ébranlée dans sa résolution par la crainte que ses révélations ne fissent tomber le juif comme il le méritait dans le précipice qu'il avait si longtemps évité, et qu'elle ne fût la cause de sa perte.

Cependant ce n'était là que l'indécision d'un esprit incapable, il est vrai, de se détacher entièrement d'anciens compagnons, d'anciens associés, mais capable pourtant de se fixer attentivement sur un objet, et résolu à ne s'en laisser distraire par aucune considération. Ses craintes pour Sikes auraient été pour elle un motif bien plus puissant de reculer quand il en était temps encore ; mais elle avait stipulé que son secret serait religieusement gardé ; elle n'avait pas dit un mot qui pût permettre de faire découvrir le brigand ; elle avait refusé, pour l'amour de lui, d'accepter un refuge où elle eût été à l'abri du vice et de la misère ; que pouvait-elle faire de plus ? son parti était pris.

Bien que ses combats intérieurs aboutissent toujours à cette conclusion, ils troublaient son esprit de plus en plus, et même ils se trahissaient au dehors. En quelques jours elle devint pâle et maigre ; parfois elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle, et ne prenait aucune part aux conversations où elle eût été auparavant la plus bruyante. Il lui arrivait de rire sans motif, de s'agiter sans cause apparente ; puis, quelques instants après, elle restait assise, silencieuse et abattue, la tête dans ses mains, et l'effort qu'elle faisait pour sortir de cet état d'abattement, indiquait mieux encore que tous les autres signes, combien elle était mal à l'aise et combien ses pensées étaient loin des sujets discutés par ceux qui l'entouraient.

On était arrivé au dimanche soir, et l'horloge de l'église voisine sonnait l'heure. Sikes et le juif étaient en train de causer, mais ils s'arrêtèrent pour écouter. La jeune fille, accroupie sur une chaise basse, leva la tête et écouta aussi attentivement ; onze heures sonnaient.

« Il sera minuit dans une heure, dit Sikes en levant le rideau pour regarder dans la rue ; il fait noir comme dans un four ; voilà une nuit qui serait bonne pour les affaires.

– Ah ! répondit le juif ; quel dommage, Guillaume mon ami, que nous n'ayons rien à exécuter pour le moment !

– Vous avez raison une fois dans votre vie, dit brusquement Sikes, c'est dommage, car je suis en bonnes dispositions. »

Le juif soupira et hocha la tête d'un air découragé.

« Il faudra réparer le temps perdu, dit Sikes, dès que nous aurons mis en train quelque bonne opération.

– Voilà ce qui s'appelle parler, mon cher, répondit le juif, en se hasardant à lui poser la main sur l'épaule ; cela me fait du bien de vous entendre parler ainsi.

– Cela vous fait du bien ! s'écria Sikes; tant mieux, en vérité.

– Ha ! ha ! ha ! fit le juif en riant, comme s'il était encouragé par cette concession de Sikes; je vous reconnais ce soir, Guillaume, vous voilà tout à fait dans votre assiette.

– Je ne suis pas dans mon assiette quand je sens votre vieille griffe sur mon épaule ; ainsi, à bas les pattes, dit Sikes, en repoussant la main du juif.

– Cela vous agace les nerfs, Guillaume, il vous semble qu'on vous pince, n'est-ce pas ? dit le juif, résolu à ne se fâcher de rien.

– Cela me fait l'effet comme si j'étais pincé par le diable, répliqua Sikes. Il n'y a jamais eu d'homme avec une mine comme la vôtre, sauf peut-être votre père, et encore je suppose que sa barbe rousse est grillée depuis longtemps ; à moins que vous ne veniez tout droit du diable, sans aucune génération intermédiaire, ce qui ne m'étonnerait pas le moins du monde. »

Fagin ne répondit rien à ce compliment ; mais il tira Sikes par la manche, et lui montra du doigt Nancy qui avait profité de la conversation pour mettre son chapeau, et qui se dirigeait vers la porte.

« Hola ! Nancy, dit Sikes, où diable vas-tu si tard ?

– Pas loin d'ici.

– Qu'est-ce que c'est que cette réponse là ? dit Sikes, où vas-tu ?

– Pas loin d'ici, vous dis-je.

– Et je demande où ? reprit Sikes avec sa grosse voix ; m'entends-tu ?

– Je ne sais où, répondit la jeune fille.

– Eh ! bien, moi, je le sais, dit Sikes, plus irrité de l'obstination de Nancy que de son projet de sortir. Tu ne vas nulle part, assieds-toi.

– Je ne suis pas bien, je vous l'ai déjà dit, répondit la jeune fille. J'ai besoin de prendre l'air.

– Mets la tête à la fenêtre et prends l'air à ton aise, dit Sikes.

– Ce n'est pas assez, reprit Nancy ; il faut que j'aille respirer dans la rue.

– Alors tu t'en passeras, » répondit Sikes; et en même temps il se leva, ferma la porte à double tour, retira la clef de la serrure, et, enlevant le chapeau de Nancy, il le lança au haut d'une vieille armoire. « Voilà, dit le brigand ; maintenant, tiens-toi tranquille à ta place, hein ?

– Ce n'est pas un chapeau qui m'empêchera de sortir, dit la jeune fille en devenant très pâle. Qu'as-tu, Guillaume ? sais-tu ce que tu fais ?

– Si je sais ce que… Oh ! cria Sikes en se tournant vers Fagin, elle n'a pas la tête à elle, voyez-vous ; autrement elle n'oserait pas me parler ainsi.

– Vous me ferez prendre un parti extrême, murmura la jeune fille en posant ses deux mains sur sa poitrine comme pour l'empêcher de se soulever violemment ; laissez-moi sortir… tout de suite… à l'instant même…

– Non ! hurla Sikes.

– Dites-lui de me laisser sortir, Fagin : il fera bien, dans son intérêt ; m'entendez-vous ? s'écria Nancy en frappant du pied sur le plancher.

– T'entendre ! répéta Sikes en se tournant sur sa chaise pour la regarder en face ; si je t'entends encore une minute, je te fais étrangler par le chien ; qu'est-ce qui te prend donc, pendarde !

– Laissez-moi sortir, » dit la jeune fille avec la plus vive insistance ; puis s'asseyant sur le plancher, elle reprit : « Guillaume, laisse-moi sortir ; tu ne sais pas ce que tu fais, tu ne le sais pas, en vérité ; seulement une heure, voyons !

– Que je sois haché en mille pièces, si cette fille n'a pas la tête sautée, dit Sikes en la prenant brusquement par le bras. Allons, debout.

– Non, jusqu'à ce que tu me laisses sortir.

– Jamais… jamais…

– Laisse-moi sortir ! criait la jeune fille. »

Sikes attendit un moment favorable pour lui saisir tout à coup les mains, et l'entraîna luttant et se débattant dans une petite pièce voisine, où il s'assit sur un banc, et la fit asseoir de force sur une chaise ; elle continua à se débattre et à implorer le brigand, jusqu'à ce qu'elle eût entendu sonner minuit ; alors, épuisée et à bout de forces, elle cessa d'insister plus longtemps.

Après l'avoir engagée, avec force jurements, à ne plus faire aucun effort pour sortir ce soir-là, Sikes la laissa se remettre à loisir et vint retrouver le juif.

« Morbleu ! dit le brigand en essuyant la sueur qui ruisselait sur sa figure ; voilà une étrange fille !

– Vous ne vous trompez pas, Guillaume, répondit le juif d'un air soucieux ; vous ne vous trompez pas.

– Pourquoi diable s'est-elle fourré dans la tête de sortir ce soir ? demanda Sikes ; qu'en pensez-vous ? Voyons, vous devez la connaître mieux que moi : qu'est-ce que cela signifie ?

– Entêtement, je suppose, entêtement de femme, mon cher, répondit le juif en haussant les épaules.

– C'est cela, je suppose, gronda Sikes Je croyais l'avoir domptée, mais elle est aussi mauvaise que jamais.

– Elle est pire, dit le juif avec son air soucieux. Je ne l'ai jamais vue dans un tel état, pour si peu de chose.

– Ni moi non plus, dit Sikes ; je crois que c'est cette maudite fièvre qu'elle aura gagnée aussi, et qui ne veut pas sortir. Ça se pourrait bien, n'est-ce pas ?

– C’est assez probable, répondit le juif.

– Si cela lui reprend, dit Sikes, je lui ferai une petite saignée, sans déranger le médecin. »

Le juif fit un signe de tête qui voulait dire qu’il approuvait ce mode de traitement.

« Quand j’étais la, étendu sur le dos, elle était nuit et jour à mon chevet ; et vous, vieux loup que vous êtes, vous ne vous êtes pas montré une fois, dit Sikes. Nous avons été bien pauvres pendant tout ce temps-là, et je pense que c’est là ce qui lui a mis la tête à l’envers ; elle est restée si longtemps enfermée, qu’il n’est pas étonnant qu’elle veuille prendre l’air, hein ?

– Sans doute, mon cher, répondit le juif à voix basse. Chut ! »

Comme il disait ces mots, la jeune fille reparut et alla s’asseoir à la même place qu’auparavant ; ses yeux étaient rouges et gonflés. Elle se mit à se balancer, à secouer la tête, et, un instant après, elle partit d’un éclat de rire.

« Allons, la voilà qui passe d’un extrême à l’autre ! » s’écria Sikes en regardant son compagnon d’un air extrêmement surpris.

Le juif lui fit signe de ne pas insister davantage, et au bout de quelques minutes, la jeune fille reprit sa contenance habituelle : après avoir dit tout bas à Sikes qu’il n’y avait pas pour elle de rechute à craindre, Fagin lui souhaita le bonsoir et prit son chapeau ; il s’arrêta sur le seuil de la porte, et regardant autour de lui, il demanda si personne ne voulait l’éclairer jusqu’au bas de l’escalier.

« Éclaire-le, dit Sikes en bourrant sa pipe. Ce serait dommage qu'il se cassât le cou lui-même au lieu de donner aux amateurs de curiosités le plaisir de le voir pendre. »

Nancy suivit le vieillard jusqu'au bas de l'escalier, une chandelle à la main. Arrivés dans le passage, celui-ci mit un doigt sur ses lèvres, se rapprocha de la jeune fille et lui dit tout bas :

« Qu'y a-t-il donc, Nancy, ma chère ?

– Que voulez-vous dire ? répondit-elle sur le même ton.

– La raison de tout ceci ? reprit Fagin ; s'il est si dur pour toi (en même temps il montrait de son doigt ridé le haut de l'escalier), car c'est une brute, Nancy, une bête brute… pourquoi ne pas…

– Eh bien ! dit-elle comme Fagin se taisait, la bouche contre son oreille et les yeux fixés sur les siens.

– Rien de plus pour le moment, dit le juif ; nous en reparlerons. Tu as en moi un ami, Nancy, un ami à toute épreuve ; j'ai un moyen tout prêt, un moyen sûr et sans danger ; si tu sens le besoin de te venger de ceux qui te traitent comme un chien… Comme un chien !… plus mal que son chien, car il est quelquefois de bonne humeur avec le sien… adresse-toi à moi… Je te le répète, adresse-toi à moi : il n'est pour toi qu'une connaissance d'hier, mais tu me connais de longue date, Nancy.

– Je vous connais bien, répondit la jeune fille sans manifester la moindre émotion. Bonsoir. »

Fagin reprit le chemin de sa demeure, tout absorbé par les pensées qui s'agitaient dans son cerveau. Il avait conçu l'idée,

non plus seulement d'après ce qui venait de se passer, bien que cela n'eût fait que l'y affermir, mais lentement et par degrés, que Nancy, fatiguée de la brutalité du brigand, s'était prise d'affection pour quelque nouvel ami ; le changement qui s'était produit dans son humeur, ses absences répétées, son indifférence pour les intérêts de la bande, pour lesquels elle montrait jadis tant de zèle, et de plus, son impatient désir de sortir ce soir-là à une heure déterminée, tout favorisait cette supposition, et même, aux yeux du juif du moins, la changeait en certitude. Ce n'était pas un de ses élèves qui était l'objet de ce nouveau caprice : quel qu'il fût, ce devait être une précieuse acquisition, surtout avec un auxiliaire de la trempe de Nancy, et il fallait absolument, pensait Fagin, se l'attacher sur-le-champ.

Mais il y avait à résoudre une autre question plus ardue. Sikes en savait trop long, et ses sarcasmes grossiers avaient fait au juif des blessures qui, pour être cachées, n'en étaient pas moins profondes. Nancy doit bien savoir, se disait Fagin, que si elle le quitte, elle ne sera jamais à l'abri de sa fureur ; son nouvel amant y passera, c'est chose sûre ; il sera estropié, peut-être tué : qu'y aurait-il d'étonnant, pour peu qu'on l'y poussât, à ce qu'elle consentit à empoisonner Sikes ? Il y a des femmes qui en ont fait autant, et qui ont même fait pis, en pareille occurrence. J'en aurais fini avec ce dangereux gredin, cet homme que je hais ; un autre serait là pour le remplacer, et mon influence sur Nancy, avec la connaissance que j'aurais de son crime, serait irrésistible.

Ces réflexions s'étaient fait jour dans l'esprit du juif pendant le peu de temps qu'il était resté seul dans la chambre du brigand ; tout plein de ces pensées, il avait saisi la première occasion de sonder les intentions de la jeune fille, et en la quittant, il lui avait glissé, comme nous l'avons vu, quelques mots à l'oreille. Elle n'en avait paru nullement surprise, et il était impossible qu'elle n'en eût pas saisi la portée. Évidemment elle

avait parfaitement compris de quoi il s'agissait : le coup d'œil qu'elle avait lancé à Fagin en le quittant en était la preuve.

Mais peut-être hésiterait-elle à s'entendre avec lui pour faire périr Sikes, et c'était pourtant là le principal but à atteindre. Comment pourrai-je accroître mon influence sur elle ? se disait le juif en regagnant sa demeure à pas de loup ; comment acquérir encore plus d'empire sur elle ?

Un esprit comme celui de Fagin était fécond en expédients : s'il pouvait, sans arracher directement un aveu à la jeune fille, la faire surveiller, et découvrir la cause de son changement, puis la menacer de tout révéler à Sikes dont elle avait si grand'peur, à moins qu'elle ne consentit à entrer dans ses vues, ne pourrait-il pas alors compter sur son obéissance ?

« C'est sûr, dit Fagin, presque à haute voix. Elle n'oserait plus alors me refuser ; non, pour rien au monde ; l'affaire est bonne, le moyen est tout trouvé et sera mis en œuvre. Je te tiens, ma mignonne. »

Il jeta derrière lui un regard affreux, et fit un geste menaçant dans la direction de l'endroit où il avait laissé le brigand, puis continua son chemin, agitant ses mains osseuses dans les poches de sa vieille redingote, où il semblait à chaque mouvement de ses doigts crispés, qu'il écrasait un ennemi détesté.

CHAPITRE XLV.
Fagin confie à Noé Claypole une mission secrète.

Fagin se leva de bonne heure le lendemain matin, et attendit avec impatience l'arrivée de son nouvel associé. Celui-ci, après un délai que le juif trouva interminable, se présenta enfin et attaqua le déjeuner avec voracité.

« Bolter, dit le juif en avançant sa chaise et en s'asseyant en face de Maurice Bolter.

– Eh bien ! me voici, répondit Noé ; qu'y a-t-il ? ne me demandez pas de rien faire avant d'avoir fini de manger, il n'y a pas moyen ; il paraît qu'ici on n'a pas seulement le temps d'avaler.

– Vous pouvez causer tout en mangeant, n'est-ce pas ? dit Fagin en maudissant du fond du cœur la voracité de son jeune ami.

– Oh ! oui, je peux causer, je n'en fonctionnerai que mieux, dit Noé en coupant un énorme morceau de pain. Où est Charlotte ?

– Elle est sortie, dit Fagin ; je l'ai envoyée dehors ce matin avec l'autre jeune fille, parce que je voulais être seul avec vous.

– Eh bien ! dit Noé, vous auriez dû d'abord lui faire faire des rôties. Continuez : cela ne me gène pas. »

Noé semblait, en effet, ne craindre aucune interruption, et il s'était évidemment mis à table avec la ferme résolution de ne pas perdre un coup de dent.

« Vous vous en êtes joliment tiré hier, mon cher, dit le juif ; c'est superbe, six shillings dix pence pour le premier jour ; vous ferez fortune dans le commerce.

– N'oubliez pas de compter les trois pots d'étain et la boite à lait, dit M. Bolter.

– Non, non, mon cher, répondit le juif, c'était un trait de génie que de prendre les pots d'étain, mais c'est un véritable coup de maître que d'avoir escamoté la boîte à lait.

– Ce n'est pas mal, je pense, pour un commençant, remarqua M. Bolter avec complaisance. J'ai pris les pots à la devanture d'un sous-sol ; la boîte à lait pendait à la porte d'un cabaret, j'ai pensé qu'elle pourrait se rouiller à la pluie ou attraper un rhume, ha ! ha ! ha ! »

Le juif feignit de rire de tout son cœur, et M. Bolter, après avoir bien ri de son côté, finit d'avaler gloutonnement sa tartine de beurre, et se mit à en faire une seconde.

« J'ai besoin de vous, Bolter, dit Fagin en s'accoudant sur la table, j'ai besoin de vous pour une besogne qui exige beaucoup de soin et de précaution.

– Ah çà ! répondit Bolter, n'allez pas me faire courir des risques ni m'envoyer encore au bureau de police ; ça ne me va pas, pas du tout ; je ne vous dis que ça.

– Il n’y a aucun danger à courir, dit le juif, pas l’ombre d’un danger. Il s’agit seulement de guetter une femme.

– Une vieille femme ? demanda M. Bolter.

– Une jeune femme, répondit Fagin.

– Je puis m’en acquitter fort bien, dit Bolter ; à l’école j’étais un fameux rapporteur. Et pourquoi faut-il la guetter ? Pas pour…

– Pour rien du tout, interrompit le juif ; seulement pour me dire où elle va, qui elle voit, et autant que possible ce qu’elle dit. Il faudra se souvenir de la rue, si c’est une rue, ou de la maison, si c’est une maison, et me procurer tous les renseignements possibles.

– Combien me donnerez-vous pour la peine ? demanda Noé en posant son verre et en regardant le juif dans le blanc des yeux.

– Si vous vous en acquittez bien, vous aurez une livre sterling, mon cher, une grosse livre sterling, dit Fagin qui voulait allécher Noé le plus possible. Et je n’ai jamais donné autant pour n’importe quelle besogne où il n’y avait pas gros à gagner.

– Quelle est cette femme ? demanda Noé.

– Une de nous.

– Oh ! oh ! dit Noé en se frottant le bout du nez, vous vous défiez d’elle, à ce qu’il paraît ?

– Elle a fait quelques nouvelles connaissances, mon cher, et il faut que je sois au courant, répondit le juif.

– Compris, dit Noé ; c'est tout bonnement pour avoir le plaisir de faire aussi leur connaissance, si ce sont des gens respectables, hein ? Ha ! ha ! ha ! Je suis votre homme.

– J'en étais sûr, dit Fagin enhardi par le succès de sa proposition.

– Sans doute, sans doute, reprit Noé. Où est-elle ? où faut-il l'attendre ? quand faut-il me mettre en campagne ?

– Quant à cela, mon cher, je vous tiendrai au courant ; je vous la ferai voir quand il en sera temps, dit Fagin. Tenez-vous prêt et laissez-moi faire. »

Ce soir-là et le lendemain et le surlendemain, l'espion resta botté et accoutré de son costume de charretier, prêt à sortir au premier mot de Fagin. Six soirées se passèrent ainsi, six longues et mortelles soirées, et chaque soir Fagin rentra avec un air désappointé, et déclara sèchement que le moment n'était pas venu. Le septième jour, il rentra plus tôt qu'à l'ordinaire, et si content qu'il ne put dissimuler sa satisfaction ; c'était le dimanche.

« Elle sort ce soir, dit Fagin, et pour l'affaire en question j'en suis sûr, car elle est restée seule toute la journée, et l'homme dont elle a peur ne rentrera guère avant le jour. Venez avec moi ; vite. »

Noé fut debout en un clin d'œil sans dire un mot, car l'activité du juif l'avait gagné. Ils sortirent sans bruit de la maison, franchirent rapidement un dédale de rues et arrivèrent enfin à

la porte d'une taverne que Noé reconnut pour être celle où il avait couché le soir de son arrivée à Londres.

Il était onze heures passées et la porte était fermée ; le juif siffla légèrement et elle roula doucement sur ses gonds ; ils entrèrent sans bruit et la porte se referma derrière eux.

Fagin et le jeune juif qui leur avait ouvert, osant à peine murmurer une parole, montrèrent du doigt à Noé une petite lucarne et lui firent signe de grimper jusque-là et d'observer la personne qui se trouvait dans la pièce voisine.

« Est-ce là la femme en question ? » demanda-t-il d'une voix si basse qu'on pouvait à peine l'entendre.

Le juif fit signe que oui.

« Je ne vois pas bien sa figure, dit tout bas Noé ; elle a les yeux fixés à terre et la chandelle est derrière elle.

– Ne bougez pas, » murmura Fagin ; il fit un signe à Barney qui disparut et se montra bientôt dans la pièce voisine. Sous prétexte de moucher la chandelle, il la posa devant la jeune fille à laquelle il adressa quelques mots pour lui faire lever la tête.

« Je la vois maintenant, dit l'espion.

– La voyez-vous bien ? demanda le juif.

– Je la reconnaîtrais entre mille. »

Noé quitta la lucarne, la porte s'ouvrit et la jeune fille sortit. Fagin fit retirer Noé derrière un vitrage garni de rideaux, et ils retinrent leur respiration au moment où Nancy passa à quel-

ques pieds de leur cachette, et sortit par la porte par laquelle ils étaient entrés.

« Psit ! fit Barney qui tenait la porte ; voici le moment. »

Noé échangea un regard avec Fagin et s'élança dehors.

« À gauche, lui dit tout bas Barney. Prenez le trottoir de l'autre côté de la rue, et attention ! »

Noé obéit, et, à la lueur du gaz, il aperçut la jeune fille en marche à quelque distance devant lui ; il n'avança qu'autant qu'il jugea prudent de le faire, et se tint de l'autre côté de la rue pour mieux observer les mouvements de Nancy. À plusieurs reprises elle regarda autour d'elle avec inquiétude ; une fois même elle s'arrêta pour laisser passer deux hommes qui la suivaient de près. À mesure qu'elle avançait, elle semblait reprendre courage et marchait d'un pas plus ferme et plus résolu. L'espion se tint toujours derrière elle, à la même distance, et la suivit sans la quitter des yeux.

CHAPITRE XLVI.
Le rendez-vous.

Les horloges sonnaient onze heures trois quarts quand deux personnes se montrèrent sur le pont de Londres. L'une marchait d'un pas léger et rapide : c'était une femme qui regardait autour d'elle d'un air empressé, comme pour découvrir quelqu'un qu'elle attendait ; l'autre était un homme qui se glissait dans l'ombre, réglant son pas sur celui de la femme, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, et s'avançant rapidement dès qu'elle reprenait sa marche, mais sans jamais la gagner de vitesse dans l'ardeur de sa poursuite. Ils traversèrent ainsi le pont de la rive de Middlesex à celle de Surrey ; puis la femme revint sur ses pas d'un air désappointé, comme si l'examen rapide qu'elle faisait des passants eût été sans résultat : ce mouvement fut brusque, mais ne trompa pas la vigilance de celui qui la guettait. Il se posta dans un des petite réduits qui surmontent les piles du pont, se pencha sur le parapet pour mieux cacher son visage, et la laissa passer sur le trottoir opposé ; quand il se trouva à la même distance d'elle qu'auparavant, il reprit tranquillement son allure de promeneur et se remit à la suivre. Arrivée au milieu du pont, elle s'arrêta. L'homme s'arrêta aussi.

La nuit était très noire. La journée avait été pluvieuse, et à cette heure, et dans ce lieu, il y avait peu de passants : ceux qui regagnaient en hâte leur demeure, traversaient vite sans faire attention à cette femme ni à l'homme qui la suivait, et peut-être même sans les voir ; il n'y avait rien là qui dût attirer l'attention des pauvres gens de ce quartier de Londres, qui passaient le pont par hasard pour aller chercher un gîte pour la nuit sous une porte ou dans quelque masure abandonnée. Ils restaient

donc tous deux silencieux, sans échanger une parole avec aucun passant.

La rivière était couverte d'un épais brouillard au travers duquel on apercevait à peine la lueur rougeâtre des feux allumés sur les bateaux amarrés sous le pont ; il était difficile de distinguer dans l'obscurité les bâtiments noircis qui bordaient la Tamise. De chaque côté, de vieux magasins entamés s'élevaient d'une masse confuse de toits et de pignons, et semblaient se pencher sur l'eau trop sombre pour que leur forme indécise pût s'y refléter. On apercevait dans l'ombre la tour antique de l'église Saint-Sauveur et la flèche de Saint-Magnus, ces séculaires gardiens du vieux pont ; mais la forêt de mâts des navires arrêtés en aval et les flèches des autres églises étaient presque entièrement cachées à la vue.

La jeune fille, toujours surveillée par son espion caché, avait arpenté le pont à plusieurs reprises quand la grosse cloche de Saint-Paul annonça le décès d'un jour de plus.

Minuit sonnait sur la populeuse cité, pour les palais comme pour la mansarde, pour la prison, pour l'hôpital ; pour tous enfin il était minuit, pour ceux qui naissent et pour ceux qui meurent, pour le cadavre glacé comme pour l'enfant tranquillement endormi dans son berceau.

Au moment où l'heure finissait de sonner, une jeune demoiselle et un vieux monsieur à cheveux gris descendirent d'un fiacre, à peu de distance ; ils renvoyèrent la voiture et vinrent droit au pont. À peine avaient-ils mis le pied sur le trottoir que la jeune fille tressaillit et se dirigea aussitôt vers eux.

Ils s'avançaient en regardant autour d'eux de l'air de gens qui attendent quelque chose sans avoir grande espérance de trouver ce qu'ils attendent, quand ils furent tout à coup rejoints

par la jeune fille ; ils s'arrêtèrent en poussant un cri de surprise qu'ils réprimèrent aussitôt, car, au même instant, un individu en costume de paysan passa tout près d'eux et les frôla même en passant.

« Pas ici, dit Nancy d'un air effaré ; j'ai peur de vous parler ici ; venez là-bas, au pied de l'escalier. »

Comme elle disait ces mots et montrait du doigt la direction qu'elle voulait prendre, le paysan tourna la tête, leur demanda brusquement de quel droit ils occupaient tout le trottoir, et continua son chemin.

L'escalier que désignait la jeune fille était celui qui, du côté de la rive de Surrey et de l'église Saint-Sauveur, descend du pont à la rivière. L'homme vêtu en paysan se dirigea vers ce lieu sans être remarqué, et, après avoir un instant examiné les alentours, se mit à descendre les degrés.

Cet escalier est attenant au pont et se compose de trois parties ; juste à l'endroit où finit la seconde, le mur de gauche se termine par un pilastre faisant face à la Tamise. En cet endroit les marches s'élargissent, de sorte qu'une personne tournant l'angle du mur ne peut être vue de celles qui se trouvent au dessus, n'en fût-elle séparée que par une seule marche. Arrivé en cet endroit, le paysan jeta un regard rapide autour de lui, et, voyant qu'il n'y avait pas de meilleure cachette et qu'il y avait beaucoup de place, grâce à la marée basse, il se blottit de côté, le dos appuyé contre le pilastre, et attendit, presque certain que les trois interlocuteurs ne descendraient pas plus bas, et que, s'il ne pouvait entendre leur conversation, il serait toujours à même de les suivre en toute sûreté.

Le temps lui parut si long dans cet endroit solitaire, et il était si avide de connaître la cause d'une entrevue si différente

de ce qu'il attendait, que plus d'une fois il fut sur le point d'abandonner la partie, et de croire que les trois personnages s'étaient arrêtés beaucoup plus haut, ou qu'ils s'étaient dirigés vers un endroit tout différent, pour s'y livrer à leur mystérieux entretien. Il allait sortir de sa cachette et remonter sur le pont, quand il entendit un bruit de pas, et presque au même instant la voix de personnes causant tout près de lui.

Il se colla contre le mur, et respirant à peine, il écouta attentivement.

« C'est assez comme cela, dit une voix qui était évidemment celle du monsieur, je ne souffrirai pas que cette jeune demoiselle aille plus loin. Bien des gens n'auraient pas eu assez de confiance en vous pour vous suivre jusqu'ici ; mais vous voyez que je veux vous faire plaisir.

– Me faire plaisir ! dit la jeune fille qui les conduisait ; vous êtes bien obligeant, monsieur, en vérité ! me faire plaisir ! Bah ! ne parlons pas de cela.

– Eh bien ! dit le monsieur d'un ton plus bienveillant, dans quelle intention pouvez-vous nous avoir amenés en un lieu si étrange ? Pourquoi ne pas nous avoir laissés causer avec vous sur le pont, où il fait clair, où il passe un peu de monde, au lieu de nous amener dans cet affreux trou ?

– Je vous ai déjà dit, répondit Nancy, que j'avais peur de vous parler là-haut. Je ne sais pas pourquoi, ajouta-t-elle en frissonnant, mais je suis en proie ce soir à une telle terreur, que je puis à peine me tenir debout.

– Et de quoi avez-vous peur ? demanda le monsieur, qui semblait compatir à son état.

– Je ne saurais trop dire de quoi, répondit-elle ; je voudrais le savoir. J'ai été toute la journée préoccupée d'horribles pensées de mort et de linceuls sanglants ; j'avais ouvert un livre ce soir pour passer le temps, et j'avais toujours les mêmes objets devant les yeux.

– Effet de l'imagination, dit le monsieur en tâchant de la calmer.

– Ce n'est pas de l'imagination, répondit la jeune fille d'une voix sourde ; je jurerais que j'ai vu le mot « cercueil » écrit à chaque page du livre, en gros caractères noirs, et qu'on en portait un près de moi ce soir dans la rue.

– Il n'y a rien d'étonnant à cela, dit le monsieur ; j'en ai rencontré souvent.

– *De vrais cercueils*, répliqua-t-elle, mais pas comme celui que j'ai vu. »

Il y avait quelque chose de si étrange dans le ton de la jeune fille, que l'espion caché frissonna et sentit son sang se glacer dans ses veines. Il se remit en entendant la douce voix de la jeune demoiselle qui demandait à Nancy de se calmer, et de ne pas laisser aller à ces affreuses pensées.

« Parlez-lui avec bonté, dit-elle au monsieur qui l'accompagnait. La pauvre créature ! elle semble en avoir besoin.

– Vos pasteurs orgueilleux m'auraient regardé avec dédain dans l'état où je suis ce soir, et m'auraient prêché flammes et vengeance, dit Nancy. Oh ! chère demoiselle, pourquoi ceux qui s'arrogent le titre d'hommes de Dieu, ne sont-ils pas, pour nous autres malheureuses, aussi bons et aussi bienveillants que vous l'êtes, vous qui ayant la beauté et tant de qualités qui leur man-

quent, pourriez être un peu fière, au lieu de les surpasser en humilité ?

– Ah ! oui, dit le monsieur ; le Turc, après avoir fait ses ablutions, se tourne vers l'Orient pour dire ses prières ; de même, ces bonnes gens, après avoir pris un maintien de circonstance, lèvent les yeux au ciel pour l'implorer : entre le Musulman et le Pharisien, mon choix est fait. »

Ces paroles semblaient s'adresser à la jeune demoiselle, et étaient peut-être destinées à laisser à Nancy le temps de se remettre. Le vieux monsieur s'adressa bientôt à cette dernière :

« Vous n'êtes pas venue ici dimanche dernier ? lui dit-il.

– Je n'ai pas pu venir, répondit Nancy : on m'a retenue de force.

– Qui donc ?

– Guillaume… celui dont j'ai déjà parlé à mademoiselle.

– Vous n'avez pas été soupçonnée, j'espère, d'être en communication avec qui que ce soit, à propos de l'affaire qui nous amène ici ce soir ! demanda le monsieur d'un air inquiet.

– Non, répondit la jeune fille en hochant la tête ; il ne m'est pas très facile de sortir, à moins de dire où je vais ; je n'aurais pu aller voir mademoiselle, si je n'avais fait prendre à Guillaume une dose de laudanum avant de sortir.

– S'est-il réveillé avant votre retour ? demanda le monsieur.

– Non ; et ni lui, ni personne ne me soupçonne.

– Tant mieux, dit le monsieur. Maintenant, écoutez-moi.

– Je suis prête, répondit Nancy.

– Cette jeune demoiselle, dit le monsieur, m'a communiqué, ainsi qu'à quelques amis en qui on peut avoir toute confiance, ce que vous lui avez dit, il y a environ quinze jours. Je vous avoue que j'ai d'abord hésité à croire que vous méritassiez confiance ; mais maintenant je crois fermement que vous en êtes digne.

– Oui, dit vivement la jeune fille.

– J'en suis convaincu, je vous le répète. Pour vous prouver que je suis disposé à me fier à vous, je vous avouerai, sans détour, que nous nous proposons d'arracher par la terreur, le secret, quel qu'il soit, de cet individu qu'on appelle Monks ; mais, ajouta le monsieur, si nous ne pouvons mettre la main sur lui, ou si nous ne pouvons tirer de lui ce que nous voulons, il faudra nous livrer le juif.

– Fagin ! dit la jeune fille, en reculant d'un pas.

– Il faudra nous livrer cet homme, répéta le monsieur.

– Je ne ferai pas cela, jamais, répondit Nancy. C'est un démon ! c'est pis qu'un démon ; mais je ne ferai pas cela.

– Vous ne voulez pas ? dit le monsieur qui semblait s'attendre à cette réponse.

– Jamais ! répartit Nancy.

– Pourquoi ?

– Pour une raison, répondit la jeune fille avec fermeté, pour une raison que mademoiselle connaît et qu'elle admettra, je le sais, car elle me l'a promis ; et pour une autre raison encore, c'est que, s'il a mené une vie criminelle, la mienne ne vaut pas mieux ; beaucoup d'entre nous ont eu la même existence, et je ne me tournerai pas contre ceux, qui auraient pu… quelques-uns du moins… se tourner contre moi, et qui ne l'ont pas fait, tout pervers qu'ils sont.

– Eh bien ! se hâta de dire le monsieur, comme si c'était là où il voulait en venir ; livrez-moi Monks, et laissez-moi en faire mon affaire.

– Et s'il vient à dénoncer les autres ?

– Je vous promets que dans ce cas, si l'on obtient de lui la vérité, l'affaire en restera là. Il doit y avoir dans l'histoire du petit Olivier des circonstances qu'il serait pénible d'exposer aux yeux du public. Pourvu que nous sachions la vérité, nous n'en demandons pas davantage, et la liberté de personne ne sera menacée.

– Et s'il ne veut rien dire ? observa la jeune fille.

– Alors, continua le monsieur, ce juif ne sera pas traîné en justice sans votre consentement. Mais, dans une telle circonstance, je pourrai faire valoir à vos yeux des raisons qui, je pense, vous décideront à le donner.

– Mademoiselle me donne-t-elle sa parole qu'il en sera ainsi ? demanda vivement la jeune fille.

– Oui, répondit Rose ; j'en prends l'engagement formel.

– Monks ne saura jamais comment vous avez appris tout cela ? ajouta Nancy, après un court silence.

– Jamais, répondit le monsieur ; on s'y prendra de manière qu'il ne puisse se douter de rien.

– J'ai souvent menti, et j'ai vécu depuis mon enfance avec des menteurs, dit Nancy après un nouveau silence ; mais je compte sur votre parole. »

Après avoir reçu encore une fois l'assurance qu'elle pouvait y compter en toute sécurité, elle commença à décrire en détail le cabaret d'où on l'avait suivie ce soir-là même ; mais elle parlait si bas, qu'il était souvent difficile à l'espion de saisir, même en gros, le fil de son récit ; elle s'arrêtait de temps en temps, comme si le monsieur prenait à la hâte quelques notes sur les renseignements qu'elle lui fournissait. Après qu'elle eut décrit minutieusement la localité, indiqué l'endroit d'où l'on pouvait le mieux voir sans être vu, et dit quel jour et à quelle heure Monks avait l'habitude de s'y rendre, elle parut réfléchir quelques instants comme pour mieux se rappeler les traits et l'extérieur de l'homme dont elle donnait le signalement.

« Il est grand, dit-elle, assez fort, mais pas très gros ; quand il marche, il a toujours l'air d'être aux aguets, et il regarde sans cesse par-dessus son épaule, d'abord d'un côté, puis de l'autre. N'oubliez pas cela, car personne n'a les yeux aussi enfoncés que lui, et vous pourriez presque le reconnaître à ce seul signe ; il a le teint brun, les cheveux et les yeux noirs, mais, bien qu'il n'ait pas plus de vingt-six ou vingt-huit ans, il a l'air vieux et cassé : ses livres portent souvent l'empreinte de ses dents, car il a des accès furieux, et il lui arrive même de se mordre les mains jusqu'au sang…

– Pourquoi tressaillez-vous ? dit la jeune fille, en s'arrêtant tout court. »

Le monsieur se hâta de répondre que c'était un mouvement involontaire et la pria de continuer.

« Presque tous ces détails, dit la jeune fille, je les ai appris au cabaret dont je vous ai parlé ; car je ne l'ai vu que deux fois, et chaque fois il était enveloppé dans un grand manteau. Voilà, je crois, tous les détails que je puis vous donner pour vous aider à le reconnaître. Attendez, ajouta-t-elle, sur le cou, et assez haut pour qu'on puisse la voir sous sa cravate, quand il tourne la tête, il a…

– Une large marque rouge, comme une brûlure, s'écria le monsieur.

– Quoi ! dit Nancy, vous le connaissez ? »

La jeune demoiselle pousse un cri de surprise, et pendant quelques instants ils gardèrent un tel silence que l'espion pouvait les entendre respirer.

« Je crois que oui, dit le monsieur, d'après le signalement que vous me donnez ; nous verrons… il y a parfois de singulières ressemblances ; mais ce n'est peut-être pas lui. »

Il dit ces mots d'un air d'indifférence, fit un pas du côté de l'espion caché, et celui-ci put l'entendre distinctement murmurer ces mots : « Ce doit être lui. »

« Maintenant, jeune fille, dit-il en se rapprochant de Nancy, vous nous avez rendu un service signalé, et je voudrais qu'il en résultât quelque bien pour vous. En quoi puis-je vous être utile ?

– En rien, répondit Nancy.

– Ne parlez pas ainsi, dit le monsieur d'un ton de bonté qui aurait touché un cœur plus endurci. Réfléchissez ; dites-moi ce que je puis faire pour vous ?

– Rien, monsieur, répéta la jeune fille en pleurant ; vous ne pouvez rien pour moi ; Il n'y a plus pour moi d'espérance.

– Vous allez trop loin, dit le monsieur ; votre passé a été coupable ; vous avez mal employé cette énergie de la jeunesse, ces trésors inestimables que le Créateur ne nous prodigue qu'une fois ; mais vous pouvez espérer dans l'avenir. Je ne veux pas dire qu'il soit en notre pouvoir de vous donner la paix du cœur et de l'âme : vous ne l'aurez que par vos propres efforts ; mais nous pouvons vous offrir un asile paisible en Angleterre, ou, si vous craignez d'y rester, dans quelque pays étranger ; cela, nous pouvons le faire, et nous avons le plus vif désir de vous mettre à l'abri de tout danger. Avant la fin de la nuit, avant que cette rivière s'éclaire des premières lueurs du jour, vous pouvez vous trouver bien loin de vos anciens compagnons, sans qu'il reste de vous plus de traces que si vous n'étiez plus au monde. Voyons, n'échangez plus un mot avec aucun de vos anciens associés, ne rentrez pas dans votre taudis, ne respirez plus cet air qui vous corrompt et qui vous tue, quittez-les tous quand il en est temps encore et que l'occasion vous est favorable.

– Elle se laissera convaincre, dit la jeune demoiselle ; elle hésite, j'en suis sûre.

– Je crains que non, ma chère, dit le monsieur.

– Non, monsieur, je n'hésite pas, répondit Nancy après un instant de lutte intérieure ; je suis enchaînée à mon ancienne

vie ; je la maudis, je la hais maintenant, mais je ne puis la quitter. J'ai été trop loin pour revenir en arrière ; et pourtant je n'en sais rien, car si vous m'aviez tenu ce langage il n'y a pas longtemps, je vous aurais ri au nez. Mais, ajouta-t-elle en regardant avec inquiétude autour d'elle, voici mes terreurs qui me reprennent, il faut que je retourne chez moi.

– Chez vous ! s'écria la jeune demoiselle avec tristesse.

– Chez moi, mademoiselle, répéta Nancy, il faut que je continue à mener l'existence que je me suis faite. Quittons-nous. Peut-être ai-je été espionnée et vue. Laissez-moi : partez. Si je vous ai rendu service, tout ce que je vous demande, c'est de me quitter et de me laisser m'en aller seule.

– Je vois bien que tout est inutile, dit le monsieur avec un soupir. Peut-être compromettons-nous sa sûreté en restant ici ; nous l'avons retenue plus longtemps qu'elle ne s'y attendait.

– Oui, oui, dit vivement Nancy, je devrais être bien loin.

– Comment cette pauvre fille finira-t-elle ? s'écria Rose.

– Comment ? répéta Nancy ; regardez devant vous, mademoiselle ; regardez ces flots sombres : n'avez-vous pas souvent entendu dire que des malheureuses comme nous se jettent à l'eau sans que âme qui vive s'en inquiète ou les regrette ? Ce sera peut-être dans des années, peut-être dans quelques mois, mais c'est comme cela que je finirai.

– Ne parlez pas ainsi, je vous en prie, dit la jeune demoiselle en sanglotant.

– Vous n'en saurez rien, chère demoiselle, répondit Nancy, et Dieu veuille que de telles horreurs n'arrivent jamais à vos oreilles ! Adieu ! adieu !... »

Le monsieur fit un pas pour s'éloigner.

« Prenez cette bourse, dit Rose ; prenez-la pour l'amour de moi, afin d'avoir quelques ressources dans un moment de besoin ou d'inquiétude ?

– Non, non, répondit Nancy ; je n'ai pas fait cela pour de l'argent ; laissez-moi la satisfaction de penser que je n'ai pas agi par intérêt, et pourtant donnez-moi quelque objet que vous ayez porté : je voudrais avoir quelque chose... Non, non, pas une bague... Vos gants ou votre mouchoir, quelque chose que je puisse garder comme vous ayant appartenu, ma bonne demoiselle... C'est cela ; merci ! Que Dieu vous bénisse ! Bonsoir ! »

Nancy était en proie à une si violente agitation et semblait tellement craindre d'être découverte que le monsieur se décida à la quitter comme elle le demandait ; on entendit le bruit des pas qui s'éloignaient, et tout redevint silencieux.

La jeune demoiselle et son compagnon arrivèrent bientôt sur le pont ; ils s'arrêtèrent au haut de l'escalier.

« Écoutez, dit Rose en prêtant l'oreille, n'a-t-elle pas appelé ? J'ai cru entendre sa voix.

– Non, ma chère, répondit M. Brownlow en regardant tristement en arrière ; elle n'a pas bougé ; elle attend que nous soyons éloignés. »

Rose Maylie était navrée ; mais le vieux monsieur lui prit le bras, le mit sous le sien et l'entraîna doucement.

Dès qu'ils eurent disparu, Nancy se laissa tomber tout de son long sur l'une des marches de pierre, et dans son angoisse versa des larmes amères.

Bientôt elle se releva, et d'un pas faible et chancelant gravit les degrés pour regagner la rue. L'espion étonné resta immobile à son poste pendant quelques minutes, et, quand il eut acquis la certitude qu'il était tout à fait seul, il sortit de sa cachette et remonta sur le pont en rasant la muraille comme il l'avait fait en descendant.

Arrivé auprès de l'escalier, Noé Claypole regarda autour de lui à plusieurs reprises pour être bien sûr qu'il n'était pas observé, puis il partit à toutes jambes pour regagner la maison du juif.

CHAPITRE XLVII.
Conséquences fatales.

C'était environ deux heures avant l'aube du jour, à cette heure qu'en automne on peut bien appeler le fort de la nuit, quand les rues sont désertes et silencieuses, que le bruit même parait sommeiller et que l'ivrogne et le débauché ont regagné leur maison d'un pas chancelant. À cette heure de calme et de silence, le juif veillait dans son repaire, le visage si pâle et si contracté, les yeux si rouges et si injectés de sang qu'il ressemblait moins à un homme qu'à un hideux fantôme échappé du tombeau et poursuivi par un esprit malfaisant.

Il était accroupi devant son feu éteint, enveloppé dans une vieille couverture déchirée et le visage tourné vers la chandelle qui était posée sur la table, à côté de lui. Il portait sa main droite à ses lèvres et, absorbé dans ses réflexions, il se mordait les ongles et laissait voir ses gencives dégarnies de dents et armées seulement de quelques crocs comme en aurait un chien ou un rat.

Noé Claypole dormait profondément sur un matelas étendu sur le plancher. Parfois le vieillard tournait un instant ses regards vers lui, puis les ramenait vers la chandelle dont la longue mèche brûlée attestait, ainsi que les gouttes de suif qui tombaient sur la table, que les pensées du juif étaient occupées ailleurs.

Elles l'étaient en effet.

Mortification de voir ses plans renversés, haine contre la jeune fille qui avait osé entrer en relation avec des étrangers, défiance profonde de sa sincérité quand elle avait refusé de le trahir, amer désappointement de perdre l'occasion de se venger de Sikes, crainte d'être découvert, ruiné, peut-être pendu ; tout cela lui donnait un accès terrible de rage furieuse ; toutes ces réflexions se croisaient rapidement et se heurtaient dans l'esprit de Fagin, et mille projets criminels plus noirs les uns que les autres s'agitaient dans son cœur.

Il resta ainsi complètement immobile et sans avoir l'air de faire la moindre attention au temps qui s'écoulait, jusqu'à ce qu'un bruit de pas dans la rue vint frapper son oreille exercée et attirer son attention.

« Enfin ! murmura-t-il en essuyant ses lèvres sèches et agitées par la fièvre ; enfin ! »

Au même instant un léger coup de sonnette se fit entendre. Il grimpa l'escalier pour aller ouvrir et revint presque aussitôt accompagné d'un individu enveloppé jusqu'au menton et qui portait un papier sous le bras. Celui-ci s'assit, se dépouilla de son manteau et laissa voir les formes athlétiques du brigand Sikes.

« Tenez, dit-il en posant le paquet sur la table ; serrez cela et tâchez d'en tirer le meilleur parti possible. J'ai eu assez de mal à me le procurer. Il y a trois heures que je devrais être ici. »

Fagin mit la main sur le paquet, l'enferma dans l'armoire et se rassit sans dire un mot. Mais il ne perdit pas de vue le brigand un seul instant, et, quand ils furent assis de nouveau face à face et tout près l'un de l'autre, il le regarda fixement. Ses lèvres tremblaient si fort et ses traits étaient si altérés par l'émotion à

laquelle il était en proie, que le brigand recula involontairement sa chaise et examina Fagin d'un air effrayé.

« Eh bien ! quoi ? dit Sikes ; qu'avez-vous à me regarder ainsi ? Allons, parlez ! »

Le juif leva la main droite et agita un doigt tremblant, puis sa fureur était telle qu'il fut hors d'état d'articuler un seul mot.

« Morbleu ! dit Sikes qui n'avait pas l'air trop rassuré, il est devenu fou ; il faut que je prenne garde à moi.

– Non, non, dit Fagin en retrouvant la voix, ce n'est pas… ce n'est pas vous, Guillaume ; je n'ai rien… rien du tout à vous reprocher.

– Oh ! vraiment ! dit Sikes en le regardant d'un air sombre et en mettant ostensiblement un pistolet dans une poche plus à sa portée. C'est heureux, pour l'un de nous du moins. Lequel est-ce, peu importe.

– Ce que j'ai à vous dire, Guillaume, dit le juif en rapprochant sa chaise de celle du brigand, vous rendra encore plus furieux que moi.

– En vérité ? répondit Sikes d'un air d'incrédulité ; parlez et dépêchez-vous, ou Nancy me croira perdu.

– Perdu ! dit Fagin, elle s'est arrangée pour ça, n'ayez pas peur. »

Sikes regarda le juif d'un air très inquiet, et ne lisant sur ses traits aucune explication satisfaisante, il lui mit sa grosse main sur le collet et le secoua rudement.

« Voulez-vous parler, dit-il, ou je vous étrangle. Desserrez les dents et dites clairement ce que vous avez à dire. Assez de grimaces, vieux mâtin que vous êtes, finissons-en.

– Supposons, commença Fagin, que ce garçon qui est là couché… »

Sikes se tourna vers l'endroit où Noé était endormi, comme s'il ne l'avait pas remarqué tout à l'heure.

« Après ? dit-il en reprenant sa première position.

– Supposons, continua Fagin, que ce garçon ait jasé pour nous perdre tous ; qu'il ait cherché d'abord les gens propres à réaliser ses vues, et qu'il ait eu avec eux un rendez-vous dans la rue pour donner notre signalement, pour indiquer tous les signes auxquels on pourrait nous reconnaître et les souricières où l'on pourrait le mieux nous prendre. Supposons qu'il ait voulu faire tout cela de son plein gré sans être arrêté, interrogé, espionné ou mis au pain et à l'eau pour faire des aveux : mais, de son plein gré ! pour sa propre satisfaction ! allant rôder la nuit pour rencontrer nos ennemis déclarés et jasant avec eux ! m'entendez-vous, s'écria le juif, dont les yeux lançaient des flammes. Supposons qu'il ait fait tout cela, qu'arriverait-il ?

– Ce qui arriverait ! répondit Sikes avec un affreux jurement. S'il avait vécu jusqu'à mon arrivée, je lui broierais le crâne sous les talons ferrés de mes bottes en autant de morceaux qu'il a de cheveux sur la tête.

– Et si *moi* j'avais fait cela, hurla le juif, *moi* qui en sais si long et qui pourrais faire pendre tant de gens, sans me compter ?

– Je ne sais, dit Sikes en grinçant des dents et en pâlissant rien qu'à l'idée d'une telle trahison : je ferais dans la prison quelque chose qui me ferait mettre aux fers ; et si on me mettait en jugement en même temps que vous, je tomberais sur vous en plein tribunal et je vous briserais le crâne devant tout le monde. J'aurais assez de force, murmura le brigand en brandissant son bras nerveux, j'aurais assez de force pour vous écraser la tête comme si une lourde charrette eût passé dessus.

– Vous !

– Moi ! dit le brigand. Essayez.

– Et si c'était Charlot, ou le Matois, ou Betsy, ou…

– Peu importe qui, interrompit Sikes avec colère. Celui-là, quel qu'il soit, peut être sûr de son affaire. »

Fagin se remit à considérer fixement le brigand ; puis, lui faisant signe de garder le silence, il se pencha vers le matelas où dormait Noé et secoua le dormeur pour l'éveiller : Sikes, penché aussi sur sa chaise et les mains appuyées sur les genoux, regardait de tous ses yeux, comme s'il se demandait avec surprise à quoi allaient aboutir ce manège et toutes ces questions.

« Bolter ! Bolter ! dit Fagin en levant la tête avec une expression diabolique et en appuyant sur chaque parole. Le pauvre garçon ! il est fatigué… fatigué d'avoir épié si longtemps les démarches de cette fille… les démarches de cette fille, entendez-vous, Guillaume ?

– Que voulez-vous dire ? » demanda Sikes en se redressant de toute sa hauteur.

Le juif ne répondit rien, mais se pencha de nouveau vers le dormeur et le fit asseoir sur le matelas. Après s'être fait répéter plusieurs fois son nom d'emprunt, Noé se frotta les yeux et regarda autour de lui en bâillant.

« Redites-moi encore tout cela, encore une fois, pour qu'il l'entende, dit le juif en montrant du doigt le brigand.

– Redire quoi ? demanda Noé à demi endormi.

– Ce qui concerne… Nancy, dit le juif en saisissant le poignet de Sikes, comme pour l'empêcher de s'en aller avant d'avoir tout entendu. Vous l'avez suivie ?

– Oui.

– Jusqu'au pont de Londres ?

– Oui.

– Où elle a rencontré deux personnes ?

– En effet.

– Un monsieur et une demoiselle qu'elle avait été trouver précédemment, de son propre mouvement : ils lui ont demandé de livrer tous ses complices, à commencer par Monks… ce qu'elle a fait… de donner leur signalement… elle l'a donné… de dire où nous nous réunissions… elle l'a dit… et d'où l'on pouvait le mieux nous guetter… elle l'a dit encore… et à quel moment nous avions l'habitude de nous y rendre… elle l'a indiqué. Voilà ce qu'elle a fait ; elle a conté tout cela d'un bout à l'autre, sans qu'on lui fît une menace, sans la moindre hésitation. Est-ce vrai ? s'écria le juif presque fou de colère.

– Parfaitement vrai, répondit Noé en se grattant la tête ; c'est exactement comme cela que tout s'est passé.

– Et qu'ont-ils dit relativement à dimanche dernier ? demanda le juif.

– Relativement à dimanche dernier ! répondit Noé en réfléchissant ; je vous l'ai déjà dit.

– Redites-le ! redites-le ! s'écria Fagin écumant de rage en étreignant d'une main le bras de Sikes, et en brandissant l'autre en l'air comme un furieux.

– Ils lui ont demandé, dit Noé qui, mieux éveillé, semblait commencer à comprendre qui était Sikes, ils lui ont demandé pourquoi elle n'était pas venue le dimanche précédent comme elle l'avait promis ; elle a répondu qu'elle n'avait pas pu…

– Et la cause, la cause ? interrompit le juif d'un air triomphant ; contez-lui cela !

– Parce qu'elle avait été retenue de force chez elle par Guillaume, cet homme dont elle leur avait déjà parlé précédemment, répondit Noé.

– Et puis encore ? s'écria le juif ; qu'a-t-elle dit encore de cet homme dont elle leur avait déjà parlé précédemment ? Contez-lui cela ! contez-lui cela !

– Eh bien, reprit Noé, elle a dit qu'il ne lui était pas facile de sortir à moins que cet homme ne sût où elle allait ; et que la première fois qu'elle était sortie pour aller trouver la demoiselle, elle… ha ! ha ! ha ! j'ai bien ri en entendant cela… elle avait donné à cet homme une dose de laudanum.

– Mort et damnation ! s'écria Sikes en se dégageant brusquement de l'étreinte du juif. Laissez-moi m'en aller ! »

Il repoussa loin de lui le vieillard, s'élança hors de la chambre et escalada les degrés comme un furieux.

« Guillaume ! Guillaume ! cria le juif en courant après lui. Un mot, un mot seulement ! »

Il n'aurait pas eu le temps d'échanger un seul mot avec le brigand, si celui-ci ne s'était trouvé dans l'impossibilité d'ouvrir la porte ; il était là, jurant et blasphémant quand le juif le rejoignit tout essoufflé.

« Laissez-moi sortir, dit Sikes. Ne me parlez pas, si vous tenez à la vie. Laissez-moi sortir, vous dis-je.

– Un mot seulement, reprit Fagin en posant sa main sur la serrure… Ne soyez pas…

– Quoi ? dit l'autre.

– Ne soyez pas… trop violent, Guillaume, dit le juif avec des larmes dans la voix. »

Le jour commençait à poindre, et il faisait assez clair pour que les deux hommes pussent se voir ; ils échangèrent un rapide coup d'œil ; leurs yeux brillaient d'un éclat sinistre ; il n'y avait pas à se méprendre sur leur pensée.

« J'entends par là, dit Fagin, jugeant inutile de déguiser plus longtemps sa pensée, que vous ne devez pas être trop violent… par prudence : de la ruse, Guillaume, et pas d'esclandre. »

Sikes ne répondit rien, mais poussant vivement la porte dès que le juif eut tourné la clef dans la serrure, il s'élança dans la rue déserte.

Sans s'arrêter, sans réfléchir un instant, sans tourner une seule fois la tête à droite ou à gauche, sans lever les yeux vers le ciel ni les baisser vers la terre, le brigand prit sa course, l'œil hagard et les dents si serrées qu'il en avait la mâchoire saillante ; il ne murmura pas une parole, pas un de ses muscles ne se détendit, jusqu'à ce qu'il eut gagné la porte de sa demeure. Il fit tourner doucement la clef dans la serrure, monta rapidement l'escalier, entra dans sa chambre, ferma la porte à double tour, appuya une lourde table contre la porte et tira le rideau du lit.

La jeune fille était couchée, à demi vêtue. L'entrée de Sikes l'avait réveillée en sursaut.

« Debout, dit l'homme.

– Est-ce toi, Guillaume ? dit-elle avec une expression de plaisir en le voyant de retour.

– Oui, répondit-il. Debout. »

Une chandelle brûlait près du lit ; l'homme l'ôta vivement du chandelier et la jeta dans la cheminée ; la jeune fille voyant que le jour commençait à poindre, se leva pour tirer le rideau de la fenêtre.

« Laisse-le, dit Sikes, en lui barrant le passage. Il fait assez clair pour ce que j'ai à faire.

– Guillaume, dit Nancy d'une voix étouffée par la terreur, pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

Les narines gonflées, la poitrine haletante, le brigand la considéra quelques instants ; puis, la saisissant par la tête et par le cou, il la traîna jusqu'au milieu de la chambre, et, jetant un coup d'œil vers la porte, il lui mit sa grosse main sur la bouche.

« Guillaume, Guillaume !… dit la jeune fille d'une voix étouffée, en se débattant avec l'énergie que donne la crainte de la mort, je ne crierai pas…, écoute-moi…, parle-moi…, dis-moi ce que j'ai fait ?

– Tu le sais bien misérable ! répliqua le brigand. Tu as été guettée cette nuit… Tout ce que tu as dit a été entendu.

– Alors épargne ma vie comme j'ai épargné la tienne, dit Nancy en se cramponnant après lui. Guillaume, cher Guillaume, tu n'auras pas le cœur de me tuer. Oh ! songe à tout ce que j'ai refusé cette nuit à cause de toi ! Épargne-toi ce crime ; je ne te lâcherai pas ; tu ne pourras pas me faire lâcher prise. Guillaume, pour l'amour de Dieu, pour toi, pour moi, arrête, avant de verser mon sang. Sur mon âme, je ne t'ai pas trahi. »

L'homme fit un violent effort pour dégager son bras ; mais la jeune fille l'étreignait convulsivement, et il eut beau faire, il ne put lui faire lâcher prise.

« Guillaume, criait-elle en s'efforçant d'appuyer sa tête sur la poitrine du brigand, ce monsieur et cette bonne demoiselle m'ont proposé cette nuit d'aller vivre à l'étranger et d'y finir mes jours dans la solitude et la tranquillité. Laisse-moi les revoir et les supplier à genoux d'avoir pour toi la même bonté ; nous quitterons cet affreux séjour ; nous irons bien loin, chacun de notre côté, mener une vie meilleure, et oublier, sauf dans nos prières, la vie que nous avons menée jusqu'ici : après cela, nous ne nous reverrons jamais. Il n'est jamais trop tard pour se re-

pentir ; ils me l'ont dit… Je sais bien maintenant qu'ils disaient vrai ; mais il nous faut du temps, un peu de temps ! »

Le brigand dégagea un de ses bras et saisit son pistolet. La pensée qu'il serait immédiatement découvert s'il faisait feu, lui traversa l'esprit malgré l'accès de rage auquel il était en proie. Il frappa deux fois de toute sa force, avec la crosse du pistolet, la tête de la jeune fille qui touchait presque la sienne.

Elle chancela et tomba, aveuglée par les flots de sang qui jaillissaient de son front ; puis, parvenant avec peine à se soulever sur les genoux, elle tira de son sein un mouchoir blanc, – celui que lui avait donné Rose Maylie, – et l'élevant à mains jointes vers le ciel, aussi haut que ses forces défaillantes le lui permettaient, elle murmura une prière pour implorer la pitié du Créateur.

C'était un affreux spectacle. L'assassin gagna la muraille d'un pas chancelant ; puis, mettant sa main sur ses yeux, il se saisit d'un lourd gourdin et acheva sa victime.

CHAPITRE XLVIII.
Fuite de Sikes.

De toutes les actions coupables qui, à la faveur des ténèbres, avaient été commises dans la vaste enceinte de Londres, depuis que la nuit l'avait jamais enveloppée, celle-ci était la plus criminelle. De toutes les horreurs qui allaient empester de leur odeur infecte l'air pur du matin, celle-ci était la plus lâche et la plus odieuse.

Le soleil brillant qui ne ramène pas seulement avec lui la lumière, mais qui rend l'homme à la vie et à l'espérance, le soleil se levait radieux sur la populeuse cité ; ses rayons tombaient également sur les vitraux richement colorés et sur les misérables vitres de la mansarde, sur le dôme des cathédrales et sur les masures en ruines. Il éclairait la chambre où gisait la femme assassinée ; il l'éclairait en dépit des efforts du brigand pour empêcher ses rayons d'y pénétrer : ils y pénétraient à torrent. Si ce spectacle était affreux dans le crépuscule du matin, qu'était-ce maintenant au milieu de cette éclatante lumière !

Sikes n'avait pas changé de place : il avait eu peur de se sauver ; sa victime avait poussé un gémissement plaintif et remué la main. Alors, avec une rage que la terreur augmentait encore, il avait frappé à coups redoublés. Un instant il avait jeté une couverture sur le cadavre ; mais se représenter les yeux de la victime, s'imaginer qu'ils se tournaient vers lui, était encore plus insupportable que de les voir fixés, immobiles, pour regarder la mare de sang qui tremblait et dansait au soleil, sur le plancher, et il avait retiré la couverture. Le corps était là gisant ; un corps,

rien de plus, de la chair et du sang : mais quelle chair et que de sang !

Il battit le briquet, alluma du feu et y jeta le gourdin. Des cheveux de femme étaient restés collés à l'extrémité ; ils s'enflammèrent en pétillant et produisirent quelques légères étincelles que le courant d'air entraîna rapidement dans la cheminée. Cela seul le remplit d'effroi, tout barbare qu'il était. Il continua pourtant à tenir le gourdin, jusqu'à ce que le feu l'eût réduit en plusieurs morceaux ; il les réunit sur les charbons pour les consumer entièrement et les réduire en cendres. Il se lava les mains et frotta ses vêtements ; il y avait des taches qu'il ne put faire disparaître ; il coupa les endroits tachés et les jeta au feu. Toute la chambre était teinte de sang : les pattes même du chien en étaient pleines.

Pendant tout ce temps, il n'avait pas un instant tourné le dos au cadavre. Après avoir terminé ses préparatifs, il gagna la porte à reculons, tirant le chien après lui. Il la ferma doucement, tourna deux fois la clef dans la serrure, la retira et sortit de la maison.

Il traversa la rue et jeta un regard vers la fenêtre, pour s'assurer qu'on ne pouvait rien voir du dehors. Le rideau était toujours baissé, le rideau que Nancy avait voulu tirer pour laisser pénétrer ce jour qu'elle ne devait plus revoir. Elle était gisante tout près de la fenêtre : l'assassin le savait. Dieu ! comme le soleil dardait ses rayons dans cet endroit !

Sikes ne jeta sur la fenêtre qu'un coup d'œil rapide ; il se sentit soulagé en pensant qu'il avait pu sortir sans être vu. Il siffla son chien et s'éloigna rapidement.

Il traversa Islington et gravit la colline de Highgate, où se trouve le monument en l'honneur de Whittington ; mais il mar-

chait à l'aventure et sans savoir où il irait. Il prit à droite, suivit un sentier à travers champs, longea Caen-Wood, arriva à la bruyère de Hampstead, franchit la vallée au Val-de-Santé, puis gravit la pente opposée, et, traversant la route qui unit les villages de Hampstead et de Highgate, il gagna les champs de North-End, et se coucha le long d'une haie.

Il s'endormit ; mais bientôt il fut debout de nouveau et se remit à marcher, non plus du côté de la campagne, mais dans la direction de Londres, en suivant la grande route ; puis il revint encore sur ses pas, refit le même trajet qu'il venait de faire, et arpenta les champs en tout sens, tantôt se couchant au bord des fossés pour se reposer, tantôt se remettant à errer à l'aventure.

Où trouver un endroit assez rapproché et pas trop fréquenté pour s'y procurer quelque nourriture ? S'il allait à Hendon ? L'endroit semblait propice, étant à peu de distance et assez à l'écart. Il se dirigea de ce côté, tantôt courant, tantôt, par une étrange contradiction, marchant comme une tortue, où s'arrêtant tout à fait, et battant négligemment les buissons avec sa canne. Mais à Hendon, il lui sembla que tous les gens qu'il rencontrait, et jusqu'aux enfants qui se tenaient sur les portes, le regardaient d'un air de soupçon ; il revint sur ses pas, sans avoir le courage de demander une goutte d'eau ou un morceau de pain, quoiqu'il fût à jeun depuis la veille ; il reprit la route de Hampstead sans savoir où se diriger.

Il erra ainsi sans s'arrêter, et revint à son point de départ. La matinée, l'après-midi, s'étaient écoulées ; le jour allait décliner et il était toujours là, allant à droite, à gauche, en avant, en arrière, et revenant toujours au même endroit. Enfin il s'éloigna et se dirigea vers Hatfield.

À neuf heures du soir, il était à bout de forces, et son chien, harassé d'une course si extraordinaire, cheminait derrière lui en boitant. Sikes descendit la colline, près de l'église du village si-

lencieux, et, se traînant le long d'une rue étroite, se glissa dans un petit cabaret où il apercevait un peu de lumière. Quelques paysans en train de boire étaient assis autour du foyer ; ils firent place au nouveau venu : mais il alla s'asseoir au fond de la salle pour y boire et manger seul, ou plutôt avec son chien, auquel il jetait de temps à autre quelques bouchées de pain.

Les paysans réunis en ce lieu s'entretenaient des terres et des fermiers des environs. Quand ce sujet fut épuisé, ils se mirent à parler de l'âge auquel était parvenu un vieillard qu'on avait enterré le dimanche précédent. Les jeunes gens trouvaient qu'il était mort très vieux, tandis que les vieillards présents soutenaient qu'il était encore bien jeune. « Il n'était pas plus âgé que moi, dit un vieux grand-père à la tête blanchie, et il avait encore dix ou quinze ans au moins à vivre… s'il avait pris des précautions… »

Il n'y avait rien dans tout cela qui pût attirer l'attention ou éveiller les craintes de Sikes. Il paya son écot et resta silencieux et inaperçu dans son coin ; il allait s'endormir profondément, quand il fut tiré de son demi-sommeil par l'arrivée d'un nouveau venu.

C'était un vieux routier, à la fois colporteur et charlatan, qui parcourait à pied les campagnes pour vendre des pierres à repasser, des cuirs à rasoir, des rasoirs, des savonnettes, du cirage pour les harnais, des drogues pour les chiens et les chevaux, de la parfumerie commune, du cosmétique et autres articles semblables, contenus dans une balle qu'il portait sur son dos. Son entrée fut saluée par les paysans de mille plaisanteries qui ne tarirent pas jusqu'à ce qu'il eût fini de souper. Alors il eut l'idée ingénieuse d'unir l'utile à l'agréable, et déballa sa pacotille pour tenter les chalands.

« Qu’est-ce que c’est que ça, Henry ? est-ce bon à manger ? demanda un plaisant de village en montrant du doigt des tablettes de savon posées dans un coin.

– Ça ? dit le colporteur, en en prenant une qu’il montra à toute l’assistance, c’est une composition infaillible et inappréciable pour enlever toutes les taches ; taches de rouille, taches de boue, taches d’humidité, taches de toute sorte, petites ou grandes, sur la soie, le satin, la batiste, la toile, le drap, le crêpe, les tapis, le mérinos, la mousseline, et tous les tissus possibles ; taches de vin, taches de fruits, taches de bière, taches d’eau, taches de peinture, taches de poix, taches quelconques, disparaissent à l’instant à l’aide de cette infaillible et inappréciable composition. Une dame a-t-elle une tache à son honneur ? elle n’a qu’à avaler une de ces tablettes, et elle est guérie pour toujours… car c’est du poison. Un monsieur, a-t-il besoin de fournir une preuve du sien, il n’a qu’à en prendre une tablette, et son honneur est pour toujours hors de question… Le résultat est tout aussi satisfaisant qu’avec une balle de pistolet, et, comme la saveur en est bien plus désagréable, il y a d’autant plus d’honneur à s’en servir… Un penny la tablette !… Tout ça pour la bagatelle d’un penny ! »

Deux acheteurs se présentèrent aussitôt ; le reste de l’auditoire hésitait ; ce que voyant, le vendeur redoubla de loquacité.

« On ne peut suffire à en fabriquer assez, dit-il ; c’est enlevé à l’instant. Quatorze moulins, six machines à vapeur et une pile électrique, marchent sans s’arrêter, et ça ne suffit pas. Les ouvriers travaillent si fort qu’ils en crèvent, et leurs veuves reçoivent une pension annuelle de vingt livres sterling par enfant, avec une prime de cinquante livres pour deux jumeaux. Un penny la tablette !… ou deux demi penny, si vous voulez… c’est tout comme ; ou quatre pièces de deux liards, ça m’est égal. Un penny la tablette ! Taches de vin, taches de fruits, taches de bière, taches d’eau, taches de peinture, taches de poix, taches de

boue, taches de sang… Voici une tache au chapeau de quelqu'un de la société ; je vais la faire disparaître avant qu'il ait eu le temps de me faire servir une pinte de bière.

– Holà ! s'écria Sikes en tressaillant. Rendez-moi mon chapeau…

– Je vais vous le nettoyer, monsieur, répondit le colporteur en faisant signe de l'œil à la société, avant que vous ayez le temps de traverser la salle pour le reprendre. Observez bien, messieurs, cette tache noire sur le chapeau de monsieur : que ce soit une tache de vin, une tache de fruit, une tache de bière, une tache d'eau, une tache de peinture, une tache de poix, une tache de houe, ou une tache de sang… »

Il ne put continuer : car Sikes, en proférant d'affreuses imprécations, renversa la table, lui arracha le chapeau des mains, et s'élança hors du cabaret.

De nouveau en proie à l'irrésolution qui l'avait tourmenté, malgré lui, toute la journée, le meurtrier, voyant qu'il n'était pas suivi et que probablement on l'avait pris pour un ivrogne de mauvaise humeur, reprit le chemin de Londres ; il évita la lueur des lanternes d'une diligence arrêtée dans la rue, et il poursuivait sa route, quand il s'aperçut que c'était la malle venant de Londres et qu'elle était arrêtée à la porte du bureau de poste. Il était presque sûr de ce qui allait se passer, mais il s'arrêta pour écouter.

Le courrier était devant la porte, attendait le sac aux dépêches ; survint un individu en costume de garde-chasse, auquel il remit un panier déposé sur le trottoir.

« Voici pour chez vous, dit le courrier. Ah ça ! avez-vous bientôt fini, là dedans ? Déjà, avant-hier, vos maudites dépêches

n'étaient pas prêtes ; ça ne peut pas aller comme ça, entendez-vous ?

– Quoi de nouveau en ville, Benjamin ? demanda le garde-chasse en regardant les chevaux avec admiration.

– Rien que je sache, répondit l'autre en mettant ses gants. Le blé est un peu en hausse. J'ai aussi entendu parler d'un assassinat du coté de Spitalflelds, mais je n'y crois guère.

– Oh ! ce n'est que trop vrai, dit un voyageur en mettant la tête à la portière ; c'est un affreux assassinat.

– En vérité, monsieur ? reprit le courrier en mettant la main à son chapeau. Est-ce un homme ou une femme ?

– C'est une femme, répondit le voyageur ; on suppose que…

– Allons, allons, Benjamin ! s'écria le postillon avec impatience.

– Les maudites dépêches ! dit le courrier. Ah ça ! dormez-vous, là dedans ?

– On y va, dit le directeur du bureau en apportant les lettres.

– On y va, on y va ! grommela le courrier… c'est comme la jeune millionnaire qui doit un jour avoir un caprice pour moi ; mais quand ? je n'en sais rien. Allons, donnez vite !… En route ! »

Il sonna du cor et la voiture partit.

Sikes resta immobile dans la rue, indifférent, en apparence, à ce qu'il venait d'entendre, et sans autre préoccupation que celle de savoir où aller. À la fin il revint encore une fois sur ses pas, et prit la route qui mène de Hatfield à Saint-Albans. Il marchait d'un pas résolu ; mais quand il eut laissé Londres derrière lui et qu'il se fut enfoncé de plus en plus dans la solitude et les ténèbres de la route, il se sentit gagné par un sentiment de terreur et d'épouvante qui l'ébranla jusqu'au fond du cœur. Autour de lui tous les objets, réels ou imaginaires, immobiles ou agités, prenaient une apparence formidable ; mais ces craintes n'étaient rien au prix de ce que lui faisait éprouver le souvenir incessant de cet affreux cadavre du matin qu'il croyait sentir sur ses talons. Il pouvait distinguer, jusque dans les moindres détails, ses formes au milieu de l'ombre ; il le voyait s'avancer d'un air sinistre et solennel ; il entendait le frôlement des vêtements de sa victime contre les buissons, et chaque souffle du vent apportait à son oreille le son de ce cri, suprême et étouffé ; s'il s'arrêtait, le fantôme s'arrêtait aussi ; s'il courait, le fantôme le suivait, non pas en courant : ç'aurait été une consolation ; mais non, c'était comme un cadavre encore doué du simple mécanisme de la vie, emporté tout droit sur quelque vent funèbre qui rasait le sol.

Parfois il se retournait avec l'énergie du désespoir, résolu à éloigner de force le fantôme, qu'il savait pourtant bien être privé de vie ; mais alors ses cheveux se dressaient sur sa tête et son sang se glaçait dans ses veines ; le fantôme avait suivi son mouvement et se tenait toujours derrière lui ; ce cadavre qu'il n'avait pas perdu de vue un instant, le matin, il l'avait maintenant à ses trousses, et sans relâche. Il s'adossa à un talus, le long de la route ; le fantôme se posta au-dessus de lui, et il le voyait parfaitement, malgré les ténèbres ; il se jeta à terre, se coucha sur le dos ; le fantôme se tint près de sa tête, tout droit, silencieux et immobile, semblable à une pierre sépulcrale avec l'épitaphe tracée en lettres de sang.

Qu'on ose parler après cela des assassins qui échappent à la justice ! Qu'on vienne nous dire qu'il faut que la Providence sommeille ! Une seule longue minute passée dans ce paroxysme de terreur ne valait-elle pas mille morts violentes ?

Dans un champ, près de la route, il y avait un hangar qui lui offrit un abri pour la nuit. Devant la porte étaient plantés trois grands peupliers dont le vent agitait les branches avec un sifflement sinistre. Le brigand était hors d'état de continuer sa route avant le retour du jour ; il se blottit contre le mur… Mais là de nouvelles tortures l'attendaient.

Il eut une vision aussi obstinée et plus terrible que celle à laquelle il venait de se soustraire : ces yeux hagards et ternes, que le matin il avait préféré regarder plutôt que de se les figurer cachés sous la couverture, ses deux yeux lui apparurent au milieu des ténèbres ; ils brillaient, mais ne répandaient autour d'eux aucune clarté ; il n'y en avait que deux, et ils étaient partout. Si lui-même fermait les yeux, il voyait par la pensée la chambre de la victime avec les moindres objets qu'elle renfermait, et chacun d'eux à sa place accoutumée. Le cadavre aussi était à sa place, et les yeux étaient tels qu'il les avait vus en quittant la chambre. Il se leva et s'élança dans les champs : l'apparition l'y suivit ; il revint sous le hangar et se tapit de nouveau contre le mur : avant qu'il eût eu le temps de s'étendre à terre, les deux yeux étaient déjà là devant lui.

Il resta ainsi en proie à une terreur inexprimable, tremblant de tous ses membres, une sueur froide s'échappant de tous ses pores. Tout à coup un tumulte lointain domina le bruit du vent et l'on entendit des cris de désespoir et des exclamations de surprise ; il trouva quelque soulagement à entendre des voix humaines dans ce lieu solitaire, bien que ce fut pour lui une cause sérieuse d'alarme. Il retrouva ses forces et son énergie en présence d'un danger personnel, et, se levant précipitamment, il s'élança hors du hangar.

Tout le ciel paraissait en feu ; des tourbillons de flammes s'élevaient dans l'air et, lançant une pluie d'étincelles, éclairaient l'atmosphère à plusieurs milles à la ronde, et chassaient des nuages de fumée dans la direction du lieu où il se trouvait. Les cris devinrent plus perçants à mesure qu'ils étaient poussés par plus de bouches, et il put entendre celui de : « Au feu ! » mêlé aux tintements du tocsin, à la chute bruyante des poutres et des toitures, au craquement des flammes quand elles s'enroulaient autour de quelque obstacle, et qu'elles s'élançaient ensuite avec une nouvelle force pour continuer leurs ravages. Le bruit augmentait de plus en plus ; il y avait foule autour de l'incendie, des hommes, des femmes, tous en mouvement. Ce fut pour lui comme une nouvelle vie. Il s'élança tête baissée dans la direction du feu, se frayant un passage au milieu des ronces et des épines, et escaladant comme un fou les haies et les clôtures, tandis que son chien courait devant lui en aboyant de toutes ses forces.

Il arriva bientôt sur le théâtre du sinistre, au milieu de gens à demi vêtus, courant çà et là, les uns s'efforçant de tirer hors des écuries les chevaux terrifiés, d'autres faisant sortir les bestiaux des cours et des étables, d'autres enfin arrivant chargés d'objets qu'ils avaient arrachés à l'incendie en bravant une pluie d'étincelles et la chute des poutres enflammées. Par toutes les ouvertures qui, une heure auparavant, étaient des portes et des fenêtres, s'échappaient des torrents de flammes ; les murs s'écroulaient au milieu de la fournaise ; le plomb et le fer se fondaient et coulaient en longs ruisseaux. Les femmes et les enfants poussaient des cris affreux ; les hommes s'encourageaient les uns les autres par de bruyantes exclamations ; le bruit des pompes et le sifflement de l'eau tombant sur le bois embrasé se joignaient à ces sons discordants. L'assassin cria au feu, comme les autres, de toute la force de ses poumons, et, oubliant un instant sa position, se jeta au plus fort du tumulte.

Il passa la nuit, tantôt travaillant aux pompes, tantôt s'élançant au travers des flammes et de la fumée, se montrant toujours là où il y avait le plus de bruit et le plus de monde. On le voyait en haut et en bas des échelles, sur les toits, sur des planchers qui menaçaient ruine et tremblaient sous son poids, exposé à la chute des briques et des pierres ; il était partout, mais toujours invulnérable ; il n'eut ni une contusion ni une égratignure ; enfin l'aube du jour parut, et il ne resta plus que de la fumée et des ruines noircies.

Après ces moments d'agitation fiévreuse, l'affreuse pensée de son crime lui revint à l'esprit avec encore plus de force. Il regardait autour de lui avec inquiétude : car il voyait des hommes causer en groupe, et il craignait d'être le sujet de leur entretien. Le chien obéit à un signe énergique qu'il lui fit, et ils s'éloignèrent à la dérobée. Quelques hommes assis près d'une pompe l'appelèrent et l'invitèrent à se rafraîchir avec eux ; il mangea un peu de pain et de viande, et, comme il vidait un verre de bière, il entendit les pompiers qui venaient de Londres parler de l'assassinat. « Il paraît, dit l'un d'eux, qu'il s'est sauvé à Birmingham ; mais on l'attrapera bientôt ; la police est à ses trousses, et avant demain soir il sera traqué dans tout le royaume. »

Sikes s'éloigna précipitamment et marcha jusqu'à ce qu'il fut prêt à tomber de fatigue ; alors il se coucha au bord d'un sentier et dormit longtemps, mais d'un sommeil agité et pénible. Il se remit ensuite à errer, toujours indécis et irrésolu, et saisi de terreur à la pensée de passer la nuit tout seul.

Tout à coup il prit un parti désespéré : celui de retourner à Londres.

« Là du moins, pensa-t-il, j'aurai quelqu'un à qui parler, quoi qu'il arrive ; c'est un bon endroit pour se cacher, et on ne s'avisera peut-être pas de m'y chercher, après s'être mis sur mes

traces dans la campagne. Ne puis-je pas y rester une semaine ou deux, et forcer Fagin à me donner de quoi gagner la France ? Ma foi ! je risque cette chance. »

Il se mit sur-le-champ en devoir s'exécuter son projet, et il se rapprocha de Londres par les chemins les moins fréquentés ; il était décidé à se cacher à peu de distance de la capitale, pour y rentrer à la brune par une route détournée et aller droit au but qu'il s'était proposé.

Mais le chien… on n'avait pas dû oublier, en dressant son signalement, de mentionner que son chien avait disparu et l'avait probablement suivi. Cela pourrait contribuer à le faire arrêter dans la rue. Il résolut de noyer son chien, et continua sa route en cherchant des yeux un étang ; tout en marchant, il ramassa une grosse pierre et l'attacha à son mouchoir. L'animal regardait son maître faire ces préparatifs, et, soit que son instinct l'avertît du danger qu'il courait, soit que le brigand le regardât d'un air plus sinistre qu'à l'ordinaire, il se tint prudemment un peu en arrière : quand son maître s'arrêta au bord d'une mare et l'appela, il s'arrêta court.

« Ici ! m'entends-tu ? » cria Sikes en sifflant son chien.

L'animal revint à ce signal par la force de l'habitude ; mais quand Sikes se baissa pour lui nouer le mouchoir autour du cou, il poussa un grognement sourd et recula.

« Ici ! » dit le brigand en frappant du pied contre terre.

Le chien remua la queue, mais ne bougea pas ; Sikes fit un nœud coulant et l'appela de nouveau.

Le chien avança, recula, s'arrêta un instant, puis se sauva au plus vite.

Sikes le siffla plusieurs fois, s'assit et attendit, pensant qu'il reviendrait ; mais du chien point de nouvelles. Le brigand finit par se mettre en route.

CHAPITRE XLIX.
Monks et M. Brownlow se rencontrent enfin. – Leur conversation. – Ils sont interrompus par M. Losberne, qui leur apporte des nouvelles importantes.

Le jour commençait à baisser quand M. Brownlow descendit d'un fiacre devant la porte de sa maison et frappa doucement ; la porte s'ouvrit, un homme robuste sortit de la voiture et se planta d'un côté du perron, tandis qu'un autre homme assis sur le siège en descendait et se plaçait de l'autre côté. Sur un signe de M. Brownlow, ils tirèrent de la voiture un troisième individu, le mirent entre eux deux et le firent entrer de force dans la maison : cet homme était Monks.

Ils montèrent de même l'escalier sans dire un mot, ayant devant eux M. Brownlow, qui les introduisit dans une chambre de derrière. Arrivé à la porte de cette chambre, Monks, qui n'avançait qu'à son corps défendant, s'arrêta tout à coup ; les deux hommes regardèrent M. Brownlow, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire.

« Il sait à quelle alternative il est exposé, dit M. Brownlow ; s'il résiste, s'il remue seulement le petit doigt sans votre ordre, traînez-le dans la rue, appelez la police à votre aide, et faites-le arrêter en mon nom comme faussaire.

– Comment osez-vous me nommer ainsi ? demanda Monks.

– Et vous, jeune homme, comment osez-vous me pousser à une telle extrémité ? répondit M. Brownlow en le regardant fixement. Seriez-vous assez fou pour vouloir sortir de cette maison ? Lâchez-le. Tenez, monsieur, vous êtes libre de vous en aller, et nous de vous suivre ; mais je vous déclare, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'à l'instant même où vous mettrez le pied dans la rue, je vous ferai arrêter pour fraude et escroquerie ; ma résolution est inébranlable. Si vous persistez dans votre résistance, que votre sang retombe sur votre tête !

– De quelle autorité m'avez-vous fait empoigner dans la rue et amener ici par ces gredins-là ? demanda Monks en regardant l'un après l'autre les deux hommes qui se tenaient à ses côtés.

– De ma propre autorité, répondit M. Brownlow. Je prends sur moi toute la responsabilité de cet acte ; si vous vous plaignez d'être privé de votre liberté, adressez-vous, je vous le répète, à la loi pour vous protéger (vous auriez déjà pu vous échapper durant le trajet, mais vous avez jugé plus prudent de vous tenir tranquille) ; moi aussi, j'aurai recours à la loi ; mais, si vous me mettez dans l'impossibilité de reculer, ne comptez plus sur mon intervention indulgente, quand vous serez entre les mains de la justice, et ne dites pas alors que je vous ai précipité dans le gouffre où vous vous serez jeté vous-même. »

Monks avait l'air déconcerté et inquiet ; il hésitait…

« Dépêchez-vous de prendre un parti, dit M. Brownlow d'un ton ferme et calme ; si vous aimez mieux que je vous poursuive en justice et que j'attire sur vous un châtiment dont la pensée seule me fait frémir, mais auquel je ne pourrais vous soustraire, encore une fois, je vous le répète, vous savez ce que vous avez à faire ; si, au contraire, vous faites appel à mon indulgence et à la pitié de ceux envers lesquels vous avez tenu une conduite si criminelle, asseyez-vous, sans mot dire, dans ce fauteuil. Il y a deux jours qu'il vous attend. »

Monks murmura quelques paroles inintelligibles et resta indécis.

« Dépêchez-vous, dit M. Brownlow ; je n'ai qu'un mot à dire, et il sera trop tard pour vous décider. »

Monks hésitait encore…

« Je n'ai pas l'intention de parlementer plus longtemps, dit M. Brownlow, et même, comme défenseur d'intérêts sacrés qui ne sont pas les miens, je n'en ai pas le droit.

– N'y a-t-il pas… demanda Monks d'une voix tremblante, n'y a-t-il pas… d'autre alternative ?

– Aucune, absolument aucune. »

Monks regarda le vieux monsieur d'un œil inquiet ; mais, en voyant son attitude sévère et résolue, il entra dans la chambre et s'assit en haussant les épaules.

« Fermez la porte à clef en dehors, dit M. Brownlow aux domestiques, et venez dès que je sonnerai. »

Ils obéirent, et les deux interlocuteurs restèrent seuls en présence.

« Pour un vieil ami de mon père, dit Monks en ôtant son chapeau et son manteau, vous me traitez là, monsieur, d'une jolie manière.

– Jeune homme, c'est précisément parce que j'étais un vieil ami de votre père, répondit M. Brownlow, c'est parce que les

espérances des heureuses années de ma jeunesse reposaient sur lui et sur sa sœur, cette charmante créature que Dieu a rappelée à lui dans son printemps, et qui m'a laissé ici-bas seul et isolé ; c'est parce qu'il s'est agenouillé avec moi près du lit de mort de cette sœur chérie le jour même où elle devait s'unir à moi… mais le ciel en a disposé autrement… c'est parce que, depuis cette époque, mon cœur brisé s'est attaché à lui jusqu'à sa mort, malgré ses fautes et ses erreurs ; c'est parce que tous ces vieux souvenirs remplissent encore mon âme et que votre vue seule les ravive en moi ; c'est pour tous ces motifs que je suis porté à vous ménager maintenant, oui, Édouard Leeford, même maintenant, et à rougir de vous voir déshonorer son nom.

– Le nom ne fait rien à l'affaire, dit l'autre, après avoir considéré en silence et avec surprise l'émotion de son interlocuteur. Qu'est-ce que cela me fait, le nom ?

– Rien, je le sais, répondit M. Brownlow, il ne vous fait rien à vous ; mais c'était la nom de sa sœur, et, malgré un intervalle de tant d'années, je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvais jadis à l'entendre prononcer, même par un étranger. Je suis enchanté que vous en ayez pris un autre, croyez-le bien.

– Tout cela est bel et bon, dit Monks (à qui nous laissons encore son nom d'emprunt), après un long silence durant lequel il faisait des gestes de défi furieux, pendant que M. Brownlow s'était couvert le visage de ses mains. À quoi voulez-vous en venir ?

– Vous avez un frère, dit M. Brownlow en maîtrisant son émotion, un frère dont je vous ai dit tout bas le nom à l'oreille, quand je vous suivais dans la rue, et que ce nom seul a suffi pour vous décider à m'accompagner ici, plein de surprise et de crainte.

– Je n'ai point de frère, répondit Monks : vous savez bien que j'étais fils unique. Que venez-vous me parler d'un frère ? vous savez tout cela aussi bien que moi.

– Écoutez ce que j'ai à vous dire, reprit M. Brownlow vous y prendrez de l'intérêt. Je sais parfaitement que vous êtes le seul et misérable fruit d'une union fatale, que, par orgueil de famille et par la plus méprisable ambition, on força votre père à contracter dès sa première jeunesse…

– Peu m'importent vos épithètes, interrompit Monks, avec un rire effronté ; vous reconnaissez le fait, et cela me suffit.

– Oui ; mais je sais aussi, continua le vieux monsieur, quels malheurs, quelles suites de tortures, quelles angoisses résultèrent de cette union mal assortie ; je sais combien cette chaîne fut lourde pour tous deux, et combien le bonheur de leur vie fut empoisonné pour toujours. Je sais comment à la froide politesse succédèrent les disputes violentes ; comment l'indifférence fit place au dégoût, le dégoût à la haine, et la haine au désespoir, jusqu'à ce qu'enfin ils se séparèrent et, ne pouvant rompre entièrement des liens que la mort seule devait briser, ils les cachèrent du moins aux yeux d'une société nouvelle sous les dehors les plus gais qu'ils purent prendre. Votre mère réussit bientôt à tout oublier ; mais pendant bien des années votre père resta le cœur ulcéré.

– Enfin, ils se séparèrent, dit Monks ; eh bien ! après ?

– Quelque temps après leur séparation, reprit M. Brownlow, votre mère trouva sur le continent des distractions frivoles qui lui firent oublier entièrement son mari, plus jeune qu'elle de dix ans au moins, tandis que celui-ci, dont l'avenir était flétri, resta en Angleterre et se fit de nouveaux amis. J'espère que ce détail du moins ne vous est pas inconnu.

– Si, vraiment, répondit Monks en détournant la tête et en frappant du pied contre le plancher, comme un homme résolu a tout nier ; je l'ignore complètement.

– Votre ton aussi bien que vos actions, dit M. Brownlow, me donnent la certitude que vous ne l'avez jamais oublié et que vous n'avez jamais cessé d'y penser avec amertume. Je vous parle là de faits passés depuis quinze années, quand vous n'aviez pas plus de onze ans et que votre père n'en avait que trente et un : car, je le répète, c'était presque encore un enfant quand son père le força de se marier. Faut-il que je remonte à des faits qui imprimeront une tache à la mémoire de votre père, ou voulez-vous m'épargner ces détails en me dévoilant la vérité ?

– Je n'ai rien à dévoiler, répondit Monks d'un air confus ; vous n'avez qu'à continuer si cela vous fait plaisir.

– Ces nouveaux amis de votre père étaient un officier de marine en retraite, dont la femme était morte six mois auparavant, et ses deux enfants ; il en avait eu davantage, mais, de toute la famille, il n'en restait heureusement que deux ; c'étaient deux filles : l'une, âgée de dix-neuf ans et belle comme le jour ; l'autre, âgée seulement de deux ou trois ans.

– Qu'est-ce que tout cela me fait ? demanda Monks.

– Ils habitaient, continua M. Brownlow, sans avoir l'air de remarquer cette interruption, à peu de distance de l'endroit où votre père était venu se fixer ; ils firent bientôt connaissance et se lièrent intimement. Votre père était doué comme peu d'hommes le sont : il avait l'esprit et la grâce de sa sœur. Plus le vieil officier le connut, plus il l'aima. Plût à Dieu qu'il eût été le seul ! mais sa fille en fit autant. »

Le vieux monsieur s'arrêta ; Monks se mordait les lèvres et tenait ses yeux fixés sur le plancher.

M. Brownlow, à cette vue, continua en ces termes :

« Au bout d'un an, il avait contracté des engagements solennels envers cette jeune fille pure et naïve, dont il était la première, la seule et ardente passion.

– Votre histoire n'en finit pas, observa Monks en s'agitant sur sa chaise.

– C'est une histoire triste et douloureuse, jeune homme, dit M. Brownlow, et d'ordinaire ces histoires sont longues. Si j'avais à vous faire le récit d'un bonheur sans mélange, ce serait très court. Enfin, un de ces riches parents dont on avait voulu s'assurer la bienveillance et la protection en sacrifiant votre père (ces choses-là se voient souvent), vint à mourir, et, pour réparer le mal dont il avait été la cause indirecte, il lui laissa ce qu'il croyait une panacée contre tous les chagrins… de l'argent. Il fallut que votre père allât sur-le-champ à Rome, où ce parent était allé lui-même pour rétablir sa santé et où il était mort, laissant des affaires fort embrouillées. Votre père partit, fut atteint à Rome d'une maladie mortelle, et, dès que votre mère l'apprit à Paris, elle le suivit et vous emmena avec elle. Le lendemain de votre arrivée, votre père mourut, ne laissant pas de testament ; pas de testament, vous m'entendez, en sorte que toute la fortune revint à votre mère et à vous. »

En cet endroit du récit, Monks ne soufflait plus et écoutait d'un air singulièrement attentif, bien que ses yeux ne fussent pas tournés vers le narrateur. Quand M. Brownlow s'arrêta, il changea de position comme un homme qui éprouve un soulagement inattendu, et passa les mains sur son visage brûlant.

« Avant de se mettre en route, votre père avait passé par Londres, dit M. Brownlow avec lenteur en regardant fixement son interlocuteur ; il vint me voir.

– Je n'ai jamais entendu parler de cela, interrompit Monks d'un air d'incrédulité affectée, mais en éprouvant la plus désagréable surprise.

– Il vint me voir et me laissa entre autres choses un portrait, un portrait peint par lui-même, de cette pauvre jeune fille ; il ne pouvait l'emporter avec lui et regrettait de le quitter. Il était miné par les soucis et par les remords ; il me dit en termes vagues et incohérents qu'il avait perdu et déshonoré une famille ; il me confia l'intention qu'il avait de convertir à tout prix sa fortune en espèces, d'assurer à sa femme et à vous une partie de sa nouvelle fortune et de s'expatrier pour toujours. Je ne devinai que trop qu'il ne s'expatrierait pas seul. Même à moi, son ami d'enfance, dont l'attachement pour lui avait pris racine sur la tombe de sa sœur chérie, même à moi, il ne fit aucun aveu plus complet. Il me promit de m'écrire, de tout me dire, et de venir ensuite me voir encore une dernière fois avant de s'éloigner pour toujours. Hélas ! c'était ce jour-là même que je le voyais pour la dernière fois. Je n'ai reçu de lui aucune lettre, et je ne l'ai plus revu.

« Je me rendis, ajoute M. Brownlow, après un instant de silence, je me rendis sur le théâtre de son… (je puis parler ici le langage du monde, car l'indulgence et la rigueur du monde ne lui font plus rien à présent)… sur le théâtre de son coupable amour, décidé, si mes craintes se réalisaient, à offrir à cette pauvre enfant abandonnée un foyer pour l'abriter et un cœur pour la plaindre. Sa famille avait quitté le pays huit jours auparavant ; ils avaient acquitté quelques petites dettes courantes et étaient partis pendant la nuit : nul ne put me dire le motif ni le but de leur voyage. »

Monks respira plus librement et regarda autour de lui avec un sourire de triomphe.

« Quand votre frère, dit M. Brownlow, en rapprochant sa chaise de Monks, quand votre frère, pauvre enfant abandonné, chétif et couvert de haillons, fut jeté sur mon chemin, non par le hasard, mais par la Providence, et sauvé par moi du vice et de l'infamie…

– Quoi ! s'écria Monks en tressaillant.

– Par moi, dit M. Brownlow. Je vous disais bien que mon récit finirait par vous intéresser. Je vois que le juif, votre rusé complice, ne vous a pas dit mon nom, quoique du reste il dût croire qu'il vous était tout à fait inconnu. Quand cet enfant eut été sauvé par moi et qu'il se rétablit chez moi de sa maladie, sa ressemblance surprenante avec le portrait dont je vous parlais tout à l'heure me frappa d'étonnement. Dès la première fois que je le vis, malgré sa misère et ses haillons, je remarquai sur son visage une expression de langueur qui me rappela tout à coup, comme dans un rêve, les traits de celle qui m'avait été si chère. Je n'ai pas besoin de vous raconter comment il fut enlevé dans la rue avant que je connusse son histoire.

– Pourquoi ? demanda vivement Monks.

– Parce que vous connaissez tous ces détails aussi bien que moi.

– Moi !

– Il serait inutile de chercher à le nier, répondit M. Brownlow ; je vous montrerai que je sais encore bien d'autres choses.

– Vous n'avez aucune preuve à produire contre moi, balbutia Monks ; je vous défie d'en produire une !

– Nous verrons, répondit le vieux monsieur en jetant sur Monks un regard scrutateur. Je perdis cet enfant, et tous mes efforts pour le retrouver furent inutiles ; comme votre mère était morte, je savais que, si quelqu'un pouvait éclaircir ce mystère, c'était vous seul. J'appris que vous étiez parti pour vos propriétés des Indes occidentales, où vous vous êtes rendu, ai-je besoin de le dire ? après la mort de votre mère, pour éviter ici de fâcheuses poursuites ; je fis le voyage. Vous aviez quitté les Indes depuis quelques mois, et on supposait que vous étiez revenu à Londres ; mais personne ne pouvait m'indiquer votre adresse. Je revins en Angleterre ; vos correspondants n'avaient aucune donnée sur le lieu de votre résidence ; vous alliez et veniez, me dirent-ils, d'une manière aussi irrégulière que vous l'aviez toujours fait ; quelquefois vous restiez plusieurs jours de suite, quelquefois vous disparaissiez pendant des mois entiers. Vous hantiez, selon toute apparence, les mêmes lieux et les mêmes compagnies, compagnies infâmes dont vous aviez fait votre société quand vous étiez jeune et indomptable. Je les fatiguai de mes questions ; je battis les rues nuit et jour ; mais, il n'y a pas plus de deux heures, tous mes efforts étaient restés inutiles, et je ne vous avais pas aperçu une seule fois.

– Et maintenant vous me voyez tout à votre aise, dit Monks en se levant d'un air résolu. Eh bien ! après ? Vous parlez de fraude et d'escroquerie ; ce sont là de grands mots, justifiés, à ce que vous paraissez croire, par je ne sais quelle ressemblance avec un petit misérable ; vous dites que c'est mon frère ! mais vous ne savez seulement pas si un enfant est résulté de ce beau couple ; vous n'en avez aucune preuve.

– Je ne le savais pas, repartit M. Brownlow en se levant aussi ; mais depuis quinze jours j'ai tout appris. Vous avez un frère,

vous le savez ; bien plus, vous le connaissez. Il y avait un testament ; votre mère l'a détruit et vous a confié ce secret en mourant. Il était question dans ce testament d'un enfant qui était évidemment le fruit de cette malheureuse liaison ; cet enfant, vous l'avez rencontré, et sa ressemblance avec son père a éveillé vos soupçons. Vous vous êtes rendu au lieu de sa naissance ; il y avait des preuves (preuves longtemps cachées) de son origine et de sa parenté avec vous ; ces preuves, vous les avez détruites, et voici les propres paroles que vous avez dites au juif, votre infâme complice : « Les seules preuves de l'identité de l'enfant sont au fond de la rivière, et la vieille sorcière qui les tenait de la mère pourrit dans son cercueil. » Fils dénaturé, lâche, menteur que vous êtes, vous qui tenez des conciliabules la nuit, dans de sombres bouges, avec des voleurs et des assassins ; vous dont les infâmes complots ont causé la mort violente de quelqu'un qui valait mille fois mieux que vous ; vous qui dès le berceau avez été une cause de chagrin et de désespoir pour votre père, et qui portez sur votre visage, vrai miroir de votre âme, les traces des maladies honteuses que vous devez aux plus viles passions, au vice et à la débauche… Édouard Leeford, me bravez-vous encore ?

– Non, non, non ! répondit le lâche, accablé sous ces charges multipliées.

– Il n'y a pas un mot, s'écria le vieux monsieur, pas un seul mot qui ne me soit connu. Ces ombres que vous avez vues sur le mur ont recueilli vos secrets et me les ont rapportés à l'oreille. La vue de cet enfant persécuté a ému le vice lui-même, et lui a donné le courage, sinon les attributs de la vertu. Un assassinat a été commis, dont vous êtes moralement, sinon réellement le complice.

– Non, non, interrompit Monks ; je ne sais rien de ce qui s'est passé ; j'allais m'enquérir de la vérité du fait quand vous

m’avez surpris dans la rue ; je ne connaissais pas la cause du meurtre ; je pensais que c’était le résultat d’une querelle.

– Cette femme a été assassinée pour avoir révélé une partie de vos secrets, répondit M. Brownlow. Voulez-vous me les révéler tous ?

– Oui.

– Voulez-vous me dresser de votre main une reconnaissance sincère des faits et les attester devant témoins ?

– Oui, je le promets.

– Voulez-vous rester ici tranquille jusqu’à ce que ce document soit rédigé, et m’accompagner en tel lieu que je jugerai convenable, pour y faire cet aveu ?

– Si vous y tenez, j’y consens aussi, répondit Monks.

– Vous devez faire plus encore, dit M. Brownlow : restituer à un enfant innocent la fortune qui lui était destinée. Vous n’avez pas oublié les clauses du testament. Mettez-les à exécution en ce qui concerne votre frère, et allez ensuite où vous voudrez : nous n’aurons plus besoin de nous revoir en ce monde. »

Monks, combattu entre la crainte et la haine, se promenait en long et en large, en réfléchissant d’un air sombre à la proposition qui lui était faite et à la possibilité de l’éluder, quand la porte s’ouvrit brusquement, et M. Losberne entra dans la chambre, en proie à une violente agitation.

« L’homme sera pris, s’écria-t-il. Il sera pris ce soir.

– L'assassin ? demanda M. Brownlow.

– Oui, oui, répondit l'autre ; on a vu son chien errer aux environs d'une vieille masure, et sans nul doute son maître y est déjà caché ou viendra s'y cacher à la faveur de la nuit. La police veille de tous côtés : j'ai causé avec les hommes chargés de le prendre, et ils m'ont dit qu'il est impossible qu'il s'échappe ; ce soir, le gouvernement promet une récompense de cent livres sterling à qui le prendra.

– J'en offre cinquante de plus, et je vais le publier moi-même sur les lieux, si j'arrive à temps. Où est M. Maylie ?

– Henry ? répondit le docteur. Dès qu'il a vu votre ami ici présent monter sain et sauf en voiture avec vous, il est parti au galop pour se rendre à l'endroit on l'on traque l'assassin et se joindre à ceux qui le poursuivent.

– Et le juif ? dit M. Brownlow ; quelles nouvelles ?

– Il n'était pas encore pris, mais il le sera, sans nul doute ; il l'est peut-être déjà : on est sûr de l'avoir.

– Avez-vous pris votre parti ? demanda M. Brownlow à voix basse à M. Monks.

– Oui, répondit celui-ci ; vous… vous me garderez le secret ?

– Oui ; restez ici jusqu'à mon retour ; c'est votre unique chance de salut. »

M. Brownlow et le docteur sortirent et refermèrent la porte à clef.

« Eh bien ! où en êtes-vous ? Qu'avez-vous fait ? demanda tout bas le docteur.

– Tout ce que j'espérais, et même davantage : en réunissant les renseignements fournis par la jeune fille avec ceux que je possédais déjà, je ne lui ai laissé aucune échappatoire, et je lui ai montré clair comme le jour l'horreur de sa conduite. Veuillez écrire, je vous prie, et fixer le rendez-vous à après-demain soir, à sept heures ; nous serons là quelques heures d'avance, mais il faudra se reposer, et surtout Mlle Rose, qui aura peut-être besoin de plus de courage que ni vous ni moi ne pouvons en ce moment le prévoir. Mais mon sang bout dans mes veines à la pensée de venger cette pauvre fille assassinée ; quelle route ont-ils prise ?

– Allez droit au bureau de police, et vous arriverez encore assez à temps, répondit M. Losberne. Moi, je reste ici. »

Les deux amis se séparèrent aussitôt, en proie l'un et l'autre à une agitation violente.

CHAPITRE L.
Poursuite et évasion.

Au bord de la Tamise, près de l'église de Rotherhithe, à l'endroit où le fleuve est bordé des masures les plus délabrées et où les vaisseaux sont le plus noircis par la poussière de la houille et par la fumée qui s'échappe des toits abaissés des maisons, se trouve à l'heure qu'il est la plus sale, la plus étrange, la plus extraordinaire des nombreuses localités que recèle la ville de Londres, complètement inconnue, même de nom, au plus grand nombre des habitants de la capitale.

Pour arriver dans cet endroit, le visiteur est obligé de parcourir un dédale de rues étroites et fangeuses, où est entassée la population la plus misérable et la plus grossière des bords du fleuve, et où l'on ne vend que les objets nécessaires à la classe indigente.

Les vivres les moins chers et les plus grossiers sont entassés dans les boutiques ; les vêtements les plus communs sont suspendus à la porte du brocanteur ou accrochés aux fenêtres. Coudoyé par des ouvriers sans ouvrage du plus bas étage, des porteurs de lest et de charbon, des femmes effrontées, des enfants en guenilles, enfin par le rebut de la population voisine du fleuve, le visiteur ne se fraye un chemin qu'avec peine, rebuté par le spectacle hideux et l'odeur infecte des allées étroites qui se détachent à droite et à gauche de la rue principale, et assourdi par le bruit des chariots lourdement chargés. Arrivé enfin dans des rues plus reculées et moins fréquentées que celles qu'il a traversées jusqu'ici, il s'avance entre des rangées de maisons dont les façades chancelantes surplombent sur le trottoir, des

murs lézardés qui semblent prêts à s'écrouler, des cheminées en ruines qui hésitent à tomber tout à fait, des fenêtres garnies de barres de fer rongées par la rouille et par le temps, enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus triste et de plus dégradé.

C'est dans cet affreux quartier, au delà de *Dockhead*, dans le faubourg de *Southtwark*, que se trouve l'île de Jacob, entourée d'un fossé fangeux, profond de six ou huit pieds, et large de quinze ou vingt à la marée haute, qu'on appelait jadis *Mill-Pond* et qui est connu maintenant sous le nom de *Folly-Ditch*. Ce fossé aboutit à la Tamise et peut toujours être rempli d'eau en ouvrant les écluses de *Lead-Mills*, d'où lui venait son ancien nom. Alors un étranger placé sur un des ponts de bois qui sont jetés sur le fossé à *Mill-Lane*, pourrait voir les habitants des maisons qui le bordent de chaque côté puiser l'eau dans des baquets, des seaux, des ustensiles de tout genre, qui descendent des portes ou des fenêtres ; et, s'il porte ses regards sur les maisons elles-mêmes, son étonnement redoublera à la vue du spectacle étalé devant lui ; des galeries de bois vermoulus s'étendant derrière une demi-douzaine de maisons et percées de trous à travers desquels on peut voir l'eau bourbeuse qui coule au-dessous ; des fenêtres faites de pièces et de morceaux, laissant passer des perches à sécher le linge (comme s'il y avait du linge dans ces parages) ; des chambres si étroites, si resserrées et si sales, que l'air s'y corrompt en y entrant ; des constructions en bois qui penchent sur le fossé et qui menacent d'y tomber pour imiter les autres, qui ont déjà pris ce parti ; des murs noircis, des fondations dégradées ; enfin tout ce que la pauvreté a de plus repoussant : tels sont les objets qui ornent les bords de *Folly-Ditch*.

Dans l'île de Jacob, les magasins sont vides et n'ont plus de toits ; les murs s'écroulent de toute part, les fenêtres ne sont plus des fenêtres, les cheminées sont noires, mais il n'en sort plus de fumée. Il y a trente ou quarante ans, c'était un quartier assez commerçant, maintenant ce n'est plus qu'un désert ; les maisons n'appartiennent à personne et servent de retraite à

ceux qui ont le courage d'y vivre et d'y mourir. Pour chercher un refuge dans l'île de Jacob, il faut avoir de puissantes raisons de se cacher ou être réduit au plus affreux dénuement.

Dans une de ces maisons en ruine, dont les portes et les fenêtres étaient solidement barricadées, et qui donnait par derrière sur le fossé, comme nous venons de le décrire, étaient réunis trois hommes qui tantôt échangeaient entre eux des regards inquiets, comme s'ils étaient dans l'attente de quelque grave événement, et tantôt restaient immobiles et silencieux : c'étaient Tobie Crackit, M. Chitling et un voleur âgé de cinquante ans au moins, qui avait eu le nez brisé dans quelque ancienne rixe, et dont le visage était défiguré par une grande balafre, reçue probablement dans les mêmes circonstances : cet individu était un déporté en rupture de banc et se nommait Kags.

« Quand vous avez déguerpi de nos anciens domiciles, parce que ça chauffait, vous auriez bien dû chercher quelque autre tanière, dit Tobie en s'adressant à M. Chitling, au lieu de venir ici, mon bel ami.

– Et qui est-ce qui vous en empêchait, nigaud que vous êtes ? dit Kags.

– Je m'attendais à être mieux reçu, répondit M. Chitling d'un air pensif.

– Voyez-vous, jeune homme, dit Tobie, quand on se donne la peine de vivre à l'écart comme je le fais, et d'avoir un chez-soi où personne ne met le nez, il est peu récréatif de recevoir la visite d'un jeune monsieur dans votre position, quelque agrément qu'on puisse avoir à faire avec vous une partie de cartes.

– Surtout, ajouta M. Kags, quand celui qui vit ainsi loin du monde, a avec lui un ami, arrivé de l'étranger à l'improviste, et

trop modeste pour mettre sa carte chez les magistrats à son retour. »

Il y eut un court moment de silence, après quoi Tobie Crackit, sentant l'impossibilité de soutenir la conversation sur le ton plaisant, se tourna vers Chitling et dit :

« Quand Fagin a-t-il été pris ?

– Juste au moment du dîner, à deux heures de l'après-midi : Charlot et moi, nous avons eu la chance de nous échapper par une cheminée ; quant à Bolter, il avait retourné le cuvier et s'était blotti dessous ; mais ses longues échasses l'ont fait découvrir, et il a été pincé comme le juif.

– Et Betsy ?

– Pauvre Betsy ! dit Chitling qui perdait de plus en plus contenance ; elle est allée voir le cadavre et est sortie comme une folle en criant et en se frappant la tête contre les murailles, de sorte qu'on lui a mis la camisole de force, et qu'on l'a conduite à l'hôpital, où elle est à l'heure qu'il est.

– Qu'est devenu le jeune Charlot Bates ? demanda Kags.

– Il est à rôder quelque part aux environs, en attendant qu'il fasse nuit noire, mais il sera bientôt ici, répondit Chitling. Il n'y a pas moyen d'aller ailleurs, car aux Trois Boiteux on a arrêté tout le monde ; c'est une souricière ; il y a des mouchards au comptoir ; je les ai vus de mes yeux, quand j'y suis allé.

– Voilà qui est diabolique, observa Tobie en se mordant les lèvres ; il y en aura plus d'un qui y passera cette fois-ci.

– On tient les assises en ce moment, dit Kags ; si on instruit l’affaire à la vapeur, si Bolter charge Fagin, comme il le fera sans doute, d’après ce qu’il a déjà dit, on peut avoir la preuve de la complicité du juif, et rendre la sentence vendredi ; et, dans six jours d’ici, il dansera, morbleu !

– Si vous aviez entendu la foule crier après lui ! dit Chitling ; les agents de police ont été obligés de lutter comme des diables pour empêcher qu’on ne le mît en pièces ; il y eut un moment où on le renversa, mais ils formèrent un cercle autour de lui et parvinrent à se frayer un passage, Si vous l’aviez vu, couvert de boue et de sang, jeter autour de lui des regards effarés et se cramponner aux agents de police comme si c’étaient ses meilleurs amis ! je les vois encore, serrés de tous côtés par la foule, et l’entraînant au milieu d’eux. Il y avait là des gens qui n’auraient pas mieux demandé que de le déchirer à belles dents ; je le vois encore la barbe et les cheveux pleins de sang ; j’entends les cris affreux que poussaient les femmes, en jurant qu’elles lui arracheraient le cœur. »

Chitling, frappé d’horreur au souvenir de cette scène, mit ses mains sur ses oreilles, et, les yeux fermés, arpenta la chambre en long et en large, comme un homme qui a perdu le sens.

Tandis qu’il se livrait à cet exercice et que les deux autres restaient silencieux, les yeux fixés sur le plancher, un bruit étrange se fit entendre dans l’escalier, et le chien de Sikes s’élança dans la chambre.

Ils coururent à la fenêtre, descendirent l’escalier, regardèrent dans la rue ; le chien avait pénétré dans la maison par une fenêtre ouverte, il ne fit aucun mouvement pour les suivre : son maître n’était pas avec lui.

« Qu'est-ce que ça signifie ? dit Tobie, quand ils furent rentrés dans la chambre ; il n'est pas possible qu'il vienne ici, je… je compte bien qu'il ne viendra pas.

– S'il avait dû venir, il serait venu avec le chien, dit Kags en se penchant pour examiner l'animal, qui était couché haletant sur le plancher. Tenez, donnez-lui un peu d'eau, il est tout fatigué d'avoir couru.

– Voyez ! il n'en a pas laissé une goutte, ajouta Kags, après avoir regardé le chien un instant sans rien dire ; il est couvert de boue, il boite ; il faut qu'il ait fait une grande trotte.

– D'où peut-il venir ainsi ? s'écria Tobie ; il aura été sans doute aux autres gîtes, et, n'y trouvant que des inconnus, il sera venu ici comme il l'a déjà fait si souvent. Mais où a-t-il quitté son maître et pourquoi arrive-t-il seul ?

– Il n'est pas possible qu'il se soit tué, dit Chitling, sans oser prononcer le nom de l'assassin. Qu'en pensez-vous ? »

Tobie hocha la tête.

« S'il s'était tué, dit Kags, le chien aurait essayé de nous conduire près du corps de son maître. Non, je crois plutôt qu'il a trouvé le moyen de quitter le pays et qu'il aura abandonné son chien ; il faut qu'il l'ait planté là de manière ou d'autre : sans cela, l'animal n'aurait pas l'air si tranquille. »

Cette supposition paraissant la plus probable fut adoptée sans contestation : le chien, se glissant sous une chaise, s'y établit commodément pour dormir, et personne ne fit plus attention à lui.

La nuit était venue ; on ferma les volets et l'on alluma une chandelle que l'on mit sur la table. Les terribles événements qui s'étaient succédé depuis deux jours avaient fait sur nos trois individus une profonde impression, accrue encore par le danger et l'incertitude de leur propre position. Ils s'assirent tout près les uns des autres, tressaillant au moindre bruit ; ils parlaient peu et à voix basse, et, à les voir ainsi muets et terrifiés, on eût cru que le cadavre de la femme assassinée gisait dans la pièce voisine.

Ils étaient depuis quelque temps dans cette attitude, quand tout à coup on frappa à la porte de la rue à coups précipités.

« C'est le jeune Charlot, » dit Kags en regardant avec colère autour de lui pour se donner du courage.

On frappa de nouveau… Ce n'était pas Charlot… il ne frappait jamais ainsi.

Crackit alla à la fenêtre, se pencha pour regarder et fit un bond en arrière ; il n'y avait plus besoin de demander qui était là : le visage pâle de Crackit le disait assez. Au même instant, le chien se remit sur ses pattes et courut vers la porte en grondant.

« Il faut lui ouvrir, dit Tobie en prenant la chandelle.

– Le faut-il absolument ? demanda l'autre d'une voix étouffée.

– Oui, il faut le faire entrer.

– Ne nous laissez pas dans l'obscurité, » dit Kags en prenant une chandelle sur la cheminée et en l'allumant d'une main si tremblante que l'on frappa encore deux fois avant qu'il eût fini.

Crackit descendit ouvrir et rentra bientôt, suivi d'un homme dont la figure était presque entièrement cachée par un mouchoir. Il le dénoua lestement et laissa voir un visage livide, des yeux enfoncés, des joues caves, une barbe de trois jours : ce n'était plus que l'ombre de Sikes.

Il posa la main sur le dos d'une chaise qui se trouvait au milieu de la chambre, mais il tressaillit au moment de s'asseoir ; il eut l'air de regarder par-dessus son épaule et tira la chaise près du mur… aussi près que possible… puis s'assit.

Pas une parole n'avait été échangée ; il promenait silencieusement ses regards sur les trois autres, qui se détournaient avec effroi chaque fois qu'ils rencontraient son œil. Lorsque d'une voix sourde il rompit le silence, tous trois tressaillirent : ils n'avaient jamais entendu une voix pareille.

« Comment ce chien est-il venu ici ? demanda-t-il.

– Seul, il y a trois heures.

– Le journal du soir dit que Fagin est arrêté ; est-ce vrai ou faux ?

– Parfaitement vrai. »

Nouveau silence.

« Que le diable vous emporte tous ! dit Sikes en passant sa main sur son front. N'avez-vous rien à me dire ? »

Ils se regardèrent avec embarras, et personne ne répondit.

« Vous qui êtes ici chez vous, dit Sikes en s'adressant à Crackit, avez-vous l'intention de me livrer ou de me donner un asile pour laisser passer l'orage ?

– Vous pouvez rester ici si vous vous y trouvez en sûreté, » répondit Crackit après quelque hésitation.

Sikes dirigea lentement ses regards vers le mur auquel il était adossé.

Essayant plutôt de tourner la tête qu'il ne la tournait réellement, il dit : « Le corps… est-il… enterré… ? »

Ils firent signe que non.

« Pourquoi ne l'a-t-on pas enterré ? dit l'homme en regardant de nouveau derrière lui. Pourquoi garder de ces vilaines choses-là en vue ?… Qui est-ce qui frappe ainsi ? »

Crackit sortit en faisant un geste qui indiquait qu'il n'y avait rien à craindre ; il rentra presque aussitôt suivit de Charlot Bates. Sikes était assis en face de la porte, de sorte que sa figure fut la première qui frappa les yeux du nouveau venu.

« Tobie ! dit Charlot en reculant d'horreur, pourquoi ne m'avoir pas dit cela en bas ? »

Il y avait eu quelque chose de si sinistre dans l'accueil que lui avaient fait les trois premiers interlocuteurs, que l'assassin voulut se rendre favorable le nouveau venu, et fit mine de lui tendre la main.

« Laissez-moi passer dans une autre chambre, dit le jeune garçon en reculant encore.

– Ah ça ! Charlot, dit Sikes en se rapprochant de lui, est-ce que… tu ne me reconnais pas ?

– N'avancez pas, répondit le jeune homme en regardant l'assassin avec horreur. N'avancez pas, monstre que vous êtes. »

L'homme s'arrêta, et leurs yeux se rencontrèrent ; mais bientôt l'assassin ne put soutenir ce regard et baissa les yeux.

« Soyez témoins tous trois, s'écria Charlot en brandissant son poing serré, et en s'animant de plus en plus, soyez témoins tous trois… que je n'ai pas peur de lui… Si l'on vient le chercher ici, je le dénoncerai ; oui, je le dénoncerai. Faites bien attention à ce que je dis là : il peut me tuer, s'il le veut ou s'il l'ose ; mais, si je suis là quand la police viendra, je le livrerai… Je le livrerai, quand il devrait être brûlé à petit feu. Au meurtre ! au secours ! S'il y a parmi nous quelqu'un qui ait du cœur, qu'il me seconde. À l'assassin ! au secours ! mort à l'assassin ! »

En poussant ces cris et en les accompagnant de gestes violents, Charlot se jeta, à lui tout seul, sur le robuste Sikes, d'une manière si imprévue et en même temps si énergique, qu'il le fit tomber lourdement à terre.

Les trois spectateurs furent stupéfaits. Ils n'intervinrent pas dans la lutte. Charlot et Sikes roulèrent ensemble sur le plancher, sans que le premier se laissât émouvoir des coups qui pleuvaient sur lui ; il se cramponnait de plus en plus aux vêtements du meurtrier, tâchait de le prendre à la gorge, et ne cessait de crier au secours de toute la force de ses poumons.

La lutte était cependant trop inégale pour se prolonger longtemps. Sikes avait terrassé son jeune adversaire et allait l'écraser sous ses pieds, quand Crackit vint le tirer par le bras d'un air

épouvanté et lui montra du doigt la fenêtre. Des lumières brillaient dans la rue ; on entendait des cris confus, des conversations animées, le bruit des pas précipités de la foule, qui se pressait sur le pont de bois le plus proche. Il y avait sans doute un cavalier, car on entendait les sabots d'un cheval résonner sur le pavé. L'éclat des lumières s'accrut, le bruit des pas se rapprocha de plus en plus, puis on frappa vivement à la porte, et toute la multitude se mit à pousser des cris de fureur qui auraient fait trembler l'homme le plus intrépide.

« Au secours ! hurlait le jeune garçon de toute sa force. Il est ici ! il est ici ! enfoncez la porte !

– Ouvrez, au nom du roi ! disaient des voix du dehors ; et les murmures et les cris de recommencer de plus belle.

– Enfoncez la porte ! criait Charlot. Je vous dis qu'on ne l'ouvrira pas ; courez droit à la chambre où vous voyez de la lumière. Enfoncez la porte ! »

Des coups violents et répétés ébranlèrent en effet la porte et les volets des fenêtres du rez-de-chaussée. Toute la foule poussa un hourra énergique, d'après lequel on put se faire une idée de la masse compacte qui entourait la maison.

« Ouvrez-moi une porte derrière laquelle je puisse enfermer à clef ce maudit braillard, dit Sikes furieux, courant çà et là et tirant le jeune garçon après lui aussi aisément qu'il eût fait d'un sac vide. Ouvrez-moi cette porte, vite… » Il y poussa Charlot, tira le verrou et tourna la clef dans la serrure. « La porte d'entrée est-elle bien fermée ?

– À double tour et à la chaîne, répondit Crackit, qui, ainsi que ses deux compagnons, ne savait plus où donner de la tête.

– Les panneaux sont-ils solides ?

– Doublés de tôle.

– Et les fenêtres ?

– Les fenêtres aussi.

– Que la foudre vous écrase ! s'écria le brigand en levant le châssis et en menaçant la foule ; faites, faites, vous ne me tenez pas encore. »

Jamais oreilles mortelles n'entendirent un sabbat pareil à celui que fit alors cette multitude furieuse : les uns criaient à ceux qui étaient le plus près de mettre le feu à la maison ; d'autres demandaient en trépignant aux agents de police de faire feu sur l'assassin. Nul ne montrait plus de fureur que l'individu à cheval ; il mit pied à terre et, fendant la foule, il se fraya un passage jusque sous la fenêtre, et s'écria d'une voix qui dominait toutes les autres :

« Vingt guinées à qui apportera une échelle… »

Ceux qui l'entouraient répéteront ce cri, qui fut bientôt dans toutes les bouches ; les uns demandaient des échelles ; les autres des marteaux de forge ; d'autres couraient çà et là avec des torches comme pour chercher ce que l'on demandait, puis revenaient sur leurs pas et se remettaient à crier. Ceux-ci s'épuisaient en malédictions, ceux-là se précipitaient en avant comme des furieux, et gênaient ainsi les efforts des travailleurs. Les plus hardis tâchaient de grimper le long du tuyau de décharge ou à l'aide des crevasses du mur. Cette foule ondulait dans l'obscurité, comme les blés agités par un vent violent, et de temps à autre, tous ensemble poussaient un cri de fureur.

« La marée, dit l'assassin, la marée était haute quand je suis venu ; donnez-moi une corde, une longue corde ; ils sont tous devant la maison ; je puis me laisser glisser dans le fossé et m'évader par là… Donnez-moi une corde, ou je commettrai encore trois meurtres, et je me tuerai ensuite moi-même. »

Crackit et ses deux compagnons, saisis de terreur, lui indiquèrent l'endroit où il en trouverait une. Il saisit vivement la plus longue et la plus forte, et monta en courant au haut de la maison.

Toutes les fenêtres sur le derrière étaient murées depuis longtemps, sauf une petite lucarne dans la chambre où Charlot était enfermé, lucarne trop petite pour qu'il pût y passer la tête ; mais, par cette ouverture, il n'avait pas cessé de crier à ceux du dehors de garder les derrières de la maison : de sorte que, lorsque l'assassin parut sur le toit, de grands cris annoncèrent sa présence à ceux qui se trouvaient par devant, et ils se mirent aussitôt à faire le tour, s'avançant à flots pressés.

L'assassin barricada la porte qui lui avait donné accès sur le toit, de manière qu'on ne pût l'ouvrir qu'à grand'peine, glissa jusqu'au bord de toit et regarda par-dessus la gouttière.

La marée s'était retirée et le fossé n'offrait plus qu'un lit fangeux.

La foule était restée silencieuse pendant quelques instants, épiant ses mouvements et se demandant ce qu'il voulait faire. Mais dès qu'elle entrevit son projet et comprit qu'il était impraticable, elle poussa un cri de haine et de triomphe bien plus fort que toutes les clameurs précédentes. Ceux qui étaient trop loin pour comprendre ce dont il s'agissait, répétaient pourtant ces cris, qui trouvaient sans cesse un nouvel écho. On eût dit que toute la population de Londres était venue maudire l'assassin.

Des milliers d'hommes venaient de la façade, tous enflammés de colère, et, à la lueur de quelques torches qui brillaient çà et là, on pouvait lire sur leurs visages la haine et la fureur. Les maisons situées de l'autre côté du fossé avaient été envahies par la foule, qui aussitôt levait ou brisait les châssis : on s'entassait à chaque fenêtre, tous les toits étaient encombrés de monde ; les trois ponts de bois jetés sur le fossé pliaient sous le poids de la foule ; chacun voulait voir l'assassin.

« On le tient maintenant, s'écria un homme sur le pont le plus rapproché ; hourra ! »

Les cris redoublèrent.

« Cinquante livres sterling ! s'écria un vieux monsieur, à qui le prendra vivant ; j'attendrai ici qu'on vienne réclamer la récompense. »

Nouveaux cris dans la foule…

En ce moment, le bruit se répandit qu'on était enfin parvenu à enfoncer la porte, et que celui qui, le premier, avait demandé une échelle, était monté dans la chambre.

Dès que cette nouvelle courut de bouche en bouche, la foule se dirigea vers la porte ; les gens qui étaient aux fenêtres, voyant les autres rebrousser chemin, s'élancèrent dans la rue, et tous se ruèrent pêle-mêle devant la maison pour voir passer le meurtrier, quand il serait emmené par les agents de police. On se serrait à s'étouffer ; les rues étroites étaient complètement obstruées. En ce moment, l'ardeur des uns à revenir en courant sur le devant de la maison, les efforts inutiles des autres pour se dégager de la foule, firent perdre de vue l'assassin, quoique chacun fût plus avide que jamais de voir opérer cette capture.

Intimidé par les cris furieux de la multitude, Sikes, qui ne voyait plus aucun moyen de s'évader, s'était accroupi sur le toit. Quand il s'aperçut de la nouvelle direction que prenait la foule, il se décida à profiter vite de l'occasion qui s'offrait, et se releva, résolu à faire un dernier effort pour sauver sa vie, en se jetant dans le fossé et en tâchant, au risque de se noyer dans la vase, de s'échapper à la faveur du désordre et de l'obscurité.

Stimulé par le bruit qu'il entendit dans la maison et qui annonçait qu'on en avait forcé l'entrée, il mit le pied contre une cheminée pour se donner plus de force, afin d'attacher solidement un des bouts de la corde au tuyau, et fit à l'autre bout un nœud coulant, à l'aide de ses dents et de ses mains. Ce fut l'affaire d'une seconde. Il allait pouvoir descendre jusqu'à quelques pieds du sol, et il tenait à sa main son couteau ouvert, pour couper la corde dès qu'il serait en bas.

Au moment où il passait sa tête dans la nœud coulant pour la fixer sous ses aisselles, et où le vieux monsieur, qui s'était cramponné à la balustrade du pont pour résister à la foule et garder sa position, élevait la voix pour dénoncer à ceux qui l'entouraient cette tentative d'évasion ; en ce moment, disons-nous, l'assassin, regardant derrière lui, éleva ses bras au-dessus de sa tête avec terreur et poussa un cri qui n'était pas de ce monde.

« Encore ces yeux ! » s'écria-t-il, il chancela, comme s'il était frappé de la foudre, perdit l'équilibre, et tomba pardessus le parapet ; le nœud coulant était autour de son cou ; la corde se tendit sous son poids comme celle d'un arc ; avec la rapidité de la flèche qu'il décoche, le brigand fit une chute de trente-cinq pieds de haut. Il y eut une brusque secousse, un mouvement convulsif de tous les membres, et l'assassin resta pendu, tenant encore son couteau ouvert dans sa main crispée.

La vieille cheminée trembla du coup, mais résista bravement au choc. Le cadavre de Sikes se balançait devant la lucarne de la chambre où était enfermé Charlot, et celui-ci, écartant de la main ce corps qui gênait sa vue, criait au secours et demandait en grâce qu'on vînt le délivrer.

Un chien, qui ne s'était pas montré jusqu'alors, se mit à courir sur le bord du toit en poussant des cris plaintifs, et, prenant son élan, sauta sur les épaules du pendu ; il manqua son coup, tomba dans le fossé, sur le dos, et se brisa la tête contre une pierre qui fit jaillir sa cervelle.

CHAPITRE LI.
Plus d'un mystère s'éclaircit. – Proposition de mariage où il n'est question ni de dot ni d'épingles.

Deux jours après les événements racontés dans le précédent chapitre, Olivier se trouvait, à trois heures de l'après-midi, dans une berline de voyage et roulait rapidement vers sa ville natale. Avec lui se trouvaient Mme Maylie, Rose, Mme Bedwin et le bon docteur. M. Brownlow suivait dans une chaise de poste, en compagnie d'un personnage dont il n'avait pas dit le nom.

La conversation avait langui pendant le trajet, car Olivier était dans un état d'agitation qui l'empêchait de réunir ses idées et lui enlevait presque l'usage de la parole. Ceux qui l'accompagnaient étaient en proie à la même anxiété et ne parlaient pas davantage.

Il avait été, ainsi que les deux dames, mis au courant par M. Brownlow de la nature des aveux arrachés à Monks, et, bien qu'ils sussent que le but de leur voyage était d'achever l'œuvre si bien commencée, il y avait encore dans toute cette affaire assez de mystère et d'obscurité pour les laisser dans une grande perplexité.

Leur ami dévoué avait soigneusement empêché, avec l'aide de M. Losberne, qu'ils n'apprissent rien des fatals événements qui venaient de s'accomplir. « Il n'y a pas de doute, disait M. Brownlow, qu'ils les connaîtront avant peu, mais le moment sera peut-être plus favorable qu'à présent : il ne saurait être pire. » Ils voyageaient donc en silence, l'esprit tout occupé du

but qu'ils poursuivaient en commun, sans être disposés le moins du monde à s'entretenir du sujet qui absorbait leurs pensées.

Mais si Olivier était resté silencieux et plongé dans ses réflexions tant qu'il avait suivi une route qui lui était inconnue pour arriver à sa ville natale, avec quelle vivacité se réveillèrent en lui les souvenirs d'autrefois, et combien d'émotions lui firent battre le cœur, quand il se retrouva sur le chemin qu'il avait parcouru à pied dans son enfance, pauvre orphelin abandonné, sans un ami pour lui tendre la main, sans un toit pour abriter sa tête !

« Voyez, voyez, s'écria-t-il en serrant vivement la main de Rose et en mettant la tête à la portière ; voici la barrière que j'ai escaladée, voici les haies le long desquelles je me glissai en rampant pour éviter d'être surpris et ramené de force chez le fabricant de cercueils ; voici là-bas le sentier, à travers champs, qui mène à la vieille maison où j'ai passé mon enfance ! Oh ! Richard, Richard, mon cher ami d'autrefois, si seulement je pouvais te voir maintenant !...

– Vous le verrez bientôt, dit Rose en prenant les mains d'Olivier ; vous lui direz que vous êtes heureux, que vous êtes devenu riche, et que votre plus grand bonheur est de venir le retrouver pour le rendre heureux aussi !...

– Oui, oui, dit Olivier ; et puis nous l'emmènerons avec nous, nous le ferons habiller et instruire, et nous l'enverrons dans une paisible campagne où il deviendra grand et fort, n'est-ce pas ? »

Rose fit signe que oui, car elle ne pouvait parler en voyant l'enfant sourire de bonheur à travers ses larmes.

« Vous serez douce et bonne pour lui comme vous l'êtes pour tout le monde, dit Olivier ; les récits qu'il vous fera vous serreront le cœur, je le sais ; mais qu'importe ? tout cela sera bien loin et vous sourirez de plaisir, j'en suis sûr aussi, en songeant que vous avez changé son sort, comme vous l'avez déjà fait pour moi. Le pauvre Richard ! il m'a si bien dit : « Dieu te bénisse ! » alors que je me sauvais ; moi aussi, ajouta Olivier, en éclatant en sanglots, je lui dirai : « Dieu te bénisse maintenant ! » et je lui montrerai combien ses paroles d'adieu m'ont été au cœur !... »

Quand ils approchèrent de la ville et qu'ils se furent engagés dans ses rues étroites, ce ne fut pas chose facile que de modérer les transports de l'enfant ; il revoyait la boutique de Sowerberry, l'entrepreneur de pompes funèbres, telle qu'elle était jadis, mais plus petite et moins imposante qu'elle ne l'était dans ses souvenirs ; il retrouvait les magasins, les maisons qu'il avait si bien connus, et qui lui rappelaient à chaque instant quelque petit incident de sa vie d'enfant : la charrette de Gamfield, le ramoneur, toujours la même, arrêtée à la porte du cabaret ; le dépôt de mendicité, cette affreuse prison de son enfance, avec ses étroites fenêtres donnant sur la rue ; sur le seuil de la porte, le portier d'autrefois avec sa mine décharnée. En le voyant, Olivier ne put réprimer un sentiment de terreur, puis se mit à rire de sa sottise, puis à pleurer pour rire encore après ; il revoyait cent figures de connaissance, tout enfin, comme s'il avait quitté ces lieux la veille, et que son bonheur récent ne fut qu'un songe délicieux.

Mais ce bonheur n'était point un songe ; ils s'arrêtèrent à la porte du meilleur hôtel, devant lequel Olivier s'extasiait jadis, le prenant pour un somptueux palais, mais qui lui parut maintenant un peu déchu de sa grandeur et de son air imposant. M. Grimwig était là, prêt à recevoir nos voyageurs ; il embrassa la jeune demoiselle et aussi la vieille dame, à leur descente de voiture, comme s'il était le grand-père de toute la société. Aima-

ble et souriant, il n'offrit pas une seule fois « de manger sa tête », pas même quand il soutint à un vieux postillon qu'il connaissait mieux que lui le plus court chemin pour aller à Londres, bien qu'il n'eût fait ce trajet qu'une seule fois, et encore en dormant tout le temps. Le dîner était servi, les chambres étaient préparées, tout avait été disposé comme par enchantement pour les recevoir.

Néanmoins, dès que la première agitation fut passée, chacun redevint silencieux et préoccupé comme pendant le voyage. M. Brownlow ne vint pas les retrouver et se fit servir à dîner dans une chambre à part. Les deux autres messieurs allaient et venaient d'un air inquiet ou se parlaient à l'oreille. On vint avertir Mme Maylie, qui sortit de la chambre et revint au bout d'une heure avec les yeux rouges et gonflés. Toutes ces circonstances troublaient et alarmaient Rose et Olivier, qui n'étaient point dans le secret de ces nouvelles inquiétudes. Ils restaient silencieux et étonnés, ou, s'ils échangeaient quelques mots, c'était à voix basse, comme s'ils avaient peur d'entendre même le son de leur voix.

Enfin, à neuf heures, quand ils commençaient à croire qu'ils ne sauraient rien de plus ce jour-là, ils virent entrer M. Losberne et M. Grimwig, suivis de M. Brownlow et d'un individu dont la vue arracha presque à Olivier un cri de surprise, car on lui dit que c'était son frère, et c'était ce même homme qu'il avait rencontré un jour de marché à la porte d'une auberge, et qu'il avait aperçu avec Fagin regardant à travers la fenêtre de sa petite chambre. Cet homme lança à l'enfant étonné un regard plein de haine et s'assit près de la porte. M. Brownlow, tenant des papiers à la main, se dirigea vers la table près de laquelle étaient assis Rose et Olivier.

« J'ai à remplir une pénible tâche, dit-il ; mais il faut que ces déclarations, qui ont été signées à Londres, en présence de témoins, soient reproduites ici en substance ; j'aurais voulu vous

épargner cette ignominie, mais il faut que nous les entendions de votre propre bouche : vous savez pourquoi.

– Continuez, dit en se détournant l'individu auquel M. Brownlow s'adressait. Dépêchons-nous ; j'en ai déjà assez fait, ce me semble ; n'allez pas me garder longtemps ici.

– Cet enfant, dit M. Brownlow en posant la main sur la tête d'Olivier, cet enfant est votre frère ; c'est le fils illégitime de votre père, Edwin Leeford, auquel j'étais si attaché, et de la pauvre Agnès Fleming, qui mourut en lui donnant le jour.

– Oui, dit Monks en regardant de travers Olivier qui tremblait de tous ses membres, et dont on aurait pu entendre battre le cœur, voilà leur bâtard.

– Le mot dont vous vous servez, dit sévèrement M. Brownlow, est un reproche adressé à deux êtres que depuis longtemps la vaine censure du monde ne peut plus atteindre ; c'est une insulte qui ne peut plus déshonorer âme qui vive, sinon vous qui vous en rendez coupable. Cet enfant est né dans cette ville ?

– Au dépôt de mendicité, répondit Monks ; du reste, vous avez là son histoire, ajouta-t-il avec impatience en montrant du doigt les papiers.

– Il faut que nous l'entendions de votre bouche, dit M. Brownlow en promenant ses regards sur les témoins de cette scène.

– Alors, écoutez-moi, répondit Monks ; mon père étant tombé malade à Rome, comme vous le savez, ma mère, dont il était depuis longtemps séparé, partit de Paris pour aller le rejoindre et m'emmena avec elle : c'était sans doute pour s'assurer

la fortune de mon père, car elle n'avait pas grande affection pour lui, ni lui pour elle ; il ne nous reconnut pas, il avait déjà perdu connaissance et resta assoupi jusqu'au lendemain, jour de sa mort. Parmi ses papiers, il y en avait deux datés du jour où il était tombé malade et renfermés dans une lettre à votre adresse. Il avait écrit sur l'enveloppe qu'il ne fallait vous envoyer ces papiers qu'après sa mort. L'un était une lettre à cette fille, à Agnès, et l'autre un testament.

– Que disait-il dans cette lettre ? demanda M. Brownlow.

– La lettre ?… c'était une feuille de papier écrite dans tous les sens, une espèce de confession générale des torts qu'il se reprochait, et des prières au bon Dieu pour qu'il la prît sous sa protection ; il l'avait trompée, à ce qu'il paraît, en lui disant que certaines circonstances mystérieuses, qu'il lui expliquerait plus tard, s'opposaient à son mariage immédiat avec elle ; et alors elle avait été bon train, s'était fiée à lui, et beaucoup trop, car elle y avait perdu l'honneur, que personne ne pouvait plus lui rendre. Elle n'avait plus que quelques mois pour accoucher. Il lui disait tout ce qu'il avait l'intention de faire pour cacher sa honte s'il avait vécu ; et il la conjurait, s'il venait à mourir, de ne pas maudire sa mémoire et de ne pas croire que les conséquences fatales de cette faute retomberaient sur elle ou sur son enfant, parce qu'il n'y avait que lui de coupable. Il lui rappelait le jour ou il lui avait donné un médaillon et une bague sur laquelle il avait fait graver le nom de baptême, laissant en blanc la place où il espérait un jour faire ajouter le nom de famille… Il la priait de garder cette bague, de la porter toujours sur son cœur, comme elle avait fait jusque-là, et il répétait plusieurs fois les mêmes mots, comme un homme qui a perdu la tête, et je crois bien que c'était vrai.

– Quant au testament…, » dit M. Brownlow en voyant Olivier pleurer à chaudes larmes.

Monks restait silencieux.

« Quant au testament, continua M. Brownlow à sa place, il était conçu dans le même esprit que la lettre. Il y parlait des chagrins que lui avait causés sa femme, des penchants coupables, des dispositions vicieuses qu'il avait reconnus en vous, son fils unique, qui aviez été nourri dans la haine de votre père. Il vous laissait, ainsi qu'à votre mère, une rente de huit cents livres sterling. Il faisait de sa fortune deux parts égales, l'une pour Agnès Fleming, et l'autre pour l'enfant auquel elle donnerait le jour. Si c'était une fille, la fortune lui revenait sans conditions ; mais si c'était un fils, il était stipulé qu'à l'époque de sa majorité il ne devait avoir souillé son nom d'aucun acte public de déshonneur, de bassesse, de lâcheté ou de méchanceté ; il voulait par là, disait-il, montrer à la mère la confiance qu'il avait en elle et la conviction profonde où il était que son enfant tiendrait d'elle un cœur noble et une nature élevée. S'il était trompé dans son attente, alors il voulait que la fortune vous revînt : car, dans le cas, mais dans le cas seulement où ses deux fils seraient également pervers, il vous reconnaissait un droit de priorité sur sa fortune, quoique vous n'en eussiez aucun sur son cœur, puisque dès votre enfance vous ne lui aviez jamais montré que de la froideur et de l'aversion.

– Ma mère, dit Monks en élevant la voix, fit ce que toute femme eût fait à sa place : elle brûla le testament ; la lettre ne parvint pas à son adresse ; ma mère la garda, ainsi que d'autres preuves, pour le cas où l'on essayerait de nier la faute de la jeune fille ; elle instruisit de tout le père d'Agnès, avec toutes les circonstances aggravantes que lui dictait la haine violente dont elle était animée et dont je la remercie. Le père, au désespoir, se retira avec ses enfants au fond du pays de Galles, et changea de nom pour que ses amis ne pussent jamais connaître le lieu de sa retraite. Quelque temps après on le trouva mort dans son lit. Sa fille s'était enfuie secrètement quelques semaines auparavant ; il avait parcouru à pied les villes et les villages d'alentour, la cher-

chant partout, et, persuadé qu'elle avait mis fin à ses jours pour cacher son déshonneur, il était revenu chez lui et était mort de chagrin le soir même. »

Il y eut ici un court moment de silence, jusqu'à ce que M. Brownlow reprit le fil de la narration.

« Quelques années plus tard, dit-il, je reçus la visite de la mère d'Édouard Leeford, de cette homme ici présent… À dix-huit ans, il l'avait quittée, lui avait volé ses bijoux et son argent, s'était fait joueur, escroc, faussaire, et s'était sauvé à Londres où, depuis deux ans, il ne fréquentait que les êtres les plus dégradés. Elle était atteinte d'une incurable et douloureuse maladie, et désirait le revoir avant de mourir. Après de longues et inutiles recherches, on parvint enfin à le découvrir, et il partit avec elle pour la France.

– Elle y mourut, dit Monks, après de cruelles souffrances ; à son lit de mort elle me révéla ses secrets et me légua la haine mortelle qu'elle avait vouée à Agnès et à son enfant. C'était une recommandation bien inutile, car il y avait déjà longtemps que j'avais hérité de cette haine. Elle ne croyait pas au suicide de la jeune fille ; elle était persuadée qu'Agnès avait eu un fils et que ce fils était vivant. Je lui jurai que, si jamais je le rencontrais sur mon chemin, je le poursuivrais, je ne lui laisserais ni paix ni trêve, je m'acharnerais après lui avec une infatigable animosité, j'assouvirais sur lui ma haine et je foulerais aux pieds ce testament insultant, en traînant le fils de l'adultère dans la boue de l'infamie, dussé-je le conduire jusqu'au pied de la potence. Il s'est enfin trouvé sur mon chemin ; j'avais bien commencé, et, sans les bavardages d'une coquine, je serais arrivé à mon but. »

Tandis que le scélérat exhalait sa rage impuissante en murmurant d'affreuses imprécations, M. Brownlow, s'adressant aux témoins épouvantés de cette scène, leur expliqua comment le juif avait été le complice et le confident de cet homme ; com-

ment il avait reçu, pour faire tomber Olivier dans ses embûches, une somme considérable dont il devait restituer une partie dans le cas où l'enfant s'échapperait ; comme enfin, à la suite d'une discussion à ce sujet, ils en étaient venus à s'assurer que c'était bien Olivier qui était à la campagne chez Mme Maylie.

« Que sont devenus la bague et le médaillon ? dit M. Brownlow en s'adressant à Monks.

– Ils m'ont été vendus par l'homme et la femme dont je vous ai parlé. Ils les avaient volés à une vieille infirmière du dépôt qui les avait pris sur le cadavre d'Agnès, répondit Monks sans lever les yeux. Vous savez ce que j'en ai fait. »

M. Brownlow fit un signe à M. Grimwig, qui sortit aussitôt et rentra bientôt poussant, devant lui Mme Bumble et tirant après lui son infortuné mari.

« En croirai-je mes yeux ? s'écria M. Bumble jouant sottement l'enthousiasme. N'est-ce point le petit Olivier ?… Oh ! Olivier, si vous saviez comme j'ai été en peine de vous !…

– Taisez-vous, imbécile ! murmura Mme Bumble.

– C'est plus fort que moi, c'est plus fort que moi, madame Bumble, répliqua le chef du dépôt de mendicité ; je ne puis pas m'empêcher, moi qui l'ai élevé paroissialement, de sentir quelque chose en le voyant ici, au milieu de dames et de messieurs d'une tournure si distinguée ; j'ai toujours aimé cet enfant-là comme s'il était mon… mon… mon grand-père, dit M. Bumble en s'arrêtant pour chercher une comparaison exacte. Maître Olivier, mon ami, vous souvenez-vous de ce brave monsieur en gilet blanc ? Ah !… il est en paradis depuis huit jours… Nous l'avons porté en terre dans un cercueil de chêne à poignées d'argent.

– Allons, monsieur, dit sévèrement M. Grimwig, trêve de sentiment !

– Je tâcherai de me modérer, monsieur, répondit M. Bumble. Comment vous portez-vous, monsieur ? J'espère que vous êtes toujours en parfaite santé ? »

Ce compliment s'adressait à M. Brownlow, qui, s'approchant du respectable couple, demanda en désignant Monks :

« Connaissez-vous cet individu ?

– Non, répondit nettement Mme Bumble.

– Vous ne le connaissez probablement pas non plus ? dit M. Brownlow en s'adressant au mari.

– Je ne l'ai jamais vu du ma vie, dit M. Bumble.

– Et vous ne lui avez rien vendu sans doute ?

– Non, répondit Mme Bumble.

– Vous n'avez sans doute jamais eu non plus en votre possession certain médaillon d'or avec une bague ? dit M. Brownlow.

– Non certainement, répondit la matrone. Nous avez-vous fait venir pour nous adresser de si sottes questions ?

M. Brownlow fit un nouveau signe à M. Grimwig, qui sortit aussitôt, comme précédemment : mais cette fois il ne ramena

pas avec lui un couple si vigoureux ; il était suivi de deux vieilles paralytiques qui chancelaient et trébuchaient à chaque pas.

« Vous avez eu soin de fermer la porte la nuit où mourut la vieille Sally, dit la première des deux infirmes en levant sa main tremblante, mais vous n'avez pas pu boucher les fentes de la porte et nous empêcher d'entendre ce qui se disait.

– Non, non, dit l'autre en regardant autour d'elle et en remuant ses mâchoires veuves de leurs dents, vous n'avez pas bien pris vos précautions.

– Nous l'avons bien entendue, reprit la première, essayer de vous dire ce qu'elle avait fait ; nous vous avons vue prendre un papier qu'elle tenait à la main, et le lendemain nous vous avons guettée quand vous avez été au mont-de-piété.

– Oui, ajouta la seconde, et on vous a remis un médaillon et une bague d'or ; nous étions sur vos talons, oui, nous étions sur vos talons.

– Et nous en savons plus long encore, dit la première ; la vieille Sally nous avait dit, longtemps auparavant, ce que cette jeune femme lui avait conté, à savoir : qu'elle était en route pour aller mourir près de la tombe du père de son enfant, car elle sentait bien qu'elle ne survivrait pas à son malheur, et c'est alors qu'elle est accouchée au dépôt de mendicité.

– Voulez-vous que l'on fasse venir le commissionnaire au mont-de-piété ? demanda M. Grimwig en faisant un pas vers la porte.

– Non, répondit Mme Bumble. Puisque cet homme, dit-elle en désignant Monks, a eu la lâcheté de tout avouer, comme je n'en doute pas, et que vous avez su tirer les vers du nez de ses

vieilles gueuses-là, je n'ai plus rien à dire. Eh bien ! oui, j'ai vendu ces objets, et ils sont quelque part où vous ne pourrez jamais les retrouver ; et puis après ?

– Rien, répondit M. Brownlow, sinon qu'à présent c'est notre affaire de veiller à ce que vous n'occupiez, plus jamais, vous ou votre mari, un poste de confiance. Vous pouvez vous retirer.

– J'espère, dit M. Bumble d'un air piteux, tandis que M. Grimwig sortait avec les deux vieilles femmes, j'espère que cette malheureuse petite circonstance ne me privera pas de mes fonctions paroissiales ?

– Si vraiment, répondit M. Brownlow ; mettez-vous bien cela dans la tête, et estimez-vous heureux qu'il n'en soit que cela.

– C'est Mme Bumble qui a tout fait, dit l'ex-bedeau après s'être prudemment assuré que sa femme était déjà sortie ; c'est elle qui l'a voulu absolument.

– Ce n'est pas une excuse, répliqua M. Brownlow. Vous étiez présent quand ces objets ont été jetés dans la rivière ; et d'ailleurs, aux yeux de la loi, c'est vous qui êtes le plus coupable. La loi suppose que votre femme n'agit que d'après vos conseils.

– Si la loi suppose cela, dit M. Bumble en serrant son chapeau entre ses mains, la loi n'est qu'une… une idiote. S'il en est ainsi aux yeux de la loi, c'est qu'elle ne s'est pas mariée, et ce que je puis lui souhaiter de pis, c'est d'en faire l'expérience ; cela lui ouvrirait les yeux. »

Cela dit en appuyant sur les mots, M. Bumble enfonça son chapeau sur sa tête, mit ses mains dans ses poches et descendit retrouver sa femme.

« Mademoiselle, dit M. Brownlow en s'adressant à Rose, donnez-moi la main ; n'ayez pas peur ; les quelques mots que j'ai encore à vous dire ne sont pas faits pour vous effrayer.

– S'ils me concernent personnellement, dit Rose, bien que j'ignore comment, laissez-moi, je vous prie, les entendre une autre fois ; je n'ai plus ni force ni courage.

– Vous avez plus d'énergie que cela, j'en suis sûr, répondit le vieux monsieur en lui prenant le bras et en le passant sous le sien. Connaissez-vous cette jeune demoiselle, monsieur ?

– Oui, répondit Monks.

– Je ne vous ai jamais vu, dit Rose d'une voix faible.

– Je vous ai vue souvent, répliqua Monks.

– Le père de la malheureuse Agnès avait deux jeunes filles, dit M. Brownlow ; qu'est devenue la seconde, celle qui était encore enfant, à la mort de son père ?

– Cette enfant, répondit Monks, après avoir perdu son père, dans un pays où elle n'était connue de personne, n'ayant pas une lettre, pas un livre, pas un chiffon de papier qui pût la mettre sur la trace de sa famille ou de ses amis, fut recueillie par de pauvres paysans qui en prirent soin comme de leur propre fille.

– Continuez, dit M. Brownlow en faisant signe à Mme Maylie d'approcher. Continuez !

– Il vous fut impossible de découvrir sa retraite, dit Monks ; mais là où l'amitié échoue, parfois la haine réussit ; après une année de recherches, ma mère parvint à découvrir cette enfant.

– Elle la prit avec elle, n'est-ce pas ?

– Non. Ces braves gens étaient pauvres et commençaient, du moins le mari, à se lasser de leur humanité ; aussi leur laissa-t-elle l'enfant, en leur donnant une petite somme d'argent avec laquelle ils ne pouvaient pas aller loin, en leur promettant de leur en envoyer davantage, mais bien décidée à n'en rien faire. Comme leur mécontentement et leur misère n'étaient pas pour elle une garantie suffisante du malheur de cette petite fille, elle leur conta l'histoire du déshonneur de la sœur, en y ajoutant les détails les plus odieux, et les engagea à surveiller l'enfant de près car elle était le fruit d'une union illégitime, et tournerait mal tôt ou tard. Ces pauvres gens crurent à ce récit, et l'enfant traîna une existence assez misérable pour nous satisfaire, jusqu'à ce qu'une dame veuve, qui habitait alors Chester, la vit par hasard, en eut pitié, et la prit avec elle. En dépit de tous nos efforts, l'enfant resta près de cette dame et fut heureuse ; je la perdis de vue il y a deux ou trois ans, et je n'ai retrouvé ses traces que depuis quelques mois.

– La voyez-vous maintenant ?

– Oui ; elle est appuyée sur votre bras.

– Mais elle n'en est pas moins ma nièce, s'écria Mme Maylie en serrant Rose sur son cœur ; elle n'en est pas moins mon enfant bien-aimée ; je ne voudrais pas la perdre maintenant, pour tous les trésors du monde. Ma douce compagne, ma chère fille…

– Vous avez été ma seule amie, dit Rose, la plus affectueuse, la meilleure des amies ; mon cœur est suffoqué par l'émotion, je ne puis supporter tout cela.

– Et vous, lui dit Mme Maylie en l'embrassant tendrement, vous avez toujours été pour moi la meilleure et la plus charmante fille, et vous avez toujours fait le bonheur de tous ceux qui vous ont connue. Allons, mon amour, pensez aussi à ce pauvre enfant, qui veut vous serrer dans ses bras. Tenez ! tenez ! voyez-le.

– Elle n'est pas pour moi une tante, dit Olivier en lui passant ses bras autour du cou, mais une sœur, une sœur chérie ; oh ! Rose, dès que je vous ai connue, mon cœur me disait que je devais vous aimer ainsi. »

Respectons les larmes que versèrent ces deux orphelins, et les paroles entrecoupées qu'ils échangèrent en tombant dans les bras l'un de l'autre : ils retrouvaient et perdaient au même instant un père, une mère, une sœur ; leur joie était mêlée de douleur, et pourtant leurs larmes n'étaient pas amères : car la douleur même qui s'élevait dans leur âme était si bien adoucie par les doux et tendres souvenirs qui l'accompagnaient, qu'elle dépouillait toute sensation de peine, pour devenir seulement un plaisir solennel.

Ils restèrent longtemps seuls ; enfin on frappa doucement à la porte ; Olivier l'ouvrit, et, s'éloignant rapidement, céda la place à Henry Maylie.

« Je sais tout, dit celui-ci, en s'asseyant près de l'aimable jeune fille. Chère Rose, je sais tout. Je ne suis pas ici par hasard, ajouta-t-il après un long silence ; ce n'est pas aujourd'hui que j'ai tout appris, mais hier, seulement hier. Devinez-vous que je suis venu pour vous faire souvenir de votre promesse ?

– Arrêtez, dit Rose ; vous savez tout, dites-vous ?

– Tout. Vous m’avez permis de vous entretenir encore une fois du sujet de notre dernière entrevue.

– Oui.

– Je me suis engagé à ne pas insister pour modifier votre détermination et à vous demander seulement de me la faire connaître encore une fois ; j’ai promis de mettre à vos pieds ma position et ma fortune, et de ne rien dire ni rien faire pour vous ébranler, si vous persistiez dans votre première résolution.

– Les mêmes motifs qui me décidèrent alors me décident encore maintenant, dit Rose avec fermeté ; je comprends ce soir, mieux que jamais, quels sont mes devoirs envers celle dont la bonté m’a arrachée aux souffrances et à la misère. C’est une lutte, dit Rose, mais c’est une lutte dont je suis fière ; c’est un coup cruel, mais mon cœur saura le supporter.

– La découverte de ce soir… commença Henry.

– La découverte de ce soir, reprit doucement Rose, me laisse, en ce qui vous concerne, dans la même position qu’auparavant.

– Vous voulez endurcir votre cœur contre moi, Rose, dit le jeune homme.

– Oh ! Henry, Henry, dit la jeune fille en fondant en larmes, je voudrais le pouvoir, je ne souffrirais pas tant.

– Alors, pourquoi vous infliger cette peine ? dit Henry en lui prenant la main ; songez, chère Rose, songez à ce que vous avez entendu ce soir.

– Et qu'ai-je entendu ? s'écria Rose ; que le sentiment du déshonneur de sa famille troubla tellement mon père, qu'il s'enfuit loin de tous ceux qu'il avait connus… Tenez, nous en avons dit assez, Henry ; laissons là cet entretien.

– Pas encore, dit le jeune homme en la retenant au moment où elle se levait ; espérances, désirs, projets, tout a changé pour moi, excepté l'amour que je vous ai voué ; je ne vous offre plus un rang élevé au milieu des agitations du monde, de ce monde méchant et envieux où l'on a à rougir d'autre chose que de ce qui est vraiment honteux. Mais je vous offre un foyer et un cœur ; oui, chère Rose, voilà tout ce que j'ai maintenant à vous offrir.

– Que signifie ce langage ? balbutia la jeune fille.

– Il signifie… que la dernière fois que je vous ai vue, je vous ai quittée avec la ferme résolution d'aplanir tous les obstacles imaginaires qui s'élevaient entre vous et moi, bien décidé, si le monde dans lequel je vivais ne pouvait devenir le votre, à le quitter pour être à vous, et à tourner le dos à quiconque mépriserait votre naissance : c'est ce que j'ai fait ; ceux qui se sont éloignés de moi pour ce motif, se sont éloignés de vous, et m'ont ainsi prouvé que jusque-là vous aviez raison. Tel protecteur puissant, tel parent influent qui me souriait alors, me regarde maintenant avec froideur ; mais il y a en Angleterre de riantes campagnes et de beaux ombrages, et à côté d'une église de village, de l'église dont je suis le pasteur, s'élève une habitation rustique, où je serais plus fier de vivre avec vous, chère Rose, qu'au milieu de toutes les splendeurs du monde ; voilà mon rang, voilà ma position actuelle que je mets en ce moment à vos pieds. »

* * * * *

– C’est bien désagréable pour un souper d’attendre après des amoureux, dit M. Grimwig, qui venait de faire un somme, avec son mouchoir de poche sur la tête. »

À dire vrai, le souper attendait depuis un temps déraisonnable ; ni Mme Maylie, ni Henry, ni Rose, qui entrèrent tous au même moment, n’avaient la moindre excuse à alléguer.

« Je songeais sérieusement à manger ma tête ce soir, dit M. Grimwig : car je commençais à croire que je n’aurais pas autre chose. Je prendrai la liberté, avec votre permission, de faire mon compliment à la jeune fiancée. »

M. Grimwig, sans plus de cérémonie, embrassa Rose, qui se mit à rougir ; l’exemple devint contagieux, et fut suivi par le docteur et par M. Brownlow. Quelques personnes assurent qu’Henry Maylie en avait déjà fait autant dans la pièce voisine ; mais les meilleures autorités s’accordent à dire que c’est une méchanceté pure ; il était si jeune, et un pasteur encore !

« Olivier, mon enfant, dit Mme Maylie, d’où venez-vous, et pourquoi avez-vous l’air si affligé ? Vous avez encore des larmes dans les yeux ; qu’est-ce que vous avez donc ? »

Que de déceptions dans ce monde ! Hélas ! nos plus chères espérances, celles qui font le plus d’honneur à notre nature, sont souvent celles qui sont brisées les premières. Le pauvre Richard était mort !

CHAPITRE LII.
La dernière nuit que le juif a encore à vivre.

La cour d'assises, du plancher jusqu'au plafond, était pavée de figures humaines ; il n'y avait pas un pouce de terrain qui ne présentât une paire d'yeux tout grands ouverts. Depuis la barre placée devant le tribunal, jusqu'aux coins les plus reculés des galeries, tous les regards étaient fixés sur un seul homme… le juif, devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, en tout sens. Il était là, debout, encadré dans un firmament émaillé d'yeux étincelants.

Il était là, au milieu de cette gloire de lumière vivante, une main appuyée sur la balustrade de bois placée devant lui, l'autre posée derrière son oreille, la tête penchée en avant pour saisir plus distinctement chaque mot prononcé par le président, qui faisait le résumé de l'affaire ; parfois il dirigeait ses regards vers les jurés, pour observer l'effet que produisait sur eux la circonstance la plus légère en sa faveur, et, quand les charges qui pesaient sur lui étaient prouvées avec une clarté terrible, il regardait son avocat comme pour lui adresser un appel muet et le supplier de tenter encore un effort pour le sauver. C'était sa seule manière de trahir son anxiété, car il ne faisait pas un mouvement ; il n'avait presque pas bougé depuis le commencement du procès, et, quand le président cessa de parler, il garda la même attitude et resta immobile et attentif, les yeux toujours fixés sur lui, comme s'il l'écoutait encore.

Un léger mouvement dans la cour le rappela au sentiment de sa position ; il regarda autour de lui. Les jurés étaient réunis pour délibérer. Il promena ses regards sur la galerie et put voir

que les gens montaient les uns sur les autres pour apercevoir sa figure : ceux-ci braquaient sur lui leurs lorgnettes, tandis que ceux-là, sur le visage desquels se peignaient l'horreur et le dégoût, s'entretenaient à voix basse avec leurs voisins. Quelques-uns, c'était le petit nombre, semblaient ne pas faire attention à lui et attendre avec impatience le verdict du jury, en s'étonnant de la lenteur de la délibération. Mais il n'y avait pas dans l'auditoire, même parmi les femmes qui se trouvaient là en grand nombre, une seule figure sur laquelle il pût lire la moindre sympathie pour lui, ou dont l'expression trahit autre chose que le vif désir de le voir condamner.

Tandis qu'il considérait tout cela d'un œil égaré, un profond silence se fit tout à coup ; il regarda derrière lui et vit que les jurés s'étaient retournés du côté du président. C'était seulement pour demander la permission de se retirer.

Il les considéra attentivement, un à un, à mesure qu'ils sortaient, pour tâcher de deviner de quel côté pencherait la majorité ; ce fut en vain. Le geôlier lui toucha l'épaule ; il le suivit machinalement jusqu'au prétoire et s'assit. Si on ne lui avait montré le siège placé devant lui, il ne l'eût pas aperçu.

Il regarda encore du côté de la galerie. Parmi les spectateurs, les uns étaient en train de manger, les autres s'éventaient avec leurs mouchoirs, car il faisait très chaud dans la salle. Un jeune homme était occupé à crayonner sur un album les traits de l'accusé ; curieux de savoir si le croquis était ressemblant, et, profitant d'un moment où l'artiste était occupé à tailler son crayon, il se pencha pour regarder l'esquisse, comme eût pu le faire un spectateur indifférent.

De même, quand il dirigeait ses regards vers le juge, il était tout occupé d'examiner son costume en détail, de rechercher ce que ça pouvait coûter, comment ça se mettait, etc.

Il avisa un vieux monsieur qui rentrait après une demi-heure d'absence ; il se demanda si cet homme était sorti pour aller dîner, où il avait été, ce qu'il s'était fait servir, et continua de se livrer à ce genre de réflexions insouciantes, jusqu'à ce qu'un nouvel objet attirât son attention, pour faire naître en lui d'autres pensées tout aussi saugrenues.

Ce n'était pas que, pendant tout ce temps, il eût pu se soustraire un instant à l'effroyable idée que sa fosse était ouverte à ses pieds ; cette pensée était toujours présente à son esprit, mais d'une manière vague et générale, et il ne pouvait y arrêter son esprit. Ainsi, tandis qu'il frissonnait de terreur et devenait rouge comme le fer en songeant qu'il allait bientôt mourir, il se mettait involontairement à compter les barreaux de la grille du tribunal, s'étonnait d'en voir un cassé et se demandait si on le raccommoderait ou si on le laisserait comme ça. Il songeait avec horreur à l'échafaud, à la potence, puis s'arrêtait pour regarder un homme qui arrosait les dalles afin de les rafraîchir, et revenait ensuite à ses sinistres pensées.

Enfin on entendit crier : « Silence ! » et chacun retint sa respiration en portant ses regards vers la porte. Les jurés rentrèrent et passèrent tout près de lui ; il ne put rien lire sur leurs visages : ils étaient impassibles comme le marbre. Un profond silence s'établit… pas un mouvement… pas un souffle… « L'accusé est coupable. »

Des cris frénétiques éclatèrent dans tout l'auditoire, cris répétés bientôt par la foule qui encombrait les abords du tribunal, par la populace enchantée d'apprendre que le juif serait pendu le lundi suivant.

Le tumulte s'apaisa, et on demanda au criminel s'il avait quelque observation à faire sur l'application de la peine. Il avait

repris son attitude attentive et regardait de tous ses yeux celui qui lui adressait cette question ; il fallut pourtant la lui répéter deux fois avant qu'il eût l'air de l'entendre, et alors il murmura à voix basse qu'il était… un vieillard… un vieillard… Il ne put dire autre chose et redevint silencieux.

Le juge se couvrit du bonnet noir ; le juif ne bougea pas ; il avait conservé la même indifférence apparente. Cette sinistre formalité arracha un cri à une femme de la galerie. Le juif regarda vivement de ce côté, comme s'il était fâché de cette interruption, et se pencha en avant d'un air encore plus attentif. Les paroles qu'on lui adressait étaient solennelles et émouvantes, la sentence horrible à entendre ; mais il restait immobile comme une statue, sans qu'un seul muscle de son visage se mît en jeu. L'œil hagard, il restait penché en avant, la mâchoire pendante, quand le geôlier lui toucha le bras et lui fit signe de le suivre. Il regarda un instant autour de lui d'un air hébété, et obéit.

On lui fit traverser une salle basse où quelques prisonniers attendaient leur tour de passer en jugement, tandis que d'autres causaient avec leurs amis, à travers la grille qui donnait sur la cour. Il n'y avait là personne pour lui parler, à lui, et quand il passa, les prisonniers se reculèrent, pour que les gens qui s'étaient accrochés à la grille pussent mieux le voir. Ils l'accablèrent d'injures, se mirent à crier, à siffler ; il leur montrait le poing et leur aurait craché au visage, si ses gardiens ne l'eussent entraîné par un sombre couloir, à peine éclairé de quelques quinquets, jusqu'à l'intérieur de la prison.

Là, on le fouilla pour s'assurer qu'il n'avait rien sur lui qui lui permît de devancer son supplice ; puis on le mena dans une des cellules des condamnés à mort, et on l'y laissa… seul.

Il s'assit sur un banc de pierre placé en face de la porte et qui servait à la fois de siège et de lit ; puis, fixant à terre ses yeux injectés de sang, il essaya de rappeler ses souvenirs. Au bout de

quelque temps, il parvint à recueillir quelques lambeaux de phrases de l'allocution que lui avait adressée le juge, phrases dont il avait cru, sur le moment, n'avoir pas entendu un mot. Peu à peu ses souvenirs se complétèrent, se coordonnèrent dans sa tête : « Condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. » C'étaient bien là les derniers mots qu'on lui avait adressés : « condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Comme il commençait à faire nuit, il se mit à penser à tous les gens qu'il avait connus qui étaient morts sur l'échafaud… quelques-uns par sa faute… Ils lui revenaient en mémoire avec une telle rapidité, qu'il pouvait à peine les compter. Il y en avait qu'il avait vus mourir et dont il s'était moqué, parce qu'ils étaient morts avec une prière sur les lèvres. Quel drôle de bruit leurs pieds avaient fait en ratissant les planches, quand ils avaient été lancés dans l'espace ! Quel changement soudain, quand un instant avait fait de ces hommes forts et vigoureux une masse de chiffons, pendillant au bout d'une corde !

Quelques-uns d'entre eux avaient probablement occupé cette cellule… s'étaient assis sur ce banc de pierre. Comme il fait sombre ! pourquoi n'apporte-t'on pas de lumière ? Il y a des siècles que cette cellule est construite… combien d'hommes ont dû y passer leurs dernières heures ! On se croirait couché dans une cave jonchée de cadavres… N'est-ce pas là le bonnet, le nœud coulant, les bras garrottés, ces figures qu'il reconnaît jusque sous le voile hideux qui les cache ?… De la lumière ! de la lumière !

À la fin, quand il se fut bien meurtri les mains à force de frapper contre la porte massive ou contre les murs, deux hommes parurent, l'un tenant une chandelle qu'il fourra dans un chandelier de fer fixé à la muraille, l'autre traînant un matelas sur lequel il passerait la nuit : car le prisonnier ne devait plus être perdu de vue un seul instant.

La nuit vint… sombre, sinistre, silencieuse ; ceux qui veillent aiment à entendre sonner les horloges des églises, car elles leur annoncent le réveil de la vie et l'approche du jour ; mais pour le juif, elles n'annonçaient que désespoir. Tout son de cloche était un tintement d'agonie ; chaque coup apportait à son oreille ce son monotone, profond et sourd… *mort !* À quoi lui servaient le bruit et le mouvement du joyeux réveil du jour, qui pénétrait même là, jusqu'à lui ? ce n'était qu'une autre forme de glas funèbre qui lui rappelait sa fin, avec un carillon moqueur pardessus le marché.

Le jour passe… un jour ? Il n'est pas possible que ce soit un jour. Il est à peine venu que le voilà déjà parti. La nuit vint à son tour, nuit à la fois si longue par son affreux silence, et si courte par la rapidité avec laquelle fuyaient les heures ! Tantôt, dans son délire, il s'emportait en blasphèmes ; tantôt il hurlait et s'arrachait les cheveux. Des hommes respectables, de sa religion, étaient venus prier près de lui ; il les avait chassés avec des imprécations ; ils renouvelèrent leurs efforts charitables, et il les chassa cette fois en les battant.

Vint le samedi soir ; il n'avait plus qu'une nuit à vivre après ; comme il y songeait, le jour parut ; on était au dimanche. Ce ne fut que le soir de ce dernier et terrible jour que la pensée de sa situation désespérée, et de l'effroyable dénouement auquel il touchait, s'offrit à son esprit dans toute son horreur : non qu'il eût eu un seul instant l'espoir d'être gracié ; mais il n'avait jusqu'alors entrevu que d'une manière vague la possibilité de mourir sitôt.

Il n'avait presque jamais adressé la parole aux deux gardiens qui se relevaient tour à tour pour le surveiller, et qui, de leur côté, ne faisaient rien pour attirer son attention. Il s'était tenu immobile sur son banc, rêvant tout éveillé. Maintenant il se levait à chaque instant, la peau brûlante et l'écume à la bouche, et parcourait convulsivement son étroite cellule dans un tel

paroxysme de terreur et de colère, que ses gardiens eux-mêmes, bien que familiarisés avec de tels spectacles, reculaient d'horreur et d'épouvante. Enfin, il devint si effrayant qu'un seul homme ne suffît plus pour le surveiller, et que les deux geôliers restèrent ensemble près de lui.

Il s'étendit sur sa couche de pierre et pensa au passé ; il avait été blessé, le jour de sa capture, par quelques-uns des projectiles que lui avait lancés la foule ; sa tête était enveloppée de bandes ; ses cheveux roux retombaient sur son visage livide, et sa barbe inculte était hideuse à voir ; ses yeux brillaient d'un feu terrible ; sa peau rugueuse et sale était toute craquelée par la fièvre qui le consumait. Huit, neuf, dix heures : si ce n'était pas une farce qu'on lui faisait pour l'effrayer, si c'étaient bien de vraies heures qui sonnaient ainsi l'une après l'autre, où serait-il quand les aiguilles auraient fait le tour du cadran ? Onze heures. Le son de l'heure précédente vibrait encore à son oreille. Le lendemain, à huit heures, il marcherait à la mort, sans autre ami pour suivre ses funérailles que lui-même. Et à onze heures…

Ces murs redoutables de Newgate, qui ont dérobé tant de souffrances, tant d'inexprimables angoisses, non seulement aux yeux, mais encore et trop longtemps à la pensée des hommes, n'avaient jamais été témoins d'une scène pareille… Les gens qui passaient le long de la prison, et qui se demandaient peut-être ce que faisait en ce moment le criminel qui devait être pendu le lendemain, n'en auraient pas fermé l'œil de la nuit, s'ils avaient pu seulement le voir tel qu'il était alors au fond de sa cellule.

Pendant toute la soirée, de petits groupes de deux ou trois personnes vinrent à chaque instant, à la porte de la prison, demander d'un air inquiet si l'on avait reçu avis d'une commutation de peine ; on leur répondait que non, et ils se hâtaient d'aller faire part de cette bonne nouvelle aux gens qui stationnaient en foule dans la rue ; on se montrait la porte par où sortirait le condamné, l'endroit où s'élèverait la potence. Vers minuit, la

foule s'écoula comme à regret, et peu à peu la rue redevint déserte et silencieuse.

On avait fait évacuer les abords de Newgate, et disposé quelques solides barrières peintes en noir, pour contenir la foule sur laquelle on comptait, quand M. Brownlow, accompagné d'Olivier, se présenta au guichet de la prison, et exhiba un permis de pénétrer jusqu'au condamné, signé d'un des shériffs : on le fit entrer sur-le-champ.

« Est-ce que ce jeune monsieur vient avec vous ? demanda à M. Brownlow l'homme chargé de les conduire à la cellule du juif ; ce n'est pas un spectacle à montrer à un enfant, monsieur.

– Aussi ne venons-nous pas par curiosité, mon ami, répondit M. Brownlow ; si je tiens à être introduit près du criminel, c'est à cause de cet enfant, qui l'a connu dans le temps qu'il poursuivait avec succès la carrière de ses forfaits. J'ai cru qu'il était bon de le lui faire voir en ce moment, dût-il en éprouver quelque peine et quelque frayeur. »

M. Brownlow avait dit ces quelques mots assez bas pour qu'Olivier ne pût les entendre. L'homme porta la main à son chapeau, et, regardant les deux visiteurs avec une certaine curiosité, ouvrit une porte en face de celle par laquelle ils étaient entrés, et les conduisit jusqu'aux cellules par des couloirs sombres et tortueux.

« C'est par ici, dit-il en s'arrêtant dans un endroit obscur où deux ouvriers étaient en train de faire en silence quelques préparatifs ; c'est par ici qu'il doit passer. Vous pouvez voir d'ici la porte par laquelle il doit sortir. »

Il leur fit traverser une cuisine pavée, garnie de la batterie de cuivre nécessaire pour préparer la nourriture des prison-

niers, et leur montra du doigt une porte. Près de là était, en haut, une grille ouverte où l'on entendait des voix et des coups de marteaux : on était en train de monter l'échafaud. De là, ils passèrent dans une cour, après avoir franchi plusieurs lourdes portes à chacune desquelles se trouvait un geôlier ; ils montèrent quelques marches et arrivèrent dans un corridor le long duquel on voyait une rangée de portes massives. Le geôlier leur fit signe de s'arrêter, et frappa à une des cellules avec son trousseau de clefs ; les deux gardiens du juif, après un court entretien à voix basse, sortirent dans le corridor en s'étirant les membres, satisfaits d'avoir un moment de répit, et firent signe aux visiteurs de suivre le geôlier dans la cellule.

Le condamné était assis sur son lit et se balançait à droite et à gauche, moins semblable à un homme qu'à une bête féroce ; il était évidemment absorbé par le souvenir de sa vie passée, car il continua à marmotter des paroles incohérentes, sans paraître s'apercevoir de la présence des nouveaux venus, qu'il prenait sans doute pour des personnages imaginaires qui jouaient un rôle dans sa vision.

« Bravo ! Charlot, disait-il… c'est un coup de maître… et Olivier donc… ah ! ah ! ah !… et Olivier donc… le voilà devenu un monsieur… Menez coucher cet enfant. »

Le geôlier prit la main d'Olivier, lui dit tout bas de n'avoir pas peur, et continua à regarder sans parler.

« Menez-le coucher, dit le juif, m'entendez-vous ? il a été… la cause indirecte de tout ceci…ça me vaudra de l'argent d'en faire un voleur… Guillaume, coupe la gorge à Bolter… ne t'inquiète pas de la jeune fille… coupe la gorge à Bolter… enfonce tant que tu pourras… scie-lui la tête.

– Fagin ! dit le geôlier.

– Me voici, dit le juif, en reprenant aussitôt l'air attentif qu'il avait gardé pendant son procès ; je suis un vieillard, milord, un pauvre vieillard.

– Voici, dit le geôlier en lui posant la main sur la poitrine pour le faire asseoir, voici quelqu'un qui veut vous voir et vous faire quelques questions, je suppose. Fagin ! Fagin ! êtes-vous un homme ?

– Je ne le serai plus longtemps, dit le juif en levant la tête avec une expression de rage et de terreur. Malédiction sur eux tous ! Quel droit ont-ils de m'envoyer à la boucherie ? »

Comme il disait ces mots, il aperçut Olivier et M. Brownlow, et se reculant jusqu'au bout du banc, il demanda ce qu'ils faisaient là.

« Du calme, Fagin, dit le geôlier en le maintenant sur le banc, Dites ce que vous voulez dire, monsieur ; mais dépêchez-vous, s'il vous plaît, car il devient de plus en plus furieux.

– Vous avez des papiers, dit M. Brownlow en s'approchant, qui vous ont été confiés pour plus de sûreté par un individu appelé Monks.

– C'est un mensonge tout du long, répondit le juif ; je n'en ai pas, je n'en ai jamais eu.

– Pour l'amour de Dieu, dit M. Brownlow d'un ton solennel, ne parlez pas ainsi à cette heure suprême, mais dites-moi où ils sont. Vous savez que Sikes est mort, que Monks a tout avoué, que vous n'avez aucun intérêt à rien cacher. Où sont ces papiers ?

– Olivier, dit le juif, en faisant signe à l'enfant, venez près de moi, que je vous parle à l'oreille.

– Je n'ai pas peur, dit Olivier à voix basse, en quittant la main de M. Brownlow.

– Les papiers, lui dit le juif en l'attirant près de lui, sont dans un sac de toile, caché dans un trou, au-dessus de la cheminée de la chambre du premier étage. J'ai à vous parler, mon ami ; je veux vous dire un mot.

– Oui, oui, répondit Olivier ; laissez-moi faire une prière ; faites-en seulement une à genoux avec moi, et nous causerons ensuite jusqu'au matin.

– Sortez, sortez, dit le juif en poussant l'enfant vers la porte et en jetant autour de lui des regards effarés, dites que j'ai été me coucher pour dormir ; ils vous croiront. Vous… vous pouvez me tirer d'ici… Vite, vite.

– Oh ! que Dieu pardonne à ce malheureux ! dit l'enfant en fondant en larmes.

– C'est bien, nous y voilà, dit le juif. Sortons d'abord par cette porte… Si je frissonne et si je tremble en passant devant la potence, n'y faites pas attention… Mais hâtez le pas. Allons, allons… dépêchons-nous…

– Avez-vous quelque autre question à lui faire ? demanda le geôlier.

– Aucune, répondit M. Brownlow. Si j'avais l'espoir de le rappeler au sentiment de sa situation…

– N'y comptez pas, monsieur, répondit le geôlier en secouant la tête ; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous retirer. »

Il ouvrit la porte de la cellule, et les gardiens rentrèrent.

« Dépêchons-nous, dépêchons-nous ! s'écria le juif ; plus vite, plus vite. »

Les deux gardiens se saisirent de lui, lui firent lâcher Olivier et le repoussèrent vers le fond de la cellule. Il se mit à se débattre et à lutter avec l'énergie du désespoir, en poussant des cris si perçants, que, malgré l'épaisseur des murs, M. Brownlow et Olivier les entendirent jusque dans la rue.

Ils ne purent quitter la prison sur-le-champ, car Olivier était presque sans connaissance après cette horrible scène, et si faible que, pendant plus d'une heure, il ne put se soutenir.

Il commençait à faire jour quand ils sortirent ; il y avait déjà foule sur la place ; les fenêtres étaient encombrées de gens occupés à fumer ou à jouer aux cartes pour tuer le temps ; on se bousculait dans la foule, on se querellait, on plaisantait : tout était vie et mouvement, sauf un amas d'objets sinistres qu'on apercevait au centre de la place : la potence, la trappe fatale, la corde, enfin tous les hideux apprêts de la mort.

CHAPITRE LIII.
Et dernier.

Le sort de chacun des personnages qui ont figuré dans ce récit est maintenant fixé, et quelques lignes suffiront à leur historien pour achever de faire connaître ce qui les concerne.

Moins de trois mois après, Rose Fleming et Henry Maylie furent mariés à l'église du village, théâtre futur du zèle pieux du jeune pasteur ; le même jour ils prirent possession de leur nouvelle et heureuse demeure.

Mme Maylie vint se fixer près de son fils et de sa belle-fille, pour jouir paisiblement, pendant ses dernières années, de la plus grande félicité qui soit réservée à la vieillesse et à la vertu : celle de contempler le bonheur de ceux auxquels, pendant une vie bien remplie, on a voué l'affection la plus vive, et auxquels on a prodigué sans relâche les plus tendres soins.

Il paraît, d'après les renseignements les plus exacts, qu'en partageant également entre Olivier et Monks les débris de la fortune dont ce dernier s'était emparé, et qui n'avait jamais prospéré dans ses mains, ni dans celles de sa mère, il devait leur revenir à chacun trois mille livres sterling. En vertu des dispositions du testament de son père, Olivier aurait eu le droit de garder le tout ; mais M. Brownlow, pour ne pas enlever au fils aîné la seule chance qui lui restât de s'arracher à sa vie de désordres et de vivre honnêtement, proposa le partage égal de la fortune, et son jeune pupille y consentit avec joie.

Monks garda son nom d'emprunt, partit pour l'Amérique, où il dissipa bientôt ses ressources, retomba dans ses anciens déportements, et, après avoir subi une longue détention pour quelques nouvelles escroqueries, fut repris d'un accès de sa maladie d'autrefois, et mourut en prison.

Les principaux membres de la bande de Fagin moururent aussi misérablement, loin de leur patrie.

M. Brownlow adopta Olivier pour son fils et vint s'établir avec lui et sa vieille ménagère à moins d'un mille du presbytère où demeuraient ses bons amis ; il combla ainsi le seul vœu que pût former encore le cœur dévoué et reconnaissant d'Olivier, et ils formèrent une petite société étroitement unie et aussi heureuse qu'il est possible de l'être ici-bas.

Peu après le mariage du jeune couple, le bon docteur retourna à Chertsey, où, loin de ses vieux amis, il serait devenu chagrin et maussade, si son tempérament et son humeur n'avaient pas résisté à cette épreuve. Pendant deux ou trois mois il se contenta de donner à entendre qu'il craignait fort que l'air de Chertsey ne convînt pas à sa santé ; puis, trouvant en effet que le pays n'avait plus pour lui d'attrait, il céda sa clientèle à un confrère, loua une petite maison à l'entrée du village où son jeune ami était pasteur, et retrouva comme par enchantement sa belle humeur et sa santé. Il se mit à jardiner, à planter, à pêcher, à faire de la menuiserie avec cette impétuosité qui faisait le fonds de son caractère, et, dans chacun de ces exercices, il se fit une telle réputation à dix lieues à la ronde, qu'on venait le consulter comme une autorité incontestable.

Avant de quitter Chertsey, il s'était pris pour M. Grimwig d'une sincère amitié que celui-ci lui rendit cordialement : aussi le bon Grimwig vient-il le voir très souvent, et, dans chacune de ces occasions, plante, pêche et fait de la menuiserie avec grande ardeur, mais toujours d'une manière originale et qui n'appar-

tient qu'à lui, et il soutient toujours, en offrant de « manger sa tête », que sa méthode est la seule qui soit bonne. Les dimanches, il ne manque pas de critiquer le sermon, à la barbe du jeune pasteur, bien qu'il avoue en confidence à M. Losberne qu'il a trouvé le sermon excellent, mais qu'il aime autant ne pas le dire. M. Brownlow s'amuse souvent à le plaisanter sur l'horoscope qu'il avait tiré d'Olivier, et à lui rappeler cette soirée où ils étaient assis devant une table, la montre entre eux deux, en attendant le retour de l'enfant ; mais M. Grimwig soutient qu'il ne s'était pas trompé, à preuve qu'au bout du compte Olivier ne revint pas ; et là-dessus il part d'un grand éclat de rire qui ne fait qu'ajouter à sa bonne humeur.

M. Noé Claypole, après avoir été gracié pour avoir dénoncé le juif, s'aperçut que le métier qu'il faisait n'était pas tout à fait aussi sûr qu'il aurait pu le désirer, et songea aux moyens de gagner sa vie sans pourtant se donner trop de peine ; tout considéré, il se mit dans la police secrète, et il se fait là dedans une jolie petite existence. Voici comment il s'arrange : il sort le dimanche, à l'heure de l'office, en compagnie de Charlotte décemment vêtue ; celle-ci tomba en faiblesse à la porte d'un cabaret ; Noé, pour la faire revenir à elle, demande pour dix sous d'eau-de-vie, que le cabaretier sert par bonté d'âme ; il verbalise et assigne pour le lendemain le cabaretier philanthrope ; le sieur Noé fait son rapport et empoche la moitié de l'amende. D'autres fois, c'est lui qui s'évanouit, mais le résultat est le même.

M. et Mme Bumble, après leur destitution, tombèrent peu à peu dans la dernière misère et finirent par se faire admettre comme pauvres dans ce même dépôt de mendicité où ils avaient jadis régné en maîtres. On a surpris M. Bumble à dire que son malheur et sa dégradation ne lui laissaient pas même la force de se réjouir d'être séparé de sa femme.

Quant à M. Giles et à Brittles, ils sont toujours à leur poste, bien que le premier soit chauve et que le second ait blanchi. Ils

couchent au presbytère ; mais ils partagent si également leurs soins entre Mme Maylie et ses enfants, Olivier, M. Brownlow et M. Losberne, que les habitants du village n'ont pas encore pu découvrir au service de quel ménage ils sont particulièrement attachés.

Maître Charlot Bates, terrifié du crime de Sikes, se demanda si après tout il ne valait pas mieux mener une vie honnête ; il rompit avec son passé et résolut de l'effacer par une existence laborieuse ; Il lutta et souffrit beaucoup dans les commencements ! mais, comme il savait se contenter de peu et qu'il avait de la bonne volonté, il finit par réussir, et, après avoir été garçon de ferme et charretier, il est aujourd'hui le plus joyeux éleveur du Northamptonshire.

Et maintenant celui qui écrit ces lignes regrette de toucher au terme de sa tâche et voudrait poursuivre encore le fil de cette histoire.

J'aimerais à m'arrêter près de quelques-uns de ces personnages au milieu desquels j'ai vécu si longtemps, et à partager leur bonheur en tâchant de le dépeindre. Je voudrais montrer au lecteur Rose Maylie, dans toute la fleur et la grâce d'une jeune ménagère, répandant au milieu du cercle qui l'entoure le bonheur et la joie, animant de sa gaieté le coin du feu pendant l'hiver et les causeries sous les arbres pendant l'été. Je voudrais la suivre au milieu des champs et entendre sa douce voix pendant les promenades du soir, au clair de la lune. Je voudrais la suivre, bonne et charitable au dehors et s'acquittant chez elle, douce et souriante, de ses devoirs domestiques ; je voudrais retracer l'affection qu'elle portait à l'enfant de sa pauvre sœur, affection qu'Olivier lui rendait si bien pendant les longues heures qu'ils passaient ensemble à s'entretenir des amis qu'ils avaient si tristement perdus ; je voudrais, une fois encore, rappeler sous mes yeux ces bonnes et joyeuses petites figures d'enfants groupées autour de ses genoux, et écouter leur joyeux ba-

bil ; je voudrais évoquer les éclats de leur rire franc et pur, avec, la larme de bonheur et d'émotion qui brille dans les yeux bleus de leur mère. Oh ! oui, toutes ces scènes délicieuses, tous ces regards, tous ces sourires, toutes ces pensées et ces paroles innocentes… je voudrais les repasser encore sous ma plume l'une après l'autre.

M. Brownlow s'attacha de plus en plus à son fils adoptif, en voyant tout ce que promettait sa bonne et généreuse nature ; il retrouvait en lui les traits de l'amie de sa jeunesse, et cette ressemblance ravivait dans son cœur de vieux souvenirs, doux et tristes à la fois. Les deux orphelins, qui avaient connu l'adversité, gardèrent des rudes épreuves de leur jeunesse un sentiment de compassion pour les malheurs des autres, et de fervente reconnaissance envers Dieu qui les avait protégés et sauvés, mais à quoi bon ces détails, puisque j'ai dit qu'ils étaient vraiment heureux ? Le bonheur est-il possible sans une affection vive, sans ces sentiments d'humanité et de bonté pour nos semblables, et de reconnaissance envers l'Être dont la miséricorde et la bonté s'étendent sur tout ce qui respire ?

Près de l'autel de la vieille église du village se trouve une table de marbre blanc sur laquelle on ne lit encore qu'un seul nom : « Agnès. » Il n'y a point de cercueil sous cette tombe, et puisse-t-il s'écouler bien des années avant qu'on y inscrive d'autres noms ! Mais si les âmes des morts redescendent sur la terre pour visiter les lieux consacrés par l'affection… l'affection qui survit à la mort, l'affection de ceux qu'ils ont connus ici-bas, j'aime à croire que l'ombre de cette pauvre jeune fille vient souvent planer au-dessus de ce petit coin solennel ; j'aime à croire qu'il n'en est pas moins béni parce qu'il est là, près d'une église austère, et que la pauvre femme n'a été qu'une brebis égarée.

FIN.

À propos de cette édition électronique